LES

BRAVES GENS

ŒUVRES

De PAUL MARGUERITTE

ROMANS

LA FAIBLESSE HUMAINE.
TOUS QUATRE.
LA CONFESSION POSTHUME.
MAISON OUVERTE.
JOURS D'ÉPREUVE.
PASCAL GÉFOSSE.
AMANTS.
LA FORCE DES CHOSES.
SUR LE RETOUR.
MA GRANDE.
LA TOURMENTE.
LES FABRECÉ.
LA MAISON BRULE.
LES SOURCES VIVES.
NOUS, LES MÈRES...

NOUVELLES

LA LANTERNE MAGIQUE.
LE CUIRASSIER BLANC.
LA MOUCHE.
AME D'ENFANT.
L'AVRIL.
FORS L'HONNEUR.
SIMPLE HISTOIRE
L'EAU QUI DORT.

THÉATRE

L'ESSOR.

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

MON PÈRE.
LE JARDIN DU PASSÉ.
LES PAS SUR LE SABLE.
LES JOURS S'ALLONGENT.

De PAUL et VICTOR MARGUERITTE

LA PARIÉTAIRE.
LE CARNAVAL DE NICE.
POUM (Aventures d'un petit garçon).
ZETTE (Histoire d'une petite fille).
LE POSTE DES NEIGES.
L'ÉLARGISSEMENT DU DIVORCE.
FEMMES NOUVELLES.
LE JARDIN DU ROI.
LES DEUX VIES.
L'EAU SOUTERRAINE.
LE PRISME.
QUELQUES IDÉES.
SUR LE VIF.
VANITÉ.

UNE ÉPOQUE

I. — LE DÉSASTRE (Metz, 1870).
II. — LES TRONÇONS DU GLAIVE (Défense nationale, 1870-71).
III. — LES BRAVES GENS (Épisodes, 1870-71).
IV. — LA COMMUNE (Paris-Versailles, 1871).

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 21110.

UNE ÉPOQUE

LES
BRAVES GENS

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

AUX MORTS

LA

CHEVAUCHÉE AU GOUFFRE

SEDAN

I

Entre Jarny et Doncourt, au bord du chemin de Gravelotte, dans les champs, un bivouac de cavalerie hérissait, à travers la nuit finissante, ses alignements de tentes grises. Quelques lueurs, çà et là, veillaient. Un bruit fait de mille souffles, de piétinements de sabots, d'ébrouements brusques, s'élevait des longues files confuses de chevaux à la corde. Soudain, dans l'air vif, une fanfare de trompettes vibra. La diane égrenait ses notes fraîches, et dans le sursaut des cuivres passa, mordante, l'allégresse du jour nouveau, vierge de fatigue et renaissant d'espoir. Sur la division du Barail, la sonnerie s'envolait, éclatante, au-dessus du 1er chasseurs d'Afrique, répercutée, plus lointaine, vers les deux autres régiments.

Le ciel, du côté de Metz, blanchissait à peine. Sous chaque petite tente, les lueurs se multiplièrent; des cavaliers, un bout de chandelle à la main, sortaient, promenant sur les paquetages, les faisceaux, une clarté tremblante. Les gardes d'écurie se partageaient les musettes gonflées d'avoine; leur charge à l'épaule, aidés des chasseurs qui, aimant leurs chevaux, voulaient les servir eux-mêmes, ils commençaient la distribution. Les bêtes nerveuses, piaffant d'impatience, hennissaient et mordaient. Elles coinçaient les oreilles, tendaient la tête pour recevoir les poches à grain, puis encensaient avidement, broyant dur.

— Ohé! la tribu! grogna Gerboz.

Et, taciturne, d'un coup de pied dans les piquets, le brisquard qui revenait, sa trompette sur le dos, ren-

versa la maison fragile : elle s'aplatit sur les dormeurs comme un toit de cartes.

Cambroche, qui à deux pas, son feu allumé, pilait le café dans une marmite, se tint les côtes : Livournet, le brigadier, se démenait et jurait sous la *guiloun*[1], tandis qu'émergeant du tas, Robert de Brévilly — le bleu — montrait sa figure pâle et fine.

Déjà la tente voisine, où Cambroche logeait avec Pirard, l'ordonnance du lieutenant, était abattue, les piquets réunis, et le vieux Wahl, à genoux, roulait d'un tour de main savant les toiles de ses compagnons.

A eux six, hâlés, tannés, bronzés, cuits de soleil, ayant pris de l'Arabe sa maigreur sèche et son endurance, ils formaient la « tribu », un de ces groupements qui dans chaque peloton constituaient un petit monde à part. Famille véritable, fière de son nom et de ses mœurs nomades, où chacun, pour le bien de tous, dévouait aux autres le meilleur de ses talents et de son activité. Société en raccourci, où vertus et défauts incarnaient l'image du régiment, et qui, par la variété des types et des races, Parisiens, Ardennais, Gascons, Auvergnats, Alsaciens, Normands, faisait aussi songer à la grande origine commune, cette diverse et forte France. L'escadron se trouvait ainsi composé d'une vingtaine de fractions, qui toutes avaient leur existence particulière, leur amour-propre, leurs amitiés, leurs haines. Organisme morcelé aux heures de la vie courante, unifié dans le rang par une solidarité magnifique, née de l'effort et du péril communs : tant de pays traversés, d'années écoulées côte à côte ! Et toutes ces familles, tribus, pelotons, escadrons, se fondaient dans cette famille plus vaste, le régiment.

Balançant deux musettes vides, Pirard, dont les chevaux — son gris pommelé, Méandre, et Biskra, le bel étalon de M. Taillefer — avaient fini de manger, reparut.

[1] La tente.

Soigneux, avec ses manies de rangement qui en faisaient l'ordonnance modèle, le Normand pencha, sur les paquetages qu'il achevait de boucler, son visage sérieux et matois.

— Et vos canards? interrogea-t-il, i' briffent?

Wahl haussa les épaules. Ça se demandait-il? En sifflotant, le vieil Alsacien arrimait sur les troussequins les rouleaux serrés des toiles de tente et des bourgerons. Plus souvent qu'il oublierait Sidi-Brahim!... Un sourire à l'idée de la bonne bête, de cet ami qui depuis dix ans le portait, avec qui il avait cheminé au Mexique, chargé les *lanceros* d'Ortega, élargit sa bouche, plissa dans sa barbe rousse l'estafilade de sang séché, un souvenir de Pont-à-Mousson.

Mystérieux, Pirard cligna de l'œil :

— C'est que ça va chauffer! Paraît, dit M. Taillefer, que c'est aujourd'hui la grande bataille...

Livournet ricana :

— Ils peuvent venir!

Satisfait, il endossa sa veste bleue, et, jetant le bout de sa ceinture à Gerboz :

— Tiens bon, trompion[1]!

Pivotant sur lui-même, il ajustait, à chaque tour, la large bande rouge, tendue bien lisse, cambrait son torse de Bordelais faraud. Il montra, protégé par un sac, l'amas des buffleteries blanches, gibernes, ceinturons, belières :

— C'est astiqué, ça! Parés pour le bal... On les recevra. On est d'attaque.

Obscurément, les six fourreaux de sabre, contre une selle, luisaient; les carabines, cuivres clairs, acier fourbi, dressaient leur faisceau de parade. Une partie de la nuit, on avait trimé, se préparant au combat comme pour une revue. Les officiers, sous leurs tentes carrées, s'étaient endormis tard. Après la journée d'escarmouches, succédant à l'étape harassante de

[1] Trompette!

l'avant-veille dans l'épaisse poussière de l'unique route où, de Longeville à Gravelotte, s'étaient entassés pêle-mêle les convois et les corps, — un coup de torchon n'était pas de trop.

— Ça va bien ! dit Pirard, donnant à ses basanes le dernier brillant... Hier, on a commencé le branle.

Jetées en avant de l'armée du Rhin dans sa retraite sur Verdun, les divisions de cavalerie de réserve, de Forton et du Barail, avaient battu l'estrade, durant toute cette journée du 15 août, naguère retentissante des salves et des hymnes de la fête impériale, hier silencieuse et morne. L'armée de Bazaine, après trois semaines d'inaction troublée par les coups de tonnerre de Forbach, de Wissembourg et de Wœrth, se décidait enfin, découverte du côté des Vosges par l'écroulement subit des troupes de Mac-Mahon, à quitter Metz, à gagner la ligne de la Meuse. Les chasseurs d'Afrique, arrivés depuis six jours, n'avaient pas eu le temps de perdre, dans les camps oisifs, la confiance et l'entrain qu'ils apportaient de leurs garnisons de soleil. Le 12, le hardi coup de main sur Pont-à-Mousson, où la brigade Margueritte avait bousculé un parti de hussards de Brunswick et de dragons d'Oldenbourg et rétabli la voie coupée; le 14, l'écho victorieux du canon de Borny et, la veille, cette chasse donnée aux patrouilles ennemies, entretenaient la bonne humeur. On avait fait près de cent prisonniers : à leur dire, toute l'armée allemande avait franchi la Moselle, approchait. Grand'-gardes et petits postes avaient passé la nuit sur le qui-vive; des coups de carabine claquaient à l'avancée.

Wahl, avec son accent d'Alsace que vingt ans de campagnes n'avaient pu atténuer, murmura, tâtant sa joue meurtrie :

— Je leur réglerai leur compte.

Cela fit rire, car à Pont-à-Mousson même, il avait rendu la monnaie de la pièce, ayant sabré deux Brunswickois.

L'affaire avait été chaude. Tandis que deux escadrons

cernaient la gare, les autres fouillaient la ville, arrivaient devant l'hôtel du *Cheval Rouge,* où les Allemands surpris s'étaient barricadés. Sous les coups de fusil, on enfonce le portail. Un groupe de hussards et de dragons cherche à trouer; dans la mêlée, le général Margueritte, assailli, reçoit un coup de tranchant qui fend son képi; il étend l'homme d'un coup de pointe, pendant que le lieutenant Révérony, son officier d'ordonnance, fait place nette, au revolver. C'est là que Wahl, à deux pas du général, avait été blessé. Le soir, les troupes du 6e corps, grâce à la voie restaurée, avaient pu rallier Metz, et les chasseurs y ramenaient une vingtaine de prisonniers, quarante chevaux...

Mais Cambroche qui accourait, portant à bout de bras la marmite fumante, cria, de sa voix faubourienne :

— Au *caoua, beni kelb*[1] !

Cambroche, agile et laid comme un singe, était la providence de la tribu. On l'avait, à l'unanimité, promu aux hautes fonctions de cuisinier. Dégourdi, chapardeur, il accommodait le rata comme pas un, gérait intègrement le prêt. Avec lui, vin rouge ou vin gris, la peau de bouc était toujours pleine; une réserve d'oignons roux garnissait son bissac; toujours chantant, plaisantant, il égayait la tribu de mots drôles et salés.

Tous, autour du Parisien, firent cercle. Accroupi, il recevait et emplissait les quarts, les tendait brûlants. Pirard, ses petits yeux mi-clos, sirotait religieusement le liquide noir. Livournet, une jambe en avant, dans cette pose séductrice qui l'avait fait surnommer la Main-aux-Dames, élevait, d'un rond de coude élégant, sa tasse bossuée. Frisant ses moustaches brunes, il clappa :

— *Mleh*[2] !

Les deux anciens, Wahl et Gerboz, sachant le prix de

[1] « Au café, fils de chien ! »
[2] « Fameux ! »

ce repas, — le biscuit dans le café, rien de tel le matin pour vous caler un homme, et à quelle heure verrait-on la soupe aujourd'hui ? — trempaient posément leur croûte. Gerboz s'aperçut alors que le bleu manquait, et, avec son flegme habituel, — car, rude nature auvergnate, il vivait concentré dans une sorte de rêve bourru, n'ouvrait jamais la bouche, au point que l'intermittente voix de sa trompette, embouchée à plein cuivre, semblait à tous son seul langage, — il siffla, très haut, plutôt que de parler, leur refrain de ralliement, trois notes spéciales.

Robert de Brévilly n'entendait pas. Apres avoir bouchonné le cheval du trompette, Mameluk, et le sien, Corsaire, un arabe blanc, dont la peau couleur de porcelaine rosée avait des reflets bleuâtres, il décrottait vigoureusement, à la brosse, les jambes musclées de Dandy, monture du brigadier. D'une claque sur la croupe, il fit ranger Corsaire, qui appuyait, prêt à ruer. Il éprouvait à sa besogne, comme à toutes celles que lui infligeaient le servage du règlement ou les nécessités de la tribu, une satisfaction sans mélange. Ardennais des environs de Carignan, fils de famille décavé, on l'avait, deux mois auparavant, fait engager : il expierait ainsi, réparerait ses bêtises. Lui que naguère, dans sa vie folle de Paris, vanné, les paupières lourdes, il fallait arracher de son lit ; lui à qui un valet bien stylé présentait, pour son tour du lac, un pur sang lustré, il savourait, sans regrets de sa fortune gaspillée, l'allégement d'être là, dans l'aube, à respirer l'air salubre, à frotter comme un manœuvre En travaillant pour lui, pour d'autres, sans arrière-pensée que de se rendre utile, il se sentait rajeuni de corps, meilleur d'âme. Ses vingt ans s'ouvraient, lumineux, sur une vie simplifiée, nouvelle. La guerre, c'est très amusant : on va, au hasard du repas et du gîte ; on galope, une ivresse vous emporte, et, si l'on meurt, c'est glorieusement, le sabre à la main, après avoir frappé son coup. Et puis, est-ce qu'on meurt ?...

— Eh ! le bleu ! héla Wahl, paternel.

Robert de Brévilly brossa encore la crinière et la queue, et sans hâte vint boire son café. Mais le groupe s'écartait, saluait respectueusement : M. Taillefer, le lieutenant, passait Les cheveux blancs, petit, rougeaud, bien pris dans le dolman à col jonquille, il tapotait d'une badine, en marchant, les plis de son flottard. Il jeta :

— Bon appétit, mes enfants !

Et avec un dandinement crâne il s'éloigna, vers la tente de la popote, où les autres officiers devisaient. Par sa brusquerie et sa sollicitude, Taillefer était à la fois la terreur et l'orgueil du peloton, craint parce qu'il était sévère, aimé parce qu'il était juste

Le jour grandit, baigna d'une lumière blême le bivouac levé, la perspective des pelotons, des escadrons, des régiments. Les hommes, attendant le boute-selle, s'agitèrent en avant des chevaux, dont le moutonnement blanc s'éclairait de plus en plus. Une brume montait des prairies, s'enroulait aux peupliers. Les feux des cuisines, sur le front de bandière, s'éteignaient, filets de fumée noirâtre. Le boute-selle sonna.

Depuis longtemps on avait reçu l'appel ; les escadrons en bataille bride au bras, stationnaient. Habitués à cette immobilité passive, ils patientaient, guettant les ordres. Aussi propres que s'ils sortaient d'une boîte, hommes et chevaux, malgré le lourd service des jours précédents, faisaient face, dans un rayonnement de force et de tranquillité. La masse des régiments, sous le soleil levant, étincelait. A gauche, les batteries attelées, prêtes à rompre ; en avant, les états-majors ; en arrière, l'énorme convoi des bagages, des fourgons, des mulets de bât. Mais un mouvement se fit : le général Margueritte partait au galop, longeant sa brigade.

— *Chouf, el Kébir*[1] ! dit Cambroche.

Tous les yeux suivaient le groupe au milieu duquel

[1] « Regarde, le général. »

se détachait, monté sur un haut cheval bai, le chef. Grand, corpulent, de beaux yeux clairs de Lorrain, les cheveux grisonnants, la figure hâlée, pleine, empreinte de méditation et de volonté, le général était pour ses hommes un souverain. Son passé de gloire, — décoré à dix-neuf ans, général à quarante-trois, — ses expéditions d'Algérie et du Mexique, sa vaillance et son entrain légendaires, son équité, sa bonté parfaite, lui attiraient une vénération. Dur pour les autres, l'étant pour soi, il était pourtant cher à tous, qui voyaient en lui l'exemple. On disait : « C'est un homme! » On ajoutait, attendri : « Un brave homme. » Le prestige de son rôle algérien, l'idolâtrie des Arabes, parce qu'à la force de la conquête il avait su joindre la douceur de la colonisation, sa simplicité et sa jeunesse l'entouraient comme d'une auréole.

— *A cheval!*

L'ennui cessa. On allait vivre! Les hommes s'enlevèrent en selle. Les chevaux, au contact du mors, frémirent. Robert de Brévilly, botte à botte avec Wahl et Cambroche, jouissait de sentir entre ses genoux les flancs tièdes de Corsaire. Il flatta l'encolure souple, où de grosses veines couraient, sous le poil de neige.

— *Garde à vous!... Colonne en avant... Marche!*

Les champs se déployèrent : chaumes dorés où restaient des javelles, bandes de sainfoin perlées de rosée, ruban jaune de la route, ondulation molle du plateau. A voir devant lui le dos solide du lieutenant, M. Taillefer, sur son étalon gris; plus loin, au pas de son alezan brûlé, la silhouette jeune et maigre du capitaine, — un type, M. de Marles! avec sa mine ascétique et cet air grave et pur qui faisait penser aux croisés dont il descendait, — et là-bas, par delà les chefs d'escadrons, suivi de l'adjudant-major et du maréchal des logis trompette, le colonel, — à voir cet ensemble mouvant, si fermement lié de grade en grade, Robert se laissait bercer à un enivrement paisible. De quoi se serait-il soucié? On pensait pour lui. Il n'avait qu'à marcher,

libre, aisé, joyeux. Le soleil montait, inondant le paysage ample. La cime des peupliers palpitait dans l'azur. Une eau vive, entre des saules, miroita.

— Beau temps! dit Wahl.

Tous avaient l'impression que le jour qui naissait dans cette splendeur ne pouvait être qu'un jour de victoire. Beaucoup songèrent à l'étendard, laissé de l'autre côté de la mer, à la soie déchirée où parmi les franges d'or de la cravate la croix brillait sous l'aigle. On s'en montrerait dignes. Les fastes de San Lorenzo, d'Afrique, de Crimée, d'Italie, surgirent dans les mémoires. La France humiliée allait rétablir sa fortune. Brévilly caressa la poignée de son sabre.

On venait de s'arrêter le long de la route. Les toits de Doncourt s'amoncelaient en arrière. Soudain, des cavaliers au grand trot sortirent du village : c'était les dragons de l'Impératrice, reconnaissables à leurs habits vert clair et à leurs casques de cuivre. Les pelotons pesants déboîtèrent, laissant passage, et derrière eux, attelée en poste et conduite par des artilleurs, une calèche parut. Un frémissement : « L'Empereur! » et, tout à coup, la stupéfaction de cette nouvelle : on relaye l'escorte de la garde! En route sur Verdun!

La calèche s'avançait au trot, seule, entouree de quelques cent-gardes, et, à un court intervalle, les voitures de la suite, distançant les lanciers. On n'eut que le temps de les voir se former en face des dragons, dans l'ondoiement bleu des czapskas et le taillis des lances, flammes au vent. Au triple galop, la brigade Margueritte — 1er et 3e chasseurs d'Afrique, colonels Clicquot et de Galliffet — encadrait les voitures, et détalait, dans un flot de poussière.

La surprise avait été si rapide, le départ si précipité, que, dans la tribu, personne, d'abord, ne s'était rendu compte. Les vieux, Wahl, Gerboz, vétérans pliés à toutes les aventures, ne songeaient pas à s'étonner, poussaient gaiement leurs bêtes; le brigadier, lui, se trouvait flatté; dans sa vanité naïve de Méridional,

Livournet ne voyait que le rôle honorifique : escorter Sa Majesté!... Pensez donc, il le raconterait à Bordeaux!... Pirard, pourvu qu'il suivît M. Taillefer, était content, flairait d'ailleurs quelque « rabiau » Seuls Cambroche, le Parisien, qui conservait à l'égard de l'Empereur un irrespect frondeur, et Robert, plus intelligent, avaient compris que devancer l'armée à Verdun, c'était l'abandonner, à l'heure même de ce combat qu'ils souhaitaient tous.

Pourquoi l'Empereur s'en allait-il, si vite qu'on semblait fuir? Élevé par des parents orléanistes, Robert de Brévilly n'avait jamais été fanatique du régime. Il se rappela des racontars, et la vision d'éclair qu'il venait d'avoir de Napoléon affalé sur les coussins de sa calèche, en tenue de général de division, précisa dans son esprit des impressions récentes. Depuis le commencement de la guerre, on disait l'Empereur affaibli, malade, sans ressort physique ni moral, incapable d'exercer le commandement. Avec l'apparat de sa maison militaire et civile, l'encombrement de sa personne et de ses bagages, il était, disait-on, à charge à Bazaine. Alors, puisqu'il n'était bon à rien, sans doute on venait de s'en débarrasser, à moins que, de lui-même, sentant qu'il gênait, espérant se rendre utile ailleurs, il n'eût préféré partir?... Que n'avait-il emmené ses beaux régiments de la garde? Quelle guigne de s'être trouvés là, d'avoir été choisis parce que leurs petits *arbis* avaient de bonnes jambes, plus légères!... Déserter le champ de bataille, lâcher les camarades quand ils vont avoir besoin de vous, et tout ça pour caracoler aux portières, c'était dur!

Une course vertigineuse les emportait. Par deux, maintenant, franchissant fossés, ravins et collines, l'escadron, ventre à terre, filait. Robert et Cambroche, du haut d'un mamelon, où les sabots de Corsaire et de Pistolet soulevaient au vol des mottes de terre sèche, aperçurent toute la colonne. En tête, sur la route et ses abords, galopait, massé, le gros du régiment. A

leurs pieds, entre les peupliers, roulaient dans la poussière la calèche et les voitures impériales, protégées à droite et à gauche par deux longues files. Les couvre-nuques blancs voletaient. Des fourreaux de sabre et des plaques de carabines, çà et là, fulguraient. Derrière eux, le 3e chasseurs d'Afrique barrait la route et fermait la marche, dans un tourbillon gris.

Longeant l'Orne, on avait traversé Conflans, Jeandelize. On traversa Buzy, Warcq. Des bornes kilométriques se succédaient, coup sur coup; il semblait à Robert qu'il chevauchât depuis des heures. De l'écume trempait la robe de Corsaire, moussait au frottement des rênes et du tapis. Jusqu'où irait-on ainsi?

— Mince! dit Cambroche en rabattant à droite la crinière de son cheval, Pistolet en bave.

Robert éclata de rire. Pistolet, rond comme un poney, avec une tête busquée et une drôle de mèche, qui, pareille à une houppette de clown, battait toujours, ébouriffée, sur ses yeux malins, était le cheval savant du peloton. Un vrai loustic, tout le pendant de son maître : Pistolet complétait Cambroche. Un cheval se détachait la nuit, allait faire de la musique dans les rangs? pas de doute, c'était Pistolet : longe, entrave et corde, il s'en moquait bien! Il savait se mettre à genoux, marcher cabré pour un morceau de sucre. Et toujours ses gros yeux noirs avaient l'air de rire, sous la houppette. Cette fois, c'est lui qui la trouvait mauvaise. Attrapé, Pistolet!

Mais, bon Dieu! Qu'est-ce qu'on avait à se dépêcher comme ça! Robert pensa aux uhlans, au harcèlement perpétuel de la cavalerie allemande, à l'audace de ses avant-postes et de ses patrouilles. Craignait-on d'être enlevés? Au fait, ce serait une fameuse prise! De quoi exciter l'appétit... L'Empereur et le Prince Impérial, la France d'aujourd'hui et de demain! Non, quel bruit dans le monde!... Robert, pour le saut d'une haie, éperonna son cheval. Tiens, encore un village! Cette fois, on ralentit, on s'arrête. Ouf! pas trop tôt.

Etain. Tout le monde descend!... Les vedettes placées, la brigade mit pied à terre. On s'aperçut alors que le 2e chasseurs d'Afrique et le général du Barail n'étaient pas là. — On ne devait plus les revoir...

Robert et Cambroche ayant rejoint, la tribu se trouva réunie, le peloton reformé, à la sortie du village. Les officiers, en bande, à l'écart, causaient avec animation. De leur place, les six hommes découvraient l'enfilade de la rue, la calèche arrêtée devant une maison. Sur le seuil se tenait l'Empereur. Il avait les cheveux longs sous le képi, le dos voûté, un teint de cendre. Des poches s'enflaient sous ses yeux troubles. Une extrême fatigue décomposait son visage, où les larmes semblaient avoir creusé des sillons. Près de lui, dans son uniforme de sous-lieutenant des grenadiers de la garde, le petit Prince redressait le buste. L'enfant, pensif et pâle, cherchait à faire bonne contenance. Il avait changé, depuis sa visite au bivouac sous Metz, l'autre semaine.

Robert, remué, contemplait ces deux êtres qu'au milieu de leur cortège de chambellans, d'officiers, isolaient la grandeur et la tristesse de leur destin. Un malaise indéfinissable le poignait, dont ne parvenaient pas à le distraire les petits coups de tête amicaux de Corsaire, cognant le chanfrein contre sa manche. Cambroche lui-même demeurait muet. Regardant Gerboz et Wahl, Robert les vit aussi frappés d'étonnement. Les anciens n'en revenaient pas... Quoi ! c'était l'Empereur, ce vieillard ! Napoléon III, celui en qui vingt ans d'histoire s'incarnaient, vingt ans de paix et de guerre heureuses, illuminés du reflet glorieux des victoires de l'Autre. C'était celui qu'ils avaient acclamé en 66, à Alger, beau encore, fier, parmi les fanfares, la mousqueterie, le vertige des fantasias. Ils revoyaient la mer bleue, le soleil, les chefs arabes prosternés. L'Impératrice, dans un grand burnous rouge, souriait, belle comme une idole. Quatre ans seulement.. c'était loin ! Et comme ce vieil homme paraissait malheureux ! Et

cet enfant !.. Morne spectacle. Gerboz et Wahl n'en pouvaient détacher leurs regards. Une douleur leur venait, du passé disparu, du présent incertain. Ils souffraient dans leur confiance, leur instinctif respect. Et tout cela, leur silence le disait éloquemment.

Une voix brusque ordonna :

— Débridez ! donnez l'avoine.

C'était Roger, le *marchi*. Jaune, glabre, confiné dans son grade par une claudication due à un coup de pied de cheval, excellent sous-officier, mais aigri, affligé en outre d'une maladie de foie, il ne connaissait que la règle et la rendait désagréable, avec sa morgue, sa surveillance tatillonne.

Cependant, à l'extrémité de la rue, par delà les voitures, débouchait la tête d'un convoi entouré par les guides. C'étaient les vingt fourgons de la cour, timbrés des armes impériales, avec une abondance de personnel, services divers, officiers de bouche, piqueurs tenant des chevaux de main, et jusqu'à des marmitons en veste, juchés sur le toit des voitures. Tout ce monde était blanc de poussière, ainsi que les guides, dont les dolmans vert sombre à brandebourgs jaunes et les colbacks en peau d'ours disparaissaient sous une couche sale.

Cambroche pouffa :

— Les uhlans n'ont qu'à se bien tenir !... V'là la batterie de cuisine de Sa Majesté.

— C'est pas tout ça ! Nos bagages, à nous, où sont-ils ? dit Pirard, préoccupé des cantines de M. Taillefer.

Il y avait caché, sous les chemises, une ceinture de flanelle à lui... On achevait de suspendre les musettes au nez des chevaux, lorsqu'une bousculade se produisit. Les officiers s'élançaient vers leurs pelotons. M. Taillefer, de loin, cria :

— Bridez vite, et à cheval !

Lui-même se hissait, il invectivait, hâtait chacun.

« Diable ! se dit Robert, qu'est-ce qu'il y a ? Est-ce que les uhlans ?.. »

Il faut croire que cela pressait. Car, sur la sonnerie essoufflée du maréchal des logis trompette, chaque escadron répétait : « *Au trot !* » Et l'on se rua, comme une avalanche.

Galop furieux, par la route montueuse, sous le soleil d'aplomb. Galop ivre, vers l'ouest, par fossés, ravins, collines. La journée avançait. Vers midi, tandis que les chevaux soufflaient, grimpant une côte, on perçut distinctement la rumeur qui depuis longtemps les poursuivait, pareille à un grondement d'orage. Des détonations sourdes s'espaçaient : le canon ! Robert eut un mouvement de fureur Dire qu'ils étaient ici, inutiles, qu'ils s'éloignaient de minute en minute, et que là-bas la grande partie se jouait ! Wahl grogna :

— Fichu sort !

Gerboz, enfoncé dans son silence, rejetait, d'un air colère, sa trompette que le galop lui ramenait sous le coude. L'assurance satisfaite de Livournet s'était évanouie. Tous, maintenant, comprenaient.

M. Taillefer devait partager le sentiment des hommes Un instant, passant avec un sous-lieutenant auprès de Robert, il grommela, montrant, sur la route dont on se rapprochait à cet endroit, un break derrière la calèche :

— Non ! mais reluquez-moi ça !

Robert suivit le regard des officiers, considéra des personnages à dorures qui somnolaient, importants et entassés.

M. Taillefer reprit, sans souci d'être entendu :

— Le break des ramollis !

Et Robert devina que tous les officiers partageaient cette mauvaise humeur, maudissaient les gêneurs qui les écartaient de leur rôle.

Rude étape ! Il fallait que les petits arbis eussent le feu au corps ! L'Empereur savait ce qu'il faisait, en ramassant les « Chass' d'Af ». Avec les gros pères de sa garde, il serait encore à Conflans... Et les bornes fuyaient, les champs, les bois... Au creux des vallons,

au sommet des collines, des villages grandissaient et s'effaçaient. Des femmes sur les portes n'avaient pas le temps de s'étonner, qu'on était déjà loin. Après la gorge d'Eix, en atteignant les hauteurs et les bois, passage dangereux, on redoubla l'allure : des coureurs ennemis étaient signalés.

Enfin, fourbus, rendus, crevant de soif et de faim, hommes ruisselant de sueur, chevaux d'écume, on arrivait à Verdun, on s'entonnait avec fracas entre les grosses tours crénelées de la porte Chaussée, fers tintant sur le pavé des rues.

L'énervement s'était accru. Pour la première fois depuis le départ d'Afrique, des disputes désunissaient le peloton. Maussades, on attendait on ne savait quoi Le soleil déclinait. Une longue halte : à la tête des chevaux, la tribu, tant bien que mal, grignota les biscuits de Wahl, assaisonnés par un oignon, tiré du bissac de Cambroche; le vin des peaux de bouc était chaud, imbuvable. Quoi! on remontait encore à cheval? Ah! oui, l'Empereur!... Qu'est-ce qu'il était devenu? On l'avait presque oublié... Et le soulagement fut immense quand on sut qu'on se dirigeait vers la gare. Même, des rires s'élevèrent quand on vit arriver, empilé sur des chariots du pays, le bataillon des grenadiers, qui, chargé de l'extrême arrière-garde du convoi, n'avait pu suivre le trot des fourgons, les anglo-normands des guides. On croisa ceux-ci de nouveau, devant la gare, comme la maison civile montait dans un train de wagons à bestiaux et à bagages. L'Empereur, chuchota-t-on, occupait avec son fils un compartiment de troisième classe. Et Robert imagina, affalé sur le bois nu, comme ce matin sur les coussins de sa calèche, le maître des armées et de la France.

Cependant, le train sifflait, s'ébranlait. La brigade entière, sa mission remplie, salua d'un soupir de délivrance celui qu'elle venait de conduire à bon port.

— En v'là un, dit Cambroche, qu'a pris un billet d'aller et pas de retour!

Alors, dans le beau soir, les escadrons rompirent, allégés, tandis qu'en sa cage étroite l'Empereur à bout de forces et le Prince Impérial roulaient vers Châlons, vers l'inconnu.

A cette heure, vers ce même Camp de Châlons, — centre des parades de l'Empire, où s'équipaient maintenant troupes de dépôts et mobiles indisciplinés de la Seine, — refluaient les débris de l'armée de Mac-Mahon : les 1er, 5e et 7e corps, si imprudemment dispersés le long de la frontière, et qui, de Wœrth, de Bitche et de Belfort, vaincus ou débandés, malgré l'héroïque résistance de Reichshoffen, s'étaient écoulés en déroute, sans défendre seulement les passages imprenables des Vosges. Des gares de Neufchâteau, de Donjeux, de Joinville, les troupes du 1er corps ralliaient par petits paquets. Une incroyable panique les avait balayées, rabattues jusqu'à Saverne; les refrains des régiments essayaient en vain d'y reformer cette cohue; artillerie, cavalerie, infanterie mélangées, on avait gagné Phalsbourg, et sous la pluie, Blamont, Lunéville. Plus de distributions. Boueux, sordides, les soldats mendiaient. Partout l'indiscipline; il semblait que les chefs eussent disparu; Mac-Mahon n'était qu'une ombre. La nouvelle de l'apparition de quelques uhlans à Nancy achevait de précipiter sa retraite... Au 5e corps, à qui l'on reprochait durement de n'avoir pas marché, le 6, au canon du maréchal, même désarroi, sans avoir combattu; ballotté dans le remous, Failly, sous un déluge d'ordres et de contre-ordres, errait de Bitche à Réchicourt, à Charmes, à Chaumont. Enfin des gares de Langres, de Chaumont, de Bar-le-Duc, ses troupes allaient prendre, presque aussi démoralisées que le 1er corps, le chemin du Camp, où bientôt, descendant de Belfort, s'apprêtait à converger, en passant par Paris, Félix Douay avec le 7e. Fantôme d'armée, au-devant duquel allait ce fantôme d'Empereur...

— Tape ferme! dit Wahl à Brévilly.

En avant du peloton descendu de cheval, l'Alsacien, garde d'écurie désigné, tenait droit, fiché en terre, le piquet d'attache. Robert, à coups de massette, l'enfonçait gaillardement. Envolée, sa fatigue... Une sacrée trotte! mais on était au gîte. Les cordes mises bout à bout se prolongeaient par enchantement, les entraves s'y nouaient, à ras de terre, et les chevaux en un instant étaient pris à la patte, déjà flairaient le sol, broutant le gazon des glacis. On déchargeait les selles.

En un clin d'œil aussi, le bivouac se dressait. Les faisceaux s'alignèrent; les petites maisons de toile juxtaposaient leurs murs. En avant du front de bandière les fourneaux de cuisine, creusés en terre, un à un, exhalèrent leurs tire-bouchons de fumée. Cambroche, le premier prêt, s'était déjà procuré du bois, de l'eau, des légumes, la viande cuisait dans la marmite.

— Dessellez! ordonna Roger, de sa voix tranchante.

Tous couraient à leurs bêtes, chacun s'assurant, le tapis enlevé, que le dos était intact, et pendant quelques minutes, c'étaient des exclamations, un bruit de petites claques, pour aviver le sang, des massages à la paume, des soins minutieux. Le capitaine, M. de Marles, suivi des lieutenants, faisait sa tournée, silencieusement. Chaque jour, au desseller, la même crainte revenait : « Pourvu que mon cheval ne soit pas blessé!... » On savait les ordres sévères du général... Margueritte ne plaisantait pas. A pied, le maladroit! Et au convoi, traînant Coco par la figure... Ce fut une joie : après une étape pareille, pas un cheval de la tribu n'était atteint. Gaiement, pendant que Livournet et Wahl épongeaient les selles, Gerboz et Robert se mirent au pansage, chemise ouverte et manches retroussées. Par delà les fortifications, le soleil se couchait, rouge dans des nues violettes. Une fraîcheur délicieuse tombait. Comme il faisait bon vivre, malgré tout!

Mais des lamentations retentirent. C'était Pirard, qui, parti aux renseignements, revenait. Pas de bagages : restés avec le 2e chasseurs! Il fallait en faire son deuil.

Dieu sait quand ils rejoindraient! Furieux, il maudissait ce départ en coup de vent, cette coupure de quarante-cinq kilomètres qui les séparait, pour longtemps peut-être, de la division et du convoi... Et cette bataille par-dessus le marché!... Car ce matin, M. Taillefer avait raison, il venait de le lui répéter : on avait dû se bûcher!... Sans cantine, sans tente, comment le lieutenant allait-il faire? Avec cela, plus de popote! Et manger? Et coucher?...

— On lui trouvera une toile de tente! fit Livournet.

— C'est pas ça qui gêne, dit Pirard, y a la mienne!

— Et la mienne aussi! dit Wahl. Un garde d'écurie, ça dort à l'air. La nuit sera belle.

Sifflotant le ralliement de la tribu, Gerboz, qui avait aperçu Cambroche et son *frichti*, appelait à la soupe. Le Parisien, mis au courant, hasarda :

— Si ça disait au lieutenant?

Et, de fait, le plat sentait bon. Mais M. Taillefer à qui le brigadier, simplement, faisait offre, touché, remercia. Ce soir, avec ces messieurs, il dînerait à l'auberge.

Assise en rond, sauf Wahl, qui, l'œil vers les chevaux, mangea debout, la tribu longuement bavarda. Ensemble, tous plongeaient la cuiller, dégustaient, disaient leur mot. Contre la marmite, la peau de bouc pleine de vin frais étalait sa panse. On parla de la journée, de cette bataille pour laquelle on s'était levé et dont on se coucherait si loin, sans savoir. Sans doute, on *les* avait rossés!... Soudain, tous se turent. A cent mètres d'eux, une haute silhouette escortée d'officiers passait, vigilante et grave. Ils reconnurent, à ses grandes bottes jaunes et à son mac-farlane noir, le général Margueritte, qui, selon son habitude, traversait, inspectait le camp. Il était déjà loin, on le regardait encore.

— Avec celui-là, fit Gerboz, on est tranquille!

A l'entendre dire ces paroles, lui qui d'ordinaire avait bouche cousue, cela parut irréfutable, cela résumait le sentiment de tous. Wahl, ayant allumé sa pipe, tira une bouffée, approuva :

— Y a longtemps qu'on le connaît, hein, Gerboz!

Margueritte, colonel, avait commandé le 1er chasseurs d'Afrique, y avait laissé son empreinte.

Cambroche, la langue sèche, louchait vers la peau de bouc, et poussant Brévilly, il lui souffla :

— *Dix-neuf!*

Le bleu, docile, cria le chiffre, et aussitôt, malin, le Parisien de hurler :

— *Vin!* .. Passe-moi la peau!

Selon le rite, tous posèrent leur cuiller, attendirent en silence. Saisissant l'outre, il la caressa; puis l'élevant à bout de bras, il renversa la tête. Du goulot de corne un long jet rose giclait; bouche ouverte, gosier tendu, Cambroche, à la régalade, avec un glouglou de plaisir, interminablement avalait. La tribu avait beau guetter : pas une goutte en dehors! — Prescription essentielle. Sinon, le délinquant, confus, payait l'amende : un litre! — Puis Brévilly but, avec une dextérité d'ancien, puis à leur tour les autres. Wahl, désaltéré le dernier, reposa la peau, en prononçant d'un ton sacramentel :

— *Vingt et un!*

L'outre, moins tendue, — heureusement que Gerboz en avait une de rechange! — reprit sa place contre la marmite, les cuillers rentrèrent en danse.

La nuit peu à peu s'était faite. Pirard, aidé de Wahl, dressa un gourbi pour M. Taillefer. Un bruit joyeux sortait des tentes éclairées. Appuyés sur les piles de selles, des hommes, malgré l'air vif, restaient dehors à causer et à rire. Des pipes étincelaient dans l'ombre. On entendait comme un froissement doux : c'était les chevaux fatigués qui broyaient l'avoine et mâchaient le foin. Insoucieux, le camp de la brigade exhalait sous les étoiles sa rumeur de vie, tandis que là-bas, vers Rezonville, des milliers et des milliers de morts jonchaient le sol.

II

Six jours plus tard, le 22, vers cinq heures du soir, le régiment, sous la pluie, s'éloignait de Sainte-Menehould. L'Aisne franchie, il sinuait en colonne par quatre, au bas d'un coteau couvert de jardins. On quittait peu à peu la vallée. Par une lente montée, de boue crayeuse sous le ciel gris, les chevaux peinaient, déroulant à perte de vue leur flux moutonnant. La ville coquette dans sa ceinture d'arbres se rapetissait, avec ses toits luisants d'eau, le château, l'église entre les vieux bastions, le lacis blême de la rivière.

— Adieu, Sainte-Menehould ! psalmodia Cambroche, sur un plain-chant funèbre... On n'y était pas mal, hein, Pistolet ?

Le cheval parut approuver, d'un secouement farce de sa houppette.

Quoique Robert ne fût pas fâché de se remettre en route, il donna un regret aux heures passées là. Depuis le 18, au petit jour, après l'étape de nuit pénible qui les avait emmenés de Verdun, ils avaient presque pris des habitudes, sûrs, après les reconnaissances et les patrouilles, de retrouver au bivouac la soupe prête, le lit de paille, la tente stable. Mélancolie d'avoir vécu dans cet endroit, de s'être familiarisé avec l'aspect des choses, l'expression des visages, dans le bon accueil de la petite cité lorraine, et de s'en aller, en se disant que jamais sans doute on ne reviendra.

« J'ai des pensées couleur de pluie ! » songea-t-il.

Un rayon de soleil eût tout changé ; il n'eût plus vu que le charme du départ, l'amusement de l'aventure.

Il hocha la tête, détachant la frange de gouttes qui bordaient la visière de son taconnet. Sous leurs rotondes blanches, au pan relevé sur l'épaule, qui ressemblaient à des burnous, les chass' d'Af, silencieux, tendaient le dos. La longue barbe rousse de Wahl pendait, résignée.

Robert, en se retournant, contempla l'ondulation que dessinaient au loin les quatre régiments en marche. Il y avait du changement depuis Verdun! Il se rappela l'étonnante série d'événements : le galop frénétique derrière la calèche de l'Empereur, le repos sur les glacis, les vingt-quatre heures d'attente anxieuse. Qu'allait-on devenir, coupés de l'armée de Bazaine? Quelle avait été l'issue de la bataille?... Puis, vers le soir, l'ordre de se rabattre sur Sainte-Menehould. Cette fois, on pouvait renoncer aux bagages : bien perdus! Et l'étape sans fin, grelottants sous le manteau, dans les ténèbres, à travers de grands pays obscurs; des grimpées et des descentes, des gorges abruptes, l'humidité des forêts qui vous tombait sur les épaules, tout le sauvage et noir défilé de l'Argonne. Cette marche tâtonnante après la course de soleil et de poussière, quel contraste!... Puis, à Sainte-Menehould, la grosse nou velle : on cessait d'appartenir à l'armée de Bazaine qui, arrêtée, demeurait sous Metz. La brigade était rattachée à l'armée de Châlons, formait dorénavant avec la brigade Tilliard, enlevée à la division Fénelon, un corps de cavalerie indépendante. Le général Margue·ritte prenait le commandement de cette division, l'organisait durant quatre jours : on confiait à son expérience la mission d'éclairer l'armée. Tout à l'heure, enfin, comme les dernières reconnaissances rentraient, ordre de se porter sur Berzieux. Malgré la pluie commençante, on avait sellé de bon cœur. On fredonnait la vieille chanson :

Chasseurs d'Afrique, à l'avant-garde!

On allait se rattraper! Robert partageait la joie des

anciens, ressentait une fierté du rôle qu'on leur assignait : couvrir la marche sur Montmédy, au-devant de Bazaine.

Dans la pluie grise, le flux moutonnant des chevaux se déroulait. Au clapotis des sabots, s'élevait une rumeur égale et monotone. Robert admira le rythme qui semblait mouvoir d'une seule âme, l'ascension régulière. Les rangs alignés, les unités à leur distance, les officiers à leur place, tout disait la discipline stricte du général qui marchait en tête au dernier des serre-files. Il eut une pensée pour le 2e chasseurs, laissé à Doncourt avec du Barail. La vue des quatre régiments dissipa son regret. Derrière le 3e chasseurs d'Afrique venait la brigade Tilliard : — 1er hussards, colonel de Bauffremont, et 6e chasseurs, colonel Bonvoust. — Avec leurs manteaux blancs étalés sur leurs petits chevaux barbes, on les eût pris de loin, n'était leurs talpaks noirs, pour de vrais chass' d'Af ! ils en avaient le déluré, l'air crâne.

On parvenait au sommet de la côte. L'air tramé d'eau s'éclaircit. Un coin d'azur brilla. Les nuages s'enfuyaient, dégageant l'ouest, où une lumière diffuse et pâle fit ressortir, à l'horizon, la ligne brune des collines qu'une pyramide lointaine dentelait de sa pointe minuscule.

— Qu'est-ce que c'est que ça, brigadier ? demanda Pirard.

Livournet haussa les épaules, en signe d'ignorance. Ça ne devait pas être grand'chose : autrement il l'aurait su !... Et le Bordelais reprit une histoire qu'il contait, une bonne fortune qui lui serait échue à Sainte-Menehould, et sur laquelle il brodait sans mesure, négligeant le récit de ses triomphes habituels, parmi les dames de la kasbah. Mais le capitaine de Marles, qui justement donnait au peloton précédent des explications, arrêta son alezan, et se rangeant près de M. Taillefer, il étendit le bras, désigna la pyramide noire :

— Regardez, les chasseurs ! Cet endroit s'appelle Valmy. C'est là qu'il y a soixante-dix-huit ans, les sol-

dats de la France ont arrêté l'envahisseur, 40,000 Prussiens et 25,000 Autrichiens qui avaient eu l'audace de franchir les défilés de l'Argonne. Vos pères, des conscrits, y ont par trois fois attendu de pied ferme et repoussé l'assaut de Brunswick. C'est là que Kellermann, mettant son chapeau à la pointe de son épée, s'est écrié : « Vive la nation! allons combattre pour elle! » Et c'est là, sous cette pyramide, que son cœur repose, parmi les restes de ses braves compagnons. Que cet exemple vous reste en mémoire, mes amis.

Ce qu'il ne disait pas, chacun au dedans de soi l'ajoutait : oui, au besoin, on saurait combattre et mourir ainsi. Déjà M. de Marles était au peloton suivant. D'un coup d'œil, Robert épia ses voisins. Cambroche murmurait :

— Ce *Sidi*[1]-là, il a beau être noble et calotin, quand il vous dégoise ça, en vous regardant avec calme, on se ferait casser la tête pour lui.

En vain Gerboz et Wahl s'efforçaient de paraître impassibles, ils étaient émus. L'Alsacien, aîné d'une famille de pauvres cultivateurs de la campagne de Strasbourg, souffrait à l'idée de sa province foulée par l'ennemi; il évoquait avec une sourde rage le vainqueur vivant en maître au pays, frappant du poing la table, dévalisant le cellier et la grange. Plus il montrait d'abnégation pour lui, dans son métier de constant sacrifice, content de rien, — son couteau, sa pipe, — plus il se révoltait aux pertes et aux malheurs des siens.

Gerboz, lui, n'avait d'intérêt dans la vie que sa trompette. Elle seule remplissait ses heures vides d'affection et de pensée. Plus de parents, rien que la tribu. Tout ce qu'il avait d'âme passait, après ses longs silences, dans la voix du cuivre. Ses notes vibrantes exprimaient, résumaient l'existence au quartier, en campagne. Dans leurs rythmes divers frémissaient tous les actes, les plus humbles et les plus nobles. Les

[1] Monsieur.

trompettes, la sienne en particulier, dictaient la règle à chacun et à tous. Sonneries familières, qui se traduisaient en paroles crues : appels aux malades, au *cabot*, au *marchi* de semaine, à la soupe, au pansage; la gaieté vivante du réveil et la langueur de l'extinction des feux, l'entraînement des marches, des défilés au trot, au galop, le salut à l'étendard, — et celle enfin que Gerboz aimait par-dessus toutes, le halètement de la charge... Lui aussi, songeur, regardait le capitaine.

Livournet, sa faconde rentrée, se redressait en selle, plastronnait, l'œil provocant. Et Robert, qui l'hiver dernier n'avait en tête que refrains de Schneider et gaudrioles de Thérésa, saisissait plus que tous ce qu'avait de simple et de grand la foi de M. de Marles. Il souhaita qu'à leur tour les Allemands fussent assez fous pour s'engager dans ces défilés : on leur montrerait comment les Français d'aujourd'hui savaient garder l'Argonne! Cette confiance, la division entière la partageait. Dans quelques jours, on donnerait la main à Bazaine, et alors!...

En campagne, jamais le soldat ne sait rien. Il n'a que des intuitions brèves, ne voit pas plus loin que le cercle étroit de ses actes, horizon confus qui se déplace avec lui. Les chasseurs d'Afrique, habitués plus que d'autres à l'insouciance, au va-de-l'avant, à la chance heureuse, ne se doutaient pas de l'invisible péril, ne se sentaient pas enveloppés par le torrent qui emportait tout vers le gouffre. Au-dessus d'eux, sans eux, leur destin s'était joué.

Autour de Reims, dans la même ignorance, cent mille hommes piétinaient parmi la boue de leurs bivouacs. C'était l'armée reconstituée sous le commandement suprême de Mac-Mahon. Le 1er corps, les glorieux vaincus de Wœrth, avait repris vie, aux mains de Ducrot. Le 5e corps avec Failly, après seize jours de route, aussi ébranlé par les heurts et les fluctuations de son voyage que par une défaite, rejoignait à peine.

Le 7ᵉ, sous Douay, achevait de descendre de wagon. Durant les derniers jours, régulièrement, les trains s'étaient succédé sur les lignes de l'Est, de Lyon et du Nord. à quelques minutes d'intervalle, transportant l'immense entassement d'hommes, de chevaux, de canons et de voitures : les Compagnies accomplissaient tout leur devoir. Et si de ces troupes, beaucoup étaient arrivées démoralisées, déjà infectées d'indiscipline et de maraude, la faute première en retombait sur le grand quartier général, cette incohérence d'ordres émanés de plusieurs, l'incroyable suffisance du major général Lebœuf et de ses aides, l'indécision de l'Empereur. Puis la faiblesse, l'absence même du commandement direct, Mac-Mahon comme frappé de foudre depuis son désastre. Enfin l'administration en désarroi. l'intendance débordée. Deux zouaves, sur la route, demandaient à leur officier la bourse ou la vie. On ne saluait plus le maréchal. Pourtant ces hommes étaient les vainqueurs de Solferino. Mais, ni nourri, ni commandé, le héros déguenillé montrait la bête... Pour compléter ces trois corps, touchés par le malheur, un quatrième, donné d'abord à Trochu, puis à Lebrun, s'était formé en hâte, amalgamant tant bien que mal quelques jeunes régiments de ligne, les solides troupes de la marine, et des bataillons de marche, amollis eux aussi par la dissolvante stupeur de la défaite.

Mais tandis qu'à travers les plaines de la Champagne s'amassait et se répandait cette fourmilière humaine, le sort même du pays venait de se décider. L'Empereur, arrivé à Châlons le soir du 16, réunissait le lendemain en conseil de guerre le prince Napoléon, Trochu, Schmitz et le maréchal. Napoléon, ballotté, ne savait que résoudre « Il faut renvoyer la garde mobile à Paris, dit Trochu. — Sire, il faut y rentrer vous-même, dit Schmitz. La situation que vous vous faites ne peut durer. — C'est vrai, avoua tristement l'Empereur, j'ai l'air d'avoir abdiqué. — Ce que je crains, surtout, s'écriait le Prince, c'est une révolution ! Placez

le maréchal de Mac-Mahon à la tête des troupes, revenez à Paris, nommez le général Trochu gouverneur de la capitale; nous prendrons les dispositions nécessaires à la défense, et si, par malheur, nous tombons, nous tomberons au moins comme des hommes! » Le maréchal, consulté à part, approuva. Aussitôt les décrets étaient signés, Bazaine généralissime, et Mac-Mahon, son premier lieutenant, chargé de ramener l'armée nouvelle de Châlons à Paris, où se rendait Trochu.

Le soir même, une dépêche du ministre de la guerre chavirait tout. L'Impératrice et les ministres, inquiets à l'idée du retour de Napoléon vaincu, le suppliaient de ne pas abandonner l'armée de Metz : une diversion sur les corps prussiens s'imposait. Revirement de l'Empereur, qui, par télégramme, acquiesce. L'arrivée d'un aide de camp de Bazaine, le commandant Magnan, porteur des mauvaises nouvelles de Rezonville, le fortifie dans cette opinion. Le chef de l'armée du Rhin faisait savoir que « la route de Verdun lui étant coupée, il comptait s'élever par le nord et demandait qu'on réunît des approvisionnements sur la ligne des Ardennes ». Palikao envoie aussitôt à Châlons des ordres de marche, fixe les premiers gîtes d'étape. Il avait son plan.

Des armées allemandes, l'une, celle du Prince Royal, IIIe armée, stationnait entre Commercy et Nancy, ayant perdu le contact après Wœrth, dans le vide, hésitante; les deux premières, avec Frédéric-Charles, formaient barrage devant Metz, et, détachée d'elles, une quatrième, dirigée par le Prince de Saxe, s'avançait sur Verdun. Que les cent mille hommes de Mac-Mahon se portassent sans perdre une minute à la rencontre de Bazaine, ils pouvaient être le 25 à Verdun, y battre les soixante-dix mille combattants du Prince de Saxe. Dans le cas où Frédéric-Charles accourait au canon, Bazaine fonçait derrière lui, Mac-Mahon se dressait devant. Quant au Prince Royal, il ne pouvait arriver à temps. Les vainqueurs de Rezonville seraient pris

entre deux feux... Plan hardi, sauveur peut-être, mais qui exigeait, plus encore qu'une armée, un chef. Une armée solide, un chef prompt.

Mac-Mahon, soldat heureux, avait dit son mot à Malakoff. Son fanion planté sur le bastion couvert de morts, il frappait du pied la poudrière du sol miné, déclarait simplement : « J'y suis, j'y reste. » Et, de brave général de division qu'il eût dû demeurer, cet homme impassible, servi depuis par son silence autant que par la phrase légendaire, s'était vu sans étonnement maréchal de France et grand-croix. Son arrivée tardive à Magenta lui valait le titre de duc. La force acquise le poussait au gouvernement général de l'Algérie, puis, malgré la surprise de Wissembourg, malgré l'effondrement de Wœrth, à ce faîte d'honneur et de responsabilité. Une franchise bourrue s'alliant aux idées les plus courtes, à la fois indécis et têtu, cavalier intrépide, un courage chevaleresque et un admirable sang-froid sous le feu, telles étaient les qualités et les défauts qu'avait jusque-là montrés, cachés, le hasard. Roseau peint en fer, déraciné depuis Wœrth.

Malgré sa répugnance à reprendre la campagne avec des troupes qui ne lui inspiraient pas confiance, — il eût préféré les reformer devant Paris, — Mac-Mahon, sans enthousiasme, avait obéi, s'était mis à la disposition de Bazaine, tout en lui signalant sa crainte de découvrir la capitale. Mais le généralissime, heureux d'être rendu à lui-même et délivré de l'Empereur, déjà rivé d'autre part à son repos ambitieux sous Metz et se souciant peu de s'embarrasser d'autrui, avait répondu au maréchal d'agir « comme il l'entendrait ». La perplexité de Mac-Mahon augmente. Arrive, dans l'après-midi du 20, au colonel Stoffel, chef du service des renseignements, l'avis qu'à 44 kilomètres du camp des coureurs ennemis réquisitionnaient, précédant une avant-garde. Et de même qu'il avait précipité sa retraite devant les uhlans de Nancy, Mac-Mahon, si résolu à Wœrth, se trouble : il vaut mieux partir !

Dès le lendemain, toutes les troupes de Châlons étaient dirigées sur Reims, où, prévenus, ceux qui n'ont pas encore rejoint rallieront. Ainsi on gagne du temps, on ne s'éloigne trop ni de Paris ni de Bazaine, on recule l'instant de prendre la décision irrévocable. Et, dans le jour maussade où courent des nuages bas, par la plaine crayeuse balayée de poussière, la fourmilière en désordre s'achemine. Des arbres grêles se tordent sur des déserts d'herbe rase. Les pauvres villages s'espacent. Derrière, déjà des traînards et des déserteurs; et le Camp abandonné, le soir, avec ses litières de paille et ses baraquements de bois, ses chariots, ses magasins et ses vivres, par ordre, s'allume, rougeoie, gigantesque brasier... La nuit était close, quand, harassées, les troupes purent s'établir autour de Reims, s'étendre lourdement sur le sol. — Mac-Mahon n'était pas quitte.

A peine il descendait de cheval, à son quartier général de Courcelles, il est prévenu que l'Empereur le réclame, l'attend impatiemment : le président du Sénat, M. Rouher, est là, envoyé par l'Impératrice et les ministres. A tout prix, on veut éviter le retour à Paris; M. Rouher vient en dissuader le maréchal. Cette fois, Mac-Mahon est catégorique : il refuse de se porter vers l'est, à moins qu'il ne reçoive de nouvelles instructions de Bazaine. « Je puis me trouver, dit-il, dans une position très périlleuse, et éprouver un désastre que je veux éviter. » En vain Rouher s'est évertué : la marche sur Paris est décidée; le maréchal sera nommé commandant en chef de toutes les forces militaires de Châlons et de la capitale. On rédige sur place décrets et proclamations, que Rouher, déconfit, emporte; il va les soumettre à la Régence.

Il semblait que les dés en fussent jetés... La fatalité fit volte.

Le 22 au matin, l'Empereur communiquait à Mac-Mahon une dépêche de Metz, datée du 19 : elle annonçait le résultat de la bataille de Saint-Privat, et l'inten-

tion de Bazaine de remonter toujours vers le nord, pour se rabattre vers Montmédy. Mac-Mahon, loyalement, fit taire ses préférences : son camarade et son chef lui indiquait une direction; craignant qu'on ne l'accusât d'un abandon délibéré, mû par un noble sentiment de solidarité, lié aussi par la discipline qui le subordonnait encore, le maréchal, spontanément, décida de se porter sur l'Aisne, en prévint sur l'heure Bazaine et le ministre. Son avis se croisait avec une dépêche à l'Empereur où Palikao, mis au fait par Rouher, revenait à la charge, suppliait qu'on s'en allât vers Metz, sinon, montrait déjà Paris en désordre, renonçant à se défendre... Imagination, qui disait à quel point on redoutait la présence du souverain gênant. Alarme sincère ou exagérée? Napoléon III, une dernière fois, approuva : « Nous partons demain pour Montmédy. »

Une possibilité suprême restait, qui faillit retenir, détourner ces cent mille hommes, déjà sur la pente. Le télégraphe à Metz était coupé, toute communication rompue. Deux émissaires, la femme Imbert, l'agent de police Flahaut, avaient percé, le 21, sur Thionville, apportant des dépêches de Bazaine, datées du 20, dont une à Mac-Mahon : « L'ennemi grossit toujours autour de moi. Je suivrai très probablement pour vous rejoindre la ligne des places du Nord, et *je vous préviendrai de ma marche, si toutefois je puis l'entreprendre sans compromettre l'armée.* » Le 22 au soir, télégraphiées de Longwy par deux de ses agents, ces lignes, peu catégoriques, parvenaient à Reims, au chef du service des renseignements. Remises au maréchal, comme elles auraient dû l'être, sans doute elles eussent renouvelé ses hésitations, ravivé son désir de se rapprocher de Paris, suspendu peut-être la marche vers l'est. Le colonel Stoffel prit sur lui de garder la dépêche dans sa poche; il n'en souffla mot, soit qu'il obéît à une consigne donnée par la Régence, soit que, de sa propre autorité, il jugeât la nouvelle sans intérêt, doublant celle de la veille

La partie tragique était jouée.

Le lendemain, quittant les bivouacs, sous la pluie diluvienne qui toute la nuit avait délayé les plaines blanches, les quatre corps enfin réunis de l'armée, cent cinq mille fantassins et quinze mille cavaliers, y compris les deux divisions indépendantes Margueritte et de Bonnemains, pataugeaient en masses profondes, en interminables colonnes, que traversaient les convois d'artillerie et du train. Trois cent quatre-vingt-treize canons et soixante-seize mitrailleuses, des milliers de voitures et un immense attirail de bagages défonçaient les routes gluantes. Le soleil se levait vers onze heures, était long à sécher les vêtements imbibés d'eau, la terre en bouillie. Nuit close encore quand, sur un front de dix-sept kilomètres, l'armée éreintée campa, Douay à l'aile droite, Ducrot et Failly au centre, Lebrun à gauche. Au bord de la Suippe les tentes étaient plantées, les feux se reflétaient dans l'eau sombre. On s'endormit vite, sous la protection de la division Margueritte, qui, ayant poussé de Berzieux à Monthois, éclairait l'avant, gardait les défilés de la Croix-aux-Bois et de Grandpré. La division de Bonnemains, elle, restait collée au flanc droit, à hauteur de Douay, trop près pour être utile.

Lente marche, dans l'éternel désarroi, l'entassement aux carrefours. Étape pénible, malgré la bonne volonté des habitants, dont l'accueil cordial, les dons suppléaient mal à l'irrégularité, sinon au manque des distributions. Derrière l'armée, la horde des traînards se donnait carrière. Trois heures durant, elle pilla la gare de Reims, saccageant des trains de vivres et de bagages : on défonçait les tonneaux et les caisses, on forçait les cantines, on vendait à la populace des pains de sucre et des seaux de vin, trente sous une tunique d'officier, la poudre et les cartouches à l'encan.

Le 24, au lieu de poursuivre vers l'est, on remonta vers le nord. A travers les mêmes plaines, l'armée gagnait la rive gauche de l'Aisne, entre Vouziers et

Rethel Non que le maréchal renonçât à gagner Montmédy; mais avant de manœuvrer il fallait vivre, nourrir tout ce monde ! L'intendance n'avait rien pu préparer, nulle route n'étant prévue, et le système des réquisitions ne paraissant bon qu'aux Allemands, cette armée de secours était condamnée à ne pas quitter la voie ferrée de Reims à Mézières, la ligne bénie de ravitaillement... Dans le même échelonnement que la veille, les quatre corps alignèrent leurs bivouacs. La journée avait été meilleure, la marche plus courte, le ciel clément. Quant à la cavalerie indépendante, par un ordre inexplicable, la division Margueritte était maintenue à Monthois, à son tour collée à la droite du 7e corps, tandis que la division de Bonnemains, appelée à l'aile gauche, tournait le dos à l'ennemi

Les officiers — ceux qui pensaient — sentaient renaître, croître leur inquiétude. Que voulait-on réellement faire ? Les hommes allaient tête basse, n'ayant d'yeux qu'au dévidement du chemin. Quand l'Empereur passait avec ses voitures et sa maison, on se rangeait de mauvaise grâce. Des lazzis et de sourds murmures accueillaient, suivaient le sillage des cent-gardes, de l'état-major flambant, des piqueurs galonnés et des fourgons On ne tarissait pas sur les paniers de vin de Champagne, sur la batterie de cuisine, sur la vaisselle d'argent. Personne ne trouvait une parole de sympathie pour le maître, hier tout-puissant, aujourd'hui rejeté d'une armée à l'autre comme un colis embarrassant, dépouille à charge aux siens mêmes. Personne ne plaignait cet homme subitement vieilli, ce malade qui traînait, comme l'image et le poids de sa grandeur, tout un luxe dont il ne pouvait jouir, un apparat qui ne servait qu'à d'autres Mangeant, buvant à peine, réduit à engourdir par le narcotique de sa perpétuelle cigarette la souffrance de son corps et le tourment de son âme, il errait, pareil à un somnambule, laissant tomber son regard trouble et absent sur tout ce qui l'entourait, dans son rêve devenu cauchemar.

— Ouf ! dit Wahl en jetant les rênes sur l'encolure de Sidi-Brahim, qui, voyant ses amis à la corde, en train de happer goulûment une belle paille dorée, hennit de convoitise.

Passant la jambe droite par-dessus fontes et manteau, l'Alsacien se laissa glisser. Poussé d'une claque sur la croupe, le vieux cheval aubère, son poil rougeâtre collé de sueur, s'en revint de lui-même à sa place, entre Méandre affable et Pistolet grognon, qui l'accueillit d'une ruade. Livournet, crotté jusqu'au cou, cherchait M. Taillefer pour lui rendre compte. Brévilly, sans dire mot, mit pied à terre, moulu, l'échine à vif.

Tous trois rentraient d'une reconnaissance.

La voix gouailleuse de Cambroche, occupé à fendre du bois, derrière leur tente, glapit :

— *Arroua mena*[1] !... As-tu vu Bismarck ?

Brévilly, dont le sourire ressemblait à une grimace, dédaigna de répondre, tant la peau lui cuisait.

— Deux sous de chandelle ! dit Cambroche.

— Pas bête ! soupira Robert.

Et avisant un gamin du village qui le dévisageait avec admiration, il le chargea de cette mission de confiance. L'enfant, transporté d'orgueil, se précipita vers Monthois.

Wahl, aidé de Gerboz, dessellait les trois chevaux.

— J'ai rencontré Brunaud, dit l'Alsacien. Il est au 1er hussards.

C'était un de leurs copains, ancien chasseur d'Afrique, un long corps sec, la face grêlée comme une écumoire, avec un nez rouge de buveur. Il s'était rengagé, ils ne savaient où ; ils ne l'avaient pas vu depuis trois ans. Gerboz, silencieux, haussa de surprise les sourcils. Comment Brunaud n'était-il pas venu leur dire bonjour à Sainte-Menehould ?

— Les hussards et les chasseurs sont à Termes, reprit Wahl. C'est par là que je m'entends appeler : je me

[1] « Viens ici. »

retourne; Brunaud était devant une haie... Ce matin, paraît qu'il a tiré sur les Prussiens, des cavaliers qui étaient venus le long d'un ruisseau, jusque dans le défilé que tu vois là-bas... (Tendant sa main vers l'est, il désigna, dans le massif de l'Argonne, l'échancrure de Grandpré.) « Tiens, qu'il fait, mon Brunaud, en v'là un! J'l'ai pas manqué, celui-là... » Et qu'est-ce qu'il me montre, en le tirant de son bissac par les oreilles? Un beau lièvre roux, neuf livres au moins... Joli coup!

— Fallait le prendre pour la marmite, dit Cambroche, tandis que Gerboz, âme simple, riait tout seul, à l'idée de ce Prussien, qui était un lièvre.

Robert, au-dessus d'un seau de toile, se lavait la figure avec délices. Ça allait mieux! Le soleil se couchant du côté des monts de la Champagne, qui allongeaient à l'ouest leurs croupes blanches tachetées de petites sapinières, dardait sur les forêts de l'Argonne ses derniers rayons. Leur verdure sombre, d'un violet noir, se découpait nette sur le ciel clair, bordait de ses rideaux opaques la vallée paisible de l'Aisne. Une brume bleue flottait vers le défilé de Grandpré, entre Senuc et Termes. Robert contempla le camp au repos, où les reconnaissances rentraient, l'activité silencieuse des tribus nettoyant leurs armes, rangeant le *barda*[1], les chevaux de l'escadron, pris en oblique par la lumière occidentale, tout blancs et dorés, dans leur groupement familier. La soupe de Cambroche, là-bas, fumait entre deux pierres. Robert sentait moins sa fatigue, aspirait à pleins poumons l'air pur, la joie de vivre, après sa journée faite. Existence saine, mouvementée, remplie, qui donnait au moindre de ses actes une saveur puissante, à laquelle s'ajoutait le sentiment de l'ennemi proche, du lendemain imprévu.

Livournet, de retour, envoya son taconnet rouler sous la tente, et, dégrafant son sabre avec mauvaise humeur :

[1] Fourniment.

— Ah ben! je ne sais pas sur quelle herbe M Taillefer a marché!... Pas commode, aujourd'hui.

— Tiens! dit Pirard, après le raffût du Kébir!

Tous trois s'informaient :

— A peine je mettais contre la tente, où M. Taillefer couche avec le sous-lieutenant, deux bottes de paille qu'ils venaient d'acheter, en allant chercher la réquisition au village : le général passe, voit ça, et, comme la distribution n'était pas encore faite, il croit qu'on les a prises sur le repas des chevaux. Alors il se fâche : « Reportez-les! » qu'il commande; et puis d'autres reproches!... M. Taillefer n'était pas là, le sous-lieutenant n'ose pas dire ouf! et mes deux bottes de paille, payées de bon argent, regardez, c'est Méandre et Biskra qui les bouffent.

— Tout le monde peut se tromper, dit Wahl. Ça ne fait rien, le Kébir est juste : chacun son dû...

Avec cette vague reconnaissance que le soldat garde quand c'est pour son bien que le chef gronde, ils rappelèrent l'aventure de Bernecourt, une de leurs premières étapes. Les habitants les avaient comblés de provisions, donnant jusqu'à plusieurs tonneaux de vin : d'où saoulerie d'un grand nombre, qui ensuite avaient été piller les basses-cours. Cambroche, à cheval sur une barrique, faisait de la voltige en jonglant avec deux canards, pendant que Livournet, chacun ayant bu pour son grade, chantait à tue-tête ses refrains du Languedoc. Le lendemain à la première halte, le général avait fait sonner aux officiers, et dans les termes les plus énergiques, flétri leur laisser aller, la conduite des hommes. Les officiers étaient revenus, les larmes aux yeux, vers les pelotons qui, tête basse, avaient repris la marche, honteux. La leçon, depuis, avait servi.

Le 25, la division, scindée depuis la veille pour fouiller le pays plus au loin, se mit en marche avant l'aube, la brigade Margueritte quittant Monthois, la brigade Tilliard Termes, toutes deux laissant ouverts les défilés de Grand-Pré et de la Croix-au-Bois, pour

gagner celui du Chesne-Populeux. Les chasseurs d'Afrique, après avoir traversé Vouziers, battu la lisière de la forêt de Boult, passaient par les villages de Vandy, de Terron, atteignaient dans l'après-midi le bivouac désigné, entre Voncq et Semuy. Margueritte, lié de court à la marche tâtonnante de l'armée, lançait de son mieux les pointes de ses patrouilles et, butinant tous les renseignements, signalait au quartier général l'apparition des premiers coureurs. La jonction de Bazaine demeurant l'objectif, il s'efforçait de communiquer avec lui. De Sainte-Menehould déjà, il lui avait expédié un émissaire. De Voncq, utilisant le dévouement des habitants, il envoyait un billet en arabe, qui annonçait encore l'arrivée de Mac-Mahon.

Arrivée douteuse. L'armée, comme une grande aveugle, se traînait, sans âme. Le maréchal, maintenant à gauche la division de Bonnemains, inutile, et découvrant sa droite par le placement timide de la division Margueritte au milieu de la ligne, poussait si mollement à l'est que seuls le 5e, le 1er et le 7e corps faisaient mouvement, franchissaient quelques kilomètres. Le 12e, avec le quartier impérial, ne bougeait pas de Rethel. L'armée stagnait entre cette petite place et Vouziers, où le 7e corps formait l'aile droite, sans autre protection qu'une brigade de cavalerie, contre le flot montant des reconnaissances ennemies.

Tandis que Frédéric-Charles bloquait Bazaine, les armées du Prince Royal et du Prince de Saxe descendaient lentement, incertaines des projets de Mac-Mahon, qu'elles supposaient devoir se rabattre vers Paris. Mais, le 23, deux escadrons de découverte apprenaient, à Châlons, le départ du maréchal pour Reims; le 24, d'autres rapports, puis un télégramme transmis de Londres, révélaient à M. de Moltke le plan de jonction; le 25, des journaux de Paris et un nouveau télégramme de Londres reproduisant un article français où la résolution de Mac-Mahon était commentée, confirmaient le chef d'état-major allemand, encore incrédule, dans

cette certitude. L'armée du Prince Royal recevait aussitôt l'ordre de se resserrer, en appuyant à droite : l'armée du Prince de Saxe, après avoir tenté un coup de main sur Toul et Verdun, sans réussir à les intimider malgré deux hardis bombardements, manœuvrait de même, prête à suivre ses escadrons dont les avant-gardes s'élevaient jusqu'à Vouziers et Buzancy. Ainsi les deux armées se ramassaient dans la main de Moltke, avant de se détendre, d'un élan sûr.

Le lendemain, Mac-Mahon, piétinant toujours, sans nouvelles de Bazaine, sans soupçon du mur vivant qui allait se dresser entre eux, ne cherchait pas davantage à porter au loin le regard de sa cavalerie. Il retenait, à quelques villages de son front, la division Margueritte, et, enterrant la division de Bonnemains à Attigny, en arrière des troupes, il avançait à peine, dans la direction de Stenay. Sous la pluie, les corps, abandonnant sans regret les étendues mornes de la Champagne, gravirent les plateaux de l'Argonne, sinuèrent au ruban des routes argileuses, le long des coteaux boisés, ou dans les gorges bruissantes d'eaux vives. La veille, on avait pivoté sur l'aile gauche, le 1er corps restant immobile à Rethel; aujourd'hui, on pivotait sur la droite, le 7e séjournant à Vouziers. Lenteur contre laquelle tous gémissaient, l'attribuant à des combinaisons savantes : quelque opération concertée entre Mac-Mahon et Bazaine. Une fausse alerte, pour comble, vint tout paralyser. La brigade d'infanterie Bordas, du corps de Douay, derrière le 4e hussards, qui avait remplacé la division Margueritte au défilé de Grandpré, prenait peur en face d'une reconnaissance, qu'on supposait suivie de masses importantes. Douay dépêchait au secours une seconde brigade, et, soutenu par le 1er corps, s'établissait sur une position défensive, avertissant en hâte le maréchal; toute la nuit, dans un champ, debout au bord de la route, il attendit avec angoisse des nouvelles de Grandpré. L'armée, prévenue de l'imminence d'une bataille, s'apprêtait.

Cependant, averties par leurs cavaleries au contact, dont l'apparition seule jetait un tel trouble, les armées allemandes, encore éloignées, s'ébranlaient définitivement vers le nord. Ayant relevé les traces de la bête, elles allaient lutter de vitesse pour la devancer sur la Meuse, lui couper la voie. Moltke ordonnait la vaste conversion : le Prince de Saxe s'empressait vers les ponts de Dun, de Stenay ; à la suite, le Prince Royal détachait les deux corps bavarois, emboîtait le pas.

Le même soir, à Tannay, d'où, avec sa division, tenant aussi les grandes et petites Armoises, le général Margueritte, en avant du Chesne, gardait le défilé, un feu de bivouac éclairait un groupe d'officiers qui se chauffaient et causaient. Le général, entouré du capitaine Henderson et du lieutenant Révérony, son aide de camp et son officier d'ordonnance, achevait d'interroger un homme du village, lorsque le colonel de Galliffet lui amena un notable des grandes Armoises, M. Grafteaux, qui connaissait admirablement le pays et s'offrait comme guide. Au même instant, un sous-officier de garde parut, conduisant un habitant de Beaumont : les Prussiens occupaient Stenay, venaient de brûler les ponts de bois jetés à la Neuville. Ce renseignement envoyé au maréchal, tandis que la division s'endormait sous les petites tentes grises trempées et que les chevaux en longues files baissaient le nez sous la bruine, Margueritte, enveloppé dans son macfarlane, tendit au brasier ses bottes boueuses.

Robert, que l'excès de fatigue, après le sommeil de plomb des jours précédents, empêchait de fermer l'œil, fiévreux, souleva la porte de toile. Il fit quelques pas : les vedettes au loin allaient et venaient dans leurs manteaux blancs; sous les tentes égales, officiers et chasseurs reposaient, rapprochés par le sort commun. Ce soir, M. Taillefer avait mangé à la marmite de la tribu. L'extinction des feux, dans l'ombre humide, secoua ses notes traînantes, qui retombèrent, moururent, dispersées au-dessus des plateaux noirs, que

couvraient de leur mystère plein d'embûches les forêts et la nuit. Quelques lumières s'éteignirent dans le camp. Robert s'approcha des chevaux; repus, las, ils s'engourdissaient, exhalant une odeur forte de vie animale. Il sonda l'obscurité brumeuse, aperçut près des dernières maisons du village le feu rouge, devant lequel un homme était debout. Il devina plus qu'il ne reconnut, à sa haute stature et à son attitude pensive, celui qui veillait pour tous; et, rassuré, il se glissa vers son lit de terre.

Le général, ramenant du bout de sa botte quelques tisons épars, songeait. Il enviait ses soldats qui dormaient. Hier, il avait couché sous une charrette; aujourd'hui, il sommeillerait au pied de cet arbre, sur une brassée de paille. Il n'avait pas plus de bagages que ses officiers, donnait l'exemple sur la façon de s'en passer : « Une couverte, une brosse à dents, disait-il, avec cela on va partout. » Tristement, il secoua la tête : ses illusions d'Afrique étaient loin. Là-bas, dans son œuvre de colonisation, creusant des puits, fécondant des vallées, bâtissant Laghouat, imposant jusqu'au Mzab le prestige français, il n'avait vu de l'Empire que la splendeur lointaine. D'un coup, tout s'écroulait. Il avait trop constaté le gâchis, la légèreté, l'impéritie. Un enchaînement de catastrophes tirait la France vers l'abîme. Nul, parmi ceux qui commandaient, qui fût capable de les tirer de là. Tant de lenteurs, quand les minutes valaient des heures! Des jours entiers sans un ordre, puis à la fois une pluie d'ordres contradictoires. Atteindrait-on Bazaine? Le voulait-on seulement?... Et que pouvait-il, lui, cantonné dans l'étroitesse de son rôle, asservi à la lettre de règlements vieillots, tenu en bride par une autorité à la fois insouciante et vétilleuse? Que pouvait-il, lui, si peu de chose, soldat dans le nombre?... Que faire, sinon chacun son devoir, plus que son devoir? Au lendemain de Pont-à-Mousson, il l'avait déclaré à son ami Philebert, qui lui reprochait de s'exposer trop : « Ce n'est pas le

moment de se ménager; le découragement est prêt à naître, nous avons tous à payer de notre personne... »

Le feu baissait. Il y jeta une poignée de branches. Allons! il fallait essayer de dormir. Vain souhait. N'eût-il pas été réveillé dix fois, comme les autres nuits, pour écouter un éclaireur, un émissaire, dicter un ordre, sa pensée inquiète le tenait sans cesse les yeux ouverts, l'être aux aguets. Par ces ténèbres sans témoins, éclairé d'un dansant reflet de flamme, son visage mâle et triste se détendait, et dans la méditation solitaire il puisait la force d'offrir demain, à tous ceux qui, chefs et soldats, le consultaient du regard, un front calme, rayonnant de courage et d'entrain.

III

Dans le petit jour, Robert, balancé au pas de Corsaire, s'assoupissait à son rang; la colonne, de Tannay vers Stonne, déroulait le martèlement des sabots ferrés. Pourtant c'était une émotion d'aller ainsi, seuls en avant de l'armée, à travers un pays dont il commençait à reconnaître les chemins et les sentiers, — car on se rapprochait de Brévilly, dont à dix lieues à la ronde, dans ses parties de chasse, il avait exploré ravins et forêts. Mais, fatigué par la nuit d'alerte, et malgré la marche au guet sur ces plateaux familiers, infestés de patrouilles allemandes, Robert somnolait, brisé de lassitude, réveillé par instants au heurt du coude de Wahl ou de la botte de Cambroche, affaissés comme lui. Une secousse brusque lui ouvrit les yeux : Corsaire trottait entre Sidi-Brahim et Pistolet, qui pétarada. Sans sonneries, à l'invitation de M. de Marles, l'escadron se secouait, d'un temps de trot.

— Redressez-vous, Brévilly, — commanda Roger, — ou je vous fais relever les étriers !

Le marchi, jauni encore et que son foie torturait, était sans aménité pour Robert, dont l'élégance à cheval, la rapide éducation militaire, choquaient un peu sa vieille routine. En son effacement de plébéien modeste, il souffrait aussi de savoir « le bleu » de famille noble et riche, presque chez lui, propriétaire d'un grand château, pas loin, dans cette contrée où lui-même ne connaissait goutte.

La route, entre les taillis profonds du Mont-Dieu et le bois du Fay, exhala une fraîcheur d'humus noir et

de feuilles luisantes. Avant la montée de Stonne, on fit halte; lourdement les hommes s'étendirent au pied des chevaux, jonchèrent les talus; le général, assis sur un tas de gravier, dépliait soigneusement sa carte, une grande feuille enlevée à une mairie, où routes et villages s'espaçaient, dans une topographie sommaire. Bien heureux encore : seuls quelques généraux en possédaient, procurées de la sorte. Celles qu'on leur avait distribuées à Metz, de quoi charger des mulets, perdues d'ailleurs avec les bagages, n'étaient que plans d'Allemagne et des pays voisins; de France, pas une. Ayant prolongé la pause pour que la division pût souffler, le général à mi-voix ordonnait :

— A cheval!

Et en silence, au trot, on repartit.

Stonne franchi, on se rabattait par la lisière des bois du Grand-Dieulet vers Beaumont et la Meuse, dans la direction de Stenay. Robert, ragaillardi, après une accolade à la peau de bouc, songeait à la présence de l'ennemi, à la proximité d'un choc. Chaque reconnaissance était sûre de rencontrer maintenant les cavaliers barbus sous le casque, qui, lance en main, profilaient leur stature trapue sur de hauts chevaux maigres. On retrouverait bientôt l'occasion perdue au matin de Rezonville, la bataille imminente. Quel rôle était réservé à la division? Il se rappela l'émouvante scène d'hier. Une cinquantaine de cuirassiers conduits par un lieutenant les avaient croisés. Sordides, farouches, beaucoup coiffés d'un bonnet de police ou tête nue, certains emmaillotés de linges sanglants, plastronnés de la seule matelassure de leurs cuirasses, ils courbaient leurs larges dos. Ils avaient l'air de revenants. C'étaient les débris d'un régiment entier.

Un murmure courut : « Les cuirassiers de Reichshoffen!... » Margueritte venait d'interroger le lieutenant et, soudain, les commandements s'étaient élevés :

— *Sabre, main!... Garde à vous pour défiler!*

Puis, lentement, devant les héros immobiles, la bri-

gade avait passé, présentant l'arme. Ensuite les officiers, se découvrant, étaient allés serrer la main du lieutenant.

Spectacle poignant; le fier souvenir dressait l'exemple qu'on devrait peut-être imiter demain : cela consolait de cette marche incertaine, où constamment on traversait des troupes débandées, une cohue criant la faim, la misère. Spectacle d'une beauté tragique, — dont malgré leur frisson pas un d'eux n'avait senti planer l'avertissement, image de leur sacrifice prochain.

On aperçut, à la descente, les toits d'un village que Robert nomma : — Beaumont! en ajoutant :

. . . . sur un mont,
Entre trois côtes et deux vallons.

— Oùs qu'est le mont? demanda Cambroche.. Je ne vois qu'une cuvette!

Le village occupait un fond; au sud l'épaisse forêt de Dieulet barrait le plateau; à l'est, entre deux hauteurs, une coulée rejoignait la Meuse, dont on devinait la courbe, dans une brume bleue. Et ce fut, comme toujours, l'entrée au milieu des rues paisibles où des poules s'enfuyaient, tandis que des gens sortaient sur les seuils et que des nez d'enfants s'écrasaient aux vitres. Une rose et blonde jeune fille, pour mieux regarder, laissa tomber son ourlet, piqua son aiguille au corsage : Livournet, attribuant à son seul mérite cet étonnement, lui envoya du haut de sa selle un baiser, se retourna longtemps. Elle contemplait les rangs suivants.

Wahl, ému, trouva qu'elle ressemblait à une de ses sœurs, Lischen, la cadette Une halte, le temps de faire boire les chevaux qui hennissaient de soif, sachant, dans leur instinct obscur, qu'aux puits des villages l'eau montait en seaux ruisselants, s'étalait aux auges en nappe claire Corsaire tendait la tête, ses babines roses retroussées sur ses longues dents. Robert se

rappela la vasque de Monthois, que les chevaux de l'escadron, à leur arrivée, se renouvelant en cercle, et pliant le genou, rênes flottantes sur l'encolure, avaient séchee d'un trait. Il avait revu alors une vieille gravure qui, dans la salle à manger du château de Brévilly, avait hanté son enfance : une place de village et des Cosaques sur des chevaux pareils à des petits ours, rangés autour d'un abreuvoir. Hasards de la guerre, tournants de la vie : jadis les barbares, eux aujourd'hui, demain peut-être les Prussiens ..

Mais de nouvelles patrouilles, après les renseignements donnés par des gardes forestiers et des habitants, s'élançaient, battaient les entours. Le général mit pied à terre devant la cure; s'étant enquis de tout, il demanda des journaux; le curé lui tendit le sien. Brusquement, avec sa bonhomie franche, où de l'ironie se mêlait :

— Où est Bazaine, monsieur le curé? Vous nous rendriez un grand service si vous pouviez me le dire!

— On dit que le maréchal est sous Montmédy.

— « On dit... » Qui dit cela?

— Ce sont des bruits publics

— Mais la source, la source, monsieur le curé?

— C'est le journal officiel du département!

Margueritte haussait les épaules...

Robert, à une centaine de mètres du peloton, trottait, le corps penché en avant, le regard au large, carabine haute. L'escadron ayant été désigné pour explorer les bois du Petit-Dieulet et de Belval, M. de Marles avait détaché le premier peloton vers une éminence couverte d'épais taillis. Le cœur de Robert avait battu quand, de sa voix un peu rauque, M. Taillefer avait commandé :

— *Six files de droite, en tirailleurs!*

La tribu entière, cette fois, marchait. Les cavaliers du deuxième rang s'étant portés à hauteur du premier, Robert se trouva séparé de Wahl et de Cambroche.

Deux figures d'une tribu voisine l'encadrèrent. Les douze hommes se réglaient à droite sur le guide, M. Taillefer, qui, rougeaud, dardait ses petits yeux perçants, comme aux bons jours de chasse du Sahara. Ses jambes courtes, dans le large flottard, étreignaient les flancs nerveux de son étalon gris; alertes, les deux Africains, cheval et cavalier, ne faisant qu'un, semblaient contents de vivre, d'aller ainsi.

On atteignit le sommet du monticule. Les bois dévalaient, remontaient. Soudain, sur la crête qui faisait face, Robert vit un casque briller, la flamme noire et blanche d'une lance. Des tuniques d'un vert sombre se mouvaient, fondues dans la verdure des arbres. On distinguait jusqu'au craquement des branches sous les sabots et le hennissement d'un cheval flairant les *arbis*. Robert regarda en arrière : les six files de gauche, conduites par Roger, s'avançaient en soutien, et plus loin l'escadron massé, dont, à eux douze, ils couvraient le front. Minute d'orgueil, d'être le premier à avoir aperçu l'ennemi... Sa carabine lui brûlait les doigts; mais déjà M. Taillefer, voyant les uhlans faire demi-tour, donnait un ordre. Gerboz, l'avant-bras levé d'un geste brusque, comme heureux de parler enfin, trompettait un bref demi-appel. Les coups de feu presque ensemble partirent, et, avant qu'il eût le temps de sonner : « *Cessez le feu!* » un tourbillon les emportait tous, d'une ruée folle, par les taillis de la descente, par les fourrés de la montée, vers la crête d'où les uhlans fuyaient.

Sur le sol de mousse trempée, Robert, carabine rejetée sur l'épaule, sabre au poing, galopait éperdument. Tendu à la poursuite, il évitait avec une souplesse machinale le soufflet des branches, le surgissement des troncs; des paquets de feuilles mouillées, le cinglant au passage, le rafraîchissaient. Il n'avait qu'une idée : rejoindre, forcer la bête, se croyait revenu à d'anciens laisser-courre, dans ces mêmes forêts où souvent il avait poursuivi le loup. Cette fois, c'était des fauves

pires. Et toute sa rage d'Ardennais lui enfiévrait les veines, à la pensée de l'Argonne violée, de la terre natale marquée d'un fourmillement d'empreintes; il avait entendu les paysans conter l'approche de l'invasion noire, vu au loin des rougeoiements de villages incendiés et pillés. D'un claquement de langue, il excita Corsaire. Près de lui, Livournet, le sang aux joues, passait; Dandy, tête basse, bourrait, le nez entre les jambes. Le Bordelais, les yeux agrandis, la bouche ouverte, cria, sa lame brandie : « *Adrop! adrop*[1]! » et fila, avec un moulinet furieux; il savourait la joie féroce de cette chasse au Prussien. Dans sa légèreté de Gascon, sa bonne humeur de fat, un étrange goût du sang lui montait au cerveau, l'étourdissait. Il eût saigné son homme « comme rien ». Wahl, les dents serrées, éperonnait froidement Sidi-Brahim, qui, stupéfait, s'indigna : il fonçait pourtant de son mieux, du sang rayait son poil rougeâtre. L'Alsacien, pas méchant, mettait à rattraper les uhlans un amour-propre irrité : l'estafilade de Pont-à-Mousson cuisait toujours à sa joue. Tant que le compte ne serait pas réglé... Il avait fait son choix : un long dos, qui au loin apparaissait, disparaissait, secoué au-dessus d'une croupe noire, dans un vent de panique...

Quand Robert, dépité d'avoir perdu la piste, rejoignit Wahl, le vétéran, aidé de Cambroche, venait de s'emparer du cheval du uhlan : le maître, un sous-officier, gisait là-bas, la tête fendue, les semelles en l'air. Les notes du ralliement, lointaines, retentirent. La sonnerie reprenait, voix et pensée du chef : à son rythme vigilant, tandis qu'on revenait, un réconfort calmait les esprits grisés encore du succès; le lien du rang, un instant relâché, se resserrait avec plus de confiance, de fermeté. Robert sourit à l'ostentation de Livournet, montrant la pointe rouge de son sabre... une piqûre au bras du cavalier qui lui avait échappé; —

[1] « Vite! vite! »

à le voir essuyer d'un mouvement large, on eût dit que toute la lame y avait passé. M. Taillefer ramenait un prisonnier : Pirard, tenant la bride du Saxon, qui résigné fumait sa pipe, conta, gonflé d'orgueil, les péripéties de la capture. Plusieurs chevaux de prix étaient conduits en main, triomphalement.

En arrivant à Sommauthe, où la division se trouvait, on sut, l'escadron reformé, que M. de Marles, assailli dans la bagarre, avait tué, d'un beau coup de pointe, l'officier qui commandait la patrouille. On s'était heurté à un parti saxon. Déjà le soir venait, et, comme de grands campements ennemis étaient signalés à Belval-Bois-des-Dames, les régiments gagnèrent, entre Oches et Saint-Pierremont, un haut plateau d'où l'on dominait, et où, cette nuit, on serait tranquilles. En même temps parvenait au grand quartier général, au Chesne, M. Grafteaux, l'émissaire de Margueritte : le général signalait la présence de l'ennemi, ses forces supérieures croissant à la faveur des bois, derrière le rideau de cavalerie qui barrait jusqu'à la Meuse.

Bonne pour la division, qui avait pu faire son métier, cette journée du 27, pour l'armée, avait été néfaste. La veille, on n'avait avancé que de quelques kilomètres, le 7e corps, aile droite, restant en place à Vouziers. Toute la nuit, il avait été retenu sous les armes par la fausse alerte de la brigade Bordas à Grandpré. Morfondues de froid, de faim, les troupes de Douay apprenaient le matin que leurs craintes avaient été presque sans cause. Cependant, au cri d'alarme, le maréchal avait donné des ordres, arrêté la marche, et toute l'armée avait reflué vers le sud, se portant inutilement au secours. A l'aube, le 1er corps rétrogradait sur Vouziers, le 5e descendait vers Buzancy, suivi par le 12e.

Mais en route, la situation éclaircie, volte-face. On avait repris la marche vers la Meuse. De nouvelles injonctions, pénibles aux troupes exténuées, les dirigèrent au nord, en masses confuses, qui, à des heures diverses,

revinrent échouer aux campements du matin, le 1er corps à Voncq, le 12e au Chesne. Le 5e, après avoir donné près de Buzancy dans les avant-gardes allemandes, recevait, en plein combat, l'ordre de retraite, gagnait Brieulles ; le 7e, à bout de forces, attendait sur la route, jusqu'à onze heures du soir, des instructions.

Elles arrivaient enfin, répandaient par tous les camps une joie subite. Changement de front! Finie, la marche sur Montmédy, au-devant de ce Bazaine invisible, dans le harcèlement continu de l'ennemi! Finis, les piétinements sans fin, sans but, les heures précieuses gâchées, l'ahan des convois, la désolation des bivouacs, ventre creux, pieds meurtris. Mac-Mahon savait enfin ce qu'il voulait faire! On se rabattait vers Mézières, puis vers Paris. Cela seul était sensé. Et le lourd cauchemar qui de jour en jour s'appesantissait sur cette foule, inquiète, sinon consciente de son destin, s'allégea. D'une seule voix, on louait le maréchal

Aussitôt les bagages et les convois prenaient la route de Mézières. Dans la nuit même, les quatre corps s'ébranlaient vers l'ouest. On marchait d'un pas ferme, en silence. Le froid, la pluie, les épreuves des jours précédents, on n'y pensait plus. Une bouffée d'espoir illumina le ciel et les âmes. Les traînards même rejoignirent. Sous le fouet, les chevaux paraissaient tirer plus courageusement. Tous ces êtres se hâtaient, comme s'ils eussent compris que dans leurs jambes était le salut.

L'aube se levait quand les galops d'officiers d'état-major se précipitèrent vers la tête des colonnes. Les cris de : « Halte! halte! » coururent. Une stagnation immobilisa ces masses ahuries, bientôt consternées, furieuses, quand elles se virent une fois encore rabattues vers l'est. Toutes les espérances tombèrent. On renonçait à Paris, on revenait vers Montmédy, vers le but incertain d'une fonction de plus en plus douteuse.

C'étai dire adieu à la seule chance qui restât, c'était rentrer dans le tâtonnement aveugle, dans le cauchemar du grand péril enveloppant, dans la réalité sinistre des routes encombrées, des convois inextricables, des bivouacs inconnus, sans feu, sans pain.

Que s'était-il passé ? Mac-Mahon, arrivé au Chesne le matin du 27, avait senti renaître son inquiétude et ses perplexités. L'apparition brusque de l'ennemi, partout signalé, sur son flanc droit, sur l'arrière, lui enlevait le peu de désir qu'il eût de continuer vers Bazaine Assis sur un banc, dans la principale rue du Chesne, il tenait à la main une carte du pays, la froissait avec humeur, et jusqu'à trois fois la rejetait par terre, en maugréant :

— Nous ne connaissons pas ce pays, nous ne devrions pas nous battre ici !

Arrivèrent les renseignements du commandant Loizillon, aide de camp de Douay : — deux armées s'avançaient le long de l'Aire et de l'Aisne, — et la dépêche de Margueritte, portée par Grafteaux. Mac-Mahon avait cessé d'hésiter, et, après une conférence avec l'Empereur, télégraphiait au ministre ses résolutions : il allait gagner Mézières, Paris; il ne pouvait plus rien pour Bazaine, qu'il avait déjà « trop attendu dans l'Argonne » — il le lui télégraphiait en même temps.

Deux réponses aussitôt parvinrent, toutes deux de Paris, Bazaine, selon son habitude, faisant le mort.

La première, à l'Empereur, agitait de nouveau le spectre de la révolution : Palikao, l'Impératrice, l'adjuraient de secourir Metz à tout prix; la France était suspendue à sa marche; Paris se levait, s'il s'obstinait à revenir. La seconde, plus impérative, ne fut remise au maréchal qu'un peu plus tard, à Stonne, où, dans la matinée du 28, le quartier général s'était transporté, sitôt le revirement accompli, les ordres de demi-tour lancés. Bien que laissé libre par l'Empereur, et malgré les supplications de son chef d'état-major, Mac-Mahon,

avec autant de facilité qu'il venait de renoncer à la marche vers Metz, avait renoncé à celle sur Paris, tournait au vent :

— On veut que nous allions nous faire tuer, il faut obéir! déclarait-il.

Pourquoi il fallait obéir, et si une telle obéissance n'était pas un crime, ce brave soldat ne se le demandait pas, lui qui, commandant en chef, et convaincu qu'il allait au gouffre, assumait une responsabilité si lourde que ni souverain ni ministre ne la lui osaient imposer. Dans sa conscience, bornée au courage passif, pas une voix ne lui soufflait la grande parole de l'autre Napoléon : « Tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais est coupable; il doit représenter ses motifs, insister pour que le plan soit changé, enfin donner sa démission, plutôt que d'être l'instrument de la ruine de son armée... » Étroitesse d'esprit, sombre insouciance, qui ne ruinaient pas seulement l'armée, mais, avec l'Empire qu'on voulait sauver, la France.

Et dans la pluie du plus morne jour qu'on eût encore subi, quittant la route qu'elles suivaient avec tant de joie, les colonnes, inextricablement, s'enchevêtrent, refluant vers cet éternel objectif continuellement repris, abandonné, repris, vers ce mirage de Bazaine et de Metz, qui cachait l'abîme. Le vent au visage, sous les paquets d'eau que charriait la rafale, on s'entassait dans les sentiers creux, on pataugeait dans les routes larges, fondues en une seule ornière, où les fantassins enfonçaient jusqu'à la cheville et les chevaux jusqu'au genou. Les canons embourbés penchaient leurs gueules muettes, les voitures, au milieu des imprécations et des coups de fouet, allongeaient leur désordre, un tumultueux amas de fourgons et de caissons, que suivaient des files interminables de chariots de réquisition. Des régiments, entre les roues, entre les jambes des chevaux, s'égrenaient. Beaucoup, enveloppés de leurs toiles de tente mouillées, avaient l'air de sacs ambu-

lants, raides et gris. Artillerie, cavalerie, infanterie, les armes étaient pêle-mêle, se coupaient, s'arrêtaient, dans le murmure des soldats et les plaintes des officiers Toutes les faces disaient la souffrance et l'angoisse. Avec la maraude, l'indiscipline non réprimée grandissait, gangrène de cette immense plaie.

Le 1er corps, Ducrot, parti de Voncq, et engagé vers Vendresse, se reportait vers le Chesne; le 12e, Lebrun, qui le précédait, se traînait par Stonne vers la Besace; le 7e, Douay, marchant vers Chagny, où déjà ses convois entraient, dut les attendre douze heures à la pluie battante, sur un plateau nu, et, remis en route à quatre heures du soir, atteignit à grand'peine Boult-aux-Bois, au lieu de Nouart que lui indiquaient ses ordres : les habitants, sceptiques, s'enquéraient « si cette fois c'était bien pour se battre qu'on venait ». Trois fois le village avait été traversé, épuisé, hier, ce matin même, par le 5e corps, faisant la navette. Failly, devenu aile droite et dirigé, non plus sur Poix, mais vers Stenay et le passage de la Meuse, où le maréchal le poussait en hâte, se heurtait en effet, toujours à Buzancy, aux Allemands qui, comme lui, montaient vers la rivière. Failly aussitôt demande du secours au 7e corps, mis sous ses ordres par le maréchal à la nouvelle de l'alerte : mais la fatigue des troupes est telle que Douay refuse, demeure, harassé, à Boult-aux-Bois. Failly restait en place; et de part et d'autre on s'observa, les divisions françaises déployées sans autre contact que des escarmouches de cavalerie; la nuit vint, il fallut camper à Belval-Bois-des-Dames, sans songer à atteindre la Meuse.

Tandis que Mac-Mahon oscillait ainsi, n'ayant idée que de refuser le combat et manquant pour la dernière fois l'occasion d'attaquer l'ennemi dans sa marche; tandis que chaque jour l'armée perdait davantage confiance en son chef et en elle, les Allemands, forçant de vitesse, tenaient tout le pays, de Sainte-Menehould à Stenay. Le Prince Royal au sud, le Prince de Saxe à

l'est, barraient la route. Les ponts de Stenay, de Dun, depuis deux jours étaient en leurs mains; trois divisions de cavalerie occupaient Buzancy et Grandpré, suivaient à la piste cette armée hésitante et fourbue, relevant jusqu'au plus petit de ses mouvements, perçant à jour ses incohérentes velléités; et derrière s'amassaient, manœuvrant à l'aise, plus de deux cent mille hommes, qui avaient foi dans leur victoire.

Danger imminent, qu'on pressentait plus qu'on ne le voyait, car des deux divisions de cavalerie indépendantes, — les autres étaient liées aux talons des corps, — l'une, les cuirassiers de Bonnemains, était précieusement encastrée au centre même des troupes, les yeux clos, inutile. La seconde, chasseurs et hussards de Margueritte, laissée sans ordres, se consumait d'impatience, pied à terre, sous la pluie, dans les champs d'un plateau, entre la Berlière et les Grandes-Armoises, au-dessous de Stonne.

Robert, tenant Corsaire à bout de rênes, essayait de tuer le temps, en faisant raconter à Pirard les exploits de M. Taillefer, quand, monté sur Biskra et suivi du seul ordonnance, il s'en allait naguère passer ses permissions en plein désert, chassant la gazelle et l'outarde: on couchait près d'un douar, sous une petite tente, où l'on mangeait le couscous. Ou bien, solitude complète: c'est là qu'il fallait se débrouiller, pour le fourbi et le rata! Aussi M. Taillefer s'était vite consolé de la perte des bagages. Il en avait vu d'autres!

— Eh bien! grommela Wahl, de sa grosse voix... ça prend-il, ce feu?

Cambroche répondit par un juron. Sournoisement, pendant que les officiers, groupés en avant, regardaient au-dessous d'eux la route encombrée par le passage du 12e corps, le Parisien, abrité derrière le manteau de Gerboz, s'efforçait de faire prendre, entre deux pierres, des brindilles de bois humide. Depuis des

heures qu'on « moisissait » là, un peu de *caoua* réchauffé « ferait grand bien aux tripes ».

— Non! dit Robert, pigez-moi la dégaine des marsouins!

De l'infanterie de marine roulait vers Stonne, par petits groupes, traînant la jambe. On eût dit une troupe débandée. Presque tous avaient le teint jaune des colonies et cet air déluré que donnent la vie au loin, la lutte quotidienne contre choses et gens.

Roger, le foie malade, contemplait ce défilé avec des yeux de souffrance. Depuis plusieurs jours, le marchi, surmené, atteint par surcroît de dysenterie, ne se cramponnait à son poste qu'à force de volonté. Son visage bilieux se creusait, marqué de cernes bleus, l'arête du nez saillante. A tout instant, il s'écartait, revenait pâle, vidé. Une obstination héroïque le raidissait, plus brusque, plus tatillon seulement.

Comme Pirard, avec sa face de Normand matois, se précipitait pour remettre soigneusement sur le paquetage de M. Taillefer la corde d'attache de Biskra, Robert se tourna vers Gerboz :

— Eh bien, mon vieux, ta trompette est gelée ?... tu ne vas pas bientôt souffler dedans, sonner « *A cheval!...* »

L'Auvergnat haussa les épaules, fit signe qu'il n'y pouvait mais. Sa figure taillée à coups de serpe, tournée au noir, n'exprimait rien qu'une rude résignation. Quels sentiments s'agitaient en lui? Peut-être aucun. Il était là, il attendait. Quand le maréchal des logis trompette ferait signe, alors il parlerait, de sa voix de cuivre. Langage bref, impérieux, qui faisait mouvoir les chevaux et les hommes, assemblait, dénouait, et dont il tirait son obscure et grave fierté.

Livournet, impatient, sifflotait. « Pour une partie de drogue!... Non, mais qu'est-ce qu'on fichait là? »

— *Man arf*[1]*!* lança Robert, satisfait de prouver qu'il parlait l'arabe comme un ancien.

[1] « Je ne sais pas! »

Livournet laissa tomber sur lui un regard de dédain, et, après avoir fouillé en vain dans ses poches, il se tourna vers Wahl :

— *Djib garo*[1] *!*

L'Alsacien retirait de sa ceinture une blague graisseuse, donnait avec parcimonie une pincée. Puis, « pour voir venir, » il bourra lentement une pipe. Les lourds nuages qui couraient dans le ciel bas se remirent alors à fondre en une pluie lente, ténue, continue. Les betteraves du champ sortaient à demi leurs tronçons rouges hors des flaques boueuses, où les feuilles cassées, piétinées, pendaient lamentablement. Les chevaux broutaient, allongeant l'encolure, secouant les oreilles au picotement de l'averse. Cambroche, renonçant à faire prendre le feu, envoya promener d'un coup de botte les deux pierres. La tribu, mélancoliquement, avala froid le restant du café. Cambroche raccrocha sa marmite, palpant avec douleur la peau de bouc aplatie sur l'arçon. Rien non plus dans celle de Gerboz ! Pas étonnant, avec le dernier bivouac, sur ce plateau désert, et une pause comme celle-là, loin de tout village, sans âme qui vive, sinon ce flot de troupes en désordre, là, sur la route, encore plus à plaindre qu'eux.

Mais le bruit courut que le Kébir, désespérant de recevoir des ordres, était allé en chercher lui-même à Stonne, où était l'Empereur.

Du village entouré de troupes lasses, on découvrait, dans leurs mamelonnements boisés, les vallées de l'Aisne et de la Meuse, et tout à l'horizon confus, la forêt noire des Ardennes. Carte géante où se mouvaient les colonnes en marche, page encore vide où allait s'inscrire l'inconnu de l'histoire. Autour de la mairie où les grands quartiers de l'Empereur et du maréchal étaient installés, les chevaux de l'état-major et les voitures impériales s'entassaient. Écarquillant les yeux,

[1] « Du tabac ! »

les habitants avaient vu avec méfiance arriver le cortège. D'abord, ç'avait été la calèche fermée, précédée des piqueurs galonnés, puis le break et les voitures de la suite, les cent-gardes, les gendarmes des chasses, les officiers de bouche, avec les marmitons et les valets. Il avait fallu deux heures pour décharger la batterie de cuisine, les provisions et le vin de Champagne. Les vieilles femmes branlaient la tête, les vieux, avertis par les rumeurs colportées des villages voisins, s'attendaient à voir s'éloigner en hâte ces passants dorés, ces troupes boueuses qui s'en allaient, revenaient, partaient encore, comme des marionnettes tirées par un fil invisible. C'était pourtant ces milliers d'hommes, dont les visages trahissaient la fatigue et l'insécurité, qui étaient chargés de les défendre, eux et la terre.

Quand, ayant piqué des deux avec le colonel de Galliffet, qu'il prenait en route, Margueritte arriva dans la grande salle de la mairie, tout l'état-major y était réuni, devisait des événements. Dans une pièce voisine, Napoléon III et Mac-Mahon causaient. On introduisit le général.

L'Empereur avait encore vieilli. Son mal ne lui laissait aucun répit : courbé en deux, il gémissait, seul, pendant des heures. Plus encore, l'anxiété de son destin le tourmentait. Une tristesse infinie flottait dans ses yeux troubles, sous les paupières lourdes. Les moustaches cirées se maintenaient seules, dans l'affaissement du visage, où parfois errait, bien morne, l'ombre de son sourire de bonté. Il n'avait plus à son côté l'enfant dont la jeunesse était comme un espoir dans le lendemain, l'héritier de son empire précaire ; depuis deux jours, le Prince Impérial, sous bonne escorte, avait été dirigé précipitamment sur Mézières. Départ qui en disait long.

Au bout de deux heures, quand, initié au plan de campagne, emportant enfin des instructions, Margueritte sortit, regagnant avec Galliffet la division, les deux hommes étaient soucieux. Ils venaient d'apprendre

qu'on allait les nommer, l'un divisionnaire, l'autre brigadier; mais en un tel moment, c'était pour eux peu de chose : comment penser à soi, dans cette approche de cyclone? Qu'allait-on devenir? Ceux qui avaient en main le sort de tous se rendaient-ils seulement compte? Dans la salle de la mairie, au lieu de faire la besogne, — ordres à préparer, renseignements à recevoir, à contrôler, — on n'avait parlé que d'une chose : de quelle façon ferait-on cuire deux oies qu'on venait d'acheter? Chacun vantait sa recette.

A la nuit close, pendant que des partis bivouaquaient en avant de Sommauthe, bride au bras, et que des patrouilles rayonnaient à travers bois, les chasseurs d'Afrique redescendaient vers la Berlière, où, dans une grande prairie marécageuse, près du château, les tentes se dressèrent. Défense d'allumer les feux. A la corde, énervés, transis, les chevaux hennissaient et ruaient. La tribu, ce soir-là, sous la toile raidie et qu'on avait eu du mal à tendre, les piquets ne tenant pas dans la terre molle, dîna de biscuit mouillé et d'un morceau de lard, que Cambroche, infatigable, avait découvert à la ferme. Au milieu des six hommes, cérémonieusement, une selle servait de siège à M. Taillefer, que Livournet avait été quérir. L'auberge était à sec et, sans leurs hommes, les officiers se fussent serré le ventre. Plus d'une fois, depuis Doncourt, ils avaient ainsi partagé la soupe du peloton, au hasard des gîtes Chaque matin, Pirard portait à M. Taillefer, quand le lieutenant ne s'approchait pas lui-même du cercle, un quart de café fumant, soigneusement passé au filtre d'un morceau de ceinture. Solidarité touchante, plus étroite d'heure en heure, avec les privations et le péril. Officiers et soldats, dans l'acceptation du malheur, l'échange de leur affection et de leurs services, partageaient.

Par l'ombre épaisse, il était à peine huit heures, Robert dut se relever pour enfoncer les piquets de tente déracinés. Une forme élégante le croisa. C'était

le capitaine qui regagnait le bivouac; il venait du village, où il était allé trouver le curé, pour lui demander de dire une messe. Depuis la veille, M. de Marles avait devant les yeux l'officier prussien qu'il avait tué, en se défendant dans la bagarre. Soldat, il n'avait fait que son devoir; chrétien, un scrupule, presque un remords, le poursuivait. Afin de mettre sa conscience en règle, il avait prié pour le repos de cet inconnu, qui était mort en brave; une messe dite, à son intention, achèverait d'arranger tout. Lui-même, de tempérament mystique, se croyait voué à une fin prochaine. Tout en attristant le gentilhomme, cette idée, loin de l'affaiblir, le fortifiait dans son rôle : tant de soins à donner à tous, une abnégation de chaque minute...

La nuit, sous les rafales, fut longue. Les tentes s'abattaient, les chevaux fous brisaient leurs entraves, traînaient les cordes. Ils s'échappaient par bandes, courant à travers le camp, pour se mordre et se battre. Le régiment, bien avant l'aube, fut debout; un soulagement le délivra quand les trompettes sonnèrent « *A cheval !* » On était trempé, boueux, perclus. Mais on marchait, c'était l'essentiel.

Par la route rocailleuse, au travers des convois énormes qui débouchaient de toutes parts, par les chemins de traverse et les champs défoncés, la division trotta. De longues attentes parfois l'immobilisaient, entre des colonnes. Puis, on se faisait jour, et le serpent fumant se déroulait, dans l'ondulation des chevaux et des hommes, au bruit cadencé des sabots, au tonnerre sourd de la batterie d'artillerie, récemment adjointe. On gagnait le débouché sur la Meuse, le pont de Mouzon. Des villages se succédèrent, emplis de troupes crottées. La Besace, Flaba, Yonc, Autrecourt, Pourron. Les chass' d'Af reprenaient leur entrain. Au-dessus des escadrons, à mi-voix, les chansons voletèrent :

Nos bras sont forts
Et nos lames sont fines,

Bône et Constantine
S'en souviennent encore!

On reprenait au refrain, gaiement :

Chasseurs d'Afrique, à l'avant-garde!

Dans un chemin montant, le peloton dépassa les artilleurs. Assise sur le caisson de tête, une jeune fille de Flaba, ses deux bras noués à la taille des servants, pour ne pas tomber, tenait lieu de guide. Livournet redressa sa moustache, cria :

— Ohé! la jolie fille... venez avec nous! Vous monterez un beau cheval arabe!

— Vous verrez comme ils sont doux! jeta Cambroche, en désignant Pistolet, qui, narquois, secouait sa houppette.

Et d'un bout à l'autre du peloton, un rire insouciant et fort s'éleva, de cette troupe musclée, nerveuse, aux figures tannées, sous les taconnets blancs.

IV

Précédée dans le vide par la division Margueritte, qui atteignait Mouzon sans rien trouver devant elle, l'armée, sous l'aube pluvieuse du 29, s'était levée sans courage des camps où la veille au soir elle s'était laissée tomber. A la journée de malaise démoralisant, où elle s'était traînée, sentant qu'autour d'elle l'ennemi actif exploitait son piétinement dans la boue, — une journée d'angoisse succédait.

Le péril croissant à droite, Mac-Mahon, docile, inclinait à gauche. Au lieu de se porter sur Stenay, occupé déjà, on traverserait la Meuse à Mouzon, en aval. Ensuite, si l'on pouvait, par Carignan, on se rabattrait vers l'est et le sud : — la chimère de Metz! Mais d'abord, il fallait sans retard mettre la rivière entre les poursuivants et soi, et que, le lendemain 30, plus un homme ne restât sur la rive gauche. Ordre au 1er corps d'atteindre Raucourt; au 12e, de franchir les ponts; au 7e et au 5e, de remonter, l'un à la Besace, l'autre à Beaumont. Quant à la division de Bonnemains, inemployée depuis Reichshoffen, elle flanquerait le 1er corps, du côté tranquille. Elle n'avait pas encore vu l'ombre d'un uhlan.

La première moitié de l'armée put parvenir au but. Encore l'arrière-garde de Ducrot était-elle harcelée par des coureurs. L'autre moitié demeurait en panne : Douay, ne s'ébranlant qu'à dix heures du matin, tant son corps était exténué, disséminé, n'atteignait pas la Besace, campait à Oches, à la nuit tombante. Il avait mis neuf heures pour faire quatre lieues, s'arrêtant au moindre bruit, faisant front. Les vedettes allemandes,

visibles, le suivaient à la trace, escorte insolente, marchant, s'arrêtant avec lui. Des cavaliers forçaient l'arrière-garde à se déployer, comptaient à loisir la division Liébert; d'autres débouchaient sur l'avant-garde, qui stationnait, tiraillait. Des paysans disaient avoir vu la garde prussienne à Buzancy, compté quatre-vingts canons dans la forêt de Dieulet. Même, un moment, le bruit se répandit qu'un corps de trente mille hommes était à Belval, allait attaquer... C'était Failly!

Seul des trois commandants de corps, il n'avait point reçu les nouveaux ordres de Mac-Mahon, qui, portés par un unique messager, le capitaine de Grouchy, lui prescrivaient de se détourner de Stenay vers Mouzon, en ralliant Beaumont le soir même. Le capitaine de Grouchy avait été sabré, enlevé avec ses cavaliers par une patrouille de uhlans. Ils capturaient ses dépêches, — tout le dispositif de la marche du 29! Les Allemands n'avaient plus qu'à suivre, à livre ouvert. Dans tous les détails, la fatalité s'acharnait.

Ne sachant rien, Failly s'en tenait aux instructions de la veille, continuait vers l'est. A peine ses colonnes sortaient-elles, tardivement, de leurs bivouacs, la canonnade éclatait des hauteurs de Nouard, les refoulait. Jusqu'à quatre heures, les troupes en ligne entretenaient le feu, qui bientôt cessa, mais la journée était perdue. Le 5ᵉ corps, harassé par tant de contremarches, l'âme déprimée, les forces à bout, — depuis plusieurs jours, pas une distribution régulière n'avait été faite, — en était au point qu'il allait camper là, sur le plateau de Bois-des-Dames. Mais un autre aide de camp de Mac-Mahon apporte l'ordre — douze heures en retard — de rallier Beaumont, puis Mouzon. Sac au dos! On n'en peut plus et il faut repartir! Dernier coup qui achève de briser tout ressort. Sur les six kilomètres qui séparent Belval de Beaumont, des milliers d'hommes cheminent en désordre. De huit heures du soir jusqu'à trois heures du matin, la déroute coule, afflue, elle emplit Beaumont, où l'on mendie de porte en porte.

Les rues sont couvertes d'hommes couchés dans la boue. Ce n'est qu'à l'aube que des campements se dressent, confus, dans l'entonnoir, au pied des collines, en un entassement de bétail. Et tous se rendorment, sans même placer de sentinelles, sans reconnaissances ni grand'gardes.

Ainsi, le matin du 30, tandis que le 12ᵉ corps et la division Margueritte étaient seuls de l'autre côté de la Meuse, le gros de l'armée se trouvait encore sur la rive gauche, Ducrot à Raucourt, rompant déjà, et le 7ᵉ et le 5ᵉ corps, très en arrière, Douay n'ayant pu coucher sur la position prescrite et partant d'Oches, avec huit kilomètres à rattraper; Failly, affalé à Beaumont.

— Hein? dit Cambroche, ça fait du bien, ce petit soleil!

Une tiédeur baignait au loin le magnifique paysage. La lumière dorée séchait les habits, réchauffait les cœurs. Du plateau de Vaux, entre Meuse et Chiers, où les bivouacs de la division étaient encore debout, on dominait la vieille petite ville de Mouzon avec son église à deux tours fléchetées d'ardoises, la boucle bleue de la Meuse franchie la veille, le chapelet sans fin des collines. Les bois profonds de l'Argonne, qu'on venait de quitter, barraient d'une ligne de verdure sombre l'horizon clair. Au sud, vers Beaumont, la vue s'élargissait, jusqu'aux noirs taillis de la forêt de Dieulet. Toute cette terre se soulevait et se creusait, paisible, avec le lacis de ses routes, ses rubans d'eau, ses toits de fermes au flanc des croupes chevelues. Le soleil et les nuages étendaient leurs nappes d'ombre changeante et de clarté. On distinguait, en face de soi, le mont de Brune, et, sous la tache fraîche du bois Givodeau, les maisons blanches de Villemontry.

Robert ne pouvait détacher ses regards de ce panorama, où çà et là de longues colonnes ondulaient vers la rivière avec des étincellements d'armes, un grouil-

lement silencieux. Bien souvent, dans ses excursions de chasse, il s'était arrêté à cette même place. Brévilly n'était pas à deux lieues de là : mélancoliquement, la façade de briques rouges, les pelouses descendant jusqu'à la Chiers, tout le cadre heureux de sa jeunesse surgit. Il savait les siens depuis deux mois au bord de la mer, chez leurs cousins de Pommailles. Mais le château était là. Qui sait? Peut-être y passerait-il demain?...

Limité à son étroite vision, Robert subissait comme tous le grand malaise. Une crainte vague lui fit souhaiter que le mouvement des lentes colonnes s'accélérât. Il interrogeait la fuite mystérieuse des bois, ce rideau lointain derrière lequel les uhlans fourmillaient. Il cherchait à reconnaître l'endroit où, trois jours avant, on avait donné la chasse à la patrouille saxonne... Ces diables de uhlans! Hier, en traversant Mouzon, on avait appris qu'ils venaient de s'y montrer, arrivant de Stenay. Bien la peine de franchir l'eau, pour les retrouver toujours! Pourquoi n'être pas tombés dessus tout de suite?... Ils étaient encore là, bons premiers, ne quittant pas d'une semelle, infestant les bois à une portée de fusil, caracolant dans les villages!

— Ils sont à trois kilomètres, déclara Wahl, qui rentrait de la distribution, son sac plié sous le bras, parfumé encore de l'odeur du café... — C'est Brunaud qui me l'a dit!... Hier, quand les hussards, en réquisition à Moulins, sont entrés dans le village, les uhlans filaient par l'autre bout!

Les grand'gardes, maintenant, étaient dures. Un perpétuel qui-vive, le doigt sur la gâchette. Pas de nuit où l'on ne brûlât sa cartouche.

— Il faut ouvrir l'œil, et le bon! dit Livournet.

Il désigna la lisière des bois qui les séparaient de Stenay :

— Ça grouille, là dedans!

Mais un bruit de voix les fit retourner. Sur la ligne des fourneaux bordant un chemin, une charrette venait

de s'arrêter. Un monsieur, penché, questionnait les cuisiniers, accroupis près des marmites.

Robert eut un sursaut. Cette tête hâlée à moustache blanche, cette veste de velours brun... Pas possible! C'était Dubart, le régisseur de Brévilly... Robert fut à la fois contrarié et joyeux, craignant les moqueries : « Ohé! l'aristo, le fils à papa!... » Ravi tout de même, car l'apparition de Dubart, c'était son adolescence ramassée devant lui, le compagnonnage des libres journées, mieux encore, la présence et le sourire des siens, un passé dont pour la première fois il sentait tout le prix. Il courut à l'excellent homme, causa longtemps de la maison, du pays, des choses... Tout allait bien, on avait de bonnes nouvelles de ses parents.. Et Flora, la jument de chasse? Elle était aux prés. La chienne, Tombelle, venait d'avoir des petits... Dubart, aidé par Cambroche avec une merveilleuse obligeance, transportait devant la tente, sous les yeux ébahis et luisants du peloton, un lourd panier où vingt-quatre bouteilles dressaient leurs panses poudreuses, leurs goulots cachetés de rouge; il y avait aussi, dans une serviette, un énorme rosbif froid et deux poulets dorés à point... Le régisseur, ému, ne pouvait s'éloigner. Robert lui montra Corsaire, les chevaux de la tribu; il fut triste quand le vieux lui serra vigoureusement la main et partit, se retournant dans sa charrette, pour prolonger l'adieu.

Le festin durait encore. M. Taillefer, invité, achevait de savourer une aile, — on avait même fait largesse au peloton, — lorsque, tonnant vers le sud, le canon sourdement roula. Tous se levèrent, écoutèrent. Le bruit ne cessait pas. Alors, Cambroche, prudent, bourra son bissac avec les reliefs du rosbif et les carcasses des poulets. Bien lui en prit, car soudain on vit M. de Marles accourir; de toutes parts les trompettes sonnaient. Gerboz, vite, embouchait la sienne :

— *A cheval!*

En un clin d'œil, les tentes étaient abattues, les che-

vaux bridés et sanglés. Wahl et Pirard détachaient les cordes; Cambroche, sans perdre la tête, cassait net les goulots de trois bouteilles qui restaient, vidait le flot glougloutant dans les peaux de bouc. Par enchantement, l'escadron était formé, le régiment s'assemblait.

Le canon, vers le sud, tonnait plus fort. En colonne de route, le long de pentes rapides, couvertes des camps du 12ᵉ corps, la division descendit. Autour d'elle, c'était comme une fourmillère en émoi. Les corvées remontaient de la ville, au pas de course. Les officiers s'agitaient, les hommes renversaient les faisceaux. Sur la large rampe encombrée, on croisa les cent-gardes et l'escadron des guides, qui tranquillement, sans tourner la tête, s'en allaient préparer le logement de l'Empereur, à la ferme de Baÿbelle. La rumeur grondante, où les détonations se précipitaient, se répercuta de colline en colline. Des bruits coururent : le général de Failly est vainqueur !... On prétendit même — tant ces grandes masses sont crédules, flottent à l'aveugle, livrées à tous les souffles de défaite, de trahison, de victoire — qu'une armée allemande venait d'être anéantie sous Metz, dans les carrières de Jaumont, écrabouillée par les mitrailleuses, et que Bazaine arrivait... Chacun tendait le cou, essayait de voir. Des femmes au seuil des fermes pleuraient, criant :

— Voilà les Prussiens. . voilà la bataille !...

Failly, dans l'entonnoir de Beaumont, s'était laissé surprendre.

Ses hommes sortaient à peine de leur lourd sommeil. Ils allumaient les feux, étendaient au soleil leurs habits mouillés; les chevaux hennissaient, réclamant l'avoine. Les corvées se répandaient au loin. Mac-Mahon, inquiet du retard du 5ᵉ et du 7ᵉ corps, venait de traverser Beaumont, d'ordonner qu'on se hâtât de reprendre la marche. Mais Failly montrait ses troupes éreintées : il ne pourrait partir que l'après-midi. En attendant, on ferait la soupe, on démonterait les armes, pour les net-

toyer. Par tous les camps on sifflotait, on vaquait à sa besogne, comme un jour de repos, aux manœuvres. Pas une pièce n'était attelée. Les chevaux de l'artillerie, tous ensemble, allaient à l'abreuvoir. Sécurité parfaite. Pas un avant-poste vers ces bois qui surplombent. Quantité d'hommes circulaient de village en village, afin de suppléer aux distributions. Le général déjeunait à l'auberge, avec son état-major, qui rabrouait, refusait de recevoir les porteurs de renseignements. Ils arrivaient de toutes parts. Un cultivateur accourt de Beaulieu, une fermière de la Tuilerie; des habitants de Sommauthe annoncent que les uhlans pillent leurs maisons. Les aides de camp haussent les épaules : c'est impossible ! A un tambour-major qui, traversant les bois dans une charrette de paysan, en flânant aux vivres, avait vu les taillis pleins de soldats ennemis marchant vers le camp, un général répondait : « Vous n'êtes vraiment bon qu'à faire un tambour-major !... Vous voyez tous des uhlans partout ! Vous aurez pris pour des Prussiens des arbres de la forêt !... »

A ces mots, un coup de canon part : l'obus éclate au milieu du camp. Vingt autres pleuvent. Le 5ᵉ corps, éperdu, voit la forêt frémir : de chaque tronc un soldat se détache, sur chaque éminence des pièces sont braquées. Toute la lisière s'éclaire de rouge et floconne. Un court silence, puis une clameur : dans un tohu-bohu sans nom, les camps tourbillonnent; les chevaux nus s'échappent et galopent. Généraux, officiers s'élancent — trop tard ! — vers la débandade qui piétine les marmites, les faisceaux et les tentes, erre en tous sens, balayée par une irrésistible panique. Beaumont bouillonne, dans un tumulte d'attelages, de fantassins, de paysans, de cavaliers qui se cognent, se démènent, rués vers les routes du nord, Mouzon, la Meuse.

A la faveur des bois, les avant-gardes du Prince de Saxe débouchaient, sans attendre le gros qui s'amassait derrière, volait au canon. Elles ne trouvaient de résistance que dans une poignée de braves, bientôt accrue,

qui longtemps tint tête. Devant ce qui restait de leurs régiments, 11e et 86e de ligne, les colonels de Behagle et Berthe sont frappés : alors les brigades Saurin et de Fontanges, qui se sont bravement ralliées, lâchent pied ; les brigades de seconde ligne, Abbatucci et Nicolas, se dispersent. Beaumont, où les incendies s'allument, les camps avec leur immense matériel, sept canons, les tentes emplies de blessés tombent aux mains des Allemands.

Failly, ahuri, avait rejoint la brigade Maussion, intacte sur le plateau de la Harnoterie où par bonheur elle campait, de l'autre côté de Beaumont. En vain, les pièces de réserve et celles qu'on est parvenu à atteler ripostent : sous le demi-cercle de feu des cent cinquante canons de l'ennemi, les divisions Guyot de Lespart et Goze, la brigade Maussion reculent. De front, le IVe corps, d'Alvensleben, qui a entamé l'action ; à droite, le XIIe corps saxon, qui barre jusqu'à la Meuse ; à gauche, le Ier corps bavarois, poussent devant eux la cohue qu'une ligne de vaillants, à l'arrière-garde, protège. D'Yoncq au bois Givodeau, puis du mont de Brune à Villemontry, par deux fois de position en position le combat se prolonge. Toute la journée s'effondre en cette triste bousculade et ces héroïques arrêts ; il est huit heures quand les débris du 5e corps, pêle-mêle, sont rassemblés devant Mouzon, achèvent de passer le pont, dans une confusion affreuse.

Failly venait de perdre dix-huit cents hommes tués et blessés, trois mille prisonniers, quarante-deux canons. Déjà il n'était plus le chef de cette déroute : à cette minute, pour le remplacer, arrivait du fond de l'Algérie, après un court arrêt à Paris, où il s'entretenait avec Palikao, un vieux général d'Afrique, Wimpffen. Ses efforts désespérés ralliaient à peine quelques milliers d'hommes, de tout ce corps épars, anéanti, jonchant les cabarets et les routes.

Qu'avait fait le reste de l'armée qui toute avait tressailli, tendait anxieusement l'oreille ? Au 1er corps,

lorsque le brutal avait grondé, le passage de la Meuse, aux ponts de Remilly, était presque terminé. Ducrot, qui déjà atteignait la Chiers, y massait ses divisions, envoyait aux ordres. Au bout d'une demi-heure, l'aide de camp rendait compte. Il venait de rencontrer le maréchal : tout allait bien... Ducrot, rassuré, campait à Douzy, à Carignan.

Avec le 7ᵉ corps, Douay, parti d'Oches, atteignait à peine la hauteur de Stonne. Stimulé par le maréchal qui lui avait intimé de passer la Meuse coûte que coûte, au premier bruit il montait sur le plus haut mamelon, observait à la longue-vue. Concentrer ses troupes, les lancer au secours de Failly, un moment il y songe, mais ses convois, protégés par la division Conseil-Dumesnil, couvrent la route, de Stonne à Beaumont : jamais il n'arrivera à temps, ne percera cet encombrement! Talonné lui-même par un ennemi qui le canonne, il préfère obéir aveuglément, franchir la Meuse. Au reste, Failly n'est-il pas déjà en retraite? Et, se persuadant de son impuissance, Douay hâte ses colonnes.. Un singulier hasard l'engageait malgré lui : la seconde brigade de la division Conseil, au lieu de prendre un chemin qui remontait au nord, et que suivait devant elle la première brigade, se fourvoyait sur Beaumont, était écrasée bien avant, à Warniforêt, où le général Morand était tué. Les fuyards se rabattaient vers Raucourt. Et tout le 7ᵉ corps, ébranlé, partie traverse la rivière, à Villers-devant-Mouzon, partie s'écoule, en désarroi, le long de la rive gauche, jusqu'au pont de Remilly.

Seul, au 12ᵉ corps, Lebrun, dès midi et demi, mettait sur pied tout son monde, se portait résolument à la rescousse. De la rive droite, la division Lacretelle et la réserve d'artillerie, garnissant les pentes, prenaient en écharpe le corps saxon. La brigade de Villeneuve, puis, au soir, la brigade Cambriels passaient sur la rive gauche, soutenaient inutilement le 5ᵉ corps. C'est alors que, se voyant écrasé à Mouzon, débordé sur sa

droite, Failly avait fait appel aux cuirassiers de Béville alignés sous le feu. Le colonel du 6e avait refusé d'obéir; celui du 5e s'était dévoué. Comme leurs frères à Reichshoffen, les cuirassiers de Contenson partirent à la charge. L'infanterie prussienne les hache de feux de salve; un chemin creux s'ouvre : les escadrons désunis foncent en furieux, s'évanouissent dans la fumée; ils tombent, colonel en tête, sans presque atteindre les rangs ennemis. Rejetés vers la Meuse, les survivants s'écrasent aux ponts, traversent à la nage; beaucoup se noient.

Cependant la nuit s'était faite, et, de toute cette armée de Châlons, sauf le 1er corps intact, il ne restait, le long de cette Meuse, où, loin de précéder l'ennemi, elle s'était vu acculer, que des troupes désorganisées : le 5e corps réduit à rien, le 12e entamé, le 7e mutilé et fourbu. A cette heure, ses premiers régiments, sur les ponts chancelants, vers Remilly, se pressaient, tandis que dans l'ombre trouée d'un flamboiement de torches, au ras de l'eau tremblotante, que deux vastes brasiers écaillaient d'or, les cuirassiers de Bonnemains, pareils dans leurs manteaux gris à de grands fantômes, semblaient marcher sur la rivière, défilant en silence, mornes, puissants, inutiles.

Dans les prairies qui bordent la Chiers, entre Sailly et Blagny, la division Margueritte, couverte par ses grand'gardes, veillait tout entière. A la tête des chevaux qui, débridés, mâchonnaient l'avoine, d'un broiement las, dans leurs musettes, se tenaient debout les officiers et les hommes. Défense de dresser les tentes et d'allumer les feux. Rien, parmi le grand silence, que le pas proche des patrouilles, et très loin, vers Sedan, un piétinement de foule, des roulements de voitures, rumeur confuse d'écluses rompues, d'eaux grosses, dans les ténèbres. On attendait les ordres

Robert, sa tête sur l'encolure de Corsaire, s'appuyait à la selle, somnolant par instants. Puis un éclat de

voix, la sensation brusque d'une chute, l'arrachaient à son engourdissement. Il revoyait, avec l'intensité mouvante du rêve, cette journée d'attente stérile. D'abord la descente vers Mouzon. Par le hasard d'une formation, son peloton s'était trouvé en tête. De la route en lacets, ils avaient aperçu le pont surchargé d'hommes, les rues obstruées de chevaux, de canons et de voitures. Soudain, comme on arrivait aux premières maisons du faubourg, apparut, au pas de chevaux magnifiques, un groupe compact d'officiers et de généraux, en tête desquels, muets, s'avançaient le maréchal et l'Empereur. Le régiment s'arrêtait, se rangeait sur la gauche. Robert, à quelques mètres de lui, vit les hauts personnages immobiles. L'Empereur avait l'air accablé, mais paisible... Que de chemin pourtant, depuis la galopade de Doncourt à Verdun! Son regard glacé se posait sans voir. Le maréchal était impassible. Robert avait entendu l'Empereur, dont Margueritte et Galliffet s'approchaient, leur dire, à voix haute : « Tous mes compliments!... Enchanté, messieurs, de vous avoir nommés. » La promotion avait été signée le matin, à Raucourt. — Wahl, dans la soirée, avait aussi raconté, le tenant de son compatriote Jean Wurtz, l'ordonnance du Kébir, que, croisant celui-ci, avant la rencontre près du pont, un aide de camp du maréchal avait levé, au passage, trois doigts, indiquant ainsi les trois étoiles, le grade nouveau. Tout l'état-major les avait félicités.

Puis, ç'avait été la remontée du plateau. — « Impossible, inutile d'ailleurs de traverser! » avait déclaré le maréchal. — Robert, à ce demi-tour, avait eu un crève-cœur. Ce n'était pas encore pour cette fois, la grande bataille! Du moins, puisqu'on n'avait pas besoin d'eux, sans doute les choses n'allaient pas mal... Mais les allées et venues, jusqu'au soir, ne l'avaient pas rassuré. Longues pauses sur le sommet du plateau, d'où ils voyaient en face le vaste horizon peu à peu s'assombrir, voilé de fumées qui çà et là étaient

rouges. Service de grand'gardes qu'installait lui-même, dans la brigade des chasseurs d'Afrique, en signe de prise de commandement, le général de Galliffet. Tous se réjouissaient de le conserver ou de l'avoir comme chef, celui que, jeune colonel, pour son entrain légendaire, ses succès de cour et ses prouesses de guerre, en Crimée, en Algérie, au Mexique, son régiment suivait avec autant de confiance qu'en inspirait Margueritte même.

Un moment, Robert s'était diverti, tout joyeux à la nouvelle de l'arrivée du 4e chasseurs d'Afrique, qui, disait-on, bivouaquait près d'eux. Parti de Mostaganem et de Sidi-bel-Abbès, trop tard pour rejoindre l'armée de Metz, le 4e chasseurs s'était vu incorporer à celle de Châlons, ralliait seulement la division. Déjà, le 28, il l'avait aperçue à Stonne et ç'avait été, dans les rangs, un échange de saluts à l'arabe, de signes d'amitié. Même, alors, Robert avait ri, en les voyant sous la pluie, avec leurs couvre-nuques trempés, déployés comme au grand soleil. Il avait reconnu de loin son cousin Xavier de Pommailles, un compagnon de noces... Ce soir, ils étaient là, près d'eux, et cette présence faisait plaisir à chacun, nouait d'un lien plus étroit le faisceau grossi. Mais va te promener! Ils arrivaient justement un jour de tralala! Pas moyen de s'échapper, de fraterniser un brin. Robert retombait au sommeil, les pieds dans l'herbe humide, la gorge prise par la brume qui montait de la Chiers. Qu'attendait-on ainsi? Anxieux, il écoutait la rumeur de fuite qui là-bas continuait. Des heures passèrent...

Un aide de camp de Margueritte était à la recherche de Mac-Mahon. Rôles intervertis : les ordres ne venant pas, il fallait en envoyer quérir. Cependant l'Empereur, apprenant enfin, dans la soirée, le désastre de Beaumont, sur le conseil pressant de Ducrot, gagnait Sedan, atterré. Le maréchal, à qui toute l'étendue de son malheur se révélait, renonçait alors à prolonger l'éternelle marche vers Montmédy, donnait, après de longues hésitations, l'ordre de se replier vers Sedan .

l'armée se reformerait à l'abri de ses murs. Le 7e corps était en train de franchir les ponts à Remilly, quand la nouvelle de la retraite vers l'ouest lui parvint. Douay aussitôt suspendit le passage, et, confiant au général Doutrelaine les troupes déjà sur la rive droite, se dirigea avec le reste sur la rive gauche, vers Sedan. Il y trouvait les portes closes, et comme le portier-consigne refusait l'entrée, il dut crier : « Je vous somme d'ouvrir au général Douay et aux débris du 7e corps! » Wimpffen, et ce qu'il avait pu ramasser du 5e, marchait toute la nuit, n'arrivait qu'à l'aube, précédant ses autres régiments confondus qui se traînaient, rejoignaient tard, isolés, maraudant. Le 12e corps, faisant étape dans les ténèbres, s'orientait de même vers la petite place forte, s'établissait, le matin, à Bazeilles. Et c'étaient ces milliers d'hommes foulant les chemins, ce roulement de canons et de voitures, ce fleuve de chevaux cahotant dont le tapage sourd, s'élevant à travers la nuit, venait bruire aux oreilles de Robert, comme un murmure d'eau qui coule.

Mais un ordre se propageait à voix basse : on montait à cheval. Margueritte venait de se concerter avec Ducrot, à qui le maréchal avait laissé liberté de mouvement. Livrés à eux-mêmes, les deux généraux avaient décidé de marcher parallèlement, par la route de la montagne, moins encombrée de voitures, moins menacée; ils gagneraient le calvaire d'Illy, bonne position à proximité de Sedan, y camperaient, attendraient des ordres. En même temps rentrait l'aide de camp envoyé à la recherche du maréchal. Mac-Mahon notifiait la retraite, s'en fiait, pour la protéger, aux inspirations de Margueritte. Aussitôt les bagages de la brigade Tilliard et du 4e chasseurs d'Afrique filaient en avant. Et, comme deux heures sonnaient à la petite église de Blagny, Robert, secouant de froid ses épaules, mit Corsaire en marche, d'une pression de jambes.

La fantasmagorie des choses, dans l'ombre, se leva. Le moutonnement des petits chevaux, blancheur

confuse, se déroulait entre des formes mystérieuses, un décor mobile, où un pont, des cheminées de fabrique, des rideaux de peupliers et d'ormes se découpaient, images étranges. Puis, des heures et des heures, il fallut patienter dans des champs de pommes de terre et de betteraves, dont les chevaux, fatigués, dédaignèrent les pousses vertes. Du 5e corps et du 12e, des troupes allongeaient devant eux, interminablement, un défilé de cauchemar. Quand le jour parut, on repartit. La colonne depuis longtemps coudoyait deux des divisions de Ducrot, les deux autres ayant été directement dirigées sur Douzy, par Mac-Mahon, qui n'en prévenait même pas le commandant du 1er corps.

De cinq heures du matin à cinq heures du soir, l'étape dura, éreintante, coupée de haltes. Constamment les fantassins marquaient le pas; la division faisait face en arrière, ses pointes extrêmes harcelées par les uhlans à la piste. Par les prairies délicieusement vertes, par les ravins ombreux, les hauteurs hérissées de sapins et de frênes, le moutonnement blanc sinua. Sur la gauche, vers Bazeilles, le canon retentissait. Maintenant on y était fait : à peine si l'on tournait la tête. A midi, après Osnes, Messincourt, Escombres, Pourru-aux-Bois, dans la chaleur accablante, on abreuvait les chevaux au filet d'eau de la Magne, on débouclait un côté du mors, pour donner l'avoine.

Puis, soufflant aux montées, trébuchant aux descentes, les petits *arbis* écumants se remirent en route. Au clapotis des sabots, où de loin en loin cliquetaient les fers des bêtes forgeant, les croupes ondulaient, échelonnant du jaune au gris toutes les nuances innombrables du blanc. Quelques robes foncées çà et là faisaient tache. Les encolures se balançaient d'un rythme engourdi. Les longues queues nouées en tordions, machinalement, fouettaient les mouches.

La tribu ployait le dos; Cambroche même restait sans voix. Pas une chanson ne s'élevait du rang. A Francheval, — il était trois heures, — on distribua du

pain ; aux pieds des chevaux qui baissaient la tête, les hommes se couchaient, ronflaient. M. de Marles, dont jamais pourtant le ton ne s'élevait, dut se fâcher. M. Taillefer secoua durement Pirard. Wahl, si résistant, s'endormit, le nez dans sa barbe. A Villers-Cernay, des cantiniers désolés crièrent que le convoi des bagages avait été coupé, les fourgons et les chevaux de main enlevés. Courte alerte : on se formait en bataille, mais il était trop tard ; et bientôt, harassante, la marche reprit.

Un instant, Margueritte avec ses brigadiers rencontra Ducrot, qui redressait sur un lourd cheval sa stature géante. L'ancien commandant de Strasbourg tourna vers eux son visage énergique. On le savait un vaillant, un des rares qui eussent su prévoir : bien avant la guerre, il avait averti, conseillé l'Empereur.

— Il faut nous dépêcher de gagner Mézières, dit-il; sinon, nous serons entourés comme des grillots !

Le chef du 1er corps, sentant alentour grandir le péril, pensait que mieux valait rétrograder tout de suite jusque-là, ne pas perdre une minute à Sedan, ville dominée de toutes parts, sans défense avec ses fortifications vieillottes; il l'avait même insinué au maréchal. Mais un ordre lui parvenait, fixant impérativement son bivouac sous Sedan. Par les fonds de la Givonne, la division gagnait Illy, campait près du calvaire.

Quand la nuit du dernier jour d'août tomba dans l'épaisse brume, toute l'armée de Châlons, meurtrie à Beaumont, s'étendait auprès de Sedan, sur le triangle que dessinent au nord-est de la ville les trois lignes d'eau de la Meuse, élargie par ses inondations, de l'étroite Givonne et du Floing : le 1er corps, de Givonne à Daigny, face à l'est; le 12e, de la Moncelle à Balan, face au sud, maître de Bazeilles et du pont, d'où, après un combat des plus vifs, il avait rejeté les Bavarois de Von der Tann, lancés à sa poursuite; le 7e, de Floing à Illy, face au nord, flanqué, à gauche, de la division de Bonnemains, bivouaquée au bord de

la Meuse; à droite, de la division Margueritte, tenant Illy; au centre, tassé dans le vieux camp, sous le canon du château de Turenne, le 5e corps en désordre était parqué.

A la sous-préfecture, où il était descendu, l'Empereur, le matin, avait rédigé une proclamation. Ses mots vides sonnaient, non comme un tocsin, mais comme un glas. On les commentait à peine; beaucoup même ne les connurent jamais. Avec son état-major, ses piqueurs, ses cent-gardes et cet encombrant cortège de voitures vertes timbrées d'or, l'Empereur comptait si peu qu'il semblait, malgré sa gênante présence, comme absent, étranger à lui-même. C'étaient les paroles d'un mort.

Une lourde angoisse étreignait cette foule. Les généraux couchèrent au milieu de leurs hommes. La nuit était pleine d'embûches. Rétrécissant l'étreinte, les deux armées du Prince de Saxe et du Prince Royal cheminaient silencieusement. Ducrot, sombre, désespéré de son impuissance, montra au docteur Sarrazin une carte, de son doigt décrivit un cercle, écrasa le crayon :

— Voilà Sedan, voilà Givonne, Balan, Bazeilles! Ici, l'armée française; là, les Prussiens; et demain, ils seront là, là, là! Nous sommes dans un pot de chambre. Nous y serons em......!

Douay disait à Doutrelaine :

— Il ne nous reste qu'à succomber avec honneur.

Wimpffen, sur la terre, inquiet, attendait le jour.

Au pied du calvaire d'Illy, dans un champ de luzerne, à l'abri d'une charrette, Margueritte douloureusement songeait Il avait fait tout à l'heure, après un dîner sommaire, tirer de son bissac un vieux képi, avait enlevé lui-même les deux étoiles noircies qu'un sellier poinçonnait au turban galonné de Galliffet. Il songeait aux félicitations de la veille : pauvres gens qui se préoccupaient de cela! Il eût voulu pouvoir dormir. Il

regardait sa division installée, les chevaux au piquet, les hommes étendus le long de leurs paquetages Tilliard n'avait qu'une brassée de joncs, les colonels qu'une botte de paille.

Nuit de brouillard, nuit épaisse, où, l'oreille tendue, les yeux fixes, il guettait l'approche de l'inconnu. Dans sa rêverie, lentement il remonta toute sa carrière. Il se revit enfant, hardi compagnon des Arabes, puis simple cavalier comme ceux qui, s'en remettant à lui, aujourd'hui sommeillaient là. Plébéien obscur, qui s'était formé seul, n'ayant jamais été à l'école, élevé par son travail et l'exercice d'une volonté tenace à la maîtrise d'une âme lumineuse et bonne, ce divisionnaire de quarante-sept ans, que dix-neuf citations à l'ordre de l'armée avaient placé au premier rang, envisageait sans peur, mais avec tristesse, la responsabilité de cette heure cruelle. Pourtant ce fut avec un serrement de cœur qu'il s'apparut, jeune officier, par les douars, les campements du désert, menant la vie large, mouvementée, féconde, de la conquête et de la pacification. Ses grandes chasses au lion, à l'autruche, lui apportèrent une bouffée brûlante, un regret d'air libre. Puis ce furent les chevauchées du Mexique, le long labeur quotidien, toute une existence vouée à la seule patrie, au désir de la voir toujours plus glorieuse, meilleure. Et cet Empire dont à travers la mer et le soleil, tout à son devoir militaire, il n'avait vu que la façade, voilà qu'il s'écroulait, entraînant la France avec lui. Avec quelle rapidité, en quelques semaines, on glissait au gouffre ! Et personne pour les retenir sur la pente. Ces affreux Prussiens, comme ils étaient forts ! Quelle leçon ! comme il faudrait travailler ensuite !... Des hennissements au loin s'élevèrent. Quelques chevaux avaient rompu leur corde. Les gardes d'écurie couraient après. La pensée de la division le ressaisit tout entier. D'un geste mâle, il écarta le souvenir des siens, la douceur profonde de sa vie intime. Deux mille braves, dans cette tourmente, lui étaient confiés. Il se de-

vait à eux. Quoi qu'il arrivât, il donnerait l'exemple.

Cependant le maréchal, logé près de la sous-préfecture, lançait son dernier ordre. Tout le jour, sourd aux représentations de Wimpffen, de Douay, de Ducrot, il avait hésité. On l'eût dit hypnotisé. Il déclarait au capitaine de Sesmaisons, un aide de camp de Vinoy, — dont le 13e corps, formé depuis quelques jours, s'était avancé jusqu'à Mézières, — que sa ligne de retraite sur cette ville était assurée, qu'au demeurant les positions étaient bonnes. Et tandis que les avant-gardes du Prince Royal s'emparaient précisément, entre Mézières et Sedan, sous les murs mêmes de la place, du pont de Donchery ; tandis que les colonnes du Prince de Saxe sillonnaient les bois, barrant l'est entre la frontière belge et la Meuse; tandis que se resserraient enfin les tenailles noires des deux armées, le maréchal, placidement, dictait les instructions du lendemain 1er septembre :

« Aujourd'hui, repos pour l'armée entière. »

V

Au bivouac de sa division, Margueritte comptait les heures. Plusieurs fois, enveloppé dans son grand macfarlane, il alla lui-même aux avant-postes, sonda les ténèbres. Un incessant va-et-vient de patrouilles explorait au loin les hauteurs couvertes de bois. A une heure et demie, puis à deux heures et demie, deux détonations lointaines avaient retenti, pont qui saute ou signal convenu. Des reconnaissances partaient encore. Que cachait, dans son ombre perfide, cette nuit bruissante d'un sourd murmure? Quel enveloppement d'inévitable péril? Quelle lente approche du destin?

Choisi avec Wahl par M. Taillefer pour composer, avec huit autres chasseurs pris dans l'escadron, une reconnaissance dirigée vers Villers-Cernay, Robert guidait la petite troupe.

— Vous êtes du pays, avait dit M. Taillefer, vous nous conduirez.

Fier de son rôle, Robert, seul en tête, trottait. A travers taillis, par des chemins qui se ressemblaient tous dans l'obscurité, la reconnaissance avançait avec précaution. La nuit commençait à blêmir. Montant de tous les ravins sillonnés de ruisseaux, une brume épaisse était suspendue, qui rejoignait, dans une seule nappe blanche, l'immense brouillard flottant au-dessus de la Meuse et de la plaine inondée. Un vent glacial, âpre d'avoir couru sur la solitude noire de l'Ardenne, fouettait les visages, balançait les rameaux et les cimes. Le cœur de Robert battit. Un hérissement d'arbres, touchés par la brise, remuait, avec une vie inquiétante. Il crut

voir des sentinelles surgir. Plusieurs fois, il faillit se perdre, et pourtant chaque recoin de ces bois lui était un ami, il en avait suivi les moindres sentiers, car à cheval, on n'était pas à une heure de Brévilly. En passant près d'une carrière, M. Taillefer y vit des paysans blottis, qui tremblaient; ils ne se rassurèrent qu'aux voix françaises, déclarèrent que le bois Chevalier, les bois de Douzy étaient pleins d'Allemands : par milliers, ils campaient à Francheval, à Pourru...

La reconnaissance continuait, n'avait pas fait mille mètres, descendant une pente, que Robert aperçut, au bord du ruisseau de Rubécourt, des formes suspectes. Sont-ce des saules trapus? ou des fantassins immobiles? Soudain l'arbre devenait homme, un coup de feu éclatait. Robert entendit la balle siffler, et derrière lui un gémissement. Un brigadier, près de M. Taillefer, avait la cuisse traversée.

Tout le long du retour, Robert voyait à son côté l'homme cramponné à la selle, écoutait sa plainte basse, stoïquement étouffée. Bien que déjà blasé par tout ce qu'il avait coudoyé de souffrances, blessés de Mouzon, hommes hâves de lassitude et de faim, cette marche dans l'aube obscure, au seuil de ce jour incertain, l'emplit d'un trouble qu'augmentaient à chaque pas le souffle rauque du patient, sa face pâle, aux dents serrées. Il le soutenait d'un côté, Wahl de l'autre.

Il ne se sentit rasséréné que lorsque, leur fardeau conduit à l'ambulance, ils eurent rejoint, tous deux, la division où la reconnaissance était rentrée droit. Les régiments étaient debout. A trois heures du matin, les officiers avaient réveillé leur monde en silence. On s'était secoué, transi. On avait hâte de quitter ces bivouacs taciturnes, où comme la veille, sans feux, sans sonneries, on avait mal sommeillé, dans les plis du manteau.

Quand Robert mit pied à terre, une joie bourdonnait. On pouvait faire chauffer le café, et tandis que Cambroche se démenait, rapportant d'un fossé une

bourrée de bois sec, creusant un trou pour le fourneau, versant dans la marmite, qu'il débouclait en hâte, l'eau d'un seau de toile précieusement gardée, Pirard broya les grains avec la crosse de sa carabine. Puisqu'il fallait des manteaux pour cacher la flamme, — il ne s'agissait pas de recevoir un obus dans sa marmite! — Livournet, malin, déploya sa rotonde, trempée de rosée, qui du même coup sécherait. Gerboz, grave, en tenait un pan, les yeux rivés au brasier, dont le reflet rouge dansait sur sa figure brune.

Une confuse blancheur s'épandait, d'où les choses mollement émergèrent. Roger passa, voûté, si jaune qu'il faisait peine. Quoique peu aimé, on le suivait d'un regard presque sympathique, tant son endurance têtue imposait l'estime. Il rendait le sang; un autre eût été depuis longtemps à l'ambulance.

Au moment où Cambroche retirait du feu sa mixture, une fusillade roula, distincte, vers le sud, bientôt grossie de la basse sourde du canon. M. Taillefer, qui portait à ses lèvres un quart où discrètement Robert venait de mettre le dernier morceau de sucre de la tribu, s'arrêta. Et comme M. de Marles approchait, l'air de ne pas voir, élégant et svelte, avec son dolman pincé à la taille, le lieutenant fit un pas, et traduisant l'idée de tous :

— Avez-vous pris le café, mon capitaine?

M. de Marles sourit, touché. Il ne refuserait pas l'humble offrande. Il avait soif, ayant brûlé de fièvre toute la nuit. Sa lourde fonction, minutieusement remplie, l'accablait d'une fatigue où n'entrait pour rien le souci cruel de son idée fixe : il ne verrait pas la fin de cette campagne! Il éleva sa tasse, un beau quart neuf que Cambroche avait en réserve, et d'un geste d'une simplicité noble, leur fit raison, à tous. C'était bon, ce café brûlant, avalé ainsi, à cette heure précaire, dans la communauté du péril et des devoirs. Combien le boiraient demain? Robert naïvement l'exprima; M. de Marles, grave, se taisait; Wahl, fataliste, grommela :

— Ce soir, il y aura des casquettes en trop !

Le capitaine, sans répondre, s'éloigna.

Une clarté livide s'était faite. On ne voyait encore ni l'horizon, ni le ciel; une ouate humide au loin planait, où les bois immobiles, l'agitation des troupes dressaient confusément des masses noires. Le canon augmentait de violence, les feux de mousqueterie se précipitaient. Depuis longtemps la division était à cheval, errait en aveugle dans le jour blanc. Tous étaient calmes, mais pensifs. A quatre heures et demie, la reconnaissance du lieutenant de Pierres avait envoyé ces mots griffonnés au dos d'une enveloppe : « Il va y avoir une grande bataille. Le Prince Royal est là avec son armée; nous serons entourés par deux cent mille hommes. » Renseignement donné par un voyageur de commerce qui connaissait à fond le pays et qui, ayant voulu quitter Sedan, avait trouvé les Allemands sur toutes les routes; il avait ajouté avec insistance : « L'armée sera entourée, et mitraillée sur les positions qu'elle occupe. » A cinq heures, le bruit du combat grandissant, la division se portait, à travers champs, au nord-est du bois de la Garenne, où elle se formait en bataille, vis-à-vis le bois et Givonne. Là, pied à terre; dans le brouillard opaque chacun restait à la tête de son cheval. Des zouaves et des tirailleurs blessés défilèrent à proximité, disant que les Prussiens franchissaient la Meuse. A six heures, le général faisait sonner aux officiers, et après une longue attente, le tribu vit revenir M. Taillefer, dont le teint de brique semblait plus rouge, sous les moustaches blanches. Il s'arrêta face au peloton, il allait parler, quand M. de Marles, de sa voix nette, fit une courte allocution : « La journée serait dure, le général comptait que chacun ferait son devoir. On ne tromperait pas son espérance. » Un murmure d'adhésion lui répondit.

— Alors, c'est le moment de casser une croûte ! s'écria Cambroche. Moi, quand je n'ai rien dans le ventre, je ne vaux pas un clou.

— Et moi kif-kif! dit Livournet.

De son bissac inépuisable, le Parisien tirait un quartier de lard, chipé la veille en passant à Givonne. Religieusement, il proféra :

— *Sidi Allouf*[1] !

Découpant six lamelles, il les distribua. En tapinois, montrant à Wahl la marmite, il lui glissa :

— Et tu sais, mon vieux, j'ai encore là trois livres de mouton frais... je ne te dis que ça !

Gaiement, chacun mangeait, mordant à belles dents dans un pain de farine mal cuite, qu'une corvée de chasseurs avait pétrie, enfournée à Illy, pour le régiment. L'idée de la mort était loin déjà; une accolade à la peau de bouc, à demi vide, et, tant ces vieux soldats se distrayaient de peu, la bonne humeur régna

Mais, sans que le grondement diminuât, la brume lentement s'était déchirée, l'azur par places se découvrit, puis le soleil rayonna, dissipant les volutes grises; le paysage s'inonda de lumière. Le bois de la Garenne, avec sa houle verte, frissonna dans le bleu du matin. On voyait à la lunette, vers le sud, de l'infanterie et de la cavalerie saxonnes descendre sur la Moncelle. Bientôt, en face même, les hauteurs au-dessus de Givonne se garnirent de canons et de tirailleurs.

— C'est des Français, dit Pirard.

— Cause toujours! dit Cambroche.

Le premier obus, tombant au milieu de cuirassiers voisins, trancha le différend. Le plateau d'Illy était couvert de cavalerie : le général Margueritte, quelques minutes plus tôt, avait envoyé dire aux généraux Brahaut, de Bernis et de la Mortière, dont les régiments erraient en avant, de se rapprocher, car « il y allait avoir bataille, et il y en aurait pour tout le monde ». Chasseurs de France et d'Afrique, lanciers, cuirassiers, hussards, dans le fourmillement de leurs uniformes bleus, verts, gris, avec des scintillements d'acier aux

[1] « Seigneur Cochon! »

secousses des chevaux, s'alignaient, impassibles, sous les projectiles qui commençaient à pleuvoir. On emportait déjà des blessés. Au loin, des troupes en souffrance stagnaient, puis filaient vers la Belgique, — reconnaissances coupées, régiments sans ordres, convois d'artillerie et du train. Les fonds de la Givonne s'emplissaient d'infanterie aux prises. Çà et là des fumées montaient en tournoyant. Le tumulte s'accrut, ébranlé de détonations plus pressées, et du craquement sec des mitrailleuses.

Une splendeur paisible baignait le large décor où, resserrés sur quelques lieues, trois cent mille hommes, avec les lourds canons, le hérissement des fusils et des sabres, les milliers de caissons pleins de cartouches et d'obus, tout l'attirail de mort, étaient réunis pour le massacre. Un vaste cercle de hauteurs, mamelonnant leurs ondulations boisées sous l'azur, se déroulait autour de la petite place de Sedan, dont les vieilles maisons jaunes et les fabriques, au pied du château de Turenne, dans l'étroit corset des hauts remparts de Vauban, se groupaient le long de la Meuse. La rivière, élargie en étang par le blanc d'eau des inondations, la séparait, au sud et à l'ouest, des collines de Pont-Maugis et de Wadelincourt, que les bois du Liry et de la Marfée dominaient de leurs masses vertes. Plus au nord, la Meuse contournait la presqu'île et le mont d'Iges, redescendait en boucle vers Donchery. D'Iges, le cercle des collines, troué à peine, sous les bois de la Falizette, par la route de Vrigne et de Mézières, s'étendait, barrant le nord avec les croupes de Saint-Menges et de Fleigneux, au pied desquelles coulait le petit ruisseau du Floing. Derrière s'épaississaient, vers la Belgique, les bois profonds. A partir de Fleigneux, à l'est, le cercle vert, avec les pentes de la Chapelle, de Villers-Cernay et de la Moncelle, surplombait le ravin encaissé de la Givonne, qui arrosait Givonne, Haybes, Daigny, la Moncelle, tout un chapelet de villages enfoncés dans les prés et les arbres, pour venir mourir au sud, dans

la Meuse, près du pont de Bazeilles. Au centre de la circonférence, et limité par les trois lignes d'eau de la Meuse, de la Givonne et du Floing, un étroit plateau déchiqueté érigeait au-dessus de Sedan son massif creusé de vallons, où des jardins près de la ville et quelques fermes éparses s'espaçaient; le bois de la Garenne, visible de tous les points de l'horizon, en couvrait le sommet.

Tel était le riant coin de France, la petite sous-préfecture perdue où le hasard avait jeté, après sa marche tâtonnante, cette armée de Châlons que poussait un inéluctable destin, ces armées de l'invasion que servait un incroyable bonheur. Sur le cercle des hauteurs fatales, amenés par de rudes étapes, où eux aussi avaient souffert, le peuple des vaincus d'Iéna, la foule des races allemandes jadis alliées de Napoléon, débouchaient de toutes parts. A la pointe de la Marfée, sur une éminence au sud de Frénois, un groupe doré contemplait le spectacle. C'était, se détachant d'un état-major de princes, le vieux Guillaume et ses conseillers, Bismarck, Moltke, Roon. Braquant leurs lunettes, ils assistaient avec un orgueil joyeux à la curée.

La perspicace pensée de Moltke avait guidé, jour par jour, jusqu'à ce terme inespéré ses deux armées en chasse. Le Prince de Saxe, avec son innombrable cavalerie, ses deux corps et la garde prussienne, occupant l'est, s'arc-boutait, avec ses colonnes, de la frontière belge à la barrière de la Meuse, hissait son artillerie sur les hauteurs de la Chapelle et de la Moncelle, précipitait dans les fonds de la Givonne ses nuées de tirailleurs. A Bazeilles, von der Tann, avec le Ier corps bavarois, la veille, avait enlevé le pont, jeté les barils de poudre à l'eau, pénétré même dans le village. Repoussé, il gardait, barricadait le viaduc, recommençait la lutte à l'aube; le IIe bavarois garnissait les hauteurs de Pont-Maugis à Frénois, envoyait ses éclaireurs passer la Meuse à la nage juste sous les remparts et fusiller d'en bas les servants, tandis que son artillerie

canonnait la ville et, par-dessus, le plateau pris à revers. Von der Tann faisait ainsi le jeu du Prince Royal, qui, activant ses XII° et V° corps, défilait à l'abri, gagnait Donchery, pour couper toute retraite sur Mézières. Un officier du génie était bien venu de Sedan, afin de faire sauter le pont, mais, comme il rangeait ses hommes, le train dont il venait de descendre était reparti, emportant poudre et outils. Le Prince Royal — secondant de Moltke stupéfait et ravi de la journée perdue par Mac-Mahon — toute la nuit avait franchi la rivière, poussait vers Vrigne ses avant-gardes, lançant en pointe cavalerie et canons. Les escadrons, les batteries sortaient du défilé, galopaient vers les positions de Saint-Menges, vers la croupe ronde du Hattoy qui commande Floing, vers Fleigneux. Encore un temps de galop, un coup de collier, et ses troupes donneraient la main à celles du Prince de Saxe, sorties de la Chapelle. Les deux branches des tenailles allaient se rejoindre. Sur tout le cercle des hauteurs, six cent cinquante canons, d'heure en heure s'alignaient. L'étau de fer et de feu était presque rivé, jusqu'au soir se serrerait davantage.

Sur son plateau de défense, l'armée française avait dormi d'un sommeil de cauchemar, d'où le canon de l'ennemi, tonnant dans le brouillard, sans surprise l'avait tirée. Les soldats se disaient : « Ça y est ! c'est pour cette fois... » D'abord les corps isolés, couvrant chacun une face du triangle, avaient tiraillé pour leur compte. On ne remarquait que le danger devant soi, on ne se doutait pas qu'il fût derrière, à droite, à gauche, partout.

Au 12°, où l'alerte avait été chaude, Lebrun voyait la lutte s'enflammer. Sur la division de Vassoigne, retranchée à Bazeilles, avaient surgi, avant l'aube, les Bavarois qui jusque-là s'étaient glissés doucement, et soudain éclataient en hourras. Mais les marsouins veillaient, se défendaient furieusement dans les maisons. Le château Dorival, la villa Beurmann, le parc de Montvillers,

sont autant de forteresses; quelques habitants, à côté des fantassins de marine, font le coup de feu. Les Bavarois, enragés, çà et là allument l'incendie. Dans le jour qui vient, le brouillard rouge se dissipe. Les canons bavarois mêlent leur tir à celui des batteries saxonnes, qui couronnent la Moncelle; les jeunes soldats de la division Lacretelle tiennent bravement; mais soixante-douze pièces écrasent le village, que l'infanterie saxonne enlève. Elle emplit tout le bois Chevalier tire de là comme à l'affût.

Au 1er corps, la division Lartigue, sur la rive gauche de la Givonne, essuie les coups, riposte. Sur la rive droite, qui se relève à pic, les autres divisions de Ducrot, immobiles, sont frappées, décimées. On fait coucher les régiments. Mais des hauteurs opposées, les obus pleuvent : quantité d'hommes ne se relèvent plus. Il faut assister, en spectateurs, au duel inégal des deux artilleries, les obus français tombant à demi-distance, les obus allemands démontant les pièces, fracassant les caissons, hachant sans répit les bataillons massés, cible impuissante, inerte.

Au nord du plateau, le 7e corps s'engageait tard, mollement d'abord, contre les premières troupes du Prince Royal, pointes d'avant-garde arrivant seulement en petits paquets. Établi des pentes de Floing au calvaire d'Illy, — position capitale dont la perte découvrirait Sedan, permettrait d'arriver par les jardins de Pierremont, les pentes de l'Algérie, jusque sur les remparts, — Douay avait dû, malgré ses remontrances au maréchal, ne pas occuper la ligne Saint-Menges, Fleigneux, replier même deux bataillons, trop en l'air au Hattoy. Mais, inquiet, il demandait du renfort, obtenait que Wimpffen lui envoyât la seule de ses troupes qui eût à peu près survécu du désastre de Beaumont, la brigade Maussion.

Tout le reste du 5e corps, débris des divisions Goze, Guyot de Lespart, en réserve, reposait au vieux camp, bandes inutiles. La division de Bonnemains en arrière

de Douay, les cavaleries divisionnaires, collées à leurs corps, piétinaient sur les talons de l'infanterie. Sur l'étroit plateau, à peine long de deux lieues et large d'une, quatre-vingt-dix mille hommes s'entassaient ainsi. se tournant le dos, avec le bois de la Garenne entre eux, sous l'orage des obus et les rafales de la fusillade qui s'entremêlaient dans le soleil.

Vers sept heures, laissant ses brigades au repos, sur la pente du calvaire d'Illy, face à Givonne, Margueritte, se consumant d'impatience, allait aux ordres. Depuis longtemps, son officier d'ordonnance, Révérony, était parti à la recherche de Mac-Mahon. Ne le voyant pas revenir, le général, afin de se concerter au moins avec Ducrot, descendait vers les fonds de la Givonne, à travers un terrain rocailleux, couvert de broussailles. Il croisa des tirailleurs blessés, des files de cacolets. Mais sur un monticule, Ducrot s'agitait au milieu d'un groupe nombreux d'officiers. D'une voix ferme, le visage empreint d'une émotion qu'il contenait, il achevait de dicter. Autour de lui, on écrivait, d'un air consterné. Des officiers interrogeaient le commandant Riff, qui, ému, donnait des détails. Margueritte s'approcha, apprit que le maréchal de Mac-Mahon, devant la Moncelle, venait d'être blessé, la fesse gauche lacérée par la capsule de plomb d'un obus. Il avait d'abord tenu bon, puis bien vite avait dû descendre de cheval, s'était évanoui. Avant de se faire transporter à Sedan, il avait envoyé deux de ses aides de camp — Bastard était blessé en route, Riff arrivait seul — avertir Ducrot qu'il eût à prendre le commandement. Ce droit revenait à Wimpffen, plus ancien. Mais n'ayant rejoint que la veille, peu aimé du maréchal, le commandant du 5e corps était évincé, celui du 1er, plus au courant, choisi. Un moment, frappé de l'écrasante et subite responsabilité, Ducrot se recueillit, bouleversé, puis il s'écria : « Grand Dieu, qu'est-ce que le maréchal voulait faire ici ! » et, envisageant la situation sinistre, il

reprenait aussitôt, sans hésiter, son idée de la veille : à tout prix rallier Mézières, refuser le combat, et pour cela concentrer l'armée sur les plateaux d'Illy, de Saint-Menges, de Fleigneux, d'où l'on gagnerait l'ouest, le long de la Belgique, par les chemins vicinaux, les traverses de la Falizette, qu'il s'imaginait inconnus de l'ennemi, parce qu'ils ne figuraient pas sur la carte française; ils figuraient, en revanche, sur les cartes allemandes. Malgré les supplications de son état-major : « Ce serait une affreuse déroute!... Ne valait-il pas mieux attendre?... » Ducrot persistait :

— Attendre quoi? Que nous soyons complètement enveloppés?. . La retraite, c'est notre dernière chance de salut. Il n'y a pas un instant à perdre! Trêve de réflexions. Exécutez mes ordres. Vous, Margueritte, vous couvrirez le mouvement!

Pensif, le général retournait vers la division, tandis que Ducrot, piquant des deux, partait rejoindre Lebrun, dont le corps aurait à recevoir, à reculons, avec la division Margueritte, le plus rude choc.

Robert, encastré entre Wahl et Cambroche, commençait à s'énerver d'attendre. A voir les camarades, un peu partout, tomber sous l'obus, la tribu, immobile, s'ennuyait ferme. Le dos de M. Taillefer marquait par de brefs haussements d'épaules une irritation; Biskra, dont la robe grise avait sous le soleil des reflets de soie, grattait le sol d'un sabot rageur. M. de Marles, sur le front de l'escadron, allait et venait, imperturbable. Robert eut un soupir quand il entendit les commandements s'élever, la cascade des voix retentissantes se prolonger...

— *Peloton, demi-tour à gauche!* ordonna violemment M Taillefer.

La botte au pivot, la tête à droite, les rangs conversèrent, alignés comme des barres. On se dirigea vers la gauche du calvaire, face à des hauteurs nues. Puis, de nouveau retentit la sonnerie aux officiers. Enfin on allait savoir, faire quelque chose! Biskra partait comme

une flèche, galopant derrière l'alezan de M. de Marles, dont les balzanes s'enlevaient, dans un rythme cadencé

— Pas trop tôt! grogna Cambroche.

Et Robert se dit : « Enfin, on va bouger. »

Quand le groupe des officiers dans un flot de poussière reparut, M. Taillefer semblait à la fois plus content et plus grave.

— Mes amis, dit-il, l'armée va battre en retraite. La division est désignée pour la protéger. Je suis sûr que vous soutiendrez la vieille réputation des chasseurs d'Afrique.

En mots simples, il évoqua les exploits du 1er chasseurs, — et dans chaque régiment les officiers rappelaient ainsi les combats de Crimée, de Lombardie, du Mexique. « Il est probable que nous ne nous reverrons pas tous, dit le général de Galliffet aux officiers du 3e. Je vous fais mes adieux. » M. Taillefer retraça l'héroïque sacrifice des cuirassiers de Reichshoffen. Même rôle leur serait peut-être aujourd'hui dévolu. Tous se remémorèrent la poignée de vaillants rencontrée quelques jours plus tôt, cette cinquantaine d'éclopés sordides et glorieux, devant lesquels, sabre au clair, le régiment avait défilé. Et cette image, loin de les attrister, leur grandit l'âme, les fit tressaillir, dans un élan fébrile, une exaltation de dévouement et de bravoure Les mâles figures regardaient droit; les médailles brillaient sur les poitrines bleues et les buffleteries blanches. M. de Marles, face à l'escadron, le contemplait. Il avait retiré de ses fontes des gants blancs glacés, et, rênes lâches sur l'encolure, paisiblement il les lissait, les boutonnait. Les chevaux, repris en main, sentaient le mors, se rassemblaient sous les jambes nerveuses. D'un bout à l'autre de la division, un souffle courut.

Anxieusement les regards sondaient l'horizon. Les hauteurs qui de Saint-Menges vont jusqu'à Fleigneux, le Hattoy couronné d'un bouquet sombre, s'animaient, de l'autre côté du vallon de Floing, de troupes en marche. On se demanda, à la couleur des uniformes, si ce n'était

pas de l'infanterie de marine. Mais des cavaliers casqués faisaient la navette, descendaient jusqu'au ruisseau. On en vit même qui galopaient jusqu'au bourg d'Illy, au pied du calvaire. Des coups de canon partaient du Hattoy; sur toute la ligne des hauteurs surgissaient des batteries, qui crachèrent rouge, s'enveloppèrent de fumée. Quelques obus arrivèrent jusqu'aux rangs. Tout le 7e corps alors garnissait la crête, mettait son artillerie en ligne. Le fracas de la bataille s'étendait maintenant sur l'immense cercle; le soleil, dans le resplendissement de l'azur, s'élevait, découpant sur la terre sèche l'ombre nette des arbres : lumière chaude où les choses s'épanouissaient, dans une vie heureuse.

C'est alors que sortant de l'Ardenne, de tous les taillis au loin parsemés de villages, des futaies silencieuses, des petits hameaux perdus, une avalanche de bestiaux et d'hommes, chassés par la peur, traqués par la fusillade et l'incendie, se rua, glissant à travers les champs et les routes hérissés de soldats, filtrant le long des parcs et des convois. C'étaient des paysans poussant aux roues leurs chariots surchargés de pauvres meubles; des vieilles traînant des brouettes grinçantes, où s'empilaient des hardes nouées d'un mouchoir; des femmes et des enfants en pleurs. Ils tournaient de côté et d'autre leur visage hagard, leurs yeux stupides. Quelques-uns piquaient de leurs gaules des bandes de moutons ou d'oies, traînaient une vache. Pêle-mêle, se cognant à cet exode de misère, les bêtes des bois et des champs fuyaient aussi, affolées. Des fauves avaient déserté leurs tanières, sangliers qui fonçaient droit, loups clignant au jour leurs prunelles sauvages. Des oiseaux tourbillonnaient par bandes. Des lièvres roux détalaient. Toute cette panique roulait vers les bois de Belgique.

Un renard fila comme un éclair, zigzaguant à travers les rangs des chasseurs d'Afrique. Des cris, des quolibets, des rires montèrent en tempête :

— Hou ! Hou ! *Fissah ! Baleck*[1] !

[1] « Vite ! Attention ! »

Et pendant cette seconde on oublia le feu crépitant, la mort qui partout suspendue volait. Robert, en voyant les obus tomber sur un régiment de lanciers voisins, se réjouit égoïstement. Il n'avait plus la notion du temps. Quelle heure était-il? Entre neuf et dix heures peut-être?... Maintenant la grêle dardait plus dru, le fracas était terrible. Une fumée opaque planait au-dessus du ravin. La batterie divisionnaire, capitaine Hartung, en avant, tirait comme à l'exercice, avec une intrépidité superbe. A mesure que les servants tombaient, les sous-officiers les remplaçaient. Les pièces chargées sans discontinuer, brûlantes, tonnaient coup sur coup; elles ne se turent que quand les coffres furent vides. Le feu s'acharnait sur elles, Hartung ripostait inébranlable, jusqu'à sa dernière gargousse. On vit un moment Margueritte, qu'accompagnait le garde champêtre d'Illy pris comme guide, causer avec le général Brahaut. Et aussitôt, ce bruit : on allait charger! Des vieux, pour avoir une dragonne plus solide, tirèrent leur mouchoir et, l'ayant noué à leur main, l'assujétirent à la poignée du sabre. Wahl, ayant roulé le sien, arrangea fraternellement celui de Robert :

— Et tu vois, le poignet comme ça, le tranchant bien à droite!

Robert n'apercevait devant lui, au-dessus de la fumée, que le ciel bleu. Les rangs précédents, le 3e chasseurs d'Afrique devant eux, lui cachaient la crête. Une étrange ivresse s'était emparée de lui, un oubli de tout ce qui avait été jusque-là sa vie; il s'incarnait dans cette minute frémissante, où vibrait toute l'énergie de sa jeunesse. Ses forces étaient décuplées, de se sentir coudoyé, soutenu par ses compagnons, ces amis qui étaient de si rudes lascars, avaient fait la guerre, et dont l'enthousiasme portait le sien. Le dos trapu de M. Taillefer lui inspirait une confiance sans bornes. Il eût, éperonnant Corsaire, suivi la croupe musclée de Biskra jusqu'au bout du monde. Tous partageaient à leur manière cet enivrement. Cambroche ricanait de

plaisir; la face matoise de Pirard se plissait avec une malice goguenarde; Wahl était sérieux. Livournet fébrile; Gerboz, raide, tenait sa trompette prête. Soudain les sonneries éclatèrent : Gerboz emboucha le cuivre et, à p'eine gorge, cria les notes pressées, haletantes, le lancer joyeux de la charge. D'un seul ébranlement, aux voix fortes des officiers répétant l'ordre, l'escadron, le régiment, la brigade étaient partis

Margueritte, ayant quitté Brahaut dont les lanciers, les chasseurs et les hussards devaient l'appuyer à droite, venait de pousser de front les chasseurs d'Afrique. Allant reconnaître lui-même le terrain, il était descendu au galop vers le ruisseau de Floing. En sens inverse, déjà les tirailleurs de Nassau grimpaient. Ils étaient à quelques centaines de mètres, atteignaient le remblai de la route qui d'Illy à Floing borde le ruisseau. Margueritte avait rebroussé chemin, couru à ses régiments, et le bras tendu :

— Enlevez-moi ça, mes chasseurs !

Galliffet en tête du 3e, le 1er déboîtant à droite, le 4e à gauche, la brigade, dans un nuage de poussière, dévala les pentes. Margueritte, contre le calvaire, la suivait du regard. Le 3e atteignit vite les tirailleurs, sabrés, culbutés. La route alors, en déblai surgit, saut formidable, que l'alezan de Galliffet franchit d'un bond. Mais derrière lui, des pelotons s'écrasent, des cris s'élèvent : — A droite ! à droite !... Les escadrons s'ouvrent, fondent en ouragan entre les compagnies espacées, qui les foudroient à bout portant. Le corps à corps en désordre tournoie. Un escadron, capitaine Rapp, parvient presque aux batteries, sur la pente du Hattoy. La charge partie en rangs serrés se rompt. Le 4e, obliquant davantage vers Floing, va se perdre dans les carrés, n'arrive pas même aux troupes de soutien. Le 1er, tournant vers Illy, se clairsème. L'escadron de Marles en colonne longe le ruisseau, s'engouffre dans les jardins et les rues du village. Une mêlée confuse disperse le peloton. On sabre autour de soi, comme on peut.

Robert, escorté de Wahl, — où donc est Cambroche ? Pistolet fait-il des tours aux Allemands ? — galope, galope éperdument. Son poignet lui cuit parce qu'il a frappé comme le lui avait recommandé Wahl, le tranchant bien à droite, trop fort. Le coup a sonné sur un casque, le fantassin s'est écroulé. Est-il mort ? Ça n'est vraiment pas difficile de se battre ! Il n'y a qu'à rendre à Corsaire et à taper. Tiens, voilà M. Taillefer, Pirard ne le lâche pas d'une longueur. Il a l'air content, le lieutenant, il se redresse sur ses étriers, son flottard bouffe, ses vieux petits yeux gris furettent. Mais qu'est-ce qu'a Wahl ? Pourquoi s'arrête-t-il ? L'Alsacien range Sidi-Brahim contre une auge de pierre où de l'eau coule. Le vieux cheval boit en sifflant, et Wahl, tranquillement aspire, dans le creux de sa main, indifférent aux coups de feu qui le visent, partent des maisons. Il est de mauvaise humeur parce que sa lame à glissé sur la semelle de cuir que le Prussien portait — le chameau ! — sur sa poitrine. Un si beau coup !... C'était à refaire. Et puis l'arriéré du compte... Avec la rancune, sa dette depuis Pont-à-Mousson allait grossissant.

Livournet, seul à la poursuite d'un fantassin qui se sauvait à toutes jambes, chargeait, grisé d'air, le sabre haut. Le même aveuglement farouche qui l'emportait l'autre jour, dans les bois, l'attachait, frénétique, à la chasse du malheureux. Sa rage se doublait de la souffrance aiguë que lui causait, au cou, le sillon d'une balle. Sur son col jaune un filet rouge avait coulé. A voir son sang, l'exaspération l'avait rendu comme fou. Sa cervelle chaude, aux idées promptes, son entrain de Bordelais blagueur, cher aux dames, tournait à une férocité carnassière, où l'homme des hordes primitives jetait son cri. Devant lui l'uniforme sombre sautait : il voyait les clous des grosses semelles; puis plus rien : où était l'animal ? A fond de train, Livournet longea un mur, aperçut au passage le Prussien au guet qui riait et soufflait, et vlan ! détendait sa lame courte; Livournet l'évita d'un retrait, sabra dans le vide, sentit avec stu-

peur Dandy qui résistant au mors, hennissant de douleur, l'entraînait vertigineusement. Qu'avait cette bourrique!... Il vit que son cheval avait la croupe en sang, lardée à fond. Il hurla des injures ignobles, et ne pouvant maîtriser sa bête, le brigadier furieux, emballé, fila en flèche, sur une route déserte, vers les bois du Nord...

Robert et Wahl dressèrent l'oreille. Là-haut, sur le calvaire, grêle, le ralliement sonnait. A quelques pas d'eux, les notes du vigilant appel retentirent. Gerboz, une lueur sur son visage taciturne, gonflait les joues, lançait au loin le son connu, le rythme dont la cadence martelée disait la réunion, la joie de se retrouver, victorieux, vivants, le repos près du chef. Les vibrations du cuivre s'éteignaient, renaissaient, et de partout les dolmans bleus, dociles, apparaissaient, se groupaient. Les chevaux écumant et fumant hennirent de se revoir. A la sortie du village, le peloton reformé trouvait l'escadron. On se compta. A la tribu, Livournet manquait. Trois blessés rejoignaient péniblement. La tristesse, courte, se dissipa, quand on vit le perruquier de l'escadron, qui démonté accourait sain et sauf, faisant des gestes, très en arrière. Même, on rit de bon cœur, détendus. Le sang aux pommettes, Roger, fouetté par la course, après avoir retrouvé quelques forces, se penchait sur l'arçon, plié en deux. M. de Marles, ses gants noircis, était nu-tête. Une balle lui avait rasé le front, fait sauter le képi. Il était très pâle, très calme, une résignation stoïque dans les yeux. Quand son ordonnance lui offrit, en guise de coiffure, une chéchia au gland bleu, il la prit en silence, la planta crânement sur l'oreille, en vieux chass' d'Af, très jeune. Et ses cavaliers lui trouvèrent ainsi plus d'allure encore qu'avec les trois galons de son képi.

— Il est *schbeb*[1] ! dit Cambroche.

Il fallut remonter la pente. Alors il sembla qu'on

[1] Chic !

rentrait dans un enfer. Les obus tombaient si vite, éclataient si pressés qu'ils soulevaient en avant comme un mur de terre.

Quand la brigade Galliffet, lentement ralliée, fut revenue sur le calvaire, elle y trouva Margueritte mécontent. Longtemps il avait regardé tourbillonner l'essaim bleu, bondir les galops blancs. Malgré l'élan, on s'était désuni. Les carrés sabrés s'étaient reformés aussitôt; les troupes de soutien grossissaient; les batteries, objectif véritable, restaient intactes. La division Brahaut, au lieu de charger de flanc, s'était bornée à une démonstration vaine, et rejetée, ou d'elle-même gagnant les bois du Petit-Terme, de l'autre côté de la Givonne, elle allait donner dans la cavalerie ennemie, se désagrégeait toute Le général Brahaut, avec son état-major et son peloton d'escorte, tombait aux mains d'un escadron; de Bernis s'échappait, entrait en Belgique.

Près de la brigade Tilliard, qui, gardée en réserve, avait mis pied à terre dans un creux, profité même du répit pour faire manger un peu d'avoine aux chevaux, sous les balles, — la brigade Galliffet, trépidante encore, vint à son point de départ se reformer. Sous le ciel bleu, sous le soleil, où le plateau tragique étalait ses labours rouges et ses verdures, une fumée âcre tournoyait au-dessus de l'armée acculée. Les obus la ravageaient comme la grêle un champ d'herbe. Vis-à-vis, les batteries allemandes tonnaient plus fort. Les colonnes noires grouillaient plus denses. Rien ne pouvait entraver dorénavant leur marche triomphante. A l'est de Fleigneux, les escadrons du Prince Royal se joignaient à ceux du Prince de Saxe. Les deux branches des tenailles s'étaient refermées. L'étau de fer et de feu était rivé, irrévocablement.

VI

Il était onze heures. Depuis que Margueritte avait quitté Ducrot, la bataille, à ce moment compromise, était perdue. L'armée, pour la troisième fois, avait changé de maître; la retraite, décidée vers sept heures, entamée aussitôt, était suspendue vers neuf heures : Ducrot, qui avait remplacé Mac-Mahon, était remplacé par Wimpffen. Revirement complet.

Malgré les observations de Lebrun, qui, rassuré par l'admirable tenue de la division de Vassoigne à Bazeilles, et ne voyant rien du reste de l'action, croyait battre bientôt les Bavarois, Ducrot, sitôt nommé, avait fait commencer le mouvement en arrière. Pendant que la division Lartigue contenait les Saxons sur la Givonne, les autres divisions du 1er corps venaient de se mettre en retraite par échelons, remontaient vers le bois de la Garenne. Au 12e corps, les troupes de Lebrun, luttant pied à pied, n'avaient pas encore évacué entièrement Bazeilles, quittaient seulement la ligne du ruisseau, lorsque Wimpffen — il était huit heures et demie — avait tiré de sa poche une lettre de commandement signée du ministre de la guerre. Il l'avait tenue secrète après l'investiture de Ducrot; n'importe, maintenant il revendiquait le pouvoir. Il en avertissait le général en chef et l'Empereur.

D'une bravoure sans tache, mais demeuré à ses illusions de Solferino, imbu, à la suite de son passage à Paris, de l'idée politique qu'il fallait toujours marcher vers Metz, au-devant de Bazaine, ignorant tout de la situation stratégique de l'armée où il était tombé

l'avant-veille, Wimpffen, tardivement, assumait une responsabilité que rien ne le forçait à prendre. Que leur voulait Ducrot avec sa retraite ? Comment l'armée, si lasse, la supporterait-elle? Qu'est-ce qui pressait tant? Lebrun n'était-il pas victorieux, l'ennemi faiblissant à Bazeilles? « Tu auras les honneurs de la journée! » dit-il au commandant du 12e corps, et à l'Empereur : « Dans deux heures, nous les aurons jetés à la Meuse! »

Rencontrant Ducrot, qui violemment l'adjure, au nom du salut de l'armée, de laisser continuer la retraite, bientôt il ne sera plus temps! Wimpffen riposte : — « Nous n'avons que la cavalerie derrière nous. Douay la maintiendra. Quant à nous, réunissons-nous pour écraser ce qui est devant Lebrun! — Mais ces colonnes qui se dirigent vers Illy, proteste Ducrot. — Illy? qu'est-ce que c'est que cela? »

Et comme Ducrot lui montrant la carte dépliée sur l'arçon de sa selle, répétait : « Il n'y a là, entre la Meuse et la frontière belge, qu'un point de passage. C'est Illy. Si les Allemands s'en emparent, nous sommes perdus! » Wimpffen y jetait à peine un coup d'œil, et impatient : — « Oui, oui, tout cela est très bien. Mais pour le moment Lebrun a l'avantage, il faut en profiter. Ce n'est pas une retraite qu'il nous faut, c'est une victoire. »

Ulcéré, Ducrot s'écria :

— « Ah! il vous faut une victoire. Eh bien! nous serons trop heureux si nous avons une retraite ce soir! »

Et, la mort dans l'âme, il s'éloignait au galop, pour obéir.

Les troupes, qui se retiraient vers le nord-ouest, avaient alors dû refluer vers le sud-est. Il fallait reprendre les positions abandonnées Au 12e corps, dans une mêlée sauvage, les marins de Vassoigne, à Bazeilles, ramenèrent les Bavarois jusqu'à la place de l'église. Les jeunes recrues de Lacretelle, au nord du château

de Montvillers. forcèrent des batteries à se replier. Mais les renforts bavarois et saxons grossissent. Lacretelle est rejeté, désuni, sur Balan; les compagnies bavaroises, s'ouvrant à la serpe un chemin dans les haies, débouchent du parc de Monvillers. Dans Bazeilles qui flambe, au fracas furieux de la fusillade, parmi la foudre des obus, les marsouins reculent. La villa Beurmann succombe enfin. Une poignée de héros avec le commandant Lambert, dans la maison Bourgeois, se défend jusqu'à la dernière cartouche. C'en est fait; le 12e corps, rompu, cède, se retranche dans Balan, tandis que toutes les maisons de Bazeilles, méthodiquement incendiées, crépitent dans un énorme brasier, où les vainqueurs, férocement, tuent pêle-mêle habitants et soldats; une odeur d'oignon brûlé se répand. Les Allemands prennent pied, hissent leurs premières batteries sur la rive droite de la Givonne.

Au 1er corps, après sa vaillante lutte, la division Lartigue, refoulée sur Daigny, que les Saxons enlèvent, repasse la Givonne et de son feu la barre. Mais les divisions Pellé et L'hériller, qui réoccupent à ce moment la crête, ne peuvent empêcher les tirailleurs de la garde prussienne de descendre à leur tour le ravin et de s'établir dans Givonne, où bientôt dix canons français qui s'aventurent sont capturés. Des hauteurs d'Haybes et de Villers-Cernay, les quatorze batteries de l'artillerie de la garde mitraillent les divisions, après avoir écrasé la division Wolf, qui a reculé jusqu'à la lisière de la Garenne, et les cavaliers de la division Michel, qui retraitent au nord vers la Belgique, à travers le réseau des uhlans, dans les bois.

Au 7e corps, tout le long de la crête des mamelons de Floing et d'Illy, artilleurs, fantassins, malgré la canonnade qui maintenant du mont d'Iges les prenait à revers, étaient en plein combat avec les batteries du Prince Royal, ses colonnes profondes d'infanterie. Sans relâche, elles dégorgeaient du défilé de la Falizette, par cette route où depuis deux jours eût dû s'écouler l'ar-

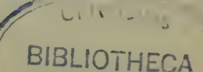
mée vers Mézières, où ce matin même peut-être elle aurait pu encore, en partie, passer... Douay montrait à Wimpffen sa ligne menacée; il espérait tenir, mais à condition que le commandant en chef fît garder le calvaire d'Illy. Wimpffen partait, déclarant, imperturbable : — « Je veillerai à ce que le 1er corps s'y porte en forces. Il y aura tout à l'heure plus de monde qu'il n'en faudra. Courage, il nous faut une victoire ! »

La division Margueritte, à sa place de ralliement, achevait de se reformer. Le général eût voulu faire recommencer la charge; les pertes subies, la certitude de n'être pas appuyé, l'en détournaient. Mais impossible de rester sur cette crête où de tous les coins de l'horizon les obus pleuvaient. En avant de sa brigade, le général Tilliard, sur son cheval noir, impassible, inspectait du bout de sa lorgnette le théâtre mouvant de la fournaise : en face, les hauteurs tonnantes; à gauche, à l'extrémité du vallon de Floing, entre la croupe du Hattoy et le rebord du plateau, tout en contre-bas, les toits d'ardoise du village; plus loin, les vertes prairies, la courbe bleue de la Meuse. Tout à l'heure, simplement, Tilliard avait dit à ses hussards : « Mes enfants, il nous faut tous mourir pour la France aujourd'hui !... »

Criblée de projectiles, la division rompit, en colonne de pelotons. Comme le sien allait se mettre en marche, M. Taillefer se retourna, dit à Wahl :

— Prenez la place de Livournet.

L'Alsacien poussa son cheval, vint se ranger à droite de Cambroche. Un autre homme, à côté de Robert, s'aligna. C'était un vétéran du Mexique, connu dans le régiment sous le sobriquet de Trompe-la-Mort. Il avait des yeux bigles et de longues moustaches noires, retombantes. Robert, habitué à Wahl, se trouva dépaysé. Son ivresse était dissipée. Autour de lui, tout ce carnage ! Il y avait des vides, dans le peloton... Des camarades démontés ralliaient encore, courant dans le labour, courbés, rétrécissant les épaules pour offrir



moins de prise aux balles. D'autres traînaient leurs bêtes boiteuses. Quelques-uns avaient enfourchés des chevaux errants. Même, un sous-officier, dans le peloton voisin, caracolait, très fier, sur une jument de uhlan... Pauvre Livournet la main-aux-dames! qu'est-ce qu'il était devenu? Allait-on le voir réapparaître? Gisait-il de l'autre côté du ruisseau?...

Le Bordelais vivait encore. Lorsque, emballé par Dandy, dans une course folle, le fouet de l'air aux tempes, il s'était lancé malgré lui sur la route libre, l'aveugle galop l'avait à travers champs mené jusqu'au sommet d'une colline; Dandy, exténué, soufflant, obéissait enfin au mors, s'arrêtait, la bouche sciée. Livournet allait faire volte-face quand, entre le village d'Illy et lui, un escadron allemand se déploya. Comment rejoindre? Par là, peut-être, en entrant dans le bois? Ensuite il se rabattrait... Il tomba sur une route, près d'un moulin, où des convois et des parcs s'entassaient, prisonniers, sous la garde de uhlans à tunique verte. Fuir d'abord, suivre le ruisseau, qui remontait vers la tranquillité des bois... Mais on l'avait aperçu. Des cris, des galops martelés le poursuivirent. Une balle siffla. Toute sa rage revint; éperonnant Dandy qui d'abord butta, puis redevenu fou sous la douleur fonçait l'encolure tendue, il empoigna, sabre pendant à la dragonne, sa carabine en bandoulière, et, leste comme un acrobate, en un temps d'éclair chargea, se retourna, tira. Dandy, le mors aux dents, filait. Derrière lui, Livournet entendait toujours les cris de chasse, le lourd galop. Un cauchemar le ballottait, au saut des fossés, du talus. dans le défilé fantastique des arbres. C'était lui qu'on traquait, à présent! L'image de la patrouille qu'il avait forcée dans les bois de Beaumont, et tout à l'heure le trot du fantassin devant lui, lui traversèrent l'esprit. Chacun son tour. Il éprouvait, non de la peur, mais une stupeur, et la volonté têtue de s'en tirer. L'instinct de la conservation doublait sa hardiesse de

cavalier habile. Il excitait Dandy, au lieu de retenir rendait la main ! « *Adrop ! Adrop !* » Cette fois il y allait de leur peau. Les oreilles bourdonnantes, il se jeta dans le taillis.

Des ravins ombreux s'ouvraient sous les branches. Il foula un sol de feuilles épaisses et de mousse. Les autres ? Dépistés. Une fraîcheur, un silence infini l'imprégnaient, entraient en lui. Plus d'obus, de sang, de fumée, de poussière. La grande rumeur d'hommes et de chevaux s'était tue. Hagard, il contemplait, sans comprendre, le sabre qu'il tenait à la main, et ces solitudes où la lumière dorée et verte, sous les feuilles, flottait dans une gloire paisible. Il essuya ses tempes ruisselantes, à pleins poumons respira le parfum d'oasis. Dans le recueillement des grands frênes, des bouleaux frémissants et des ormes, il n'entendait d'autre bruit que le battement de son cœur et le soufflet de forge de Dandy. Des insectes bleus se balançaient sur des palmes de fougères. Un oiseau égrena ses trilles.

Sauvé ? Pas encore. Il était reparti, s'orientant au hasard. Il déboucha sur une route montante, et aussitôt réentendit au loin l'immense tumulte, le grondement monstrueux de la bataille. Il vit en même temps un cavalier, sorti d'où ? fondre sur lui. Une main énorme et velue empoignait sa bride. Il se dégagea d'un coup de sabre ; Dandy, les éperons au ventre, fuyait. Et derrière eux, une détonation, des abois rauques, la meute ; comme il escaladait les remblais, rentrait dans l'océan des feuilles, il poussa un juron : — Aïe, au mollet ! Il ressentait seulement sa blessure. Du sang coulait sur la basane... Encore des ravins, un ruisseau, le silence, la fuite saccadée des arbres, et voilà qu'il arrivait à une petite maison forestière, devant laquelle Dandy, râlant, s'abattait. Une femme, des enfants se montrèrent... Livournet se retrouvait assis sur un banc, étourdi, sanglant, son ceinturon dégrafé.

Le garde venait de lui enlever son sabre. La femme, d'un linge mouillé, lui tamponnait le front. Par la

porte ouverte, il apercevait l'édredon rouge d'un berceau, le cuivre luisant d'une bassine, une marmite mijotante, pendue à la crémaillère, un pot de géranium sur une table, tout un coin de vie humble, dans un paysage de repos... Et le cauchemar continuait. Les uhlans au galop se précipitaient. Déjà l'officier allemand tirait de ses fontes un pistolet. Mais de derrière la maison, un autre officier étranger et quelques soldats en armes sortaient, s'interposaient.

— Laissez cet homme, Monsieur, vous êtes en Belgique.

L'Allemand consultait sa carte, ricanait et, saluant l'officier belge, piquait des deux, suivi des uhlans.

Livournet, sous le regard compatissant de ses sauveurs, dans la douceur poignante de ce havre de soleil, de silence et de verdure, sembla comme un homme qui s'éveille. Mais non, c'était un nouveau rêve ! Qu'est-ce que c'était que ce pays où l'on ne s'égorgeait pas, cet autre monde, ce paradis invraisemblable de lumière calme, d'ombre douce ? Et ce silence surtout, ce profond, ce reposant, cet adorable silence !... Et là-bas, là-haut, à des lieues et des lieues sans doute, mais non ! tout près d'ici, sous des tourbillons de fumée et de poussière, hommes ivres et chevaux fous, parmi le tapage des tambours et des cuivres, la clameur des foules éperdues, dans un fracas de tonnerre, on se massacrait !... — Ses camarades ! Leur souvenir lui déchira le cœur... Etait-ce possible ? Il était là, il était, lui, prisonnier de ces braves gens. Et devant la maison couverte de lierre, Dandy gisait, les pattes raides. Livournet, bouleversé d'émotion, de fatigue et de souffrance, fondit en larmes.

Là-haut, sur le plateau, les escadrons longeaient la lisière de la Garenne, mais il y eut un temps d'arrêt, des galops d'officiers d'ordonnance. Puis la cascade des commandements jaillit. Des généraux de brigade aux colonels, répercuté par les voix innombrables des

commandants et des capitaines, l'ordre descendait, rebondissait, au heurt bref des tonalités chantantes :

— *Garde à vous, pour défiler !*

A la brigade Tilliard, où l'on n'avait pas le sabre à la main, d'un seul éclair, les lames courbes étincelèrent. Sur un petit monticule, en avant de son escorte, entouré de tous les officiers attachés à sa personne, Margueritte, rassemblant son cheval bai, se tenait immobile, le buste droit dans son mac-farlane flottant, sa cravate de commandeur au cou, les yeux fixés sur cette masse de chevaux et d'hommes, qui dans l'ouragan meurtrier était comme le prolongement de lui-même, sa pensée vivante Les obus éclataient en foudre.

— *Alignés dans chaque peloton et dans chaque rang, et au pas !* dirent les voix des capitaines.

De son regard grave, le général dénombrait, évaluant les pertes, prenant possession de tout ce qui restait d'énergie et d'élan. Les hommes au passage se tournaient vers lui ; et redressant la taille, vétérans barbus et chevronnés, compagnons d'Algérie et du Mexique, ils lui donnaient leurs âmes, dans ce salut muet. Jamais ils n'avaient à ce point senti, survivants de la mêlée, prédestinés peut-être à un entier sacrifice, quel lien de solidarité magnifique, dans cette atmosphère de mort, les unissait au chef glorieux, dont une parole, un signe, contenaient leur sort. Et comme ils étaient fiers de lui, il était fier d'eux. Confiance réciproque qui faisait grand, sous le feu, ce défilé des chevaux et des hommes, alignés comme à la parade.

Robert, éreinté, se détendit dans un bâillement de faim.

— Cent sous d'un verre d'eau ! dit Cambroche !

Et Trompe-la-Mort grommela :

— Faut-il que t'aies soif !

On rit. Le Parisien, hydrophobe, ne connaissait que le vin, et mieux encore, l'absinthe. Sa peau de bouc,

toujours vide, était toujours pleine. Maintenant, sur l'arçon des selles, les peaux dégonflées étaient sèches. Tous avaient le gosier ardent. « Sacré tapage ! Ça ne finirait donc pas? Où se mettre, pour ne pas recevoir tous ces pains de sucre sur la tête !... » Les plaisanteries, pour leurrer l'attente, se croisaient. On se battait les flancs, afin d'en dire de drôles... Ah ! voilà un coin où l'on allait être tranquilles ! La division venait de s'arrêter à la naissance d'un ravin, le Fond-du-Loup, entre les mamelons d'Illy et de Floing. On respira un moment. Maintenant, c'était des cuirassiers, qui près d'eux, miroitant en longues files, au soleil, recevaient les bombes Et les chasseurs d'Afrique se consolèrent : il y en avait pour tous ! Mais bientôt, la grêle les atteignit de nouveau. Un obus qui tomba devant le peleton creusait une excavation béante : les mottes de terre leur cinglèrent le visage, couvrirent les habits, les selles. Un fragment de fonte lacéra le manteau de Pirard, paqueté sur le devant. Le Normand, jusque-là résigné, se fâcha; son amour de la propriété, son avarice soigneuse étaient blessés. Il cria :

— Si on abîme les effets, à présent !

La place devenait intenable, il fallait chercher ailleurs. On se dirigea vers le bois de la Garenne. Mais, pleuvant toujours de ce cercle impitoyable qui foudroyait à distance, les obus suivaient.

Divisionnaire et brigadiers en tête, les régiments allaient atteindre la lisière, franchir le petit fossé, quand, devant le 1er hussards, le général Tilliard et son aide de camp, qui avançaient côte à côte, sont frappés du même obus, éclatant entre eux. Le colonel de Bauffremont met vite pied à terre, soulève le général. On l'étend contre le talus. Sa chaîne de montre brille au soleil. L'aide de camp avec ses aiguillettes d'or gît sous son cheval. Que faire?... Laissant à regret ces vaillants, la brigade de hussards et de chasseurs s'éloigne de leurs formes inertes, et conduite par Bauffremont, elle pénètre sous bois.

Les chasseurs d'Afrique sautent le talus, sous les yeux du général de Galliffet, qui entre le dernier. Par les taillis drus, les fourrés, les buissons où les jeunes arbres hérissent leur gaulis, les cinq régiments s'espacent. Les rares allées sont un inextricable fouillis de régiments de ligne en désordre, d'isolés, de caissons et de canons. Mieux vaut encore se glisser sous les rameaux, à travers les troncs qu'on heurte du genou, sous le soufflet des branches qui vous décoiffent, vous courbent en deux. Robert eut une seconde de découragement : on n'était pas plus à l'abri dans le bois que sur le plateau; l'affreux concert redoublait. Les obus tombaient avec rage, éclataient serrés au-dessus, au milieu d'eux; le bois n'était qu'un craquement de branches fracassées. Les paquets de feuilles, les débris de bois sautaient au visage, parmi le sifflement des morceaux de fonte. Des arbres étaient coupés net; de grands pans de verdure pendaient. On eût dit qu'une armée de bûcherons ahanait, dans un bruit infernal de cognées.

Les chevaux pris dans l'amas des branchages, des ronces, se débattaient, déchirés, saignants. On marchait en file indienne, tous les pelotons mélangés. Dans une clairière encombrée, près de la ferme de Quirimont, M. Taillefer essaya en vain de grouper ses hommes. On débouchait dans tous les sens, par des pistes entre-croisées. Les rafales d'obus tombaient toujours. Il fallait au plus vite sortir de ce maudit bois ! C'était à croire, devant la précision mathématique de cette pluie de fer, que les Allemands, là-bas, des hauteurs, repéraient les moindres mouvements, suivaient sur le terrain de meurtre comme sur une carte. Le miroir d'or des cuirassiers ou le moutonnement blanc des petits chevaux arabes, autant de cibles où l'obus s'acharnait à coup sûr. Et dans les taillis froissés, fauchés, avec une hâte angoissée, la marche reprit, coupée d'arrêts, de chutes. L'effarement de Robert croissait. Il était seul au milieu de visages inconnus, sous

le cyclone qui hachait les rameaux, la chair. Des images horribles l'accompagnaient : un hussard décapité, un cheval qui barrait la route, perdant ses entrailles. Ils arrivaient enfin, au bout d'une demi-heure, à la lisière opposée. Il leur sembla que la traversée avait duré cent ans.

Bordant le bois, les trompettes sonnaient le ralliement. Chacun lançait les notes d'appel, en les faisant suivre du refrain des régiments. Gerboz, dans son cuivre qu'une balle avait bossué, jeta, noir d'effort, la chanson brève et moqueuse du 1er : « *Paiera qui pourra!* »

Ainsi les unités, péniblement, se reformèrent. Homme à homme, on rejoignait dans un vallon; beaucoup étaient à pied, çà et là erraient des bêtes sans cavalier. Des blessés, affalés sur leurs selles, se tordaient en convulsions. On les aidait à descendre. Ils étaient mutilés d'une façon affreuse. Les chevaux étaient rendus, les uns tremblants de fatigue, d'autres en proie à une excitation nerveuse, ruant et mordant. Beaucoup n'étaient qu'une plaie. M. Taillefer, qui, labouré par un tronçon de branche, se tenait la joue avec un mouchoir, passait la revue des siens. Les pauvres étaient en triste état. Quatre ou cinq boitaient, avec des atteintes profondes. Wahl frictionnait les boulets meurtris de Sidi-Brahim. De grosses molettes saillaient, entre les tendons. Robert se demanda si Corsaire le porterait jusqu'au bout. Mais de nouveau les obus, se déplaçant à mesure, frappaient en plein la division

On faisait l'appel, on remettait de l'ordre dans les paquetages, pendant que devant les officiers supérieurs Margueritte donnait le commandement de la brigade Tilliard au colonel de Bauffremont. Les escadrons, de vingt et un, étaient réduits à dix-sept. Le reste? Morts, blessés, disparus. Deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique avec le colonel s'étaient égarés. On était dans ce vallon comme dans une fosse. On ne voyait que le ciel et les bombes, et sur les deux crêtes courir des troupes débandées. Il fallait aller se terrer ailleurs. On

remontait à cheval lorsque Cambroche, passant la jambe, cria :

— Sacré mille tonnerres !

Une bombe, éclatée pourtant assez loin, venait de lui trancher deux doigts de la main de bride. Il secoua le poignet, laissa retomber son bras gauche, et machinalement reprit les rênes de sa main droite. Il souffrait le martyre, pâle à s'évanouir, résolu pourtant à suivre. Qu'est-ce que deviendrait la tribu sans lui ?

— Va-t'en donc ! lui dit Trompe-la-Mort.

M. Taillefer se retourna, vit le Parisien blême, sa main sanglante :

— A l'ambulance ! Qu'est-ce que tu attends ?

Mais Cambroche, secouant la tête, dit simplement :

— J'peux pas, mon lieutenant, j'ai la marmite où est la viande.

M. Taillefer se fâchait : Brévilly n'avait qu'à s'en charger...

— Va te faire soigner, mon garçon. Tu nous rejoindras après si tu peux.

Cambroche maugréa. Le cœur lui fendait, de quitter ses amis; jamais Pistolet ne voudrait sortir du rang ! Comme si ce n'était pas cette vieille bête jaune de Roger qui aurait dû écoper à sa place, il était fait pour l'ambulance !...

— Je vais me faire panser, déclara-t-il... Et *chouia*[1] !

Il s'éloigna, aux croupades de Pistolet protestant aussi à sa manière.

Sous la nappe d'obus, la division, conduite par Margueritte, gagnait vers l'est une ferme isolée, qui était au flanc du vallon; des turcos, autour de mitrailleuses, face à Givonne, l'avoisinaient.

— Tiens ! des gens de chez nous ! dit Wahl.

Les noires figures s'éclairèrent. Les tirailleurs bleu de ciel souriaient, de leurs dents blanches, à la vue des chasseurs d'Afrique basanés et de leurs couvre-

[1] « Attends un peu. »

nuques sales. Ils échangèrent en sabir des formules de connaissance, des interjections gutturales. Cette rencontre dans le naufrage du présent ancrait une minute réconfortante, le souvenir du passé. Nuits chaudes de kasbahs, petites places de cafés maures au soleil, bivouacs de route sous les étoiles... Robert respira cette enivrante odeur de l'Algérie, dont la nostalgie, à cette seconde, gonfla le cœur de beaucoup : musc et chair, jasmin blanc et tabac bleu... Une camaraderie spéciale unissait ces troupes exotiques, que leur réputation faisait jalouser de l'armée, regarder presque au passage comme des bêtes curieuses.

On stationna peu, on reprit la marche zigzagante et traquée. Par les pentes couvertes de voitures renversées et de caissons à l'abandon, des Triples-Levrettes vers la Folie-Noël, le moutonnement blanc de la division sinua. On se faufilait entre des lignes d'infanterie, qui, les unes l'arme au pied, les autres couchées, murmuraient d'être exposées ainsi, sans tirer, chair à boucherie Partout des flaques de sang, des corps étendus et défigurés; aux buissons, des lambeaux d'uniformes; un éparpillement d'armes, de sacs, d'objets de toute sorte Le soleil était alors au zénith, versait une splendeur aveuglante, où tout se détachait, sans ombre. Dans le jour doré, sur tout le plateau grouillant de foule compacte, flottait un vaste nuage fait de poussière rougeâtre et de fumées.

La soif torturait Robert... Cette bataille n'aurait pas de fin ! A peine devait-il être une heure. Pourtant, est-ce qu'on pouvait vivre longtemps comme cela?.. Il eut un soulagement quand, près d'une seconde ferme entourée d'arbres, il vit que la division s'arrêtait encore, mettait pied à terre. Il n'entendait plus l'assourdissant tapage, ne remarquait plus le sillon de projectiles, le remous des explosions. Non loin de lui, on tombait, on râlait. Il éprouvait une espèce d'horreur résignée, un fatalisme ahuri. Il n'eût pas fait un geste pour éviter la mort. *Mektoub!* C'était écrit.

Ils avaient longé des bataillons en cohue, des fuyards. Pourtant pas un de ces soldats d'élite, depuis le matin, dans leur incompréhensible tournoiement de place en place sous la mitraille, ne raisonnait. Une discipline tenace leur scellait aux lèvres les mots de révolte et de plainte, leur sarclait du cœur l'ivraie du doute. Ils se savaient une vieille troupe héroïque; un incroyable esprit de corps les maintenait dociles, résistants, dévoués. Ils s'entr'aidaient fraternellement. Les liens des tribus au lieu de se détendre s'étaient resserrés. Les officiers, qu'on connaissait depuis des années, que depuis quinze jours on servait en amis, ne rencontraient que des regards de sympathie et de zèle. Tous, obscurément, portant en eux, avec leurs traditions de gloire, l'image des frères de Reichshoffen, se sentaient voués aujourd'hui à quelque grave destin. Des peupliers, au coin de la ferme, frissonnaient sous le ciel bleu. De l'eau claire, avec un bruit doux, coulait dans une auge.

Quelques chevaux d'officiers s'y abreuvèrent. On déboucla les mors d'un côté, on suspendit au nez des bêtes bien lasses les musettes à moitié vides. Des bissacs jaunes de poussière, les quignons de pain, les morceaux de biscuit sortirent. Roger, qui ne digérait plus, maigre, avec un teint de spectre, debout comme par miracle, fit manger son cheval dans le creux de sa main. M. de Marles allait de l'un à l'autre, s'informant des blessures. Sa figure fine, sous la chechia, avait une tristesse fière, qui communiquait pourtant le courage. M. Taillefer rompit avec Pirard son dernier morceau de biscuit, mais il ne put le mâcher, tant sa joue le faisait souffrir. D'un bout à l'autre de la division, hommes et officiers cassaient ainsi la croûte, communiaient dans l'humble rapprochement du besoin. Beaucoup avaient l'idée qu'ils mangeaient peut-être ensemble pour la dernière fois. Après avoir longuement consulté sa carte, le général prit un morceau de pain que Jean Wurtz, son ordonnance, avait dans

son bissac, et, de la peau de bouc du soldat, se fit verser un peu de vin qu'il but avec de l'eau.

Rangée près de la Folie-Noël, la division, au repos sous les obus, semblait avec ses escadrons alignés une troupe paisible en manœuvres. Autour d'elle, jaillissant du bois, par tous les chemins du plateau, la déroute commençante précipitait son flot. Des faces du triangle, vers Sedan, les troupes non engagées, balayées par la tourmente, roulaient dans un pêle-mêle sans cesse accru.

Au 12ᵉ corps, brisé par sa lutte héroïque, Lebrun, pliant sous le dernier assaut des Bavarois, avait abandonné Balan. Seule la division de Vassoigne s'appuyait encore aux jardins et aux murs de clôture. Les deux autres divisions, entassées au vieux camp, achevaient de s'y désorganiser. Stupeur de Wimpffen, qui, venant de quitter Douay, voyait l'avantage de Lebrun lui échapper. Au lieu d'envoyer vers Illy les renforts si légèrement promis, il réclamait lui-même du secours. Douay, trompé par la présence au calvaire de quelques zouaves et turcos, qui lui faisaient supposer que le 1ᵉʳ corps était là, généreusement donnait la brigade Maussion et toute sa troisième division. Mais ces masses se croisaient sur le plateau avec des troupes du 1ᵉʳ corps, et dans un enchevêtrement fou, sous les obus, tous se débandaient, refluaient dans les bois de la Garenne déjà pleins, ruisselaient vers Sedan.

Douay, sur sa ligne de bataille, portait, en remplacement de la division Dumont, la division Conseil-Dumesnil, pour soutenir la vaillante division Liébert. Seule depuis le matin, celle-ci garnissait de son infanterie décimée, de son artillerie broyée, la crête nue que des hauteurs opposées cent quarante-quatre canons, établis de Saint-Menges à Fleigneux, foudroyaient. Trois batteries étaient démontées en cinq minutes; quarante caissons sautaient sur la ligne. Sur tout le mamelon de Floing, dans le ravin de Fraîcheau qui le longe en arrière, sur le plateau parallèle de l'Algérie,

c'était une lutte à distance, battue de face, battue de revers. Déjà l'infanterie prussienne montait de Floing, hissait audacieusement sur le plateau huit pièces que, de l'autre côté de la Meuse, sur le mont d'Iges, les batteries bavaroises couronnaient d'un deuxième étage de feux.

Au 1er corps, sous l'écrasement des hauteurs d'Haybes et de Villers, tout pliait. Wimpffen, lorsqu'il retournait vers Lebrun, avait rencontré Ducrot qui le cherchait, bride abattue. Huit compagnies prussiennes attaquaient le calvaire d'Illy.

— « Je vous en conjure, avait crié Ducrot dans le vacarme, ne vous laissez pas plus longtemps aveugler. Les instants sont précieux. Il faut renvoyer du renfort ! — Eh bien, avait répondu Wimpffen, perdant sa belle assurance, réunissez tout ce que vous trouverez de troupes de toutes armes et maintenez-vous bien par là, tandis que moi, je m'occuperai du 12e corps. »

Ducrot s'éloigne, donne l'ordre au général Forgeot, commandant l'artillerie de l'armée, d'amener sur le plateau tout ce qui restait de canons disponibles ; au colonel Robert, chef d'état-major du 1er corps, de faire remonter les divisions Pellé et L'hériller vers la crête d'Illy ; à plusieurs officiers, de courir vers le général Margueritte et vers toutes les divisions de cavalerie. Ordre de les concentrer sur le plateau.

Cependant, Wimpffen, à son arrivée près de Balan, y constatait une accalmie. Les Bavarois, vainqueurs, soufflaient un instant. Aussitôt ses illusions reviennent, son idée fixe de victoire et de marche vers Bazaine. Il écrit à Douay : « Je me décide à percer l'ennemi pour aller à Carignan prendre la direction de Montmédy. Je vous charge de couvrir la retraite. Ralliez à vous les troupes qui sont dans les bois ! » En outre, il attribuait au 1er et au 12e corps, soutenus par la brigade Abbatucci, la chimérique mission de se reporter en avant, vers Bazeilles. Plan de rêve, dicté à une armée qui n'existait plus. En même temps, il adressait à l'Empe-

reur ce court billet, où vibrait une douleur digne, avertie enfin : « Sire, je me décide à forcer la ligne qui se trouve devant le général Lebrun et le général Ducrot, plutôt que d'être prisonnier dans la place de Sedan. Que Votre Majesté vienne se mettre au milieu de ses troupes. Elles tiendront à honneur de lui ouvrir le passage. »

Pendant que son armée périssait, le souverain avait promené son inquiétude de la sous-préfecture au champ de bataille, de sa chambre de malade à l'immense lit de mort où il espérait trouver sa place. Depuis six heures et demie du matin, jusqu'à onze heures et demie, il s'était exposé, sans mot dire, cinq heures durant, aux obus et aux balles. Malgré l'atroce torture qu'était pour lui se tenir à cheval, il s'était, redressant son dos voûté, offert au destin en holocauste expiatoire. Conscient de sa responsabilité suprême, se sentant rejeté de partout, de son armée, de Paris, des siens, il avait, en Napoléon, cherché la fin d'un Empereur. Cramponné à la selle, en avant de son état-major qu'il arrêtait au bas de la pente, il était resté de longs moments sur un monticule, en butte à tous les feux croisés, laissant errer sur le plateau tragique son regard trouble. Il avait vu couper en deux à ses côtés un de ses aides de camp, deux autres tomber grièvement blessés. Il avait beau tenter le hasard, son heure n'avait pas sonné. Alors, au pas de son cheval, il avait fait demi-tour, était reparti, comme un somnambule.

L'infanterie, en retraite sur Balan, le forçait à rétrograder vers Sedan, l'acculait aux murs de la place. Lorsqu'il y rentra, plus de trente mille fuyards étaient entassés déjà dans les rues Barrées de caissons et de voitures, elles présentaient un indescriptible dédale. Les hautes maisons jaunes, aux volets gris, les trottoirs étroits regorgeaient d'uniformes. Quand l'Empereur passa sur le pont de la Meuse, un obus éclata sous ses yeux, tua deux chevaux. Il continua sa route, morne, spectral.

Rentré à la sous-préfecture, bâtie d'hier, incomplètement meublée, il gagnait avec peine le premier étage, la triste chambre à alcôve, à moitié nue sous ses plâtres neufs. Des sièges de hasard parsemaient la pièce pauvre, qui donnait sur un jardin vide, aux arbres grêles. Fontainebleau, les Tuileries, les grandes salles somptueuses, tout aboutissait à ce garni de passage. Et tandis que l'envoyé de Wimpffen accourait, à travers les rues bondées de blessés, d'affolés et de fuyards, l'Empereur, en proie au tourment de son âme et de son corps, allait et venait, de long en large, d'un pas lourd. S'approchant par instants de la fenêtre, sans voir l'horizon des toits strié d'obus, il appuyait au carreau son front fiévreux, — et à travers le tremblement des vitres retentissait en lui tout le chaos formidable. l'affreux ouragan de la bataille.

II

A travers le plateau balayé d'un remous de panique, un autre officier de Wimpffen errait à la recherche du général Douay. Le commandant du 7e corps, à ce moment, s'apercevait avec rage que le calvaire était abandonné. Les divisions Pellé et L'hériller, sur l'ordre de Ducrot, dont presque tout le corps débandé s'amassait vers le bois de la Garenne, esquissaient à peine, loin encore, leur mouvement. Et sur la pente si précieuse, déjà les fantassins allemands s'échelonnaient.

Douay n'a sous la main que les débris de la division Dumont, qui, tout à l'heure envoyée vers Lebrun, a reflué, désorganisée en route. Impossible d'utiliser Liébert, qui, rivé à la crête de Floing, s'y maintient désespérément. Douay, au devant des bataillons confondus, qui courent en désordre, parmi des irruptions de cavalerie en quête d'un coin sans obus, s'élance. Pêle-mêle, il rallie quelques centaines d'hommes, des zouaves, des turcos, des chasseurs, des lignards, jusqu'à des artilleurs et des cavaliers à pied. Des clairons sonnent. Des drapeaux flottent. Ce n'est pas tout que d'arriver au calvaire, il faut y rester. De tout le cercle des hauteurs fatales, les canons d'Iges, du Hattoy, de Saint-Menges, de Villers, vomissent la mitraille. Une émotion, un frisson de déroute traversent la colonne confuse. Elle se désagrège. Arrêter ces fuyards, inutile. Mais on peut en rallier quelques-uns. Les généraux se multiplient autour de Douay; il parcourt les groupes, invoque l'honneur du drapeau, le souvenir de la patrie. Deux ou trois bataillons se reportent en avant, vers la crête. Ils attendent, anxieusement courbés, l'arrivée des ca-

nons. Doutrelaine de sa haute taille les domine, de son sang-froid les contient. Les pièces arrivent au galop, alignées, superbes. A peine en batterie, dès la seconde volée, elles sont démontées, servants tués, caissons broyés. Définitive, la déroute se lève ; d'Illy, de Givonne, des masses éperdues, criblées par l'implacable grêle, se précipitent, elles tournoient dans les bois de la Garenne, roulent vers Sedan. C'est alors que l'envoyé de Wimpffen rencontre Douay, lui remet le billet : « Je me décide à percer... » Le commandant du 7e corps haussa les épaules : il n'avait plus que trois brigades sans munitions. Tout ce qu'il pouvait faire était de les retirer du champ de bataille.

Wimpffen, à l'autre bout devant Balan, ignorant ce qui se passait au 7e et au 1er corps, avait réuni ce qu'il avait pu trouver de troupes en état de combattre, un amalgame de 4 à 5,000 hommes, qui lancés aussitôt à l'attaque du village, bousculaient les Bavarois, les repoussaient jusqu'aux dernières maisons. En même temps, des fractions de la division Lartigue, les débris de la division Goze et de la division Grandchamp, avec quelques pièces, soutenaient cet effort, en face d'Haybes ; ils étaient bientôt rompus à leur tour, rejetés à Fond-de-Givonne.

Sur les trois faces de la bataille, deux, à l'est, au sud, étaient irrémédiablement enfoncées. Le 1er corps délogé de toute la ligne de la Givonne, le 12e tapi derrière Fond-de-Givonne et Balan, n'étaient plus que bandes disparates, qui, mêlées à l'émiettement du 5e et aux fuyards de la division Dumont, tourbillonnaient, éparses. Seule au nord, sur la crête de Floing, la division Liébert s'acharnait, à demi brisée, tenace encore. Saxons et Prussiens, maîtres d'Illy, la débordaient à droite. Mais le plus furieux assaut, maintenant, montait de la gauche. Comme si ce n'était pas assez des quatre cent vingt-six pièces qui en tous sens enfilaient le plateau, toute l'infanterie du Prince Royal, coulant à flots noirs du défilé de la Falizette, s'était avancée le

long de la Meuse, et dès onze heures, occupant Floing, au bas du mamelon, poussait sur le haut ses tirailleurs, ses compagnies, ses bataillons. S'élevant pied à pied, sur les pentes en gradin, ralliés vingt fois aux cris de leurs porte-drapeaux, ils allaient atteindre bientôt la crête du nord; ils couronnaient déjà la crête de l'ouest, établis des jardins supérieurs de Floing aux premières maisons de Cazal. L'air embrasé n'était qu'un long déchirement; les balles bourdonnaient comme de sifflants essaims de guêpes; éventrée, fouillée, on eût dit, sous le choc incessant des obus, que la terre bouillait. Il était deux heures, et l'on se battait depuis l'aube. Liébert allait fléchir.

C'est à ce moment que l'officier d'ordonnance de Ducrot, près de la Folie-Noël, abordait Margueritte, lui faisait connaître le rôle qu'on attendait de lui. L'artillerie, l'infanterie ne pouvaient plus rien. A la cavalerie de donner, pour faire diversion du côté de Floing, percer les lignes prussiennes.

Les trompettes sonnèrent. Avec un élan de curiosité, la division s'enlevait à cheval. Aussitôt, elle sut qu'on confiait aux chasseurs d'Afrique la mission de faire trouée vers le nord. Au soulagement d'agir se mêlait la conscience du péril surgi inévitable. En colonne serrée, au pas, les régiments remontèrent; ils suivaient un pli de terrain entre la langue boisée du plateau d'Algérie et la verdure compacte des bois de la Garenne. Goulot étroit, d'où entre les deux massifs d'arbres on débouchait. Le ravin de Fraîcheau, bordant l'Algérie, allongeait, immédiatement à gauche, vers la Meuse, sa pente incurvée. Puis, c'était le dos d'âne, parallèle, du long mamelon de Floing, dont là-bas, à l'extrémité plongeante, on apercevait les hauts peupliers, surplombant les toits du village. Ensuite, en avant, c'était l'endroit où l'on avait stationné le matin, près de traverser la Garenne, puis, la coulée du Fond-du-Loup, obliquant aussi vers la Meuse, entre Floing et le Hattoy; par delà

bombait, barrant l'horizon, la croupe d'Illy avec son calvaire bas sous ses deux arbres ronds, au-dessus desquels montait en volutes la grande fumée de Fleigneux.

Robert jeta sur le paysage en feu un regard qui ne voyait pas. Du ciel caché par un voile dense tombait une clarté rousse; on baignait dans une chaleur d'étuve. Une indéfinissable odeur de viande humaine et de poudre se fondait à l'âcre relent des chevaux. Robert, que la disparition de Livournet, de Cambroche, avait attristé plus que l'horreur des blessés et des morts, ne s'émouvait plus à l'affreux spectacle, toujours renouvelé, le sang coulant sous mille formes, chair tailladée, entrailles à nu. Dans l'insouciance de ses vingt ans, hébété de fatigue, il était cependant lucide, enfiévré comme par le pressentiment d'une grande chose. Quelle? Il ne savait pas. Ce n'était pas la mort : elle lui eût été odieuse, et d'ailleurs, un fatalisme obscur lui disait qu'il ne mourrait pas. Rarement même il songeait à ses parents. De son adolescence gaspillée à tous les plaisirs, de sa vie nouvelle, mûrie par le mâle et simple enseignement, de son avenir illimité, débordant de chances heureuses, de tout son être plein de sève, une force confiante émanait. Il était jeune

Comme la division tournait dans le ravin de Fraîcheau, le peloton s'arrêta au bas de la pente, contre un boqueteau, sur le versant du mamelon de Floing. Au-dessus d'eux, l'infanterie, couchée, tiraillait.

— *Pied à terre!* ordonna M. de Marles, — et appelant les officiers de l'escadron, il leur commanda de passer dans les rangs pour faire resserrer les sangles, assurer les paquetages : on allait charger.

A ce moment, comme les numéros pairs rentraient dans les intervalles, — car cette vieille troupe se comportait au feu comme à l'exercice, — Robert fut ébahi de voir se glisser, entre Corsaire et Sidi-Brahim, Pistolet secouant sa houppette, et, en selle, Cambroche qui

portait sa main enveloppée de toile dans l'ouverture de sa veste.

— J'ai bien l'honneur... dit le Parisien.

Wahl et Robert, stupéfaits, joyeux, lui reprochèrent d'avoir quitté l'ambulance. — « Ah ! la ! la ! Trop sale garnison ! On y claquait plus qu'en plein air. Ces satanés médecins vous coupaient tout. Un peu plus sa main y passait, et le reste !... Et puis quoi ?... Maintenant il n'était plus bon à rien. Réformé, congé n° 1. Alors puisqu'il était son maître, il avait bien le droit de se ballader, de venir rendre visite aux amis. On ferait un brin de route ensemble. Il était un monsieur, à présent. Son sabre, un cure-dent ! Et pour le rata, midi sonné ! Fini de frire. Il allait passer la consigne à Wahl, regarderait les autres... » Dans sa blague, crevait une amertume. Infirme, lui, leste comme un singe ! Qu'allait-il devenir dans la vie, privé de ce métier militaire, où, qualités et défauts, il s'adaptait si bien. Le vieux lien le ramenait à ses compagnons, cette tribu dont si longtemps il avait été la gaieté, l'inépuisable ressource. Est-ce qu'il allait les quitter, dans un moment pareil ?... Et si fort était ce sentiment de camaraderie, que Wahl et Robert, trouvant son retour très naturel, en ressentaient un réchauffant plaisir. Il n'y avait plus que Livournet qui manquât ! Gerboz et Pirard s'étaient approchés, et dans tout le peloton une bonne humeur courait : « Sacré Cambroche, qui revenait pour se faire casser la figure !... »

Mais M. Taillefer commençait son inspection. Il arrivait à Wahl, jeta sur l'Alsacien un regard sommaire : avec lui, on était tranquille. Le vieux brisquard était toujours à la hauteur, faisait son fourbi non par souci des chefs, mais pour lui. Son visage avait sa sérénité coutumière. Noir, déchiré, poudreux à la tête de son cheval, il était aussi irréprochable que si M. Taillefer eût passé dans la chambrée, à Blidah, au pied des lits. Riche de sa seule paye, digne dans son obscurité, peu coureur, et ne tirant sa bordée qu'aux grands

jours, Wahl exécutait avec une ponctualité intelligente tous les détails les plus minutieux de cette existence presque monastique, où, comme les cloches de couvent, les sonneries de quartier règlent les actes en commun Et ce servage, dans sa loi stricte n'avait rien d'étroit, égayé par une liberté virile, rehaussé par une abnégation qui ployait chacun à l'intérêt de tous, tribu, peloton, escadron, régiment, pour ce haut idéal, le service de la patrie. L'âme simple de l'Alsacien s'y mouvait à l'aise. Rien dans la marche au gouffre n'avait depuis quinze jours ébranlé son assurance, un instant troublée par le spectacle de l'Empereur à Doncourt. Mais depuis ce matin, tant de visions terribles l'entouraient qu'une tristesse inconsciente, qu'il refoulait, s'était infiltrée en lui, malgré lui. Que se passait-il? Qu'est-ce que c'était qu'une bataille comme ça? Il lui semblait que toute sorte de vieilles habitudes, ce qui avait été sa vie, craquait. Est-ce qu'on touchait à la fin de l'empire, à la fin du monde?... Mais toutes ces pensées-là n'étaient bonnes à rien. Calme, il regarda bien droit M. Taillefer.

En reconnaissant Cambroche, le lieutenant eut un sourire, qui retroussa sa moustache blanche, montra ses canines pointues. Colère, sanguin, l'officier se déridait rarement. Son équité était toujours maussade, respectée cependant parce qu'il ne boudait pas sur la peine, parce qu'il aimait en les bousculant ses chevaux et ses hommes; et puis, un gaillard! S'il avait souri à Cambroche, c'est qu'il était content. Et par une attention délicate, pour prouver au mutilé qu'il le trouvait bon quand même, il l'inspecta sur toutes les coutures, remit sans rien dire la gourmette de Pistolet sur son plat.

Planté devant Robert, dont il appréciait les aptitudes mais qu'il bourrait néanmoins, par système, il s'esclaffa :

— Et vous, le bleu! Vous n'allez pas vous présenter ficelé ainsi devant les Prussiens! Vous avez l'air d'un colon . Remontez-moi cette ceinture!

Et tout le monde, moins Robert humilié, furieux, se divertit sans méchanceté, parce qu'en pareil moment, la semonce était drôle.

M. Taillefer continuait; il arriva devant un cheval dont le cavalier voisin tenait la bride. C'était Méandre.

— Où est Pirard? demanda-t-il, grognon.

Apercevant l'ordonnance en train de brosser, devant le peloton, Biskra plaqué de sueur et de poussière, il eut un léger haussement d'épaules : ce Pirard! avec ces manies de soin et de propreté!... Il ne s'attarda pas devant Gerboz, lui dit seulement : — (comme il était aimable aujourd'hui!)

— Eh bien! trompion! J'espère que tu vas nous détacher ça de première!...

L'homme des sonneries fut flatté. Avec plus d'instruction, il fût devenu maréchal des logis trompette. On reconnaissait, à l'éclat, au mordant du cuivre, son coup de langue. Il avait une façon à lui de soutenir les notes, un rythme si nerveux, que parmi dix autres, on pouvait dire : « C'est Gerboz qui souffle. » Depuis le ralliement derrière la Garenne, il était sombre, n'avait pas dit une parole. Que pensait-il à travers ces champs pleins de cadavres, ce va-et-vient de civières, ce galop de fuyards au milieu des voitures renversées? Son visage aux traits rudes, qui sous le hâle semblait comme un métal grossier, restait empreint d'une concentration énigmatique. Était-il ému, dans son âme aux idées lentes, par cet écroulement irrémédiable d'un passé où d'instinct, comme Wahl, il s'était laissé vivre. Ou ne subissait-il qu'une stupeur physique?... Quand après la dernière halte il avait su qu'on avait besoin d'eux, son front bas et morose s'était éclairé; à mesure qu'on remontait au combat et que renaissait l'espoir de parler à nouveau, de lancer, entre toutes les notes, celles qu'il préférait pour leur griserie, cette clameur précipitée de la charge, le trompette, rasséréné, attendait avec une patience grave.

— Et vous, Roger, ça va-t-il? demanda M. Taillefer.

Le marchi eut un sourire triste, et avec cette volonté qui lui faisait dompter son mal :

— Il faudra bien

M. de Marles qui, lui aussi, était descendu de cheval, et le front contre le faux quartier de sa selle, avait ressanglé son alezan, caressa longuement la bonne bête. Il l'avait naguère dressée avec amour; c'était maintenant, après cette rude campagne, mieux qu'un serviteur, un ami. Ce matin, dans le corps à corps de la charge, le souple et nerveux pur sang lui avait sauvé la vie, si docile, d'une intelligente obéissance. Machinalement, le capitaine prolongeait sa caresse, la main attardée à l'encolure, les yeux absents. S'en tirerait-il aussi heureusement tout à l'heure?... Un pressentiment lui disait que non. Il était résigné, son offrande reportée à Dieu. Rien, depuis qu'il avait fait dire à la Berlière une messe pour l'officier qu'il avait tué, ne chargeait sa conscience. D'un coup d'œil, il embrassa la centaine d'hommes qu'il avait à conduire. Du moins, tomber à leur tête était encore une consolation. Il ne s'agissait plus que de bien finir. La gorge serrée pourtant, M. de Marles, hautain, regardai l'horizon d'où le signal allait venir.

Margueritte, laissant ses brigades aux ordres de Galliffet et de Bauffremont, avait piqué des deux avec son escorte. Il rencontrait à mi-route, après avoir serré la main du général Liébert, Ducrot, qui venait lui-même pour le guider sur le plateau. Tous deux s'avancent au delà des batteries démontées; alors, montrant le feu des fantassins allemands, Ducrot ordonne :

— Vous allez charger par échelons, sur votre gauche, cette infanterie, qu'il faut absolument arrêter, ne fût-ce que quelques instants, pour reformer la nôtre... Après avoir balayé ce qui est devant vous, vous vous rabattrez à droite et prendrez en flanc toute la ligne ennemie.

Margueritte, froidement, considéra le cercle de flamme, et sans élever la moindre objection, salua.

C'était son propre sacrifice, celui de la division entière, que le général Ducrot lui demandait. Ayant mesuré tout son devoir, il l'accepta d'un cœur ferme.

Suivi de tous ses officiers, le capitaine Henderson et le lieutenant Révérony, son aide de camp et son officier d'ordonnance. le capitaine Fiévée, les lieutenants de Pierres, de Senneville, Pordelanne et Rey, les sous-lieutenants de Kergariou et du Bois-Guéhéneuc et, plus à distance, de son porte-fanion et de son maréchal des logis trompette et du fidèle Wurtz l'ordonnance, — porteur de la longue vue, — ainsi que de quelques chasseurs d'escorte, Margueritte, au grand galop de son cheval bai, gagnait la crête. Entre les boqueteaux qui prolongent le bois de la Garenne, et la masse d'arbres qui domine Floing, une maisonnette grise s'élève, dans cette partie du terrain qu'on appelle le Terme. Nom fatidique, et qui eût frappé l'esprit du moins crédule, au rapprochement de cet autre nom, celui du plateau et du bois de l'Algérie, au pied desquels, dans le ravin, la division attendait le signal. L'Algérie, où tous avaient si longtemps vécu, le Terme, qu'un destin étrange dressait là, comme une borne!...

C'est près de cette masure, prise de tous côtés par les Allemands comme point de direction, que, dépassant la crête, le général, pour examiner le découvert, s'arrêta. En avant de lui, le Hattoy, les hauteurs de Saint-Menges s'enveloppaient de rouge, dans un seul grondement. Par la trouée de la Falizette, suivant la courbe bleue de la Meuse, des bataillons noirs et serrés s'avançaient le long des prairies, poussaient leur flux grossissant vers Floing, dont à l'extrémité du Fond-du-Loup on apercevait les premières maisons. Sur les pentes même, irrésistiblement, les tirailleurs et les compagnies de soutien s'élevaient. Un terrain presque à pic, où des talus parallèles couraient en marches géantes d'escalier; des trous de carrière, et, dans le fond, près du ruisseau, des séchoirs à linge. A gauche, entre les arbres supérieurs de Floing et Cazal, toute la

crête était garnie de mousquetaires agenouillés, debout, tirant sans relâche. Huit canons les soutenaient, et de l'autre côté de la rivière, les batteries d'Iges, furieusement, crachaient. D'en bas, de loin on apercevait ce groupe, qui, paisible, contemplait, se découpant en plein ciel. Une grêle de balles s'abat, s'acharne. Le général, longuement, s'est rendu compte. C'est le sacrifice total, inefficace. Du moins ce ne sera pas un sacrifice inutile, puisque c'est à l'honneur de la cavalerie, à celui de l'armée qu'on s'immole. De tels dévouements portent leurs fruits. Un grand exemple survivrait, dans ce grand désastre... Et se tournant vers les officiers, le général donne l'ordre à quelques-uns de prévenir les régiments : on chargerait en colonnes par peloton, chaque régiment cherchant à percer, quel que soit le mouvement de celui qui le précède.

Comme les messagers rassemblaient leurs chevaux, partaient à toute bride, l'escorte entraînée fit demi-tour. Alors le général, redoutant que cette arrivée tumultueuse émût les troupes en chemin, la division même, cria :

— Pas si vite, messieurs, pas si vite!

Il les suivait au pas, longeant des lignards couchés, qui visaient mal, tiraient en l'air Il leur conseilla le calme, les encouragea. A ce moment, un capitaine envoyé pour reconnaître le terrain accourut :

— Sol défectueux, avec des excavations profondes.

Le général fit volte-face, murmura :

— Remontons voir

Et, au galop, semant derrière lui une partie de l'escorte dont plusieurs chevaux venaient d'être blessés, pensif, il alla vers son destin.

Il venait d'atteindre, de dépasser la crête. Sur le versant, les tirailleurs allemands, grimpant toujours, n'étaient plus qu'à cent cinquante mètres. Les balles, à sa vue, sifflèrent en trombe. Depuis le matin, elles bruissaient si fort à ses oreilles qu'il ne les entendait plus. Il fit un à droite, pour regarder, là-bas, sa division,

avant de prendre le parti suprême. Et lourdement, d'une pièce, il s'abattit, face contre terre. Révérony, Henderson se précipitaient. Déjà le sous-lieutenant de Kergariou, plus près, avait sauté bas, couru au général, qui d'un effort énergique se remettait debout. Il avait la figure en sang, ne pouvait parler. Une balle, pénétrant par la joue gauche, ressortie par la droite, avait brisé des grosses dents, coupé une partie de la langue.

Soutenu par Révérony, Margueritte fit quelques pas. Mais craignant qu'il ne s'affaiblît davantage, et pressé par l'ennemi, l'officier d'ordonnance lui demanda s'il pourrait se remettre en selle. Il fit signe que oui. Alors Kergariou offrit son cheval, une bête de troupe qu'il montait depuis le matin. Sur le petit arabe gris, Henderson et Révérony hissèrent le blessé, qui, soutenu à droite par son officier d'ordonnance, à gauche par Wurtz, reprit la tête de l'escorte, consternée, muette. Le lieutenant de Pierres tenait en main le bai du général. Le cortège funèbre avançait lentement.

Là-bas, dans le ravin, la division, depuis longtemps prête, frémissait. Elle formait maintenant une longue ligne oblique, irrégulière. A droite, le 3e chasseurs d'Afrique; au centre, le 1er; ensuite, moins compacts, les deux escadrons du 4e; puis en second, et dans cet ordre, la deuxième brigade : 1er hussards, 6e chasseurs; deux mille hommes immobiles, sur leurs petits chevaux blancs qui piaffaient, prêts à se détendre. Les rênes se raidissaient dans les mains de bride, nerveusement fermées. Assujétis par des dragonnes courtes, par les mouchoirs solidement roulés, les pommeaux de cuivre tremblaient sur les cuisses Les lames courbes, au creux de l'épaule, luisaient. Si bronzes qu'ils fussent, ces cavaliers avaient senti en eux une émotion grandir. L'heure était venue. Instant solennel : personne ne parle, un silence de mort règne dans les rangs; les chevaux mêmes semblent comprendre.

Sous les vestes bleues, où en souvenir des campagnes passées des médailles épinglaient leur effigie, sourde-

ment bien des cœurs battaient. Les plus braves repassaient leur vie. Tous, songeant aux fastes glorieux, évoquaient l'image de ce qui avait fait leurs régiments illustres. A leur poste d'honneur, en avant des hommes, les officiers redressaient le buste. Vieux visages basanés, jeunes figures fières, sélection d'élus, dont, en échange, l'apanage était de tomber les premiers, sur la ligne de bataille.

L'attente se prolonge. Cette vieille cavalerie revoit, frissonnantes à d'anciens soleils, les lettres symboliques, les noms de victoires, que tant de fois elle a suivis, dans le pli volant des étendards. Les aigles absentes, devant tous les yeux, surgissent : au bout des hampes dressées claquent, frangées d'or, les trois couleurs; et tous, en leur cœur, saluent le lointain emblème auquel si souvent, dans les prises d'armes, ils ont, au ban des trompettes stridentes, présenté le sabre. C'est pour ces signes sacrés, incarnation de la patrie, qu'ils mènent depuis si longtemps une existence aventureuse, toute de privations et de dangers. C'est pour se montrer dignes de l'âme endormie dans ces lambeaux de soie que, sans regret, ivres, farouches, ils vont s'élancer, à cette heure unique où s'épanouit le meilleur d'eux-mêmes, de cette vie d'humbles dévouements, d'abnégation simple. Le spectre qui, dans les survivants de Reichshoffen, au défilé de Stonne, leur avait montré l'avenir, se levait impérieusement dans leur ombre. C'était le moment de profiter de la leçon.

D'autres régiments sont encore là, non loin d'eux, hussards, lanciers et cuirassiers d'Ameil, de Salignac-Fénelon et de Bonnemains, car de tous côtés la cavalerie afflue, massée par Ducrot, pour élargir la trouée, derrière la division Margueritte.

A l'escadron de Marles, tous les yeux, tendus vers la crête, guettaient. Robert, qui ne pardonnait pas à M. Taillefer sa plaisanterie, était en train de marmonner : « Un bleu! je lui ferai bien voir! » Gerboz, la trompette aux lèvres, le regard brillant, n'attendait

qu'un geste. Toute la division était en suspens, rivée à la ligne de terre nue qui, vide, se profilait.

Soudain, on vit apparaître, descendant le versant, le groupe des trois cavaliers, suivi de l'escorte. On reconnut le général, un murmure aussitôt s'éleva. De proche en proche la rumeur s'étendait; une commotion de stupeur, vite changée en désespoir. Les yeux étincelèrent de rage. Au pas, le groupe longeait le front du 1er chasseurs d'Afrique. Margueritte, rassemblant ses forces, se retourna, et tendant le bras dans la direction de l'ennemi, il articula des syllabes rauques :

— En avant!

Debout sur leurs étriers, les chasseurs hurlèrent :

— Vive le général! Vengeons-le!

Alors, tandis que le morne cortège s'éloignait, les cris grandirent. Il y eut quelques instants d'une exaltation folle. Cependant, le blessé se dirigeant vers l'ambulance Dumoutier, venait d'atteindre le fond du ravin, quand le capitaine Henderson, après lui avoir parlé, s'adressa au lieutenant de Pierres :

— Donnez-moi le cheval que vous avez en main et allez dire au général de Galliffet de prendre le commandement de la division.

Passant à côté du 1er hussards massé au bas de la pente, le lieutenant de Pierres remontait bride abattue. Au 1er chasseurs, hommes et chevaux ne tenaient plus en place. On attendait le retour du colonel parti prendre les ordres de Galliffet. Enfin il reparaissait. L'exaspération était au comble. Alors, emporté par l'élan du régiment entier, Clicquot éleva sa lame, dans un moulinet, et de toute sa voix commanda :

— *Chargez!*

Les sonneries éclatèrent. Les notes rauques, pressées, haletantes, dévidant leur rythme lugubre, s'envolèrent, couvertes par le retentissement des galops. Dans un vent furieux, penchés sur l'encolure, les cavaliers allaient sans voir, leurs mains crispées sur la poignée du sabre. Des mottes de terre leur labouraient

le visage. Du fond de leur âme, ils hâtaient le moment de s'abattre sur l'Allemand, de frapper. Une soif de meurtre, faite de sentiments complexes, humiliation de la défaite, âpre désir de la revanche, douleur du chef perdu, les ruait dans le soleil et la poussière, les obus et les balles. Sans souci de ceux qui tombaient, par bonds et par sauts, piétinant aussi des cadavres, ils savouraient l'ivresse éperdue de la course, le vertige du gouffre. Derrière, autour, au-dessus d'eux flottait un grand nuage, élevé de la terre rougeâtre, étincelant des mille éclairs des sabres, et d'où sortait une clameur sauvage. Partis successivement, les escadrons au loin se confondaient, sous les yeux de l'infanterie, qui par endroits leur avait fait place, cessait de tirer, regardait.

L'escadron de Marles, capitaine sur la ligne des officiers, rangs des pelotons encadrés par leurs gradés à chevrons et médailles, avait, d'une furie de vague, débordé la crête, puis, s'étalant sur la longueur du plateau, couru vertigineusement. Sur le bleu des vestes, dansait l'écume blanche des taconnets. Enfin, contre la barrière noire, toute zébrée de feu, le flot s'écrasait, dans un rejaillissement d'hommes sabrant et de chevaux cabrés. Puis, le jet rompu filait entre les trous, et dans une chute brusque, de gradin en gradin, cascadait, s'abîmait. Plus rien qu'un ressac d'épaves, dans le fracas meurtrier.

Roger, à droite du peloton, cramponné aux crins pour ne pas tomber, toute sa force ramassée dans la main du sabre brandi, avait foncé, dans l'exaltation d'une souffrance telle qu'il ne la sentait plus. Le marchi, jaune et maigre au point qu'il semblait fantôme, était entraîné à toute vitesse, dans un allégement délicieux. Toute sa stoïque patience, sa surhumaine douleur si longtemps domptée, s'évanouissaient dans la récompense d'une extase sans limites. Il volait à la mort comme en plein ciel. Il eut cette fin heureuse du cavalier foudroyé dans son rêve. Une balle au cœur, et ce fut tout.

La tribu, dans la dispersion du peloton, d'elle-même se resserra. M. Taillefer galopait devant. Au départ, comme un cheval pointait, il avait dit : « Le premier qui me dépasse, je lui coupe la figure! » Pirard, fidèlement, le suivait. Robert, Cambroche, Gerboz et Wahl roulaient en bloc. Le trompette, l'embouchure aux dents, sonnait, sonnait toujours. Les notes haletantes s'époumonnaient, cessaient, renaissaient, jetant au cœur de ceux qui étaient proches une frénésie de joie et de mort. Toute la vie obscure et fermée, les longs silences de cette âme rude chantaient, s'essoraient en volées de grains sonores, fécondant au loin. Gerboz, haussé droit, paraissait grandi, toute sa face illuminée, le coude haut, la trompette au vent. Dans l'atmosphère épaisse, les notes ascendaient, poussaient leur triple reprise, l'élan, l'ahan de la charge.

Robert, quand son sabre s'était abattu, dans le choc n'avait vu que le reflet d'un casque; un coup de fusil lui partait à l'oreille;... puis, un saut où tout s'effondra. On chargeait donc dans le vide?... Il se retrouvait en selle, rattrapa l'étrier; Corsaire boitant passait entre des groupes de fantassins pelotonnés, tirant à bout portant. Et ce fut si rapide qu'il ne put frapper un second coup. N'empêche, il n'avait pas peur. Il eût voulu que M. Taillefer le vît. Il galopait avec d'autres, au hasard. Là-bas, dans le fond, des bataillons s'allongeaient, haies noires, banquettes infranchissables. Il était dans la plénitude de sa force, grisé de fièvre et de sang. Il éprouvait son étourdissement des chasses à courre, à Brévilly, ne pensait à rien. A peine s'il remarqua que Cambroche, resté seul près de lui, soudain n'était plus là.

Le Parisien, qui avait chargé, lame au fourreau, dirigeant Pistolet de sa main valide, tout à coup avait senti le cœur lui tourner. Il était par terre, au bas d'un talus, la cuisse brisée. Distinctement, n'ayant pas perdu connaissance, il vit des fantassins à vestes sombres, pantalons rentrés dans les bottes, accourir, baïonnette basse, et en même temps il s'aperçut que Pistolet était à son

côté, tranquille, nez tendu, le flairant avec amitié, ses gros yeux étonnés sous la houppette. Cambroche lui dit :

— Sauve-toi, mon vieux.

Mais le cheval ne le quittait pas, lui léchait tendrement a main, l'air de dire :

— C'est une farce? Tu vas venir?

Les Silésiens leur tombaient dessus; l'un d'eux, à coups dans le ventre, larda Cambroche. Tordu, les yeux troubles, il eut le temps de voir Pistolet lever la croupe, se décharger d'une ruade, fuir. Les deux fers avaient défoncé la mâchoire du meurtrier, qui, sanglant, roulait. Et le Parisien, ricanant de plaisir, mourut.

M. Taillefer, à cent mètres de là, venait de bouler avec Biskra, le poitrail ouvert d'un éclat d'obus. Il se dégageait, tout meurtri. Déjà Pirard, dessellant l'étalon gris, reportait le harnachement sur Méandre, dont Wahl, pied à terre, tenait la bride. Sidi-Brahim, délesté, en profita pour se secouer avec un brimbalement joyeux d'étriers. Méticuleusement, très vite quand même, Pirard bouclait les contre-sanglons. Et quand M. Taillefer, crachant la terre, se brossant de la main, fut debout, le Normand simplement lui dit, présentant Méandre :

— Voilà! mon lieutenant.

M. Taillefer vit par terre la selle de Pirard, tout le cher fourbi de l'ordonnance, qui tenait à ses petites affaires plus qu'à sa propre peau. Et saisissant l'étendue du dévouement, il ne dit que ce mot :

— Merci!

Mais à peine mettait-il le pied à l'étrier, que Méandre, frappé d'une balle aux ganaches, hochait la tête en aspergeant le sang, se cabrait, partait comme fou, avec un hennissement de douleur.

Les trois hommes se regardèrent. Pirard, consterné, voyant disparaître le cheval, le sauveur, et la selle si précieuse du lieutenant, laissa tomber ses bras, gémit :

— Il n'y a pas de bon Dieu!

Mais Wahl, qui tenait toujours les rênes de Sidi-

Brahim. sans hésiter les rejeta sur l'encolure, et présentant son vieux compagnon, dit à son tour :

— Prenez, mon lieutenant

La vie de M. Taillefer valait plus que la sienne.

L'officier, d'un signe de tête ému — sa figure rougeaude devint écarlate — accepta le don. Il s'enleva, repartit vers ses hommes. Mais, tandis que Pirard, courbé sous son harnachement, dont il ne voulait pas se séparer, regrimpait en courant la pente, Wahl empoignait aux crins un cheval sans cavalier, et sautant en selle à la voltige, continuait la charge

Là-bas, sur le plateau, à peine le lieutenant de Pierres avait-il transmis au général de Galliffet le commandement de la division, le capitaine Faverot de Kerbrecht, aide de camp de Ducrot, apportait l'ordre de partir sans attendre. N'ayant pas d'officiers sous la main, Galliffet demandait à Ducrot un des siens, l'envoyait porter au colonel de Bauffremont l'ordre donné par le général.

Alors, presque en même temps que partaient les escadrons de tête du 1er chasseurs d'Afrique, Bauffremont, de la seconde ligne passait à la première, et devant les hussards, dans le fond du ravin de Fraîcheau, s'élançait. Au même moment, à la droite de la division, deux escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, général de Galliffet en tête, se précipitaient. De toutes parts, rayant le plateau de leurs flots moutonnants, les charges volaient, dans une avalanche continue. On s'écrasait au but, on se reformait, on repartait. Les escadrons de queue fonçaient à leur tour : les deux escadrons du 4e chasseurs d'Afrique et le 6e chasseurs les derniers, à la voix du général de Salignac-Fénelon, dont les régiments allaient s'ébranler, sur la gauche de la division Margueritte. Une demi-heure, par toute la longueur du plateau, par les pentes de Floing, de Cazal, engouffrée sur les marches géantes, cascadant de gradins en gradins, se broyant aux carrières, la tempête roula ses rafales de chevaux.

Des tas blancs de bêtes mortes, des tas bleus de chasseurs jonchaient les champs, à travers la poussière opaque. Derrière la division Margueritte, quelques escadrons de Salignac-Fénelon et de Bonnemains étaient entrés dans la mêlée. L'élan avait beau se renouveler, renaître de lui-même. On sabrait, on dépassait bien les tirailleurs, aussitôt aplatis pour éviter le coup; ils se relevaient, fusillaient dans le dos; on s'écoulait encore entre les compagnies de soutien, à peine entamées, qu'on voyait de loin se rassembler au roulement des tambours plats, au cri d'annonce : « Cavalerie ! Cavalerie ! » On n'arrivait pas à la haie noire, à la banquette infranchissable des régiments intacts.

Enfin, aux environs du Terme, les trompettes des ralliements sonnèrent.

De toute cette magnifique division, alignée tout à l'heure dans le fond du ravin, il ne restait qu'un amas de bêtes fourbues, d'hommes méconnaissables Au 1er chasseurs d'Afrique, le colonel Clicquot, onze officiers, deux cent soixante-dix-sept hommes manquaient; au 3e, le lieutenant-colonel de Liniers, dix-neuf officiers, deux cent quarante-deux hommes; aux deux escadrons du 4e, onze officiers et quatre-vingt-quinze hommes; au 1er hussards, le lieutenant-colonel de Gantès, dix officiers et trois cent seize hommes; au 6e chasseurs, six officiers et cinquante-trois hommes. Bauffremont avait eu deux chevaux tués sous lui. Les deux tiers de la division avaient sombré.

Autour de Galliffet, impassible, échappé par miracle, élégant et superbe sur son alezan blanc d'écume, les cavaliers de toutes les paroisses se ralliaient. On voyait des débris mélangés d'escadrons, des tronçons de régiments reprendre forme. Quelques dolmans verts de chasseurs parsemaient le bleu des hussards et des chasseurs d'Afrique. Des bandes de chevaux sans maîtres arrivaient à fond de train, venaient d'instinct se recoller au rang. Beaucoup ruisselaient d'une mousse rouge. Ducrot, qui, l'épée à la main, avait essayé pen-

dant ce temps d'enlever une brigade d'infanterie, renvoie à Galliffet le capitaine de Kerbrecht. Il faut charger encore.

Galliffet désigne le terrain devant lui : une pente à pic, et plus bas des carrières. Ducrot accourt, montre une coulée à droite, s'écrie :

— Encore un effort, mon cher général ! Si tout est perdu, que ce soit pour l'honneur des armes !

Avec un entrain magnifique, une foi communicative, Galliffet répond :

— Tant que vous voudrez, mon général ! Tant qu'il en restera un !

Avant la chevauchée suprême, les trompettes sonnent; M. de Marles, sain et sauf, est en tête d'un petit groupe. Gerboz est là. D'une voix enrouée, il souffle; le refrain du régiment s'envole : « *Paiera qui pourra !* » On a payé.

Wahl est à côté de son ami Brunaud.

— Ous qu'est mon lièvre ? dit le hussard.

Et Wahl revoit la patrouille de Grand-Pré, Brunaud tirant de son bissac le « Prussien » par les oreilles. La face grêle du hussard grimace, ce qui est sa façon de sourire. Tous deux s'embrassent du regard. Ils vont danser ensemble le dernier branle. Pirard est sombre. Il n'a pu retrouver M. Taillefer. Tout à coup, il pousse un sanglot :

— N... de D... ! voilà Sidi-Brahim !

Le vieux cheval donné par Wahl au lieutenant revient les étriers vides, sur trois pattes. La vision du lieutenant gisant, mort bien sûr, atterre le Normand, que Robert console, à mots gentils.

On s'est élancé; le dernier galop fouette la terre, une poussière l'enveloppe. Des chevaux sans cavaliers rejoignent encore, chargent à côté des autres. Près de Robert une bête qu'il connaît bien se range; ces gros yeux ronds, cette houppette... c'est Pistolet, — sans Cambroche ! Pour la dernière fois, la tribu diminuée bat d'un même cœur; le galop ivre fonce toujours, va s'effondrer au loin...

Quand Wahl sortit d'un évanouissement, il était couché dans un pli de terrain, près d'une source. Seule, la trompette de Gerboz sonnait, distante. Il se releva, vit son cheval tué. Titubant, il fit quelques pas et aperçut, pris sous son alezan, le capitaine qui râlait. Il se pencha sur lui : M. de Marles, les yeux clos, étouffait. Il dégrafa le col du dolman, ouvrit la chemise ; un scapulaire troué saignait sur la poitrine. Il se sentit impuissant, ne put que prendre les mains du blessé. A cette étreinte, le capitaine ouvrit les yeux, reconnut la barbe rousse de l'Alsacien, et, dans un long regard de souffrance et de fraternité, passa.

Wahl se releva, bouleversé comme un enfant. Un remous ramena des galops de chasseurs d'Afrique. Des fantassins casqués approchaient. Gerboz, la trompette aux lèvres, le frôla, dressé sur Mameluck. Hors d'haleine, la bouche en sang, il ne jetait plus que des abois de bête. Brusquement, ils s'éteignirent. Le trompette, la gorge traversée d'une balle, se renversa, disparut, traîné dans un galop cahotant.

Wahl se retrouva seul, bien seul. Le général, M. de Marles, M. Taillefer, la tribu... Tout était fini ! Il n'y avait plus rien, rien que les fantassins casqués, dont il distinguait maintenant le pas mécanique, et derrière, une marée montante, un flot noir. Vers eux, Wahl, à pied, d'un pas ferme, le sabre haut, la lueur du sacrifice au visage, se mit en marche, pour mourir.

A la pointe de la Marfée, sur l'éminence au sud de Frénois, en avant du groupe doré de son état-major et des princes, le roi Guillaume, sa lorgnette aux yeux, suivait comme au spectacle le déroulement sans fin des charges de la division Margueritte. De l'autre côté de la Meuse, sur les plateaux de Floing et de Cazal, il regardait se briser contre son infanterie ces vagues blanches : elles ne submergeraient pas les masses profondes, l'assaut victorieux. Et devant ce tourbillon d'hommes et de chevaux massacrés en vain, admirant malgré lui la grandeur de l'héroïque folie, il s'écria :

— Oh ! les braves gens !

VIII

Du cercle des hauteurs fatales, la formidable artillerie des deux armées du Prince Royal et du Prince de Saxe tonnait toujours. Leur infanterie, couvrant les trois faces du plateau, rejetait devant elle comme un troupeau les restes de l'armée de Châlons. Au nord, ce qui subsistait de la division Liébert se retirait pas à pas. Dans le bois de la Garenne, une foule amoncelée, hagarde, tournoyait encore. Mais, des mamelons de Givonne, d'Illy et de Floing, descendaient les fantassins allemands, resserrant le filet. Une bousculade se ruait aux issues du bois, dernier refuge où de tous les coins de l'horizon les obus s'abattaient. Une tourbe de soldats aux bras ballants, roulant les uns sur les autres, brisant les arbustes, renversant tout, allait et venait, comme des hardes traquées. Quelques-uns agitaient des mouchoirs blancs, d'autres demandaient grâce, d'autres criaient : « Vive la Prusse ! » Un plus grand nombre cachait et brisait avec rage ses armes. A la lisière cent fantassins regardaient les vaincus sortir, les parquaient. Une colonne de trois mille prisonniers était dirigée sur Givonne.

Cependant, de plus en plus dense, la déroute s'écoulait vers Sedan. C'était maintenant vers la petite ville, vers ses rues grouillantes, vers ses profonds fossés emplis de fuyards, que le bombardement se concentrait. Le jour déclinait, splendide, dans sa brume de fumée et de poussière. Jamais plus beau soleil n'avait éclairé plus d'horreur. Vingt-trois mille hommes tués ou blessés, Allemands, Français, jonchaient les pentes

des hauteurs, l'étroit triangle du plateau rempli d'ambulances gémissantes, les villages, Bazeilles en flammes. Une dernière secousse précipita cette agonie.

L'Empereur, à la sous-préfecture, sentait croître sa fièvre. Les détonations ébranlant la vitre, la formidable rumeur, le térébraient d'un remords. Joueur résigné, il éprouvait dans son morne désespoir les affres d'une pitié tardive. Son cœur, tendre au fond, saignait de toute cette boucherie. Alors, à deux heures et demie, il avait fait hisser le drapeau blanc. Mais dans cette armée, où tant d'héroïsme effaçait tant de défaillances, pas un chef ne voulait se résigner encore. Sous les balles, sous les coups de sabre, et par ordre du général Faure, s'affaissait la loque honteuse. A ce moment, Ducrot, Douay, Lebrun, dont les corps d'armée avaient fondu, entraient dans la ville. Ducrot, à cette minute précise, apprenait seulement l'ordre suranné de Wimpffen à Douay, l'intention de percer sur Carignan! Il regarda autour de lui. Les rues, les places, les portes étaient encombrées de voitures, de chariots, de canons. Des bandes sans fusil accouraient, s'engouffraient dans les maisons et les églises. Des cavaliers ventre à terre, des caissons se taillaient au travers un sillon. On n'avait de voix que pour accuser et maudire. L'éternel ouragan de mitraille hachait cette cohue si tassée, hommes, chevaux, voitures, que tout mouvement était impossible.

Des pans de mur s'abattaient avec fracas. Les obus se croisaient dans l'air en feu, trouaient les toits. Le Dijonval brûlait. Sur les fortifications du vieux temps, les rares canons de siège, dominés de partout, s'étaient tus.

Tour à tour, les commandants de corps d'armée avaient été reçus par l'Empereur. Ducrot refusait de signer une demande d'armistice dictée par le souverain. On la portait au chef d'état-major général, Faure refusait aussi. Douay, introduit, rendit compte; à ce moment, un officier entra et dit :

— Bazaine arrive!...

Bazaine! Tous, autour de Napoléon, eurent un sursaut; et beaucoup de suspendre leur désir à ces illusions de mourant. « — L'ennemi ralentit son feu. Il y a là quelque chose d'insolite, » disait-on. — « C'est simplement qu'il se rapproche, » objecta Douay. Il partait s'assurer de l'inanité du mirage. Espoir trompeur, vers lequel Impératrice et ministres avaient égaré l'armée, et dont le feu follet dansait au-dessus de la fosse

Enfin, Lebrun, prié par l'Empereur, dont l'angoisse devenait supplice, consentit à aller faire signer à Wimpffen la demande d'armistice. Suivi d'un sous-officier qui portait une serviette, attachée en hâte au bout d'une lance par des officiers de la maison militaire, il cherche, il rencontre près de Balan le général en chef. A la vue du fanion parlementaire, Wimpffen, hors de lui, s'écrie :

— Non! Non! Pas de capitulation! Qu'on fasse disparaître cela! Je veux qu'on continue à se battre.

Il repousse la lettre de l'Empereur, la prend comme pour la déchirer, exaspéré court à Sedan chercher des hommes. Il faut percer sur Carignan! Et tandis que Lebrun ira racoler au vieux camp, lui-même, l'épée à la main, traverse les rues, pousse jusqu'à la place Turenne, ramasse qui veut suivre, criant à tue-tête : « En avant, mes amis! en avant, à la baïonnette! » A la porte de la ville, il retrouve Lebrun, et entourés des généraux Gresley, Abbatucci, ils se jettent vers Balan, entraînent une colonne de 2,000 soldats de toutes armes, quelques mobiles, des Sedanais. On pénètre dans le village, on refoule les Bavarois sur Bazeilles. « En avant! répète Wimpffen avec l'énergie du désespoir. En avant! » Mais sous un feu terrible, cette poignée de braves diminue, se rompt, s'éparpille. Elle avait parcouru trois ou quatre cents mètres.

— Je vois que nous ne sommes plus suivis, dit Wimpffen, et qu'il n'y a plus rien à faire. Je vais donner ma démission de général en chef

Tout vibrant du désastre que son aveugle courage n'avait su ni prévoir ni conjurer, il s'éloigna, laissant la direction de la petite retraite à Lebrun, qui rentrait le dernier.

Presque à la même heure, sur la route de Mézières un autre groupe essayait de se faire jour. C'était un escadron du 1er cuirassiers, auquel s'étaient joints deux officiers et quelques hommes du 3e. En colonne par quatre, sous la conduite du commandant d'Alincourt, ils s'élançaient dans le faubourg de Cazal, se heurtaient à une barricade de voitures, tombaient sous des feux convergents. La moitié des officiers, les trois quarts des hommes étaient tués ou blessés, le reste prisonniers.

Derniers coups de boutoir, convulsions suprêmes de l'armée.

Elle se débattait, cohue énorme, sur les pentes de Pierremont, dans les fossés, devant les portes closes; elle s'écrasait dans Sedan. Le bombardement augmentait de violence. Des maisons flambaient, des obus faisaient leur trou, entraient comme des coins dans la foule. Au-dessus de la place et de la ville montait une rumeur sinistre, faite des cris des blessés, de jurons, de vociférations, de huées : toutes les voix de la douleur, de la rage et de l'épouvante.

Et dans les oreilles, dans l'âme du souverain traînant à travers le petit salon de la sous-préfecture son pas lourd, tout ce bruit entrait, se répercutait. Sa pauvre chair souffrante tressaillait à la vibration de ce grondement de reproche, de cet implacable glas.. Cinq heures! Lebrun ne revenait pas... Alors, courbant le dos, il s'assit à cette table où l'autre mois un de ses nombreux sous-préfets, tout l'être tourné vers les Tuileries lointaines, imposantes, inébranlables, griffonnait quelques paperasses officielles... Et ravagé, il signa, de la même plume, la lettre de reddition, dans l'espérance que l'offre de son épée adoucirait celui qu'il appelait Son Bon Frère. Le général Reille empor-

tait la lettre, et de nouveau le drapeau blanc était hissé, flottait sur la citadelle.

Six heures. Il faut maintenant trouver un général qui consente à mettre son nom au bas de l'acte. Wimpffen a donné sa démission, ne veut pas boire la lie du calice. On appelle Ducrot; au général en chef du matin, on propose l'illusoire commandement. Il s'insurge, ne signera pas; Douay, du reste, est plus ancien. Douay, mandé, est sur le point d'obéir, refuse enfin : c'est à Wimpffen de commander jusqu'au bout! Alors l'Empereur l'envoie chercher. Dans le salon plein de généraux, Wimpffen entre, gesticulant, les bras au ciel :

— Sire, si j'ai perdu la bataille, si j'ai été vaincu, c'est que mes ordres n'ont pas été exécutés. Vos généraux ont refusé de m'obéir.

D'un bond, Ducrot, assis dans un coin, fait face. Est-ce à lui qu'on fait allusion? Hélas! les ordres n'ont été que trop bien exécutés!

— Si nous avons subi un affreux désastre, plus affreux que tout ce qu'on a pu rêver, c'est à votre folle présomption que nous le devons! Seul, vous êtes responsable, car si vous n'aviez pas arrêté le mouvement de retraite en dépit de mes instances, nous serions maintenant en sûreté à Mézières, ou du moins hors des atteintes de l'ennemi!

Déconcerté, Wimpffen s'entête. Le sang afflue à sa lourde figure germanique, jusqu'au roux grisonnant des cheveux...

— Eh bien, puisque je suis incapable, raison de plus pour que je ne conserve pas le commandement!

— Vous l'avez revendiqué ce matin, quand vous pensiez qu'il y avait honneur et profit à l'exercer. Je ne vous l'ai pas contesté, alors qu'il était peut-être contestable. Mais à l'heure qu'il est, vous ne pouvez plus le refuser. Vous seul devez endosser la honte de la capitulation!

Sans souci du souverain, de l'étiquette impériale,

les yeux en feu, les joues tremblantes de colère, les traits encore empreints de la sueur poudreuse et de la fatigue du combat, les deux généraux, redressant leur haute taille, se provoquaient du regard, retenaient des paroles plus amères. Spectacle d'une ironie tragique, celui de ces braves se rejetant une telle défaite, s'arrachant l'un à l'autre une ombre de victoire, comme si — retraite difficile et partielle sur Mézières, sans doute après une bataille sanglante, ou percée sur Carignan, avec des troupes fourbues, dans la souricière des armées du Prince de Saxe, du Prince Royal à dos et de Frédéric-Charles devant — tout, d'avance, n'était pas irrémédiablement perdu ! Grandeur dérisoire d'une semblable querelle, devant cet empereur prostré, à deux pas de la maison où le maréchal, qui avait amené l'armée là, se reposait, sur son heureuse blessure. Mais Napoléon, son entourage, s'entremettaient. Il fallait que Wimpffen allât négocier au quartier général allemand.

A travers les jardins de Pierremont, deux chasseurs d'Afrique dont les chevaux titubaient, dans la poussée des derniers combattants se repliant vers la ville, cheminaient silencieux. Ils étaient absorbés dans une sorte de cauchemar, les nerfs trépidants, ne sentant ni leur faim ni leur soif, rien qu'une immense fatigue désespérée, un anéantissement où ne survivait que la souffrance. C'étaient Pirard et Robert. Après la charge finale, ils s'étaient retrouvés.

Ils étaient maintenant toute la tribu. En voyant Robert prêt à défaillir, si enfant, si las, l'ordonnance, qui depuis la mort de M. Taillefer était comme un corps sans âme, s'était attaché au jeune homme. Besoin de servir et d'aimer. Le Normand, dont toute la vie n'était qu'application à une tâche minutieuse, soins jaloux, manies d'ordre, n'eût pu vivre seul. M. Taillefer, ses chevaux, son harnachement, ses effets, c'était tout pour lui ; il souffrait d'un grand vide, était attiré vers

Robert, subissait l'ascendant d'une nature fine, aristocratique, le prestige du nom et de la richesse sur sa rudesse paysanne et matoise. Dans cet écroulement de tout, tous deux éprouvaient une pauvre joie à se serrer les coudes. Leur rapprochement, c'était un peu du lien militaire, le souvenir du peloton, de l'escadron, la solidarité du 1er chasseurs d'Afrique.

Ils avaient croisé, ils suivaient un torrent d'hommes et de chevaux, où toute discipline avait disparu, des fantassins de cinquante régiments, des zouaves levant des casques à la pointe de leur baïonnette, des turcos pareils à des sauvages, dont le blanc des yeux et des dents luisait, des infirmiers aux civières sanglantes, des voitures vides ou couvertes de grappes d'hommes, des cavaliers démontés qui se dandinaient, des files d'artilleurs avec leurs canons dont beaucoup portaient, liés en travers, des officiers morts... Le soleil qui se couchait vers Donchery étalait sur les eaux de la Meuse, sur la nappe de l'inondation, un reflet rougeâtre. Le courant emportait des cadavres.

A mesure qu'ils approchaient de la ville, sous les derniers obus, Robert et Pirard entendirent la rumeur horrible qui montait de ces rues étroites, entre les maisons jaunes, de la foule amassée devant les portes, des fossés fourmillants. Dans une gloire d'or, les rayons de l'astre qui descendait enveloppaient de leur douceur chaude les remparts, les forts avancés, la haute masse du château de Turenne, caressaient les vieilles pierres. Ces jouets vieillots, dont l'aimant tout le jour avait fasciné l'armée, étalaient dans le soir tombant leurs bastions inutiles, leur géométrie à la Vauban Robert leva les yeux et vit le drapeau blanc...

Au premier étage de la sous-préfecture, dans une petite chambre non loin de celle de l'Empereur, le général Margueritte était étendu, la figure tuméfiée, ressassant dans sa fièvre ses tristes pensées. D'abord on l'avait conduit à l'ambulance Dumoutier, sur le plateau de l'Algérie, où l'on avait lavé la blessure avec

de l'eau fraîche. Puis, ayant changé de cheval, au pas, tandis que ses officiers de service retournaient à leurs régiments, il s'acheminait vers la ville, soutenu sous les bras, avec Henderson, Révérony et Wurtz. Une longue pause aux remparts, où le portier-consigne ouvrait enfin. Pas de place à l'ambulance de la citadelle. Alors, ne sachant où aller, on avait passé devant la sous-préfecture, où, apercevant l'Empereur sur le perron, le lieutenant Révérony lui avait dit :

— Sire, je viens vous demander l'hospitalité pour le général Margueritte, grièvement blessé.

— Vous faites bien, dit l'Empereur.

Il donnait l'ordre de préparer la chambre, envoyait ses médecins. On couchait le blessé, on nettoyait sa plaie ; malgré deux points de suture à la langue, faits par le docteur Legouest, le général ne pouvait parler, s'exprimait par signes ou en traçant des demandes au crayon, sur des bouts de papier. Inquiet du bruit de la bataille, du sort de sa division, il eût voulu savoir. La tristesse et l'incertitude augmentaient son mal. Comme le jour baissait, l'Empereur vint prendre de ses nouvelles. Il lui serra la main, lui dit qu'il était peiné de le voir ainsi, qu'il espérait que la guérison viendrait vite.

D'un geste prompt, d'un élan d'âme, Margueritte, avec son crayon, traça ces mots :

— Sire, moi ce n'est rien. Mais que va devenir l'armée ? que va devenir la France ?

Révérony tendit le papier. L'Empereur lut, et après un court silence, où tous retenaient leur souffle, il leva douloureusement les yeux au ciel, et, sans autre réponse, sortit.

Dans la chambre avoisinante, son pas lourd, de la porte à la fenêtre, reprenait son va-et-vient traînant. Il n'étouffait plus les plaintes que lui arrachait l'élancement de sa douleur physique. Il ployait les épaules, sous le faix de son Empire écroulé, de ses légions détruites. Ses pieds glissaient dans le sang répandu.

L'éblouissement des deux règnes, les victoires de l'Autre et les siennes, les splendeurs, les fêtes de la cour, tout était à fond de gouffre. La France, lui échappant, s'effondrait avec lui. Que deviendrait son fils ? Revenant comme un remords, de nouveau le bourrelait la vision de cette armée où tant de braves mouraient pour lui. Qu'allait décider Guillaume ? Quel lendemain de misère attendait ces troupeaux humains ?

Et dans le crépuscule du plus beau soir, sur la citadelle, le drapeau blanc comme un linceul flottait, salué sur tout le cercle des hauteurs fatales par les hourras des vainqueurs. Leurs musiques éclataient en fanfares aux quatre coins de l'horizon, et mêlant leurs voix émues, Prussiens, Bavarois et Saxons, au pied des palissades, chantaient des lieds, en contemplant la loque blanche vidée de sang et d'espérance, le dernier drapeau de l'Empire.

STRASBOURG

I

— Allons donc, criait M. Ansberque, ancien conseiller général de Strasbourg, de sa voix sonore, vous n'allez pas nous dire, Germath, que les officiers prussiens sont meilleurs que les nôtres?

Il plastronnait, plein d'assurance; sur son haut crâne, ses cheveux lissés au cosmétique se ramenaient, et il portait la moustache et l'impériale cirées en pointe. Cela allait bien avec l'élégance de son gilet blanc, de ses guêtres blanches, de son pantalon à carreaux blancs et noirs. Fier de l'amitié du baron Pron, le préfet, il en imitait volontiers la morgue officielle. Ancien officier, industriel enrichi et bonapartiste convaincu, il soutenait ardemment l'Empire : la guerre, déclarée depuis trois semaines, le gonflait de joie et d'orgueil.

M. Germath, Alsacien de vieille souche, un libéral, bel homme à barbe blonde, un peu alourdi par la maturité et engraissé par la bière, répondit avec tristesse :

— Oui, les officiers allemands sont supérieurs aux nôtres; d'abord, ils sont instruits, préparés de longue date; ils ont une foi entière dans leur mission. Ils mènent leurs hommes à la baguette. Discipline, commandement, organisation, ils l'emportent en tout. J'en parle savamment, croyez-moi!

Son amertume perça dans ces derniers mots. Quelques années auparavant, avant de se retirer des affaires, abandonnant à un associé sa fabrique de toiles peintes de Schiltigheim, il avait consenti au mariage de sa fille Edel avec un officier badois le lieutenant Haffner. Elle

se trouvait justement auprès d'eux, avec son petit Heinrich, quand le coup de tonnerre entre les deux peuples avait éclaté. Le temps de boucler sa malle et elle était partie. Le deuil de Germath était celui de beaucoup de ses compatriotes; chaque famille comptait des parentés allemandes et françaises. Strasbourg, ville savante et studieuse, était comme un pont jeté entre les deux pays, un lien de civilisation, pour l'échange des idées neuves et des découvertes utiles. On y parlait allemand, on pensait en français. Malgré les dissensions religieuses et politiques, tous vivaient en intelligence, dans cette belle et bonne Alsace, et voilà que chaque foyer se divisait; l'animosité des races se réveillait; la guerre hideuse allait chavirer les consciences et bouleverser les âmes.

Sévère et de haut, M. Ansberque riposta

— Vous ne parlez pas en patriote. J'ai vu sur nos glacis, sur le Broglie (selon l'usage, il prononçait le Breuil), le merveilleux rassemblement de nos forces militaires : nos turcos, nos cuirassiers, nos zouaves, tous ces officiers grisés d'entrain et de gaieté; je réponds de leur bravoure chevaleresque et je dis que vous les calomniez!

M. Germath eut un geste de révolte : calomnier l'armée, lui!... Etait-ce donc la calomnier que d'avoir été choqué par la légèreté, l'insouciance bruyante de ces officiers, dont il respectait l'uniforme? Ne les revoyait-il pas, paradant aux tables de café, riant avec des infirmières à coquets costumes, faisant de la guerre une partie de plaisir? Que d'ignorance! Un colonel lui avait dit d'un air dégagé : « Haguenau et Wissembourg sont villes allemandes, n'est-ce pas? » Et l'organisation déplorable des troupes, cherchant leurs casernes et ne les trouvant pas, mendiant du pain dans les rues! N'avait-il pas hébergé des soldats par dizaines? Et quand, au son des clairons, un régiment partait, l'arme sur l'épaule, n'avait-il pas vérifié la faiblesse des effectifs, le laisser aller de la tenue? Etait-ce donc être

mauvais patriote que de voir ce qui crevait les yeux? Tout cela, il eût voulu le crier · mais à quoi bon envenimer la discussion? Sa femme lui jetait un coup d'œil suppliant; il garda le silence.

Soutenu par l'air provocant de Mme Ansberque et l'approbation sournoise des Stoumpff, cousins pauvres que les Germath invitaient par bonté, M Ansberque promena autour de la table un regard de triomphe courroucé. Le petit Charles Germath, assis avec Noémi à l'autre bout de la salle, trouva que le cou rouge de « Vieil Ami » se renflait comme un jabot de dindon, et s'étonna de ne pas entendre : « Glou! glou! glou! »

En ce moment, M. Ansberque se croyait meilleur Français que personne; son chauvinisme sincère, mais orgueilleux et étroit, voyait, dans la plus timide réserve, la plus légère objection, une insulte à la grandeur du pays et à la stabilité du régime. D'humeur ardente et despotique, il eût voulu bâillonner ses contradicteurs. Il éprouvait contre son vieux compagnon une irritation douloureuse, presque ulcérée. Tous les petits mécomptes, toutes les imperceptibles rancunes, toutes les sévérités de jugement qui peuvent s'accumuler dans l'amitié la plus sincère, se hérissaient en lui.

Durant le muet malaise qui suivit, les deux servantes, Gretchen et Hannah, apportèrent des poulardes dorées, farcies de foie et de jaunes d'œufs, le triomphe de la cuisinière, Ortrude. Dès l'aube, le feu aux joues et le bonnet de travers, elle avait surveillé le mijotement des casseroles, car c'était le premier samedi du mois, jour où de fondation sonnaient à la grille, au premier coup de onze heures, les Ansberque, le pasteur Gottus, l'avocat Wohlfart. Ce jour-là, c'était fête chez les Germath. Ils avaient la religion de l'amitié, et pour eux le bon accueil en était un des rites : ils aimaient régaler leurs hôtes de plats fins et de vins rares. Précisément, Ortrude s'était surpassée : le saumon à l'étuvée, arrosé de Rüdesheimer, avait précédé

des queues de cochon grillées qui craquaient sous la dent, un vrai délice. Et telle est la force de l'habitude que, comme les autres fois, on avait savouré ces bonnes choses, malgré l'inquiétude qui pesait dans l'air, l'orage grondant de la bataille que Mac-Mahon livrait, à cette heure même, du côté d'Haguenau.

Nul doute qu'il ne vengeât l'échec et la mort du général Douay, l'écrasement à Wissembourg de cette division trop en flèche, surprise par un corps d'armée du Prince Royal. Hier, des paysans éplorés, réclamant des médecins pour les blessés, avaient apporté la nouvelle. D'abord, on n'avait pas voulu les croire. Ce premier revers, de son glas, avait bouleversé Strasbourg; l'émotion en était encore toute chaude; elle enfiévrait les conversations. Beaucoup voyaient là un déplorable présage, d'autres un malheur qui aurait pour lendemain la revanche. On comptait sur le vainqueur de Magenta, le héros de Malakoff. Le maréchal, avec sa figure rouge et bourrue, ses cheveux blancs, inspirait confiance. Mais une telle secousse avait tendu les nerfs et surexcité les passions. A cette table où, pendant tant d'années, les discussions étaient restées courtoises, à deux reprises on s'était violemment disputé. Dans la vieille amitié des Germath et des Ansberque, quelque chose venait de craquer. Et c'était ainsi dans chaque maison de Strasbourg, où les partisans de la guerre et ceux de la paix, les protestants et les catholiques, les césariens et les libéraux, étaient à couteaux tirés.

Le pasteur Gottus, figure rude et vineuse, gros nez bulbeux entre des yeux clairs, un brave homme qui ne mâchait pas ses mots, déclara.

— Gardons-nous de l'orgueil! C'est notre grand défaut, à nous autres Français. Je vois, mon cher Ansberque, que vous ne connaissez pas l'Allemagne.

— Je m'en flatte! dit l'autre

— Dès lors, comment pouvez-vous la juger? Le niveau moral de nos voisins est incomparablement plus élevé que le nôtre Là vit un peuple fort, tenace; ce

n'est pas seulement par ses savants, ses lettrés, ses érudits que l'Allemagne prédomine, mais parce que dans chaque famille, même la plus humble, il règne un sentiment allemand, fait de l'amour de la patrie commune et d'un idéal religieux que nous ignorons. Notre France oisive, dissolue, avide de jouissance et de luxe, est dégénérée, et je prie le Dieu des armées de ne pas lui infliger un châtiment terrible !

— Monsieur le pasteur (d'ordinaire, Ansberque disait : mon cher Gottus, ou : mon respectable ami), de tels sentiments ne sont pas français.

— Pas français ! s'écria M. Gottus qui devint pourpre. Non, tenez, il vaut mieux ne pas discuter sur ce ton

Le jeune André Germath, qui venait de passer sa licence de droit, et que dès l'enfance on avait considéré comme le promis de Lise Ansberque, leva ses beaux yeux sur la jeune fille. Il avait une impressionnabilité maladive et souffrait d'entendre parler ainsi ces êtres que tant de souvenirs de cordiale entente et d'estime unissaient. Mais, inquiète aussi dans cette atmosphère d'électricité, Lise détournait son petit visage délicat, contemplait entre les volets mi-clos, striés de lamelles d'ombre et de rais de soleil, le marronnier centenaire, dont les rameaux entraient presque dans la pièce. D'ordinaire, l'énorme nid de feuillage palpitait d'ailes et de cris d'oiseaux; pas une feuille à présent ne bougeait. La terre brûlée, la pelouse et les fleurs sèches exhalaient d'âpres aromes. Instinctivement André et Lise eurent peur de quelque imprévu déconcertant. Leur tendresse était menacée. Et, dans leur sécurité si ancienne et si complète, cela leur semblait extraordinaire.

La vieille maison et le vieux jardin étaient en effet à leurs yeux une oasis de paix, de silence et de bonheur. Depuis si longtemps ils en connaissaient tous les recoins ! Que de fois ils avaient déjeuné, comme aujourd'hui, dans cette salle à manger haute et large, où les lambris, les médaillons, les portes cernées de filets

d'or éteint, les porcelaines de Chine aux murs, les meubles Empire, attestaient les traditions de famille, un confort solide et durable ! Chaque pièce du mobilier s'était harmonisée en vieillissant, et, de participer à la vie quotidienne des êtres, à l'égrènement des joies et des peines, elle s'était peu à peu imprégnée d'âme et était devenue vivante. De même, dans le cœur de Lise et d'André, l'affection avait grandi, si naturelle et si profonde qu'ils ne la sentaient même pas, car ils en étaient imprégnés et elle faisait partie d'eux comme l'air qu'ils respiraient et chaque geste qu'ils ébauchaient. Jamais ils ne s'étaient dit qu'ils s'aimaient, mais leur sourire, leur regard, l'intonation de leur voix liaient entre eux, à travers une mystérieuse affinité de caractère, une trame invisible de sentiments purs, simples et forts.

M. Wohlfart, que les crins drus de ses cheveux et de sa barbe en brosse faisaient ressembler à un hérisson gris, dit, conciliant, avec un de ces haussements d'épaules contractés au prétoire et par lesquels il rejetait un pli de sa toge :

— Évidemment, un tacticien tel que Mac-Mahon, qui ne procède jamais que par surprises, inspire toute confiance. Il me semble pourtant que l'on ne tient pas assez compte de la position stratégique de Strasbourg. C'est la clef de l'Alsace. On l'oublie. Pourquoi n'occupons-nous pas Kehl, comme nos pères en 1814 et 1815 ? Nous tiendrions le Rhin, nous menacerions le grand-duché. Est-ce parce que, dans leur vandalisme stupide, les Badois ont fait sauter le pont ? N'avons-nous pas, pour traverser le fleuve, des pontons préparés sur les glacis ? Mais songe-t-on seulement à la possibilité d'un blocus ? On nous laisse sans garnison. L'état de siège est proclamé ; nous avons un nouveau gouverneur, le général Uhrich. Mais des soldats, mais des canons ?... Nos remparts sont des jardins de verdure, la zone militaire est couverte de maisons et d'arbres. Sont-ce là, je le demande, des préparatifs sérieux ?

— Vous aussi, Wohlfart, s'exclama Mme Ansberque, qui avait un long nez et une voix tranchante, vous aussi vous tremblez !

Mais Ansberque l'interrompait :

— Quel réquisitoire, cher maître ! Quel procureur général vous auriez fait, si vous n'étiez un des Cicérons du barreau ! Mais vous imaginez-vous vraiment que Strasbourg soit menacé ? C'est nous, avec les canonnières blindées du contre-amiral Exelmans, qui irons bombarder les villes fortes du Rhin. Mac-Mahon, à cette heure, foudroie l'armée allemande. Ce soir nous illuminerons... Strasbourg menacé ! Non, c'est impayable !..

Et tant l'idée lui semblait saugrenue, inouïe, M. Ansberque éclata de rire, sa femme fit chorus, et les Stoumpff discrètement

— Pourquoi qu'y rient ? demanda Noëmi, tout bas, à Charles.

C'était la filleule de Mme Germath, une orpheline élevée au pensionnat des Petites-Sœurs, une maigrelette rétrécie et frileuse dont on disait : « Un oiseau pour le chat, » mais un oiseau mignon et touchant. On l'invitait de temps en temps, pour lui faire faire un bon repas Sa mère avait été la nourrice de Charles, et il semblait que le garçonnet, rose et joufflu, eût pris pour lui tout le lait, sans rien laisser à la fillette. Il la protégeait de son amitié, réglait en maître les jeux. Il répondit :

— Ils rient parce qu'on va manger le gougloff !

Et, satisfait de son explication, il s'absorba dans la contemplation du gâteau somptueux et de la crème glacée qui l'accompagnait, sans voir sa mère qui lui interdisait du regard de mettre ses coudes sur la table, sans voir davantage l'oncle Anselme qui, là-bas, lui souriait.

Le frère aîné de M Germath, un vieux garçon, passait pour un original, à cause de son exquise candeur En dehors des siens et de Charles qu'il gâtait outrageusement, il n'aimait que le bric-à-brac, son violon et les

pauvres. Au second étage de la maison, il avait amassé un véritable musée, tableaux enfumés, coffrets de bois sculpté, petits personnages en porcelaine, et de vieilles tapisseries dont Charles n'eût pas donné un kreutzer, mais qui valaient très cher, paraît-il, et sur lesquelles l'oncle Anselme racontait des histoires, intarissablement. Avec sa figure ronde, ses cheveux plats séparés d'une raie au milieu, son air si drôlement absent parfois, l'oncle Anselme avait été l'initiateur de Charles au monde des choses étranges ; c'est lui qui avait rempli l'imagination de l'enfant de fables mystérieuses et terribles, et ouvert à sa crédulité les souterrains du rêve, de l'étonnement et de la peur. Souvent, la nuit, Charles, dans son lit, se dressait sur son séant et scrutait l'ombre avec méfiance : c'était un gnome bossu qui se glissait sous la commode, ou une Lorely qui, après s'être baignée dans le Rhin vert, filait sur le rayon de lune... Mais en ce moment Charles ne songeait ni aux récits de l'oncle, ni à la guerre, ni aux agaceries de Noëmi qui lui chatouillait le creux de la main avec sa fourchette; il ne songeait qu'au gougloff et à la tranche qu'on lui couperait.

Mais que se passait-il? On servait le gâteau avec une équité conciliante, et pourtant la discussion reprenait, plus âpre. C'est M. Humblot cette fois qui soufflait la tempête. Charles maudit ce tapage des hommes; les femmes au moins se tenaient à peu près tranquilles : Mme Gottus, vertueuse créature, douce comme une brebis, dont elle avait la mâchoire allongée, regardait son assiette; la cousine Stoumpff roulait les yeux très vite, comme si elle eût voulu épier chacun à la fois; la grosse Mme Humblot soufflait d'asthme; quant à Mme Germath, elle avait assez à faire de surveiller le service, tout en suivant la conversation et en échangeant avec son mari des regards préoccupés.

M. Humblot, chef de bureau retraité, homme paisible malgré ses formidables moustaches, criait, très animé :

— Quand je vous répète que le grand-duché est désert! Les usines ne fument plus, les paysans ont émigré, les troupes badoises ont évacué la frontière, tant la terreur que nous inspirons est grande! Parler d'autre chose que de victoire en ce moment est une félonie! Il faut bénir cette guerre qui va rendre la France plus grande encore!

— Il ne faut pas bénir la guerre! dit durement M. Gottus.

— Non! dit Germath. la guerre est une impiété, c'est un crime! C'est une abomination! J'ai signé la pétition à l'Empereur contre la guerre. La bénir!... Mais comment pouvez-vous dire une chose pareille, Humblot, vous qui n'avez jamais pris un fusil, même pour tuer un lapin! Vous ne savez donc pas ce que représente ce mot affreux : les moissons incendiées, les villages à sac, les exécutions sommaires, le pillage, le meurtre en détail et la boucherie en grand! Songez à ce qu'est un champ de bataille et à la douleur des mères!

— Ce n'est plus le moment de discuter la guerre, jeta Ansberque; le vin est tiré, il faut le boire!

— Oui, vous l'avez tiré, vous autres, reprit Germath avec une sorte de désespoir, vous avez tiré, non pas le vin, mais le sang. C'est vous autres seuls qui avez déchaîné nos malheurs. N'en soyez pas si fiers!

Stoumpff, qui avait un museau de belette doucereuse, cria sur un ton de fausset :

— Mais, cousin, tu sais bien que Guillaume a insulté Benedetti, et lui a crié : « *Furth! Furth!* »

— Je ne l'ai pas entendu, dit Germath. Je ne suis pas forcé de te croire.

— En sommes-nous là? s'écria Ansberque. Faut-il attendre que nous recevions la botte au derrière? Comme si ces gens-là ne nous provoquaient pas par tous les moyens?

— Nous sommes bien naïfs, alors, de tomber dans le panneau, répliqua Germath. Êtes-vous des enfants? Vous, vieux Strasbourgeois, est-ce que vous ignorez

que l'Alsace est l'enjeu de cette guerre inepte? est-ce que vous ne sentez pas que nous en payerons la rançon? Cela ne vous fait donc rien, l'idée de devenir Prussiens par la force de la conquête?

Ce fut un tumulte ; on ripostait avec des clameurs.

— Halte-là! criait Ansberque. — Taisez-vous! adjurait Humblot... Et la voix pointue de leurs femmes et celle de Stoumpff protestaient : — Non, jamais!. Quelle idée! Prussiens!... Il ne faut pas dire des choses pareilles!... Oh! cousin!

Mais Germath élevait la voix, hors de lui .

— Ah! il ne faut pas les dire! La vérité vous écorche donc les oreilles? Eh bien, vous l'entendrez. Où sont déjà vos illusions? Vous disiez que la Prusse marcherait seule, et l'Allemagne se lève Vous disiez : « Nous aurons des alliés. » Où sont-ils? Montrez-les-moi! A Munich, à Stuttgart, les universités, les gymnases se sont vidés en un instant : des milliers d'étudiants se sont offerts comme volontaires. C'est un mouvement national, irrésistible. Voyons, vous le savez pourtant comme moi, que la Prusse veut Strasbourg, convoite Metz et le démembrement de la France. Comme moi, vous avez reçu, vous recevez chaque jour des lettres d'Allemagne qui ne vous laissent aucun doute...

— Pas moi! rectifia Ansberque, qui n'était venu s'établir dans le pays que depuis vingt ans. — Je ne connais que des Français, Dieu merci!

— Mais les Alsaciens de père en fils, mais le pasteur sait, et vous, Humblot, et toi, Stoumpff, vous savez que je dis vrai. On nous écrit : « Nous sacrifierons tout pour mettre fin à la perpétuelle menace des Français. Nous marcherons tous, nous y mettrons le dernier de nos thalers et le dernier de nos fils, mais nous reprendrons l'Alsace et la Lorraine pour couvrir nos frontières! » Ma fille, mon Edel, Française de cœur pourtant, m'a déclaré la force des sentiments de sa nouvelle famille, de tous ceux qu'elle a vus, entendus. Ils consi-

dèrent déjà Strasbourg comme revenu à « la grande patrie commune ». Les enfants mêmes... tenez, hier, mon petit-fils Heinrich écrivait à Charles : « Au revoir, mon petit oncle, à bientôt ! Nous reviendrons à Strasbourg avec les soldats, et nous nous amuserons bien ensemble, car tu seras Allemand comme moi. » Bénissez à présent la guerre qui engendre des monstruosités semblables !

— Eh bien, cria frénétiquement Ansberque, ce que vous dites prouve qu'il y a quelque chose de pourri en Alsace. Le contact de la frontière a gâté les meilleures consciences. Voilà le résultat des compromissions, des alliances, des amitiés : l'affaiblissement du caractère et l'abaissement du cœur. En un mot comme en cent, savez-vous comment cela s'appelle ? Oh ! un mot qui n'est pas français : la peur. Vous avez peur, peur de vous battre !

— Ansberque, vous êtes mon hôte et mon plus vieil ami, dit Germath d'une voix tremblante ; vous n'avez pas le droit de me parler ainsi.

— Si ! j'en ai le droit ! Si ! j'en ai le devoir ! Vos sentiments sont indignes d'un vrai Strasbourgeois !

— Ansberque !

— Celui qui doute de son pays blesse en moi une fibre sacrée, celui qui croit dans l'ennemi plus que dans la France m'outrage. Votre châtiment sera la victoire de nos armées, le triomphe de l'Empire ! Ne m'appelez plus votre ami, c'est fini. Votre hôte, je ne le serai jamais plus.

Il s'était levé, jetant sa serviette ; Germath aussi. Dans cette minute de confusion, des chaises tombèrent ; les femmes poussèrent des cris. Allaient-ils en venir aux coups ? Le pasteur Gottus s'interposa :

— Mes amis, pour l'amour de Dieu, au nom du patriotisme qui vous anime, oubliez ce malentendu. Ansberque, Germath, donnez-vous la main.

Mais Ansberque ne voulait rien entendre :

— Adieu ! Viens, ma femme ; viens, Lise !

André, debout, fit un pas; il boitait depuis l'enfance, et cette infirmité lui était une humiliation cruelle. L'orgueil d'Ansberque le révoltait; l'idée de perdre Lise le bouleversa. Pâle, il balbutiait :

— Lise, ne partez pas! Lise, ne soyez pas fâchée!

Mais, éperdue, elle ne semblait pas entendre · sa mere l'entraînait; en vain les autres, Wohlfart, Gottus, cherchaient à le retenir, Ansberque partait, suivi des Humblot, puis des Stoumpff, résolus à le ramener, dirent-ils.

De stupeur, Charles avait oublié sa tranche de gougloff; Noëmi, effrayée, semblait près de pleurer. Mme Germath s'appuyait avec une fermeté douce sur l'épaule de son mari, que l'oncle Anselme considérait avec tendresse Germath regarda Wohlfart, puis Gottus. Le pasteur lui tendit les mains d'un élan et dit :

— Mon vieil ami.

Et il ajouta :

— Pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font! ..

II

Cependant la bataille durait toujours, et le bruit sourd en arrivait par bouffées. Strasbourg, plein de curieux, de journalistes, de parents et d'amis d'officiers, anxieusement attendait. Des habitants, qui s'étaient portés à deux lieues en avant, rentraient le visage joyeux : la surprise de Mac-Mahon, affirmaient-ils, avait réussi; les Allemands, attirés dans la forêt de Haguenau, étaient assaillis de flanc par Failly, descendu de Bitche. Des douaniers en reconnaissance revinrent : le bruit du canon s'éloignait du côté de Wissembourg. Un frisson de victoire courut : le Prince Royal tué, son armée prisonnière !

« Plût à Dieu ! » pensait Germath. Son inquiétude l'avait jeté hors de chez lui. Accompagné de Wohlfart, il passait par toutes les émotions de la ville; bien des visages lui étaient connus, et il pouvait y lire le reflet de ses propres sentiments. Le cœur pesant, il marchait en silence. Une victoire seule eût adouci l'amertume dont il débordait. Sous son calme, où le sens pratique s'alliait à tant de bonhomie, c'était un homme très tendre, fidèle à ses affections, enraciné dans ses habitudes. Sa brouille avec Ansberque lui faisait un chagrin affreux : cela l'élançait comme la douleur d'une rage de dents, le cuisant d'une brûlure profonde. Il avait mal au corps et à l'âme. Une si vieille amitié !... En vain se répétait-il qu'Ansberque bourru, exalté, l'avait souvent méconnu, mal compris ; que dans leur affection, lui, Germath, avait donné plus que reçu : cela ne le consolait pas, mais avivait la rancune de

l'injustice qui lui était faite. Que les choses en fussent venues là!... L'outrager à ce point, à sa propre table, brisant cette douce communion du pain et du sel; le quitter avec tant d'inconvenance, sur un éclat si brutal! Non, jamais il ne pourrait pardonner à Ansberque; il le haïssait, en cette minute, pour tant d'aveuglement et de dureté; puis, tout à coup, il se l'imaginait repentant, l'œil humide, la main tendue, comme aux bons jours, après les discussions rudes... Mais non, l'irréparable avait sonné dans leurs paroles, claqué au bruit de la porte. C'était fini! Et il avait beau se raisonner, son orgueil ne parvenait pas étouffer une si longue tendresse; il saignait du déchirement, plus qu'il ne se révoltait contre cette absurde fin d'une affection de vingt ans!

Mais il y avait là, dans cette soudaineté même, tout le déconcertant de la catastrophe, et l'incrédulité qui en résulte. Allons! c'était un rêve! Quoi, Ansberque ne reviendrait pas déjeuner samedi? Il ne déplierait pas sa serviette, et, glissant d'un geste à lui le coin dans son gilet, il ne dirait pas de son air de supériorité, en redressant le buste : « Voyons, qu'est-ce qu'Ortrude nous réserve aujourd'hui? » heureux comme un enfant, — un vieil enfant! — si Mme Germath répondait : « Il y a des langues de mouton à la purée de légumes comme vous les aimez, » ou bien : « Il y a des anguilles en rissole à la mode d'Alsace. » Il s'écriait alors : « Vraiment, il n'y a qu'ici qu'on sache bien manger. Jamais, chez moi, je ne mange de ces merveilles! » tandis qu'un peu dépitée, sa femme riait jaune. . Allons, c'était impossible! Ces habitudes si chères à Germath, Ansberque, qui ne paraissait pas moins y tenir, les aurait brisées de propos délibéré? La passion politique pouvait-elle aveugler à ce point des braves gens? Y avait-il autre chose, calomnies, influences? Serait-ce Mme Ansberque, vaniteuse à l'excès, et que leur simplicité, et surtout celle de Mme Germath, avait pu choquer : entre femmes, les

mésintelligences couvent longtemps sous les sourires? Était-ce l'ascendant du préfet, fonctionnaire rompu aux hâbleries officielles et à la pratique électorale? Certainement, le malentendu qui venait d'éclater n'était pas d'hier; chaque jour l'avait accru... Triste chose, de sentir les esprits diverger, de constater son impuissance à convaincre, de voir les paroles devenir aigres et les cœurs se refroidir, à l'âge où justement les amitiés devraient être le plus durables, consolidées de tout le passé, par l'expérience et l'épreuve.

Et voilà, sans que Germath se l'avouât, ce qui, aussi, le poignait, — la conscience qu'il ne renouvellerait pas, ne remplacerait plus ce qui disparaissait là : dans sa vie, il demeurerait un vide, le trou noir d'une affection vivante, déracinée. Si Ansberque n'en souffrait pas, tant mieux pour lui. Germath en était torturé.

Cela mettait le comble à tout ce qui, depuis des semaines, le tourmentait et le navrait : prescience de l'avenir et chagrin paternel, car l'idée que ce brave Ludwig Haffner, pas un mauvais diable du tout, était devenu fatalement leur ennemi, aurait pu se rencontrer, le sabre haut, en face d'André, si le pauvre garçon, avec sa mauvaise jambe, avait pu servir dans la mobile; l'idée qu'Edel ne pouvait faire de vœux ni pour son ancienne, ni pour sa nouvelle patrie, car le triomphe de l'une exigeait la ruine de l'autre, — voilà ce qui le rendait inconsolable. Il ne pouvait pourtant, en conscience, regretter le mariage de sa fille, puisqu'elle était heureuse, avait trouvé l'amour, la fortune, et des beaux-parents excellents; car, il fallait l'avouer, tous ces Haffner étaient des crèmes de gens : il revoyait leur bon accueil et leurs visages épanouis Sa raison et sa conscience se soulevaient, à se dire que maintenant il fallait se haïr, quand hier encore on s'embrassait.

Tout à coup, le souvenir de sa fille le ramenant à ses fils, il entrevit le nouvel écroulement; les projets d'union entre André et Lise sombraient... Mais s'ils s'aimaient, voyons? Enfants, on les appelait le petit

mari et la petite femme. Eux aussi souffriraient donc, par la faute d'Ansberque? Injustement, ils allaient être sacrifiés, innocents? Comme il aimait tendrement André et chérissait Lise, cette idée lui fut odieuse. Non, c'était trop bête, cela le révoltait... Et l'orage en suspens, la tourmente qui là-bas fauchait hommes, arbres, maisons, dans une rafale d'obus et de balles, un vent rouge d'incendies, pesait sur lui, l'accablait de tout le tragique inconnu. Mon Dieu, pourvu que Mac-Mahon gagnât la bataille!

Ses réflexions y revenaient sans cesse, aboutissaient à ce doute comme au centre d'un obscur labyrinthe.

— Ah! fit-il en s'adressant à Wohlfart, qui, silencieux, marchait à ses côtés, c'est plus fort que moi, l'angoisse m'étreint.

Il embrassa du regard la rue étroite qu'ils suivaient et qui les conduisait aux faubourgs, vers la porte de Pierres. Pas un trottoir, pas un pont, pas une impasse qui ne lui fussent familiers. Un beau soleil de fin de jour, chaud de toute la splendeur d'août, baignait la cime des maisons de bois sculptées, des monuments de grès rouge aux arêtes noircies; les antiques demeures rapprochaient l'étai de leurs charpentes brunes, — étages en surplomb, grands toits roses à lucarnes, pignons dentelés; les eaux verdâtres des canaux formés par les bras de l'Ill miroitaient, brasillantes; des flèches de lumière perçaient les feuillages des jardins centenaires. Strasbourg, dans la ceinture de ses remparts construits par Vauban, ses bastions, ses poternes, ses portes dont certaines, armées de tours, gardaient le rude et le noir du moyen âge, avec sa citadelle en pentagone et son vaste arsenal, Strasbourg et sa cathédrale, ses temples, ses musées, ses places, ses vieux hôtels des dix-septième et dix-huitième siècles, ses rues pavées, ses moulins, le charme de ses murs et la douceur fuyante de ses eaux, la vie morte d'autrefois et le mouvement des rues neuves, la richesse et la gloire de son passé, la simplicité grave de son présent, Strasbourg, plus

agité que de coutume, semblait aujourd'hui une cité de fête, une ruche en éveil sous le ciel bleu. Dans un attendrissement, le mot de la vieille chanson populaire vint aux lèvres et au cœur de Germath :

O Strassburg, Strassburg,
Du wunderschœne Stadt!

O Strasbourg,
Toi, ville admirable!

Sa pensée franchit les portes, évoqua le fouillis des verdures, les larges avenues et les pelouses, les promenades champêtres des Contades et de la Robertsau, l'excursion à Kehl, les huîtres et la bière fraîche à l'hôtel du Saumon. Il revit la large vallée, l'immense campagne semée de villages, couverte de moissons et de houblonnières, le Rhin courbe, et au loin les croupes sombres de la Forêt noire, des Alpes et des Vosges, ici l'Allemagne, là la Suisse, et sous ses pieds la terre de France, dont Strasbourg défendait l'entrée. Des martinets volaient à hauteur des maisons. Des enfants barbouillés et joufflus se promenaient en riant. Une charrette chargée de paille embauma la rue d'une odeur sucrée. Il faisait bon exister, respirer, voir, sentir, entendre, jouir par tous les pores, de la chaleur et du beau temps... Et voilà qu'il ne fallait plus penser qu'au massacre : quel cauchemar!

Comme ils passaient devant une maison rouge, la brasserie Kermer, une menotte d'enfant frappa derrière les carreaux; et Wohlfart dit :

— Tiens, c'est Charles et Noëmi!

Ils étaient là avec l'oncle Anselme, attablés à la lourde table de bois; il y avait une énorme chope à couvercle devant l'oncle, et une plus petite que Charles et Noëmi, en buvant tour à tour, se partageaient, de la mousse plein les lèvres. Charles trouvait cet après-midi délicieux. Il avait supplié l'oncle de ne pas rentrer encore Noëmi au couvent, affirmé que c'était bon pour elle de

se promener encore. Elle et lui étaient très gais, pouffaient sans cause. Anselme Germath, à travers la fumée de sa pipe, écoutait leur babil et clignait de ses gros yeux vagues. Autour de lui, on discutait, on se chamaillait; de braves bourgeois s'exaltaient, qui pour, qui contre le gouvernement; c'étaient partout, à la brasserie ou dans la rue, les mêmes querelles où le français et l'allemand alternaient, coupés de *ia*, de *nein*, de *sô!* La grasse et rieuse Suzel, la servante, avec son cou à fossettes et ses énormes bras blancs, allait, preste, dans ce vacarme; et Anselme, que la politique ennuyait, s'intéressait bien davantage au nez retroussé de Charles et aux yeux brillants de Noëmi. Wohlfart, sitôt assis, se jeta dans la conversation; on l'écouta, parce qu'il parlait bien, et son prestige faisait autorité.

Un officier de la garnison était en train d'expliquer la tactique du maréchal : elle consistait à attirer l'ennemi sur un champ de bataille choisi, puis à l'assommer dans la souricière. L'échec de Wissembourg même en faisait preuve : Douay, chargé d'amorcer l'ennemi, en se repliant lentement, avait eu le tort de résister, dans une lutte inégale... Mais, malgré lui, Germath revoyait le départ insouciant de Mac-Mahon, quittant Strasbourg après son déjeuner, tout comme si son lieutenant n'était pas engagé, battu à cette heure même.

— Messieurs, dit l'officier enthousiaste en levant son verre, au vieux lion de Magenta, et à la victoire!

A ce moment une rumeur traversa la rue; des buveurs impatients, d'autres inquiets, coururent aux fenêtres; sur le seuil, la grosse Suzel agita ses bras blancs. Incertains, puis plus précis, des bruits sourds volaient de bouche en bouche; des visages houleux, blêmes, se pressaient autour d'un homme à cheval qui criait : — Trahison, l'armée est en fuite; les Prussiens arrivent!

D'où venaient les nouvelles, nul ne pouvait le dire. Mais elles se propageaient et se répercutaient avec une

rapidité terrifiante. Les faubourgs s'emplissaient de foule, Strasbourg se ruait aux portes. Germath et l'oncle Anselme, anxieux, interrogeaient les passants; Charles et Noëmi, serrés l'un contre l'autre, jouissaient de leur peur, qui était un plaisir. Qu'est-ce que les Prussiens leur feraient?... Ils avaient vu des compagnies badoises à l'exercice, et cela les avait amusés de les contempler, levant et baissant un pas mécanique, raides comme des soldats de bois.

Mais une voiture de place au galop se fit jour, roulant vers l'hôtel de la division : on n'eut que le temps de reconnaître le commandant de place et le colonel des pontonniers Fiévet. Ils avaient, du haut des remparts près de la porte de Pierres, fouillé l'horizon de leurs lorgnettes, et précipitamment étaient redescendus. Qu'avaient-ils pu voir!... Des femmes au visage effaré retenaient à deux mains leurs hommes. Les rumeurs sombres se confirmaient : Mac-Mahon battu, les Prussiens sous les murs. Là-bas, une colonne de fuyards dévalait d'Haguenau; puis ce furent des cris : « A la gare, un convoi de blessés! » Et l'on entendit les tambours qui battaient le rappel; des mobiles couraient, leurs gros souliers cognant les pavés.

Les Germath se précipitaient à la gare; ils arrivèrent devant le quai comme le convoi, traîné par deux locomotives, s'arrêtait. Six wagons découverts étalaient leurs plates-formes où gisaient des blessés; du sang avait ruisselé sur les roues; et de ces tas de corps en détresse, un visage affreusement pâle qui émerge, un bras mou qui s'étend et retombe, des gémissements s'élevaient.

Derrière les plates-formes, en des wagons par longues files, s'entassait un bétail de souffrance, des agonisants, des morts. Dans la foule, ce fut un saisissement et un murmure. Puis les cris aigus des femmes éclatèrent, un concert de malédictions auquel répondaient les hurlements d'un lignard dont le visage labouré n'était qu'une plaie. On apercevait

des blessures affreuses; un turco, le ventre ouvert, soutenait entre ses mains ses entrailles; un zouave dressait, en guise de bras, deux moignons pareils à des épaulettes rouges.

— Emmène les enfants, c'est horrible! dit M. Germath.

Mais, quoique épouvantés, Charles et Noëmi, béants de stupeur, se cramponnaient à l'oncle Anselme : ils voulaient voir. Des infirmiers s'approchaient, portant des civières neuves, d'un blanc éclatant. Les cris des femmes redoublèrent; elles invectivaient Napoléon, Guillaume, redemandaient leurs maris et leurs frères; on en voyait qui se tordaient les mains d'un air fou; d'autres en pleurant soutenaient des soldats boiteux. A travers les rues pleines, le navrant cortège s'organisait; les civières s'empourpraient; certaines gardaient, adhérents à la toile neuve, des débris de chair et des esquilles d'os. Les voitures de l'abattoir étaient venues en nombre; des bouchers, énormes dans leurs blouses roses maculées, emportaient à bras, soulevaient comme des quartiers de bœufs cette viande humaine, inerte ou pantelante, tiède encore de vie ou refroidie par la mort.

Germath frôla Ansberque, qui évita de le regarder. Le buste haut, la tête droite, Ansberque s'approchait d'un lieutenant de turcos, étendu sur un matelas :

— Êtes-vous vainqueurs, au moins?

L'autre répondit, farouche :

— Si nous avions des généraux, nous ne serions pas ici!

Un vieux soldat répétait d'un ton navré :

— Ils sont trop! Ils avaient trop de canons!..

L'oncle Anselme avait fini par emmener les enfants Germath vit Ansberque passer à côté de lui, aussi fier que si l'on avait gagné la bataille; mais le bout de ses moustaches tremblait, d'un tic qui lui tirait le coin de la bouche. Le rappel ne vibrait plus, saccadé; un autre son retentissait aux quatre coins de la ville, lugubre,

dans le grondement des caisses et le halètement rauque des cuivres, — la générale, battue et sonnée en hâte, en un vent de panique. La garnison avait pris les armes, garni les remparts ; on fermait les portes, on dressait les ponts-levis. Strasbourg se voyait déjà livré, presque sans défenseurs, à la merci d'un assaut; on signalait dans la campagne des coureurs ennemis, et par toutes les voix fébriles ou mornes des blessés s'exhalait et se répandait la certitude fatale de la défaite : l'armée rompue, s'écoulant en déroute; Mac-Mahon errant sans troupes ; les cuirassiers, toute la cavalerie, jetés au gouffre des charges pour sauver la retraite; Strasbourg menacé, l'Alsace ouverte, la France envahie.

Wissembourg avait sonné le premier glas, Frœschwiller sonnait le second. Quelques heures avaient suffi pour cette catastrophe.

Cependant, autour des remparts, devant les portes, s'amassait une cohue plaintive et vociférante dont on entendait, derrière les murs, le bruit d'eau grossissante : c'était le torrent des fuyards qui, en dévalant d'Haguenau, avait roulé sur les chemins et emporté comme des épaves des centaines de paysans chargés d'enfants et de hardes. Tandis que des soldats sans armes descendaient dans les revêtements et pénétraient dans l'enceinte, derrière le premier amas des fuyards se ruait la débandade : cavaliers et fantassins confondus, zouaves grimpés sur des chevaux de hussards, cuirassiers démontés, artilleurs sur des prolonges, toute la débâcle d'une armée.

On ouvrit les portes et le flot sordide creva par les rues, submergea les faubourgs. Dans le soir et l'ombre claire, cela entra : la plupart, silencieux, avaient un regard étrange, d'une fixité hagarde ; il y en avait de blessés ; beaucoup semblaient prêts à tomber d'inanition et murmuraient faiblement :

— Un morceau de pain !

D'autres affirmaient :

— Les généraux ont crié : sauve qui peut! On nous a trahis!...

Ceux-là n'avaient pas tiré un coup de fusil.

Au milieu des reproches, du silence de rage ou de l'apitoiement de la foule, les éclopés, les fuyards entraient toujours...

Il en entra toute la nuit et presque toute la journée du lendemain, sous l'ardent soleil qui montrait leur aspect lamentable. Les cuirassiers surtout étaient extraordinaires. Leurs pantalons étaient déchirés, leurs cuirasses bossuées et trouées; une immense stupeur pesait sur leurs visages, paralysait leurs grands corps. Sur des chevaux blessés du garrot à l'échine, on en voyait encore arriver au galop, parfois deux sur un seul cheval. Des soldats du train amenaient des cacolets, des voitures d'ambulance bondées de blessés et de mourants.

Dans l'après-midi, des cris furieux retentirent; c'étaient des turcos qui arrivaient, gesticulants, pareils à des épileptiques, leurs vestes bleu de ciel raides de sang et noires de poudre. Ils brandissaient leurs baïonnettes; on ne distinguait dans le noir des faces que le blanc des yeux et des dents sauvages. Ils débouchèrent sur la place où grouillait une foule compacte. Quand on vit qu'ils rapportaient le drapeau, une loque, — un frisson courut, des milliers de voix crièrent : Vive la France! Du haut du balcon de l'état-major, le colonel Ducasse déployait le glorieux trophée, l'élevait bien haut à la face de Strasbourg et de ses habitants : tous l'acclamèrent. Déjà, chacun croyait savoir comment la bataille s'était livrée; la légende amplifiait les récits, mêlait au vrai l'erreur, faisait courir dans l'imagination populaire des ombres et des reflets fantastiques d'épopée.

La vérité était autrement simple et sinistre

L'armée impériale, mobilisée en hâte, pleine d'illusions et de bravoure, mais insuffisamment équipée et nourrie, piétinait depuis trois semaines dans un gâchis

d'ordres et de contre-ordres. Loin de fondre sur le Palatinat, elle bornait son audace au mince succès de Sarrebrück, faisait la douane aux frontières; d'ailleurs mal : les uhlans en contrebande allaient et venaient, narguant de leurs galops la cavalerie française inactive. Éparpillés, les corps de Frossard, de Bazaine, de Ladmirault, la garde, n'offraient même pas à l'Allemagne mobilisant sans hâte ses trois armées un obstacle compact. Tandis que Failly rassemblait le 5e corps autour de Bitche, que Félix Douay concentrait le 7e à Belfort et Canrobert le 6e à Châlons, Mac-Mahon, commandant les forces de la basse Alsace, disséminait la division du 1er corps à Lembach, à Reichshoffen, à Haguenau. Il commettait la faute de jeter Abel Douay sur Wissembourg, à découvert, et à cinq lieues en avant de tout renfort. Douay, surpris par des forces supérieures, avait, par obéissance ponctuelle, accepté le combat, lutté sans recevoir un ordre du maréchal ni un renfort de Ducrot, cependant avertis tous deux de l'imminence d'une attaque. Douay frappé à mort, Pellé avait continué la lutte; puis, refoulé de Wissembourg, refoulé du Geisberg, il avait dû battre en retraite. La bataille de Wissembourg était perdue.

Frœschwiller doublait, amplifiait le revers. Mêmes imprudences et mêmes fautes : pires.

Mac-Mahon, sur sa demande, avait reçu le commandement des 1er, 5e et 7e corps. Dès qu'il l'apprit, il s'écria, joyeux : « Messieurs les Prussiens, je vous tiens ! »

Que comptait-il faire? et le savait-il seulement? En gagnant les Vosges, il pouvait y barrer le passage; là, avec ses trois corps d'armée, il était inexpugnable. Mais abandonner Strasbourg et la basse Alsace sans avoir repris l'offensive!... Dans son ignorance de la marche de l'armée du Prince Royal, il comptait le 7 aborder l'ennemi sur les positions de Frœschwiller, c'est le 6 qu'il fut attaqué. Ne soupçonnant pas l'ennemi si proche, il avait établi ses 35,000 hommes sur

les hauteurs qui courent de Neehwiller à Morsbronn, sans fortifier sérieusement les hauteurs de Frœschwiller, d'Elsasshausen et de Gunstett, sans occuper le village de Wœrth, sans garnir Morsbronn. Sur ces ondulations couvertes de vignes, de vergers, de houblonnières, il avait pour front de défense des prairies et la ligne d'eau de la Saüer. Le 1er corps, les divisions Ducrot, Raoult, Lartigue, s'étendaient sur la gauche en avant de Frœschwiller, au centre en face de Wœrth et en avant d'Elsasshausen, sur la droite vers Morsbronn. Les cuirassiers de la 2e division de réserve, de Bonnemains, étaient abrités entre Frœschwiller et Elsasshausen. Le 7e corps ne figurait que par la division Conseil-Dumesnil établie avec les cuirassiers de la brigade Michel près d'Eberbach. Du 5e corps, immobile aux passages de Bitche et de Rohrbach, attendant des ordres, seule la division Guyot de Lespart se mettait en marche vers Philippsbourg.

La bataille, engagée dès l'aube sur de simples démonstrations, s'était bientôt acharnée. Les Allemands perdaient pied. Ducrot chassait à la baïonnette et fauchait sous les mitrailleuses les Bavarois du IIe corps; le Ve corps prussien de Kirbach, le XIe de Bose échouaient contre les pentes de Frœschwiller et d'Elsasshausen, refluaient en désordre du Niederwald et repassaient la rivière. Même Hartmann, sur l'ordre du Prince Royal, retirait de la lutte le IIe corps bavarois. Les Allemands, à onze heures et demie, n'avaient pu occuper une seule hauteur; ils tenaient Wœrth, mais conquis sans défense. Mac-Mahon pouvait battre en retraite, il en avait le temps. Il croyait à la victoire; il s'entêta. Pourtant, le feu de notre artillerie diminuait; les batteries allemandes, du plateau de Gunstett, foudroyaient nos troupes. Lartigue se lançait contre Gunstett sans succès. Les trois corps allemands, avec une solidarité puissante, revenaient à la charge. A une heure, le Prince Royal arrivait sur le champ de bataille, engageait à fond toutes ses forces. Le maréchal

tente un assaut sur Wœrth, en vain. L'aile droite débordée plie sous le choc de douze mille Prussiens qui pénètrent sous le Niederwald et enlèvent Morsbronn. Lartigue, près d'être enveloppé, appelle à son secours les cuirassiers de Michel, dit à un des colonels : « Allez, comme à Waterloo! » Trompettes au vent, chevaux emballés, la charge roule sur les pentes, se brise aux talus, aux troncs d'arbre, se clairsème sous les balles, s'engouffre dans Morsbronn, traverse des rues où de chaque fenêtre, à bout portant, les coups de feu éclatent. Hors du village, les survivants ralliés, chargés par un régiment de hussards prussiens, s'éparpillent, s'anéantissent.

Reformée, malgré les efforts des turcos, du 1er chasseurs et des zouaves, la droite bientôt s'émiettait. Un effort désespéré au centre ne refoulait que momentanément l'ennemi. Mac-Mahon, faisant face de deux côtés, perdant le Niederwald envahi et Elsasshausen incendié, s'obstinait, dans un entêtement stoïque, à tenir encore. Pourtant, acculé à Frœschwiller, qu'attendait-il? Que la division Guyot de Lespart arrivât au canon? que Failly, selon son devoir... Mais il ne leur avait télégraphié aucun ordre, n'avait réclamé aucun secours. Pour gagner une demi-heure, il sacrifiait son artillerie de réserve, aussitôt démontée, chevaux culbutés, servants tués; il sacrifiait sa réserve de cavalerie. La division de Bonnemains, quatre magnifiques régiments de cuirassiers, se précipitait dans la fournaise, et à travers vignes, houblonnières, chargeait sous la mitraille, dans les balles. Après cette immolation inutile, les turcos d'un élan fou se ruent. En vain. De partout, les dernières résistances cèdent, le 1er corps s'effondre; c'est la déroute.

Elle couvre les routes de bandes indisciplinées, de troupeaux lâchés. L'Alsace est ouverte Strasbourg abandonné. Et le jour même, Frossard était battu à Forbach; la Lorraine s'ouvrait aussi.

Par ces deux trous béants, toute l'invasion noire allait ruisseler.

III

En face de l'oncle Anselme, le petit Charles déjeunait dans la cuisine. Charles, pour ne pas salir son habit de velours, avait souffert qu'on lui attachât au cou une serviette, dont les cornes dépassaient; l'oncle, vêtu de noir et cravaté de blanc, était en bras de chemise. Ortrude leur avait versé elle-même le café au lait et elle leur beurrait des piles de tartines, en faisant la grimace, parce que les laitières depuis trois jours n'entraient plus dans Strasbourg bloqué, et que ce n'était plus le bon lait et le bon beurre des fermes de la Robertsau. Hier les paysans de ce village s'étaient réfugiés en ville sur des bateaux et des radeaux, fuyant les Prussiens.

Les deux servantes, Gretchen et Hannah, allaient et venaient, l'une blonde et l'autre brune, accortes dans leur costume des grands jours, petit bonnet de drap d'argent planté en arrière, guimpe de mousseline blanche, corset de velours noir lacé sur une plaque triangulaire à broderie d'argent, courte jupe rouge ou jupe verte, distinguant par leur couleur la catholique de la protestante. Elles riaient et bavardaient, et rien que de les entendre faisait plaisir à l'oncle, à Charles, à Ortrude elle-même, dans sa maussaderie de vieille, au rude visage encadré d'un bonnet tuyauté de béguine, au grand corps maigre pris dans un éternel sarrau noir allongé d'une jupe noire.

Bien qu'elle affectât de grommeler, elle n'était pas mécontente ce matin. C'était le 15 août, fête de l'Empereur, et, comme les autres années, sa cuisine res-

plendissait. Elle resplendissait tous les jours, mais cette fois plus que de coutume. On aurait dit un salon, tant le carreau rouge avait un brillant de miroir et les tables de bois blanc bien lavées un reflet de neuf. Rien n'était beau à voir comme l'âtre énorme réservé aux rôtis en broche tournant au-dessus de la flamme des sarments, comme l'alignement de la batterie en cuivre rouge, où les chaudrons géants décroissaient jusqu'aux casseroles de poupée, et aussi la variété des bassines, des poissonnières, des poêles à frire. Charles contemplait avec tendresse ces coquemars jaunes, ces tourtières noires, les vénérables marmites ronflant à petit bruit comme des grand'mères, le hachoir inquiétant qui pourrait réduire ses doigts en chair à saucisse, le rouleau à pâte qui a l'air du bâton de Polichinelle, et l'antique bassinoire guillochée et ciselée, qu'on promène l'hiver, pleine de charbons, entre les draps. L'oncle Anselme aussi savourait, comme un enfant, l'intimité de la cuisine. Tous deux savaient qu'en les admettant, c'était un honneur qu'Ortrude, au lieu de recevoir, accordait.

— Tu n'as donc pas faim ce matin ? dit-elle à Charles, qui soufflait sur une bouchée trop grosse.

Inquiet, l'oncle inclina sur le bol du petit la cafetière :

— Encore un peu, Charles ?

Rien que ce service en porcelaine blanche, si simple, était un poème : la cafetière ventrue, le pot à lait effilé, le sucrier ovoïde, les tasses bombantes avaient, dans leur aimable négligé blanc, l'air d'une famille groupée en rond, d'une famille joufflue et paisible, en déshabillé du matin.

— Dépêchons-nous dit Hannah à Gretchen, afin de voir le défilé des troupes.

A dix heures, il y aurait à la cathédrale grand service pour les morts de Frœschviller, puis on chanterait le *Te Deum* de la fête impériale. Depuis le matin, les drapeaux flottaient aux quatre tourelles. Toutes les

autorités assisteraient à la messe; on verrait le général Uhrich gros, court, énergique; le préfet en costume militaire, l'amiral Exelmans et sa petite troupe de marins, les douaniers, les pompiers, des détachements de toute la garnison et de la mobile. — Jamais, affirma la rieuse Gretchen, le spectacle n'aurait été si imposant.

L'oncle Anselme souriait. Il n'avait pas éprouvé l'incroyable dépression de ses concitoyens, cette panique qui au lendemain de Frœschwiller jetait à bas les courages : « — Strasbourg était perdu, à quoi bon se défendre ? on n'avait ni soldats ni canons. » — Il n'avait pas ressenti non plus la réaction belliqueuse qui avait redressé les âmes : « — Comment, un parlementaire avait eu l'audace de sommer la ville de se rendre ? des partis de cavalerie osaient se montrer sous les murs ?... »

Paisible à son ordinaire, il continuait à se livrer à ses innocentes manies, recherches chez les marchands d'antiquités, flâneries dans les vieilles rues. La vérité est qu'il vivait toujours un peu dans un rêve, et la réalité ne lui était pas encore apparue. Sans doute, l'arrivée des blessés, le lamentable déversement des fuyards, lui avaient serré le cœur; mais le destin des soldats n'est-il pas de se battre ? Français, il les plaignait; l'idée ne lui venait pas un instant que lui, bourgeois de Strasbourg, studieux et paisible citoyen, pût partager de pareils risques et souffrir de tels maux. Strasbourg séparé du reste du monde, le dernier train parti, les voies et les fils télégraphiques coupés, les ponts sautés, l'état de siège, les affiches officielles, l'armement de la mobile et de la garde nationale, même le premier obus ennemi tombé du côté de la porte de Saverne, — un obus égaré, bien certainement ! — ne le tiraient pas de sa quiétude.

Il avait, pareil en cela à bien d'autres, d'enfantines illusions. Dans l'Allemagne, il ne voulait voir qu'une amie. Il la connaissait et la chérissait. Sans doute il préférait la France, mais tant de choses, de l'autre côté

du Rhin, répondaient à sa nature : les yeux rêveurs des jeunes filles, la douce sentimentalité, la bonhomie familiale, les lieds qu'on chante, le *vergiss mein nicht* qu'on cueille, le *liebefraumilch* qu'on boit; jusqu'à la soupe aux boulettes et aux raves qu'il aimait; et les discussions philosophiques avec des professeurs à lunettes d'or, et les soirées de Beethoven et de Schumann. Non, cette guerre impie, ce malentendu déplorable, ne ferait saigner que les pauvres soldats. Que pouvait craindre Strasbourg, fleuron de l'Alsace, cité des sciences et de la théologie, fière de son musée, de sa bibliothèque, de sa cathédrale, de ses monuments, Strasbourg qu'un long passé rendait sainte, Strasbourg, appelée par les Allemands eux-mêmes « la ville-sœur », Strasbourg l'incomparable? On en serait quitte pour ne plus aller se promener à Kehl; le blocus imposerait peut-être quelques privations, ce serait tout. D'ailleurs, une armée française, Mac-Mahon reformé, Bazaine peut-être, viendraient les délivrer. Est-ce que la France n'était pas invincible?

Et l'oncle Anselme, aidé par Hannah, endossa sa belle redingote, prit Charles par la main et sortit. Ils assisteraient au service religieux, au temple Saint-Thomas, et badauderaient ensuite dans les rues.

André Germath entra, rapportant un bol de bouillon à demi-vide; il sortait de la chambre des hôtes, celle où descendaient Edel et le lieutenant Haffner; un blessé l'occupait, un capitaine de tirailleurs auquel, l'hôpital étant plein, les Germath avaient offert l'hospitalité. Une balle lui avait traversé la cuisse : c'était un vieil homme simple, laid, taciturne, avec de beaux yeux sombres. La fièvre le dévorait; le médecin, M. Weiss, en parlant de lui hochait la tête.

— Et toi, dit Ortrude, tu ne déjeunes donc pas?

Elle les avait vus naître, Edel, lui et Charles, les traitait avec une familiarité bougonne. André avait les paupières meurtries, les mains chaudes; il ne dormait plus; ces journées agitées lui étaient un cauchemar ;

l'atmosphère surchauffée de la ville augmentait l'indicible peine que lui causait la rupture entre son père et M. Ansberque. Jamais il n'avait tant senti la force du lien qui l'unissait à Lise, depuis que ce lien était brisé. Brisé, pourquoi? Dans quel but? A quoi cela répondait-il? Quelle absurdité! Certes, il prenait parti pour son père : M. Ansberque avait tous les torts. Était-ce une raison pour que Lise et lui dussent en pâtir?... Il releva les yeux, rencontra l'affectueux regard d'Ortrude, le bleu des yeux usé, dans la face rouge et ridée; il surprit les coups d'œil qu'à la dérobée Gretchen et Hannah jetaient sur lui : elles trouvaient le jeune homme séduisant; il était si doux, si gentil! et tout le monde aimait Lise. En cette humble pièce, dans la grande cuisine, ces âmes serves l'entouraient, il le devina, d'un désir de protection, d'un bon vouloir complice.

Il répondit, ému :

— Merci, Ortrude, je n'ai pas faim.

Cette sympathie qu'il voyait bien le touchait au point le plus sensible : comment, Ortrude, Gretchen et Hannah le plaignaient, et son père, sa mère, ne feraient rien pour lui? Il en aurait le cœur net; sa mère, sur ses intances, lui avait demandé une nuit de réflexion, promis une réponse pour ce matin. Ce qu'il implorait était grave... Oui, mais plus grave encore l'inconnu de l'avenir. Il se jeta dans l'escalier, traversa un couloir, frappa.

Mme Germath l'embrassa silencieusement. Elle avait un visage jeune, sous l'admirable chevelure cendrée qui dressait autour de ses tempes un édifice de nattes et de bandeaux; son teint coloré, ses yeux bruns lui donnaient un éclat de maturité. A la voir, on la pressentait bonne, enjouée et tendre.

— Eh bien, mon André, es-tu plus raisonnable?

Cette question le désola. Il l'avait suppliée de tenter une démarche auprès des Ansberque. Depuis trois jours elle s'y refusait : elle ne pouvait, après l'affront

fait à son mari, remettre les pieds chez eux. A quel titre? Déjà elle avait eu bien du mal à empêcher Germath d'écrire à Ansberque que dans ces conditions ils devaient, les uns et les autres, renoncer à l'union de longue date projetée, caressée, débattue entre eux. André le savait : son père avait consenti, par bonté pour lui, à rester sur la défensive, à voir venir. Mais rien ne venait. Tout espoir de réconciliation s'évanouissait. Les deux hommes s'étaient retrouvés face à face et s'étaient regardés, sinon comme des ennemis, du moins comme des étrangers. A peine si Mme Ansberque rendait à Mme Germath son salut. André lui-même, s'étant présenté chez eux sous le prétexte de leur rapporter des partitions de musique, n'avait pas été reçu, bien que Mme Ansberque et Lise fussent chez elles; il avait reconnu leurs voix.

Et cependant, ne voulant pas croire à son malheur, se cramponnant à la plus faible espérance, c'est du côté de Mme Ansberque qu'il regardait, de tout l'émoi de son âme. Elle était femme, elle était mère : pourquoi repousserait-elle une démarche d'une autre femme, d'une autre mère? L'orgueil pouvait séparer leurs maris, les hommes ont des préjugés d'honneur; mais elles deux? .. Pouvaient-elles penser à autre chose qu'au sort de leurs enfants? Que leur importaient la politique, les discussions irritées, les mauvaises paroles? Est-ce que le sourire et la joie, les larmes et la douleur de Lise et d'André n'étaient pas tout pour elles?...

— Raisonnable? maman? Tu sais bien, fit-il, que je ne puis renoncer à Lise.

— Tu l'aimes donc tant, mon pauvre chéri?

— Je ne savais pas, maman, que je l'aimais avec cette force, ou plutôt je ne sais pas si je l'aime, mais je sens bien que je ne puis me passer d'elle; me dire que je ne la verrai plus, que je ne lui parlerai plus, que je ne l'entendrai plus!... Oh! — reprit-il avec cette fougue juvénile et cette ardeur qui effrayaient toujours ses parents, — je ne puis plus vivre ainsi, il me semble qu'elle est morte.

— Tais-toi, méchant enfant.

Et l'ayant fait asseoir près d'elle, elle lui caressa les cheveux :

— Peux-tu parler ainsi? Lise est bonne, tendre, fidèle. Je suis sûre qu'elle est plus patiente et plus courageuse que toi. Nous vivons dans des circonstances exceptionnelles, les esprits sont surexcités, mais le vent peut tourner demain. Crois-moi, André, le temps remet bien des choses en place. Vous êtes si jeunes tous deux! Le mariage est si loin encore!

— Mais, en attendant, mère, je souffre!... Tu parles des événements, sais-tu quel inconnu, quels dangers ils cachent? C'est maintenant, quand Strasbourg est entouré par l'ennemi, quand nous allons être bombardés peut-être, quand les privations, quand la mort sont suspendues sur nos têtes, c'est maintenant que nous devrions nous serrer tous, coude à coude, et sentir battre nos cœurs à l'unisson. Nous séparer en un pareil moment Lise et moi, c'est de la cruauté, c'est de la barbarie!

Mme Germath essaya de sourire .

— Comme tu exagères, mon chéri! Strasbourg ne court aucun péril; la guerre finie, les caractères reprendront leur niveau. Ne peux-tu donc attendre? Je guetterai, je te le promets, toutes les occasions qui pourraient nous rapprocher..

Le désespoir d'André grandit :

— Non, maman, n'essaie pas de me tromper. Tu connais M. Ansberque, c'est un orgueilleux. C'est maintenant ou jamais que vous pouvez vous réconcilier. Plus tard, ce sera impossible.

Mme Germath secoua la tête :

— Mais, mon pauvre garçon, le moment est déplorablement choisi. Ansberque, qui a de grandes qualités, et qui est trop vieil ami pour que je manque envers lui de justice, malgré sa rupture outrageante, Ansberque reviendra d'autant moins à de meilleurs sentiments qu'il a tort. L'amour-propre ne pardonne guère. Le

sien vient d'être sévèrement humilié. Toutes les prévisions de ton père se sont réalisées! Et Dieu veuille qu'elles ne se réalisent pas davantage. Ansberque a beau se démener auprès du préfet, parader en tenue de capitaine, s'agiter beaucoup, il est atteint au cœur. Il nous en veut, sois-en sûr, mortellement d'avoir été bons prophètes.

André baissa la tête; il savait combien son père avait été ulcéré de ne pouvoir faire agréer son dévouement pour la défense de Strasbourg. Suspect de libéralisme, on refusait de l'enrôler dans la garde nationale; il s'imaginait qu'Ansberque avait exercé là une secrète vengeance; mais tout venait du préfet, et de son influence sur le général Uhrich, brave soldat, rappelé de la retraite, étranger à la ville, peu confiant dans le zèle des citoyens armés du jour au lendemain. Plus de neuf mille hommes restaient ainsi tenus à l'écart, forces inutiles, bonnes volontés dédaignées.

— Mère, reprit-il avec une instance fervente, sois bonne, je t'en supplie. Va voir Mme Ansberque : tu réussiras à l'émouvoir, elle te dira au moins quelque chose. Je saurai si Lise m'aime encore, oh! mon Dieu, si j'en doutais, si je croyais que... Je ne puis être soldat — il eut un regard désolé vers sa jambe boiteuse, un peu plus courte que l'autre, — mais je saurais bien me trouver aux endroits où une balle...

— Ah! grand ingrat, méchant fils, répéta Mme Germath les yeux pleins de larmes; tu ne crains pas de me déchirer le cœur par des propos semblables; et moi, pour que tu ne souffres pas, je vais mal agir envers ton père, m'exposer à une démarche qui sera peut-être mal interprétée, nous humilier tous afin que tu ne puisses dire que je n'ai pas fait tout mon possible.

— C'est cela, femme, fais-le, dit M. Germath qui poussa la porte. Il avait entendu cette dernière phrase. — Ne crois pas que je te blâme. A l'heure qu'il est, les questions de vanité sont de misérables choses, et Dieu m'est témoin que si Ansberque venait me tendre la

main, je l'embrasserais de tout mon cœur. Ce n'est pas parce que nous, vieux entêtés, nous avons nos façons de voir, que ces enfants doivent être malheureux. Embrasse ta mère, André, et remercie-la; mais quoi qu'il arrive, montre-toi un homme. L'amour est une passion si noble que nous ferions tout, ta mère et moi, pour que tu réalises ton bonheur; mais il y a, sache-le bien, un autre sentiment qui doit remplir ton cœur, mon fils : c'est le culte de la patrie. Jamais, dit Germath avec un accent poignant, jamais nous n'exalterons assez ce sentiment-là. Lui seul peut nous sauver, dans de pareilles catastrophes.

Et tandis que Mme Germath mettait son chapeau, cherchait ses gants, son mantelet, il confia ses tristesses.

Quelle honte, que la panique du premier jour, les trembleurs qui *entendaient* les Allemands construire des épaulements à leurs canons, enfoncer des pieux! Humblot, Stoumpff, parlant de se rendre... et n'étant pas les seuls, encore! Il ne parlait même pas de ses intérêts engagés et compromis dans la fabrique de Schiltigheim, occupée avec le village par l'ennemi. La chose publique, seule, le tourmentait. Puis, pourquoi ces affiches à tendance politique d'Uhrich, ces menaces à une population paisible? Qu'il eût mieux valu hâter l'organisation de la résistance! A peine commençait-on à abattre les allées de platanes et de noyers qui entouraient la ville de promenades, à raser les villas.

Un général, déguisé en ouvrier, s'était jeté hardiment dans la place, Barral, celui que Bosquet surnommait « le premier canonnier de France »; il commanderait l'artillerie : lourde tâche! La citadelle et ses défenses, Germath le tenait d'un officier supérieur, laissaient bien à désirer : presque point de casemates, point de réduits blindés; la grande poudrière n'était pas recouverte de terre. Les remparts n'avaient pas même leur armement de sûreté. Pour bouches à feu, deux cent cinquante pièces de tous calibres, même les plus démodés; beaucoup n'étaient pas en batterie. Le petit

nombre de soldats faisait peine : des dépôts de régiments de ligne, de chasseurs, d'artilleurs, le 87e de ligne, quelques hommes du génie, quelques marins, des douaniers; enfin des bataillons et des escadrons de marche reformés avec les débris de Frœschwiller, la mobile à peine exercée; — douze ou quinze mille hommes au plus.

Combien Wohlfart avait raison, l'autre jour! A défaut de Kehl, n'eût-on pu occuper Schiltigheim, retarder l'investissement? Au lieu de cela, on était déjà serré de si près, que les petites reconnaissances se heurtaient aux avant-postes badois. L'observatoire télégraphique installé sur la plate-forme de la cathédrale signalait le rétrécissement du cercle. Partout, les Badois rasaient les arbres, creusaient des tranchées, barricadaient les villages, s'établissant sur les hauteurs de Hausbergen, gagnant à gauche vers la Robertsau, à droite vers Illkirch et Rhinau. Ils tiraient sur les ouvrages avancés; le canon roulait en échos sourds.

Mais André n'écoutait qu'à peine. Il suivait en pensée sa mère, revoyait le salon des Ansberque, avec son meuble en velours d'Utrecht, ses rideaux de tapisserie, le coin où Lise et lui s'asseyaient, à l'abri d'une grande armoire sculptée, près du piano. Il revoyait Lise, sa douce petite figure rêveuse, ses yeux si purs, son regard, pareil à une flamme bleue quand une émotion la secouait, ses joues roses, d'un tissu fragile de fleur, les mèches rebelles de ses cheveux de soie, son corps mince, tout son charme ingénu, toute sa grâce légère...

. . . .

Retiré dans sa chambre, il ne pouvait dormir, allait et venait, et dans la pièce éclairée d'une bougie, son ombre se découpait fantastiquement sur le mur. Il n'y pouvait croire : c'était la nuit, l'irrévocable, les ténèbres sur la ville, les ténèbres en lui. Lise ne serait pas sa fiancée, Lise ne serait pas sa femme : les Ansberque,

avec une rigueur froide, avaient éconduit sa mère.

En vain elle lui avait conseillé la patience, le courage : il n'éprouvait qu'une immense détresse soulevée par des accès de rage impuissante. De quel droit ces gens-là disposaient-ils de leur fille? Lise était-elle donc leur chose, leur bien? Faudrait-il attendre qu'elle fût majeure, libre, maîtresse d'elle-même? Mais un tel éloignement du but, tant de mois qu'il n'osait en faire le compte, paraissaient à son désespoir impétueux une éternité. Il en venait à douter de sa mère : avait-elle su plaider sa cause?... S'il y allait, lui, s'il affrontait la morgue d'Ansberque, le dédain de Mme Ansberque! Mais non, on le chasserait! Une seule chose le consolait, en lui faisant du mal, c'est que Lise avait du chagrin. Mme Germath n'avait pu qu'entrevoir la jeune fille : elle était pâle, les yeux rouges... « Donc elle m'aime toujours, » se disait-il; et cette conviction, loin de l'apaiser, ravivait sa frénésie. Une âme inconnue de lui-même se débattait en son être ivre d'amour, de douleur et de révolte. Il revoyait, il entendait, comme s'il y avait assisté, la scène avec les Ansberque : et la sécheresse orgueilleuse du père, la froideur compassée de la mère.

Sans souci de la longue affection qui les avait unis, Ansberque avait déclaré ne pouvoir donner suite aux projets : trop de dissentiments séparaient les parents pour que les enfants restassent liés.

— Vous reprenez donc votre parole? avait demandé Mme Germath.

Et Ansberque :

— Oui.

— Mais êtes-vous sûrs de ne pas les rendre malheureux?

— Ma fille, déclarait-il dressé sur ses ergots, le cou raide dans son haut col blanc, n'a aucune volonté à exprimer avant trois ans.

— Pourquoi rompre absolument? suppliait-elle. Même sans engager l'avenir, permettez à André de

voir Lise quelquefois, ne le désespérez pas. Vous l'aimiez bien, le pauvre enfant!...

— J'ai trop vu le péril qu'entraînent les désaccords d'idées et de sentiments : il faut, pour le mariage, des esprits assortis.

— Des cœurs, avait souligné Mme Germath.

— Non; l'amour passe, les caractères restent.

— Mais ces enfants sont faits l'un pour l'autre, Ansberque! vous le savez comme moi...

Et s'adressant à son amie émue, mais s'efforçant de demeurer impassible :

— Nathalie, par toute la tendresse qui nous a unies, qui nous unit encore...

— Ne prononçons pas ce mot-là, avait interrompu Ansberque, votre mari a lui-même...

— Ne parlez pas de mon mari, ripostait Mme Germath avec une dignité fière, il n'est question que d'André. Je vous en supplie une dernière fois, ne prenez pas de décision irrévocable.

— Pardonnez-moi, madame, ripostait-il blessé, mon parti est pris, votre fils ne remettra jamais les pieds ici.

— Puissiez-vous ne jamais regretter votre dureté!

— Ce n'est que de la prévoyance; si vous me connaissiez mieux, vous vous seriez épargné cette visite pénible.

— Je ne la regrette pas, elle m'a appris à vous connaître. Vous sacrifiez votre fille et mon fils à votre orgueil. Je vous plains!...

Et le front haut, maîtrisant son émotion, Mme Germath s'était retirée.

« Pauvre mère! » songeait André, dans un élan de gratitude, avec le regret de l'avoir exposée à pareille démarche.

Il appuya son front brûlant à la vitre; toutes les impressions de ce jour l'assaillaient, défilaient en un tumulte d'images : le déjeuner assombri, les brèves paroles coupées de longs silences. Sitôt le café servi, il s'était levé, avait erré dans la ville, par le soleil et la

poussière, au milieu des passants endimanchés. Il avait promené son angoisse des platanes du Broglie à la place du Dôme, de la Grande-Rue aux quais de l'Ill, avec l'espoir absurde que Lise tout à coup allait apparaître. Il avait rôdé autour de leur maison, aperçu l'angle du mur de leur jardin, vu passer une de leurs servantes, avec Mum, le caniche. Et des idées folles lui étaient venues : écrire à Lise, attacher le billet sous le collier de Mum, séduire la servante. Il avait éprouvé une tentation irrésistible de sonner à la porte, de se précipiter dans le couloir; il lui semblait que Lise devinerait, accourrait : les plans les plus romanesques se succédaient dans son cerveau, car, ignorant tout de l'amour, il luttait pour la première fois avec les difficultés de la vie.

De retour à la maison, il se heurtait à Charles courant à lui joyeux, brandissant un petit violon rouge que l'oncle lui avait acheté.

— Tu sais, mon neveu Heinrich (il était toujours fier de dire : mon neveu) n'en a pas un pareil ! Je jouerai des concerts à Noëmi. Nous avons été la chercher, Noëmi; elle a mangé des gaufres avec nous chez le pâtissier.

Et Charles, raclant son violon rouge, en avait tiré sous l archet des sons si aigres et si rauques, qu'André s'était enfui... Que faisait Lise à cette heure ? Dormait-elle ? Ou, comme lui... Le silence de la maison pesait à son insomnie, il se sentait étrangement seul. Tout à coup une détonation ébranla les vitres, un sifflement aigu traversa l'air, puis ce fut une explosion lointaine. Il tressaillit de la tête aux pieds. Un nouveau sifflement, un autre... il comprit.

Les pressentiments de son père n'étaient que trop justifiés... le bombardement commençait !

Le cœur battant, il ouvrit sa fenêtre. Ce canon, tonnant par secousses dans le grand silence, le poignait d'angoisse. Ce qu'il éprouvait était moins la peur qu'un indicible, un torturant malaise, un poids lourd qui à

chaque coup lui retombait sur le cœur. La ville était ensevelie dans un calme profond; on eût dit une mer de ténèbres aux vagues noires et pétrifiées, un chaos d'épaves sombres découpant leurs arêtes brillantes sous la lune. Depuis hier, les gazomètres vidés par précaution, Strasbourg rentrait dans une nuit solennelle qui faisait paraître millénaires ses maisons à grands toits et ses charpentes en surplomb. Des détonations violentes partaient des remparts; la ville répondait.

On frappait à la porte. André vit l'oncle Anselme, tenant son bougeoir à la main. Il avait passé son pantalon à bretelles et gardait un madras noué sur la tête :

— Mais André, dis-moi, qu'est-ce que c'est donc que ça ?

— Ça, mon oncle, c'est le feu d'artifice du 15 août; seulement, ce sont les Prussiens qui le tirent !

Étendant le bras, il montra l'espace traversé d'éclairs. La cathédrale, dépassant les toits des rues voisines, projetait dans le ciel sa tour octogonale et la pyramide de sa flèche à jour

— Non, répétait l'oncle, dont la bonne figure exprimait une incrédulité sans bornes, non, ça n'est pas possible !

Mais l'escalier craquait sous des pas; des cris d'appel se répondaient d'un étage à l'autre. André, descendant au premier, trouva son père, sa mère levés. M. Germath était pâle d'indignation. Les servantes effarées passaient et repassaient comme des ombres. La conscience du vieux Strasbourgeois se révoltait : au milieu des siens, il pensait à la fille et au petit-fils qui lui manquaient, à son gendre, Ludwig Haffner. Il était là, avec ses soldats. Du haut des collines, il assistait à ce bombardement sacrilège, impie. Que pensait Ludwig? Que pensait Édel ? Il n'était pas possible qu'ils approuvassent cette guerre entre proches, la navrante brutalité de ces obus jetés sur une ville paisible, et quelle ville, Strasbourg l'Alsacienne, parente et alliée, sœur des

villes allemandes!... Le visage de sa femme reflétait une égale souffrance... Quant à André, sa pensée n'était pas ici, mais chez les Ansberque, dans la petite chambre virginale où, debout elle aussi, Lise écoutait; il eût voulu la protéger, l'entraîner, l'arracher à un péril de mort, la conquérir ou mourir avec elle... Charles, de son lit, se rappelant les 15 août passés, demandait à voir les fusées...

Des lanternes, des lampes s'allumaient aux vitres; la rue s'emplissait d'un bourdonnement confus. Strasbourg réveillé comptait les vingt et un coups, la salve dérisoire saluant la fête de l'Empereur.

— Oh! s'écria Charles juché en chemise sur une chaise, un feu de Bengale!...

Là-bas, vers la porte de Saverne, grandissait une lueur rouge d'incendie.

L'oncle Anselme, secouant la tête, répétait obstinément :

— Ce n'est, Dieu! pas possible...

Par la porte entr'ouverte de la chambre des Haffner, où couchait le capitaine blessé, un rais de lumière filtrait. Le vieil officier, qui entendait tout, cria :

— Ce n'est que le commencement. Vous en verrez bien d'autres!

IV

L'appartement de l'oncle Anselme occupait au troisième étage, sous le toit, une haute et vaste pièce éclairée de lucarnes et une petite chambre.

Dans cette dernière tenaient son lit, un bahut et une commode : de quoi suffire à un étudiant pauvre. Cette simplicité non seulement lui plaisait, mais lui était devenue indispensable : il réservait ses goûts d'art et de luxe pour son musée. Car c'était un véritable musée que l'immense pièce encombrée de meubles précieux. Toute une vie de célibataire maniaque, toute une fortune de passionné collectionneur aboutissaient là ; il savourait des jouissances incomparables, quand, assis dans un grand fauteuil gothique, et fumant sa longue pipe de porcelaine, il contemplait, les yeux mi-clos, ses richesses.

C'était d'abord des tapisseries de Flandre où des singes se livraient à mille fantaisies, éperonnant des chevaux barbes, poursuivant sous des saules des baigneuses nues, ou banquetant, vêtus de brocart, autour d'une table chargée de mets. Puis un grand bureau Louis XV en bois de violette et de rose, aux bronzes tourmentés, pièce unique ; un cabinet italien d'ébène et d'ivoire, ciselé comme une dentelle, et, près de faïences hispano-mauresques, aux reflets de feu, des potiches et de hauts vases en porcelaine de Chine ; puis des bronzes ; des soies du Japon ; des armes lourdes comme cette épée à deux mains, que Charles ne pouvait soulever, ou légères comme ces stylets damasquinés, qui avaient dardé leurs aiguillons de guêpe

dans les pourpoints de buffle, et au défaut des cuirasses d'acier. L'admirable était un meuble de Beauvais, aux bois dorés, et dont le point, tout de fleurs, d'oiseaux et de fruits, avait une richesse de coloris merveilleuse. Des médailles, des pierreries, des émaux, des figurines de Saxe montraient derrière les vitrines leurs reliefs frustes, leurs feux, leurs délicates mosaïques ou leurs contours d'une grâce floue. De vieux tableaux laissaient émerger de leurs fonds enfumés des têtes de saints ou de capitaines ; un délicat triptyque de primitif, sous l'écaillement de sa peinture à l'œuf, étalait les trois scènes de la Nativité, du miracle de Lazare et du Christ en croix, entre les larrons. L'on voyait encore des incunables, des miniatures, un hanap de Bohême, et, ce que Charles prisait par-dessus tout, de grimaçants magots d'ivoire, saisis dans des postures si bouffonnement vraies, qu'ils semblaient vivre.

Assis sur un petit tabouret, au pied du fauteuil de l'oncle, il écoutait pour la centième fois l'histoire des treize cloches de la cathédrale : — la grosse cloche, qui a six pieds de diamètre et qui exige six hommes pour la mettre en branle ; pendant la Révolution, lorsqu'on fondait ses pareilles pour en faire des monnaies, on n'avait pu la descendre, tant elle était lourde ; — la cloche des portes, que les gardes sonnaient pendant un quart d'heure, une heure avant l'ouverture et la fermeture des portes de la ville ; — la cloche *d'argent*, dont l'« amneistre régent » seul avait la clef ; elle ne tintait que pour la trahison, la grande foire, et encore pour l'arrivée ou le sacre des rois...

Charles réclama l'histoire du cavalier qui paria de faire trois fois en courant le tour de la galerie de la plate-forme, et qui tomba dans le vide, suivi aussitôt de son chien fidèle ; puis l'histoire de la femme qui se précipita « exprès » et dont le soulier resta accroché à l'une des tourelles : histoires parfaitement vraies, que perpétuent un chien de pierre et un soulier de pierre ; Charles les avait vus...

Il se faisait répéter d'autres récits : le pot de feu par lequel les gardes de la plate-forme signalent les incendies, le grand cor de métal qu'ils embouchaient à huit heures du soir et à minuit, pour faire sortir les juifs de la ville ; ce cor, on le conservait à la Bibliothèque où Charles l'avait admiré : une fameuse trompette ! Il y en avait « des choses ! » à la Bibliothèque, des instruments de torture terrifiants, le gigantesque bonnet rouge dont la Révolution coiffa la flèche de la cathédrale, et surtout le célèbre vase d'airain que les Zurichois apportèrent, en 1576, à Strasbourg, lorsqu'ils vinrent célébrer les jeux de l'arquebuse. Leur voyage fut si rapide, que ce vase, emporté plein de bouillie de riz chaude et entouré de sable chaud, arriva brûlant à Strasbourg, et on « mangea toute la bouillie au poêle des Maçons, sur la table de l'amneistre ».

— Toute la bouillie, c'est à faire frémir : un vase pesant cent quarante livres ; de quoi donner une belle indigestion ! Hein, Charles ?

Il n'était pas de légende de Strasbourg que l'enfant ne connût ; parfois le petit, songeant aux heures sanglantes de 93, à la Terreur, au tribunal de mort où siégeaient Taffin et Schneider, des ex-prêtres, s'épouvantait... Parfois il riait tout seul à l'histoire du roi Sigismond qui, lorsqu'il descendit au palais de Luxhof, n'y dépensa pour sa table que six pfennings (deux sous) par personne : une sorte de roi Dagobert, un si bon roi, qu'un matin les dames de Strasbourg le tirèrent de son lit, et lui firent parcourir en dansant les rues ; elles s'aperçurent alors qu'il était nu-pieds, entrèrent chez un cordonnier et achetèrent au roi une paire de gros souliers, ce dont il fut si content, qu'il donna en partant des bagues à toutes celles qui l'avaient réveillé...

Que de fois Charles s'était fait conduire dans la vieille chapelle du temple Saint-Thomas, où l'on voit deux momies en des cercueils vitrés ! C'était autrement mieux que le sarcophage du maréchal de Saxe, avec

ses figures symboliques... Dans un des cercueils, on voyait un « monsieur » habillé de bure, en bas de lin et souliers carrés, avec un bonnet de drap d'argent, une fraise plissée et des gants ; dans l'autre, une « demoiselle » couronnée de fleurs, en robe de taffetas bleu-vert à rubans, des bracelets de perles aux bras, et tenant une couronne de lauriers au milieu de laquelle brille un rubis. Tous deux avaient des visages cireux, d'un luisant de vernis, et leur immobilité était grotesque et terrible. C'est de la sorte que Charles se représentait les morts, offerts en spectacle aux vivants et condamnés à les voir défiler sans se mêler à eux. Elle devait pourtant s'ennuyer, la jeune fille au nez pincé, aux pommettes caves !...

Ainsi, au milieu de ces reliques et de ces souvenirs, en tisonnant la cendre du passé, l'oncle Anselme et Charles, presque aussi enfants l'un que l'autre, échappaient à la réalité sinistre du présent.

— Peut-on entrer ? demanda une voix.

Et la figure de belette du cousin Stoumpff apparut. Il était suivi du brave Humblot, à qui ses énormes moustaches ne parvenaient plus à donner un air terrible, tant il avait maigri et blêmi depuis dix jours.

— Grande nouvelle ! cria Stoumpff : le siège va être levé ! — Sa main gauche, frappant en dessous sa main droite, indiqua une prompte façon de déguerpir... — Pendant trois jours, l'armée de Bazaine a livré de formidables combats ; les Allemands sont en pleine déroute !

— Oui, oui, répétait Humblot très surexcité, rien n'est plus sûr ! C'est à la préfecture qu'on nous l'a dit.

Il s'arrêta, en voyant les yeux écarquillés de l'oncle Anselme ; ils se fixaient sur Stoumpff, dont tout un côté du visage était en compote, marbré de jaune et de vert, l'œil au beurre noir :

— Bonté divine ! Stoumpff, qu'est-ce que tu as là ?

— Rien, rien, un accident... répondait l'autre, embarrassé.

Pris pour un espion parce qu'il regardait trop attentivement couler l'Ill, sur le pont du Corbeau, la foule s'était amassée, puis ruée sur lui, des soldats l'avaient traîné au poste par les cheveux; les Strasbourgeois, depuis Frœschwiller, voyaient des espions partout, au point que le préfet avait menacé de prison les curieux qui monteraient sur les toits. De fait, les espions pullulaient, anciens ouvriers brasseurs, anciens commis de bureau; ils n'avaient pas attendu qu'on les expulsât comme Allemands pour aller offrir leurs services au général de Werder, qui commandait le corps d'occupation devant Strasbourg : un petit homme sec, bilieux, aux terribles colères, aussi vite déchaînées qu'apaisées, impitoyable par principe, un de ces outils de fer comme la discipline prussienne en forgeait, un reître du temps des incendies, des pillages et des meurtres systématiques.

Ceux qui connaissaient sa réputation étaient fixés : le choix était significatif, succédant au vieux général de Beyer, goutteux, — trop humain, disait-on.

Mais n'ayant rencontré personne en bas, car Mme Germath était allée faire de la charpie dans une maison voisine, et Germath s'employait à l'organisation d'ambulances, le pasteur Gottus et l'avocat Wohlfart montaient l'escalier. On les reconnut à leurs voix: ils n'étaient pas d'accord.

— Si! je vous assure! disait le pasteur, des paysans ont ramené en ville les trois canons. Je les ai vus, touchés, moi qui vous parle.

Ils parlaient de la sortie malheureuse de l'avant-veille, où les troupes avaient lâché pied, abandonnant trois pièces aux Badois.

Charles prévit des discussions ennuyeuses et se glissa dans l'entre-bâillement de la porte. Il lui avait semblé qu'Ortrude pétrissait de la pâte à galettes, et il ne connaissait pas de plus grand plaisir que de voir disposer, sur le gaufrier de fer mis au feu, gros comme une noix de pâte molle ; crac! les deux portes du moule se refer-

maient; une minute d'attente, et les parois, en s'ouvrant, découvraient une belle petite galette dure, d'un ton brun doré, tout historiée d'arabesques en relief, chaude sous la dent et fleurant la cannelle. Il se heurta à Gretchen, qui montait un plateau chargé de chopes et un broc où moussait la bière fraîche, et cela sans qu'on le lui eût dit : c'était la coutume.

Mais Wohlfart, secouant sa tête grise hérissée, répondit avec énergie au pasteur :

— Non, malheureusement, nos canons sont restés à l'ennemi; encore, craignant un piège, les Badois ne se sont risqués à les enlever qu'au bout d'une demi-heure. Les canons, que vous avez pris pour ceux-là, étaient une pièce qui n'avait pu participer à la sortie, parce que son timon était brisé, et deux autres qui étaient placées en réserve derrière le rempart. Mais vous n'avez pu voir les trois que nous avons bel et bien perdues, les pièces de 8 l'*Anodin*, le *Batailleur* et l'*Aloès*, fondues à Strasbourg et rayées à Toulouse; vous voyez que je suis renseigné. Vous avez été dupe du préfet, qui, pour calmer l'émotion de la foule, a affirmé, faussement, que ces canons venaient de rentrer.

Et Wohlfart, éloquent, — le haussement d'épaules, le rejet de toge habituel!... — flétrit cette habitude du mensonge officiel dont il semblait que la préfecture détînt le monopole. Ainsi, cette victoire prétendue de Bazaine ne reposait sur rien...

— Si! si! cria Stoumpff.

— Mais puisqu'on vous l'affirme! renchérit Humblot.

— Non, sur rien. On nous berne comme des enfants. Cette sortie d'avant-hier, quelle misère!

Cette fois, ni Stoumpff ni Humblot ne protestèrent; il y eut un silence, pendant lequel on entendit le bruit doux de la bière qu'Anselme Germath versait dans les chopes. Le pasteur secouait sa grosse face vineuse, mécontent d'avoir été attrapé. Oui, la sortie

avait été pitoyable; et cela, faite au lendemain de l'insulte des obus, pour y répondre. Par le pont d'Altkirch, au sud, vers Neuhof et Neudorf, une petite colonne, commandée par le colonel Fiévet, était sortie. Elle comprenait 800 hommes d'infanterie, formés de deux bataillons des régiments de marche, et 200 cavaliers, amalgame des isolés de Frœschwiller; des infirmiers avec des cacolets suivaient. Aux premiers coups de feu, les cavaliers tournaient bride en poussant des cris, se jetaient dans l'infanterie, qui, débandée, malgré la fermeté de quelques zouaves du capitaine Caillard, refluait précipitamment en désordre. Le colonel Fiévet avait été dangereusement blessé! Strasbourg était encore vibrant de douleur. Quoi! sans coup férir, nos soldats perdaient trois canons, n'écoutaient plus leurs chefs, s'enfuyaient; et le général Uhrich ne sévissait pas! On ne créait pas de cour martiale! On n'en fusillait pas une dizaine au moins!

Là-dessus, tout le monde fut d'accord, en buvant la bière fraîche.

M. Humblot, qui avait pris dans sa main un coffret de cuir ancien, une mallette rouge incrustée de filets d'or usés, demanda :

— Votre musée est bien exposé, sous les toits, Anselme! Est-ce que vous ne prendrez aucune précaution?

— Pour quoi faire?

— Eh bien, dit Wohlfart. Après l'avertissement du 15 août...

— Parbleu, reprit Stoumpff, tu devrais, cousin, tout déménager à la cave.

— Mais, dit naïvement l'oncle Anselme, est-ce que vous ne croyez pas que c'était une plaisanterie?

On se récria : une plaisanterie, quand il y avait eu des blessés, des morts, plus de vingt maisons atteintes!... Le pasteur Gottus objecta pourtant que l'on était au 18, et que depuis trois jours, on était épargné; il se refusait à croire qu'un peuple civilisé, des

soldats d'esprit religieux, qui étaient entrés en campagne en chantant *Ein feste Burg ist unser Gott!* (c'est une solide forteresse que notre Dieu), bombarderaient de gaieté de cœur une cité de paix et des habitants innocents! Il ne croyait ni à une intimidation ni à une plaisanterie; mais ces boulets n'avaient-ils pu être destinés aux remparts, les dépasser, se perdre?

— Voyons, dit-il en frottant de l'index son nez bulbeux, tic familier qui soulignait la conviction de ses arguments, voilà des hommes instruits, d'une culture et d'une moralité supérieures, et ils trahiraient la religion et la science! Dans quel but? Une nation protestante, célèbre par son libre examen et ses lumières, faisant profession de répandre dans le monde *die Idee de Menschensthums* (l'idée de l'humanité), irait se déshonorer, se couvrir d'opprobre dans l'univers, massacrer — au lieu de soldats — des femmes, des jeunes filles! L'Allemagne, qui a le culte et le respect de la femme, son armée composée d'hommes mariés et de chrétiens, non, non, mille fois non!

— Ils ont pourtant visé la cathédrale, dit Wohlfart. Un de mes amis a repéré les dégâts.

— Heureusement, dit Humblot, qu'avant huit jours nous serons débloqués! Félix Douay va descendre de Belfort, Mac-Mahon des Vosges, et tous deux vont balayer l'Alsace.

— Qui vous a dit cela? demanda Wohlfart.

— C'est Ansberque, qui le tenait du préfet.

— Naturellement, du préfet, souligna Wohlfart

— Et l'on ne put s'empêcher de rire, bien que le nom d'Ansberque eût jeté un froid : aucun des amis de la maison ne l'approuvait, et l'on estimait que Stoumpff, cousin et obligé des Germath, eût mieux fait de cesser ses rapports avec lui.

— Eh bien, dit Anselme, levant sa chope, buvons à la délivrance, et puissions-nous bientôt nous retrouver paisiblement assis devant une bonne table bien garnie, où nous verrions, je suppose, un cochon de lait farci,

tenant une truffe dans son groin, ou encore un baril d'huîtres d'Ostende, tout chevelu de varech !

— En attendant, dit le pasteur, si le blocus dure, que le Seigneur donne leur pain quotidien à tous les pauvres gens de Strasbourg.

— Bien dit, répliqua Wohlfart, qui aimait pourtant beaucoup les huîtres d'Ostende et le cochon de lait rissolé à point.

— Oui, oui, dit l'oncle Anselme en rougissant.

Et il baissa le nez dans sa chope. Mais l'idée ne vint à personne que le pasteur eût voulu l'humilier, et le pasteur y pensait encore moins, tant on savait le vieux garçon charitable.

Charles, cependant, à la cuisine, béait d'admiration à voir la régularité automatique avec laquelle Ortrude opérait (c'était bien des petites galettes !) : la noix de pâte ! crac, les portes se ferment, croc, elles se rouvrent, et maintenant, c'est la galette qu'on croque et qui craque; il y en a sur une claie d'osier tout un amoncellement, et, à part, celles qui ont eu un coup de feu, les « négresses ». Ce ne sont pas les plus mauvaises.

Mais Ortrude, s'interrompant, faisait choix des moins brûlées, et, les enveloppant de papier écolier bien blanc, ficelait un paquet ; elle n'y manquait jamais :

— Tenez ! Hannah, vous les porterez à Noëmi, en même temps que la bouteille de pharmacie achetée par Madame, et n'oubliez pas de me rapporter du café et du sucre.

Hannah déjà s'apprêtait, et les yeux de Charles s'animaient d'envie et de plaisir :

— Emmenez-moi, Hannah !

Elle consentait. et Charles par les rues trottinait à côté d'elle. Il aimait bien aller voir Noëmi au pensionnat des Sœurs, rue de l'Arc-en-Ciel. La sœur Basilice le regardait toujours d'un air triste, parce que c'était un petit protestant; et avec un soupir, parce qu'il était bien gentil, elle lui offrait une pastille de menthe Il

lui semblait aussi, en rendant visite à Noëmi, jouer un rôle protecteur; elle avait une pauvre grâce souffreteuse, dans son uniforme sombre et sous son affreux petit bonnet; et il était libre, tandis qu'elle ne pouvait franchir la porte du parloir. Elle en aurait, un joli paquet de galettes!... Quant au sirop dépuratif envoyé par sa maman, Charles n'en aimait ni l'odeur ni le goût; on eût dit du cirage à l'eau. Il regardait avec satisfaction le mouvement des rues, les baquets placés devant les portes en cas d'incendie; beaucoup de volets capitonnés, derrière leurs lamelles, de matelas. Mais pourquoi ce qui l'amusait tant rendait-il Hannah mélancolique ?... Elle et Gretchen étaient les deux contraires; Gretchen, blonde, vive et gaie, chantait toujours; le matin, elle entrait dans sa petite chambre comme le beau temps, avec son teint et ses cheveux d'aurore. Hannah, brune, et d'une douceur sérieuse, lui racontait des histoires ; elle le bordait le soir dans son lit, et la lumière qu'elle emportait, laissant l'ombre derrière elle, nimbait d'une clarté de crépuscule sa silhouette fuyante. Elle avait l'air bien triste, Hannah; pourquoi? S'enhardissant, il le lui demanda.

Elle le regarda avec étonnement :

— C'est des choses que vous ne pouvez pas comprendre, petit Charles.

Mais si, il pouvait très bien...

Elle dit avec simplicité :

— C'est parce que Wilhelm, mon fiancé, est avec les soldats qui se battent contre Strasbourg, avec M. Haffner, vous savez bien.

Oui, Charles savait... Il revoyait Wilhelm, le brosseur du lieutenant, un grand et beau soldat barbu qui accompagnait toujours son maître. Quel appétit solide! Il engouffrait une miche de pain dans une soupière de café au lait, et avec cela il ne parlait que de sentiment, une main sur son cœur. Mais qu'est-ce que ça pouvait faire à Hannah que Wilhelm se battît contre Stras-

bourg? car ces mots : guerre, bombardement, mort, malgré la vision sanglante des blessés à la gare, n'évoquaient pour lui rien de précis et de profond. Il ne faisait même pas attention à l'écho du canon. Se battre? il s'était battu une fois avec Heinrich, en se cognant tête contre tête, et en se griffant les mains. Le lieutenant, son beau-frère, avait beaucoup ri.

Mais voilà le pensionnat, sœur Basilice, Noëmi. La sœur, qui coule toujours ses mains dans ses grandes manches, le contemple avec cet air de dire : « Protestant, quel dommage !... mais si gentil ! » Et elle s'éclipse; certainement elle va chercher les pastilles de menthe Noëmi a sauté au cou de Charles.

— Tiens, dit-il avec majesté, voilà des galettes que je t'apporte, et puis du remède que maman t'envoie.

Noëmi n'a pas l'air si ravi que Charles l'aurait supposé; cependant, des galettes d'Ortrude !... Elle a sa mine « chiffon », ses yeux « chose »; peut-être pense-t-elle que Charles est bien heureux d'avoir un papa, une maman, un oncle, un frère, des servantes, toute une grande famille qui le gâte, tandis qu'elle, Noëmi, est seule au monde; et la pension, c'est bien triste... Est-ce qu'elle ne va pas défaire le paquet? Charles comptait qu'elle serait pressée de mordre aux galettes, et même de lui en offrir...

Mais sœur Basilice revient sans pastilles; elle aussi est préoccupée. C'est curieux, comme tout le monde l'est !...

— Adieu, Noëmi.

La petite, les larmes aux yeux, bien fort embrasse son ami. Charles, la porte refermée, rappelle à Hannah la commission d'Ortrude, le sucre et le café. Déjà il se représente l'épicerie Hagrem : l'opulence des pâtes alimentaires, des pains de sucre enveloppés de papier bleu, — il paraît que ça ressemble à des obus, — la splendeur du tonneau de harengs saurs, la modestie des pruneaux, des figues et du raisin sec, l'indiscrétion des fromages, le givre des pralines rouges et

l'éclat des amandes jaunes; mais, sitôt entrée, Hannah se récrie, les prix ont augmenté.

— Tout le monde fait ses provisions d'avance; on ne sait pas ce qui peut arriver, dit M. Hagrem, le patron.

Cette nuit-là, dans leur chambre, M et Mme Germath causaient.

M. Germath disait ses soucis. Une grosse part de sa fortune, placée en commandite dans son ancienne fabrique, allait tarir pour longtemps. Les métiers étaient arrêtés, les ouvriers jetés à la rue; quelques-uns seulement, dont un contremaître, avaient pu rentrer à Strasbourg. De son ancien associé, directeur en titre à présent, aucune nouvelle; on le croyait à Paris. Les Allemands s'étaient retranchés et barricadés dans Schiltigheim; une reconnaissance, la veille, s'en était convaincue, sous la fusillade. Des maisons déjà avaient brûlé, la fabrique aurait son tour. Heureusement qu'il avait des fonds en réserve chez les banquiers de Strasbourg; mais combien de gens seraient ruinés! Toutes ces brasseries, toutes ces malteries, toutes ces usines hors des murs, destinées à être réquisitionnées par l'ennemi ou saccagées sous les boulets!... Quel désastre!

Mme Germath, elle, s'inquiétait d'André. Il ne parlait plus, mangeait à peine. Elle savait, par Linna Stoumpff, qui l'avait rencontré, qu'il rôdait autour de la maison des Ansberque : pourvu que cela ne finît pas mal! Une force de passion étrange, elle le savait, couvait dans cette âme d'une tendresse peu commune. N'avait-il pas parlé de s'engager, lui, boiteux, dans la compagnie franche que le professeur Liès-Bodard organisait?

— Non, disait Germath, il n'y entrera pas; je m'y oppose.

Ce qu'il pensait, sa femme le comprit. C'était bien assez que cette guerre sacrilège eût lieu; oui, bien assez de la subir courageusement, sans la rendre fra-

tricide. André ne pouvait tirer un coup de fusil qui risquait d'atteindre son beau-frère, ou s'exposer à être frappé d'une balle envoyée par les soldats d'Haffner. Il y avait là une monstruosité qui soulevait la raison. Et parce que Haffner était Allemand, et leur ennemi, il ne pouvait cependant le haïr : Haffner respectueux pour lui comme un fils, Haffner qui rendait Edel heureuse..., et ce petit Heinrich aux cheveux bouclés !... Quand il pensait à cela, ses poings se serraient, un étau étreignait sa poitrine; il répétait : « Il y a de quoi devenir fou... »

Tout à coup ils sursautèrent, une transe au cœur. Ils reconnaissaient le sifflement, le fracas sinistre de l'autre soir. L'obus n'avait pas dû s'abattre loin. Sautant à bas du lit, habillé en quelques secondes, Germath courait à la fenêtre, l'ouvrait, frémissant à chaque explosion.

— Allons, plus de doute ! Cette fois, Gottus ne dira plus que c'est par erreur. Encore un ! Encore ! Un incendie... C'est au faubourg National ! Les sauvages, les sauvages !... Laisse-moi donc, femme; tu vois bien qu'il faut que j'y aille ! Où en serions-nous, si nous ne nous aidions pas les uns les autres? Quelle lueur ! Vont-ils brûler tout le faubourg?...

— Je vais avec toi, père, cria André, qui, de l'étage au-dessous, également à la fenêtre, l'avait entendu.

Mais ils n'étaient pas à mi-route que le bombardement avait cessé. Ils continuèrent pourtant jusqu'à la place Saint-Pierre-le-Vieux. Par delà le canal des faux remparts, une clarté lugubre rougissait le ciel. Un grenier à foin, des maisons, une ferme flambaient; on voyait au loin gesticuler des formes noires, et l'on entendait des cris épouvantables de porcs à demi grillés; une odeur écœurante arrivait. Ils passèrent la nuit à aider de pauvres gens à charrier leurs meubles, à voir porter sur des civières des blessés. Le lendemain, en rentrant dans leur quartier, ils trouvèrent les voisins en tumulte, la consternation et l'horreur sur tous

les visages Ortrude, farouche, les attendait sur le seuil.

M. Germath s'écria

— Un malheur?

— Oui, un grand malheur. — Sa voix s'étrangla de sanglots. — Un obus est tombé sur le pensionnat des sœurs : trois petites filles dans leur lit ont eu les bras et les jambes coupés; il y en a une en morceaux, et Noëmi a été écrasée. Vous diriez de la bouillie. Madame a vu le corps. C'est une pitié...

V

M. Germath, avec André, revenait des remparts. Un officier de leurs amis les avait laissés passer. Ils avaient pu franchir les portes, et, pour la première fois depuis vingt jours, contempler le paysage familier, si différent avec la campagne couverte d'eau, d'où émergeaient seules les tiges des peupliers et les ruines fumantes de la Montagne Verte. Au milieu des branches des hêtres, des saules, à travers les vergers, on voyait les brochets poursuivre les petits poissons; des oiseaux étonnés volaient au-dessus de l'inondation. Longuement, les deux Strasbourgeois s'étaient rafraîchi les yeux de ce vaste horizon de paix; ils avaient respiré à pleins poumons l'air pur qu'un vent léger apportait des Vosges. Une pause s'était faite entre les détonations. La canonnade furieuse qui avait incendié Kehl quatre jours auparavant n'ébranlait plus le ciel bleu. Il s'établissait ainsi, entre la vie et la mort, de courtes trêves.

Avec un vif et triste plaisir, M. Germath et André foulaient la terre brune, les chaumes ras. Ils les couvaient d'un regard attendri, se sentaient rivés, par mille attaches profondes, à ce sol qui était celui de leur Alsace, de la France. Ces lignes d'arbres, ces routes, la forme des collines, la teinte de l'eau, tout cela leur était connu depuis leur plus petite enfance, faisait partie d'eux-mêmes et de leur façon de sentir, agrandissait, complétait leur être. Pour eux, cette ville et cette campagne étaient les plus belles du monde,

et, de les voir livrées au fléau de la guerre, ils les en aimaient plus encore, s'il était possible. La reprise des hostilités, un sifflement de balles au-dessus de leur tête, un grondement de bombes les forcèrent à se jeter dans un sillon. Ils se relevèrent, émus, mais non de peur; ils s'étaient presque avec joie prosternés, étreignant la terre à pleins bras, respirant la bonne odeur des mottes et du vert.

M. Germath sourit et dit, montrant le champ qu'ils parcouraient.

— Mais, c'est des carottes! Un joli plat de carottes fraîches. Ta mère et l'oncle qui les aiment tant!

Et avec bonhomie, aidé d'André, il en avait arraché toute une provision, bourré ses poches, fait du surplus un bouquet, dont les tiges étaient les feuilles, et les longs cônes roux les fleurs. Jusque dans les plaisirs gourmands, qui tenaient une si large place dans leur bonne vie de province, jusque dans la viridité de ces tiges dentelées, la raideur poudreuse de ces humbles légumes, ils savouraient le charme de la féconde nature strasbourgeoise, sa richesse et sa beauté. Plus loin, des houblons enroulaient à des perches leurs vrilles et s'enchevêtraient en fouillis : ils faisaient penser à la bière claire ou sombre qui coulait en fleuve par toute la contrée, remplissait des centaines de tonneaux dans les caves des brasseries, moussait aux grandes chopes, au milieu de la fumée des pipes et du brouhaha des conversations.

Rentrés en ville, ils apprenaient l'excellente nouvelle : la victoire définitive de Bazaine, l'armée de Frédéric-Charles exterminée de fond en comble par les mitrailleuses. Les rues étaient pleines de monde; on s'abordait, on se félicitait.

— C'est certain, affirma Wohlfart, rencontré à la brasserie Kermer, où, joyeuse, la grasse Suzel leur apportait prestement des chopes

Sceptiques, réconfortés pourtant, — l'illusion était si douce! — les Germath traversaient le Broglie. La

mélancolie que venaient de leur inspirer les décombres du quartier National, et, debout encore avec leurs aiguilles roussies, les deux magnifiques sapins datant de la Réforme, s'atténuait. Ils oubliaient le spectacle d'un enterrement se dirigeant vers le Jardin botanique, transformé en cimetière depuis que les corbillards ne pouvaient plus sortir de la ville; cela leur avait cruellement rappelé la mort de la petite Noëmi. Ils ne s'arrêtaient même pas devant les affiches où le général Uhrich annonçait aux habitants l'imminence du bombardement, promettait des armes aux citoyens désignés par le maire.

De même que tout à l'heure les champs, les talus, la grande nappe d'eau tendue au pied des remparts, les avaient pénétrés de l'amour du sol natal, de même Strasbourg les saisissait, les subjuguait dans leur cœur par la gravité de ses monuments rougeâtres, de ses maisons à hauts toits de tuiles, de ses rues étroites, de ses carrefours si imprégnés de l'âme d'autrefois que les rues et les magasins neufs, l'animation des beaux quartiers ne pouvaient détruire cette survie des contours, de la couleur, de l'odeur du passé. La durée d'une race, la persistance des traditions s'affirmaient dans la vieille pierre des églises, des tours, des portes, dans la fuite immémoriale des eaux vertes, dans les quartiers pauvres où la misère semblait éternelle, dans le quartier juif dont la pouillerie rappelait d'anciens ghettos.

Toutes les rues portaient ces noms parlants où s'indiquaient les besoins de la vie, noms de choses ou de bêtes, noms d'artisans et de corps de métiers, — comme aussi le rappel farouche et sanglant de l'histoire. La rue Brûlée perpétuait le souvenir de l'extermination des Juifs, quand, accusés de répandre la peste noire, deux mille d'entre eux rôtirent dans leurs demeures consumées. Les rues de la Hache, du Bouclier, des Hallebardes, opposaient leur morgue guerrière a la familiarité des rues du Savon, du Parche-

min, du Chaudron, des Dentelles, de l'Outre, de la Lanterne, de l'impasse du Tiroir, de la ruelle de la Cuiller-à-Pot. Les marchés aux Guenilles, aux Herbes, aux Poteries de terre, aux Cochons de lait, confondaient leurs appellations naïves avec celles de la rue de l'Ail, des Lentilles, du Vieux-Seigle, des rues des Bœufs, du Brochet, des Poules, de la ruelle de la Carpe, de l'impasse du Bouc. Et il y avait encore les rues des Bateliers, des Bouchers, des Botteleurs, des Écrivains, des Tripiers, et celles que la fantaisie populaire avait baptisées de titres saugrenus ou charmants: rue d'Or, rue du Bain-aux-Roses, rue de la Nuée-Bleue, rue des Pucelles, rue de la Soupe-à-l'Eau.

M. Germath et André passaient devant l'hôtel de ville; que de fois ils en avaient admiré les grandes lignes sévères, que de fois ils étaient entrés dans les salles du rez-de-chaussée! Le Musée de peinture et de sculpture y alignait des toiles du Guide, du Tintoret, du Corrège, du Pérugin, une *Passion* et un *Christ couronné* de Martin Schœn. André se représentait le portrait de femme de Rigault, une tête charmante, et deux statues d'Ohmacht, *Flore* et *Vénus;* il préférait pourtant les moulages d'après l'antique de la première salle. M. Germath, moins doué pour les arts, songeait au précieux dépôt des archives municipales; là étaient conservés les privilèges accordés à Strasbourg par les Empereurs, les actes des Diètes, quelques chartes impériales de la fin du treizième siècle, les protocoles des collèges et les documents des monnaies.

Ils redescendaient par la rue des Étudiants, vers la place du Temple-neuf. La vaste église, dans sa majesté séculaire, présentait, partagée en deux par une allée, la masse de ses monuments sombres : ici, la nef; là, le chœur.

La première était consacrée au culte protestant, et les Germath, bien que fidèles au temple Saint-Thomas, connaissaient bien les quatre rangs d'arceaux et de piliers séparant à l'intérieur les voûtes en ogive; ils

revoyaient les orgues de Silbermann et cette fresque à demi effacée de la *Danse des morts :* papes, cardinaux, évêques, que la Camarde entraîne.

Quant au chœur étagé en salles et occupé par la Bibliothèque, il contenait le cerveau de Strasbourg, ce que la pensée humaine, ce que l'art religieux ont créé de plus savant et de plus exquis, cent cinquante mille volumes où toutes les connaissances, où tous les chefs-d'œuvre étaient représentés, de très rares manuscrits, des incunables provenant de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, les collections de Sturm, des jésuites de Bockenheim, bréviaires, missels aux miniatures entourées d'arabesques, l'inestimable *Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade de Landsperg, et un recueil de prières du huitième siècle, sur vélin pourpre, en caractères d'or et d'argent.

Toute la jeunesse grave et précoce d'André s'était concentrée dans ce palais de recueillement et de silence. Plusieurs fois par semaine, il était venu se plonger dans ces livres qui lui avaient ouvert les horizons du rêve, les grands champs de l'histoire, les carrefours innombrables de la vie. Replié sur lui-même, les livres lui avaient développé l'esprit, haussé le cœur; il avait trouvé en eux ses initiateurs, ses meilleurs maîtres : griseries des poètes, Hugo, Vigny, Lamartine; magnificence des prosateurs, Chateaubriand, Michelet; influence magique des héroïnes romanesques, des douces ombres d'amour : — les blanches épaules de Mme de Mortsauf, les yeux bleus de Mme de Rénal; et Lise, avec sa grâce et sa candeur, avait résumé ces deux figures inoubliables, plus belle du charme d'exister réellement, d'être là, mystère vivant, bonheur tangible, possédé demain.

Demain! Hélas!

La rue des Orfèvres les conduisait à la cathédrale. Elle déployait, en face de vieilles maisons à poutres sculptées, son triple portail couronné du vitrail de la rose, son corps de grès rouge, étayé de contreforts

puissants, et flanqué de deux tours dont les hautes fenêtres superposées s'allongeaient encore derrière leurs minces piliers. La tour de gauche s'arrêtait à la plate-forme; la tour de droite filait en plein ciel, dardait au-dessus d'une tourelle octogonale l'ascension audacieuse de sa flèche, une pyramide taillée en marches d'escalier du ciel, avec la croix au faîte.

Le Münster, monument de la foi des siècles et de la gloire des rois, apparaissait, vieux d'une éternité d'années et jeune de l'effort magnifique qui l'avait sans trêve édifié et réédifié, depuis l'église de bois et de terre de Clovis, jusqu'à l'église de Charlemagne, depuis la première pierre des tours posée par l'évêque Conrad, jusqu'à l'achèvement de la flèche par Jean Hültz; en vain le tremblement de terre, l'incendie avaient passé, la foudre avait brisé la flèche, brûlé la toiture de plomb, — l'édifice, soulevé par l'élan ardent des siècles, s'était dressé peu à peu tel qu'ils le contemplaient aujourd'hui, un des plus hauts du globe, orgueil de Strasbourg et son plus noble joyau. Écrasant dans son ensemble, fascinant dans ses détails, ce Léviathan de blocs sculptés était un et multiple, divers à l'infini et simple comme la beauté. Un peuple de statues vivait entre ses portails, ses colonnettes, sur le piédestal des corniches; des bas-reliefs souriaient, grimaçaient, se tordaient sous les voussures, surplombés dans l'espace par les monstres hétéroclites, les bêtes de cauchemar des gargouilles.

Des existences et des existences de savants, de constructeurs, des générations obscures d'ouvriers s'étaient succédé à l'ombre de la crypte, de la nef, du chœur, au flanc ensoleillé des galeries, grimpant et descendant comme des fourmis le long des échafaudages; çà et là, le sang des chutes et des effondrements avait cimenté le grès; des foules avaient prié dans le jour mystérieux tombé des vitraux, murmuré les cantiques de l'amour et les répons de la mort sous les larmes de feu des cierges, au son des orgues tumultueuses

Une émotion saisit les Germath, car la cathédrale ne leur était pas moins amie que le Temple-neuf. André avait fréquemment erré dans la paix harmonieuse de la nef, le regard perdu à travers la clarté des vitraux de rubis, de béryl et de topaze, ou amusé par le jeu des statuettes de l'horloge astronomique; il en avait souvent expliqué à Charles le mécanisme : l'ange qui sonne les quarts d'heure; au-dessus, l'enfant, l'adolescent, l'homme mûr et le vieillard, les quatre âges évoluant autour du Temps, tandis qu'un génie renverse le sablier et que la Mort frappe l'heure; plus haut encore, les douze apôtres à midi tournent autour du Christ qui lève la main pour les bénir, et par trois fois le coq bat des ailes et chante.

Plus loin, cette maison de la maîtrise, couverte de ses personnages sculptés, de ses musiciens de bois; plus loin encore la Frauenhaus, en sa grâce de la Renaissance, et tant de vieux palais tombés aux usages communs, tout Strasbourg, dans chacun de ses moellons, de ses poutres, de ses chevrons, les emplissaient, le père et le fils, d'une émotion délicieuse... Non, il n'était pas possible qu'une telle ville souffrît plus longtemps, pérît dans une partie d'elle-même, sous les obus. Ce bombardement inutile, ces brutaux avertissements resteraient une menace. D'ailleurs la délivrance était proche... Bazaine vainqueur!... La France allait venir!...

Mais André devint très rouge, puis pâle. Au détour d'une rue, Mum venait de les apercevoir, et, jappant joyeusement, le caniche des Ansberque s'élançait à leur rencontre. Un ami, lui, au moins; il ne partageait pas la brouille de ses maîtres!... Et voici qu'escortée d'une servante, Lise parut. Son visage exprima une douloureuse incertitude, où se combattaient la joie et la crainte. Enfin, elle revoyait André!... André changé, maigri! Comme il avait dû souffrir! Elle voulut courir à lui; mais les ordres formels de son père : défense de reconnaître celui qui depuis quinze ans était un compa-

gnon de jeux, un ami, un frère, un promis!... Elle voulut fuir... ses jambes étaient de plomb; une force inconnue la faisait s'avancer vers eux, sur le trottoir opposé, malgré les objurgations de la servante, femme vieille et laide, qui répétait : « Mademoiselle ne devrait pas... Si l'on savait, je serais grondée. » Et la faute, ou le mérite, de cette inévitable rencontre était à Mum qui ne voulait plus lâcher André, se retournait d'un air impérieux et malin, semblait dire : « Tu ne la vois donc pas? Et vite! Pourquoi tardes-tu? »

André n'hésitait guère, et avant que son père eût pu le retenir, — mais M. Germath n'y songeait pas, — il traversa la rue, marcha droit sur Lise. Elle le regardait venir avec un visage de souffrance, qu'éclairait un bonheur ingénu : elle aussi avait maigri, changé. Dans cette robe bleu marin, sous le léger mantelet qu'il connaissait si bien, coiffée d'un chapeau de paille à nœud de velours noir, elle paraissait plus délicate, plus frêle que de coutume, mais nerveuse et raidie. Certainement elle n'acceptait pas la fatalité, elle luttait. Il lui vit aux yeux cette flamme tendre et subtile qui lui embrasait l'âme aux grandes émotions; en même temps son visage avait quelque chose de fermé, de contraint : — son obéissance filiale et sa pudeur aux prises avec un sentiment obscur et puissant.

S'était-elle avoué, durant cette séparation, qu'elle aimait André? Non, elle avait prié, elle avait pleuré, seule dans sa chambre. Quelque chose, le meilleur d'elle-même, soudain lui manquait. Et elle avait cependant, petite âme fière, continué d'aller et de venir par la maison, vaquant à ses habitudes, comme si de rien n'était. Elle n'avait pas voulu se révolter ni se plaindre; ce n'était pas dans son caractère : entre l'autorité bruyante de son père, vétilleuse de sa mère, elle vivait comprimée, les vénérant pourtant l'un et l'autre, mais sans effusion, sans abandon. Ils la jugeaient très calme, et, comme elle était docile, ils s'en accommodaient. Ils virent bien qu'elle avait beaucoup de cha-

grin, mais elle se taisait, et ils s'étaient dit : « Elle oubliera. »

M. Ansberque ne croyait pas à l'amour; l'ambition, les honneurs, la solide fortune : à la bonne heure, voilà ce qui compte; mais la passion, pffut! Billevesées, nuages!... Mme Ansberque croyait à l'amour, mais comme à un sentiment convenu, une sentimentalité vague fleurissant les fiançailles, et semblable à un malaise de printemps; toutes les jeunes filles y passent, et cela leur passe, une fois mariées, prises au sérieux de leur rôle : tenir le ménage, faire des visites, s'occuper d'œuvres charitables, avec les dames les mieux pensantes. Encore ne concevait-elle que l'amour autorisé par la famille; il devenait criminel dès que celle-ci mettait le holà. Elle admettait qu'un cœur de jeune fille pût se retourner comme un gant. Sans doute elle souhaitait Lise heureuse, mais selon l'idée qu'elle, sa mère, se ferait du bonheur de son enfant. Or, qui mieux que ses parents savait ce qui convenait à Lise? Mme Ansberque, si avide de préséances et si jalouse d'autorité, vouait d'ailleurs un culte à son mari; elle s'inclinait devant son savoir, ses lumières, son expérience. Il avait prononcé, cela suffisait... Et pourtant elle aimait André, et tout cela la peinait.

André et Lise s'étaient rejoints, et ce qu'ils auraient voulu s'avouer, ce qui leur gonflait le cœur de mots haletants, leur restait dans la gorge. Présence gênante des tiers? Oui, et surtout présence d'eux-mêmes : ce mortel embarras à prononcer ce qu'ils sentaient si bien, à trouver les phrases qui tout à l'heure, sitôt séparés, les poursuivraient du regret de n'avoir su parler, de la mauvaise honte d'avoir été si gauches.

— Je suis heureux de vous voir!

Ce fut tout ce qu'André put dire.

— Je suis très contente aussi! fit entendre le regard de Lise, mais ses lèvres n'allèrent plus loin que le sourire.

Et ils restaient là, embarrassés, tandis que Mum, comme pour les rapprocher, debout entre eux, appuyait ses pattes tantôt sur le genou d'André, tantôt sur la jupe de Lise.

— C'est lui qui nous a vus, dit André.

Et il caressait le caniche avec autant de douceur que s'il avait pressé la main de Lise.

M. Germath était près d'eux. Il salua paternellement la jeune fille, la tutoyant comme autrefois; elle s'empourpra et, très émue :

— Dites bien, bien des choses à ma « tante » — elle donnait ce nom d'affection à Mme Germath. — Dites-lui que je l'aime de toute mon âme.

Aux côtés de son chaperon, déjà elle s'éloignait sans avoir regardé André. Mum galopait pour les rejoindre

— La pauvre enfant ! dit M. Germath.

Les deux hommes rentraient silencieux.

André se désolait, il lui montait des bouffées de rage Ne se doutant pas que son apparition subite, son trouble, l'imploration de son visage eussent bouleversé Lise, il se reprochait son silence, s'injuriait de sa maladresse : que penserait-elle de lui ? Comment aurait-elle deviné ce qu'il lui criait maintenant avec tant de facilité, de conviction, de ferveur :

— Lise, ma chérie, enfin, vous voilà ! Je vous cherchais, je vous attendais ; la nuit dernière, j'ai été rôder sous vos fenêtres, je ne pense qu'à vous, je n'aime que vous. N'est-ce pas que c'est un mauvais rêve ? *Ils* ne nous sépareront pas... C'est impossible ! Est-ce que vous vivriez sans moi ? Est-ce que je puis me passer de vous ? Nos parents ont leurs idées, nous, nous n'avons que notre amour. Est-ce qu'il y a deux façons, d'abord, d'aimer Strasbourg, d'aimer la France ? Pourquoi se sont-ils fâchés, le savez-vous seulement ? Je ne comprends pas... Il plane sur nous un orage de mort, une atmosphère de catastrophe. Pourquoi vous éloignez-vous ? Pourquoi vais-je rentrer chez moi ? Nous reverrons-nous seulement ?... C'est folie, en si grand péril, de

nous quitter. Venez avec moi ; terrons-nous dans quelque coin, comme des oiseaux sous la grêle : laissons passer la foudre, et, si elle doit nous anéantir, qu'elle nous frappe l'un près de l'autre la main dans la main... Viens, Lise, viens ; tu seras ma femme devant Dieu et devant les hommes, et ce que nous éprouvons là, ce qui nous inonde le cœur d'amertume et d'ivresse, est plus fort que la volonté des tiens, plus fort que le respect de l'opinion, plus fort que ces événements terribles. Partons, fuyons, mourons même, si tu le préfères. Tout, plutôt que ce martyre de ne plus nous voir, Lise, mon cher bien, mon espoir, ma vie...

Et loin, bien loin de lui, à quelques rues seulement de distance, Lise, entendant se refermer sur elle la porte de la maison, répondait, à plein cœur et bouche close :

— André, surtout n'allez pas tomber malade. Comme vous étiez pâle ! Et moi, il me semblait que je chancelais. Qu'est-ce que j'éprouve donc de si étrange ? Figurez-vous que je ne pense plus qu'à vous, je ne vois plus que vous, je ne rêve que de vous. On ne nous a pas séparés du tout ; vous êtes là, près de moi. Hier, j'ai commencé à jouer cette sonate de Beethoven que vous aimez, et je vous « sentais » derrière moi, sur « votre » chaise basse. Pourquoi donc ai-je tout à coup fondu en larmes ?... Vous avez dû me trouver bien sotte ? Je ne vous ai pas même, tout à l'heure, dit une pauvre parole. J'étais saisie... Comme je vais vivre du bonheur de cette rencontre ! J'en revois les plus petits détails... J'ai embrassé Mum qui vous a aperçu le premier. André, André, mon cœur me fait mal et pourtant l'angoisse que je ressens est délicieuse. André, que se passe-t-il en moi ?... Est-ce l'amour ? Quel mystère doux et terrible !... Mon père a dit ce matin, en revenant de sa nuit de garde aux remparts : « Nous pouvons être bombardés ce soir ; ils sont capables de ne pas laisser une pierre debout dans Strasbourg. » Et lui,

qui est si brave, l'air si martial dans son vieil uniforme de capitaine d'artillerie qui va encore à sa taille, il nous a regardées, mère et moi, et deux larmes ont coulé sur ses joues. Je ne crains pas les obus, André, ni la mort. Je ne craindrais qu'une chose, c'est que vous cessiez de m'aimer... »

Ainsi André et Lise, à travers l'espace, se parlaient sans s'entendre et se répondaient sans se voir, quand le cyclone de feu, suspendu sur la ville, s'abattit dans un tournoyant fracas. Chez les Ansberque, la maison d'en face fit explosion, de toutes ses vitres cassées et ses volets arrachés ; une bombe trouant le toit avait éclaté dans la cave. Chez les Germath, l'angle du pignon écorné chut en cascade de tuiles.

L'oncle Anselme, à sa fenêtre, contemplait le ciel noir traversé d'éclairs et d'obus ; ils décrivaient leur parabole, s'abattaient, rejaillissaient en gerbes rouges. C'était une tempête de voix glapissantes et des écroulements de tonnerre, des grincements de plâtras, le han sourd du bois enfoncé, le fer qui tinte, le pavé qui résonne, des éclats de fonte sifflant en frrrt ! de volée de perdreaux, des clameurs humaines, des gémissements de bêtes, et déjà partout des cris d'angoisse, au milieu de la lueur des incendies roulant leurs volutes de fumée rougeâtre :

— Au feu ! au feu !...

Puis :

— Le feu, au Musée ! Le feu, à la citadelle !

Une odeur de roussi, une chaleur d'étuve se répandaient ; des lueurs bleues se mirent à courir en feux follets sur les toits d'un entrepôt ; puis des greniers de paille crevèrent, en torrents de flammes blanches, avec un grondement sourd ; des brasiers, vers l'ouest, flamboyaient, sous une pluie de flammèches, en un crépitement d'étincelles.

L'oncle Anselme, comprenant enfin, hagard, poussa un grand cri :

— Strasbourg brûle !

VI

— Oui, dit M. Germath à sa femme, c'est ainsi. Maintenant, du courage. Notre espoir est dans l'Éternel qui voit cela et qui juge.

Mais Mme Germath, quoique très pâle, ne tremblait pas. Et cependant elle avait devant les yeux, depuis cinq jours, l'abomination du petit corps de Noëmi ; elle revoyait, avec une révulsion de tout son être, le drap poisseux qui enveloppait cette chair en loques, où les cheveux s'agglutinaient à l'écrasement des jambes molles. Accourue des premières, elle avait vu un autre cadavre de fillette coupée en deux ; elle avait entendu les cris atroces des enfants blessées : l'une avait la cuisse tranchée, à une autre les deux mains manquaient ; dans le trou de l'épaule de la troisième, on aurait fourré le poing. Verte comme une morte, le visage entouré de bandeaux sanglants, sœur Basilice lui avait dit, d'une voix qui tremblait si fort que les mots claquaient entre les dents :

— Voilà qu'ils massacrent les enfants, à cette heure !

Et en disant cela, ses yeux si doux devenaient terribles.

Mme Germath avait touché le fond de l'horreur. Ces images affreuses l'obsédaient ; les deux premières nuits, le regard fixe, elle les écartait, d'un geste machinal d'épouvante. Noëmi était un peu sa fille, elle l'avait vue naître, elle l'avait vue partager avec Charles le lait de la nourrice, elle avait souri aux premiers jeux des enfants dans le même berceau ; mais son chagrin fut

faible à côté du dégoût et de la haine qui la soulevèrent. Cette femme calme et bonne eût tué avec ivresse des Prussiens. Tué? Elle les eût torturés à petit feu!...

Ainsi ces troupes qui étaient entrées en guerre — proclamaient leurs généraux — pour respecter partout et faire respecter sur leur passage « la religion, l'humanité, la civilisation », voilà comment elles agissaient! Mais, quel homme était donc leur chef, ce Werder? Avait-il une femme, des enfants, une mère? Non, sans doute, puisqu'il poursuivait sa glorieuse mission, brûlait une ville et ses monuments, sa pensée, son labeur, ses richesses, ses arts, ses sciences, écrasait dans leurs lits les enfants, les vieillards, les femmes!... Il ne manquait plus maintenant que Charles et André fussent tués!

Sa rage concentrée était telle qu'elle l'enfiévrait plus que le plus intrépide élan. Elle était stoïque à force de révolte, superbe de mépris, et de tous c'était elle qui montrait le plus de sang-froid.

Une détonation terrible ébranla les vitres et les planchers; on put croire qu'un obus avait traversé la maison.

— Il faut descendre, cria M. Germath dans l'escalier. Vite! descendez tous avec vos matelas sur la tête; Anselme, viens m'aider à transporter le capitaine?

Mais le blessé, de sa chambre, cria d'un ton irrité :

— Ne vous occupez pas de moi. Occupez-vous des femmes!

Il s'était mis sur son séant, sa jambe brisée allongée aide dans une gouttière; une barbe dure hérissait ses joues, et ses beaux yeux sombres étincelaient.

— Eh bien, ricana-t-il en voyant entrer Germath, qu'est-ce que je vous disais? Nous allons en voir de belles maintenant que le chambard commence... Non! laissez-moi là; je me f... d'être achevé!

Mais Germath, André, Ortrude l'emportaient de

force dans la remise aux voitures, construite en gros murs sous la terrasse du jardin, et revêtue d'une épaisseur de terre considérable. Puis Germath tira dehors la calèche et la bourra de sacs vides et de couvertures; elle les abriterait du côté de la porte.

Mme Germath, pendant ce temps, habillait Charles. L'enfant, tout endormi encore, pleurnichait. Tout à coup, réveillé par un sifflement strident qui rasait la maison, il poussa un cri terrifié, il appela :

— Noëmi, Noëmi !

Mme Germath tressaillit. On avait déguisé à Charles la vérité, mais il savait certainement quelque chose.

— Je veux voir Noëmi, maman; je veux qu'elle vienne près de moi. J'ai peur, j'ai peur !... Ils vont lui faire encore du mal !

— Pourquoi as-tu peur, mon chéri ?

Mais l'enfant, avec un calme soudain, réfléchissait :

— Non, je sais qu'elle ne peut pas venir, Noëmi : elle est au ciel avec les anges; c'est Hannah qui me l'a dit.

Mme Germath l'enveloppait dans un édredon; elle traversait en courant la pelouse, poursuivie par des ricochets de fonte; une branchette de marronnier, coupée net, tomba dans ses cheveux et la coiffa de feuilles. Gretchen et Hannah apportaient des matelas; elles étaient blêmes, la blonde secouée d'un rire nerveux, la brune les lèvres serrées, le blanc des yeux agrandi.

Charles ne pleurait plus. Blotti dans les bras de sa mère, qui lui arrangeait une couchette dans un coin de la remise, il demanda :

— Est-ce que Haffner est avec les Prussiens ?

— Oui, mon chéri.

— Et Wilhelm ?

Il avait une grande amitié pour l'ordonnance du lieutenant. On ne lui répondait pas. Hannah, entendant le nom de son fiancé, détournait les yeux. Il reprit :

— Est-ce Haffner et Wilhelm qui tirent le canon sur nous ?

— Dors, mon petit ; le canon ne te fera pas de mal.

— Pourtant, il en a fait à Noëmi. C'est vrai, que nous ne la verrons plus ? Dis-moi où elle est ?

— Elle est là où on ne souffre plus. Dors, mon enfant...

Et de songer à Edel, à Heinrich, et à la bonne figure de cet Haffner qu'en ce moment elle haïssait, son cœur maternel creva.

M. Germath s'inquiétait d'Ortrude, disparue. Et Anselme ? Où était-il donc ?... Il ressortit dans le jardin ; l'air trépidait, on sentait comme des secousses de tremblement de terre ; sous les souffles d'ouragan, tous les oiseaux du marronnier centenaire s'étaient envolés : ils tournoyaient, perdus, dans la nuit pourpre. Les cris d'alarme des guetteurs s'élevaient de nouveau :

— Le feu, à l'Arsenal !... Le feu, place Saint-Nicolas !

M. Germath leva les bras au ciel, des bras robustes qui en retombant eussent assommé un Prussien. Oh ! comme lui aussi aurait tué, tué, tué !... Être un homme et ne pouvoir se défendre, défendre les siens ! Être là des milliers de citoyens, réclamer des armes, être prêts à sortir et à se ruer sur les canons, et attendre, quoi, que Strasbourg fût en cendres ?... « Qu'est-ce que je fais ici ? se demandait-il. Il faut que je me rende utile, il faut que nous organisions des secours ! » Mais d'abord, il héla Ortrude. La vieille, ses lunettes sur le nez, tranquille au milieu de sa cuisine en ordre, s'était rassise à la grande table de bois blanc ; elle additionnait ses comptes sur un livret. Germath se fâcha. Et Anselme ?... Sourd aux appels, au milieu de son musée, il essuyait avec un linge la poussière tombée du toit sur ses émaux et ses coffrets.

— Voyons, frère, gronda Germath le tirant de ce rêve, à quoi penses-tu ? Il s'agit bien de cela à présent.

L'oncle Anselme, comme un enfant pris en faute, bégaya :

— Tu as raison, frère, la poussière est peu de chose à côté de ce qui... L'habitude, vois-tu ! Je descends, je vais avec toi ; attends seulement que je prenne mon violon

Il le confiait à Gretchen avec toutes sortes de recommandations, puis, attendri, il admirait Charles couché derrière la caisse aux harnais ; Germath, s'arrêtant à son cabinet de travail, verrouillait ses papiers les plus précieux dans le coffre-fort de fer scellé dans la muraille. Comme André voulait le suivre :

— Non, reste avec ta mère et ton frère. Il faut un homme ici.

Suivi d'Anselme, il poussa la grille et disparut dans l'ombre, à travers les palpitantes lueurs qui éclairaient l'arête des toits luisants, la dégringolade des cheminées.

. . . .

— Le feu, à la Bibliothèque !... Le feu, au Temple-neuf !... Le feu, au tribunal ! Le feu, rue de la Mésange, rue du Dôme, rue de la Nuée-Bleue !

Ces cris, Ansberque, la nuit suivante, dans le bastion du front d'attaque où il servait, les entendait avec une désolation inexprimable : rue de la Mésange, c'était là qu'étaient sa maison, sa femme, sa fille. Allaient-elles périr ainsi ?... Retenu par son devoir, il contemplait, farouche, les bras croisés, la lueur croissante des incendies. Qu'avait été la nuit d'hier, à côté de celle-ci ?... Le terrible était d'être là, à son poste, près des canons muets ; d'attendre derrière le parapet les obus, qui partis de tous les coins de l'horizon, s'élevaient par-dessus le mur d'enceinte, s'acharnaient sur la cité seule et la foudroyaient méthodiquement, éclatant coup sur coup aux mêmes places, alternant l'obus à pétrole qui incendie et l'obus à shrapnells qui s'écarte en balles et foudroie dans tous les sens.

La même fureur impuissante, Wohlfart, enrôlé maintenant dans la compagnie franche de Liès-Bodard, l'éprouvait, en serrant entre ses doigts son fusil inu-

tile, et le pasteur Gottus l'éprouvait aussi. Quand les premiers obus étaient tombés, il allait, sous la lampe familiale, où ses trois fils et leur mère étaient groupés ce soir du 24, anniversaire de la Saint-Barthélemy, leur raconter le massacre de 1572. Chaque année il reprenait le sinistre récit, afin de leur apprendre à détester fanatisme religieux... Il n'avait eu que le temps de faire descendre les siens à la cave, puis il avait aidé à transporter les blessés de l'ambulance voisine; mais déjà le feu envahissait le presbytère, le gymnase s'enflammait... Chassés de leur cave où l'asphyxie les menaçait, Gottus, sa femme et ses fils avaient du s'enfuir le long d'une voie ardente, poursuivis par la chaleur du brasier. Réfugiés dans les caves d'un hôtel, ils respiraient. Qu'elles étaient amères les réflexions du pasteur !

« Quoi ! se disait-il, voilà de quoi est capable ce peuple religieux et instruit, qui prétend avoir Dieu pour auxiliaire ! Non, ce n'est pas là ce que Dieu inspire ; non, ce ne sont pas là les fruits du christianisme ! Si Dieu dictait de pareils ordres, il faudrait le renier sur l'heure ! Si le christianisme autorisait de pareilles atrocités, il faudrait l'abjurer immédiatement ! Non, ces hommes ne connaissent ni Dieu ni la religion de Jésus ! »

Et il se reprochait ses illusions, sa naïveté : les obus « égarés », les accidents « involontaires »... On descendit dans la cave une jeune fille qui avait la poitrine défoncée; un ruisselet de sang coulait de ses jupes, de ses souliers. Dès qu'on l'eut déposée, une mare rouge se fit immédiatement autour d'elle.

— Oh ! Dieu ! gémissait le pasteur, penché sur cette agonie, Dieu de justice, tu vois cela, et tu le souffres !...

Chez les Germath, de pareilles angoisses agitaient la famille : ni Anselme ni M. Germath n'étaient rentrés ; mais les Stoumpff, chassés de leur demeure éventrée, étaient venus demander asile, rasant les murs, la

femme sanglotant, un bébé dans ses bras; l'homme livide, un pan de sa redingote carbonisé. Son premier mot fut

— Nous mourrons tous cette nuit. La citadelle brûle, l'Arsenal brûle, des milliers de fusées ont sauté, le Temple-neuf brûle, la Bibliothèque brûle. Tout brûle !

André, qui n'y tenait plus, profita de la diversion, et se glissant entre les battants de la porte, s'élança dans la rue.

Lise !... Pourvu qu'il ne lui fût rien arrivé !

Le vacarme était assourdissant; un feu d'artifice inouï, une apothéose de cataclysme remplissaient le firmament. Les bombes en sillons lumineux grossissaient par-dessus les maisons, arrivaient, s'abîmaient au milieu d'un torrent de feu.

Accouru par la rue des Grandes-Arcades, trébuchant aux pierres écroulées, il entendit des craquements sinistres; le Temple-neuf n'était plus qu'un immense cratère. Il faisait clair comme en plein soleil et chaud comme dans une forge : tous les visages, illuminés d'un éclat rutilant, avaient quelque chose de fou; pas un geste qui n'exprimât le désespoir intense ou l'abattement morne. Certains riaient, d'autres pleuraient; presque tous, les poings brandis, prononçaient des malédictions... La Bibliothèque brûlait sans qu'on pût lui porter secours; le jet des eaux, impuissant contre cette fournaise, se volatilisait en vapeurs blanches. Il flottait en l'air, déjà, une sorte de dais noir, fait de la cendre des livres, des charbons impalpables des pages; parfois un jet de flammes trouait ce nuage, et, sous une bouffée torride, on voyait retomber par milliers ces papillons noirs. Ce qui s'éparpillait là, c'était la pensée des siècles et le savoir des hommes, le trésor du passé, la semence de l'avenir : tout cela détruit, lancé au vent, suie funèbre, poussière stérile.

— Les lâches ! les lâches ! répétait une femme, belle comme une furie.

Un vieillard à longue barbe blanche se lamentait :

— J'ai vécu si vieux pour voir cela!

Des hommes criaient :

— Aux armes! C'est abominable!

Et d'autres voix :

— Le Broglie prend feu! Les obus tombent sur l'hôtel de ville! Sur la cathédrale!... Quelle nuit! c'est la fin du monde!

Mais les plus impressionnants à voir étaient ceux que l'angoisse et la révolte étranglaient, muets. Il y avait là des hommes de toutes les castes, riches, pauvres, bourgeois, ouvriers : personne qui en sa conscience bouleversée n'exécrât ce Werder, déjà surnommé par la vindicte publique : *Mœrder*, assassin, et avec lui, son armée de bourreaux.

Quel était ce nouvel Omar, allumant, sous les yeux des campagnes épouvantées, à la face de l'Europe civilisée et du monde, cette autre bibliothèque d'Alexandrie? Était-ce là une guerre entre nations chrétiennes?... Depuis quand les soldats, au lieu de combattre des soldats, s'en prennent-ils à la foule innocente, détruisent-ils, au lieu des remparts, maisons et monuments, — et quels monuments, ceux que des siècles de cruauté et de terreur avaient respectés, ceux qu'eussent épargnés des barbares eux-mêmes!... La cathédrale, qui avait traversé intacte toutes les grandes guerres, voyait tomber fracassées ses colonnades et ses statues. Un seul boulet l'avait frappée en 1678, et la chose avait paru si monstrueuse alors, qu'une inscription, à l'endroit touché, signalait aux races futures cet outrage fait à la maison divine!... Mais l'inexpiable, le forfait le plus médité et le plus scélérat, c'était ce brasier colossal, entretenu à coups d'obus, de la Bibliothèque. En une cataracte de formidables écroulements, son toit s'abattait, et l'on eût cru voir une mêlée de serpents et d'hydres, une curée de bêtes flamboyantes qui s'entre-dévoraient, sous la pluie de cendres noires.

Éperdu, André courait vers la maison des Ansberque. Elle avait toutes ses vitres ouvertes, et le jour pourpre qui y plongeait était si vif qu'il éclairait jusqu'aux plus petits objets. Elle ne brûlait pas encore, mais de la fumée s'échappait du premier étage, et la maison voisine, toute en poutrelles desséchées, s'enflammait avec la rapidité d'un fagot. Tout, chez les Ansberque, semblait mort, abandonné. Où Lise pouvait-elle être? Partie... sauvée?...

Mais des cris perçants jaillirent du rez-de-chaussée, séparé de la rue par un jardinet et une grille pointant ses piques entre deux murs hérissés de tessons de bouteille. Mme Ansberque apparut, échevelée et meurtrie d'une chute qu'elle venait de faire en s'échappant de la cave, où, avec Lise et Mum, elle s'était blottie. Dans son émoi, elle ne pouvait retrouver la clef et se meurtrissait les mains aux barreaux. Derrière elle, une femme âgée qu'André reconnut, — la servante, — faisait des signes extravagants, se prosternant, le bonnet de travers. Des hommes se précipitèrent, et André, sans étonnement, — était-il éveillé? rêvait-il?... — se trouva à côté de son père, accouru un des premiers. Ils secouaient la grille; elle résista. Le visage de Mme Ansberque était ravagé d'effroi :

— Sauvez-nous, sauvez ma fille! Si vous ne la secourez pas, elle va mourir!

Un ouvrier apportait un pic; Germath, l'introduisant entre les deux barreaux, d'une pesée arrachait la serrure; trop impatient pour attendre, André, se hissant péniblement sur un dos et des épaules, s'ensanglantant au mur, se laissait couler dans le jardin. Il était temps, le feu gagnait...

Mme Ansberque reconnut Germath, André, et d'une voix aiguë, d'une voix de nerfs malades, leur cria :

— Une lampe a pris feu dans la cave. Lise s'est évanouie. Je ne suis pas assez forte pour l'emporter à moi seule.

Derrière eux, la servante continuait ses génuflexions

bizarres : la terreur venait de la rendre folle... André se jeta dans l'escalier, suivi de son père et de l'ouvrier qui avait offert le pic.

Mme Ansberque les accompagait, criant :

— Mon Dieu, elle est peut-être morte!

La cave n'était que fumée; la lampe en feu s'était éteinte, mais, par le soupirail, l'incendie proche éclairait les ténèbres où aboyait un caniche noir. André se heurta à une forme gisante... des mains douces, un visage délicat :

— Lise! Lise!

Il la soulevait. M. Germath la prenait sous la tête, l'ouvrier aux pieds; ils la remontaient ainsi, suffoqués, le cœur battant à se rompre, dans l'escalier glissant. Une clameur des assistants salua leur retour, et, si cruelle avait été l'angoisse, si douce fut la détente, que lorsqu'on sut la jeune fille hors de danger, revenue à elle sous les larmes et les baisers de Mme Ansberque des applaudissements et des rires saluèrent les gambades de délivrance de Mum.

André connaissait l'ivresse, l'extase la plus absolue; le miracle si ardemment souhaité venait de se réaliser : Lise sauvée par lui!

Mais il fallut reculer en hâte : le feu attaquait la maison des Ansberque; en vain avait-on essayé, à la hache, de faire la part du ravage; les flammes avançaient, crépitantes; la radiation était si forte qu'elle cuisait les visages et aveuglait. André, qui ne s'écarta pas assez vite, reçut une planche sur la tête : un éblouissement noir... il tomba.

. . . .

— Le feu, à la cathédrale!

Quand ces cris, grossis dans le porte-voix des gardiens de la plate-forme, tombèrent sur Strasbourg, la vieille cité fut prise d'un tremblement; cela dépassait l'incroyable, cela reculait les bornes du possible. La cathédrale en feu, Dieu chassé par les

hommes de son temple, les vases sacrés voués aux flammes, le pain de vie qui est la chair, le sang du Christ, consumé par le plus effroyable sacrilège; c'était surhumain, c'était plus qu'impie, plus qu'abominable, plus qu'imbécile ; c'était stupéfiant. Non ! des Vandales n'eussent pas fait cela !... Et hors d'eux, trépidants de fièvre et d'insomnie, par cette troisième nuit du grand bombardement, les Strasbourgeois accoururent au secours de l'énorme monument : sa lueur éclairait toute la ville.

L'oncle Anselme était là, perdu dans la foule, épave ballottée. Depuis quarante-huit heures il errait, passif; il avait les mains noires et le pouce brûlé, parce qu'on lui avait dit de remplacer un pompier blessé. Il avait obéi, machinalement. Il avait donné tout ce qu'il avait sur lui d'argent à de pauvres familles sans gîte; il n'avait mangé qu'un morceau de pain et bu une chope dans la brasserie Kermer, blindée de la cave au grenier d'un entassement de sacs d'orge; par endroits le grain coulait des sacs crevés, et les pigeons descendant des toits venaient le picorer.

Anselme toute la matinée avait parcouru la ville, pendant l'accalmie laissée par une nouvelle sommation de Werder. Sous une fumée épaisse qui voilait le ciel, c'étaient, partout, des carcasses noirâtres, des débris de charpentes chauds encore, la braise couvant sous la poussière noire de ce qui avait été des demeures vivantes, des meubles familiers.

Par instants, il se baissait, examinait curieusement un fragment informe. Des gens de mauvaise mine s'étaient fait les chiffonniers de cette misère, espérant trouver de l'argent, de l'or, des bijoux. L'oncle Anselme ramassa un petit chausson d'enfant dont le bout du pied avait seul brûlé; il le mit dans sa poche.

Sur le Broglie, devant l'hôtel de ville, il s'était trouvé pris dans un remous de foule. Une colonne de manifestants l'avait emporté. On criait :

— Pas de capitulation ! Qu'on ouvre les casemates

aux femmes et aux enfants! Des armes! Marchons à l'ennemi!

Trois délégués et une fraction du conseil municipal accompagnaient M. Humann, le maire, chez le général Uhrich. Là, le maire, interprète de ses concitoyens, proposait de se rendre auprès du général de Werder pour le supplier d'épargner la ville. Refus d'Uhrich : une telle démarche ferait supposer une connivence de l'autorité militaire avec la municipalité pour rendre prochainement la place. Sur le reste : à quoi bon délivrer des armes? La défense n'exigeait ni surcroît de combattants, ni gaspillage du sang des soldats dans les sorties. Et Uhrich ajoutait :

— Quand on annonça le bombardement, j'écrivis à M. de Werder, pour le prier de laisser sortir les femmes et les enfants. Voici sa réponse :

« Les fortifications des grandes places ont leur faiblesse dans les souffrances de la population, qui est exposée sans abri aux boulets ennemis, surtout si, comme à Strasbourg, elles sont sans casemates. La sortie que vous souhaitez d'une partie de la population augmenterait donc la force de la défense; c'est pourquoi je ne puis, si douloureux que ce soit pour moi, donner à votre désir la suite que, dans l'intérêt de l'humanité, je voudrais lui donner. »

Cette inflexible hypocrisie, ces mots d'humanité en un pareil moment, indignaient les assistants.

Bientôt après survenait Mgr Rœss, évêque de Strasbourg. Il venait demander un sauf-conduit et un parlementaire pour se rendre au quartier général ennemi, et, au nom de la religion, adjurer le grand-duc de Bade de ménager la ville. Uhrich répondait au prélat :

— Monseigneur, je consens à ce que vous alliez, en bon pasteur, trouver l'ennemi. Dites-lui de concentrer son feu sur les défenseurs, en dirigeant ses attaques contre nos remparts.

Mais l'évêque n'avait rien pu obtenir, et il venait de

rentrer désespéré. Tout le jour, le bombardement avait tonné, et, pour peu qu'il continuât, certainement, cette nuit, la plus horrible de toutes, Strasbourg, entre ses remparts intacts, serait réduit en cendre !

Anselme approchait de la cathédrale. La Bibliothèque anéantie, il lui semblait qu'il ne restait plus rien à détruire, mais il n'avait pas songé à la cathédrale; non, en vérité, il n'aurait osé, il n'aurait pu concevoir pareille chose !... Il la vit pourtant...

A l'effrayante clarté, Strasbourg s'illuminait tout entier. Les eaux, les canaux étaient rouges, et rouges les nuages, rouge le ciel, sur lequel la pyramide géante se découpait, non plus rigide, mais ondulante d'un va-et-vient d'ombres et de reflets rapides. Des lueurs sanglantes ondoyaient sur les carapaces noires des maisons; on voyait se démener sur la plate-forme les gardiens; ils lançaient en vain des jets de pompe sur le tourbillon incandescent; en vain les élèves de l'Ecole de santé, les pompiers se multipliaient, en vain mille bras se tendaient vers l'édifice : la toiture massive flambait. Des flammes énormes, bleuies, verdies par le cuivre des plaques du toit, s'enroulaient autour de la flèche; avec un mugissement furieux, les poutres s'effondraient, les plaques de cuivre se tordaient, les vitraux volaient en éclats et, dans cet abîme fulgurant, des obus éclataient encore, en jets de feu. La façade avec son ornementation innombrable de clochetons, d'arcades, de colonnettes, ses trois portails ornés de statues de vierges à diadème, de vierges folles et de vierges sages, de prophètes et d'apôtres, semblait s'animer d'une étrange et fantômale vie, comme si la pierre s'agitait, et comme si toutes ces sombres figures, réveillées de leur sommeil, ressuscitaient dans cet enfer.

Tout à coup des cris retentirent :

— Le feu, à l'hôpital civil !

Là-bas, à l'extrémité de la ville, l'incendie enveloppait les blessés, achevait les mourants; à l'est, la citadelle brûlait toujours, et vers l'ouest, entre le fau-

bourg National et le faubourg de Pierres, saccagés, renversés, rasés moellons par moellons, une autre grande clarté s'élevait : la gare, de longues files de wagons s'étaient embrasées... Des plaintes alors partirent d'une des dernières maisons du faubourg, des plaintes de petits enfants massacrés dans leurs lits, des plaintes déchirantes qui firent venir une sueur froide à ceux qui les entendirent, des plaintes faibles qui agonisaient lamentablement vers le ciel, au-dessus des tocsins d'alarme et des rumeurs de deuil de Strasbourg, en flammes par tous les bouts.

VII

André, dans un cauchemar de fièvre, rêvait ceci · il se promenait avec Lise à la Robertsau; ils avaient longé l'Ill; ils erraient dans les allées dessinées par Lenôtre, le long des pelouses et des corbeilles de fleurs. Derrière eux leurs parents marchaient en causant; il faisait chaud et orageux. Une vapeur grise tamisait l'azur du ciel et estompait l'ardeur du soleil. Lise, joyeuse, lui souriait. Tout à coup on entendait des grondements sourds; elle disait : « Voilà l'orage! » Et ils marchaient parmi les brusques éclats de foudre qui sillonnaient le ciel de zigzags d'argent; ils n'avaient pas peur, exaltés d'une allégresse infinie; ils avaient parcouru l'Orangerie; ils allaient, par la digue et le canal de l'Ill, gagner, au bord du Rhin, la cabane de douaniers aux bancs rustiques d'où l'on découvre le merveilleux paysage, le fleuve vert et l'horizon de la Forêt noire.

« Quel orage! » répétait Lise en riant.

Et il répondait :

« Oui, un fameux orage! »

Il s'éveilla. Son rêve était vrai, un infernal tonnerre roulait : le bombardement qui depuis six jours grêlait sans trêve; et, près du matelas où il reposait, assise sur une chaise basse et le regardant avec angoisse et tendresse, qui voyait-il?... Lise!

Il n'y put croire. Où était-il donc? Pourquoi habitait-il cette pièce aux murs nus? Il la reconnut, à l'odeur presque évaporée des cuirs; elle servait de sellerie, avant qu'on eût mis en réquisition les deux che-

vaux. Pourquoi y faisait-il si sombre, malgré le rais de soleil qui perçait les trèfles à jour de la porte et se prolongeait en une traînée dansante d'atomes? Que faisait là Lise, en pareil moment? Était-ce une apparition? Allait-elle disparaître, s'il la frôlait? Mais non, une petite main brûlante saisissait la sienne, de beaux yeux cernés s'éclairaient; une voix très douce, la voix de son rêve, lui disait :

— Ne bougez pas, restez tranquille?

Il sentait alors le poids de sa tête tuméfiée, l'étreinte des bandages, et son cœur défaillait. Il repassait par l'horrible nuit, les flammes, le sauvetage, il trouvait tout naturel qu'elle fût là, mais en même temps il ne pouvait s'expliquer comment elle y était; il y avait, dans sa compréhension des choses, une lacune, un trou d'ombre.

Lise lut en ses yeux ce trouble et répondit à son inquiétude :

— Souffrez-vous beaucoup? Non? Quel bonheur! Le docteur Weiss sort d'ici; vous serez bientôt remis.

Et les larmes jaillirent; elle lui serrait la main :

— André, c'est vous qui m'avez sauvée!

Il se rappelait l'instinct, la divination qui l'avaient jeté par les rues, précipité à son secours; il répondit :

— Sans mon père, sans ce brave ouvrier, je n'aurais jamais pu… mes forces m'auraient trahi. Mais j'aurais fait l'impossible, oui, ou je serais mort.

Bouleversée maintenant, elle répétait :

— André, André, vous avez fait le miracle; mon père…

Mais par la porte entre-bâillée soudain, un visage bien connu se profilait, un visage énergique et triste dont les pointes des moustaches, l'impériale cirée n'étaient plus si fières : Ansberque! Et derrière lui, Mme Ansberque, les yeux rouges, M. Germath, heureux sous son air de fatigue extrême, et Mme Germath; tous portaient sur leurs traits défaits l'émotion haute de leur réconciliation, la douceur du baiser de paix

qu'ils venaient d'échanger. Mme Ansberque s'agenouilla près d'André et lui caressa le front.

— Cher enfant, cher enfant!... Merci! merci!

Ansberque, se raidissant, mordait ses lèvres; pas d'attendrissement inutile! Mais, quand il eut réuni dans ses mains les mains d'André, cet homme fort fut pris d'un frisson, et il ne put rien dire, car il revivait toutes ses terreurs d'un coup, et l'atroce désespoir qui l'avait saisi quand, accouru vers sa maison, il n'avait trouvé que des ruines. Sa femme! Sa fille!... Quoi, mortes! Dans le désarroi, l'incertain de la minute au milieu de ces décombres, — personne pour le renseigner; — il avait savouré toute l'amertume de son malheur, et ensuite, toutes les affres du doute. Les retrouverait-il vivantes, dans la cave où elles s'étaient réfugiées? En les pressant sur son cœur, il avait éclaté en sanglots. Et quand il avait su le péril couru, comment s'appelaient celui, ceux qui avaient arraché Lise à une mort certaine, son âme orgueilleuse, despotique, mais honnête, avait été retournée.

Tous ses regrets étouffés par la mauvaise honte, tous ses remords d'avoir outragé sans excuse son plus vieil ami, et cette voix impitoyable qui le harcelait, cette voix de la vérité méconnue, cette certitude, si douloureuse à son amour-propre, que Germath avait eu trop raison, cent fois raison, et que lui Ansberque s'était aveuglé comme un enfant, le bourrèlement de sa loyauté qui lui reprochait son endurcissement, son entêtement farouche : « est-ce que vingt fois déjà il n'aurait pas dû s'excuser, tendre la main à Germath? » — ces reproches de sa conscience, comme autant de clous, le déchiraient. Et voilà qu'il devait ce qu'il avait de plus cher au monde, sa femme, sa fille, à qui? A ces gens qu'une seconde auparavant il considérait comme des ennemis, leur en voulant d'autant plus qu'il n'avait aucun droit de leur en vouloir, et que maintenant il était tenu d'aimer et de vénérer, sous peine de la plus odieuse ingratitude.

Mais avait-il donc cessé jamais de les aimer ? Qui peut dire où se fait la séparation de l'affection et de la haine, parfois si inextricablement liées? Quelle confusion il éprouvait!... Les sauveurs de Lise! Ce Germath dont il avait répudié l'hospitalité, dont il avait franchi le seuil sans se retourner; cet André dont certainement il avait brisé le cœur; cette mère qu'il avait éconduite avec une politesse si dure, lorsqu'elle était venue l'implorer pour son fils! Généreux et chevaleresque au fond sous sa raideur, Ansberque souffrit en quelques instants un véritable martyre.

Mais le devoir, un devoir qui ne coûtait même plus à son orgueil, car il mettait à présent son orgueil à réparer ses torts, lui dictait son chemin, et ce chemin, c'était — tout de suite, tant pis si ces affreux projectiles éclataient toujours! — la rue paisible, le mur débordé par le marronnier centenaire, la grande grille des Germath, la grille que si allégrement il poussait jadis, chaque premier samedi du mois, pour le déjeuner d'Ortrude... — les saumons du Rhin, les poulardes farcies!

— Viens, ma femme! Viens, Lise!

Ils s'étaient mis en route, rasant les murs, forcés d'escalader des amoncellements de pierres, tant la rue du Dôme était une longue ruine, avec des excavations noires. A la vue des bâtiments du Temple-neuf, rocs de suie, tisons morts, en foulant l'impalpable cendre des manuscrits et des livres, leur cœur s'était cruellement serré. Place de la Cathédrale, ils avaient senti leurs paupières se gonfler de larmes : quelle sombre chose! Le parvis jonché de débris : colonnettes rompues, statues décapitées. A travers les lézardes des voûtes, on voyait le ciel; à l'intérieur, les dalles n'étaient qu'un amas de décombres, l'orgue pendait, les vitraux des fenêtres s'ouvraient dans le vide. Ces désastres publics, ajoutés à leurs propres misères, ravivaient leur tristesse, l'exaltaient d'une pitié profonde pour la ville, pour tous ceux qui avaient souffert. Dire que deux jours auparavant ils possédaient, eux aussi, l'intimité

de la petite maison heureuse, le chez-soi, la douceur et la force des habitudes! Du cabinet de travail d'Ansberque, de la collection de fusils, dont, grand chasseur, il tirait vanité, du salon de famille avec le piano, l'armoire sculptée, le coin familier d'André, de la chambre blanche de Lise, de l'étroit lit, des mille riens qu'elle aimait, de ce qu'ils aimaient tous, plus rien ne subsistait. Ils étaient à la rue, eux, riches, enviés, tout comme ces malheureux qui erraient le long des quais, se blottissaient sous la voûte des portes, se creusaient une tanière dans les talus des remparts. Sensation si pénible qu'Ansberque en sentait davantage le froid de la solitude, l'humiliation de la défaite, et qu'il avait hâte de serrer contre sa poitrine un cœur ami...

— Germath!

— Ansberque!

Ah! quelle étreinte! Que de joie profonde en cette amitié reconquise, amitié plus chère et plus précieuse encore qu'autrefois, — un bien si rare, si noble, et on avait failli le perdre! — Que de douleur aussi!... Les Germath avaient fait les honneurs de leur logement, les trois pièces sous l'épaisseur de terre de la terrasse : la remise où Germath, quand il a un moment de repos, dort près du capitaine blessé et de l'oncle Anselme; la sellerie réservée à Mme Germath, à André et à Charles; l'écurie où se sont installées Ortrude et les servantes. Un sourire a passé sur leurs lèvres quand elles ont vu entrer dans leur pièce les Ansberque : c'était triste de penser que de si braves gens étaient brouillés par la politique; et bien sûr, cela allait guérir André mieux que les pansements au cérat du docteur Weiss. Mais que de souvenirs pour Ortrude, combien de visites pareilles, en des temps plus heureux, de l'autre côté de la pelouse semée de branches, dans la vieille maison où chaque chose depuis tant d'années était à sa place, où les meubles, à la longue, étaient devenus vivants, où tout portait l'empreinte des traditions de famille et du confort durable!

Alors Germath dit :

— Écoutez, Ansberque, il ne sera pas dit que samedi prochain, *notre* samedi, nous ne romprons pas le pain ensemble. Dites que vous viendrez, comme les autres fois, s'il ne nous arrive pas malheur. Ne pouvant nous unir dans la joie, nous nous unirons dans la résignation et l'espoir.

Très ému, Ansberque acceptait; mais Ortrude exclamait :

— Vous ferez un triste déjeuner, monsieur Ansberque! Où est le temps où on avait de tout, et du poisson, et des légumes frais, et du bon beurre! Est-ce seulement du bœuf qu'on mange encore! Est-ce qu'*ils* n'ont pas fait de ma belle cuisine une bauge à porcs, sauf votre respect!

— C'est vrai; venez voir nos dégâts, Ansberque.

Quand Germath avait su que ses amis avaient tout perdu dans l'incendie, il leur avait offert de partager l'hospitalité précaire de leurs abris; sur leur refus, il leur avait fait accepter, puisqu'ils n'étaient point trop mal dans leur cave, — pas mal du tout! je vous assure! affirmait Ansberque, — l'essentiel en vêtements, en linge, en couvertures. Comment refuser ce qu'il offrait de si bon cœur?... C'était même une pensée délicate qui le poussait à montrer à Ansberque la maison, telle que le bombardement l'avait ravagée; un mélancolique orgueil à indiquer qu'eux aussi avaient souffert : n'était-ce pas la seule consolation qu'il pût lui offrir?

Deux obus étaient tombés, l'un la nuit de l'incendie de la Bibliothèque, l'autre la nuit de l'incendie de la cathédrale : chacun fracassant pour son compte mobilier, parquets et murs. La cuisine avait pour fenêtre supplémentaire une crevasse béante; le souffle de l'explosion avait arraché les casseroles, les bassines d'un pan de mur : débris informes dans du sable pierreux; crevé, le grand fourneau de fonte; en miettes, la porcelaine de l'office. La salle à manger gardait dans ses lambris des éclats de fonte incrustés; par miracle, les

assiettes de Chine demeuraient entières, alors que la glace et les vitres étaient pulvérisées.

On vit une face blême émerger de l'escalier du sous-sol : c'était Stoumpff. Il vivait, avec sa femme et son bébé, terré dans la cave, qui lui semblait plus sûre, bien qu'elle fût terriblement humide. Germath hébergeait aussi quelques ouvriers de son ancienne usine, pauvres gens sans pain ni gîte. Ils campaient dans ces ténèbres de la façon la plus hétéroclite, avec des paillasses, des meubles échappés à la destruction, Lina Stoumpff couchant sur un canapé, Stoumpff vêtu d'une pelisse de fourrure du cousin en cette chaude fin d'août; il gémissait du matin au soir, prédisant leur mort à chaque détonation. La présence d'Ansberque le stupéfia; mais s'avisant que la cave à liqueurs, une caisse en bois des îles se dépliant comme un paravent, avec son jeu de carafons guillochés portant au col un écriteau, était encore intacte, il s'en empara et la redescendit, pour la préserver, affirma-t-il.

Dans la chambre des Germath, l'ouragan avait passé : c'était le second obus. — De l'armoire à glace en morceaux, des loques de linge s'étaient répandues; le grand lit s'était effondré, le papier de tenture pendait : une telle intimité ainsi saccagée, tant d'habitudes, les causeries à deux, les choses qui gardent l'empreinte des êtres, le lit où l'on a dormi côte à côte, tout cela brutalement fracassé, souillé, faisait mal à voir. Ansberque, dont le tic nerveux au coin des lèvres, le tremblement des moustaches, était revenu, dit alors :

— Mon pauvre ami, comme vous aviez raison ! Cet Empire, auquel j'avais tant cru, qui était ma foi, mon orgueil, le voilà qui n'est pas seulement fichu de nous défendre ! Ah ! mes illusions !... Y croyez-vous encore, à ces bruits de victoire ? Moi non ! Tout craque, tout s'en va. Quand je pense aux badauds qui, avant-hier, couraient vers la porte d'Austerlitz, au-devant d'un corps de trente mille hommes, s'approchant musique

en tête! Des blagues, voyez-vous, des blagues, comme le reste!...

Il y avait une telle douleur dans cet aveu, un tel bouleversement d'idées chères, que Germath garda le silence. D'abord, l'embrassement d'Ansberque lui avait fait un bien immense, son cœur s'était allégé de cent kilos; maintenant une sourde mélancolie lui venait à songer que ce qui avait été eût pu être : reprendraient-elles aussi vivaces, les racines de leur affection? leur confiance renaîtrait-elle entière? Et, sans savoir pourquoi, il redoutait quelque chose d'obscur dans l'avenir si vague...

Ils montaient l'escalier branlant; au-dessus de leur tête, un trou énorme montrait des hérissements de lattes, le noir du grenier, une fissure dentelée de ciel. Une porte, arrachée de ses gonds, ouvrait sur une immense pièce à demi calcinée, où l'on voyait des lambeaux de riches tapisseries, moitiés de singes montant des restes de chevaux, poursuivant des bras et des épaules lacérés de baigneuses nues; le grand bureau Louis XV, en pièces, avait rompu la glace des vitrines; des faïences précieuses, des potiches rares n'étaient plus que tessons; à peine, çà et là, quelques fragments du cabinet d'ébène et d'ivoire pareil à de la dentelle; quelques médailles, une lourde épée à deux mains, deux dagues, balayées comme un rebut et jetées dans un coin. C'est tout ce qui restait du musée de l'oncle Anselme.

Mais, ses gros bons yeux écarquillés, il parut sur le seuil de sa petite chambre d'étudiant. Il tendit la main, sans surprise, à Ansberque; et comme s'il se parlait à lui-même :

— J'ai trop aimé tout cela, j'ai trop vécu avec ces vieilleries : j'en suis puni. Cependant il y avait là de belles choses; pourquoi les ont-ils anéanties? cela ne peut être agréable au Seigneur. Mais qu'est ma perte à côté de celle qu'a faites Strasbourg! Et pourquoi tout cela, je vous le demande, pourquoi?... Quelle

nécessité de brûler tant de merveilles, de tuer tant de gens?

Il pressa vainement son front entre ses mains, d'un geste naïf et désolé : il ne pouvait pas comprendre. Depuis son retour à la maison, depuis qu'il avait trouvé son musée détruit, il vivait dans une sorte de stupeur, n'entendant pas bien ce qu'on disait, répondant de travers, ne reprenant sa lucidité qu'auprès de Charles, comme si leurs deux enfances se comprenaient.

Ansberque partait, et sa femme et Lise; la longue, la bonne pression de mains entre la jeune fille et André... et leur regard qui ne pouvait se séparer!... Mais pourquoi, de cette entrevue si douce, de ce revoir si ardemment souhaité, conservaient-ils l'un et l'autre une inexplicable tristesse, l'impression d'un étrange avertissement?

Le bombardement foudroyait la ville avec une froide précision, une inflexible régularité. Des chevaux tués gisaient dans les rues. Pas d'instant où on ne vît s'élancer les pompiers, tomber des passants, où des civières ne transportassent des blessés. Au Jardin botanique, les morts s'entassaient dans une salle que les élèves de l'École de médecine, si braves au feu, dénommaient, en leur argot macabre, la « salle des bidoches ». Cadavres pêle-mêle, soldats, civils, femmes, enfants, confondus dans une navrante promiscuité. Strasbourg, sous l'ardent soleil, sentait à vomir le brûlé et la pourriture. La citadelle achevait de flamber. Au parc à boulets, le rayonnement de l'incendie de la salle d'armes avait été tel, que les ailettes de plomb des boulets avaient fondu. Le faubourg de Pierres et le faubourg National n'étaient plus qu'une carrière de gravats. On coupait, on inclinait les arbres contre le talus des remparts pour faire des blindages, derrière lesquels couchaient les misérables. Les figures sinistres se multipliaient. Des hommes déguenillés mendiaient, menaçants. On criait à la trahison d'Uhrich, si ferme

pourtant dans sa résistance, si loyal dans son patriotisme; mais on sentait qu'il eût pu faire davantage, et l'amitié protectrice, la surveillance du préfet, le compromettaient. Des âmes fléchissaient. Une partie du conseil municipal, Humann en tête, venait réclamer l'autorisation de s'aboucher avec Werder, afin de le prier de suspendre le feu pendant quatre ou cinq jours; en échange on lui verserait une somme importante pour chaque jour de grâce. Uhrich s'y refusait : la démarche était peu digne, et l'ennemi, prêtant à la ville l'espoir d'être secourue, redoublerait son feu pour l'accabler plus vite.

— « J'ai ma mission, déclara-t-il; je l'accomplirai jusqu'au bout. »

La révolte couvait, on s'attroupait place Gutenberg, des menaces de mort s'exhalaient contre Uhrich; il armait la garde nationale. Les pompiers étaient sur les dents, les habitants, organisés en veilleurs, à tour de rôle faisaient des rondes de nuit et couraient aux incendies. Les denrées devenaient chères, la misère croissait. Les journaux, *le Courrier du Bas-Rhin* et *l'Impartial du Rhin*, réduits aux détails locaux, enregistraient de longues listes de décès et les rares naissances. Cependant Uhrich lançait dépêches sur dépêches, appels désespérés au ministre : Palikao lui répondait, par la voie de Schlestadt, de franchir le Rhin avec son armée et de se jeter dans le pays de Bade. Uhrich haussait les épaules.

Les rumeurs de délivrance couraient toujours ; et la foule, avide, se laissait prendre à cet éternel mirage. Un jour, les bonnes nouvelles, disait-on, avaient été transmises par un agent, dans un tube de cigarette; une autre fois, on remarquait dans les rues un soldat dont les boutons de tunique portaient le numéro d'un régiment inconnu. La fièvre battait aux cerveaux; les inventions bizarres pullulaient. Des gens étaient devenus fous. La peur noire des ensevelis, des emmurés des caves s'opposait au stoïcisme morne des plus bra-

ves. Une résignation farouche soutenait le plus grand nombre. On continuait d'aller sous les obus, parfois se couchant à plat, parfois s'abritant derrière un coin de porte, parfois marchant droit; l'héroïsme journalier avait ses heures; mais Strasbourg mutilé, brûlé, écrasé, derrière ses remparts intacts, ses bastions debout, raidissait son âme et disait :

— Je ne me rendrai pas.

VIII

La table était mise dans la sellerie, une table sur tréteaux entourée de chaises disparates. Les pêches des espaliers, les prunes du verger sur leur lit de feuilles vertes, faisaient pyramide dans les assiettes de Chine.

Il y avait plus d'une pièce du service de table ébréchée, et Charles réclama en vain qu'on lui mît une flûte à champagne : il dut se contenter d'un verre glauque pour vins du Rhin.

Aidée de Gretchen et d'Hannah, Ortrude avait trouvé le moyen de rallumer le feu dans la cuisine; elle mettait son honneur à ce que ses hôtes déjeunassent, non certes ainsi que les autres samedis, mais aussi bien que le permettaient les circonstances. Parfaitement indocile aux injonctions, aux prières de ses maîtres, elle avait, comme aux grands jours, enfourné des tartes aux quetsches, préparé seulement trois plats, mais exquis, — qu'eût-ce été avec le beurre de la Robertsau ! — des pigeons au ragoût d'écrevisses et de champignons, des pigeons tirés sur les toits, mais où avait-elle pu dénicher la garniture? — un filet de bœuf au madère, des kneppes au fromage.

— Quel dommage !... marmonnait-elle.

Les autres années, sitôt la chasse ouverte, on régalait les invités de gibier ! D'abord, avec un pourvoyeur comme M. Ansberque !... Il apportait des bourriches pleines. Certainement il se serait bien réjoui si elle avait servi des cailles au salpicon, ou des perdreaux en papillote. L'an passé, à pareille époque, elle avait ma-

riné un cuissot de chevreuil dont on avait parlé pendant six mois; M. Wohlfart levait les yeux au ciel, rien qu'à ce souvenir.

Mais une casserole monstre attirait aussi son attention. Elle y avait introduit successivement un quartier de jambon fumé, un saucisson, de la graisse d'oie, des pommes de terre, un sachet de mousseline plein de baies de genièvre et de gros grains de poivre noir, et il s'exhalait du tout, quand elle soulevait le couvercle, une délicieuse odeur de choucroute. Puisque c'était fête, elle ferait largesse aux ouvriers réfugiés dans la cave, et aussi à des pauvres qui venaient deux fois par jour remplir leur écuelle; quant à Lina Stoumpff, sûrement elle n'entendrait pas parler de choucroute sans en demander une assiette.

Mais onze heures sonnaient, et la porte de la grille s'ouvrait.

— Bonté du ciel! exclama Gretchen aux aguets, ils y sont tous! Derrière les Ansberque, voici M. Wohlfart, voici le pasteur Gottus, et le croiriez-vous? voici M. Humblot!

— Il aura senti l'odeur des écrevisses, dit Hannah, à qui la pusillanimité du gros homme n'avait pas échappé.

Il soufflait entre ses énormes moustaches, et il était à la fois pâle et fier à l'idée du péril qu'il avait couru. Tous d'ailleurs étaient satisfaits d'arriver. Celle qui avait le plus de mérite était Mme Ansberque, car Lise eût passé à travers le feu pour rejoindre André, et sa seule crainte, en entendant redoubler le bombardement, était que son père jugeât le trajet impossible. Mais Stoumpff aussi sortait de la cave, après d'inutiles instances pour décider sa femme; il n'était rassuré qu'à demi.

— Soyez les bienvenus, dit Germath; remercions Dieu qui nous rassemble vivants.

— Oui, dit M. Gottus, l'Éternel nous a épargnés, et, dans une telle épreuve, ce ne sont pas seulement nos

corps, mais bien nos âmes qui se rapprochent ici, liées en un seul faisceau, tendues dans une volonté commune. Le pain que nous allons rompre sera, je puis le dire, une communion dans la tristesse, mais aussi dans le devoir, car une seule idée nous anime : le salut de Strasbourg !

Alors, on s'assit chacun à sa place, et, comme les autres fois, on se regarda en souriant ; mais ce sourire était plein d'émotion : que de chemin parcouru en un mois, que de revers, que de catastrophes ! En vain, Mme Germath, son mari tâchaient de ramener un peu d'entrain : la gêne ne se dissipait pas tout de suite ; et il n'y avait qu'André et Lise, assis l'un près de l'autre, de parfaitement heureux

Chacun songeait aux grands événements qui avaient modifié leur vie, et chacun se sentait changé en soi-même : il ne restait plus rien de la bonne sécurité d'autrefois, une alarme assombrissait toutes les âmes, et le petit Charles, à côté de l'oncle Anselme, ne se sentait pas rassuré quand il pensait à la pauvre petite Noëmi. Il semblait d'abord que l'on n'eût pas faim ; l'on éprouvait une pudeur à faire bonne chère en un pareil moment ; mais ce scrupule, tous l'éprouvaient assez dignement pour rassurer leur conscience : non, ce n'était pas un plaisir égoïste qui les réunissait, dans cette sorte de casemate, près de la remise où gisait le blessé, le capitaine de tirailleurs, que son état n'avait pas permis de transporter au milieu d'eux et que Mme Germath servait elle-même.

Peu à peu les paroles vinrent d'abondance aux lèvres, quand, à l'apparition du filet de bœuf au madère, on eut versé un vieux bourgogne que Germath ne sortait qu'une fois l'an. L'espoir invincible revenait, au tournant de tous les propos, l'espoir déçu, renaissant quand même, de la délivrance. Ne parlait-on pas d'un corps d'armée français accourant ? Malgré tant de déceptions, chacun espérait. Et en eux-mêmes, dans leur atmosphère à part, André et Lise espéraient tout

du sort, de l'inconnu. A présent, que ne pouvaient-ils attendre? Le bonheur jaillissait de la force de leur amour.

— Je vous assure, dit Humblot, que le corps d'armée n'est pas à plus de vingt kilomètres; je le sais !

— Oui, oui ! dit Stoumpff crédule, qui venait de porter à sa femme une copieuse part de ragoût de pigeons et une autre de choucroute.

— Nous le saurons, en tout cas, — dit Wohlfart, dont le frère faisait partie de la commission municipale, — car Louis et quelques autres sont résolus à demander au préfet communication de ses dépêches.

C'était le grand événement, cette création de la commission municipale. Elle remplaçait l'ancien conseil dont les insignifiantes séances, sans vitalité, gardaient l'écrasement du choc ressenti par la cité ; à peine si le maire le convoquait encore. Les instances de quelques conseillers avaient décidé le préfet à nommer la commission : condescendance significative; certainement l'Empire allait mal, l'édifice se lézardait. Le préfet ne couronnait déjà plus les proclamations de l'aigle et ne mentionnait plus les mots sacramentels : *l'Empire français*. La commission, ensemble disparate, bonapartistes, orléanistes et libéraux, contenait une majorité jeune et républicaine groupée autour d'un homme de grand mérite, en qui le calme et la perspicacité s'alliaient au dévouement le plus entier à la chose publique, à une bonhomie simple, à une bonté parfaite, le docteur Küss. L'opinion soutenait ces hommes nouveaux : leur premier soin avait été d'organiser des secours aux bombardés. Déjà la mairie avait fait annoncer à son de cloche que les familles sans asile seraient recueillies au théâtre, dans les écoles communales, au château impérial. Il fallait nourrir ces malheureux. Avec l'aide de M. Zopff, la commission venait d'ouvrir des restaurants populaires à l'école de la rue des Tanneurs, à la halle couverte, en d'autres endroits.

Wohlfart dépeignait les séances à l'hôtel de ville. A la première réunion dans la grande salle du rez-de-chaussée, des obus avaient éclaté contre la fenêtre. Quelques membres proposant un refuge plus sûr, le maire Humann s'était écrié, dans un patriotique désespoir, qu'il serait beau de mourir à ce poste d'honneur. La séance à peine levée, un obus fracassait tout. On s'était installé alors dans le réduit des archives de la mairie.

— Vous la connaissez ? dit Wohlfart, une petite pièce sombre et voûtée ; les fenêtres sont blindées de sacs de son et de matelas, des bougies éclairent la table; on y entre par les caves, quand le bombardement l'exige. Au quartier général, constamment visé, le général Uhrich et son état-major ont dû se caser aussi sous un abri blindé.

— Bah ! dit Humblot, à qui le bourgogne rougissait les joues et ranimait le cœur, on peut être tué partout.

Pour lui, il avait moins peur, faisant son service aux ambulances, encadré de voisins, s'efforçant à se rendre utile, que seul avec sa femme dans les caves suintantes. Par exemple, son rôle était parfois pénible; la veille, il était — après le petit combat livré par le colonel Blot — sorti, avec des soldats de santé, pour enterrer les morts, mais sous le feu de l'ennemi on avait dû se retirer. Il avait vu rapporter sur une civière un douanier, le haut de la tête enlevé, sa cervelle empaquetée dans un mouchoir. Humblot avait cru s'évanouir.

Wohlfart, qui faisait intrépidement le coup de feu, et qui avait pris part à la sortie avec les deux bataillons du 87e, dit :

— Le courage, pour nous autres civils, dépend du jour, de l'heure, de l'état physique et moral. Il faut un entraînement de tous les instants, une force morale peu commune pour arriver à l'impassibilité d'un Dupetit-Thouars, d'un Exelmans. Hier, m'a-t-on conté, l'amiral

marchait à la tête de ses marins, sous une pluie de bombes. Ils hésitaient. « Où je passerai, s'écrie-t-il, vous pouvez me suivre sans danger! » A l'instant, un éclat lui enlève son sabre et le fait rouler par terre. Il se relève et poursuit son chemin; un matelot a la tête emportée : « C'est qu'il ne marchait pas juste derrière moi, » dit l'amiral; et il continue d'avancer.

— Oui, dit Germath, je sais combien de bravoure l'on dépense dans les reconnaissances quotidiennes, dans les petites sorties; mais le résultat, néant. L'héroïsme passif d'Uhrich ne me satisfait pas. Strasbourg n'avait pas que des murs et des canons, Strasbourg avait des hommes.

C'était sa plaie, ce refus d'employer neuf mille Strasbourgeois comme lui; la garde nationale restreinte occupée seulement à intimider l'émeute. Ansberque ne protesta pas, cette fois. Il écoutait, hautain toujours, mais triste. Germath, inemployé, — et combien il lui en eût coûté de tirer un coup de fusil — (Haffner... ah! quelle lutte sacrilège! et comme il le haïssait déjà!...) donnait son temps aux ambulances, à la création des restaurants populaires, à tout ce qui était œuvre utile. Mme Germath, dans le cercle de ses relations et de ses connaissances, visitait les pauvres, donnait à pleines mains.

Les tartes aux quetsches apparaissaient, et Charles sembla se réveiller; la gaieté ressuscita sur son petit visage un peu maigri, pâlot, depuis cette reclusion de trois semaines. L'oncle Anselme, muet, semblait absent. Tout à coup, M. Gottus dit, et on sentit que sa pensée venait de très loin :

— La Bibliothèque a été brûlée le 24 août. C'est à la même date correspondante, l'an 70 après Jésus-Christ, que le temple de Jérusalem a été incendié, et le 6 septembre Jérusalem a été prise.

On se regarda. L'on était le 3; dans trois jours?... Non, certainement l'ennemi n'oserait risquer l'assaut; il s'était bien résigné à entamer les travaux du siège,

voyant que les habitants ne forceraient pas Uhrich à capituler, au contraire s'enrageraient dans la résistance, mais il n'en était qu'à la seconde parallèle. Et cependant, si proche était le souvenir des horribles nuits de flammes et de la pluie de fonte que le malaise se prolongea, dans un anxieux silence.

M. Germath leva son verre :

— A notre vieux et bon Strasbourg, mes amis, à notre chère Alsace, à notre France !

Tout le monde se leva le cœur gros, et l'on trinquait, quand Ansberque dit, d'une voix altérée :

— Oui, à la France, car elle est bien loin de nous; Strasbourg peut sombrer, personne ne viendra le secourir. A la France ! Puissions-nous la retrouver bientôt ! Puisse-t-elle nous garder sur son cœur, comme une mère son enfant. A la France !... Mon Dieu, mais serons-nous seulement encore Français dans trois semaines ?...

Il y eut un nouveau silence; Ansberque avait crié ce que chacun n'osait s'avouer, l'obsession abominable de tous; mais l'entendre dire cela, à lui si croyant !... Cette fois il pesa comme un froid de mort. André et Lise se regardèrent soudain, glacés; un noir présage, une douleur aiguë, les traversaient : il leur sembla qu'un abîme allait s'ouvrir entre eux. Vertige d'une seconde !... ils se souriaient maintenant, les larmes aux yeux, tandis que, silencieusement, graves comme s'ils accomplissaient un rite pieux, tous allaient choquer leur verre contre celui que Mme Germath venait de porter au capitaine blessé, et que celui-ci, avec un regard inoubliable, pâle de fièvre, élevait en un tintement de cristal contre les autres verres, tant sa main tremblait.

Les jours passèrent. Sous les obus, les monuments publics, les bâtiments militaires flambaient. On avait dû évacuer la citadelle. Le lycée était ravagé; la manutention des vivres, le moulin militaire près de la

porte des Pêcheurs, la caserne de la Finckmack, criblés; le temple Saint-Thomas, à l'heure du service religieux, recevait un obus à sa porte et un dans la nef, il avait fallu boucher les trous béants de la porte de Pierres avec des sacs de plâtre; le faubourg de Saverne n'était plus qu'un amas de poutres et de plâtras, au milieu desquels des cadavres de chevaux pourrissaient, aux ardents rayons du soleil ou sous les pluies d'orage. Deux cent quatre-vingt-dix-sept maisons étaient rasées; en deux jours, plus de soixante personnes blessées. Le feu de l'ennemi, sans épargner la ville, croissait maintenant contre les ouvrages et les remparts; et Strasbourg manquait de canonniers. Le 8, en l'honneur de la fête du grand-duc de Bade, le bombardement fut terrible. Les tranchées de l'assaillant se prolongeaient avec rapidité, il essayait de faire brèche au bastion 12. Un parlementaire vint pour la quatrième fois sommer Uhrich. La viande manquant, on mangeait les chevaux.

Passant par des alternatives d'espoir et de désespoir selon que le mirage des fausses nouvelles avançait ou reculait, Strasbourg, de son exaltation fébrile, tombait à un abattement morne. Une seule idée : ne pas se rendre. Et un seul espoir : être délivré. Pas de jour qui n'enfantât sa chimère. S'il fallait en croire les réticences d'un agent du préfet, le commissaire central de police, étonnamment renseigné, l'armée de Rome franchissait le Rhin à Huningue, le Prince Royal était battu à Meaux, la division Dumont arrivait à étapes forcées; et les rumeurs de courir : rien de plus sûr; on avait vu la dépêche, on avait parlé au messager ! Puis, de nouveau, l'horizon se rétrécissait; on ne voyait plus que le bombardement tonnant, la mort suspendue, cette mort que chacun attendait d'un moment à l'autre, avec la résignation que donnait, déjà, l'habitude d'une pareille vie.

— Oncle, disait Charles, qu'est-ce qui est brûlé dans la Bibliothèque?

C'est avec une stupéfaction immense qu'il avait appris qu'il ne reverrait jamais tant d'objets curieux, dont la mystérieuse provenance l'intriguait, et qui, à travers les récits de l'oncle, avaient pris à ses yeux une existence particulière, à demi réelle, à demi fantômatique.

— Tout, bien sûr, petit Charles, tout est brûlé.

— Même le sabre de Kléber? même le petit drapeau de Strasbourg, où il y a la Vierge et l'enfant Jésus?

— Oui, Charles... Veux-tu jouer aux cartes, veux-tu que je te lise les contes du chanoine Schmid, tu sais, l'histoire du petit soldat de plomb?

Mais Charles, dont la tête travaillait, méprisait ces distractions : il voulait savoir. Tant d'idées étranges, tant de visions nouvelles le poursuivaient.

— C'est vrai qu'on va manger les chevaux?

— Oui, mon petit, c'est presque aussi bon que du bœuf.

— Et quand on les aura mangés? fit Charles inquiet, se demandant où l'on s'arrêterait, et hanté par le tableau de *la Méduse* et la chanson du *Petit Navire*, où le mousse, tiré à la courte paille, est mangé à la sauce blanche, « avec des sal-sal-salsifis pas cuits. » (*Bis.*)

— Eh bien, dit l'oncle en essayant de rire, alors nous nous régalerons avec les terrines de foie gras; voilà une chose que tu aimes bien! Et pense que tu es heureux, Charles, car beaucoup de gens n'ont que du pain sec, quand ils en ont!...

Maintenant qu'il tentait de se faire à cet effondrement de ce qui lui était si cher, à la perte de ce musée qui lui avait coûté tant d'années de patientes recherches, procuré des joies si vives de collectionneur, Anselme Germath se donnait aux malheureux : penser que des êtres humains étaient forcés de se réfugier dans le grand égout, heureusement à sec, qui, passant sous le Broglie, se jette dans le canal près du

théâtre!... Avec une charité naïve, il alla par la ville, détournant les yeux de ces visions qui lui faisaient trop de mal, les monuments abîmés, les rues croulantes, Strasbourg souffleté, meurtri, blessé dans toutes ses pierres. Il distribuait de l'argent, achetait des provisions, assurait un abri, tout cela furtivement, se cachant pour faire le bien, en solitaire. Chaque jour, il découvrait de nouveaux sinistres et de nouvelles misères; et il souffrait dans les êtres autant que dans les choses inertes qu'il eût voulu ne pas voir, mais qui violaient son regard et obsédaient son souvenir : ces quartiers, ces rues, ces visages, ces regards, tout cela, c'était son cher Strasbourg en détresse, et il se demandait, quand éclatait sur son chemin un obus, si cet enfer cesserait jamais. Vingt fois il faillit être tué.

Un jour, revenant à la maison, il regardait marcher devant lui une femme, cheveux bruns, petit panier au bras; sa taille, sa démarche ne lui étaient pas inconnues. Passant devant la brasserie Kermer, elle saluait d'un signe de tête la grosse servante aux bras blancs, Suzel.

— Tiens, se dit-il, mais c'est Hannah!

Il l'admirait, pour son simple courage; aussi brave qu'Ortrude, tandis que Gretchen préférait rester à couvert, Hannah sortait, rentrait, vaquait à son service ou à ses affaires, comme si de rien n'était. Tout à coup une bombe tomba au bout de la rue. Anselme voulut crier à Hannah de se garer, soit en se couchant à terre, soit en s'effaçant dans une encoignure. La bombe éclata, et il vit la pauvre fille agiter son poignet gauche où ballottait, retenue par un lambeau de chair, sa main sanglante. Il accourut. Hannah était très pâle, perdant le sang à pleine artère; il lui ligota le poignet de son mouchoir serré de toutes ses forces; à l'annulaire de cette pauvre main pendante, une main rougie par les travaux serviles et cependant soignée, une bague d'argent brillait, sous le flot rouge : la

bague donnée par Wilhelm le jour où ils s'étaient fiancés...

Anselme soutenait Hannah, et devant cette chair mutilée, cette belle fille rendue infirme en pleine jeunesse, il se sentait triste à mourir; une nausée lui montait du cœur pour tant de sauvagerie inutile.

A la maison, on s'empressait, douloureusement. Mme Germath, Gretchen, Ortrude multipliaient les soins touchants; une révolte se crispait dans les yeux usés de la vieille; le grand couteau de cuisine dont elle se servait pour hacher fin les échalotes luisait sur la table d'un éclair d'acier. Il n'eût pas fallu qu'à ce moment un Allemand, fût-ce Wilhelm, fût-ce Haffner, entrât !...

M. Germath revenait de conduire M. Weiss, — un triste bonheur voulait que le docteur fût arrivé à point : quelle chose affreuse à voir que cette amputation achevée en hâte, ce jeune sang, cette fontaine de vie coulant, coulant, baignant serviettes et tampons, et la triste odeur du phénol, cette odeur mortuaire qui s'imprégnait partout, s'exhalant de tant de maisons !... M. Weiss, avec un branlement désolé de sa vieille tête, s'en allait; Germath vit accourir, aussi vite que son âge le lui permettait, M. Gottus. Il semblait hors de lui :

— Mon cher ami, dit le pasteur d'une voix entrecoupée, de grandes nouvelles !... Voilà huit jours qu'une grande bataille a été perdue à Sedan. Le général et le préfet le savaient et le cachaient. Toute l'armée est prisonnière avec l'Empereur; l'Empire est renversé; Paris a proclamé la République.

Ces mots accablaient Germath de leur poids formidable, le roulaient sous une avalanche. L'Empire à bas, la République debout ! En d'autres temps, son cœur de libéral eût battu d'une joie folle; mais trop de désastres accompagnaient cette surprise, trop de lugubre inconnu, pour qu'il éprouvât plus qu'un allégement farouche à voir s'écrouler le régime qui avait en-

gendré de tels revers. Et cette idée même ne le consolait pas, ne le rassurait pas.

La République ? Où était l'élan de 92 ? Sauverait-elle Strasbourg ?

— Quoi ! dit Gottus, vous n'êtes pas plus joyeux ? Ne souhaitiez-vous pas ce qui arrive ? Vous si convaincu... je croyais vous réjouir en me dépêchant si fort.

M. Germath secoua tristement les épaules, et, au milieu du sourd vacarme, dans l'ébranlement acharné des détonations, sous le ciel fermé, entre ces murs sans espoir, il répondit, songeant à l'inconnu de demain, les larmes aux yeux :

— Pardonnez-moi, voyez-vous ; mais je ne puis penser qu'à la France.

IX

Mais qui donc avait énervé, amoindri, corrompu la France, sinon l'Empire? Il s'écroulait, tardive expiation. La République pouvait, devait régénérer la patrie. Pourquoi faillirait-elle à sa tâche? Et Germath revécut à l'espoir : ce beau mot de République représentait toutes ses croyances à la liberté, à l'égalite, à la justice. Il se rappelait la magnifique aurore de 48, l'œuvre de la Révolution reprise, les illusions ravivées : la foi dans la paix des peuples et le bonheur des hommes.

Ignorant tout de la situation politique, grisé par ces âpres bouffées de l'air du dehors, il se consumait d'impuissance et eût voulu savoir : c'était si affreux, la reclusion, l'ignorance, dans cette ville malade de fièvre, ivre de crédulité, secouée aux mille vents du doute, de l'espoir, du découragement! Un secours, la délivrance, il n'y fallait plus compter! La fameuse division Dumont, attendue d'heure en heure, s'évanouissait définitivement à l'horizon de fumée. Mais qui sait si un armistice, si la paix n'allaient pas se faire? Le nouveau gouvernement n'était pas solidaire des fautes de l'ancien; s'il était vrai que le roi Guillaume fît la guerre à Napoléon, et non au peuple français, pourquoi ne traiterait-on pas? La France était assez riche pour payer les frais de la défaite. Quant à l'Alsace et la Lorraine, elles se rachèteraient par une contribution ruineuse, dussent-elles draguer tout l'or des riches et jusqu'au dernier sou des pauvres!

Non! des rêves!... des rêves! Germath le savait trop! l'Alsace en chair et en os serait la rançon, quoi

qu'il arrivât, de cette horrible guerre. Elle était abandonnée d'avance, elle resterait la part du feu et du sang. Après cent quatre-vingt-neuf ans d'annexion française, elle retournerait à ce grand peuple allemand qui, pour l'attirer plus tendrement, la souffletait et la piétinait. Alors toute sa révolte revint; il se mura dans son idée fixe, ne pas se rendre, mourir s'il le fallait. Et il allait et venait, ce matin du 10, dans la ville, où couraient les pompiers exténués, à travers les éternels cris :

— Le feu!... Le feu, au théâtre!... Le feu, à la mairie!

C'est alors qu'il apprit une chose surprenante, qui le bouleversa.

Dans le silence des peuples, les uns ravis de nous voir infliger une si dure leçon, les autres indifférents, ceux-là apitoyés, mais se gardant de protester trop haut, une voix venait de s'élever : celle du libre petit peuple suisse. Ému des souffrances de Strasbourg, il voulait les soulager. Ce qu'Uhrich n'avait pu obtenir de la dureté de l'ennemi, le départ des femmes, des enfants et des vieillards, la Suisse l'arrachait à cet impitoyable Werder. C'était l'humanité qui se dressait, qui assignait la Prusse devant le tribunal de l'histoire. Werder cédait : demain, trois délégués des cantons de Zurich, de Bâle et de Berne, pénétreraient dans Strasbourg.

Une affiche officielle l'annonçait.

Germath apprit du frère de Wohlfart l'indicible émoi de la commission municipale quand le maire, Humann, d'une voix tremblante, les mains agitées de tressaillements nerveux, avait déplié et commencé à lire la lettre par laquelle le Président de la République Helvétique annonçait l'arrivée des délégués sauveurs. Incapable de poursuivre, Humann passait le pli à son secrétaire, qui reprenait... mais des sanglots étranglaient sa voix, à peine pouvait-il achever. Quand il eut fini, les auditeurs, blasés sur l'horreur de quinze jours de bombardement et par le spectacle de

tant d'incroyables misères, pleuraient : une douloureuse joie emplissait les cœurs : quelque chose de grand passait dans le silence attendri. Ce que les Strasbourgeois possédaient de plus précieux, les seuls biens auxquels ils pussent encore tenir, leurs femmes, leurs mères, leurs malades, leurs enfants, leurs vieillards, tous ces faibles, tous ces innocents que la mort fauchait, la République de Suisse venait les prendre sous sa garde, les abriter, les nourrir!... Ce fut, dans la ville, une commotion profonde. Le salut entrait : pour beaucoup, c'était la délivrance; pour tous, un réconfort.

Le 11 septembre se leva comme un jour de fête, de piété, d'espoir. Toutes les âmes frémissaient. Des affiches avaient convié la population à saluer l'entrée des délégués. Il n'en était pas besoin. Précédée du maire et des adjoints, la commission municipale se porta vers la porte Nationale; une foule énorme la suivait. Germath et ses fils, l'oncle Anselme étaient là.

Charles tenait la main de l'oncle qui, dans ses plus beaux habits, rayonnait. Non qu'il attendît rien pour lui-même ou les siens de l'intervention des Suisses, mais il s'épanouissait à ce beau spectacle; son cœur ingénu s'ouvrait à l'admiration et à la reconnaissance; il avait répété pendant toute la soirée d'hier :

— C'est bien! Ah! c'est bien!

Et comme réveillé de sa torpeur, pour la première fois depuis longtemps, il avait rappelé à Charles les vieilles légendes, les liens d'amitié qui avaient uni Strasbourg, ville libre, aux villes suisses :

— Tu te rappelles, Charles, pour la fête de l'arquebuse, les Zurichois et leur bateau, le chaudron de riz bouillant, et ce que dirent les Suisses à l'amneistre : — « Et de même que nous pouvons aujourd'hui vous porter du riz chaud encore, de même, au jour du danger, comptez que notre secours sera rapide. »

Oui, Charles revoyait la marmite géante conservée à la Bibliothèque et aussi, au musée de peinture, le ta-

bleau, également détruit par l'incendie, qui représentait l'arrivée du *Hirsebrei* à Strasbourg.

— Quand Bâle fut renversé par un tremblement de terre, reprenait Anselme, c'est chez nous que se réfugièrent les familles ruinées, et Strasbourg et la République rhénane aidèrent avec leur argent les Bâlois à reconstruire leur ville. Nous avons de tout temps été de bons amis, les Suisses et nous...

— Est-ce qu'ils apportent encore du riz chaud? demanda Charles, qui aimait beaucoup le riz au lait et qui s'inquiétait de plus en plus d'entendre dire à Ortrude que les provisions diminuaient, qu'un œuf coûtait cinq sous et soixante francs le sac de pommes de terre.

— Ils apportent mieux que cela, dit l'oncle; car déjà il voyait son petit Charles, André et sa belle-sœur sortant de leurs casemates, de ces pièces où l'on couchait tout habillé sur des matelas; il les voyait avec Ortrude, Gretchen et la pauvre Hannah, gagnant une ville paisible de Suisse, où ils oublieraient leurs angoisses et où Charles reprendrait vite de bonnes joues. Mais dès que son mari avait posé la question, Mme Germath avait répondu, avec une douce fermeté :

— Non, je ne te quitterai pas, n'insiste pas, mon parti est arrêté. Ensemble nous avons traversé ces épreuves; ensemble, s'il plaît à Dieu, nous les achèverons. Je ne pourrais supporter l'angoisse de te savoir ici, et vous aussi, Anselme, tandis qu'à Bâle ou à Zurich je vivrais grassement. Nos enfants ont été jusqu'à ce jour préservés; il ne convient pas qu'une famille comme la nôtre se sépare.

Les instances les plus pressantes se heurtaient contre sa volonté. Mais les démarches qu'elle refusait pour elle, bien vite, il fallait les faire pour Lina Stoumpff, dont le bébé, privé de lait, dépérissait, pour Hannah et les autres servantes; mais Gretchen seule acceptait, ayant des cousins à Lucerne. Ortrude s'était fâchée tout rouge : — « Hé bien! donc, est-ce qu'elle s'en irait

ainsi, laissant ses maîtres, une maison où elle était entrée depuis tantôt trente ans? » Hannah non plus n'avait voulu rien entendre : — « Où est-ce que j'irais, maintenant, avec la main qui me reste?... » Elle avait changé au point qu'on ne pouvait plus la reconnaître; elle ne se résignait pas, et pleurait longuement son infirmité, ou bien, farouche, restait absorbée, les yeux fixes.

André regardait de tous côtés, si, dans cette foule impatiente, il ne rencontrerait pas Lise. Il souhaitait à la fois qu'elle partît et qu'elle restât. La savoir désormais sauve, ne plus la voir!... ces deux sentiments se disputaient en lui, selon que l'égoïsme ou l'abnégation de son amour l'emportaient. Mais, — quelque parti que prissent les Ansberque, — devant la certitude de l'issue fatale, reculée de jour en jour, d'heure en heure, mais inéluctable, il sentait croître cette souffrance dont l'étreinte poignante l'avait déjà averti. Il devinait, il savait, bien que personne ne le lui eût dit, que la chute de Strasbourg ouvrirait un drame dans leur vie : il se poserait là des questions redoutables, l'avenir serait remis en jeu; c'était une ombre mystérieuse, d'inquiétantes ténèbres qu'il craignait de sonder.

Autour de lui, des murmures, des imprécations...; c'était la première fois que la foule entrait dans les faubourgs : on ne voyait que murs calcinés, maisons effondrées; là où s'était élevé le quartier le plus pauvre, le plus populeux, un désert de pierres s'étendait. La porte Nationale, avec ses deux tours sombres, s'ouvrait au loin, percée à jour, criblée de brèches. Les batteries les plus proches se taisaient, mais à droite, sur tout le front d'attaque, le tonnerre du bombardement grondait.

La commission municipale franchissait seule le pont-levis de la première enceinte, une sonnerie de clairon retentissait dans la campagne, la seconde porte se déployait : les délégués de la Suisse étaient là. C'étaient le secrétaire d'État Bischoff, le colonel de

Büren, le docteur Rœmer. Des mains se tendaient vers eux, des larmes coulaient sur les visages. Ils allaient passer outre. Humann les retint et leur parla. Il leur dit la reconnaissance de la cité :

— Oui, soyez les bienvenus, vous qui venez sauver des femmes, des enfants, des vieillards... Rapportez à l'Europe le spectacle dont vous allez être témoins dans nos murs; dites ce qu'est la guerre au dix-neuvième siècle.

Sa voix frémit, s'éleva :

— Ce n'est plus contre les remparts, contre les soldats que le feu est dirigé, c'est contre les populations... ce sont des femmes et des enfants qui sont les premières victimes. Nos remparts, vous l'avez vu, sont intacts, mais nos demeures sont incendiées. Nos églises, nos monuments séculaires et historiques sont indignement mutilés et détruits, et notre admirable Bibliothèque est à jamais anéantie... Vous pouvez dire tout cela à l'Europe, mais dites également que ces cruautés, ces dévastations, ces actes renouvelés des musulmans et des barbares sont inutiles, qu'ils n'ont point dompté nos courages, et que nous avons toujours été ce que nous voulons rester toujours, de courageux et fermes Français !

Le docteur Bischoff, de Bâle, répondait quelques mots :

— Je ne suis pas éloquent, mais les actes parleront pour nous...

Et le cortège reprit le chemin de la ville.

Quand il déboucha dans le faubourg, une onde électrique parcourut la foule, une acclamation partit : — *Vive la Suisse!* Des mouchoirs s'agitaient, les têtes se découvraient : ce fut un élan irrésistible; les Germath, à cette âme collective, fondaient la leur. Tout à coup André, qui protégeait de son mieux, contre une poussée, Charles juché sur les épaules de l'oncle, sentit une petite main saisir, serrer nerveusement la sienne. C'était Lise. Elle avait, prise à la contagion, obéi à un

mouvement plus fort que sa volonté : dans ses yeux bleus brûlait la flamme subtile des grandes émotions. Mais bien vite elle s'était ressaisie. Ansberque, à côté d'elle, regardait s'avancer lentement, entre les rangs pressés, ces trois hommes qui incarnaient la pitié d'un peuple, l'humanité du monde civilisé. Il avait l'air vieilli, dégonflé de son orgueil. Il n'avait même plus de colère contre cette succession de désastres, il ne voyait qu'une chose : l'Empire à bas, toutes ses croyances par terre; il se sentait vaincu avec ce qui s'écroulait là; la République, il n'y croyait pas; funèbre, il contemplait l'horizon noir.

Avec les délégués suisses, entrait, dans la cité close, la vérité. La vérité proscrite, étouffée, déguisée. Strasbourg du coup apprenait les grands événements, les commentait avec véhémence.

Le mensonge officiel s'écroulait. Ainsi, depuis une semaine on était en République et on l'ignorait!... Les délégués, après avoir délibéré avec la commission municipale à l'hôtel du Commerce, se rendaient chez le gouverneur. Les rues étaient alors désertes. Partout, ce n'étaient que fenêtres bouchées avec des matelas, soupiraux de caves tamponnés de fumier ; au-dessus des maisons mornes, les sifflements et l'explosion des obus : Strasbourg apparaissait comme une cité des morts.

Pendant que le général Uhrich recevait les délégués, que la commission examinait les demandes de sortie et préparait les listes que devait ratifier le général Werder, la préfecture, menacée, faisant agir la police, essayait de ramener à elle l'opinion. Soudain se répandirent des rumeurs : . . ces Suisses étaient des émissaires prussiens chargés, par de fausses nouvelles, de décourager la population : MM. de Büren, Rœmer, Bischoff, des imposteurs! Ils n'étaient pas même Suisses!... Une fraction des habitants, crédules, s'irritait, attendait dans la cour de l'hôtel de ville le retour des délégués, en ce moment chez Uhrich. Des scènes pénibles eurent

lieu, des discussions violentes entre bourgeois et militaires, fonctionnaires bonapartistes et citoyens libéraux. Le préfet pérorait dans les groupes, démentant Sedan, le renversement de l'Empire, la République.

Quand les délégués, à quatre heures, montèrent en voiture rue Brûlée et reprirent le chemin du camp prussien, peu de personnes les accompagnèrent; quelques heures de plus à Strasbourg, et ces hommes, en récompense de leur dévouement, recevaient de cruelles avanies. Même le bruit courut dans la soirée qu'on les avait retenus et emprisonnés comme espions.

Le lendemain, la vérité vengeresse balayait ces rumeurs. Strasbourg apprenait la révolution pacifique du 4 septembre. Quantité de maisons pavoisaient. La *Marseillaise* retentissait dans les intervalles du canon. De nouveaux espoirs renaissaient : mieux qu'une victoire, mieux qu'une délivrance, la République semblait promettre un avenir sauveur, un armistice, la paix prochaine. Le pouvoir impérial, préfet, commissaire central, disparaissaient. Le baron Pron, sa démission donnée, recevait un successeur provisoire, délégué par la commission municipale. Le maire, Humann, se retirait avec ses adjoints. Le docteur Küss assumait la lourde responsabilité de représenter la cité, entouré d'adjoints nouveaux. Sitôt reconstituée, la commission municipale flétrissait, par une protestation, les individus valides qui, sans raison majeure, avaient quitté Strasbourg depuis l'ouverture de la guerre; elle les déclarait indignes de remplir désormais aucune fonction publique.

Cette affiche recouvrit celle par laquelle le préfet, en prenant congé de la population, s'était décidé à annoncer les grands événements, et celle où Uhrich, reconnaissant le gouvernement de la Défense nationale, faisait appel au patriotisme de tous, soldats et habitants...

Cependant, on s'inscrivait, pour quitter Strasbourg, au bureau de l'hôtel du Commerce; dès la matinée du 12, quinze cents personnes réclamaient des sauf-

conduits. Des négociations se poursuivaient entre les délégués suisses, le général de Werder et les magistrats municipaux. Le premier convoi devait être composé de gens ayant des ressources suffisantes pour vivre en Suisse ; puis viendraient les malades de toutes catégories. Des soldats prussiens escorteraient les voitures d'émigrants jusqu'à Rhinau; cinquante charrettes découvertes, avec de la paille au fond, transportant ceux qui n'auraient pu trouver de place.

Le 15, l'oncle Anselme et Hannah accompagnèrent Gretchen vers la porte d'Austerlitz. La servante blonde, désolée maintenant de partir, pleurait à chaudes larmes. Elle devait accompagner dans la même voiture Lina Stoumpff et son bébé, Mme Gottus et ses trois fils. Les mêmes raisons qui avaient retenu Mme Germath auprès de son mari avaient fait rester Mme Ansberque et Lise. Obstinément, elles s'étaient refusées à quitter, celle-ci son père, celle-là son mari. André tour à tour s'en réjouissait et s'en désolait.

— Voyons, Gretchen, disait bonnement Anselme, n'abîme pas tes jolis yeux. Sapristi, tu devrais être contente de nous quitter !

— Oh ! non, monsieur Anselme !... Et les pleurs de la servante redoublaient.

Ils voyaient arriver le break qui contenait les Gottus et les Stoumpff. Le pasteur et Stoumpff en descendirent ; ils avaient voulu rester le plus longtemps possible avec les leurs. Escortée par une interminable colonne de piétons, la longue file des voitures se formait, dans un encombrement hâtif. C'était un spectacle lamentable que celui de cette foule effarée se pressant, ces enfants cramponnés au cou de leur père, ces femmes sanglotant, les malades aux yeux de fièvre qui jetaient autour d'eux des regards épouvantés.

Longtemps Gottus, Stoumpff, l'oncle Anselme, Hannah virent s'éloigner le break chargé de femmes, d'enfants et de malles. Les têtes blondes des fils du pasteur se pressaient entre les rideaux de cuir, la robe blanchâtre

du bébé de Stoumpff faisait une tache claire, et Gretchen envoyait des adieux à Hannah qui, de sa main valide, agitait un mouchoir.

Quand le break eut disparu dans le flot des émigrants, ceux qui restaient là, retenus par la nécessité ou le devoir, se regardèrent, soulagés de penser que tant de chères vies seraient sauves, navrés de rester seuls... Ils se séparèrent sans pouvoir rien se dire, le pasteur tirant de son côté, les trois autres revenant ensemble, le cœur si gros qu'ils étouffaient.

Chacun avait conscience que Strasbourg touchait à un moment suprême. Ces exodes de femmes, d'enfants, de vieillards, de malades, ressemblaient à la fuite de passagers, dans les canots lancés à la mer, du pont d'un vaisseau qui coule. Et chacun le sentait aussi, il fallait rester sur le pont : c'était le devoir des hommes. Mais déjà l'ennemi se repentait de son humanité tardive. Deux jours après la première sortie des émigrants, Werder élevait des difficultés, se refusait au départ en masse. La porte une heure ouverte ne fut plus qu'entre-bâillée, puis se referma. A peine, sur une cité de 80,000 âmes, si trois ou quatre mille personnes purent s'éloigner. Le bombardement reprenait plus furieux. Un parlementaire venait sommer derechef Uhrich : si l'on ne capitulait pas, la destruction n'épargnerait rien, il ne resterait debout que la cathédrale : « L'attaque était entrée dans une période telle que le bombardement de la ville s'y rattachait. » Werder priait Uhrich « de préparer de nouveau les citoyens à *cet acte* », résolu qu'il était à prendre Strasbourg mort ou vif.

Les grands jours du fléau étaient revenus. L'ennemi battait en brèche les remparts et démolissait les maisons; plus de quatre cents déjà étaient en ruine. En trois coups, les artilleurs allemands tordaient la croix de la cathédrale. Les victimes augmentaient, soixante à quatre-vingts chaque jour. Six mille habitants étaient sans abri. Sous le feu formidable des batteries, les ouvrages

avancés croulèrent. Aidés des campagnards qu'ils forçaient à travailler, les pionniers allemands, cheminant de parallèle en parallèle, couronnaient déjà les glacis. L'ouvrage 53 avait au saillant une brèche de trente mètres. On l'évacua et on le fit sauter. Le bastion 52 était écrasé. Pendant la nuit, l'assiégeant vint planter un drapeau au saillant du glacis 44, comme pour en prendre possession; le lieutenant d'artillerie Darboussier sortit de l'ouvrage et l'arracha.

La résistance n'était plus qu'une question de jours, bientôt d'heures. Du matin au soir, un voile de fumée roulait au-dessus de Strasbourg; la nuit, de Mundolsheim, on voyait la masse noire des maisons et des monuments s'éclairer de rouge, en une transfiguration sinistre. Les trains de plaisir pour amateurs de feux d'artifice (*die Schaulustigen*) enrichissaient les compagnies allemandes ; des chariots, réquisitionnés à Kehl et dans les environs, transportaient près des bords du Rhin les dilettantes de spectacles. Depuis ses écrivains les plus idylliques jusqu'à ses savants, ses professeurs les plus austères, l'Allemagne exultait. Berthold Auerbach, romancier champêtre, célébrait sur place, dans des épîtres enthousiastes, la beauté de cette ville en feu, la grandeur de ces destructions sauvages, l'auréole d'incendie dont se nimbaient les princes et les généraux allemands. Un écrivain déclarait que sans doute « la France était pleine de charme, de finesse, de beauté, mais qu'il fallait une bonne fois serrer ses doigts délicats jusqu'à ce que le sang jaillisse d'entre ses petits ongles roses ». Cependant, assurait-on, dans l'artillerie assiégeante, des soldats eux-mêmes, des officiers émus, n'avaient obéi qu'à regret. Quant au grand-duc de Bade, philanthrope impuissant, il répondait à des pasteurs l'implorant au nom du Dieu de paix et de miséricorde : — « *Es ist das Kriegsrecht, es kœnnte noch übler zugehen*. C'est la loi de la guerre; les choses pourraient se passer plus mal encore. »

Par un soir humide et froid, trempé de pluie, c'était,

chez les Germath, une sombre causerie entre vieux amis : Humblot, le pasteur Gottus, Stoumpff ; Wohlfart aussi était là ; il ne faisait plus partie des francs-tireurs, menacés par Werder des lois de la guerre ; avec un grand nombre de ses camarades des compagnies Liès-Bodard et Geissen, il avait signé son engagement dans la mobile; une légère blessure le dispensait de service ce soir-là. Les nouvelles étaient mauvaises; mal nourris, les soldats se plaignaient. Dans les ambulances et les hôpitaux, déclara Humblot, on ne réprimait pas l'indiscipline. En vain les médecins, les élèves de l'École militaire de médecine se multipliaient, l'infection putride et la petite vérole faisaient d'effrayants ravages; à l'hôpital militaire, la chapelle restait tendue de noir, les messes de mort s'y succédaient.

— Le pire, dit M. Gottus, est l'état d'âme des bas-fonds : on sent s'agiter cette tourbe obscure qui se lève aux moments de grande crise. Dans les faubourgs, des bandes sans aveu se précipitent, enfoncent les portes des maisons, enlèvent tout. Hier soir, j'entendais, au coin de ma rue, des gens à mine patibulaire ricaner : « Ce n'est pas trop tôt, on va piller les riches. »

Stoumpff émit :

— Strasbourg ne pourra plus tenir longtemps.

— Qu'importe, dit Germath, s'il tient jusqu'au bout de ses forces ! Nous nous dévouons, nous retenons sous nos murs un corps d'armée. Nous restons le bouclier de la France.

Wohlfart hochait tristement la tête. On pensait déjà à capituler...

Et baissant la voix, il dit :

— Sans le Conseil de Défense, ce serait fait.

On était incrédule, il affirma :

— Oui, après un long entretien avec la commission municipale, Uhrich, influencé par la situation sans espoir, ému par les souffrances de la population, a rédigé une lettre pour le général de Werder, et devant son Conseil de Défense, après l'exposé des faits, il a

conclu que la résistance était à bout et il a remis la lettre au colonel Ducasse en lui enjoignant d'aller traiter de la reddition au quartier général ennemi. Le Conseil s'émeut, protestations violentes. Uhrich dit : — « La séance est levée. » Les membres du Conseil sortent, et s'arrêtant dans la pièce voisine, discutent avec une telle violence qu'Uhrich apparaît. Les protestations, les supplications redoublent. L'amiral Exelmans déclare : — « Cette décision est prématurée, je proteste et je me retire. » Le général Barral s'emporte : — « C'est la capitulation de Baylen!... » Le lieutenant-colonel du génie Maritz éclate en sanglots, implore Uhrich. Le colonel Blot refuse de s'associer à la décision prise : — « Son régiment a bien souffert, mais est prêt à se battre encore. » Le colonel Ducasse, en vrai soldat, « se déclare prêt à exécuter les ordres, mais ce sera la mort dans l'âme : on peut encore lutter, on le doit; le règlement exige qu'il y ait au corps de place une brèche praticable... La résistance immobilise plus de 60,000 Allemands. Il demande le registre des délibérations pour y inscrire son vote : la défense à outrance! » Uhrich ébranlé répond : — « Les larmes du lieutenant-colonel Maritz et la protestation correcte du colonel Ducasse me touchent plus que toutes les violences que je viens d'entendre. Alors, messieurs, vous pensez que nous pouvons encore lutter? » — « Oui! Oui! » Uhrich : — « Cela suffit. Colonel Ducasse, rendez-moi ma lettre, la défense continuera et nous ne mettrons bas les armes que lorsque vous me direz tous que tout est fini! »

A travers la voix incisive, les gestes sobres de Wohlfart, chacun entendait, voyait la scène. Il était trop certain que la commission municipale, par pitié des misères de la ville, souhaitait en finir. La veille, tous ses membres, quarante-cinq, moins deux protestataires, Mallarmé et Lipp, avaient exprimé au gouverneur le vœu qu'on négociât avec l'ennemi.

Uhrich, mieux inspiré cette fois, répondait : certes,

il était cruel de voir souffrir à ce point les habitants; mais l'exemple donné ne serait pas stérile : Toul, Verdun, Montmédy résistaient encore. Paris, qui couvrait de fleurs la statue de Strasbourg sur la place de la Concorde, s'inspirerait de ce grand exemple pour vaincre... Il ajoutait : « Strasbourg, c'est l'Alsace; tant que notre drapeau flottera sur ses murs, l'Alsace sera française; mais Strasbourg tombé, l'Alsace deviendra fatalement prussienne. » — Il demandait encore un peu de patience, de noble et courageuse résignation.

— Il a raison! cria Germath.

Mais, si tout le monde le pensait, il fut seul à le dire; un morne silence régnait.

X

Le lendemain, on ne s'entretenait que de l'arrivée du nouveau préfet, Valentin, et de son odyssée héroïque. On savait bien que le gouvernement de la Défense nationale l'avait désigné pour remplacer le préfet de l'Empire; mais le moyen de croire qu'il pourrait percer les lignes, pénétrer dans la ville?

— Je ne l'aurais jamais cru, disait M. Germath.

La famille était groupée autour du déjeuner, une daube de cheval entourée de pommes de terre.

Il reprit :

— Et je savais pourtant Valentin un homme énergique. C'est un enfant de l'Alsace; te rappelles-tu, Anselme? en 49, le Bas-Rhin, à la presque unanimité, l'a élu représentant du peuple à l'Assemblée nationale

— Oui, dit l'oncle; mais mange donc, Charles; tu n'as donc plus jamais faim?

Le petit, plus pâlot, ses bonnes joues complètement fondues, fit la moue. Il avait retrouvé son appétit quand, selon la prédiction de l'oncle, on avait mangé les terrines de foie gras; mais ce cheval, était-ce un cheval de bois, pour être si dur?

André passionnément écoutait son père conter les tentatives, la réussite de Valentin. Elles tenaient du roman, et resteraient dans l'histoire.

— Écoute, Charles, dit Mme Germath, c'est beau et c'est vrai.

Elle portait sur ses traits paisibles l'animation de cette lutte contre tant d'obstacles : l'habileté, l'audace de cet homme traversant seul une armée.

— Il a risqué vingt fois sa vie, dit Germath. Muni d'un passeport américain, il essaie de gagner Strasbourg par le côté sud. Une patrouille l'arrête, au bout de quinze heures le relâche. Il veut entrer par l'Ill dans la forteresse; on l'arrête, on l'expulse encore. Il se décide à se rendre à Wissembourg. Tout le monde se fait son complice; les femmes, les enfants le guident; déguisé en paysan, il passe au milieu des lignes ennemies, couche dans la maison où Werder et son état-major prennent leur café, parlent devant lui du « fameux Valentin » et de leur bonne garde. Il s'installe dans une des dernières maisons de Schiltigheim, tout près de notre pauvre usine. Pendant plusieurs jours, il observe les tranchées et les manœuvres des soldats, saisit son moment, s'élance; un cri, des coups de fusil! A plat ventre dans des champs de pommes de terre et de maïs, il rampe sous les balles, atteint les bords de l'Aar, en avant de la lunette 57, et se jette à la nage. Il s'embarrasse dans des herbes, rebrousse chemin, se rejette à l'eau, et après avoir inutilement appelé la sentinelle au bord du fossé, il atteint l'autre bord. il s'élève péniblement au sommet du parapet et se dresse en criant : — France! Des coups de fusil lui partent dans la figure, un vieux zouave le couche en joue; un caporal rabaisse l'arme : — « Ne tirez plus, vous voyez bien qu'il est seul! »

— Voilà un homme! dit Ortrude, qui écoutait en desservant.

Germath reprit :

— On l'a enfermé dans un des pavillons du jardin Lipps; il était trop tard pour l'introduire dans la ville. Ce matin, à six heures, on le conduit au quartier général; Valentin dit : — « Annoncez le préfet du Bas-Rhin. » Il tire de sa manche déchirée le décret qui le nomme, et le tend à Uhrich.

— Quel malheur qu'il arrive si tard, dit Mme Germath. Une énergie pareille, plus tôt employée, eût pu faire de grandes choses.

Le soir même, la préfecture était incendiée : « J'ai eu une belle illumination pour mon entrée! » dit Valentin en riant. Sa présence rencontrait pourtant, à la commission municipale et dans la ville, de la froideur. C'est que le même décret qui le désignait comme préfet nommait maire M. Engelhardt, avocat et publiciste, que son rôle politique avait rendu impopulaire. Beaucoup de libéraux se révoltaient à l'idée que le gouvernement nouveau, imitant l'ancien, s'arrogeât le droit de désigner les premiers magistrats des communes, infligeât à Strasbourg un représentant dont nul ne voulait. Avait-on donc réclamé pendant vingt ans les franchises communales pour se les voir refuser par la jeune République? Le nouveau préfet allait-il imposer le nouveau maire? Heureusement Valentin, sur de franches explications, dénouait la crise : la nomination d'Engelhardt resterait non avenue; Strasbourg n'aurait d'autre maire que M. Küss.

Mais que pouvaient des hommes de cœur, à présent, sous cette grêle de feu et de mort qui ensevelissait tout? En vain, dans les quatre arrondissements de la défense, sous les ordres du lieutenant-colonel Rallet, du colonel Petitpied, du colonel Blot, du contre-amiral Exelmans, fantassins du 87e, mobiles, douaniers, marins, s'étaient battus intrépidement; en vain les canonniers se faisaient tuer sur leurs pièces démontées, en vain les embrasures ruinées, les parapets à bas, passait-on les nuits à relever les sacs de terre autour des canons, l'ennemi, d'heure en heure, approchait. Ses gros mortiers de siège faisaient d'affreux ravages. Des trains spéciaux, vingt wagons par jour, apportaient, du fond des forteresses, l'énorme quantité d'obus, de shrapnells et de bombes. Plus de 180,000 projectiles avaient déjà accablé la ville et les remparts ; les bastions 11 et 12 étaient battus en brèche; cinq ouvrages, successivement abandonnés, s'égrenaient comme les perles d'un collier dont le fil est rompu.

La commission municipale avait fait, au nom des

souffrances de la population, encore une tentative auprès d'Uhrich. Il avait répondu :

« La loi militaire me domine et il est de mon honneur de lui obéir fidèlement. »

Il ajoutait :

« Les événements marchent... »

Et chacun se sentait emporté par leur courant terrible.

Les heures, les minutes étaient interminables. Les âmes les plus vibrantes se blasaient. Apprenait-on que le théâtre était en flammes, que des femmes accouchaient dans le grand égout, qu'une bombe frappant l'église Saint-Jean avait tué des malheureux réfugiés, que les pompiers décimés ne pouvaient plus suffire aux incendies, car les obus brisaient les baquets d'eau et foudroyaient les attelages, que la disette menaçait, que les vidanges répandues sur les glacis devenaient un foyer d'infection, qu'au Jardin botanique c'est par tranchées de vingt-cinq cadavres qu'on comblait la terre empestée, on regardait sans étonnement celui qui parlait, on répondait : « Ah ! » et c'était tout.

La faculté de souffrir s'atrophiait, les conditions de l'existence étaient renversées : la vie devenait l'exception, la mort la règle; on s'y faisait. Chose navrante, on s'habituait. L'ami auquel on avait serré la main disparaissait, qu'y faire? on ne s'affligeait même plus : où aurait-on trouvé encore des larmes? Dans les caves humides, pourris de saleté, d'innombrables emmurés attendaient passivement leur dernière heure, paquets inertes. Les faibles mouraient, vieillards et petits enfants.

Ceux qui gardèrent leur âme intacte jusqu'au bout furent grands. Ils allaient, ceux-la, dans les rues éboulées, s'arrêtant, se garant de l'obus, souvent pâles, le cœur battant, la chair en révolte contre l'esprit qui la menait, d'autant plus braves. Et ce n'étaient pas seulement des militaires endurcis à l'épreuve, mais de simples bourgeois, des femmes, des gamins. Humblot

s'était raffermi, Stoumpff osait s'aventurer, Charles avait oublié Noëmi et le vacarme lui semblait maintenant tout naturel; il disait, aux explosions soudaines :

— Paratapouf! Boum! N'est-ce pas, maman, nous ne nous rendrons pas?

Anselme, certains soirs, reprenait son violon, et pendant des heures jouait du Beethoven; quand la rumeur de l'ouragan était trop forte et étouffait la plainte de l'archet, Mme Germath et son mari se penchaient et tendaient l'oreille. Cette voix ardente s'exhalait comme une âme, et rien qu'à l'entendre, une atmosphère meilleure s'établissait : on oubliait le présent, on vivait dans le passé; les tristes murs de ces casemates disparaissaient, faisaient place aux boiseries du vieux salon. On revoyait tant de bonnes soirées familiales, sous la lampe; alors la paix régnait; on s'était tout le jour promené dans la campagne, le ciel était transparent, les verdures décolorées par septembre palpitaient, baignées de lumière, au-dessus des eaux vertes; la terre n'était que labours, les hirondelles s'assemblaient, les brouillards du matin et du soir présageaient l'automne; il s'exhalait de la splendeur des champs et des bois un rayonnement d'une joie et d'une mélancolie infinies... Voilà ce qu'évoquait le violon d'Anselme, le bonheur évanoui, les beaux jours disparus; car l'avenir, qui eût osé y songer!...

André, sombre, écoutait sans se lasser la voix gémir, chanter, prier. Elle était l'écho de son cœur malade, et il éprouvait une singulière angoisse à suivre sur le bois sonore le dessin fugace de l'archet montant, descendant en houle de sons tendres ou graves. Certains soirs, au lieu de se hasarder dans les rues de ténèbres et d'aller passer une heure auprès de Lise, dans la cave où, avec sa mère, elle était blottie, il lui arriva de rester là, les coudes sur la table et le menton entre ses mains, rêvant profondément. Cependant, ce n'était ni la paresse ni la prudence qui le retenaient; ce n'était pas non plus l'ennui de ne pouvoir entretenir Lise en

particulier, la gêne de ne la voir qu'en présence de femmes terrifiées, car se tenir auprès d'elle, la contempler en silence était pour lui un bonheur attendri; non, il n'eût su dire ce qui le faisait rester là, comme aimanté par la musique profonde. A peine osait-il descendre au fond de lui-même : il reculait, effrayé de se chercher et de ne plus se trouver.

Lise! Dieu, s'il l'aimait pourtant! Quel désespoir quand il avait cessé de la voir, quelle exaltation quand il l'avait sauvée, quelle extase à se retrouver ensuite, à se dire que le mauvais cauchemar s'effaçait, qu'il renaissait à la vie, à l'avenir!

L'avenir?... Mais quel avenir? En serait-il un pour eux... est-ce que ce terrible présent n'absorbait pas tout? Si égoïste, si passionné, si fervent que fût son amour, quelque chose de plus grand s'imposait à lui en ce moment, l'écrasait : le malheur de sa patrie. C'est à Strasbourg qu'il s'étonnait de penser, et il ne pensait guère qu'à cela. Quinze jours d'émotions, d'angoisse, l'avaient repétri, fait presque un autre. Il y a quinze jours, son amour pour Lise l'occupait plus que le deuil public; il se révoltait parce que Lise pouvait être tuée; il s'indignait de ce qu'ils ne pussent librement, paisiblement jouir de leur belle jeunesse; il maudissait cette guerre qui lui était étrangère... Que se passait-il donc en lui, pour qu'à présent les catastrophes nationales l'atteignissent au plus intime de ses nerfs et de sa moelle, pour qu'il souffrît à plein cœur de toutes ces souffrances, non plus parce qu'elles menaçaient Lise et lui seul, mais parce qu'elles frappaient tant d'êtres innocents? Identifié au péril de la cité, il se sentait lié par mille fibres saignantes à Strasbourg, à l'Alsace, à la France; déjà, il avait éprouvé cela, le jour où il s'était promené avec son père hors des murs, ce jour où toutes les traditions, les coutumes, le passé de Strasbourg et de ses rues étaient remontés en lui, ce jour inoubliable des premiers grands incendies. Mais comme il l'éprouvait davantage aujourd'hui!

Enfant hier, homme à présent, il avait en quelques jours mûri, dans cette serre de feu. Oui, il aimait autant Lise, plus complètement, plus sérieusement peut-être, mais non de la même manière. Tout le romanesque qui auréolait sa tendresse s'était dissipé, il voyait en face la réalité; et il lui semblait que leur amour, si beau, si sincère, si grand fût-il, était peu de chose, un pauvre sentiment individuel, à côté de tous les violents remous d'âme qui bouillonnaient en eux par ces heures cruelles. L'autre soir, près de Lise, il l'avait ressenti de façon douloureuse. Ils n'avaient pu parler d'eux, ils se sentaient absents d'eux-mêmes; leurs pensées s'élevaient vers cette immense affliction qui les enveloppait, vers tous ceux qui souffraient dans leur chair et dans leur pensée; ces silences inexprimables, ces courts propos de détresse les avaient pénétrés alors d'une rêverie poignante, au bout de laquelle ils s'étaient réveillés, regardés comme deux êtres chers que sépare un large fossé, et qui se tendent les bras, et ne peuvent se rejoindre...

Puis, il chassait ces idées : Dépression ? abattement ?... Oui, ils ennoblissaient leur passion de la douleur de tant d'êtres ressentie, partagée par eux; mais est-ce que vraiment ces grands désastres pouvaient prévaloir contre leur amour, et en quoi leur amour faisait-il tort à ce qu'ils devaient à la patrie ? Pourquoi eussent-ils eu honte de s'aimer ? N'était-ce pas le moment au contraire de se serrer cœur à cœur, sous la mort suspendue

Le violon d'Anselme chantait toujours...

Le 24 vint. Strasbourg était investi depuis sept semaines et s'écroulait d'heure en heure. Aux deux côtés de la porte de Pierres, le mur du corps de place s'ouvrait. Des lunettes 52 et 53, les mortiers et les canons faisaient brèche à l'enceinte : on pouvait distinguer, dans la ville, le tonnerre sourd du projectile éclatant contre la maçonnerie et la pulvérisant. L'assaut s'apprêtait. L'assiégeant préparait des radeaux de

tonneaux, des fascines chargées de pavés. La ville serait bombardée avec des obus incendiaires *(mit Brandgranaten)*, par toutes les batteries à la fois; les Poméraniens, que Werder appelait les *turcos de Prusse*, précéderaient les colonnes d'attaque. Une fois lâchés, on ne pourrait plus les retenir. Toutes les horreurs d'une ville à sac se verraient alors

Le grand-duc de Bade intervenait. « Comme bon voisin de l'Alsace et surtout de Strasbourg, » il écrivait à Uhrich d'écouter « la voix d'un prince allemand qui combattait pour la gloire de sa patrie, mais, néanmoins, connaissait son devoir envers Dieu, devant lequel il n'y a qu'une vraie gloire : l'amour des frères ». Le général avait fait son devoir; pourquoi attendre la prise certaine de Strasbourg, sachant qu'elle « coûterait cher à sa garnison et que les suites pour cette pauvre ville seraient bien plus funestes encore » ?

Uhrich répondait en « citoyen de Strasbourg », titre d'honneur que lui avait conféré la ville. Malgré sa pitié « pour les ruines qui l'environnaient, pour ces hommes inoffensifs, ces femmes, ces pauvres enfants qui tombaient frappés par les boulets et la mitraille », il ferait jusqu'au bout son devoir.

Notre artillerie succombait, démontée, éteinte. Le rempart n'était plus tenable que pour des hommes isolés. Les parapets des derniers ouvrages avancés, ceux du corps de place, étaient rasés. Il n'y avait plus sur le front d'attaque une pièce en état de faire feu. Il ne restait pas un abri pour masquer les troupes qui repousseraient l'attaque des brèches. La garnison surexcitée, dispersée, n'était plus dans la main des officiers. Le colonel Blot était blessé. Dupetit-Thouars blessé. Le 27, le directeur des fortifications et le chef du génie vinrent prévenir Uhrich que la brèche du bastion 11 était praticable : l'assaut pouvait être donné le lendemain, le soir même ou dans *deux heures;* on était à la merci de l'ennemi.

Il était cinq heures du soir. Germath et André enten-

dirent des rumeurs dans la rue; ils sortirent. Tout le monde courait, gesticulant. Arrivés devant la cathédrale, ils virent flotter le drapeau blanc.

— La capitulation! disaient les uns. — Non, répondait-on, c'est un drapeau de la convention de Genève! — Mais il n'a pas la croix rouge!... — Si, si, c'est la capitulation!..

Des gens l'affirmaient, on interrogeait les officiers. Toute la population dégorgeait des rues, s'amassait aux places publiques. Les Germath, dans un flot d'hommes, se ruèrent à l'hôtel du Commerce. Un officier avait annoncé une suspension d'armes. Un silence solennel pesait sur cette fourmilière humaine : la grêle de feu s'était arrêtée. Le silence subit était impressionnant.

— Ah! fit Germath, étreignant le bras de son fils, je donnerais tout pour entendre encore le canon!

Dans les groupes, des imprécations éclataient. Le maire avait été vu, les larmes aux yeux, déclarant que la ville venait d'être rendue. Des officiers étaient partis au galop, on attendait leur retour avec une impatience exaspérée; on maudissait Uhrich; des jeunes gens voulaient enfoncer la porte de la cathédrale et arracher le drapeau flottant au-dessus de ces têtes hurlantes. Des coups de fusil partirent vers la flèche. Le rappel battait. Les francs-tireurs parlaient de sortir ensemble et de se faire tuer. Quand le maire traversa la place Gutenberg pour se rendre au quartier général, des clameurs retentirent : « Mort au maire! mort au gouverneur! mort aux traîtres! » Le général, les membres de la commission furent entourés, menacés. A la préfecture, Valentin réussit à grand'peine à calmer l'émeute. Parmi les plus exaltés, beaucoup, pâles de l'obscurité des caves, étaient de ceux qui la veille consentaient à se rendre : les timides devenaient enragés. Les femmes surtout, qui avaient tant souffert, étaient les plus indignées. Et tous ces désespoirs sincères et ces fureurs tardives faisaient la base du formidable concert

de gémissements et de malédictions qui s'élevaient de Strasbourg en ruine. Vaines convulsions de l'agonie !... Les baïonnettes de la garde nationale apparurent, des bataillons se massèrent. La foule reflua.

Germath et André retrouvèrent Stoumpff et Humblot frénétiques, Gottus et Wohlfart navrés; aucun d'eux ne put parler et leurs regards mêmes se détournèrent; Ansberque les aperçut de loin, mais il évita de se mêler à eux : il souffrait trop et s'écarta

L'agitation populaire se calmait. La nuit tombait.

Les rues bourdonnantes peu à peu devenaient désertes. Les factionnaires se promenaient de distance en distance; seul, l'affreux silence pesait plus lourd d'heure en heure.

Strasbourg avait vécu.

XI

Cette nuit-là, la dernière pendant laquelle Strasbourg fut français, Germath, sa femme, son frère et ses fils firent le pèlerinage de ces rues et de ces ruines auxquelles tenait leur vie entière : souvenirs d'enfance, émotions graves. C'est à Strasbourg qu'ils étaient nés. à Strasbourg qu'ils avaient enterré leurs vieux parents, à Strasbourg qu'André et Charles étaient venus au monde. Ils ne connaissaient rien d'aussi beau que cette noble ville où l'existence était si simple et si douce. Elle résumait pour eux Paris, Lyon, Marseille, Bordeaux, tous les foyers lumineux de la France. Elle était pour eux le meilleur de la patrie.

Il leur semblait qu'on leur arrachait le cœur, en les arrachant à la nation dont le sang depuis bientôt deux siècles coulait dans leurs veines, dont la pensée vivifiait la leur. Car maintenant enfin, maintenant seulement, l'irréparable, l'irrévocable, écartés de toute leur épouvante, de leur incrédulité, de leurs illusions désespérées, de leur stoïque énergie, s'imposaient, avec une cruauté d'évidence. Demain le drapeau allemand flotterait sur les remparts, des soldats allemands remplaceraient les soldats français, la langue qu'ils entendraient ne serait plus qu'allemande. Cette liberté dont ils jouissaient, et qu'ils trouvaient incomplète sous l'Empire, ils ne l'auraient plus. La République chère à leur foi régnait, mais non pour eux. La France, ils la perdaient au moment où elle devenait libre, et eux esclaves. Cette pensée amère leur noyait l'âme d'une détresse telle, qu'elle semblait dépasser toutes les souffrances humaines. Ils pleuraient Strasbourg germanisé

plus qu'ils n'eussent pleuré un mort aimé ; leur deuil était accru de celui de la cité entière, et cette douleur collective faisait de leur désespoir individuel quelque chose de si noir et de si poignant qu'ils sentaient les affres de ceux qu'on enterre vivants.

Des membres de la commission municipale faisaient des rondes dans les différents quartiers. Les Germath se joignirent à Wohlfart, qui accompagnait son frère Louis. Ils portaient, les uns et les autres, de tristes falots, de pâles lanternes, et silencieux, buttant dans les ténèbres, ils allaient comme en un trajet de funérailles ; et c'est bien la dernière image de Strasbourg français qu'ils convoyaient ainsi. Demain ils ne verraient plus ces monuments, ces rues avec les mêmes yeux. Entre le passé et l'avenir, le présent s'abîmait en cette minute vacillante.

Ce qu'ils voyaient rendait leur angoisse plus cuisante; ces rues désertes, ces places où stationnaient des groupes de gardes nationaux, le drapeau blanc de la cathédrale que le vent agitait dans le ciel, les faubourgs sinistres, une mer de ruines sous la lune. Les arbres des remparts levaient des branches de gibet, déchiquetées, spectrales. L'horizon était rougi par les feux de victoire de l'ennemi : l'écho lointain de ses musiques, de ses lieds, avait longtemps retenti. Cela seul était affreux, il y avait pire : c'était les plaintes étouffées, les lamentations de femmes et d'enfants s'élevant des berges du canal, le murmure nocturne de toute cette populace désespérée qui avait cherché un refuge derrière le mur du quai et sous des poutres amoncelées : dix mille malheureux sans lit ni toit campaient ainsi çà et là, dans une promiscuité de troupeaux. Et par-dessus tout, le silence des remparts, canons, fusils, clairons muets, le silence de la ville, l'insomnie, l'agonie sourde de ces quatre-vingt mille âmes, — ce silence inouï, stupéfiant, de cimetière, cette paix lugubre, après quarante jours de tonnerre...

Quand les Germath, harassés de fatigue, ivres de

désolation, étaient rentrés chez eux, — Anselme portait sur son dos Charles engourdi de sommeil, — ils avaient trouvé, au coin d'un feu allumé par Ortrude dans la chambre des Haffner, Ansberque, sa femme et Lise.

Eux aussi succombaient d'horrible détresse. Eux aussi n'en pouvaient plus de souffrir. Fuyant leur cave malsaine, sans abri, avides de respirer l'air glacé de la nuit, ils étaient venus d'instinct chez leurs plus vieux amis, ils étaient venus pour être moins seuls, pour pouvoir, près de cœurs fraternels, pleurer à leur aise. Mornes, ils regardaient flamber, dans la cheminée, des débris de meubles et de poutres.

Stoumpff aidait Ortrude à réinstaller sommairement la maison; Hannah tenait compagnie au capitaine blessé, une bougie sur une table, entre eux, éclairant leur navrant silence d'infirmes.

Funèbre veillée, prolongée jusqu'à deux heures du matin, paroles rares, silences oppressés. Mme Germath avait couché Charles, écoutait avec inquiétude le souffle agité du petit. Elle contemplait le cerne bleu de ses paupières, son visage creusé, elle formait le vœu, dans son cœur de Française, qu'il se souvînt !.. Oui, que toute sa vie le poursuivît le souvenir de Noëmi écrasée, de Strasbourg rouge d'incendie et retentissant d'explosions, que les privations, les larmes de ces heures sombres; que cette dernière promenade dans le froid de tombe de Strasbourg vers les ruines éclairées de lune, restassent gravées en lui à jamais ! Elle eût voulu pouvoir de ses mains pétrir cette molle tête, de son regard implanter dans les yeux clos de l'enfant toutes ces visions sacrées... Puis elle eut pitié de ce sommeil fiévreux, et s'éloigna.

Elle entendit des sanglots rudes, et, pénétrant dans le salon, vit, étendu sur une chaise longue, l'officier blessé. Il pleurait comme un enfant, à l'idée que demain les Prussiens verraient son impuissance et sa misère. Sa vieille poitrine suffoquait, et les larmes qui

coulaient sur ses joues faisaient mal à voir... Hannah à l'écart pleurait silencieusement.

Que dire, que faire ? Mme Germath eut un geste découragé : elle ne pouvait consoler personne et personne ne pouvait la consoler. Elle passa.

Ansberque parlait :

— Vous rappelez-vous, Germath, mes illusions ? Dans quel abandon nous a-t-on laissés. Seuls, comment ne pas succomber ? Ceux qui crient à la trahison, les patriotes de la dernière heure, iront voir demain les remparts, ils ne trouveront plus ni batteries, ni parapets, ni chemins couverts, rien que des canons démontés dans un chaos de terre, de fascines défoncées, et la brèche qui croule sous les pieds... Du moins nous avons fait notre devoir jusqu'au bout, tous.

Germath hochait la tête : plus courageux, non, on n'avait pu l'être, mais plus audacieux, plus inventifs, plus actifs, oui, cent fois oui ! Strasbourg s'était défendu comme au vieux temps, sanglier aux abois qui tient tête ; il n'avait pas foncé au dehors. Point d'occupation préalable des positions défendables ; point de grandes sorties ; que n'avait-on armé les citoyens ? L'exemple des compagnies franches prouvait ce qu'on aurait pu attendre des gardes nationaux. Voilà par quoi Uhrich, si chevaleresque et si brave, avait méconnu la grandeur de son rôle, n'avait pas tiré parti de toutes les ressources.

Ansberque ne protestait plus, son amitié pour les pouvoirs officiels ne lui bouchait plus les yeux. S'il ne pouvait méconnaître que le baron Pron s'était montré fonctionnaire résolu, il lui tenait rancune de ses leurres, de ses perpétuels mirages de délivrance et de succès, qui eussent affolé une ville moins raisonnable.

— Quel sort nous sera fait demain ? dit-il.

Car à cette heure même s'élaborait, à Kœnigshoffen, la convention fatale. La commission municipale attendait avec anxiété de connaître les clauses débattues entre les fondés de pouvoirs de Werder et les émissaires

français, le colonel Ducasse et le lieutenant-colonel Mengin. A deux heures et demie, ces deux vaillants officiers apposaient, le cœur brisé, leurs signatures sur l'acte suprême qui remettait Strasbourg à l'ennemi. A huit heures du matin, la garnison évacuerait la citadelle, la porte d'Austerlitz, la porte Nationale, et ces points seraient occupés en même temps par les troupes allemandes. A onze heures, soldats français et mobiles sortiraient avec les honneurs de la guerre et déposeraient leurs armes, prisonniers de guerre. Les gardes nationaux et francs-tireurs resteraient libres en signant le revers; même latitude, en désignant une résidence, était laissée aux officiers et assimilés. Le colonel Ducasse avait demandé que Strasbourg ne fût frappé d'aucune contribution, qu'on respectât la Banque de France, la caisse municipale et les caisses d'épargne. Uhrich avait réclamé de Werder, pour les habitants, la vie et les biens saufs, avec le droit de s'éloigner.

Werder s'était engagé à « guérir les plaies de la ville ».

André et Lise, à l'écart, causaient bas. Lise avait son regard de flamme bleue, et maigrie, pâlie, semblait devenue presque une autre Lise. André recherchait sur ses traits délicats le charme flou, la grâce frêle d'autrefois; ils avaient fait place à un air de volonté douloureuse et d'angoisse révoltée. Ses paupières étaient rouges, et par moments des larmes lui jaillissaient. Elle ressentait à fond l'horreur de cet instant; en elle aussi, cette série de catastrophes avait déchiré l'âme enfantine qui l'animait; de cette épreuve elle sortait femme. A sa tendresse pour André, toujours pure, toujours intacte, s'ajoutait une immense passion pour Strasbourg vaincu, pour la France mutilée. Autrefois elle les aimait si naturellement que l'idée de leur vouer un culte ne lui venait même pas; elle respirait, joyeuse, l'air du pays, goûtait son soleil, son ciel, ses moissons heureuses, mais le glas de la patrie n'avait pas sonné à ses oreilles; elle ne soupçonnait pas le bouleverse-

ment qu'apportait en elle, déjà, cette alternative affreuse : perdre Strasbourg, ou bien perdre la France ! Un choix était-il possible ? Ce choix fait, la coupure sanglante en existerait-elle moins ? L'inconnu redoutable l'enveloppait, autrement sombre, autrement cruel que ce jour de Frœschwiller où ils avaient perçu, dans l'atmosphère d'orage, la menace d'un invisible péril.

Oui, quel sort leur serait fait ?

N'allaient-ils pas déjà se séparer ? Sans doute M. Ansberque, ayant pris part avec le grade d'officier à la défense, serait considéré comme prisonnier de guerre ? En ce cas, sa femme et sa fille l'accompagneraient en Allemagne. Pour des semaines, pour des mois ?... Quelle obscurité !...

— Lise, murmurait passionnément André, je vous aime plus encore ; vous êtes tout pour moi, à présent. Dites-moi que vous ne m'oublierez pas, dites-moi que, moi aussi, je vous suis nécessaire...

Elle répondait :

— Oui...

Et ses mains fiévreuses rendaient aux mains d'André leur pression. Mais le passé était loin où ils se souriaient ; qui les eût vus eût pu croire qu'ils venaient de souffrir l'un par l'autre et en gardaient encore sur le visage une crispation fugitive.

— Lise, vous rappelez-vous comme l'avenir s'ouvrait facile et beau pour nous ? Nous n'avions qu'à nous laisser vivre et qu'à attendre notre bonheur. Mais nous reconstruirons notre nid, et peut-être, d'avoir souffert, notre tendresse sera-t-elle plus sûre, plus grave et meilleure.

Elle répondait :

— Oui...

Et sa voix faible semblait lointaine.

Il y avait entre eux quelque chose dont ils ne parlaient pas, dont ils n'osaient, dont ils ne pouvaient parler : c'était comment, où, ils rebâtiraient sur les ruines. Alsaciens toujours, mais de quel côté de la

frontière?... C'était là une porte d'ombre qu'ils évitaient de pousser, de peur qu'elle n'ouvrît sur une fosse béante; et de là venaient, ils le savaient bien, l'étrange avertissement, le sourd malaise qui les avaient élancés, dans la joie de se retrouver. Chaque famille allait se diviser, Strasbourg allait se vider de la moitié de son sang, l'Alsace, retranchée vive de la mère patrie, verrait ses enfants s'éloigner les uns des autres : les uns resteraient sur le sol natal, prisonniers volontaires ou par la force des circonstances, des intérêts; les autres, émigrants, s'en iraient vers la France, ou plus loin encore, vers des contrées par delà des mers, sous des cieux inconnus...

Séparés par tant d'idées, réunis par le malheur, qui sait ce que leurs parents décideraient, comment ils envisageraient leur mission de chefs de famille, leur devoir patriotique ? Qui sait si des obstacles plus redoutables que ceux qu'ils avaient rencontrés n'allaient pas se dresser entre eux ?

Leur amour !... Sans doute ! leur amour était grand, fidèle, ardent; mais ils étaient l'un et l'autre sous le coup de fatalités plus puissantes que l'amour; un fléau s'abattait, qui ravageait tout. La vie d'un peuple, la durée de sa race était en suspens, des milliers et des milliers de morts pourrissaient en terre; combien de mères, de veuves, de fiancés désolés? Ils étaient des brins d'herbe dans la tourmente.

Cependant la nuit avançait. Mme Ansberque s'était assoupie dans un fauteuil; Germath consulta l'heure . ils ne pouvaient s'en retourner, ils n'avaient qu'à reposer ici quelques heures, en attendant le réveil. André apportait un châle, l'étendait sur les genoux de Lise. Longtemps, retiré avec les hommes dans la pièce voisine, il contempla le visage de la jeune fille à demi éclairé par une bougie et à demi noyé d'ombre. Elle ne s'endormait pas, regardait fixement devant elle. Et André souffrait de la voir ainsi, perdue dans une pensée unique. Peu à peu il sentit que sa vue se brouil-

lait, sa tête pencha contre le dossier du fauteuil : il apercevait encore Lise, mais moins nettement, comme si la clarté répandue sur son visage faiblissait et qu'elle appartînt de plus en plus à l'ombre...

L'oncle Anselme ni Germath ne purent s'assoupir. Ils prolongèrent leur veillée mortuaire jusqu'à l'aube livide, et à mesure que les minutes coulaient, tombaient dans le vide et le noir, leur supplice devenait intolérable.

Dès sept heures du matin, Strasbourg, en habits de deuil, était debout. Les Germath et les Ansberque se serrèrent la main, et se quittèrent ; ils en étaient au point où la douleur ne se partage plus et veut s'isoler, farouche.

Deux affiches couvraient les murs. Uhrich disait adieu à Strasbourg, remerciait les habitants et les soldats, mobiles, marins, douaniers, pompiers, médecins, élèves de l'école militaire de médecine, tous ceux qui s'étaient dévoués, tous ceux qui avaient souffert. Le maire, Küss, invitait la population à la résignation ; tout acte agressif entraînerait de terribles représailles, les maisons rasées, les habitants passés au fil de l'épée... Le grand citoyen qui avait écrit en pleurant ces lignes, lui aussi allait poursuivre son calvaire. Accompagné de deux membres de la commission municipale, il se rendait à Mundolsheim, afin de recevoir les instructions du vainqueur. Mais le général de Mertens, le nouveau commandant de Strasbourg, était déjà parti avec son état-major à la rencontre des troupes françaises : un de ses aides de camp remettait les ordres à M. Küss Quand il rentrait, Strasbourg était à l'ennemi.

Dès huit heures, les portes s'étaient ouvertes aux détachements allemands. Ils occupaient en force la citadelle et son amas de décombres, les remparts de l'hôpital, d'Austerlitz et du faubourg National. La foule, de loin, les contemplait, le désespoir et la rage au cœur.

Les détachements français étaient venus, tambours et clairons en tête, se réunir sur la place Kléber. La

garde nationale et les francs-tireurs, convoqués par le rappel, avaient déposé leurs armes. Déjà les rues et les places étaient pleines de débris de sabres et de fusils jetés par la garnison ; des gamins se promenaient chargés de cartouches, des gens avaient, pour canne, des baguettes de fusil. A l'exception des douaniers, des gendarmes, des pontonniers, des marins et des artilleurs qui défilèrent, dignes et tristes, les soldats, vociférant, certains ivres, brisant, lançant leurs armes du haut des ponts dans les eaux vertes, roulèrent en cohue désordonnée vers la porte Nationale.

L'ennemi, qui présentait les armes, les reposa. Et le général de Werder, qui venait d'embrasser Uhrich, en le complimentant de sa défense, déguisa mal son dégoût. Ce défilé honteux ajouta une tristesse de plus à la reddition de Strasbourg. Uhrich, en rentrant en ville, fut insulté par des soldats. Mais déjà, sans cris, sans rires, d'un pas raide, au son des fifres aigres, les Prussiens se répandaient dans les rues ; leur musique, au pied de la statue de Kléber, jouait l'hymne national allemand.

Alors les Strasbourgeois, parents, amis, qui voyaient ces choses, se serrèrent la main et, rentrant chez eux, fermèrent leur porte.

Des canons roulaient sur les pavés, des troupes, des troupes encore s'amassaient dans la ville, des chariots de ravitaillement et des troupeaux de bœufs se pressaient dans les faubourgs. Sous les yeux des sentinelles gardant les ponts, des troupes à uniforme sombre occupant les places, l'invasion entrait, entrait sans trêve dans Strasbourg abandonné, rues vides et maisons mortes. On n'entendait que le pas rythmé des escouades et le heurt des crosses de fusil aux portes ; il fallait loger le vainqueur. A trois heures, la cathédrale sonna. Ce son, qu'on entendait tinter pour la première fois depuis de longues semaines, tomba fatidique, solennel sur la cité, se répercuta longtemps dans les âmes.

Les Germath avaient dit adieu aux Ansberque, ils avaient dit adieu à Wohlfart, au pasteur Gottus et à Stoumpff qui n'avait qu'une idée : déguerpir au plus vite et rejoindre sa femme. Ils retrouvaient leur chez eux plus vide encore. Leur blessé n'était plus là; par les soins d'Anselme et d'André, on venait de le transporter dans une ambulance; si cordiale qu'eût été l'hospitalité, si affectueux les soins de ses hôtes, il voulait être avec des soldats quand l'ennemi entrerait. Voir, dans son pauvre état, envahir cette maison, lui eût paru trop cruel.

Charles, auprès d'Ortrude, la regardait éplucher des pommes de terre. Il avait envie de distendre, comme du caoutchouc, les pelures, mais il n'osait pas, et il ne se risquait pas davantage à parler, tant le silence morose de la vieille femme l'intimidait.

Assis en face l'un de l'autre, la main dans la main, Germath et sa femme songeaient au présent, à l'avenir. Ils attendaient les vingt hommes qu'on leur assignait. Sous la conduite d'un *vice-feldwebel* ils virent arriver un détachement, comptèrent quinze gros corps barbus, au mufle placide : des Badois.

Germath les installait dans la remise, la sellerie et l'écurie, quand un officier s'approchant lui dit :

— Bonjour, père.

Tout pâle, pris d'un tremblement, Germath se retourna, reconnut Haffner. Il n'avait pas changé : sa bonne figure, ses fines moustaches en croc, ses yeux calmes. Sanglé dans l'uniforme, il écartait les bras pour étreindre son beau-père ; un geste, et il l'eût embrassé. Visiblement, il était très ému, mais ne paraissait éprouver aucune gêne et aucun regret. Ce qui était, était... C'était malheureux, c'était ainsi... Il eût dit, comme le grand-duc : « *Es ist das Kriegsrecht* : C'est la loi de la guerre... » L'essentiel était que l'Allemagne triomphât et que Strasbourg, la « ville sœur », la « perle de l'Empire », « la reine du Rhin » fût, de gré ou de force, revenue à la mère commune.

Quand il rencontra le regard de douleur et de reproche de Germath, il dit, très étonné :

— Eh bien, donnons-nous la main, au moins.

Mais comme les soldats le regardaient, il attendit que son beau-père lui offrît la sienne. Germath le contemplait toujours en face, sans une parole.

— Ah! je comprends, je comprends, dit Haffner après un silence, vous nous en voulez! oui, le bombardement!... Mais pourquoi vous êtes-vous défendus? Vous savez bien que vous devez nous appartenir. La France vous a abandonnés. Tournez-vous vers la grandeur de la patrie allemande!... Vous réfléchirez... Edel sera là demain avec Heinrich. Dites-moi, père, si vous voulez qu'elle repose sous votre toit.

Il y avait de la dignité dans son attitude; lui demander de la délicatesse et du raffinement eût été trop. Germath lui fit signe de le suivre vers la maison dévastée, l'introduisit dans la chambre où, avec Edel, il descendait d'ordinaire. Mme Germath les avait vus; elle entra, imposante dans ses vêtements noirs. Haffner s'inclina très bas et lui prit les mains :

— Mère, ne me direz-vous pas une bonne parole?

— Quelle parole veux-tu que je te dise? Veux-tu que je te souhaite la bienvenue? Veux-tu que je te complimente pour la guerre que vous autres vous faites aux enfants, aux femmes? Je te dirai alors que vous êtes des sauvages, des bandits!

Elle lui cria ces mots dans une explosion d'ironie si foudroyante qu'il blêmit.

— Vos paroles sont amères; mais elles ne s'adressent pas à moi; mon cœur a souffert, mon cœur a saigné quand j'ai vu les flammes s'élever au-dessus de Strasbourg. Mais je ne suis qu'un soldat, j'ai dû faire mon devoir.

Il ajouta :

— Je le ferais encore. Un soldat obéit, quand ses chefs ordonnent.

Ils ne trouvaient plus maintenant une parole. Ils se

regardaient avec des expressions indicibles. Un grand cri perça cet étreignant silence. C'était Hannah que Wilhelm, entré sur la pointe du pied, avait surprise par derrière et embrassée. Elle lui tendait, avec défi, son poing coupé et le toisait, les yeux étincelants. Déconfit, l'ordonnance balbutiait ricanant :

— *Mein Herz, mein Vogel!* Mon cœur, mon oiseau!

Et il avançait, sentant le vin.

Un coup de poing sur la nuque le fit s'immobiliser, comme dans le rang. Haffner, déchargeant sur lui sa colère, lui cria :

— Dehors!

Lançant sa jambe en avant, mécaniquement, comme un automate, Wilhelm franchit le seuil de la cuisine, atteignit la rue sans se retourner, disparut.

Haffner porta la main à sa casquette plate : et avec un sérieux qui ne manquait ni de fermeté ni de bonhomie :

— Je reviendrai, mon père et ma mère, quand ma présence vous sera moins pénible. Songez qu'en tout ceci, Edel et Heinrich sont innocents et qu'ils n'ont qu'une pensée, vous embrasser le plus promptement possible. Je suis votre fils respectueux, et je vous salue.

Raide, il s'éloigna, après avoir fait au vice-feldwebel des recommandations sévères : qu'on eût pour les habitants de cette maison tous les égards possibles!

Le lendemain, Edel et Heinrich entraient dans la foule de citadins et de villageois qui inondait Strasbourg : hommes, femmes, enfants, vieillards, la gibecière au côté, le parapluie à la main, munis de provisions qu'ils mangeaient en se promenant, ou traînant avec eux des charrettes chargées de tonnelets de bière, marchands juifs, curieux, paysans de la Forêt-Noire, grandes dames de Carlsruhe et de Heidelberg : un peuple entier amené par fournées de wagons, par files de voitures, tous se montrant les ruines avec satisfaction, parlant haut et chantant fort.

Edel, qui avait les yeux, les cheveux, le teint clair, l'expression de bonté de sa mère, arriva, tenant Heinrich, blond et joufflu, par la main. Elle poussa la grille avec une vivacité toute française. Elle aperçut Mme Germath, et lui sautaut au cou :

— Ah ! maman !...

Elles s'embrassèrent en pleurant.

XII

Sept mois plus tard, par une tiède journée d'avril, les Germath et les Ansberque étaient réunis dans un petit salon d'un hôtel de Bâle. On entendait, par la fenêtre ouverte, monter les cris de plaisir de Charles et d'Heinrich, jouant dans les allées du jardin au cheval et au postillon. De bons Suisses paisibles, sous la véranda vitrée, buvaient de la bière blonde et fumaient leurs pipes. Avec ses gravures sentimentales aux murs, avec ses meubles d'une usure propre, avec son parquet ciré, le salon d'hôtel était bien le cadre banal qui convenait à ce rendez-vous de passage, à ce terrain neutre de conversation, entre l'Alsace où les Germath allaient retourner, et la France qu'Ansberque, revenant de captivité, brûlait de revoir.

Ils s'étaient rencontrés là, à heure et jour dits, et une profonde tristesse assombrissait leurs traits, car ils sentaient renaître en eux l'affreux déchirement de la nuit noire, de la dernière nuit française de Strasbourg.

L'avenir de Lise et d'André se décidait.

Graves tous deux, très pâles, une lueur de sacrifice dans les yeux, les jeunes gens se contemplaient jusqu'à l'âme. Ils n'étaient plus assis côte à côte, ils ne se tenaient plus les mains, et s'ils se souriaient encore de toute leur tendresse vivace, plus forte que la douleur et plus poignante que la mort, c'était avec un sourire triste comme les larmes. Ils écoutaient parler leurs pères, et ces voix graves, ces voix mâles venaient, ils en avaient conscience, d'un lointain passé de conscience et d'honneur ; elles exprimaient, avec la persistance

des traditions et des idées, le devoir tel que l'un et l'autre le comprenaient : devoir opposé, inconciliable. Les mères, elles, tête basse, le cœur gros de sanglots, écoutaient aussi la voix des hommes. L'oncle Anselme n'avait pas eu le courage d'assister à l'explication; il errait, désemparé, sur les quais du Rhin.

Ansberque disait :

— La patrie, c'est la terre libre, c'est l'air qu'on respire et qui vous appartient; je vois des champs, des maisons, des soldats, des hommes pareils à moi; ils parlent ma langue; ils sont mes frères. Le drapeau tricolore flotte au vent. Je suis chez moi, je suis en France. Je ne puis hésiter. Là, — il étendit la main vers la frontière et les Vosges, — là est mon devoir !

Il aurait pu, Strasbourg rendu, être libre et rentrer en France, mais il fallait signer le revers, s'engager à ne plus se battre. C'était impossible : il avait préféré la captivité. Il venait de passer six mois à Rastadt avec sa femme et sa fille. Il n'en désirait que plus âprement revoir la France. Les Allemands lui faisaient horreur. Il sentait qu'il ne pourrait plus remettre les pieds à Strasbourg. Il préférait s'en exiler pour toujours, refaire sa vie; et cependant, quel déchirement ! On ne demeure pas impunément vingt ans dans un pays, il l'éprouvait. Strasbourg lui manquait, ses rues, son ciel, sa vie facile, ses mœurs calmes : des coins de vie familière, l'aspect de certaines places, la forme des maisons, la fuite des nuages, la couleur des eaux revenaient l'assaillir d'une nostalgie étrange. Ses rêves tumultueux et fébriles étaient hantés de voix connues, de visages amis. Il connaissait la souffrance de ceux qui s'expatrient.

Germath répondit gravement :

— La patrie... êtes-vous sûr que ce n'est pas la terre malheureuse, opprimée de notre Alsace ? La patrie ?... Mais est-ce qu'elle n'est pas, pour chaque homme, les toits de son village, la flèche de son clo-

cher? Je vois ces champs que les yeux de mon père, de mon grand-père ont contemplés; cette vieille maison où ils ont vécu, où ils sont morts. Je sens frémir en moi des racines profondes, des liens résistants qui m'attachent au passé, aux coutumes, à la vie de Strasbourg; je ne pourrai, j'en suis sûr, les briser qu'en mourant. Cela ne trompe pas, et je dis . « C'est là que je dois rester; voilà ma patrie et mon devoir. »

Austère, Ansberque répliqua, mais sans morgue, et avec une conviction haute, car la guerre l'avait refait par la souffrance et rendu meilleur :

— Germath, la France est abaissée; elle n'a jamais été aussi bas depuis Charles VII, quand les Anglais étaient à Bordeaux et à Paris. Le traité de paix qui cède l'Alsace et la Lorraine « à perpétuité » est le plus honteux qu'ait enregistré l'histoire. La France saigne par tous les bouts, elle est ruinée, elle est piétinée : croyez-moi, tous ses fils doivent courir à elle !

Germath fit quelques pas dans la pièce, une sueur d'angoisse aux tempes. A lui aussi, cette pensée était une torture : perdre la France; se dire qu'elle était là, ici, partout autour de lui, et qu'elle n'y serait plus. La voir s'éloigner, reculer, amoindrie; se dire :« Ce sol que je foule, hier français, le voilà allemand. Et moi aussi me voilà Allemand, ou du moins on m'inflige ce nom. J'avais une patrie, on me l'enlève; on me dit : — « En voilà une autre. » Et cette autre, gonflée de sang et d'or, orgueilleuse de sa puissance, n'est grande que parce qu'elle a écrasé celle que j'aimais, ma mère d'adoption, la France si bonne, si belle et si chevaleresque, la reine des idées généreuses, l'avant-garde du progrès ! »

S'il n'eût écouté que son humiliation, que sa douleur, certes ! il eût quitté Strasbourg depuis longtemps. Tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il avait espéré !... Il n'avait pu, malgré la certitude aveuglante, se résigner à croire au désastre définitif de la France. Après la capitulation de Strasbourg, il avait espéré en Metz; après la chute de Metz, il avait espéré en Paris, il avait

espéré en Chanzy, en Bourbaki, en Garibaldi même; il avait espéré dans l'Assemblée de Bordeaux !... Hélas ! De quelle âme il s'était associé à la sublime manifestation de l'Alsace élisant ses députés, protestant de toutes ses forces contre l'annexion ! Quand il avait tout perdu, il s'était raccroché à cette chimère : la neutralisation. Puis, à cette folie : l'Allemagne assez intelligente pour laisser à l'Alsace ses codes, ses coutumes, la langue française, pour lui donner franchises complètes, liberté provinciale, communale, municipale, liberté de presse et de réunion. Que Strasbourg démantelé, sans armée permanente ni liste civile, vécût comme un canton de la République Helvétique... Mais demander cela à la Prusse de Sadowa et de Sedan !... Quelle dérision ! Enfin, il voyait clair : l'Alsace, pour un temps, subirait le joug allemand, et ni Dieu ni puissance humaine n'interviendraient contre cet attentat à la justice des nations, contre cette chose monstrueuse, un pays violé, volé, gardé de force par le vainqueur, cédé, livré — dérision rare ! — par le vaincu, le couteau sur la gorge.

Déjà, après les spoliations de l'entrée des vainqueurs, après leurs vengeances mesquines, Valentin, pour prix de son héroïsme, enfermé cinq mois dans une forteresse, les persécutions commençaient. Le comte de Bismarck-Bohlen, gouverneur général de l'Alsace, imposait à une population surexcitée les tracasseries de sa police, les visites domiciliaires : enlèvement des armes de luxe, des couteaux de chasse, des drapeaux et des sabres d'enfants; mise en prison des gamins qui criaient : *Vive la France !*... Ah ! si, en fuyant Strasbourg, Germath eût pu oublier tout cela, emporter la patrie aux semelles de ses souliers, il n'eût pas attendu une seconde; seulement, en vérité, c'était trop simple.

Il demanda :

— Et ne croyez-vous pas que Strasbourg, lui aussi, ait besoin de ses enfants ? Laisserons-nous des Prussiens

défricher l'Alsace et repeupler Strasbourg? N'avons-nous pas des obligations envers la cité? Qui défendra notre belle province si vous l'abandonnez? Oui, qui? sinon nous autres qui restons?... Êtes-vous sûr de ne pas déserter un poste d'honneur, une mission sacrée? Un peuple peut résister autrement que par la violence. Si nous restons Français, envers et contre tous, qui nous contraindra à devenir Allemands? Personne. Les Alsaciens ont un grand rôle à remplir devant l'histoire . offrir à la germanisation autant d'opposition sourde et tenace, qu'ils ont déployé de courage lorsqu'on les foudroyait d'obus.

— Non, dit Ansberque, vous vous leurrez. Vous êtes désintéressé, vous êtes pur. Vous n'obéissez, je le sais, à aucun intérêt égoïste. Mais vous vous trompez. Strasbourg subira peu à peu l'infiltration étrangère; il la subira d'autant plus facilement que langue, mœurs, coutumes sont analogues, étaient autrefois fraternelles.

— Il y a maintenant un fossé de sang; la haine nous sépare

Ansberque dit :

— La haine s'émoussera. Tout s'use. C'est une question de temps. Vous resterez, je l'admets, irréductible; André aussi, soit; mais ce petit garçon, qui joue dans le jardin avec Heinrich, le sera moins. Ses fils seront-ils encore réfractaires?. . Mais songez donc, Germath, n'est-ce pas affreux, votre Charles soldat, un jour, soldat de l'Allemagne, contre la France?

— Ne dites pas cela, cria Germath avec désespoir. Dieu merci, dans un an, dans trois ans, vous aurez repris la revanche. Nous la préparerons. Il faut qu'elle trouve des Alsaciens à Strasbourg pour pavoiser, pour tendre les bras à nos soldats!

— Mon pauvre ami!... dit Ansberque.

Et, dans le silence d'apitoiement qui pesait sur lui, Germath s'interrogeait avec épouvante. Certes, il ne croyait obéir à aucun motif égoïste : ce n'était pas

une vie de confort et seulement le charme des habitudes qui le retenaient : son usine était brûlée, son ex-associé était mort ruiné; tout l'argent de la commandite engouffré sans retour. La plus stricte indépendance matérielle, avec beaucoup d'ordre et d'économie, lui restait en lot. C'était la demi-pauvreté, après le luxe. Sans doute, il obéissait à la répulsion invincible de voir ses enfants et ses petits-enfants séparés en races ennemies, vouées à des guerres sacrilèges; mais qui l'en eût blâmé? N'était-ce pas naturel? N'était-ce pas humain? Edel, d'ailleurs, avait été si tendre, si filialement dévouée; Haffner s'était montré si brave homme en sa fausse situation, qu'il n'avait pu leur tenir longtemps rigueur; et comment, lui, le grand-père, eût-il repoussé les caresses de ce petit Heinrich qui n'en pouvait mais, vraiment!... Il avait aussi pensé à Anselme, Strasbourgeois dans les moelles, qu'il n'eût pu dépayser sans remords, car c'eût été le tuer. Tout cela lui criait impérieusement :

— Reste!...

Et le bien à faire, les charités à répandre, les peines à consoler, les ruines à relever!... Oui, le cœur crevé, il se reconnaissait des devoirs à remplir. Et ces devoirs, seuls des Alsaciens s'en acquitteraient. S'en aller, c'était abandonner la revanche, avancer les progrès de la colonisation allemande; c'était livrer deux fois Strasbourg.

Et il cria sa foi, il dit combien il se sentait Français; et c'est parce qu'il était Français et voulait le rester à jamais, qu'il acceptait cette tâche pénible, se vouait à ce rôle ingrat. Mais le pays entier, un jour, en saurait gré à ses enfants d'Alsace.

— Ah! dit Ansberque, que vos illusions me font de mal!... Vous croyez vous dévouer, je le vois; et vous attendez comme récompense... Dieu veuille que je me trompe; mais je me demande avec terreur si notre France — qu'elle me pardonne de la blasphémer! — saura remplir votre espoir : je ne crois ni à sa

légèreté de cœur ni à son oubli, mais une loi fatale et trop humaine veut que l'on se détourne de ce qui vous rappelle une humiliation et une amertume. Ah! si elle pouvait!... comme elle vous reprendait sur son cœur! Mais elle ne le peut pas, elle ne le pourra avant longtemps; dès lors, je crains que votre souvenir si cher, si profond soit-il, l'opprime parfois comme un regret stérile, ou un remords!...

Germath se révolta :

— Non! Ansberque! Non, je ne le crois pas! C'est vous qui calomniez ce noble pays auquel vous retournez. Non, non, dans tous les cœurs français, éternellement, l'Alsace et la Lorraine vivront!

Ansberque dit :

— Oui, oui! Il se peut que mes paroles aient dépassé ma conviction; pardonnez-moi, tout cela est si cruel!... Nous voir, tous deux de braves gens, comprendre notre devoir d'une façon radicalement contraire! S'il ne s'agissait que de nous! mais ces enfants, ces pauvres enfants...

Germath revint au calme et dit :

— Prononcez donc, puisqu'il le faut.

— Prononcez vous-même!

— Je ne le puis; je ne me reconnais pas le droit de forcer la conscience, la volonté de ces êtres qui s'aiment. Ils nous écoutent, qu'ils décident!

— Soit, dit Ansberque.

Alors les pères se retournèrent vers Lise et André :

— Mon fils, dit Germath, tu sais combien ta mère et moi te chérissons. Tu sais pourquoi nous resterons à Strasbourg. Ce qu'il en coûte à ta mère, à moi, tu le sais aussi, mais nous estimons que c'est le devoir.

— Ma Lise, dit Ansberque, tu connais mes principes; tu sais que je les défendrais de ma vie et de mon sang. Nous allons partir pour la France : nous estimons que là est le devoir.

Lise et André s'étaient dressés, blancs comme des linges, chancelants; ils sentaient s'écrouler leur bon-

heur, leur avenir, mourir leur jeunesse; leur cœur s'arrêtait, c'était une minute pire que toute agonie. Les pères eurent pitié :

— Lise, tu es libre.

— Tu es libre, André.

— Tu peux choisir entre tes vieux parents et ton fiancé, dit Ansberque. Il a été dit : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton mari. » Si tu crois pouvoir faire ton bonheur en Alsace, loin de nous et chez l'ennemi, va où ton cœur te pousse. Seulement, réfléchis; après, ce sera l'irréparable.

Germath prit les mains de son fils, et, la voix étranglée :

— Je t'ai dit, mon enfant, que nous ferions tout pour que tu sois heureux. Tu peux donc nous dire adieu et partir pour la France. Tu retrouveras une nouvelle famille, une fiancée digne de toi, et nous prierons Dieu pour ton bonheur.

On entendait les sanglots étouffés des mères. Alors Lise, les yeux brûlants, dit à André :

— Je vous aime plus que tout au monde, mais je ne puis vivre qu'en France avec les miens. C'est plus fort que moi : ma conscience le veut.

André répondit :

— Je vous aime, Lise, depuis le jour où j'ai eu une lueur de raison; j'étais enfant encore, et vous étiez déjà pour moi le souffle de la vie; mais je ne puis abandonner l'Alsace et mon père et ma mère. Je ne serais pas digne de vous si je devais me mésestimer : le devoir parle.

Elle le regarda, transfigurée d'une beauté qui venait du rayonnement de l'âme, et lui dit :

— Adieu, André. Je vous rends votre parole.

— Adieu, Lise. Vous êtes libre.

Et à travers le sacrifice sans égal qu'ils faisaient tous deux en s'immolant à la fatalité souveraine du devoir, frémit, en cette banale chambre d'hôtel, l'immense frisson désolé de la mutilation d'un peuple, toutes les dou-

leurs de la race qu'ils incarnaient, — Alsaciens de France, Alsaciens d'Alsace, Alsaciens toujours et quand même; — et dans la crucifiante, l'interminable étreinte qui les lia une dernière fois, visage contre visage et poitrine contre poitrine, se tendit l'horrible déchirement des provinces désolées et de la mère-patrie vaincue.

AU SIÈGE DE PARIS

LA RANÇON

(30 octobre 1870)

Dans le matin fouetté de pluie et de rafales, au milieu de la plaine grasse de boue, un bataillon du 128e de marche, venu de Saint-Denis, s'avançait péniblement vers la Courneuve. En tête, bien avant, un vieux colonel éperonnait son cheval maigre. A demi-encolure, un sous-lieutenant imberbe retenait son alezane qui tressaillait, nerveuse, au ronflement du canon.

Ces deux hommes étaient, l'un le colonel de Clémont, rappelé au service depuis la guerre et faisant fonctions de général de brigade; l'autre, Robert de Clémont, officier d'ordonnance. Le père et le fils.

Le vieux était très vieux, le jeune presque enfant. L'un était un vétéran du second Empire, l'autre un cadet de la jeune République. Le père avait porté quarante ans le harnais militaire qui, après cinq ans de retraite, maintenait encore ferme son grand corps usé; il avait gagné sept croix et médailles, autant que de blessures, fait treize campagnes. Le fils, quelques mois auparavant, achevait sa rhétorique sur les bancs du Prytanée de la Flèche. Engagé cavalier le jour de la déclaration de guerre, galonné de laine à Châlons, d'argent à Beaumont, porte-fanion de Ducrot, prisonnier à Sedan, il s'était, comme son chef, évadé à tous risques, préférant la mort à la captivité. Son père, en le revoyant, l'avait étreint avec une joie farouche. Des quatre enfants que sa femme, aujourd'hui morte, lui avait donnés : Henri tué au Mexique, Pierre blessé à Wissembourg, Paul enfermé dans Metz, — Robert, son Benjamin, était

le seul qui lui restât bien vivant, bien à lui. Il avait dit :

— Je te garde. Nous irons ensemble à l'ennemi.

Ils y allaient.

Ils y allaient du même pas, du même cœur, vouant à la Patrie mutilée et saignante le sacrifice de leur vie; le père, une résignation grave sur le visage; le fils, les yeux fiers d'enthousiasme, tous deux pâles d'une émotion très noble.

Heure tragique! Les deux armées de l'Empire dissoutes, l'une écrasée à Sedan, l'autre affamée à Metz et livrée à cette heure, affirmait le journal *le Combat,* par la trahison de Bazaine; l'Alsace, la Lorraine devenues gouvernements prussiens; l'invasion dévastant les provinces et saccageant les villes, Laon rendu, Toul rendu Strasbourg rendu, Châteaudun en cendres, Belfort bloqué, Montmédy, Thionville, Verdun, Bitche bombardés; Gambetta à Tours, le Centre et l'Ouest organisant la défense nationale; une armée sur la Loire — mais avec quels cadres, quels soldats, quels canons? — Paris enfin, roi du monde, Paris depuis six semaines investi, séparé de la France comme de l'Europe; cette ville énorme devenue un camp retranché de deux millions d'hommes, toujours en fièvre, en rumeurs, en tumulte, passant du découragement morne aux espérances les plus folles, ne voyant qu'espions, croyant tout perdu après Châtillon et tout sauvé après Villejuif; les clubs, les ballons, la garde nationale; Ledru-Rollin prêchant la Commune; Flourens et les bataillons de Belleville; Trochu discourant bien, agissant peu, le gouvernement débordé, nul plan de guerre, des sorties qui finissaient toujours par des rentrées; la faim bientôt, déjà les stationnements en longues files des femmes aux grilles des boucheries, et l'attente du bombardement d'heure en heure, — quel cauchemar!

Mais le vieux et le jeune Clémont avaient foi dans la vertu de la race et la vitalité du pays. Pouvaient-ils en douter quand du sol des ancêtres se levaient tant

d'obscurs dévouements et d'humbles bonnes volontés? Des quatre coins des provinces, du fond de la campagne et des villes, les engagés volontaires affluaient. Pêle-mêle étrange où des vieillards coudoyaient des adolescents, toutes les classes de la société confondues, les plus grands noms de France à côté des plus petits, le paysan et le châtelain, le fonctionnaire et l'ouvrier; une fusion de tous les caractères, de toutes les convictions, dans un unique élan de patriotisme; l'athée marchant du même pas que le dévot le plus fervent; les voyous de Montmartre et les zouaves pontificaux de Charette; royalistes, républicains, impérialistes, des d'Orléans simples soldats et un colonel Bonaparte; chacun servant selon sa profession, ou bien tout à rebours; des Français accourus des colonies les plus lointaines, un fourmillement d'étrangers, les vareuses du Polonais Lipowski et les chemises rouges de Bordone! Etonnant tohu-bohu d'héroïque, de pittoresque, parfois d'absurde : une femme était commandant dans l'armée de Garibaldi; un prêtre, soutane retroussée et galons au chapeau, y conduisait un corps libre; ailleurs c'était Bombonnel, tueur de panthères, avec ses francs-tireurs à l'affût. Des inventeurs, des fournisseurs de toutes sortes; les plus fiers exemples d'abnégation avec les pires défaillances; un bouillonnement de tous les cœurs, une fièvre de tous les cerveaux; espèce d'immense tourmente précipitant et mélangeant dans son creuset terrible les énergies du bien et du mal, les mille instincts déchaînés de l'âme humaine!

Cette chose touchante : le père doublé du fils, le vieux colonel de Clémont avec ses moustaches grises ayant pour second ce gamin, sa vivante image, personne ne s'en étonnait.

Eux moins que d'autres. En pareil temps, les pensées vont vite; elles se plient à tout. Ce qui la veille eût surpris, semblait naturel aujourd'hui. Les yeux, à force d'imprévu, se blasaient; l'âme aussi. Pourtant, que de chemin parcouru, que d'événements et de secousses!

Tous deux, diversement, remontaient la pente brusque de leurs souvenirs. L'ancien comparait, dans l'amertume et la souffrance de sa foi militaire, les gloires du passé, l'humiliation du présent. Trophées de Crimée, d'Italie, la verdure fraîche des arcs de triomphe et les acclamations des boulevards en délire! Ah! ces fastes du second Empire, dorés du soleil de l'autre! Par quelle fatalité s'effondraient-ils à leur tour, dans l'horreur noire de la défaite et de l'invasion?... A coups machinaux de talon contre les flancs creux de son cheval, il avançait, remâchant ses inquiétudes de vieux soldat et ses préoccupations de chef, peut-être aussi l'inconscient regret de sa paisible retraite bouleversée.

Le jeune, lui, heureux de vivre, amusé par l'incertain et le nouveau de ces journées trop pleines, n'avait en arrière qu'évocation de bals et de chasses, éclair joyeux des vacances entre ses dernières années d'école Un doux et souriant visage féminin traversait sa rêverie, — les yeux bleus, les cheveux de soie de son amie Claire, à laquelle il serait fiancé dans six mois. L'avenir, il le voyait lumineux par delà la misère de l'heure actuelle. Il l'emplissait de sa confiance naïve et de son ardent désir de gloire.

Botte à botte et si loin l'un de l'autre, aux deux bouts de leurs pensées séparées par l'abîme des ans, ils communiaient dans une seule exaltation, la gravité précaire de l'instant. Des troupes françaises étaient en train de se battre; leur brigade, leur régiment étaient engagés; on les appelait à la rescousse, on avait besoin d'eux. Aussi, dévorés d'impatience et d'anxiété, pressaient-ils leurs chevaux. La pluie perlait aux grosses moustaches blanches du colonel, la boue sautait jusqu'aux genoux du sous-lieutenant; ils ne se regardaient ni ne se parlaient; ils se hâtaient du fond de leur âme dans la direction du Bourget, où ils allaient renforcer le gros du 128e et relever la mobile en pleine désertion! — du Bourget surpris l'avant-veille par nos francs-tireurs sur l'ordre du général de Bellemare, du

Bourget qui depuis hier, sans artillerie, sans soutien, résistait aux attaques prussiennes, du Bourget, où l'on se tuait à cette minute !

Le canon redoublait. Des pans de fumée barraient l'horizon. L'âcre odeur en venait par bouffées mêlées au relent de mort de l'automne, des champs et des taillis jaunis, à la désolation de ce paysage de ruines, sillonné de maraudeurs, taché d'essaims noirs et rouges de troupes; çà et là un galop d'estafettes, à droite un groupe de fusiliers marins courant au pas gymnastique, et, sur le tout, un grand ciel roulant des nuages sombres et des vols de corbeaux.

De temps à autre, le colonel se tournait vers sa lente colonne, dont l'éloignement s'accroissait. Soucieux, il voyait s'allonger les distances entre les compagnies, s'espacer les traînards.

— Robert, dit-il, tâche de les ramasser et d'activer la marche.

Il s'arrêta pour attendre les premiers pelotons, tandis que le jeune homme se lançait comme un chien de garde sur les flancs du troupeau. Mais, malgré ses injonctions brèves, les rangs ne se resserraient pas, aucun fantassin ne se pressa.

Le colonel leva la tête vers les plateaux couronnés des forts silencieux, et soupira. Les régiments qu'on lui avait confiés, sans cohésion, prompts à se démoraliser, étaient son perpétuel tourment. Impossible de prévoir s'ils seraient braves ou lâches; cela dépendait du jour, de l'humeur. Comment inspirer confiance à ces hommes qui jugeaient tous les vieux généraux incapables ou traîtres? Tout à l'heure, des gardes nationaux bien gras et emmitouflés, qui campaient oisifs, l'avaient dévisagé d'un air narquois. Des mobiles avaient ricané derrière son dos. Partout l'indiscipline. C'était triste.

Enfin la première compagnie arrivait à sa hauteur. Elle défila : visages blêmes, expressions mornes; beaucoup détournaient les yeux.

— Voyons, les garçons, un peu de nerf ! Ça chauffe ! On n'attend que nous pour tremper la soupe !

Ils ne le savaient que trop, que ça chauffait. Et, ma foi, on ferait mieux de ne pas les attendre : pas envie de se faire casser la tête. Quant à la soupe, une bonne blague : comme, si depuis quarante-huit heures, tout le monde au Bourget ne se serrait pas le ventre ! Voilà ce que répondaient les fronts rembrunis, les regards de reproche.

A ce moment un officier arrivait, bride abattue : Jacqmin, l'aide de camp. Il rendit compte.

Le Bourget, crénelé, barricadé, défendu mur par mur et maison par maison, tenait encore, sous la canonnade des batteries de Pont-Iblon et du Blanc-Mesnil, l'attaque en trois colonnes des grenadiers, tirailleurs et uhlans de la Garde prussienne.

— Le 128e ? demanda le colonel.

— Les sept compagnies du commandant Brasseur gardent le nord du village, entre l'église et le cimetière, et défendent la barricade de la route du Pont-Iblon ; les huit autres sont, partie en réserve dans la verrerie, partie en soutien de batterie, derrière le chemin de fer de Soissons. Mais l'ennemi gagne.

— Vous entendez, les braves ! cria le colonel. Nos camarades du 128e sont au feu. Hardi, mes amis. Pas accélére !

Et baissant la voix :

— Amenez-les vivement, Jacqmin ! Je pique de l'avant. Viens, Robert !

Il partit au galop, suivi du sous-lieutenant furieux de n'avoir pu secouer l'inertie des soldats. Robert avait sur le cœur l'épithète de « blanc-bec », murmurée au passage par un capitaine qu'il venait d'interpeller. Sa jolie figure en restait bouleversée, et la colère le rendait injuste.

« Quels hommes ! » se répétait-il. Et il déplorait de ne pouvoir les mater à coups de salle de police, les bourrer du plat de son sabre. Il n'était pas, comme son

père, résigné à l'inévitable; il rêvait des moyens sans réplique : la cour martiale, l'obéissance ou la mort. Il lui semblait que la défaillance du soldat entache l'honneur du chef; avec la naïveté de la jeunesse, il ne consentait à conduire les troupes qu'à la victoire. Il revoyait dans un haut-le-cœur, — ce n'était pas un amer pressentiment, au moins? — la récente débâcle de Châtillon, cette ruée à la porte de Montrouge d'une cohue de tous les uniformes, fantassins sans armes, chevaux sans maîtres, des zouaves ivres qui battaient les murs, les cris des blessés, les jurons de conducteurs de prolonges au milieu du grondement furieux de la foule.

Quant au père, il ne songeait qu'au Bourget, à ses compagnies du 128e engagées, au brave commandant Brasseur. Il se représentait le long village en bordure de la route de Lille, sur les rives de la Mollette, avec ses épais bâtiments, ses enclos, ses jardins, son église, son cimetière, la verrerie, la gare, l'usine à gaz, tous ces murs, toutes ces pierres dont chacun formait abri, défense. Mais il eût fallu de l'artillerie, des renforts. A Bellemare réclamant des canons, on avait répondu : « Tant pis. Débrouillez-vous! — Trop en flèche, le Bourget, d'aucune importance stratégique, déclarait Trochu. — Conquête inutile, » ajoutait Ducrot. Et si l'on n'avait pas évacué le village, c'était par crainte de l'opinion publique, enivrée du succès, et que la retraite eût exaspérée.

Les balles sifflaient. Un obus s'enfonça dans la terre mouillée. A toute allure ils croisèrent, vision confuse des deux côtés de la route, des frères de la Doctrine chrétienne ramenant des blessés, une voiture d'ambulance sous un hangar, des fantassins aplatis derrière un talus; enfin, dans le tumulte du combat, à travers des voiles de fumée, la Courneuve apparut, avec un bataillon de ligne, un autre en avant sur la gauche, et vers Drancy des masses en désordre, soutenant d'un crépitement de fusillade quatre pièces qui tonnaient.

Là, le colonel de Clémont s'informait, donnait des ordres; il allait courir au Bourget quand, devant eux, des lignes de tirailleurs fléchirent, des essaims de moblots détalèrent, le feu de la batterie se ralentit, cessa On entendit au loin des hourras rauques... des galops d'attelages : les canons s'éloignaient dans un éparpillement de soldats.

Les visages des officiers qui entouraient le colonel trahirent une vive anxiété. Sur son ordre, deux compagnies du 135e se déployèrent pour recueillir les paquets d'hommes débandés. Mais, maintenant, du Bourget refluait un désarroi compact, précipité; des chapelets de fuyards s'égrenaient dans la plaine. Alors la grosse voix des forts s'éleva, et de Noisy, de Romainville, d'Aubervilliers, une canonnade à toute volée tomba en pluie d'obus sur le village, écrasant pêle-mêle Prussiens et Français.

Le vieux Clémont regarda son fils avec tristesse; celui-ci, haussé sur ses étriers, cherchait à reconnaître, au numéro de l'uniforme, des fantassins qui bousculaient un convoi de charrettes, pour aller plus vite. Un cri lui échappa :

— Oh! des hommes du 128e!...

Il leur courut sus, les somma de s'arrêter; sans répondre, ils s'écoulaient d'un air égaré; un gradé se glissa sous une voiture, d'autres haussaient les épaules; un adjudant, l'air désolé, répondit enfin au colonel... — « On ne pouvait tenir, la Garde prussienne cernait le village, tout flambait entre l'usine et la bergerie... »

Il n'acheva pas; le flot le prit, le roula, l'emporta. Les deux Clémont durent se jeter à travers champs pour n'être pas renversés. Les larmes aux yeux, ils regardaient, impuissants.

Un quart d'heure après, le colonel, — l'épaulette arrachée d'un éclat d'obus, son cheval blessé, — atteignait une masure derrière laquelle une voix le héla. Il reconnut le général qui commandait la défense, en l'absence de Bellemare conférant à Paris avec le gou-

vernement. La situation empirait. Rien n'avait pu briser l'attaque concentrique de l'ennemi : sa colonne du centre avait enlevé la barricade de la route de Pont-Iblon; le colonel allemand tué, le vieux général de Budritzki, se saisissant du drapeau du régiment Reine-Élisabeth, avait payé d'exemple en s'exposant le premier. Débordé au nord et à l'ouest, le Bourget ne se défendait plus qu'à l'est et au sud; les pionniers faisaient brèche partout; on se fusillait de rue en rue, de chambre en chambre. Les troupes du chemin de fer, presque tous les mobiles, les réserves du 128e avaient lâché pied. Seules les sept compagnies du 128e, commandant Brasseur, admirables celles-là, luttaient encore; reculant pied à pied, avec quelques poignées de mobiles et francs-tireurs de la presse dirigés par le commandant Baroche, elles prolongeaient une résistance acharnée, de minute en minute décimées, hachées, détruites. Il fallait des renforts. Où en prendre?

Le colonel de Clémont releva la tête avec une satisfaction douloureuse. Son régiment ne serait pas déshonoré, puisque le tiers du 128e de marche se faisait tuer de la sorte, balançant la défaillance du reste. D'ailleurs, il amenait des compagnies fraîches.

— J'ai un bataillon, dit-il.

— Où est-il?

— A la Courneuve.

Sur ce mot, un obus tomba près de la masure. Il y avait là trois soldats et un cheval. L'obus éclata; on vit le cheval se cabrer et s'abattre, un soldat courir en boitant et tomber; les deux autres gisaient à plat, la cervelle répandue.

Le colonel détourna les yeux et contempla Robert, qui était devenu blanc; il le contempla avec une fixité navrée, un déchirement de sacrifice : se séparer de lui à un tel moment coûtait affreusement à son devoir. Il se raidit pourtant et d'une voix de commandement :

— Lieutenant, courez chercher le bataillon. Vous le ramènerez au pas de charge.

Il ajouta :

— Va, mon enfant.

Robert emportait son regard, l'indicible expression de ce regard qui lui criait courage et bonne chance; et toute sa tendresse, son respect pour son père le prenaient aux moelles, d'une émotion brûlante. Cher père, il serait fier de lui! Il se vit enlevant les dernières réserves, galvanisant les courages, réchauffant les cœurs, lançant ces centaines d'hommes, tambour battant, clairon sonnant, à la délivrance des débris du régiment cramponné aux décombres du Bourget en flammes. Dans son enthousiasme, il ne s'apercevait pas qu'on fuyait autour de lui; c'est machinalement qu'il évitait les heurts, tournait les obstacles, voyait tomber et gémir des blessés. L'horrible odeur de suie, de bois et de chair carbonisés, le sang qui tachait les visages, les murs, faisait flaque sur la route, ne l'écœuraient pas, le grisaient au contraire d'une âpre ivresse.

— Le 128e! criait-il... Un air étonné, des silences, on ne savait pas. — Le 128e!... — Pourquoi faire? répondit une voix. Y a assez de viande! — Et un autre : — Le 128e? Il est loin, s'il court toujours!

Robert, comme si l'injure l'eût atteint au front, jeta à cet homme un regard furieux. S'il disait vrai!... Si le bataillon que son père et lui conduisaient tout à l'heure, englobé dans la panique... Mais non! avec un soulagement indicible, il reconnaissait Jacqmin, l'aide de camp.

— Le bataillon?

— Il est là.

Jacqmin étendit la main vers les bâtiments d'une usine, à une centaine de mètres. Il ajouta, en soufflant dans ses moustaches :

— Pas sans peine.

Robert coupait à travers champs, sautait haies et fossés.

— A moi! le 128e! cria-t-il d'une voix éclatante, pauvre voix perdue dans le vacarme.

Ce qu'il vit était étrange : un troupeau d'hommes pareils à des moutons, tassés, couchés, accroupis, formant bloc pour ne pas perdre un pouce d'abri, des visages verts, des yeux morts. D'autres, debout, causaient par groupes, d'un air fébrile. Plusieurs, éreintés, dormaient. Il répéta son appel, personne ne bougea.

— Allons, debout, debout, les fantassins! Capitaines, formez vos compagnies! Sergents-majors, entendez-vous? Ordre du colonel! Debout!

Des paupières clignèrent, des visages se tournèrent; quelques hommes se dressèrent en pied, puis se recouchèrent. Les officiers, les gradés les plus proches essayèrent de leur autorité, secouant ces aveugles et ces sourds. Paroles et menaces perdues.

Robert de Clémont, la rage au cœur, implora pourtant :

— Voyons, le 128e! Un peu de bonne volonté! Est-ce que vous laisserez massacrer les camarades? Un peu de cœur! Pour le drapeau, mes amis, pour la France!

Un tambour était assis, le coude sur sa caisse Il lui cria :

— Bats la marche!

L'homme élargit les bras, sa caisse était crevée.

Robert mit pied à terre, parla aux soldats, il trouva des mots ardents, des prières humbles, il leur fit honte; il les adjura au nom de la Patrie en danger : Oseraient-ils rentrer à Paris? On leur dirait : — « Vous avez donc abandonné vos frères? » Que leur demandait-il, de le suivre seulement, de faire diversion en arrière du village... « Nous les chasserons dans les reins, les Prussiens, nous les tuerons dans le dos! »

Tout ce qu'il put obtenir, tout ce que la force morale des officiers obtint, ce fut de mettre debout, d'aligner presque une compagnie. Là dut se borner leur effort désespéré. Déraciner ces hommes indécis, émus pourtant, de la terre gluante qui leur collait aux semelles, les arracher aux murs protecteurs de l'usine, les en-

traîner sur le terrain fauché de balles, impossible. Que leur parlait-on de gloire? Ils ne voyaient que la mort. Aller en avant? Ils ne souhaitaient que retraite, derrière les remparts et les forts.

Robert, désespéré, songeait à casser la tête à l'un d'eux, ce grand sec, à nez d'oiseau de proie, qui le regardait bien en face, ou à cet autre, voyou de ruisseau, qui sifflotait entre ses dents.

— Lâches ! cria-t-il, lâches !

Mais le bataillon se mit à rire, une huée couvrit ses paroles. Quelqu'un gouailla :

— As-tu fini ?

Robert crut qu'il allait devenir fou. L'exemple de Beaurepaire à Verdun se faisant sauter la cervelle le hanta. Il se remettait en selle, les menaçant du poing. Et les éperons au ventre de l'alezane, il se précipita vers le Bourget.

— Lâches ! Lâches ! répétait-il. Puis avec un amer sentiment de révolte : « Fini ! Ils ont raison ! C'est bien fini, fini de la gloire, fini de tout ! » Que dirait-il à son père ? Pourquoi n'avait-il pu remplir sa mission ? N'était-il pas responsable ? Et là-bas, les derniers soldats du commandant Brasseur, les derniers mobiles et francs-tireurs du commandant Baroche, cernés de partout, se faisaient tuer !

A cette pensée, dans les ténèbres où il se débattait, se leva l'aube, un jour d'évidence, un soleil de vérité. Oui ! mourir comme ceux-là, avec eux ! Effacer par une fin glorieuse l'opprobre de ses soldats, donner son sang, rançon de celui qu'ils n'avaient pas voulu verser, se livrer en expiation, racheter l'honneur ! Le doux visage de Claire, les yeux bleus de sa fiancée s'évanouissaient avec les souvenirs charmants de son enfance. Il n'y avait plus ni passé, ni avenir. Rien que l'inflexible rigueur de cette minute qu'il vivait, qu'il souffrait, l'intolérable douleur de la minute présente. Non, non, il n'irait pas dire à son père : « Je reviens seul. Ils n'ont pas voulu. » Non, il n'avouerait pas cette vilenie. Mais une voix

plus forte que son orgueil lui cria : « Ton devoir ! » Il avait une mission; remplie ou non, il en devait compte.

En sens inverse, il refit le calvaire qu'il avait parcouru avec tant de fièvre :

— Le colonel de Clémont ?... On ne savait pas. — Le colonel de Clémont ? — Tué, dit quelqu'un. — Blessé, dit un autre. Et un troisième : — Non, vivant, là-bas. .

Robert galopait à l'aventure, cherchant son père. Autour de lui, c'était le suprême tourbillon de la déroute; chevaux sans cavaliers, gens qui couraient; des blessés, des morts; il voyait vaguement des champs et des arbres dans la fumée, la pluie, la boue. Plus loin, des rougeurs d'incendie, hautes gerbes de flammes sous les nuages noirs.

Oui, c'était fini. Il eut conscience qu'il touchait à une heure suprême. Il n'y avait plus rien, plus de famille, plus de foi, plus d'espérance, plus d'armée ! Jamais il ne retrouverait son père. Derrière lui croulait sa jeunesse, comme un pont coupé. Devant lui s'ouvrait l'abîme, avec une lueur au fond. A demi fou, Robert galopait toujours. Instinctivement il s'en allait du côté de l'ennemi vers la fournaise, vers les maisons embrasées, vers le Bourget foudroyé maintenant d'obus français. Grenadiers, tirailleurs, uhlans de la garde prussienne entouraient le village d'un cercle de feu. Sabre au fourreau, revolver aux fontes, il avançait, le visage transfiguré. Il tendit toutes les forces de son être, s'offrit à la mort, il était si près qu'il distinguait les figures. On le visa, sa bête s'abattit; il se releva; d'autres fusils se braquaient sur lui. Alors, apaisé, joyeux presque, sa *vraie* mission remplie, il vit dans un éblouissement subit la fumée du coup et tomba, les mains en croix, face au ciel.

LE PIGEON DE COULMIERS

A tire-d'aile, au-dessus de la préfecture de Tours, six pigeons voyageurs avaient pris leur essor. Dans l'air vif, le ciel couleur de cendre, ils étaient montés droit; un moment leur groupe hésitant planait, puis du même élan, dispersés dans la direction commune, ils avaient piqué, points noirs, et disparu.

Ils emportaient, lié à la maîtresse plume de leur queue, un petit papier roulé, qui annonçait à Paris assiégé l'immense effort de la province, l'armée de la Loire victorieuse à Coulmiers, Orléans repris. Humble et magnifique message qui devait, au symbolique vaisseau de Lutèce, à la grande ville désespérée et morne, sembler d'aussi triomphal augure que jadis, aux passagers de l'Arche, le rameau vert de la colombe.

Très haut, dans la nuée brumeuse à travers laquelle les six pigeons venaient de se précipiter, un d'eux, le seul que le mystérieux destin guidât, d'un vol sûr, vers le but certain, un beau pigeon bleuté, à col roux, avançait d'un rapide et insensible mouvement, les ailes larges ouvertes. Parfois, il en battait doucement, et, changeant d'inclinaison, il repartait, ailes étendues, vertigineux, sur le plan nouveau de la route invisible. Ses petits yeux dardés sur les profondeurs grises, il s'en allait, grisé d'espace, ivre d'attente. Un inlassable instinct l'aimantait, une irrésistible force le poussait devant lui. Le tout-puissant amour l'emplissait d'une âme.

Il filait maintenant au-dessus de la Loire et des collines de Vouvray; le fleuve, tout en bas, sinuait comme un mince ruisseau, à travers le sable; et c'étaient les plaines sillonnées du fil des routes, les taches minus-

cules des noyers centenaires, le dessin des vignes, l'amas lointain des villages. Que lui importait tout cela? Un désir unique illuminait son obscure pensée. Il n'y avait de coin familier, il n'y avait d'azur et de soleil, que là-bas, là-bas, par derrière d'autres rivières et d'autres plaines; là-bas, au fond de l'horizon, à cette place où sur un océan de cheminées et de toits se dressait une tour octogonale, qu'entre mille il reconnaîtrait; il n'y avait de ciel, de patrie au monde que son cher colombier. Là étaient sa compagne, sa couvée, ses petits.

Et le pigeon bleuté rengorgeait son col roux. Sans un regard pour le pays qui fuyait au-dessous, il s'absorbait dans le doux et le confus ressouvenir. Il revoyait le plumage fin, le col rose et gris de sa femelle; un monotone et lent roucoulement chantait au fond de sa chair : il contemplait le nid plein des siens, les bestioles duveteuses autour desquelles il tournait naguère, dans un battement d'ailes...

Du coup, le cauchemar des derniers jours s'effaçait. Il oubliait tout. Pourtant, quelle quinzaine mouvementée! De quoi ahurir des cervelles plus solides. D'abord une main l'empoigne; il est enfermé avec deux de ses compagnons dans une étroite cage d'osier. On le séquestre, on l'emporte, et des cahots bizarres, des secousses qui l'épouvantent.

A partir de cet instant, il n'était plus qu'une pauvre chose, vivante et tiède, mais froissée, meurtrie, perdant conscience des êtres et des lieux qui l'entourent. C'est qu'on arrime la cage dans la nacelle. L'aéronaute et deux passagers achèvent de ranger les divers accessoires, les sacs de dépêches. Puis le sacramentel : « Lâchez tout! » et, au-dessus de Paris captif, le ballon s'élève, suivi des vœux ardents et des regards; il flotte, il s'éloigne, emportant vers la France la pensée de la capitale, et, serrés dans leur cage, les pigeons précieux, les chers messagers qui rapporteront bientôt la pensée de la nation.

Alors le périlleux voyage commence : qui sait où l'on abordera? Le vent souffle, le ballon dérive, au gré du courant. On franchit en ce moment les lignes prussiennes, à hauteur de Meudon. Des coups de feu crépitent, des balles sifflent... on est au-dessus de Chartres. Toujours des troupes allemandes. Cette ville, au confluent de plusieurs vallées, ce doit être Nogent-le-Rotrou. Le ballon baisse, on passe au-dessus d'un bois, heurtant les cimes les plus hautes. Du lest !... Et, d'un bond, on remonte, on descend encore. Une série de zigzags qui brisent le corps des passagers, étourdissent les pigeons secoués dans leur cage comme des noix dans un panier.

Enfin des paysans accourent, l'ancre vient de mordre solidement dans un pommier; maintenant, la cage oscille, balancée au poing. Encore des secousses, une trépidation continue et assourdissante. Un des aéronautes a pris le train, il faut porter les pigeons à destination, jusqu'à la préfecture de Tours, où on les centralise et d'où ils repartent. Et c'est, pour les animaux enfermés et moulus, une agitation et une rumeur confuse : le Mans, Château-du-Loir, Tours, enfin !

Là un répit, des heures de calme, de repos. On avait ouvert la cage, et le pigeon bleuté en était sorti, stupide. Il lui avait fallu quelque temps avant de se rendre compte de l'endroit. Il était dans une belle pièce, un salon dont on avait enlevé les meubles et grillagé les fenêtres. Contre un mur, un vaste perchoir couvert de pigeons comme lui, somnolents ou endormis, le bec sous l'aile. A terre, sur un moelleux tapis rouge, des bassins débordant d'eau claire. Vite, il s'était précipité, se baignant la tête, le col, les pattes, se mouillant le dos, où des gouttelettes coulaient. Puis il se séchait en se roulant sur le tapis, faisant une longue et minutieuse toilette, se curait les pattes, se lissait chaque plume. Alors, seulement, bien propre, il avait songé à manger, picoré le grain et la mie. Plusieurs jours avaient ainsi passé, dans le paisible silence de

la grande pièce, plusieurs jours où ils se racontaient l'un l'autre leur histoire, les péripéties de leur voyage, et puis, une nostalgie les gagnait, le rêve du colombier abandonné. Et, triste, il gonflait son col roux, il sentait frémir ses ailes bleues.

Enfin, une main l'avait saisi de nouveau. Que lui voulait-on encore? On lui attachait quelque chose à la queue, avec un fil de soie poissé. Allait-on l'emprisonner toujours dans sa geôle d'osier? Mais non, il respirait l'air vif, on le portait dehors. Cinq de ses compagnons étaient près de lui. La main s'ouvrait, il était libre!... Et aussitôt, enivré de l'instinct passionné du retour, il interrogeait une seconde l'horizon circulaire, puis, immanquablement, il avait piqué droit vers Paris distant, vers le colombier invisible...

Le petit papier qu'il emportait, roulé aux plumes de sa queue, il n'y songeait guère. Deux grandes nations aux prises, l'antique France envahie, et d'une part les provinces, la Province s'agitant dans un effort suprême, de l'autre, Paris, l'énorme ville assiégée, un des centres du monde, qu'est-ce que c'était que cela, pour un pigeon bleuté à col roux, un pigeon qui s'en revient au nid?

Que la jeune armée de la Loire, la première que le pays eût mise debout, depuis l'évanouissement des armées impériales, que ces soldats mal équipés, mal armés, mal instruits, eussent remporté, sur de vieilles troupes bavaroises, le premier succès de la guerre, qu'Orléans repris ils marchassent au secours de la capitale, lui s'en souciait bien! Qu'il apportât à l'angoisse mortelle de la grande cité, dans cet humble, ce fragile papier roulé, l'éclatant lever de soleil d'une victoire, l'azur prochain de la délivrance, cela n'existait point. Songe, billevesée, néant. Il n'avait que cette seule et profonde vision : sa femelle, ses petits. Moins qu'une vision, un aveugle élan de tout l'être, qui le faisait, à travers l'espace, se ruer au-dessus de ces haines, palpitant d'amour.

Il avait dépassé Blois, Mer, Orléans. Il volait depuis

une heure et demie ; il avait franchi sans les voir les cantonnements des corps d'armée de d'Aurelle et de Chanzy ; il atteignit Pithiviers.

Là, il dut s'abattre un moment, reprendre des forces ; posé sur le mur d'un jardin, il contemplait les arbres défeuillés et noirs, la neige qui couvrait les allées, et, au loin, les champs ; il était las, le souffle court, les plumes trempées. Au bout de quelques minutes, l'instinct le reprit, il s'éleva d'un vol oblique, regagna les hauteurs brumeuses. Il filait droit, et au-dessous de lui les vallons, la terre brune et boueuse, les bois confus se déroulaient. Il venait de laisser en arrière la petite ville de Malesherbes, il était si fatigué qu'il ne se sentait plus avancer, il lui semblait être immobile, et qu'en dessous, au contraire, le décor plat, l'étendue, se déplaçassent, tapis mouvant.

Enfin, enfin, ce furent les nappes sombres de la forêt de Fontainebleau, le ruban d'étain de la Seine, puis les toits de Melun, et des villages, des villages ! Il n'arriverait donc jamais ! Un abattement le glaçait, il était presque perclus d'épuisement et de froid. Mais la petite flamme intérieure, la promesse vague du colombier proche le soutenaient. Il volait toujours.

Brusquement, il pressentit, plus qu'il n'aperçut, une chose ténébreuse qui le guettait, un vol en cercle de faucon meurtrier. Il changea de direction, fit un long crochet. De nouveau, le terne ruban d'eau, la courbe fuyante de la Seine, et des maisons, et des maisons. Villeneuve-Saint-Georges parut ; en même temps, un fourmillement noir, des masses d'hommes qui serpentaient le long des routes, des amoncellements de voitures. Il traversait les lignes allemandes. Des coups de feu claquèrent. Il perçut vaguement des détonations lointaines, et, tout près, des sifflements singuliers. Soudain, un heurt brutal, une horrible sensation de douleur. Il tomba d'une cinquantaine de mètres, sous le choc de la balle. Il avait la patte gauche brisée. Mais, plus fort que la mort, l'indomptable instinct, le

tout-puissant amour était en lui. Le froid intense et la morsure renouvelée de l'air vif comprimèrent sa blessure, séchèrent le sang. Il volait toujours.

Maintenant, c'étaient des champs hérissés de maisons, la banlieue ruinée et déserte de la grande ville. Un opaque brouillard couvrait toutes choses. Ivre, éperdu, saignant, le pigeon volait droit vers le but, la tour octogonale invisible, la tour dressée rue de Grenelle, au-dessus du ministère des postes. Encore trois mille mètres, deux mille peut-être, et le colombier allait apparaître.

Mais, à bout de forces, il s'abattit ; il restait assommé, un instant, à l'angle d'un toit. Il voulut repartir, dut se poser encore à l'appui d'un balcon. D'en bas, une foule l'avait aperçu, levait vers lui des mains secourables, lui adressait des encouragements et des prières. Un messager ! Qu'apportait-il ?... Des nouvelles des absents, l'annonce d'une défaite, qui sait ? L'annonce d'une victoire, peut-être ?...

Et un murmure attendri montait de la foule, puis soudain un hourra joyeux, des bravos et des cris.

Tous, le cœur battant, regardaient s'enlever dans un suprême effort le pigeon bleuté à col roux, et à travers la brume incertaine, la douce bête blessée reprendre enfin, pour de bon cette fois, le chemin du colombier. Tous, sans se douter qu'ils saluaient l'annonciateur de la victoire, regardaient, émus, passer le bienvenu, le messager qui portait, sur ses ailes précaires, l'élan joyeux de la Patrie.

L'HOMME DE PAILLE

— Allons ! Mathieu, tiens-toi debout !

Et, d'un renfoncement amical, Pierre Kergris plaça contre le mur la dépouille dégingandée dont les entrailles crevaient, en tire-bouchons de paille, la peau du ventre en toile grise. Malade, très malade, Mathieu ! Son visage blême, où des taches de peinture rouge et noire marquaient la bouche et les yeux, ses joues traversées par une balle faisaient pitié. Un moment, calé sous la bourrade de la rude main noueuse, il resta debout, roide, le long du mur, puis d'un coup, perdant l'équilibre, il bascula, et, n'eût été le secours à point nommé d'un second matelot, qui le happa dans sa chute, il eût été s'aplatir sur la boue durcie, dispersant ainsi son reste de vie falote.

— Ben quoi ! ben quoi ! ma vieille, ricana le sauveur, on refuserait le service ? A des amis qui viennent te faire un brin de toilette ! C'est pas gentil, Mathieu.

— Non, mais regarde-moi ça, Le Hurec ! dit Kergris. Faut-il qu'il ait la vie dure ! Une balle dans la tête, deux dans la poitrine, trois dans l'estomac ! Crois-tu qu'ils visent bien, ces gueux de Prussiens ! Ah ! ah ! ah !... Avec eux, pas de plomb perdu !

— Ah ! ah ! ah !

Un bon gros rire secouait ces deux hommes, plissait leurs figures hâlées ; tout riait en eux, leurs corps trapus, leurs mains calleuses ; et leurs dents jaunes de tabac riaient aussi, dans leurs bouches fendues ; et aussi leurs petits yeux finauds, étonnamment vifs, ces yeux du marin emplis de candeur puérile, où la contemplation du ciel et de la mer met un peu du clair

infini de l'espace. Des camarades arrivaient, venant grossir le groupe, d'où partaient des plaisanteries salées, des interjections cordiales à l'adresse du pauvre Mathieu, joujou de ces grands enfants : les cent matelots du Moulin-Saquet.

Terminée en hâte, lorsque à la fin du mois de septembre elle eut été reprise à l'ennemi, la redoute du Moulin-Saquet couvrait, avec celle des Hautes-Bruyères, le plateau de Villejuif, en avant des forts de Bicêtre et d'Ivry. A côté de ces puissantes masses, pareilles à de lourds cuirassés de haut bord, la redoute était tout au plus goélette à l'ancre, un frêle esquif d'avancée. De là, ayant à sa gauche la vallée de la Seine, à sa droite, celle de la Bièvre, on découvrait les dernières maisons de Choisy, les villages de Thiais, de Chevilly, de l'Hay On était en retour immédiatement exposé à leurs feux, car dans ces riants, ces jolis endroits de banlieue, autant de retranchements allemands, garnis d'infanterie à l'affût.

Même, en plein milieu du plateau, à un kilomètre à peine de la redoute, en face du Moulin-Saquet, le moulin d'Argent-Blanc abritait les premiers avant-postes. Un épaulement allait jusqu'à la Plâtrière, et derrière, bien à l'abri, les casques à pointe d'un côté battaient la plaine, de l'autre plongeaient sur la vallée dominant Vitry. Pas une minute tranquille ! Quand les forts taisaient leur grosse voix, une fusillade continuait, incessante. Les tirailleurs se guettaient d'un moulin à l'autre.

On était à la mi-novembre. La bienheureuse nouvelle de Coulmiers, officielle depuis le 14, venait de se répandre dans l'immense ville bloquée. A tous, la reprise d'Orléans semblait le présage de la délivrance de Paris. On ne voyait, sur le rempart et dans les forts, que visages illuminés. Et c'est pourquoi, ce matin-là, un vertige d'espérance égayait encore, autour de Mathieu, la bonne humeur habituelle, l'héroïque simplicité quotidienne des marins.

Deux officiers et cent hommes composaient tout l'équipage. On vivait, dans ces remparts de terre, comme sur un navire. Un roulement monotone et régulier asservissait chacun à l'exacte discipline; il y avait trois factions, trois *quarts ;* le premier était chargé de l'exécution militaire du service : la surveillance, les factions, le maniement des pièces; le second s'employait aux besognes de l'intérieur, aux corvées diverses; le troisième enfin se reposait. Et ainsi de suite, les quarts se relayant, sans un malentendu, sans un heurt.

Merveilleuses traditions de la marine ! Union puissante des officiers et des hommes, dans l'observance silencieuse des règles! Ici, plus qu'ailleurs, pesait le joug de l'obéissance passive, et là, moins qu'ailleurs, il semblait pesant, étant de part et d'autre accepté pleinement, comme une nécessité vitale. A cette belle qualité de confiance aveugle dans le chef, les marins joignaient encore une vertu précieuse : l'affection réciproque, née de leur vie d'abnégation partagée, des heures de souffrance et de joie communes. L'étroit rapprochement du pont, d'une âme à l'autre, s'établit.

Au Moulin-Saquet, comme dans tous les forts confiés à leur garde, les mathurins avaient appliqué le franc usage de leurs habitudes invétérées. Peuple spécial, avec ses mœurs, ses coutumes, ses lois, où chaque équipage formait une parenté distincte. Si près de ce Paris tentant, ils avaient vite pris leur parti d'en être comme à mille lieues. Ils étaient embarqués pour un immobile voyage au long cours. Eh bien, quoi? On ne descendrait pas à terre, voilà tout! Il y avait de la besogne aux bastingages. Et, dans leur langue familière, chaque chose se transformait; l'embrasure devenait sabord; la chambre, les magasins, soutes et cambuse. Ils poursuivaient, courageusement, naïvement, gaiement, leur existence périlleuse et calme.

— Dis donc, Kergris, m'est avis que v'la le citoyen remis à neuf!

Se reculant pour mieux juger de l'effet, Le Hurec admirait son ouvrage. Mathieu exhibait un ventre lisse et rebondi, des joues nettes. De la paille sèche, sous la toile recousue, redonnait de la consistance à la peau tendue. A vrai dire, le citoyen manquait de jambes. Mathieu se bornait à une tête ronde et à un corps oblong, empalés sur un manche à balai, en guise de colonne vertébrale. Cette constitution plutôt singulière lui conférait une sorte de vie à demi humaine, à demi fantômale, imparfaite à coup sûr pour le courant de l'existence, mais plus que suffisante au rôle particulier qu'il jouait.

Chaque matin, attifé par le *quart* qui n'était de service ni aux remparts ni à l'intérieur, Mathieu, revêtu d'une mauvaise vareuse, était solennellement porté à son poste, contre un des épaulements du côté de l'est, vers la Plâtrière. Solidement accoté, le pieu qui lui servait de jambes enfoncé en terre, les épaules dépassant la crête du parapet, Mathieu de sa ronde figure blême contemplait l'horizon, avec une sérénité imperturbable. Un vieux chapeau de toile cirée, un large col bleu clair complétaient l'accoutrement, lui donnaient de loin la ressemblance d'un matelot, d'une vigilante sentinelle au guet.

Au bout de quelques instants, les Allemands de la Plâtrière s'apercevaient de la présence audacieuse. Alors, acharnés, furieux : — « Comment, il ne bougeait pas, cet animal! Insolent! Attends un peu. » — Les coups commençaient à pleuvoir... Et la fière contenance de Mathieu, son impassibilité sous le feu causaient par toute la redoute une joie blagueuse, une véritable allégresse où chacun mettait, avec l'héroïque oubli du danger pour soi-même, une jolie raillerie, bien française.

— Cette fois, déclara Le Hurec, Mathieu, si tu n'es pas content, t'es difficile!

— On ne le reconnaît plus, dit Kergris.

Et, de fait, du bizarre cadavre qu'hier, pour la tren-

tième fois, avaient abattu les balles ennemies, un nouveau Mathieu, jeune, noble et souriant, était ressuscité. Un peu de peinture rouge avait ravivé les lèvres, desquelles sortait une pipe en merisier, toute neuve, don de Kergris. Une moustache en crin s'ébouriffait au-dessus. Pas de nez, mais une ligne noire, humide de goudron, qui le jouait fort bien, à quelques mètres. En revanche, deux billes de loto écarquillaient sous un front bas leurs yeux énormes. Le chapeau de toile cirée verni à neuf, un col propre, la vareuse brossée et boutonnée — (Le Hurec avait patiemment reprisé, avec du fil poissé, les trous glorieux des balles), — et l'homme de paille, vivant vraiment, de par la fantaisie gamine de ses parrains, d'une vie émouvante et surnaturelle, l'homme de paille, joyeux et requinqué, n'attendait plus qu'un signe, pour aller affronter encore une fois la mort.

Soudain, de brefs coups de sifflet retentirent. Le Hurec, Kergris, tous dressèrent l'oreille. De nouveau, le signal connu, et aussitôt le cercle de se rompre, tous de se disperser au pas gymnastique. Le branle-bas de combat ! Inerte et résigné, Mathieu, seul, demeura immobile, oublié, debout contre son mur.

Simple alerte, comme il s'en pratiquait souvent, pour maintenir l'équipage en éveil, ou branle-bas pour de bon ? on ne savait... Allons, ce devait être sérieux ! La fusillade s'allumait, sur la ligne des avant-postes ennemis. La grosse voix des forts s'élevait, Bicêtre, Ivry, Montrouge se mettaient à gronder

Alors Mathieu, s'il eût pu voir, eût vu revenir à lui, en courant, ses deux amis, Le Hurec et Kergris, qui l'empoignaient chacun par une hanche. Mathieu, s'il eût perçu des sensations humaines, se fût senti emporté, secoué aux brusques tressauts de la course. Mais les trois matelots s'arrêtaient net. Le Hurec et Kergris étaient arrivés à leur poste de combat.

Oui, décidément, c'était pour de bon ! On distinguait une forte colonne allemande allongeant au loin son

serpent noir, un interminable convoi de caissons. De l'artillerie et de la cavalerie se dirigeaient vers Orly, par delà Thiais. Et tout près, débouchant de leurs avant-postes, les tirailleurs ennemis se montrent.

Posément, Le Hurec et Kergris, agenouillés, abaissent leurs chassepots. Ils visent, tirent et rechargent. Le tout à gestes lents et mesurés, comme à l'exercice. Ils sont abrités par l'épais épaulement, lâchent leur coup, invisibles. Entre eux, Mathieu s'érige, vigie silencieuse et raide. Le chapeau de toile cirée, la ronde figure fantastique, le large col bleu dépassent. Les billes de loto, dédaigneuses, contemplent le ciel brumeux, la plaine grise, et, dans l'air froid, les petits éclairs rouges des feux.

Un éclatement sec, comme du bois qui se brise, des balles qui bruissent à travers la paille du mannequin et sifflent au delà, et, tout d'une pièce, Mathieu s'abat, la colonne vertébrale cassée. Son chapeau est à trois mètres; ses boyaux prennent l'air; ses yeux lui sont sortis de la tête.

— Pst! Kergris! Kergris! appelle Le Hurec... Mathieu est mort!...

— Laisse donc! dit Kergris, il en a vu bien d'autres! Mathieu est mort! Vive Mathieu!

VERS L'ABIME

Dans les ténèbres d'une vaste cour, au milieu d'un cercle de formes noires, qu'éclairaient le balancement d'un falot ou les grosses lanternes à réflecteur des locomotives, une monstrueuse chose blanche palpitait. On eût dit un oiseau géant pris au filet, une bête ailée que la rafale soulevait d'un élan convulsif; on entendait comme un froissement d'ailes énormes, et ce qui se débattait à l'entrave des cordes craquantes, ce qui se couchait d'un seul côté pour fuir et se rejetait vers l'espace, c'était un des grands messagers de nuit que Paris investi depuis bientôt quatre mois, bombardé depuis quinze jours, Paris amaigri de faim, perclus de froid, mais indomptable dans sa résistance et son espoir, lançait comme un suprême appel à la province : le ballon.

Pour rompre l'étau de fer, la formidable ceinture des ouvrages armés de batteries, pour percer la masse des régiments et des escadrons allemands, il ne restait plus que la fuite de cette chose frêle et puissante, cette bulle de soie liée à une nacelle d'osier. Depuis la panique de Châtillon, les combats de Bagneux et de la Malmaison, la perte héroïque du Bourget, depuis l'effort prodigieux de la Marne, depuis l'inutile réattaque du Bourget, l'armée lasse, campée dans la neige et la boue, cuvait une ivresse de sang, un engourdissement de froid. Pareils aux morts sans sépulture de la dernière sortie, les survivants se momifiaient dans un rétrécissement farouche, troupeaux gelés.

Des mobiles criaient : « La paix! » aux oreilles des généraux mornes.

L'armée décimée, démoralisée, ne franchirait pas l'obstacle. Et, malgré les dépêches de Gambetta prêchant la guerre à outrance, malgré la nouvelle de victoires à Pont-Noyelles, à Nuits, ni Chanzy, ni Faidherbe, ni Bourbaki, ni Garibaldi, pas un sauveur n'arriverait à temps.

Pour communiquer avec la France libre, aucun moyen. Là où 100,000 hommes n'avaient pu passer, un homme, émissaire courageux, se faufilait parfois hors des lignes, mais ne reparaissait pas. Le câble qui, immergé dans la Seine, unissait Paris à Rouen, des traîtres l'avaient coupé. Des sphères creuses, des bûches flottantes livrées au courant du fleuve, échouaient dans les filets de l'ennemi. La terre était bloquée, l'eau barrée, l'air seul était resté libre. Les ballons s'envolaient, emportant un aéronaute et un marin, des sacs de dépêches, des pigeons dans un panier, et même, ces derniers jours, parfois un chien de berger au museau long, aux yeux intelligents, qui rapporterait, cousue dans son collier de cuir, la nouvelle de secours inlassablement souhaitée.

De ces partants, l'aéronaute allait s'offrir au gouvernement de Bordeaux, le marin courait se battre, le chien recevait une balle ou un coup de baïonnette prussienne ; nul ne revenait, sauf les pigeons fidèles, ramenés par l'amour au colombier.

Les ballons ! Les pigeons ! Toute la fièvre de Paris était suspendue à ces départs, à ces retours surtout. L'ouragan emportait souvent le grand oiseau vers l'océan du large, les plaines de Norvège ou les pics de montagnes perdues. Mais le petit oiseau, soutenu par un instinct irrésistible, une indomptable volonté, fendait le vent comme une flèche, échappait aux serres des milans et des faucons, et, meurtri, essoufflé, reposait enfin son vol sur quelque cheminée de la ville.

Pour les pigeons, les Allemands avaient un coup de fusil toujours prêt; pour les ballons, Krupp avait confectionné un mousquet spécial, une sorte de canon

mobile et perpendiculaire. Bismarck avait fait mieux, déclarant qu'il traiterait les aéronautes en espions. Pris, interné ou fusillé. Depuis, les ballons s'évadaient à l'obscurité : ils se sauvaient, préférant au clair de lune les nuits denses qui permettaient d'échapper aux fusées incendiaires. Beaucoup déjà s'étaient enlevés, de la place Saint-Pierre de Montmartre, des gares d'Orléans ou du Nord, quelques-uns disparus à jamais. Ils portaient tous un nom distinct, soit de province, soit d'homme célèbre : *la Bretagne, le Washington, le Jules-Favre, le Général-Chanzy.* Chacun d'eux soulevait de son essor l'âme d'un peuple, sa souffrance et son irréductible espoir. Ceux qui les montaient étaient graves, conscients de la grandeur de leur rôle et du péril de leur mission.

Le ballon blanc qui s'agitait désespérément cette nuit de janvier, dans l'ombre souffletée de rafales, s'appelait *la Délivrance.*

Il allait emporter un matelot du fort de Montrouge : Yves Le Glech.

Un peu à l'écart du groupe formé par les mobiles et les marins, attelés à la manœuvre et obéissant au sifflet aigu d'un ingénieur, Yves Le Glech, très grand, robuste dans ses vêtements de drap, le cou nu, le béret découvrant un front large et des yeux couleur de mer, écoutait, avec le fixe maintien que prescrit la discipline, les dernières recommandations d'un capitaine de frégate, « son officier, » M. Bonnard, qui devait assister au départ et rendre compte.

M. Bonnard, un vieux loup de mer à favoris blancs, tunique propre, galons usés, campé les jambes écartées comme sur le pont d'un navire et se dandinant à un invisible roulis, lui disait :

— Tu as bien compris, matelot ?

— Oui, commandant.

— Répète pour voir.

Alors Yves, d'un effort qui mit un signe entre ses

sourcils, un pli volontaire en forme de V, d'une voix lente, un peu gutturale, récita :

— Sitôt à terre, je vas trouver l'amiral ou le général qui commande, je lui remets les dépêches. Si j'échoue plus loin qu'en France, je vas trouver le consul, les autorités, et qu'on envoie les dépêches sans perdre une seconde !

— Oui, dit la voix grave de l'officier, pas une seconde. Les Parisiens n'ont plus de pain dans leurs soutes, on a mangé les chevaux, les chiens et les rats. Si on veut nous secourir, qu'on se presse ! Mais n'oublie pas de dire que jusqu'au bout Paris fera son devoir, et si tu rencontres des camarades, apprends-leur que l'équipage de *la Junon* tient ferme aux sabords de Montrouge.

— Pour sûr, commandant !

Et Yves étouffa un ricanement.

Fameux vaisseau, le fort, pas de danger qu'il chassât sur ses ancres ; il défiait l'abordage, avec sa coque et ses bastingages de pierre ; on y prenait le quart comme sur la *Junon*, les canonniers aux pièces et le timonier à la longue-vue. Mais la garde y était chaude, oui. Un vacarme à rendre sourd. Et il pleuvait du fer et des moellons. A chaque instant, un cri aigre et perçant ! Vite, il fallait se garer. C'est le guetteur qui soufflait dans sa corne : l'obus arrivait !...

— Tu as de l'argent ?

Yves mit la main à sa ceinture, où les mille francs en pièces d'or que tout à l'heure, au Louvre, le général Schmitz lui avait fait compter formaient lingot. Et du même coup il revit, avec la soucieuse figure du chef d'état-major, un autre visage, maigre, pâle, moustache et barbiche noires, haut crâne chauve sous un bonnet grec. Un petit homme à pantalon garance et veston civil, une pipe à la bouche, se chauffait le dos à la cheminée d'une vaste pièce. Il avait regardé Le Glech avec complaisance, retiré sa pipe de la bouche, et s'était mis à parler, à parler... Un dévidement de phrases où il y avait de tout, des raisons excellentes et

de beaux sentiments ; mais Yves eût été bien embarrassé de se rappeler quoi. Celui qui dissertait ainsi était le chef de la défense et du pouvoir, le gouverneur, Trochu en personne. A la fin, il avait tiré une grosse bouffée et dit :

— Allez, mon garçon, et bonne chance !

M. Bonnard, au sortir du Louvre, pendant dix longues minutes, n'avait rien dit : puis, tout à coup :

— Tu sais, Le Glech, le général Trochu est un brave. A Champigny, tout le monde était blessé à côté de lui, Les balles sifflaient. Lui ne bronchait pas.

Et M. Bonnard était retombé dans son silence, après un gros soupir. Yves s'était demandé pourquoi il lui avait raconté ça. Si c'était pour lui remonter le moral, pas la peine ! Ame simple, il ne se souciait pas de ce que les mécontents, gardes nationaux et mobiles, pouvaient ricaner sur le compte de Trochu : « Général Trop Lu... le Colleur d'affiches ! » et des propos vilains, murmurés tout bas : « Inertie, incapacité, trahison. » Pas plus que ses camarades, les brocards de la rue ne l'entamaient ; il ne pensait qu'à faire simplement son devoir.

— Tu sauras manœuvrer ? reprit M. Bonnard. La soupape ? Le lest ?

— Ça me connaît, commandant.

Yves avait servi parmi les aérostiers de Godard, dans le ballon captif de Gentilly ; il avait, à l'Élysée-Montmartre, travaillé aux filets, tandis qu'à l'autre bout de l'immense salle de bal peinte à la détrempe, sous les boules de paillon vert et rouge des lustres, les machines à coudre des ouvrières assemblant les bandes d'étoffe bourdonnaient ; il avait, à la gare du Nord, verni d'huile de lin cuite les ballons destinés à partir le lendemain. Il s'était apprivoisé avec le bizarre être vivant, livré aux caprices des courants, esclave de la pesanteur, fragile et traître, qu'est un aérostat. Et certes, il n'avait pas peur. Pourtant, il eût préféré s'enlever de jour au pâle soleil d'un midi de neige : voir clair,

c'est quelque chose. Ce départ aveugle, le mystère de ces ténèbres, la plainte hurlante du vent, le grincement aigre de la soie et les claquements de cette monstrueuse chose blanche l'impressionnaient.

M. Bonnard le regarda dans les yeux :

— Tu n'as pas peur ?

Le Glech soutint le regard et dit :

— Non, commandant.

L'officier lui saisit le bras et reprit, accentuant chaque parole comme pour la lui graver plus profondément dans l'esprit :

— C'est un grand honneur qu'on te fait, Le Glech. Le gouverneur te l'a dit. Tu ne dois avoir qu'une pensée : réussir. Une minute gagnée, tu peux sauver des milliers d'existences. Il y a ici un million d'hommes ; beaucoup se sont offerts ; on t'a choisi. J'ai répondu de toi parce que tu es un vrai Breton, calme et résolu. Tu pars seul, ainsi tu vois ta responsabilité : c'est comme si on te confiait un navire. Aie du sang-froid, tu en auras besoin; élève ton cœur, mets ta confiance en Dieu et songe à la France : ta vie ne compte pas.

Le Glech répondit :

— On fera de son mieux, commandant.

Il ajouta, le cœur gros :

— Ça me fait deuil tout de même de laisser là tout le monde.

Oui, ce malaise sourd qui l'oppressait depuis qu'on l'avait été chercher, et qui le poignait maintenant d'une souffrance aiguë, c'était cela, il s'en rendait compte : le regret de quitter cette ville où l'on avait tant espéré, tant désespéré, où l'on s'était grisé d'impatience et de rage, cette ville où maintenant l'on avait faim et froid, où l'on grelottait de fièvre sous les obus; c'était le regret de quitter ce fort où l'on vivait les tempes battantes, entre une détonation de foudre et une riposte de mort, à la corne d'alarme du guetteur; le regret de quitter les mathurins de quart, ses voisins de hamac, et de ne plus voir M. Bonnard, et de dire adieu à ce

qui, pendant quatre mois, avait été son horizon, sa souffrance, son âme.

M. Bonnard dit avec douceur :

— Nous penserons à toi, Le Glech. Et maintenant, mon gars, embarque; on vient d'amarrer la « chaloupe ». Mais d'abord, embrasse-moi.

Une étreinte d'homme à homme, cœur à cœur, et Le Glech déjà escaladait la nacelle. Ses pieds foulèrent les sacs de dépêches, heurtèrent son sabre court et sa hache. Suspendus déjà, les pigeons dans leur panier à claire-voie. Le baromètre, la boussole étaient en place. Les sacs de lest s'entassaient au fond.

Une main passa des provisions, un pain, une bouteille, un quartier de lard. Puis d'autres mains se tendirent, ouvertes et tâtonnantes, des mains d'adieu. Un murmure attendri s'élevait à la vue de cet homme livré à l'inconnu de la tempête; une émotion saisissait les marins, une angoisse nerveuse agitait les mobiles. Le Glech, cramponné au rebord de sa frêle nasse d'osier, tanguait dans la bourrasque.

— Larguez les amarres, cria une voix.

On rendit aux cordes, le ballon s'éleva avec de brusques oscillations. Le Glech aperçut comme un chaos pétrifié les bâtiments les plus voisins, l'angle d'un toit, la raie d'une rue, puis la flaque de clarté d'un falot, l'œil rond des réflecteurs, et toutes les têtes levées vers lui.

M. Bonnard cria :

— Adieu-vat!

— Lâchez tout!

Et, dans un éclair, l'esplanade, les maisons, Paris, tout sombra.

La première pensée de Le Glech fut :

— Tiens, je ne bouge plus!

Immobilité complète, comme si le vent était tombé. Une sensation d'allégement, il ne percevait plus le poids de son corps, devenu lui aussi une chose fluide,

ailée, nageant suspendue dans le ciel sans limites. Il se pencha, et au déplacement de zigzags lumineux tout en bas, il comprit que le ballon filait.

Le fracas du bombardement lui arrivait distinc., un tonnerre d'orage dont il percevait les palpitations d'éclairs, les traits de feu. Autour de lui passaient, stridents, des vols d'oiseaux sinistres, des cris déchirants d'obus. Il écarquilla les yeux pour mieux voir. Un amas de suie noire tiqueté de rares étincelles qui était Paris; une ceinture de petits points jaunes formant les remparts; puis la lueur vague d'un brasier, un fort crachant de la flamme; enfin, le fil d'acier d'un fleuve, voilà, avant que les ténèbres se refermassent sur lui comme un bain d'encre, ce que vit Le Glech.

Ce qu'il ne vit pas était autrement tragique : des steppes de givre labourées par la mort, plateaux de Châtillon, coteaux de Champigny, plaine du Bourget; un désert de bois rasés, de champs incultes, ponts sautés dont il ne restait qu'une arche, routes sans passants, monceaux de gravats qui avaient été des maisons, cimetières éventrés, tranchées et épaulements de terre pareils à de gigantesques travaux de taupes. Derrière, commençait la France : un tiers du territoire foulé de grosses bottes, pressuré de mains avides, les villes et les campagnes suant l'or, le blé, tout ce qui nourrit, tout ce qui habille, tout ce qui chauffe; le reste du pays en armes, fourmilière éperdue courant en tous sens.

Le ballon filait, chassé comme une plume au vent du nord qui soufflait par à-coups avec un grand aboiement triste. La terre et le ciel avaient disparu. Il faisait noir comme dans un four. A peine si Yves distinguait à un mètre devant lui la ligne d'un cordage. Il leva les yeux. Le ballon n'était qu'une informe lueur blême. Avec une singulière émotion, il s'assit sur un sac de lest et, la tête dans ses mains, songea confusément.

C'était étrange, ce qui lui arrivait là. Comment, il avait quitté Paris, il n'entendait plus l'écho, même assourdi, du canon? Était-ce possible, s'envoler ainsi?... Cela tenait du prodige. Quel silence autour de lui, entre les rages du vent! Un silence de sommeil, de mort, de fin du monde. Bien sûr, tout reposait à cette heure, hameaux et bivouacs, Allemands, Français, vieux, femmes, enfants, les riches dans leurs lits, les pauvres sur leurs grabats, les animaux dans leurs litières; trêve au massacre, pour quelques heures! Lui seul ne dormait pas, et malgré la fatigue des dernières nuits, insomnies hagardes, réveils fourbus, il lui fallait veiller, les nerfs tendus, l'œil au guet. Oh oui! c'était étrange et stupéfiant d'être là, d'être lui, et de se demander s'il était bien lui, si tout cela était vrai et ne se passait pas en songe.

Et Le Glech se sentit tout à coup transporté à cent lieues de la nacelle et du ballon. Il se retrouve au pays, à Guildalo, sur la grève basse où les vagues clapotent, où les goélands rament suspendus aux crêtes d'écume; il revoit le petit village dont les dos de maisons s'épaulent comme un troupeau de moutons noirs, le cimetière, et, dans une des plus pauvres cases, la vieille Loliguen et sa nièce, la douce Annie, pareille avec son teint pâle à une rose de Noël.

Son temps de service fini, Yves rentrera à Guildalo et épousera Annie, un beau lundi de Pâques. A cette idée, qui devrait le rendre joyeux, une tristesse tombe comme un poids de plomb sur son cœur.

Pourtant les prédictions lui ont été favorables, lors de son dernier congé. Annie a consulté la fontaine aux aiguilles, en penchant son frais visage sur le miroir tremblant; l'épreuve a réussi. La vieille Loliguen, un peu sorcière, a jeté des gouttes d'huile dans l'eau d'une assiette; et le signe fut propice. N'a-t-il pas lui-même fait dire avec ferveur les messes aux trépassés et vu cuire les crêpes consacrées aux morts? N'a-t-il pas suivi la procession, au pardon de la Trinité?

Pourquoi donc douterait-il de l'avenir, lui qui n'a jamais cessé, aux pires heures du siège, d'espérer? Comment, il est libre comme l'oiseau, il fend l'espace, il va descendre peut-être en Bretagne — ça en serait un miracle ! — et le voilà « tout chose ». D'où lui vient cet accablement funèbre, angoissant comme un danger, insolite comme un pressentiment?

Il voulut croire qu'il avait faim, et chercha à tâtons le morceau de pain dur; puis qu'il avait froid, et il se couvrit d'un caban; mais, bien qu'ensuite il se trouvât mieux, il demeurait indiciblement anxieux, dans cette solitude perdue, cette course à l'inconnu qui tenait du cauchemar, à travers ce noir oppressant, ces ténèbres tantôt visqueuses, tantôt hérissées de petits glaçons, parfois livides d'un sale brouillard, parfois si opaques qu'il lui semblait entrer dans du marbre noir qui s'entr'ouvrait pour se refermer plus épais. Il lui arrivait des bouffées qui étaient l'humidité des forêts, des sécheresses aiguës rayonnant des plaines gelées, et il avait le cœur étreint par cette nuit et ce silence d'avant le jugement dernier.

Peur d'un homme, peur de ce qui vit, mord, frappe, entaille, Yves ne redoutait rien; mais il est de la terre des légendes, et, sans y croire, il repense à la dame blanche des dunes, à l'homme maigre qu'accompagne une chienne noire, sous la lune bleuâtre. Ne raconte-t-on pas aussi que les âmes de ceux qui se sont noyés en vue de Douarnenez passent huit jours dans l'une des grottes Morgat, avant de partir définitivement? Pourquoi pense-t-il aux noyés? Est-ce parce que son père a sombré, il y a dix ans, avec l'équipage de *la Marie-Jeanne?...*

Il se secoue d'un frisson. Une pluie sans gouttes le pénètre, il est entré dans une averse fluide qui ruisselle, lourde. Il se penche et voudrait voir, écoute et n'entend rien. Les dépêches? Leur sac goudronné les protège. Les pigeons?... Il jette sur leur panier une toile. Des heures s'écoulent, qu'aucun clocher n'apporte.

Et cependant les champs, les bois, les coteaux, les routes et les rivières étalent leurs contours, dressent leurs reliefs, entre-croisent leurs rubans Au souffle de la tempête, ces paysages d'ombre ont la fièvre et claquent de l'entre-choquement des branches, du bris des tuiles arrachées aux toits, du choc des vagues froides, bruissent du sifflement des hauts peupliers courbés comme des roseaux, de la plainte hululante des cheminées et des portes. La rafale beugle, et très haut le ballon sans secousses file, file, d'un élan vertigineux.

Si Yves savait!... Mais il ne sait pas. Comment saurait-il?...

Il a dépassé Versailles et son château, ses parterres et ses bassins; la ville aux silencieux hôtels et aux larges avenues sert de campement au quartier général; à cette heure, le pillage officiel, les réquisitions griffonnées en hâte et timbrées d'un poing lourd dorment dans les bureaux empestés de l'odeur des pipes; la bière ne coule plus dans les cafés; l'hôtel des Réservoirs est éteint; à la préfecture, le roi vient de s'endormir; seules, les sentinelles encapuchonnées vont et viennent. A peine une lumière à l'hôtel Jessé, une autre aux fenêtres d'un logis de la rue Neuve : Bismarck et Moltke qui veillent.

Le chancelier a copieusement dîné d'oie grasse et de jambon de Westphalie, bu deux bouteilles de beaune; retiré dans sa chambre, il fume sa pipe en pensant à son œuvre, l'unité allemande, cimentée dans le sang, qu'il va bientôt, aux hourras frénétiques d'une assemblée de princes, de dignitaires et d'officiers, proclamer dans la galerie des Glaces, sous les lambris dorés de Louis XIV. Il aura cette joie de voir la majesté de l'empire se poser comme une couronne sur les cheveux blancs de Guillaume, son vieux maître. Moltke, lui, glabre et ridé comme une Parque, suppute de son regard glacé, sur la carte, le destin final de nos armées : Chanzy défait au Mans, Faidherbe isolé dans le Nord, Bourbaki tâtonnant dans l'Est. Quant à Paris, c'est une

affaire de jours!... Moltke songe à la gloire des soldats de l'Allemagne, et à cette idée, le sang d'un cœur jeune bat dans son corps refroidi.

Yves a laissé, bien en arrière sur sa droite, Rouen et sur sa gauche, Chartres; les Allemands y sont; ils sont partout, dans les bois noirs, sur les chemins blancs, dans les campagnes, derrière les lances des uhlans. Ils sont à Péronne, ils sont à Châteaudun, ils sont en Normandie, dans l'Ile-de-France, demain en Bretagne, pourquoi pas? Yves laisse passer, là-bas, des champs de bataille ensanglantés : que d'hommes sont restés en ces plaines de la Beauce, en ces halliers du Maine, tués dans les élans superbes de Coulmiers, désespérés de Loigny, dans l'écroulement de la déroute sur Orléans! Combien ont jalonné les lignes de Josnes, le désert de boue qui mena l'armée de Chanzy au combat de Vendôme! Combien en est-il resté sur le dos ou la face contre terre, après la grande bataille du Mans et la retraite rompue, essaimée, sur Laval!...

Laval! Yves vient de passer au-dessus de la ville où halète le mauvais sommeil de ces milliers d'hommes traqués, aux oreilles desquels gronde encore la rumeur du canon qui, depuis des semaines, les poursuit. Malgré Chanzy, malgré l'amiral Jauréguiberry, malgré Jaurès, c'en est fait de l'armée de la Loire. Elle a vaincu le froid, la maladie, la fatigue, elle a triomphé de tous les obstacles; ses paysans, ses ouvriers, ses bourgeois, ses soldats improvisés, officiers de hasard, ont versé sans compter leur sang pour la patrie, mobiles de la Gironde à Coulmiers, zouaves pontificaux sous Charette et Sonis à Patay; maintenant c'est fini, la bête se traîne, elle est forcée !...

Si Yves savait! Mais il ne sait pas... Et pourtant, comme si une émanation de mort montait jusqu'à lui de tout ce sol ensemencé de carnage et grouillant de corbeaux, sa mystérieuse angoisse croît de minute en minute. Où est-il? Où va-t-il? Voir, savoir!...

Ses idées sont vagues. Sa stratégie est médiocre. Il

ignore même la géographie de cette terre de France qu'il défend. Que lui servirait de savoir le nom de ces villes et de ces villages endormis qu'il surplombe de son vol fou? il ne les connaît pas. Les ressources en hommes, en généraux, pas davantage. Chanzy, Bourbaki, noms sonores, symboles obscurs, dès qu'ils ne se lient pas pour lui à la vue du chef, ferme en selle, au milieu d'un brillant état-major.

Et sa pensée retourne à Paris bien lointain; une nostalgie, un regret lui tordent le cœur. Il serait si bien, au fort de Montrouge, dans une casemate, à rire avec les camarades, tandis que le tonnerre de seconde en seconde éclate au-dessus de leur tête, à droite, à gauche, partout! Là-bas, avec les autres, ça lui serait égal de mourir..

Une drôle d'idée tout de même, qu'il a là! M. Bonnard ne lui en ferait pas compliment : bien sûr. Il lui a dit :

— Ta vie ne compte pas.

Et Yves a compris qu'il avait raison. Pourquoi mourrait-il, d'abord? Il a toutes les chances de s'en tirer. Comment, il n'est pas content? L'espace, la liberté, le silence et la nuit qui le protègent, qu'est-ce qu'il lui faut donc?

Mais Yves avait beau faire, il éprouvait une détresse d'enfant abandonné, luttant contre un cauchemar. Il s'efforça de penser au « pays », à l'avenir, à la grève de Guildalo, à la vieille Loliguen et à la pâle Annie : tout cela ne lui apparaissait que brouillé, indistinct, comme ces images que dissipe le réveil.

La plainte d'un pigeon, un roucoulement très doux lui fit lever la tête.

— Ils ont froid, pensa-t-il, ils sont mal dans leur panier.

Avec des précautions infinies, il dénoua les liens qui attachaient les cages d'osier, prit dans sa main le pigeon qui gémissait. Il serrait, de peur que la bête s'échappât, point trop cependant, pour ne pas lui faire

mal : c'était soyeux, c'était tiède et ça palpitait. Le Glech s'attendrit. Il avait vu mourir des hommes, mais tout ce qui était faible le touchait. Il pensa de nouveau à Annie, parce qu'elle donnait à manger aux pigeons, aux poules, parce qu'elle était bonne et que les bêtes l'aimaient. Et, cette fois, il la vit très bien; elle avait son petit air sérieux; sous son bonnet de dentelle des dimanches pareil à un papillon blanc, elle lui souriait. Alors Yves s'attendrit plus fort, et d'une main qui tremblait il remit le pigeon dans son panier. Quelque chose de singulier bouleversait son âme. Il se sentait très humble, très petit, un point perdu dans l'espace, un souffle humain dans l'infini.

Un moment il prêta l'oreille, il avait cru entendre des détonations sourdes, un fracas de canonnades. Non, ses oreilles bourdonnaient, voilà tout. Il éprouvait un douloureux tintement de sang aux tempes, à ses artères; la suffocation du froid des hauteurs et l'angoisse du vide. De bruit vivant, point. Tout dormait.

La France, dans ce désert noir, gisait inerte; elle semblait morte. Ah! cette nuit qui n'en finissait pas!... De jour, au moins, Yves eût pu se rendre compte. Était-il vrai qu'il n'y eût plus d'hommes, plus de chassepots, plus de cœurs à se battre? Où était-il, dans quelle direction? Planait-il seulement encore sur la France? Toute son angoisse revint, dans un humble et passionné amour pour la terre maternelle. Qu'il eût voulu la voir, contempler la forme si douce de ses collines, les méandres de ses rivières, l'étendue brune des champs, les lointains violets des bois, les toits de tuile ou de chaume, les pauvres fumées montant de l'âtre; qu'il eût voulu voir des êtres de cette terre, citadins, paysans en sabots, femmes tenant un enfant dans leurs bras, gamins blonds qui se bousculent en sortant de l'école; voir la terre, voir la vie, descendre! Quelle ivresse! On saisirait la corde, on l'aide-

rait à accoster; les dépêches... les pigeons... Sa mission remplie... Il serait fier !

Mais ce noir, toujours !... Descendre, comment, où? Il ne peut tomber en pleines ténèbres dans l'inconnu, chez l'ennemi peut-être. Que le jour est long à venir ! Des heures s'écoulent, et bien certainement Yves Le Glech est une des très rares âmes éveillées dans ce grand pays muet. Il y a longtemps qu'à Versailles les deux clartés de l'hôtel Jessé et de la rue Neuve se sont éteintes. Moltke et Bismarck sont endormis. Elle s'est engourdie aussi, la pensée vigilante de Chanzy le Tenace, de Faidherbe, l'inquiète préoccupation de Bourbaki. On dort à Laval, à la Lisaine, on dort à Bordeaux, dans les salles de la préfecture, où Gambetta couche dans la chambre de l'Empereur; on dort à Paris d'un sommeil fiévreux, coupé de sursauts. C'est l'heure où les pires insomnies cèdent à l'enlizement de plomb des dernières heures de la nuit.

Enfin, claquant des dents, transi, ankylosé dans ses habits trempés que le gel avait raidis, les yeux gonflés, les mains gourdes, bleui de froid, Yves, se retournant, vit l'ombre qui blêmissait. L'aube indistincte allait poindre.

Il la salua d'un soulagement infini, d'un appel éperdu : le jour, qui chasse les sourdes terreurs, les mauvais esprits invisibles, les fantômes de la fièvre, le jour, enfin !

C'était, à l'orient, une tache d'un gris sale, qui peu à peu s'élargissait, une triste lividité à laquelle Yves riait d'allégresse, comme s'il apercevait déjà la lumière bénie, le soleil du bon Dieu !

Terre !... Elle ne lui apparut à travers des trouées de brouillard, qu'en teintes vagues et en linéaments perdus. D'abord, dans l'opacité du noir fondant à mesure entre des horizons mornes, elle se déploya terne et plate; des routes coupaient de fils blanchâtres de vastes espaces où flottait encore une brume assombrie. Le

premier cri qui monta fut le chant du coq. Yves s'étonna de ne point voir se creuser les vallées et surplomber les montagnes : tout était lisse comme un tableau; des bois paraissaient petits comme des touffes d'herbe, des maisons ressemblaient à des points blancs, des étangs luisaient en plaques brillantes. Puis une ville s'ébaucha. Yves, s'emparant d'une lorgnette marine, y riva longuement son regard, fouilla cette contrée inconnue encore. Son cœur tressauta, il distinguait au faîte d'une maison le drapeau tricolore. Un hymne de reconnaissance balbutia sur ses lèvres, il tendit les bras vers la terre.

Descendre, vite! Il se pendit à la corde de la soupape, eut le temps de voir le sol s'élever insensiblement vers lui, puis tout disparut. Yves plongeait dans le blanc floconneux, la ouate fine d'un brouillard compact. Plus rien; le ballon lui-même était devenu invisible. Inquiet — s'il allait, descendant toujours, se briser à un toit, crever l'énorme bulle légère contre un clocher! — il jeta du lest. Le brouillard s'épaississait encore. Du lest! il remonta. La couche dense sous lui interceptait la vue, étendait comme une molle nuée de neige.

Quel malheur! Dire que la terre était là, la terre libre, sans ennemis. Être au port et ne pas débarquer! S'il se risquait à descendre, à percer ce maudit brouillard! La tentation de fouler le sol, de revoir des visages, d'échapper à soi-même, la hâte d'arriver, de remplir sa mission, le poignaient d'une envie irrésistible. Tout à coup il releva la tête, flaira l'air. Il connaissait ce souffle plus âpre, ce vent salé. C'était la côte; bientôt, c'était la mer.

Sans le voir, sans le savoir, Yves a laissé Rennes à sa droite, Châteaubriant à sa gauche; la ville qu'il a dépassée, c'est Redon; il a longé un instant la Vilaine. Il va descendre en Bretagne, pas loin du « pays », de la grève de Guildalo, d'Annie. Mais il faut se hâter. Pourquoi la soupape ne joue-t-elle pas? Yves se cram-

ponne en vain, tire de toutes ses forces. Un bruit singulier grandit, un bruit pareil à celui que feraient cent locomotives, un tonnerre invisible : c'est le fracas des vagues sur les rochers. Vite, vite! La soupape cède, le ballon tombe. Mais la tourmente l'emporte, il franchit avec une soudaineté d'éclair les falaises contre lesquelles s'écrasent en rejaillissement d'embrun les paquets de mer, les reflux ruisselants; il est bien loin déjà, le brouillard s'ouvre, et à trente mètres au-dessous de lui, Yves aperçoit dans sa chute la mer soulevée, d'un vert affreux, avec des gouffres d'écume...

C'est la mort!

Instinctivement, il précipite un sac de lest, un autre, un autre encore. Le ballon se relève, Yves jette un regard de désespoir vers la terre qui diminue, sur l'immensité d'eau qui s'étale. A quelques encâblures, un coin de terre déjà franchi, Belle-Isle; le vent chasse au large, au plein de l'Océan.

La mort, entrevue d'une secousse révulsée, d'un recul instinctif, alors entra soudainement, invinciblement, dans les prunelles et dans l'âme d'Yves. Elle se découvrit à lui fatale, irrémédiable, limitée à un temps prévu, sans espoir, sans recours. Pas un bateau en vue, pas une voile. Au-dessous de la nacelle, la mer démontée... Il revit son existence, sa jeunesse, sa vie d'homme; des figures qu'il avait oubliées lui revinrent en mémoire, et des paysages qu'il ne savait plus. Les longues traversées, les escales, l'arome des pays barbares, le soleil d'Orient, il revécut tout cela. Et de ce tumultueux passé qui surgissait en images intenses, accumulées, fugaces, une le poursuivit, d'une intolérable angoisse. C'était un visage dans les flots, un homme à la mer! Yves le reconnaissait bien, un vieux gabier, très doux, — par un temps comme aujourd'hui, le vent déchaîné, les vagues folles. Impossible de lancer un canot, les bouées jetées sans résultat; tout l'équipage sur le pont, le capitaine casquette bas. L'aumônier, d'un geste auguste, avait béni le malheureux. Longtemps la tête,

balayée par instants sous l'eau, avait surnagé, puis disparu.

Mais Yves repoussa l'obsession : le courage qui l'avait raidi à Montrouge, sous les obus, qui lui avait valu l'estime de M. Bonnard et même un jour un sourire du commandant Amet, lui rehaussa le cœur et tendit ses muscles. Il se retrouva un homme, et, après qu'il eut imploré la Vierge du Bon-Secours et ses saints patrons, il n'eut plus qu'une idée : se défendre.

Le ballon redescendait. Yves jeta le lest qui restait. La mer s'éloigna... il se dit : « Il ne faudrait qu'un courant ! » Au lieu du souffle terrible qui poussait vers l'infini des mers, le souffle miraculeux qui le ramènerait à terre !...

Vain espoir, l'Océan se rapprochait avec une lenteur sinistre. L'horizon n'était que flots aboyants, rués les uns par-dessus les autres, d'immenses lames bombant en volutes d'émeraude ou s'incurvant en crêtes de neige : une rumeur monotone montait de cet enfer liquide, bouillonnant et sauvage.

Yves put compter les minutes qui le séparaient de l'abîme. Un sang-froid étrange, une lucidité merveilleuse lui étaient revenus. Il jeta tout ce qui restait sous sa main, le pain entamé, une bouteille, il jeta son sabre court et sa hache.

Il ne restait que les pigeons et les sacs de dépêches.

Les pigeons, l'eau eût vite fait de les étouffer dans leur panier ; s'ils devaient mourir, qu'ils périssent libres. Et d'une main fiévreuse, brisant les attaches, arrachant le couvercle, Yves saisit un à un les oiseaux et les lança au vent. Le premier tomba comme une pierre, coula à pic. Le second, en touchant l'eau, rebondit, tournoya affolé, revint se percher au bord de la nacelle ; les deux derniers battirent des ailes, et, d'un vol inégal fendant les bourrasques, cinglèrent vers la terre.

Restaient les dépêches. Ballots lourds, sacs compacts. Les jeter allégerait le ballon, prolongerait pour Yves les chances du salut ou la durée de l'agonie...

Débat très court, débat stoïque où tout ce qu'Yves. Le Glech possédait de fierté, de courage, d'honneur, de religion, où les exemples des obscurs ancêtres, où la foi humble, naïve, dans la vertu du devoir et la grandeur du sacrifice remontèrent du fond de son être, plus forts que l'amour de la vie et la crainte de la mort.

Non, il ne jetterait pas les dépêches ! Elles s'engouffreraient avec lui à la dernière seconde puisque aussi bien il était perdu...

Mais une voix secrète qui avait l'accent mâle de M. Bonnard lui parla :

— Tente l'impossible ! Rends le ballon au vent, à l'inconnu, à la Providence ; qui sait si un miracle?... Risque-le. Sacrifie-toi tout entier, sans réserve... Oui, qui sait si un courant sauveur ne ramènera pas le ballon en France, avec les dépêches, et si ta mission ne sera pas remplie, sans toi, par toi pourtant !. .

Un jet de bave lui cracha au visage, les vagues énormes se haussaient jusqu'à lui pour l'engloutir. Sa jeunesse, Annie, le bonheur, Montrouge, les camarades, M. Bonnard, visions fulgurantes, regrets déjà lointains, comme ceux d'une vie antérieure... Avec une simplicité héroïque, Yves Le Glech fit le signe de la croix et se précipita par-dessus bord.

Remonté du gouffre, et crachant l'eau amère, avant de couler — quand il serait à bout de force... bientôt ! — il vit alors, joyeux, comme un point perdu dans l'espace, le ballon qui disparaissait, dans le sillage des pigeons invisibles, vers la terre natale, vers la petite patrie de Bretagne, vers la grande patrie de France.

LA REMISE

— Tout de même dur, — jeta un vieux canonnier, en soulevant sa brouette chargée de terre, — d'astiquer pour ces cocos-là !

Alain Le Gaigneur soupira sans répondre. Il pressa son éponge au-dessus du seau, l'imbiba, la pressa encore, puis, décrassée, humide, il se mit à tamponner, à petits coups plaqués avec soin, silencieusement, la pesante pièce allongeant sur l'affût son cou de bronze.

Il s'appliquait à sa besogne, têtu; une moue douloureuse tendait, raidissait ses mâchoires fortes, où, depuis le siège, une barbe rude poussait en brosse. De ses petits yeux gris, il contemplait *sa* pièce, le canon noir où des gouttelettes couraient sur le métal lisse, propre maintenant.

Il ne regardait ni le va-et-vient de ses camarades, empressés autour de lui à faire la toilette du bastion n° 3, ni derrière lui les abris effondrés, les toits béants des casernes, ni devant lui l'horizon brumeux, la plaine dévastée. Montrouge, comme un lourd vaisseau de pierre à l'ancre, estompait vaguement sa masse puissante, ses lignes de remparts fondues dans le brouillard, qui rendait aussi sombre, aussi triste qu'un soir, ce blême matin. Au loin, à peine si l'on distinguait, quoique bien proche, la hauteur de Bagneux, et entre les maisons en ruine le ruban de la grande route, fuyant vers Bourg-la-Reine.

Alain Le Gaigneur, d'un air absent, continuait à laver Arthur. C'était le petit nom d'amitié que les servants avaient donné au canon, le choyant et le vénérant

comme une personne, pour avoir éprouvé, chaque jour depuis quatre mois, sa rectitude, sa bonne humeur égale et sa solidité. On leur avait dit tout à l'heure : « — Vous allez mettre en ordre le matériel, nettoyer les pièces! » Et, machinalement, Alain nettoyait, mais son corps seul était là.

Vraiment, est-ce que ce n'était pas à n'y rien com prendre? Montrouge, gardien fidèle, comme d'habitude dressait aux portes de la ville ses sabords hérissés de canons béants, ses soutes pleines de munitions.

Et bientôt, demain peut-être, on allait remettre tout cela, ces canons, ces obus, ces murs, aux mains de ceux qui là-bas, de l'autre côté, sur la hauteur de Bagneux, braquaient, en vainqueurs désœuvrés, leurs lunettes impatientes.

Et c'était ce silence surtout, cet étrange et mortel silence, planant depuis la veille à minuit sur la ville et sur les forts, qui à la fois étonnait et déchirait le cœur. Plus haut encore que la voix tonnante du bombardement, il attestait la présence et le triomphe de l'impitoyable cercle de fer, l'outrageante étreinte des lignes allemandes.

Alain croyait rêver. Finie donc, cette tourmente au vacarme sanglant duquel ils s'étaient à ce point habitués que dans le perpétuel grondement secoué de détonations, d'aigres glapissements d'éclats de fonte, du cri de paon lugubre des cornes au guet, paisibles, ils allaient, venaient, familiers de la mort! C'est pour rien qu'ils avaient subi privations et danger, et le froid des nuits de factions, aussi meurtrier que l'obus! Dépaysé, Alain scruta l'horizon, Bagneux confus, prêta l'oreille. Le bruit énorme lui manquait. Puis, docile, il se mit, Arthur étant propre, à éponger l'affût.

Mais, revenu avec sa brouette, le vieux canonnier, achevant d'enlever un tas de terre déplacé par une explosion, et qui gênait le passage, grommela :

— Dis donc, Alain, t'aurais-t'y jamais cru que tu travaillerais pour le roi de Prusse?

La haute silhouette d'un capitaine de frégate qu'ils n'avaient pas aperçu se retourna. L'officier riposta seulement :

— Ce n'est pas pour le roi de Prusse que vous travaillez, les gas, c'est pour vous.

Le canonnier, saisi, bredouilla. Parbleu, Alain et lui le savaient !... Oui, Alain le savait, que si dans ce blême matin silencieux, aux portes de Paris demain captif, ils fourbissaient ainsi leurs pièces, réparaient les embrasures, rangeaient tout, c'était afin que les Prussiens, en entrant, vissent bien que les marins du fort de Montrouge n'étaient ni désarmés, ni démoralisés, prêts au contraire à reprendre la lutte ! Qu'*ils* s'enorgueillissent tant qu'ils voudraient d'avoir réduit à la famine deux millions d'hommes dupés et bernés par un gouvernement d'incapables, ils ne se vanteraient pas du moins d'avoir battu les marins de Paris !

Mais, tout de même, Alain ne le sentait que trop, au fond de son cœur naïf ! Le vieux avait raison, c'était dur !

Le soir, dans ces abris où, séparés du monde, ils avaient vécu tant d'heures de résignation courageuse et d'espoir, le lendemain, par les cours où l'on pouvait à présent errer en sécurité, par les mornes couloirs de cette demeure qu'ils allaient quitter, Alain, en des alternatives d'immobilité songeuse, d'activité fébrile, endormit, promena son indignation et sa révolte. Tout ce qu'il entendait dire accroissait sa fièvre. Des loustics affirmèrent qu'ils avaient été trahis. Quelques-uns chuchotaient que des officiers de la garde nationale avaient écrit à des officiers du fort, les suppliant de protester contre la capitulation en brisant les armes et en détruisant les munitions.

Et à part lui, dans sa conscience simple, Alain se disait que, ma foi ! ceux de la garde nationale donnaient là un conseil d'hommes. Est-ce que ce n'était pas dégoûtant de penser que, dans quelques heures,

cinq cent mille soldats allaient se rendre à deux cent mille, et que des milliers de canons, les forts bondés de munitions et d'approvisionnements, d'immenses arsenaux pleins, tout cela, parce qu'un avocat pleureur et bavard avait signé « Favre », au bas d'un bout de papier, tout cela, sans combat, serait perdu !

Alain avait beau être une nature simple, Breton bretonnant d'un petit bourg côtier du Morbihan, âme de marin tendre sous le hâle, respectueuse de hiérarchie et de religion, front bien dur où la discipline tenait lieu de pensée, il en revenait toujours là. Trochu, un Breton pourtant, avait encore été pis que l'avocat. Paris entier était debout. Et demain matin, à l'aube, bon gré, mal gré, le dernier mot serait dit. Ils défileraient sous la poterne basse, et aussitôt que, derrière les bagages, quittant à son tour le bord vide, le commandant se serait éloigné, on amènerait les couleurs. Un autre drapeau tricolore, rouge, blanc et noir, claquerait au vent.

Alain, surexcité, se tournait, se retournait sur sa couchette. Il s'en souviendrait longtemps, de sa nuit d'adieu au fort ! Pas moyen de fermer l'œil. Les voitures étaient chargées, les sacs paquetés. Encore quatre heures, encore trois heures, encore deux heures, et froid, pluvieux, maussade, le petit jour se lèverait, l'instant honteux du départ. Plus il réfléchissait, plus Alain devenait sombre. Abandonner Montrouge, ce fort où ils avaient vécu ces quatre inoubliables mois, céder le ferme, l'inébranlable abri de pierre sans même y avoir attendu l'assaut, piteusement, — car être forcés d'obéir ne diminuait pas l'humiliation d'un tel acte, — piteusement déserter sabords garnis et soutes pleines, vrai, c'était une chose qui passait l'entendement, vous rendait fou. Alors, des semaines et des semaines il avait soigné Arthur, hier il ne l'avait si bien paré et pomponné que pour que messieurs les Prussiens, qui, avec tous leurs obus, n'avaient seulement pu lui faire une égratignure, n'eussent qu'à se donner la peine de

le prendre ! Et à cette idée il serrait les poings, pleurait de rage.

Le petit jour vint. L'instant suprême approchait. Il faisait moins froid ; on eût dit qu'un pâle soleil s'efforçait à percer la brume, voulût saluer le départ. La brise fraîche dispersa lentement le brouillard, à travers lequel une vague et rouge lumière dorée rayonna. Des oiseaux voletaient, pépiaient. L'appel fait, l'équipage au grand complet, rassemblé par compagnies, piétina longuement sur place, dans les cours, attendant autour des faisceaux l'ordre strident des clairons.

Enfin il retentit. Les rangs se formèrent. Alain, entre ses compagnons, emboîta le pas, lança aux remparts, aux murs, à tout le cher décor habituel de tant de joies et de souffrances un regard farouche, désespéré. Ce matin, comme l'aube pâlissait à peine, indistincte, il s'était glissé seul jusqu'aux remparts, avait été dire au revoir à Arthur. Maintenant, morne, l'esprit soulevé, le cœur brisé, il emboîtait, marquait le pas. Il s'en allait, silencieusement.

Soudain, comme à quelque distance du fort il relevait la tête, il aperçut, sur la route, un groupe d'uniformes bleu clair, des officiers d'état-major à cheval qui les regardaient passer. Un général se tenait en avant, immobile. C'était le commandant des troupes bavaroises qui allaient prendre possession de Montrouge. Il attendait, patient, déférent presque, que le défilé cessât.

Alors, mû par une rage où tout le sang français criait, Alain, automatiquement, s'avança. Et comme un somnambule, les yeux menaçants et hagards, il brandit son poing sous le nez du Bavarois, et d'une voix sourde, proféra :

— Ne riez pas au moins !

Tant de patriotisme et de douleur vibraient dans ces mots que le général Hartmann, avec une sorte de respect, répondit :

— Mon ami, nous n'avons nulle envie de rire de

vous; vous êtes de très braves gens qui avez très bien fait votre devoir.

Et, avec dignité, il tourna bride, s'éloignant jusqu'à ce que les mathurins disparussent, et dans leurs rangs Alain Le Gaigneur, dont l'humble geste instinctif avait forcé le vainqueur à s'honorer soi-même, en honorant le vaincu.

SUR LA LOIRE

LE CHATEAU

« La Motte-Rouge remplacé par d'Aurelle, on se réorganisait au camp de Salbris, tandis que le 16ᵉ corps se constituait en avant de Blois, derrière notre rideau de francs-tireurs et de gardes mobiles tendu de Vendôme à la Loire.

« Octobre tirait à sa fin. Un vilain automne, froid, noyé d'eau, et qui faisait mal augurer de l'hiver. Des pluies torrentielles, continues, détrempaient les routes, couvraient le pays d'un étang de boue. N'importe! Malgré le mauvais temps, malgré l'effroyable commencement de la guerre, nous avions du courage, nous voulions croire...

« C'était le 27, je crois, le jour où, après nos deux semaines de replâtrage, le mouvement reprenait. Ma compagnie, détachée en première ligne, avait été rejointe par un bataillon du 38ᵉ de marche et une des cinq batteries de la division. Le lendemain, nous devions nous porter de la Colombe sur Orbigny. Nous étions tout près des avant-postes de von der Tann. Trois jours avant, il y avait eu une fière alerte à Binas, où nos francs-tireurs avaient été surpris et massacrés. Aussi je vous prie de croire qu'on ouvrait l'œil.

« Pour moi, j'étais au guet des renseignements. C'est ainsi qu'en faisant ma ronde j'appris, par un paysan en fuite, qu'une colonne ennemie de trois escadrons, une compagnie et deux pièces s'était emparée le matin même du château et du village de Francueil dont nous étions distants de cinq kilomètres à peine. Ils avaient tout ravagé, pillant les boutiques, défonçant les tonneaux. Nous savaient-ils là, tout près? Se gardaient-

ils? Il y avait peut-être un coup à faire. Le capitaine de la batterie, à qui je voulais en parler avant de prévenir le chef de bataillon, était justement en train de causer de la chose avec un individu à qui je ne fis alors guère attention. Sur la place, une petite pluie tombait, il était six heures du soir, et, déjà, nuit noire.

« Chose décidée. On tenterait de les surprendre. Et le lendemain matin, dans la nuit encore sombre, nous nous mettions en route. Je marchais devant, avec une de mes sections en guise d'éclaireurs; les trois autres devaient servir de soutien à la batterie. Le bataillon suivait. J'avais pris avec moi le paysan de la veille, comme guide. C'était un vieux encore vert, et dont le patriotisme, visiblement, n'était né que d'hier, avec l'irruption sauvage des Allemands. Je vis ça à ses réflexions, des phrases tronquées, qu'il fallait lui sortir une à une :

— Qu'est-ce qu'on nous veut, à c'te heure?... Ah! les brigands, ils ont tout pris!... Lard, pommes de terre, la paille et le bois!... Si vous tirez sur eux, ça va tout briser... Et qu'ça flambe, not' village sera culbuté... Ah! Seigneur, mon Dieu!... Vaudrait-il pas mieux les laisser partir? »

« J'appris de la sorte qu'après avoir fait sa rafle, la colonne entière, à l'exception des vedettes et des petits postes, était cantonnée dans le château... — « Un domaine conséquent, dominant le village. Le parc s'étendait sur les deux versants du coteau. Une orangerie neuve, des caves garnies. Fallait voir! Toujours quéque bâtisse en train... M'sieu le comte pouvait ben être orgueilleux de son château : y avait pas le pareil à vingt lieues à la ronde... » Je sus ainsi que M. de Francueil était un vieux garçon, propriétaire soigneux, maniaque de constructions.

« Sur ce sujet, le paysan était loquace. On voyait qu'il admirait profondément la magnificence de son seigneur; il en était fier, elle honorait le pays. Pourtant, si quelque chose pouvait le consoler de sa propre

ruine, c'était de la voir partager par plus riche que lui. La rage et la souffrance du comte allégeaient la sienne. Il souriait, de sa vieille bouche édentée, à l'idée que les Bavarois avaient, après leur déjeuner, flanqué les meubles par les fenêtres, tiré dans les glaces, vidé et cassé des centaines de bouteilles...

« Tout d'un coup, après un long silence, — nous marchions depuis deux heures, — je me retourne vers mon homme... : — Est-ce que nous allions arriver bientôt?... Qu'on juge de ma stupeur : plus personne! La canaille avait profité de l'ombre, d'un tournant de route. Disparu, évanoui...

« Où pouvions-nous être? Blanchâtres, l'aube, le jour brumeux se levèrent. Une femme passait avec des vaches étiques. Je m'informe. Francueil? Ah! bien oui! C'était là-bas, sur notre gauche, à une heure de retour au moins, derrière des bois. Cette brute de malheur nous avait fichus dans le sac. Je me demande encore pourquoi. Crainte des représailles de la part des Allemands? Peur de nous voir mettre sa baraque à feu et à sang, gâter sa terre? Le désir d'éviter à son village, c'est-à-dire à lui, les risques désastreux d'un combat?

« Toujours est-il que quand nous arrivâmes, — le temps pour le bataillon de se déployer et pour la batterie de prendre place, — les vedettes nous reçurent à coups de fusil. Surprise manquée. Un des escadrons ennemis faillit même, par une charge subite, enlever mes tirailleurs éreintés et crottés. La compagnie cantonnée dans le château nous canardait de feux de salve, et les deux pièces bavaroises entraient en jeu.

« Rude moment. Les balles pleuvaient de partout. Notre bataillon s'engageait peu à peu. Deux compagnies tentaient de bousculer le village, où les dragons barricadés tenaient bon. Mais il fallait se méfier des deux autres escadrons; tout de suite j'avais rejoint la batterie, songeant à mes sections de soutien. Nos pièces étaient embusquées à merveille, sur une éminence d'où, masquées du château, elles battaient le village.

Le capitaine allait et venait, dirigeant le feu. Il se frottait les mains. Et de fait, l'emplacement était bien choisi. Quelqu'un du pays avait dû le lui indiquer.

« Mes hommes casés, je revins vers les canons, espacés en bel ordre. Le tir s'exécutait avec autant de régularité qu'à l'exercice. Près du capitaine, je remarquai alors un individu en civil, le même, me sembla-t-il, qui lui avait déjà donné des renseignements la veille. Un homme long et sec, figure basanée, l'air assez noble, vêtements campagnards de velours, guêtres jaunes. Il indiquait du doigt des positions, montrait le château, des fenêtres duquel partait un feu violent, crépitation de petits éclairs rouges dans une fumée floconnante.

« Les pièces, repointées, criblèrent la façade d'obus. Des pans de mur croulaient; le toit s'effondra par endroits. Impassible, l'inconnu regardait grandir l'irréparable dommage. Bientôt, la fumée au-dessus du toit s'épaissit, tourbillonna, devint rouge. D'autres gerbes de flammes jaillirent, parmi des bouquets d'étincelles. La fusillade ennemie se ralentissait. Et je songeais aux morts, aux blessés. Cela devait être terrible. Mais, avec un fracas lointain, toute la charpente du toit s'abattit. Alors une espèce de joie sauvage, étrangement douloureuse pourtant, contracta le visage de l'homme aux habits de velours.

« Soudain, d'une terrasse où s'élevaient des bâtiments neufs, l'orangerie sans doute, les deux canons bavarois rouvraient le feu. Plus loin, dans le parc, de la cavalerie se défilait, disparue aussitôt derrière un pli de terrain. Mais l'homme veillait. Un mot bref, un doigt tendu, — et le capitaine averti, les distances évaluées, de nouveau la batterie faisait front. Bientôt les deux pièces furent réduites au silence, et à travers les arbres fracassés et les avenues labourées, les escadrons, frappés par le tir indirect, se débandaient, rompus, tandis que dans le ciel rayé d'une pluie fine, l'orangerie flambait, face au château incendié, sous le

vol des nuages noirs frangés d'une pourpre confuse.

« Cependant un sourire d'une amertume infinie tiraillait les lèvres du conseilleur insolite, — comme une expression de haine satisfaite. Intrigué, je m'approchai de lui.

— Qui êtes-vous, lui demandai-je brusquement, pour connaître les lieux de la sorte?

« Il me regarda, avec des yeux enfiévrés, à la fois fiers et tristes, et dit simplement :

— Je suis le comte de Francueil.

— Alors, fis-je étonné, ce château?

— C'est le mien. »

LE CAISSON

— Bon Dieu de sort ! gémit Lebrot, l'un des conducteurs, en détachant sur la croupe du sous-verge un furieux coup de fouet.

L'alezan s'était abattu, plongeant à faux dans la boue d'une ornière profonde. Une rafale de neige, au même instant, tourbillonna, cinglant les visages de flocons drus et glacés, qui sur la peau fondaient, entraient aux plis des manteaux par le rebord des capuchons, par l'ouverture des manches, imbibaient l'étoffe pesante et crottée. L'alezan étique se releva dans un éclaboussement, fangeux jusqu'au ventre. Ses côtes perçaient le poil.

Morne, le conducteur de la seconde voiture, tête basse, suivait. Malgré le froid vif, l'attelage ahanait, suant. Une écume jaunâtre moussait aux poitrails. A hauteur du premier caisson marchait en silence un vieux maréchal des logis, dont la haute silhouette s'érigeait, haussée parfois, inquiète, sur les étriers. Il scrutait le court horizon sombre, le chemin sinueux, montant à flanc de coteau. Un servant, au loin, précédait le petit convoi; un autre, en arrière, fermait la marche

— On ne les trouvera jamais, grommela Lebrot. La nuit va venir.

Le maréchal des logis hocha la tête. Oui, c'était grave. Il avait dû s'arrêter, peu après la sortie de Vendôme, une de ses deux voitures, celle qui était chargée de gargousses, immobilisée par la rupture d'un anneau au palonnier. Le temps, chez un charron, de réparer l'accident; ensuite il avait eu beau s'ingénier, faire diligence : impossible de rattraper les autres. Comment,

dans ce flot d'hommes, de chevaux, de voitures qui depuis le matin, passant le Loir, traversant Vendôme, intarissablement coulait, comment retrouver le parc de réserve perdu, roulé en avant, noyé dans ce flot tumultueux qui moutonnait sans relâche, ce flot de misère de la retraite ?

Pourtant, c'était un fameux routier que Samart, « marchi » depuis dix ans, un brisquart qui en Crimée, en Algérie, au Mexique, en avait vu de toutes les couleurs. Avec sa peau tannée, sa barbe grise, inculte, — elle avait poussé, depuis qu'il s'était évadé de Sedan, — le vétéran, sous son air dur et maussade, montrait une vieille figure réfléchie, finaude. Ça ne fait rien ! Aujourd'hui, ils avaient chance de se serrer le ventre et de coucher à l'auberge du plein vent. Et, par cette neige, Samart ne savait que devenir, s'envoyait au diable.

Tout à l'heure, ballotté comme une épave avec son petit groupe, il suivait encore la grand' route dans un pêle-mêle indescriptible de fantassins et de cavaliers Des régiments s'espaçaient, les bataillons se traînant, épuisés. Il avait dû laisser défiler leurs colonnes interminables, rejeté sur le bas côté, immobile, grelottant. Puis au milieu de cuirassiers et de dragons si las qu'ils sommeillaient en selle, balancés au pas de leurs montures faméliques, il s'était laissé descendre dans le courant, inerte.

Enfin voyant un chemin de traverse qui, solitaire, lui parut bon, Samart, avec ses deux caissons, ses quatre chevaux et ses cinq hommes, s'y était engagé. Oui, c'était la bonne direction. Par là ils arriveraient, sans doute, plus vite. Ils avaient traversé des champs nus, pareils à un océan de boue, des petits bois taillis où le vent sifflait, avec un murmure triste, dans les branches dépouillées. Peu à peu, la grande rumeur de l'armée en marche avait autour d'eux décru. Maintenant un silence confus régnait, coupé de bruits insolites, dans la tombée rapide de la nuit. Il pouvait être quatre

heures. La neige fondue cessa. Une brume d'eau montait du sol. De lourds nuages s'épaissirent.

— Ah ! là, là ! F... bon Dieu de sort ! soupira de nouveau Lebrot. Puis apercevant leur camarade, que Samart avait détaché en éclaireur, faire brusquement demi-tour, là-bas, au tournant de la crête, et dévaler au galop, saisi, il exclama :

— Eh ! dites donc, marchi, il y a du nouveau ! Duret vient joliment vite !

Une ombre passa sur le visage de Samart. Qu'est-ce que l'animal avait pu voir, pour arriver à ce train ? Sûr, ce ne devait pas être quelque chose de bon. Et, songeur, Samart se recueillit, envisagea, dans un éclair, des hypothèses diverses. Ou bien, de la hauteur, Duret avait aperçu les convois d'artillerie, reconnu les voitures du parc... Non ! il n'éperonnerait pas ainsi sa bête... Ou bien, plutôt, il avait dû distinguer des patrouilles ennemies, quelque reconnaissance de uhlans, peut-être ? Samart fut pris d'une inquiétude, puis, aussitôt, haussa l'épaule. Allons donc, ils étaient loin ! Chanzy avait mis le Loir entre les deux armées ; le vétéran, rassuré, eut aux oreilles l'écho sourd des détonations entendues le matin, les ponts de Vendôme et des environs qui sautaient, un à un.

Mais à un lacet que faisait le chemin, au-dessus d'eux, à une centaine de mètres, Duret apparut, débouchant à toute allure. Il arrêta net, héla Samart et, d'une voix affolée, lointaine, il cria quelques phrases dont on ne put distinguer que de confuses syllabes.

— Je n'entends pas, avance ! répondit Samart entre ses mains en cornet.

Et, du geste, il appela. Alors on vit l'homme étendre le bras vers la hauteur, d'un air épouvanté, crier encore, et relancer son cheval sur la pente, le talonner éperdument, penché sur l'encolure. Il disparut au tournant.

— Ça sent mauvais, dit Lebrot.

Les deux artilleurs qui suivaient la deuxième voiture s'étaient rapprochés, et fébriles, ils échangeaient leurs

vues avec les conducteurs. Samart allait toujours, le front penché; il avait machinalement rendu les rênes; un pli plus grave creusait ses rides, disait la concentration de sa pensée. Ce galop, invisible maintenant, lancé vers lui, c'était le malheur en route ; quel sombre, quel redoutable inconnu ? Jadis, aux jours où il guettait, jeune, plein d'enthousiasme, dans les tranchées de Sébastopol, naguère lorsque sous le sabot de son cheval résonnaient les routes sèches du Mexique, pareille aventure l'eût moins ému. Alors, c'était le beau temps; on portait haut la tête, on trinquait gaiement. Parfois, tout de même, le métier était dur. Ça ne fait rien, on avait la victoire !

Mais maintenant !

Tout le poids des incroyables revers lui retomba sur le cœur. Il sentit plus vivement la stupeur de l'écroulement, avant, après Sedan, l'écrasante fatigue de cette campagne de la Loire, un instant dorée du fugace soleil de Coulmiers, traînée depuis, de la neige de Loigny à celle de Josnes, de la boue de Vendôme vers celle du Mans, à travers l'éternelle défaite, les pires souffrances morales, le froid, la faim. Et farouche, Samart eut un abattement sans bornes, puis un sursaut brusque. Le chemin obliquait, s'élargissait en une petite place bordée d'une auberge et de deux maisons, devant lesquelles stationnaient trois ou quatre charrettes de réquisition vides, dont les chevaux fumaient et soufflaient. Soudain, hors de lui, l'éclaireur à toute bride jaillit, tout près, au coin du remblai. Samart, les deux conducteurs, les deux servants étaient suspendus à sa course...

— Eh bien ? hurlèrent-ils.

Blême, Duret balbutia. Les uhlans étaient là ! Et comme s'il sentait leurs lances dans son dos, haletant, il ajouta :

— Ils ont dû atteindre la crête. Ils descendent. Ils sont une dizaine. Et derrière il y a au moins un escadron !

Que faire ? Les cinq hommes entouraient Samart, le

dévoraient du regard. Il était leur dieu, la providence, le salut. Vite, un parti ! Samart comprit qu'il fallait le prendre immédiat. Une minute encore, il serait trop tard Ses hommes fuyaient, le plantaient là. Et les uhlans...

Placide, comme s'ils eussent été en promenade ou à quelque manœuvre, Samart commanda :

— Dételez !

Et, avec une tranquillité parfaite, se hâtant toutefois, tandis que les cinq artilleurs se bousculaient, débouclant en jurant les cuirs durs, relevant les traits, il se mit à exécuter ce que dans un éclair il venait de résoudre. Pied à terre, d'abord ; puis, tirant de sa poche un briquet neuf que justement, la veille, il avait pu acheter, profitant du séjour à Vendôme, il s'approcha du caisson à gargousses. Il en souleva le couvercle. Les charges de poudre, symétriquement rangées, s'alignaient, s'étageaient, dans leurs enveloppes de papier. Il en prit une, puis ayant battu sa pierre à feu, allumé l'amadou, il plaça la gargousse sur le rebord du caisson, posa dessus son briquet, d'où pendait le serpent jaune qui balançait innocemment la lente flamme remontante, — puis il rabattit le couvercle sur le briquet formant évent. Alors, satisfait, il sauta en selle. Les autres sans l'avoir même remarqué, venaient de finir, se hissaient précipitamment.

— Nous y sommes ? fit-il.

Et, du même ton posé, il ordonna :

— Au galop, et vivement !

Puis piquant des deux, il rebroussa chemin, se rua dans la descente, suivi des servants et des attelages. Ils eurent vite atteint l'endroit d'où tout à l'heure ils avaient essayé d'entendre Duret. Il était temps ! Au-dessus d'eux, sur le lacet de la route, les uhlans au grand trot surgirent.

— Halte ! commanda Samart.

Ahuris, les cinq hommes obéissaient à regret, grommelant et sacrant. Le marchi voulait donc les faire pin-

cer ! Mais voyant leur chef regarder dans la direction de l'auberge et des maisons qu'ils venaient de quitter, ils se turent, l'imitèrent; les uhlans atteignaient les deux voitures, s'empressaient autour d'elles. On eût dit un essaim de mouches sur une proie. Les uns mettaient pied à terre, avisaient les charrettes de réquisition, les dételaient malgré les cris des paysans, et s'emparant des chevaux, commençaient à les ratteler à leur conquête. Mais du caisson aux gargousses, une gerbe subite de flammes rouges et jaunes fusa, creva, dans une détonation affreuse, explosion de cris, d'éclats, de fumée et de sang. On vit une tête casquée voler comme une grosse pierre, des corps noirs retomber. Des galops de fuite remontaient la pente.

Terrifiés, les artilleurs regardaient en silence.

Mais une voix qui tremblait un peu, calme pourtant, s'éleva :

— En route, maintenant !

Et, comme ils s'élançaient, Samart joyeux reprit :

— Au pas, mes amis !

MON PREMIER

— Ah! dit M. Triquart, — le père Trique, comme on l'appelle dans le pays, — la bataille du Mans!...

Sur son dur visage tanné, sec et glabre, son masque osseux, cuit et recuit par vingt ans d'Afrique, une singulière expression passa : tristesse ancienne, mélancolie douce du souvenir. Il se recueillit une seconde, soupira :

— J'y étais, moi!

Il se leva, et d'un pas brusque, — joliment vert encore avec ses soixante ans, — arpenta sa petite salle à manger. Au coup de baguette de l'évocation, du même sursaut, le lieutenant de 70, l'officier « d'éclaireurs algériens », s'était levé, rajeunissant de trente ans le vieux capitaine retraité.

Et, à mots vifs, scandés par son va-et-vient, il jeta :

— Une rude quinzaine! Nous sommes arrivés à la gare du Mans la veille de Noël. Sale nuit! Les voies couvertes de neige; fontaines et manches de toile des prises d'eau dégouttant de bavures de glace. Soixante-douze heures de voyage dans le corps, depuis Bourges, rien que ça!... Pour un réveillon! Nos petits chevaux arbis, nos bais, si bien dans leurs lignes, râblés, poitrail large, nos buveurs d'air, ont soif, faim, froid; hors de ces wagons, ils hennissent, se mordent, tapent.

Et déjà on se demande si ça va être comme chez Bourbaki, à claquer du bec, sans rien faire. Mais, ouiche! Dès le lendemain, distribution en masse. Plus, à chaque homme, un burnous de bure, pour mettre par-dessus les bleus et les rouges, trop voyants, et un revolver Remington à rayures. Quatre coups, portant bien. Avec

Chanzy, tout est organisé, prêt. Et, en route, aussitôt, par la route de Parigné, pour aller prendre le contact.

Oui, quinze jours que je n'oublierai jamais. Le régiment livré à lui-même, vivant d'une vraie vie de soldats, à marcher en avant, à se battre! Après, dans la débâcle du Mans, la retraite sur Laval, on n'était plus des hommes, rien que des espèces d'épaves, parmi l'immense flot qui refluait, pêle-mêle. Mais, du 25 décembre au 10 janvier, allez! ça valait la peine.

Dans mon peloton, c'étaient des lascars, Ali, Taieb, Bou-Afs, Mohammed; je les revois, droits dans l'encastrement de la selle arabe, musettes pendues à l'arçon, sabre sous la jambe gauche. Des teints de pain d'épice qui blêmissaient au froid, secs comme de la pierre à fusil, avec leurs grands yeux de feu et de velours. Dame! pas très regardants, vous savez, tordant le cou de plus d'une poule, les doigts crochus, bien contents quand ils trouvaient à gratter. Tous ont en eux du pillard primitif, un sang où fermente la vieille ivresse des razzias. Ils ont un mot pour ça, intraduisible. Quelque chose comme : « Fameux butins, gros à gagner. » Alors leurs yeux brillent; ils montrent leurs dents blanches : — *Terbah besef!*

D'ailleurs, nous trouvions partout des braves gens, de bons « gourbis ». On cantonnait chez les Français qui se serraient pour vous faire place, et le matin, au départ, vous versaient le petit verre, souvent vous accompagnaient, « pour vouer. » Ils ouvraient des yeux comme des pièces de cent sous, devant mes bonshommes drapés dans leurs burnous, silencieux, l'air fier, ou bien à les voir caracoler sur les bais aux jarrets nerveux, dont la queue longue balayait la neige. Et de fait nos éclaireurs — les *goums,* on disait — ressemblaient à des diables, dès qu'un galop les courbait, fous, sur l'arçon. Ils oubliaient leurs mains gourdes, l'onglée bleuissant leurs doigts, leur grelottement sous l'épaisseur des laines; leur âme sauvage d' « hommes de poudre », *radjel barod,* criait en eux.

Un sale pays, pas commode. Rien que les routes de possible, c'est-à-dire d'étroits miroirs de verglas. En dehors de ça, un pays coupé, des coteaux boisés, où les pins vert noir alternent avec les chênes jaunis, sous la neige, picotée de genêts et d'ajoncs. Des vallées étroites, où tous les champs sont limités par des talus couverts de chênes étêtés, qui dans la perspective s'amassent en forêt, trouée au loin par des pointes de clochers, villages invisibles Puis, à mesure qu'on avance vers Vendôme, ça s'espace un peu, les plaines s'aèrent.

Le capitaine se tut un instant. Il semblait lire en lui-même, suivre passionnément une vieille histoire. Un peu de sang colora ses pommettes brunes, il reprit :

— C'est là que j'ai tué mon premier, un cuirassier blanc.

Puis, après un silence que nous respectâmes, il lança, d'un ton pénétré de philosophe bourru :

— Ma foi, j'y ai songé beaucoup depuis. Évidemment, j'ai fait ce que je devais. Tout de même, *l'autre,* le cuirassier, méritait mieux que la balle qui lui a fracassé la tempe. J'aurais dû l'embrasser, je l'ai tué. C'est la guerre.

Il réfléchit encore, puis, comme secouant une idée pénible :

— Voilà. C'était le 31 décembre. Un froid de dix degrés, le ciel d'un seul gris, les champs gelés, le Loir pris. Nous venions de passer la rivière sur le pont de Lavardin, rétabli pendant la nuit. La route, sur la crête surplombant le val du Loir, ses prairies en bas, sinuait à travers des taillis de chênes, sonnait comme un pavé. Mohammed, mon ordonnance, un dégourdi, ex-chaouch au bureau arabe de Tlemcen, changea ses rênes de main, secouant la gauche transie, en gémissant : « Y en a pas la chance ! » L'animal ne rêvait que coups de sabre, maugréait de n'avoir pas encore vu le Prussien.

— Attends ! lui dis-je

Nous approchions de Varennes. Les hauteurs, s'écartant du Loir, décrivaient un demi-cercle au fond duquel s'étalait la prairie plate, avec ses lignes de peupliers. Le village apparut, masse confuse au bout de la route, toute droite dans le pré blanc, ligne jaunâtre hérissée de poteaux télégraphiques. J'étais peloton de tête.

En avant de nous filent une dizaine d'éclaireurs, les *chouafs,* lancés au galop et multipliant voltes, demi-voltes, cabrades, pour éviter les balles, car le village, a dit un paysan, est occupé. On y débouche, en ouragan, par la dernière maison, sur une barricade de charrues, herses et brouettes, d'où partent, isolés, quelques coups de feu. La barricade est tournée, pas assez vite pour surprendre quelques cuirassiers d'arrière-garde, déjà en selle, et qui galopent, larges dos blancs.

Mais à leur vue mes Arbis s'élancent. Je les vois s'engouffrer dans la rue, burnous claquants. Hommes et chevaux, les grands diables hurlants et les petits bais ivres de vitesse, talonnent, rejoignent les fuyards. Une courte mêlée au sabre, au revolver. Et quatre cuirassiers sont tués, un blessé; trois chevaux, de grandes bêtes étiques, et un homme, pris vivants. C'est Mohammed qui a capturé l'homme. Il le ramène, le poussant à pied devant lui, traînant en main la monture au lourd paquetage. Il exulte. Harnachement et cheval, vendus à Montoire, rapporteront gros. *Terbah besef!*

On s'arrête, tandis que les *chouafs* en avant, de l'autre côté, gardent le village. On tient conseil, l'état-major des goums, *sidi Coronel,* les trois capitaines et moi, en qualité de commandant l'avant-garde. Mohammed amène le prisonnier.

C'était un long bonhomme, un corpulent qui avait maigri. Face carrée, placide, dans l'embroussaillement d'une barbe blonde. Des yeux bleus, très pâles, presque inexpressifs, des yeux de porcelaine. On ne pouvait pas savoir ce qu'il pensait, sous son front têtu; certainement il n'avait pas peur. C'est moi qui l'ai interrogé, tant bien que mal. Je baragouinais un peu d'allemand,

les mots essentiels en guerre, assez pour me faire comprendre.

Et je lui demande si avec son régiment il y a d'autres troupes devant nous, dans le village prochain. Il dit que non ; ça n'était guère possible, n'est-ce pas? à quelques kilomètres de Vendôme, qui en regorgeait. Alors je lui redemande, je m'explique encore, dans mon baragouin, et par signes : « Y a-t-il de l'infanterie devant nous? » Il se recueille, nous regarde avec ses yeux de porcelaine et, sans la moindre émotion, il répète d'une voix calme : « Non. — C'est bien, mon garçon, dit le colonel. Tu vas marcher avec nous, et au premier feu de salve que nous essuyons on te brûle la cervelle. C'est bien vu, bien entendu? Il n'y a pas d'infanterie en avant de nous? »

Le cuirassier secoua la tête et fit simplement : — « Non. »

Sur ce, Mohammed l'aide à se mettre à cheval, on ficelle le Prussien avec des cordes à fourrage, on lui ligotte mains et jambes. Un goumier tient la grande haridelle par la bride, et de l'autre côté marche Mohammed, revolver au poing, prêt à tirer, à mon premier signe. Au bout de vingt minutes, comme nous abordions Villaria, une fusillade violente éclate, feu de salve de front, et, de flanc, venant des hauteurs de Bois-aux-Moines, des coups de canon.

Mohammed m'interrogea du regard. Sur le visage du prisonnier, une satisfaction s'épanouissait, les yeux de porcelaine luisaient d'un éclat dur.

— Feu! criai-je, dans la rage du premier mouvement; et, la tempe trouée, le héros obscur s'abattit.

Mohammed dénouait en hâte la corde à fourrage, repartait, traînant le cheval de prise. Derrière nous, le cadavre rougissait la neige... Oui, oui, j'y ai beaucoup pensé depuis. Je devais agir ainsi. J'ai fait mon devoir.

Et après un court silence, M. Triquart ajouta :

— Le cuirassier aussi.

FONTENOY

I

— Ah! ah! ah! monsir Méric!... Fous croyez que fos Françaïs vont fenir!... Ah! ah! ah! faire sauter le pont!... Tevant vous!

Pris d'un accès de rire si violent qu'il suffoqua, une montée de sang brusque au visage, Gottlaub se renversait sur sa chaise, en se frappant les cuisses de sa large main noueuse, parsemée de touffes de poil roux. Assis devant la lourde table de bois, polie par les ans, il venait de repousser son assiette, barrée d'un os énorme. Dans le plat de terre brune fumait encore, avec son odeur douce et salée, la potée de choux, de pommes de terre et de lard. Tunique dégrafée, étalant ses grosses jambes chaussées de bottes boueuses, le Prussien, sa joie apaisée, saisit son verre vide, y versa, d'une cruche de grès, une lampée du petit vin, — le vin parfumé des côtes de Toul, — et soulevant le coude, à la lueur de la chandelle, il mira la claire couleur de rubis, fit claquer sa langue :

— Ça ne faut pas la bière!... Eh bien, parions, monsir Méric, une tonne de fotre vin... je la boirai, si vos damnés Français arrivent jusqu'ici!

Paisible, Gottlaub enveloppa d'un regard la pièce chaude, la flamme dansante de l'âtre, dont le reflet mettait de brèves lueurs aux poutrelles du plafond, au cuivre d'une bouilloire, à l'angle luisant du vieux bahut. Dans un coin son fusil dormait comme une paisible arme de chasse... On était bien là!... Brr! Quel froid dehors!... Non, décidément Gottlaub ne pouvait imaginer une expédition à travers cette neige...

M. Méric, en face de lui, plaisamment hochait sa tête

branlante : — Si! si! on verrait bien... Et tandis que le Prussien de nouveau éclatait, tout son vaste corps secoué de rire, à l'idée de ces ennemis qui tomberaient du ciel, le vieillard, en lui-même, tristement, songeait à l'impossible, à l'absurde des bruits qui depuis un mois couraient à Fontenoy, et dans les villages autour de Toul.

La petite place de guerre, depuis le 23 septembre s'était rendue. Point des plus importants, sur la ligne d'étapes et qui commandait le chemin de fer, la voie de grande communication entre Paris et Nancy, Strasbourg, l'Allemagne. Mais Toul, n'ayant pour garnison que les conscrits d'un dépôt, des gardes nationaux et des gendarmes, deux mille hommes à peine, avait dû, après quarante-neuf jours de siège et deux bombardements, ouvrir ses portes. Pour défendre ses remparts, pour servir ses canons contre les vingt-six pièces prussiennes et les vingt et une pièces françaises amenées de Marsal, pas un canonnier, ni un sapeur du génie; douze mille bombes et obus réduisaient enfin ses artilleurs improvisés. Et maintenant, depuis de longs mois, des garnisons prussiennes hivernaient, vivaient en paix dans les villages, gardant sans fatigue la précieuse voie ferrée, par où défilaient sans cesse, roulant vers Paris assiégé, vers les armées de l'invasion en marche, les lourdes plates-formes couvertes de canons géants, les fourgons innombrables du ravitaillement.

Alentour, le pays était calme. Il fallait avant d'entendre parler d'une ombre, d'un soupçon de résistance, traverser deux départements, durement aplatis sous la conquête organisée. La saison était des plus rudes, tout le sol couvert de neige. Au reste, le grand élan de la défense nationale semblait tombé. La guerre, visiblement, touchait à sa fin.

A Toul, place fortifiée, gros gîte d'étapes, la présence des officiers maintenait une surveillance, une discipline plus strictes. A Fontenoy, comme en beaucoup de villages, les petits détachements, livrés à eux-mêmes,

s'étaient peu à peu relâchés de la rigueur primitive. Aussi le vice-sergent-major, les deux sous-officiers, le tambour et les quarante-sept hommes de la landwehr westphalienne (6e Geldern), qui cantonnaient là, vainqueurs radoucis, étaient-ils à cette époque, fin de janvier, considérés presque comme des camarades, hôtes peu gênants, à qui l'on rendait au besoin service. Ils répondaient, par une sorte de sympathie, mélangée de morgue satisfaite, à la tolérance résignée, obéissante, des habitants. Après Noël, en témoignage de leurs bons rapports, les Allemands avaient même déposé solennellement à l'église leur arbre enguirlandé, portant, au milieu des fleurs en papier, des rubans, une inscription flatteuse.

Gottlaub se leva, étirant ses bras puissants, et à pas posés, comme chez lui, s'en fut entr'ouvrir la porte. L'ombre épaisse s'étendit, blêmie à peine du reflet de la neige. Un silence glacé, sur le village immobile, endormi déjà, bien qu'il fût à peine dix heures, — sur la campagne, au loin, planait. M. Méric toussa.

Le vieillard, long corps plié, tordu comme un sarment sec, était un ancien cultivateur, qui, sa vie faite, sa petite fortune patrimoniale devenue une solide aisance, continuait à vivre, parcimonieusement, entre ces quatre murs où son existence s'était écoulée. Il logeait chez lui, en plus de sa sœur aînée, — une vieille à demi tombée en enfance, — Louise Méric sa bru, veuve maintenant, son petit-fils Gustave, sa nièce, une orpheline recueillie depuis dix ans, Rosalie. Les femmes en haut dormaient. Louise et Rosalie avaient mangé la soupe avec lui, à cinq heures, puis, la nuit venue, lasses, elles étaient remontées. Gottlaub, qui d'habitude partageait leur repas, retenu aujourd'hui par une corvée, avait trouvé en rentrant la potée mise de côté, mijotant sur la cendre tiède. Et en face de M. Méric qui le regardait, longuement il avait broyé lard et légumes, parlant des choses de son pays, de sa famille, de la guerre. On eût dit un ami de retour.

Et de fait depuis longtemps, dans le pays, on connaissait Gottlaub. Pas plus tard qu'au mois de juillet, il était encore employé à Gondreville, village voisin, dans une brasserie! Il était parti après des adieux touchants, en se plaignant d'être rappelé. Quel n'avait pas été l'étonnement de tous, quand, en septembre, on l'avait vu revenir, vêtu de son uniforme sombre, sa figure placide et barbue souriant, sous la casquette plate! Comme si de rien n'était, il avait distribué des poignées de main, des bonjours...

Espion? Non pas, mais patriote loyal, qui avait su regarder, écouter, tout en travaillant, comme un bon diable. M. Méric, ni personne, ne lui avait tenu rancune. On lui témoignait même une considération particulière; on n'était pas fâché, aujourd'hui que les affaires avaient ainsi tourné, d'avoir été bien ensemble avant, et de le rester. Ainsi chaque soir, pacifiquement, l'ancien cultivateur et l'ex-garçon brasseur échangeaient leurs vues, devisaient. Mais, sauf à la Noël, jamais encore on n'avait veillé aussi tard. M. Méric attendait son petit-fils, qui, parti le matin pour aller voir leur cousin le forgeron, à Bicqueley, de l'autre côté de la Moselle, devait rentrer le jour même. Le grand-père jeta vers la porte un regard inquiet.

— J'espère que Gustave n'a pas fait de mauvaise rencontre!

Gottlaub, avec une lourde malice, déclara :

— Les cheunes gens, il faut que ça s'amuse!.. Il être à Toul, en train de...

Il leva le coude. Puis, revenant à sa plaisanterie ordinaire, il ajouta, la bouche fendue par un sourire quil croyait fin :

— A moins que fos fameux soldats l'aient empauché, pour reprendre Toul!

Ravi, à cette idée comique, il n'y put tenir, et de nouveau s'étrangla de rire, dans une quinte de toux.

Déjà lors du siège de la ville, on avait bien des fois annoncé l'arrivée des colonnes françaises? Attentes

fiévreuses, suivies de longues déceptions. Janvier avait ramené un sursaut de l'espoir; des rumeurs vagues circulaient. Des partisans allaient tenter un coup de main, faire sauter, soit un pont de Liverdun, soit celui de Fontenoy, ou le tunnel de Foug. Et les uns avaient accueilli la nouvelle avec enthousiasme, saluaient en elle le triomphe prochain; les autres, depuis longtemps désillusionnés, n'y croyaient pas. M. Méric était du nombre; mais par jeu et pour taquiner Gottlaub, il feignait de considérer la chose comme certaine, imminente.

C'était, entre les habitants et leurs garnisaires, un sujet fréquent de taquineries; même dans la soirée de la veille, Roussel, un inconnu de passage, avait trinqué avec le vice-sergent-major et le chef de gare allemands. Levant son verre, il avait dit en riant : — « C'est demain sauter le pont! » Et eux, s'esclaffant, de faire chorus...

Gottlaub, d'un coup de pied referma la porte, s'en revint à la table où la chandelle coulait, dans le bougeoir de fer, et le prenant sans façon, peu soucieux d'en priver le vieux, il dit en bâillant :

— Che monte... A cette heure, Gustafe est couché. Il n'y a plus que les chiens dehors!... Bonsoir, monsir Méric! Qu'est-ce que vous attendez?...Ah! oui, fos Français!

Et l'on entendit le gros rire qui s'éloignait, dans l'escalier craquant sous les bottes pesantes.

Deux heures plus tard, à dix kilomètres de là, le long de la corde halée d'une rive à l'autre, deux barques, coupant le flot rapide de la Moselle, glissaient lentement dans les ténèbres. L'eau noire, charriant de lourds glaçons, clapotait avec un bruit sinistre.

Groupés sur la berge, les habitants de Pierre-la-Treiche entouraient ceux des francs-tireurs qui n'avaient point passé encore, et leur serrant les mains, ils leur souhaitaient un heureux succès, un prompt retour. En silence, lorsque les barques avaient accompli un de leurs pénibles voyages, de nouveaux partisans pre-

naient place, les uns dans le bac, les autres dans un petit bachot plat, et, parmi la rapidité du courant, le heurt fuyant des glaçons, tandis que les bateliers, couchés sur leurs perches, peinaient avec des précautions infinies, les hardis passagers, vers Fontenoy encore lointain, enfoui là-bas par delà les champs de neige, s'en allaient, dans la nuit profonde. Troupe d'élite, dont pas un bruit ne montait. D'anciens soldats, de très jeunes gens, des bourgeois paisibles, des fonctionnaires, ensemble disparate au premier abord, mais que l'ardent amour de la patrie unifiait. Réunion d'humbles et de vaillants; faisceau de volontés tendues. Bien qu'ils fussent très las, ils ne sentaient point leur fatigue. Ils étaient trois cents.

Gustave Méric, lorsque, vers cinq heures, il avait quitté Bicqueley, — sans le cousin il eût encore été là, bien au chaud, à tirer la chaîne du grand soufflet, tandis que des étincelles voletaient au-dessus de la braise et que le marteau chantait sur l'enclume, — Gustave avait pris au plus court, par le chemin de terre montant qui traverse le bois du Chanot et tombe à Pierre, près du vieux manoir, au-dessus du cimetière.

A dix-sept ans, il en paraissait vingt, long et sec comme son grand-père, avec de jolis yeux bleus, des cheveux blonds que les filles du village, et cousine Rosalie même, — il se l'avouait avec quelque fatuité, — trouvaient de leur goût. Intelligent, de goûts plus élevés que ceux d'apprenti maréchal, — grand-père Méric avait voulu qu'il apprît un métier, — ayant lu tout ce que l'école et les bibliothèques de Fontenoy contenaient de livres, il était à l'âge où l'esprit s'ouvre et s'enivre. Il se désolait, se croyant capable de faire un héros, de n'être pas même trouvé bon pour faire un conscrit. Le grand drame sanglant de la France qui autour de lui se jouait l'emplissait d'une stupeur, où parfois, de la rage exaltée, impuissante, il roulait à de longs engourdissements, une indifférence complète;

sa jeunesse alors reprenait le dessus, et il s'amusait de tout, des jeux avec les camarades, des parties de boules, et des sourires tendres de Rosalie. Gottlaub redevenait le compagnon d'autrefois, le bon diable qui vous offrait naguère au cabaret de Gondreville une chope de bière pâle, couverte de belle mousse blanche...

Une seule chose l'inquiétait : l'Allemand regardait Rosalie trop souvent.

Il songeait à cela, à cet étonnant bouleversement des choses, qui à présent installait en maîtres chez eux, comme en tant de foyers de France, un Gottlaub barbu, botté, jouissant de tout avec une tranquille insolence... Tout d'un coup, comme il passait au-dessus d'un ravin, il aperçut, à sa gauche, cachés dans le pli du terrain, un grand nombre d'hommes vêtus de costumes bariolés et armés de fusils. Beaucoup étaient couchés de leur long, dans la neige, ou à genoux, d'autres courbés, l'air de guetter quelque chose, d'attendre, anxieux... Qu'est ce que c'étaient que ces soldats? Sans doute des landwehriens encore!... Son sang ne fit qu'un tour.

De l'autre côté du ravin, qu'elle coupait en biais, la grande route de Toul, reconnaissable à sa double ligne d'ornières, s'allongeait. Soudain, au pas de lourds Mecklembourgeois, une patrouille de huit dragons apparut. Elle se dirigeait vers la place, distante à peine de six kilomètres. Insouciante, sans même jeter un regard vers le ravin où la troupe était tapie, la patrouille, toute petite dans le lointain, tranquillement passa. Les larges manteaux sombres étalés sur les croupes, l'acier battant des fourreaux, la tranquillité des nuques sous le rebord des casques, Gustave distinctement remarqua tout, et le mortel silence des soldats embusqués, tandis que les dragons les frôlaient sans les voir, puis, à mesure qu'ils s'éloignaient, le frémissement de joie, la délivrance en un brusque bond, toute la troupe debout, repartant, les chefs en tête.

Gustave avait compris. Nul doute, ces braves,

c'étaient les sauveurs annoncés, le secours français si longtemps attendu, et qui arrivait enfin! Et comme la troupe gravissait le coteau, venant vers lui, il attendit.

Le jour baissait. Pourtant, à leur démarche prompte, dans cette neige où ils enfonçaient jusqu'au genou, à leur déluré de chasseurs, impossible de s'y méprendre. C'étaient des Français, c'étaient eux! Et près de cet officier, là, ce franc-tireur avec son clairon, c'est Thomassin, le vieux zouave, un ancien de Fontenoy! Il lève les bras, s'écrie :

— Tiens! le p'tiot Méric... Eh! bleu, viens par ici!... C'en est un du pays, mon capitaine...

Les oreilles de Gustave bourdonnent. Il est devant un monsieur galonné, qui le regarde fixement. Comme en rêve, d'une façon vague, il entend :

— Tu vas nous montrer le chemin, tu veux bien?

S'il veut! Rouge d'orgueil, Gustave marche maintenant à côté de Thomassin. Où va-t-on? Thomassin ne sait pas. D'abord, on franchira la Moselle à Pierre, et l'on verra. Et les questions de Gustave pleuvent, et chemin faisant, il apprend toutes sortes de choses extraordinaires. D'où ces soldats viennent, qui ils sont. Il ne se tient pas de joie. Il se promène en pleine aventure : enfin, il est un héros! Il fait partie, comme ces francs-tireurs, de l'Avant-Garde de la Délivrance, et de bonne foi il croirait presque qu'il vient d'accomplir, comme eux, le splendide exploit.

A phrases brèves, qu'ils échangent en baissant la voix, Thomassin explique, Gustave compare et s'étonne. Ainsi, pas plus loin qu'à cinquante kilomètres, tandis qu'ici patiemment on plie sous le joug, un camp s'est formé dans les Vosges, où une poignée de braves depuis deux mois harcèle les communications de l'ennemi! Et en pleine contrée envahie, les voilà qui surgissent sous les remparts de Toul!

Avant de savoir comment ils sont arrivés jusqu'ici, Gustave en revient au développement de leur entreprise, à ce camp perdu de la Vacheresse, vers la forêt de

Boène, près de Lamarche, à leur existence pendant ces deux derniers mois, si périlleux, si romanesques.

Dès le courant de septembre, trois hommes de cœur, Goupil, Rollin, conducteurs au chemin de fer de l'Est, et Tissot, maître charpentier, souffrant de voir la patrie envahie, s'étaient concertés afin d'essayer de nuire aux vainqueurs. Que pouvaient leurs humbles forces? Rien contre des soldats, beaucoup contre l'inconnu des événements. Il suffisait de quelques vaillants pour faire sauter un pont, combler un tunnel. Sous l'effort patient d'un taret, le plus solide échafaudage croule. Mais, d'abord, rassembler des moyens d'action!...

Ils vont trouver le secrétaire de Gambetta, M. de Frogier de Pontlevoy; et prévenu, celui-ci, en qui l'âme de la défense brûle, aussitôt décrète la formation d'un comité militaire pour la défense des départements des Vosges, de la Meuse et de la Meurthe. Un Vosgien, déjà vieux, mais dont le cœur est jeune, Victor Martin, sous-préfet de Neufchâteau, est nommé président, Victor de Pontlevoy secrétaire, Goupil, Rollin, Tissot, membres. D'autres noms figuraient encore au décret; leurs porteurs, qui ne parurent jamais, furent, plus tard, remplacés par d'autres : Kronberg, un propriétaire, Loisant, un ingénieur civil.

A ces vaillants de la première heure, qui étaient le cerveau, la pensée, il fallait donner des bras, la force. Gambetta envoyait à Neufchâteau, pour se mettre à leur disposition, un ancien caporal d'administration, Bernard. Alors Martin quitte Neufchâteau, vient s'installer à Lamarche, avec le comité. Lamarche : chef-lieu de canton, à la limite de la Haute-Marne, de la Haute-Saône et des Vosges, en plein massif forestier Poste bien choisi, parmi des montagnes abruptes, au centre d'une contrée fertile, non ravagée encore, assez près de l'ennemi pour l'inquiéter, assez loin pour pouvoir s'organiser. A eux tous, ils possédaient 10 fusils et 300 cartouches. Pas un soldat.

Martin court à Langres, tente en vain d'en obtenir, avec des munitions, des armes. Mais Arbelot, le général qui commandait là, n'a pas confiance, il refuse net, il aidera seulement le comité de ses vœux. Tout ce qu'il peut faire est d'autoriser un sous-lieutenant évadé de Metz après la capitulation, Coumès, du 93e de ligne, à se joindre à eux, avec une vingtaine d'hommes qu'il a rassemblés, de son côté, à Lamarche même.

Déjà Bernard, passé capitaine, en a recruté autant. Un garde général des forêts, à Bulgnéville, Rambaux, rallie aussi, avec vingt-cinq guides. Bientôt on est près de cent. C'est assez pour que le 2 décembre, Coumès, avec sept hommes, batte campagne, aille surprendre à Contrexéville un détachement de landwehriens occupé à lever des contributions. Sans coup férir les seize Prussiens sont prisonniers. Le lendemain, Bernard et Coumès s'emparent d'un convoi de grain, de bétail et de fourrages. Cependant, le pays s'émeut, commence à parler d'une résistance possible. Des volontaires viennent grossir l'Avant-Garde de la Délivrance. Soldats de toute provenance, aux uniformes bigarrés, des vieux, des jeunes. On vit comme on peut, sans solde. Les officiers n'ont que de mauvaises capotes.

Mais une colonne de neuf cents hommes, le 6, s'avançait d'Épinal contre Lamarche, et en partie cantonnait, le soir, à Dombrot-le-Sec. Bernard, qui jusque-là avait fait plus de bruit que de besogne, caracolant, botté, ceinturé de rouge, aussitôt se mettait en route, jetait brusquement son monde dans le village, avant l'aube, bousculait et massacrait le poste de garde et jusqu'à l'escorte de trois canons parqués sur la place de l'église. Impossible de trouver des chevaux pour emmener le trophée; de toutes les fenêtres, des maisons barricadées, les balles pleuvent. Il faut se replier en hâte sans les canons. Intimidés, les landwehriens font de même, regagnent Épinal sans s'arrêter.

Nul doute, ils vont revenir en force, venger leur échec. Comment résister dans Lamarche, bourg ouvert

dominé de partout? Le comité vite décide d'aller camper à sept kilomètres de là, en pleine forêt de Boène, au sommet d'un massif isolé. Aire inabordable d'où l'on surplombe, et d'où l'on guette. Jadis, au temps des guerres lorraines, on s'était réuni près de là, sous le chêne des Partisans. Mais Martin, trop vieux, ne peut aller s'enfermer avec des volontaires. Le comité et les officiers désignent alors Goupil pour gouverner le camp et présider le conseil. En un instant trois baraques de planches sont édifiées, des approvisionnements rassemblés. Il est temps.

Trois cents hommes du 1er régiment de chasseurs, venus de Mirecourt, se dirigent à leur tour sur Lamarche. Les francs-tireurs tentent héroïquement de les arrêter, et, battus, cèdent au nombre. Les vainqueurs entrent et couchent à Lamarche, repartent le lendemain, sans tenter de fouiller la forêt. Une ou deux autres pointes descendaient de Neufchâteau jusqu'à Bulgnéville, ne parvenaient pas davantage à découvrir le camp.

Puis c'est l'époque où le mouvement de Bourbaki dans l'Est attire et retient l'attention allemande. On en a profité, au camp, pour se fortifier, faire de nouvelles recrues. Les bonnes volontés affluent. D'autres compagnies se forment : un conducteur des ponts et chaussées, ancien sous-officier d'Italie et d'Afrique, devient le capitaine Adamistre; un clerc de notaire, Maillière, commande à des mobilisés. La petite république, avec son comité directeur, aidé par ses capitaines de compagnie, travaille avec ardeur. On crée, on installe des services divers : intendance, magasins, écuries. Un peloton d'éclaireurs, vêtus de rouge par les soins de Bernard, est constitué. Puis, c'est l'ambulance, la maréchalerie, l'armurerie, un laboratoire même. Arbelot, supplié une fois encore, venait en effet de refuser les quatre cents kilos de poudre nécessaire. Le comité, désolé, entreprenait d'en fabriquer sur place, mais ne réussissait qu'à en produire vingt-cinq kilos, de médiocre.

Ce retard menait ainsi jusqu'aux premiers jours de janvier. Utilisant l'accalmie, Coumès, en habits bourgeois, exécutait avec Goupil et Rollin une longue reconnaissance, entre Lamarche et Nancy. A travers les gîtes d'étape allemands, ils relevaient le trajet de la ligne ferrée, observant les forces ennemies, notant les facilités, les obstacles qu'un coup de main, une retraite rencontraient, liant partie avec quelques patriotes, comme l'aubergiste Roussel, de Fontenoy.

Entre temps, le gouvernement témoignait sa satisfaction. Coumès était nommé capitaine; Bernard, chef de bataillon, restait néanmoins à la tête de sa seule compagnie. Arbelot enfin destitué, Gambetta prescrivait au nouveau gouverneur de Langres de porter l'effectif des troupes du camp à 1,500 hommes, et de leur adjoindre le 4ᵉ bataillon du Gard. Quelques braves ralliaient encore : le capitaine de francs-tireurs Richard et le lieutenant de turcos Magnin, avec ce qui survivait de leurs hommes, décimés à l'affaire de Nogent-le-Roi que les Allemands par vindicte avaient canonné, saccagé, brûlé. Enfin, le 15 janvier, les quatre cents kilos de poudre et le matériel, amorces, haches, leviers, pioches, étaient mis à la disposition du comité. Tous les regards allemands étaient fixés sur la partie qui se déroulait à la Lisaine. L'heure propice, le moment d'agir étaient venus. On allait se porter en hâte sur un point de la ligne ferrée. Lequel? Restait à choisir celui des ouvrages d'art qu'on ferait sauter.

Les discussions du comité et des officiers se concentrèrent sur Foug et Fontenoy. Le tunnel était plus surveillé, d'accès plus difficile, le travail y serait plus lent. Le pont, au contraire, n'était gardé que par cinquante hommes; les Allemands ignoraient l'existence d'une mine; c'était peu de chose, la pile repérée sur le plan, que de creuser le ballast, d'arriver vite à la trappe. Mais il y avait la Moselle à traverser, tandis qu'à Foug... On décida donc de ne prendre qu'en route la solution définitive, selon que les événements tourneraient :

l'ordre de départ était fixé au 18; le comite arrête, avec Coumès, l'itinéraire, les points où réunir des vivres. Trois cents hommes d'élite, appuyés par le bataillon du Gard, se porteraient à marche forcée dans la direction de Toul. A la deuxième étape, la ferme de Saint-Fiacre, on verrait.

Le mercredi, à cinq heures du soir, on s'était mis en route. Un chariot chargé de vivres et d'outils, trois chevaux de bât portant deux cents kilos de poudre, formaient le convoi. On avait marché toute la nuit, quarante kilomètres, sur le verglas, dans la neige. Aussi n'arrivait-on qu'à huit heures du matin, au lieu de quatre, à la ferme-école de la Hayevaux, point fixé pour la première étape. Manger, dormir, et la courte journée déjà s'est envolée; sept heures sonnent, on va s'ébranler dans la nuit noire. Mais les mobiles, épuisés par les fatigues et le froid de la marche précédente, ne sont pas en état de partir. Il faut, en maugréant, remettre au lendemain : nuit d'alarme, les avant-postes en éveil; une fièvre surexcite chacun, vers deux heures du matin, des coups de feu. « Aux armes! » On se lève en tumulte. C'est une fausse alerte, deux sentinelles qui se sont prises pour l'ennemi.

On tient conseil, il faut prendre parti. Des traîtres ont, paraît-il, averti la commandature; des uhlans au guet ont été signalés. Le commandant Bernard a envoyé ses éclaireurs en reconnaissance, appris que la garnison de Neufchâteau s'agite, prépare une sortie... D'autre part, que faire avec des auxiliaires comme les mobiles, mal commandés, sans discipline ni endurance? On décidait alors de renvoyer au camp aussitôt le bataillon du Gard; son retour fera croire à celui de la colonne entière et les partisans, terrés tout le jour dans la ferme, n'en sortiront qu'au soir, continueront seuls dans l'ombre, allégés d'autant. En même temps, le capitaine Richard partait en hâte, avec un garde-pêche, pour rejoindre le sous-officier qu'on avait chargé de couper le télégraphe, vers Commercy. Il fallait re-

mettre cette diversion à la nuit suivante; tout était retardé de vingt-quatre heures.

Le vendredi donc, à six heures, en pleine obscurité, la petite troupe s'éloigne. En tête, quelques cavaliers explorent la route; Tissot, Rollin, en habits de paysans, précèdent aussi à cheval ou en voiture. Puis vient le premier groupe; aux embranchements des chemins, les porteurs de lanternes à signaux élèvent et balancent leurs falots verts et rouges. Çà et là, un court feu de bengale. Il fait un froid glacial, défense de fumer. Parfois, lorsqu'on traverse un village aux fenêtres encore éclairées, des curieux se penchent sur le pas des portes. Alors, pour leur donner le change, quelques volontaires alsaciens les forcent à rentrer, en les bousculant, avec des menaces en allemand.

En deux longues files parallèles, on piétine dans la trace de qui vous précède; la neige, aux descentes, aux montées, s'amoncelle, on y enfonce à pleines jambes. Fantômale, dans l'air étoupé de neige, à travers la forêt épaisse, la colonne silencieusement avance. Il est cinq heures du matin quand on arrive dans le profond ravin boisé où est cachée la ferme de Saint-Fiacre. On a parcouru trente-cinq kilomètres.

Exténués, sans toucher aux vivres, — le pain, le vin sont là, mais Goupil n'a pu faire cuire la viande pour l'arrivée, — les hommes se laissent rouler dans la paille. Alors un conseil de guerre a lieu, devant l'âtre. Les membres du comité, les commandants de compagnie discutent. Foug ou Fontenoy? — Foug, dit Goupil, n'est qu'à dix kilomètres, et le temps presse... — A Fontenoy, la besogne est moins dure, mais l'étape est encore longue... On n'arrive pas à s'entendre; il n'y a qu'à aller dormir, en attendant le retour de Kronberg et de Rollin envoyés en avant pour reconnaître l'état de la Moselle, les garnisons de Toul et de Fontenoy. Et pesamment tous s'endorment. Bientôt un bruit persistant les réveille; il fait grand jour, aux quatre coins de la cour flambent d'énormes feux; les hommes chantent et rient.

On doit leur imposer le calme, on verrouille les portes. Que personne ne risque le nez dehors! A cinq cents mètres de là passe la route de Vaucouleurs à Toul, que les uhlans à chaque instant sillonnent. Cependant, on tient un dernier conseil de guerre: Rollin est rentré de sa mission, rend compte. La veille au soir, à Fontenoy, il a trinqué avec le vice-sergent-major et le chef de gare allemands; leur sécurité est complète. Alors le projet de Foug est abandonné. On opte, à la majorité, pour Fontenoy. Il n'y a plus qu'à partir tôt, voilà tout.

Les ordres sont donnés pour trois heures; on marchera de jour, quitte à faire halte au-dessus de Mont-le-Vignoble, pour ne traverser qu'à la brune la petite vallée de la Bouvade, qui, à un kilomètre au sud de Toul, tombe dans la Moselle. A huit heures, on franchira la rivière, à Pierre-la-Treiche, et à minuit, en même temps que Richard coupera de son côté la ligne télégraphique et ferrée, le pont sautera... Sitôt dit, sitôt fait; on renvoie les éclaireurs, devenus plus compromettants qu'utiles. On laisse à la ferme le chariot; on se répartit les outils; seuls suivent les chevaux qui portent la poudre.

Un jour semblable au crépuscule éclairait la noire étendue du bois, la blancheur mouvementée des monts. Quand on sortit de la forêt, Toul, soudain, apparut vers la gauche avec la masse de sa cathédrale, et, plus loin, les contours du mont Saint-Michel. Dans les rangs, un murmure d'émotion courait, beaucoup crurent qu'on les menait à l'assaut de la forteresse; alors, soulevés d'un brusque élan, ils entonnèrent à pleine gorge, joyeux, *la Marseillaise*. Mais la route tournait à droite, s'enfonçait en chemin creux... Attendra-t-on le soir pour franchir la vallée? Non, l'heure presse, l'espoir grandit. Audacieusement, follement, dans le jour qui baisse, mais où tout se distingue encore, la colonne défile à six kilomètres des remparts, traverse Mont-le-Vignoble, Gye, arrive à Bicqueley, se hâtant vers la Moselle.

C'est à ce moment que Gustave Méric, en sortant du village, avait aperçu, dissimulés dans le ravin, les trois cents chasseurs des Vosges que la patrouille allemande frôlait.

Maintenant la nuit était tombée : on était, sans que Gustave s'en fût aperçu, tant les histoires de Thomassin l'avaient passionné, tout près de Pierre-la-Treiche, et bien qu'il ne fût guère plus de six heures, c'est à peine si l'on distinguait, dans les ténèbres, la silhouette massive d'une maison isolée, entourée de murs, auprès de laquelle les compagnies étaient groupées. Gustave se reconnut. On était devant le vieux manoir où habitait un brigadier forestier.

Le lieutenant Rambaux sonne à la porte. Un pas se fait entendre, un bruit de clef, et lentement la porte s'ouvre, dans la lumière d'une lanterne qu'on hausse. C'est le brigadier, qui, interdit, recule, à la vue de l'uniforme français.

— Je suis garde général des forêts, lui dit le lieutenant, j'appartiens en ce moment à l'armée. Pouvez-vous me laisser reposer chez vous, avec quelques hommes qui m'accompagnent?

Le brigadier s'exclame. Parbleu! Revoir les soldats de la France, quelle joie inattendue; quelle fête!... Mais à la lueur des falots, un à un, par la petite porte de la cour, les chasseurs pénètrent, et le brigadier, ébahi, regarde ce défilé interminable, ces trois cents pèlerins aux costumes bariolés et crottés, aux armes qui par éclairs reluisent; sa femme et les siens l'entourent, pris d'épouvante.

Pendant que les hommes s'entassent dans les chambres vides du premier étage et que les officiers se rassemblent, au rez-de-chaussée, dans une vaste salle, Gustave accompagne le caporal Mosbach, un géomètre de Toul, qui connaît à fond le pays. On a chargé le caporal de placer les sentinelles aux endroits convenables, celles-ci comme toujours choisies parmi les Alsaciens qui parlent allemand, et Gustave, avec une

admiration profonde, rit de les voir enveloppés de longues couvertures, coiffés de shakos prussiens. Les espions et les curieux peuvent venir. — Werda!... Chasseurs des Vosges? Non point, mais quelque troupe prussienne, qui manœuvre aux environs de Toul.

Cependant, il faut s'occuper de franchir la Moselle, les membres du comité s'en vont au village à la recherche des bateaux. Le froid est si vif, la fatigue des hommes telle que près des feux, dans le manoir, sans même toucher aux vivres de réserve, qu'on vient de distribuer, beaucoup s'endorment.

Gustave grelotte ; il a faim, il regretterait presque maintenant sa rencontre, si un enthousiasme ne le tenait debout, le cœur sautant, les nerfs au vif. Huit heures sonnent. Dans la nuit glaciale, les vibrations du bronze se détachent, avec une étonnante netteté. Les membres du comité sont de retour. Gustave est appuyé contre une fenêtre du rez-de-chaussée ; il tend l'oreille, il voit le dedans rouge de la pièce. L'officier à quatre galons, c'est Bernard, déclare qu'il n'ira pas plus loin ; les uns gesticulent avec violence ; les autres, le menton penché sur leurs cabans ouverts, semblent plongés en léthargie. Il paraît que les barques ne seront pas prêtes avant neuf heures Le bac est pris dans les glaces. Il faut d'abord le dégager ; l'autre bateau, le brigadier forestier est parti le chercher à un kilomètre. Va-t-on continuer ce soir ?

Gustave entend des voix sourdes qui protestent : « Les hommes sont exténués... Fontenoy est à douze kilomètres encore... Et si l'on était poursuivi, comment battre assez vivement en retraite? N'est-il pas prudent de remettre à la nuit du lendemain ?... » La querelle se prolonge, s'envenime, le commandant hésite ; Coumès, qu'on veut consulter, ne peut être arraché au sommeil qui le terrasse ; mais enfin Goupil, Rollin, Tissot et Adamistre, la majorité l'emporte : on décide de demander des volontaires, en exposant franchement la situation.

Un seul cri. Partir tous, et de suite !

Dans la lenteur des préparatifs et dans la fièvre de l'attente, Gustave, ne se doutant pas de l'heure, — minuit bientôt, — ne se souciait plus de l'inquiétude de son grand-père, qui certainement, guettant son retour, veillait. Les deux femmes endormies dans la petite maison, sa mère, sa cousine, auxquelles d'ordinaire il ne pensait jamais sans tendresse, ce soir, emporté par cette légèreté fougueuse de la jeunesse, il n'y songeait pas plus que si elles n'eussent pas existé. Il était tout à l'émotion de descendre sans bruit, vers la rivière, mêlé à cette troupe héroïque qu'il sentait maintenant frémir d'une seule âme. Le grondement du courant s'élevait comme un soupir monotone, coupé de faibles sanglots, par le choc sourd des glaçons. Les lanternes allaient et venaient sur la berge, tandis que d'un bord à l'autre, le long de la corde tendue, invisibles, les barques pleines glissaient. Par groupes de trente, au milieu des riverains, les chasseurs encapuchonnés attendaient sans mot dire. L'arrière-garde s'embarquait enfin.

Gustave, lorsqu'il mit le pied sur le talus opposé, eut une sensation d'allégement. Plusieurs autour de lui la partageaient. Cette station debout, dans le bateau léché d'un noir clapotement, au-dessus de l'eau perfide, cela inspirait des pensées graves. Les uns s'inquiétaient du redoutable inconnu, que l'autre rive, monde nouveau, recélait; les autres malgré eux se disaient : cette rivière, la repasserons-nous? Tous, songeant à la France, recueillaient leurs forces. Il fallait maintenant gagner au plus court. Gustave avait repris la tête, cheminait à côté de Thomassin. On suivit un instant la Moselle, remontant la rive droite, puis, tournant brusquement à gauche, on s'éleva, par la rude pente du bois de Chaudency. Les ténèbres étaient opaques, la neige dense, semblait qu'on n'avançât point.

Comme on parvenait au sommet de la colline, l'horizon, vers l'ouest, s'illumina d'une lueur rougeâtre, une

détonation éclatait. Instinctivement, on s'arrête, on regarde... Minute oppressante d'angoisse. Mais de nouveau un éclair, une détonation encore. Plus de doute, c'est le canon de Toul qui tonne, c'est le signal d'alarme. Un troisième coup, un quatrième, le bruit déferle au loin, se répercute, secouant dans leur sommeil tous les postes voisins, qui se dressent, courent aux fusils.

— Du jarret, mes enfants ! gouailla Thomassin, ou je m'enrhume... V'là déjà Toul qui éternue !

La marche reprit, plus rapide, fouettée par la crainte d'être découverts, l'encouragement des officiers, la fatigue tournée en fièvre. On traversait Villey-le-Sec. On pataugeait dans de mauvais sentiers, fils noirs un instant tracés, pistes perdues que, derrière la colonne, des chasseurs effaçaient, sous le râteau. Enfin, c'était la route de Toul à Nancy, au bord de laquelle on soufflait un instant, puis, à travers les labours, dans un ravin, la marche têtue encore une fois se déroula. Gustave, à mesure qu'on se rapprochait, peu à peu sentait tomber son exaltation. Il se croyait en chemin depuis une éternité, il était bien las et boitait. Au contraire, autour de lui, les visages raidis vers le but marquaient la tension de l'espoir, l'oubli de l'heure, dans la vie âpre de ces minutes uniques. Gustave tressaillit. La demie de cinq heures venait de tinter, tout près d'eux, en vibrations longues, solennelles. On était au-dessus de Fontenoy. La silhouette confuse du village, de l'église, se devinait vaguement. Thomassin étendit le bras :

— La gare est là !

Et Gustave, prêtant l'oreille, scruta la nuit. Il embrassa par la pensée le vaste paysage, la Moselle descendant vers le nord, dans son étroite vallée que dominent les collines et les bois, s'élargissant en marais vers l'ouest et le sud, du côté de Toul. Un ciel d'ombre pesait sur la morne étendue.

A vingt pas de la première maison, le commandant Bernard arrêta la colonne. On se distribua définitivement les rôles, répartis d'avance pendant la marche :

les compagnies Coumès et Magnin attaqueront le poste; les compagnies Bernard et Maillière fouilleront le village; la compagnie Adamistre restera en réserve, gardant les poudres et les outils, en attendant le moment de se porter vivement sur le pont, à un signal, la lutte terminée... Les officiers se concertaient à voix basse; les hommes se taisaient, dans cette pause suprême, avant l'action. Bientôt, le jour allait poindre, il n'y avait plus une seconde à perdre. Le silence était si profond que chacun entendait son cœur battre. Au loin, venant de Toul, le souffle d'une locomotive haletait.

Gustave passa, sans tourner la tête, devant la porte de sa maison... Elle était entre-bâillée, une lumière rougeoyait à la vitre... « Est-ce que grand-père m'attend toujours? » se dit-il, mais il n'eut pas envie d'entrer. Une curiosité, plus forte que tout, le redressait, l'emportait. Il fallait qu'il fût là, qu'il vît surprendre le poste, sauter le pont... Et ce n'était point du courage, mais l'attrait impérieux de l'inconnu, l'insouciance aventureuse de ses dix-sept ans. D'autres lumières brillaient aux fenêtres... Il pensa : « La mèche est éventée, les Prussiens sont avertis. » Il suivait les hommes qui rampaient sans bruit vers la gare.

Mais à ce moment Thomassin, qui était devant lui, butta dans la neige. On vit alors la sentinelle du poste s'avancer en criant :

— Werda?

Déjà Coumès sur elle frappait du sabre; l'homme tomba. En même temps, détendue comme par un ressort, toute la compagnie s'élançait, d'un seul bond. Le poste, à ce moment sortait. Une autre sentinelle, qui, placée à l'entrée du village, avait d'abord pris les francs-tireurs pour des fidèles se rendant à l'église, à toutes jambes était venue prévenir.

L'agression fut si brusque, que les landwehriens éperdus rentrent précipitamment dans la gare, en poussant un hurrah étranglé. Gustave, qui vivait comme

dans un rêve, voit ses compagnons se ruer contre la porte close, barricadée en hâte, contre les fenêtres d'où les Westphaliens tirent. L'éclair rouge des coups déchire l'air obscur et brumeux de l'aube. Un sous-lieutenant enjambe une fenêtre, la porte cède sous l'assaut de quelques chasseurs et d'un officier, c'est Coumès... Il y a là dedans un bacchanal du diable : des cris, des gémissements, des coups de feu.

En même temps Magnin a escaladé la barrière, blessé sur le quai une sentinelle. Sept Prussiens sont hors de combat, sept autres prisonniers, le reste en fuite.

Où est donc Gottlaub ?... Gustave ne l'aperçoit pas, mais, en revanche, celui-là qu'on tire par les bottes de la table sous laquelle il s'est blotti, tiens ! c'est le *vice-feldwebel*... Ah ! Ah ! quelle mine il fait ! Hein, mon vieux, c'est moins drôle que d'avaler une *sauerkraut*...

Partout, avec une agitation fébrile, on se démène. Déjà, au pont, le sergent Décorse et Sidi-Mohammed, le turco, ont fondu sur les deux sentinelles : l'une gît à terre, poignardée, l'autre a pu détaler dans l'ombre. A ce moment, le train dont tout à l'heure on entendait haleter au loin la locomotive s'est rapproché, on perçoit à une portée de fusil le souffle régulier de la machine; on voit grossir son fanal. Vite, Goupil, une lanterne rouge d'arrêt à la main range les hommes sur le quai; ordre de ne tirer qu'au commandement. Qui sait si ce sont des voyageurs, des prisonniers, ou l'ennemi ?... Mais, devant le disque fermé, la gare sans lumières, le train ralentissait et, prévenu par la sentinelle qui a pu s'échapper, il stoppe, rebrousse chemin, s'éloigne vers Toul, à toute vapeur. D'autres fuyards, courageusement, donnaient l'alarme. L'un d'eux, quoique blessé, s'avançait à la rencontre du train-poste de Nancy, du côté de Liverdun, et grimpé sur le remblai réussissait à avertir par ses cris le conducteur.

Cependant, les compagnies Bernard et Maillière fouillaient le village. Trois ou quatre Westphaliens sont faits

prisonniers. Plusieurs se cachent au fond des hangars et des caves. Effarés, les habitants ouvrent leurs portes, se penchent aux fenêtres. Ils s'exclament, ne savent que répondre. Des vieilles se lamentent. Maintenant les francs-tireurs prennent position, au sud, sur la route de Gondreville; au nord, sur le chemin de fer du côté de Liverdun. La gare est occupée, le village cerné de toutes parts.

Un quart d'heure à peine s'est écoulé.

Au pas de course, la compagnie Adamistre s'est précipitée vers le pont, le franchit à la hauteur du canal de la Marne au Rhin. Le capitaine place une vingtaine d'hommes chargés de détruire la voie et de surveiller le débouché de Toul. Les membres du comité, qui, avec les porteurs de poudre et d'outils, s'étaient aussitôt élancés, ont fait halte à la première pile. Ils ont le plan à la main, mesurent fiévreusement!... C'est là que le puits de mine doit être préparé. Et l'on creuse, on pioche avec ardeur. La neige est déblayée, les cailloux sous le fer aigu étincellent et volent. Le bruit sourd des pelletées se succède. Le trou s'agrandit... Rien. Pourtant à trente centimètres en dessous du sol, on doit rencontrer sous le ballast la trappe de bois qui ferme l'ouverture du puits! Et les travailleurs de nouveau s'acharnent, le trou s'enfonce! Rien. Penchés au-dessus, les membres du comité ne respirent plus... Se serait-on trompé? L'ennemi aurait-il découvert, comblé la mine?.. La peur de l'échec étreint ces vaillants à la gorge; ils se regardent avec une inquiétude affreuse...

On creuse, on pioche toujours. On est à quatre-vingts centimètres maintenant... Toujours rien. Alors une rage s'empare de Tissot. Il saisit parmi les outils un crayon de fer, dans le fossé. Il frappe, il sonde désespérément. Le cou tendu, l'oreille avide, on écoute; la terre ne rend qu'un bruit sourd. Enfin, sous les coups furieux, résonne comme un choc dans une maçonnerie; est-ce la trappe? Un coup encore! Cette fois, c'est l'écho

d'une cavité profonde; il retentit jusqu'au fond des cœurs!

En un clin d'œil, le tampon de bois est enlevé, et par l'ouverture carrée, Tissot, très grand, se laisse tomber, fait la courte échelle à Loisant, qui porte la lanterne sourde. La première cheminée, profonde de quatre mètres, bifurquait en bas en deux caniveaux, dans le sens de la pile, terminés chacun par de petites cheminées de deux mètres destinées à recevoir la charge. On se met à passer la poudre, mais un des sacs se dénoue, en sorte que les deux mineurs la poussaient à même entre leurs jambes aux caniveaux. Dehors, muet, le cercle de têtes les contemple. L'heure avance, Bernard, craignant une attaque, s'impatiente. Le train-poste de Nancy est signalé. Un fourrier de la compagnie Maillière arrive en courant : — « On perçoit distinctement, venant de Toul, le bruit d'une troupe de cavalerie et d'artillerie qui s'avance vers Fontenoy. »

— Qu'y a-t-il ? crient du fond du puits les mineurs.

— Rien! répondent Rollin et les autres.

Et le travail continue. Mais le danger croît, les spec tateurs s'énervent. L'aube va poindre.

Enfin, les mèches sont en place, on jette aux mineurs une corde, Tissot réapparaît. Loisant à son tour, posant la lanterne, saisit le filin et crie :

— Tirez!

Vite, il n'y a plus maintenant qu'à bourrer le ballast... Mais tous soudain s'exclament. Loisant est à mi-chemin.

— Et la lanterne?

Elle est au fond, allumée. A la première pelletée de terre, elle peut aller donner contre la poudre, allumer tout!...

Loisant redescend,

— La lanterne! éteignez la lanterne!

On lâche de la corde. Loisant retombe, empoigne le falot, fait le geste réprimé aussitôt de le briser brutalement à terre... Le sac répandu. La poudre!...

— Vite, remontez-moi!

— Mais éteignez donc!

Eteindre? Si en soufflant la lanterne faisait mèche? Loisant alors la prend entre ses dents, et s'accroche au filin.

— Tirez! N... de D...

Les tempes en sueur, il sort enfin de l'orifice glacé, et rageusement lance la malencontreuse lanterne dans la Moselle. Alors, on entonne précipitamment les cailloux et la terre, on comble le trou... Instantanément le pont se vide, les hommes d'Adamistre ont rallié, il ne reste que Goupil, Rollin et Tissot, qui réunit en faisceau les extrémités des dix mèches, et, assis, se met à les tailler avec son couteau, entre ses jambes. Il allume enfin, s'assure que le cordon fuse.

— Allons, ça flambe bien! dit Goupil. Filons.

Et au pas de course tout le monde s'éloigne. On se retrouve dans la grand'rue; les compagnies pour le départ se forment. Un blême petit jour se lève.

Gustave, qui depuis l'assaut de la gare était rentré à la maison, où M. Méric et les femmes l'avaient accablé de questions et de reproches, venait de ressortir, malgré les supplications de sa mère et la défense de M. Méric. Il voulait voir où en étaient les choses, arriva juste comme un officier, devant le rang, tirait sa montre en disant :

— Encore deux minutes, et le pont sautera.

Autour des francs-tireurs, des habitants groupés leur serraient les mains, se félicitaient du succès, tout en déplorant leur départ, qui allait les laisser sans défense, à la merci du plus fort. Tous les regards étaient rivés vers l'ouest. Les secondes parurent aussi longues que des heures.

Certains comptaient en eux-mêmes. On retenait son souffle, il semblait que le temps lui-même fût suspendu. Soudain une détonation terrible ébranla la terre, suivie de deux autres, simultanées. Une colonne de flammes empourpra le ciel, et au loin l'énorme gerbe de débris,

soulevée droit, s'éparpilla dans une grêle de pierres. Un nuage de fumée flottait au-dessus de la Moselle. Deux arches venaient de s'effondrer, la pile était rasée net, au-dessous de l'eau. Alors, de toutes les poitrines, un immense cri s'éleva :

— Vive la France!

Les chasseurs des Vosges saluaient leur œuvre.

Il était sept heures moins un quart. A cet instant, par une coïncidence due à la coutume du pays lorrain, l'angélus quotidien se mit à sonner, et dans la pâle aurore de ce glorieux dimanche, ce fut comme une action de grâces de la patrie, à travers le chant matinal des cloches.

II

Qu'était devenu Gottlaub ?

Lorsque dans la nuit le canon de Toul s'était fait entendre, le landwehrien s'était levé grommelant, et, comme M. Méric, en bas, las d'attendre Gustave, s'était endormi sur sa chaise, ronflant en tuyau d'orgue, il l'avait secoué durement, lui disant de tenir sa porte ouverte et les lumières allumées. Lui se rendait à la gare, il rentrerait après l'alarme. Ainsi s'expliquaient les lueurs veillant par ordre aux fenêtres, et qui avaient inquiété Gustave.

Gottlaub, dans la première minute d'affolement où la foudroyante surprise avait jeté les vingt-cinq hommes du poste, — les autres étaient partis en patrouille vers Toul, — n'avait eu qu'une idée : mettre à profit sa connaissance des lieux, et fuir le plus vite possible. Aussi, prenant ses jambes à son cou, il avait jeté son fusil et gagné, en se faufilant le long des maisons, la route de Gondreville, puis le chemin de terre qui aboutit aussi au village, suivant au pied du coteau l'étroit défilé de la Moselle. Il se rappelait, tout en courant, sa conversation du soir, et les affirmations de M. Méric... « Foyez-vous ce fieux célérat ! Il savait tout ! » Une colère le transportait, serrait ses poings noueux. Il leur ferait payer cher leur trahison, à ces canailles !

A mi-chemin de Gondreville, le fracas de l'explosion l'avait arrêté court, il avait vu en se retournant l'éruption formidable, le cratère lançant son jet de pierres et de flammes, au-dessus du cours embrasé de la rivière. Et tenant son ventre, il s'était mis à courir plus vite. Il traversait comme un fou Gondreville, les yeux hors

de la tête, l'écume aux lèvres, injuriant les femmes assemblées sur le seuil des portes, les paysans aux nouvelles. A ce moment, il pouvait être huit heures, des coups de feu éclataient. Gottlaub ne se rassura qu'en apercevant, sur le pont du village, les uniformes des camarades. C'étaient cinquante-cinq hommes du bataillon de Geldern, qu'un train avait amenés de Toul, débarqués près du canal, et qui traversèrent la vallée en tiraillant, dans la crainte qu'il n'y eût, dans Gondreville aussi, des francs-tireurs.

Gottlaub fraternisait, et guidant le détachement, qui au hasard, dans les fenêtres, déchargeait ses armes, on laissait derrière soi Gondreville, on se rapprochait, avec une prudente lenteur, de ce Fontenoy « du diable ». Du côté de Liverdun, une autre troupe s'avançait. C'étaient un capitaine avec quelques officiers et une quarantaine d'hommes, de différents corps, qui, par hasard, se trouvant dans le train-poste de Nancy, arrêté près du village, en étaient aussitôt descendus. Le train lentement les suivait, tandis qu'on examinait aux lanternes les abords de la voie. D'abord les détonations firent croire que de l'artillerie était engagée. Mais enfin le jour se levait, on aperçut la brèche, les arches croulées dans la Moselle. Alors, ne voyant personne, que quelques francs-tireurs trop lointains, disparaissant sur sa gauche, le détachement pressa le pas, entra dans le village en même temps que les Westphaliens. Tous étaient dans une exaspération frénétique, proféraient d'horribles menaces.

— Dans un quart d'heure, vous serez tous brûlés, vociféra le lieutenant.

Le maire est arrêté, traîné à la gare, baïonnettes sur la poitrine. A tort et à travers, on empoigne, on maltraite qui se montre ou qui se cache, qui se tait ou qui parle. Les maisons, les greniers, les caves, l'église, le clocher sont parcourus, fouillés, sondés. On espère trouver quelque franc-tireur retardataire. Son compte

serait bon! Personne. Mais un jeune homme qui traverse le village et demande imprudemment : « Où sont les Français? » paraît suspect. Il a des souliers boueux, une giberne sous sa blouse; plus de doute, c'en est un!... On se jette sur lui, on le frappe avec acharnement. Il proteste qu'il est voyageur, fils d'un verrier, dans la Savoie. Une brute ricane, le tire à bout portant. Et comme le malheureux s'affaisse, la cuisse brisée, on le porte à la gare en le lardant à coups de baïonnette. Ses cris atroces redoublent la rage des meurtriers.

Gottlaub était allé droit à la maison des Méric. Trois ou quatre landwehriens l'escortaient. La porte était ouverte, Gustave, assis sur la table jambes ballantes, mangeait un morceau, l'estomac creux, la tête vide, ne savait plus bien, maintenant que ses compagnons de la nuit s'étaient évanouis, leur coup fait, sans laisser de traces, s'il n'avait pas été le jouet d'un cauchemar. Il les avait un instant reconduits jusqu'à l'orée du bois Essarté, les avait vus se jeter en désordre sous les arbres, foncer dans la futaie. Ils avaient dû gagner le bois du Tambour, la forêt de Haye... Qui sait où ils pourraient repasser la Moselle?... Puis, éreinté, les tempes serrées de migraine, il était revenu au moment où les premiers Allemands entraient dans Fontenoy.

— C'est toi, Gustave? lui avait crié sa mère. Prépare-toi...

En haut, les deux femmes rassemblaient vivement quelques effets. Rosalie, ses cheveux blonds noués d'un tour de main, passait à la vieille Mlle Méric un caraco de laine. Inerte, la démente se laissait faire, en bavant doucement. M. Méric, pendant ce temps, attelait une charrette. Il avait résolu de fermer la maison, d'aller rendre, pour quelques jours, visite au cousin de Bicqueley. On y serait mieux qu'à Fontenoy...

D'un bond, Gottlaub se jeta dans la cuisine. Sa peur rentrée lui sortait en fureur de bête. Il saisit Gustave par la nuque. Il hurlait des phrases inarticulées, où

revenaient en allemand les mots de « traître... francs-tireurs, vendus... ».

Un officier s'approcha, Gottlaub lui dit ses soupçons, les aveux du grand-père, l'absence compromettante du petit-fils. D'un coup de poing dans le visage, Gustave était renversé, et les uns le pilaient avec la crosse de leurs fusils, pendant que les autres, pour l'empêcher de bouger, lui tenaient aux côtes leur baïonnette L'officier, paisible, regardait.

Il se retourna brusquement, s'indigna : un vieillard le tirait par sa tunique, le suppliait en sanglotant de mettre fin à ce supplice. Brutalement, M. Méric était repoussé, et tandis que Gottlaub, tirant de sa poche une ficelle, ligotait solidement l'aïeul et l'enfant, les autres, rentrés dans la maison, exploraient les chambres, y découvraient les trois femmes qu'ils chassaient devant eux, vers la gare, en les bousculant. Rosalie et Mme Méric, blanches de terreur, titubaient sans mot dire. Soudain la vieille, qui avançait avec peine, courbée en deux, poussa un soupir profond ; un des landwehriens la toucha de sa crosse, elle s'affaissa silencieusement, comme une chose molle, un paquet de linge. Elle était morte.

On la laissa sur place, un sourire mouillé aux lèvres. Elle semblait, de ses yeux écarquillés dans le visage de cire, contempler avec étonnement ces choses.

A la gare, Louise Méric et Rosalie étaient parquées avec les mères, les filles, les sœurs qui, venues apporter aux leurs, déjà enfermés dans les wagons, des vêtements et des provisions, avaient été arrêtées, jetées contre une balustrade. Un soldat lança dans le dos de Rosalie un coup de poing si violent, qu'elle s'en alla tomber sur un tas de bois, à quelques mètres.

Gottlaub, qui venait de mettre ses prisonniers sous bonne garde, le remarqua. La jeune fille, avec sa simple beauté campagnarde, était de celles qu'avant la guerre, lorsqu'il travaillait à Gondreville, il avait en vain courtisées. Un bonjour par-ci, une plaisanterie par-là. Mais

le refus de Rosalie lui était resté sur le cœur. D'autant que, revenu avec son régiment en septembre, et cantonné justement chez les Méric, Gottlaub, en dépit de ses avances, n'avait obtenu que de polis et méprisants rapports. N'importe, elle était « chentille... ». Le coup de poing, tout en le réjouissant, lui déplut donc. Une malice anima ses yeux troubles. Eh! eh! la belle, on verrait bien... En attendant, Gottlaub se promit de ne plus la quitter, et prenant un des fusils abandonnés le matin, il se rangea parmi les gardiens de ces femmes. Justement, par jeu, on faisait le simulacre d'apprêter les armes, comme pour se préparer à une exécution sommaire. De temps à autre, les fusils s'abaissaient, visaient longuement ces malheureuses. Et leurs transes toujours renaissantes étaient pires que la mort.

Pendant des heures, la fureur et les cris se donnèrent cours. Le nombre des Allemands grossissait. De Toul, de Nancy, il en arrivait encore. Et les arrestations et les violences continuaient. Les prisonniers passaient entre deux haies d'injures et de coups. Qui tentait de s'en approcher était perdu. A une jeune fille qui tendait vingt francs à son père, un Prussien les arrache et du poing dans la bouche fait sauter trois dents à l'insolent, qui osait réclamer. L'instituteur est saisi, les mains liées derrière le dos, si étroitement que la corde entre, fait une boursouflure bleue : on lui barbouille la figure avec du lard. Les habitants qui ont recueilli les blessés du matin et les soignent charitablement sont le plus maltraités. Partout les vainqueurs trépignaient leur proie à coups de plat de sabre, à coups de talon. Leurs officiers leur disaient : « On vient de trouver dans les bois, pendus et horriblement mutilés, deux des nôtres. » Tout était prétexte à surexciter : les lumières innocemment allumées le matin. — On attendait donc les francs-tireurs? Et ce soi-disant signal de l'angélus... Ces mensonges arrivaient infailliblement à leur but, portaient au comble la frénésie des représailles.

Dans le tumulte qui emplissait la gare, M. Méric et Gustave, dédaignés par Gottlaub, restèrent assez longtemps immobiles, abrutis sous les menaces. Puis, comme ils ne bougeaient pas, et comme sans cesse d'autres prisonniers arrivaient, un moment l'attention se détourna d'eux. Gustave en profita pour couper ses liens contre la boucle de sa ceinture; il dénoua ensuite ceux de M. Méric. Le vieillard avait aux poignets deux entailles saignantes, il ne sentait plus ses mains raidies.

Une bousculade se produisit. Un train partait, un autre arrivait, amenant de nouveaux vengeurs. Gustave tira par la manche son grand-père. Ils s'écartèrent du groupe, ils étaient libres. Libres dans une prison de fous. Une heure sonna au clocher de l'église. Gustave se rappela son émotion du matin, au-dessus de Fontenoy endormi, la lente et solennelle vibration de la demie de cinq heures. Telle était donc la récompense du devoir, le paiement de l'héroïsme...

Mais où pouvaient être les femmes? Gustave eut un déchirement à l'idée de sa mère, et aussi de Rosalie, si belle parmi ces sauvages... Peut-être on les avait relâchées, elles étaient à la maison?... Et comme les rues étaient pleines d'une foule en délire, qui enfonçait les portes, jetait les meubles par les fenêtres, ils allèrent aussi vite qu'ils purent, du côté de chez eux. M. Méric, hagard, murmurait :

— Qu'est-ce qu'ils font? Qu'est-ce qu'ils font?

Le sac de Fontenoy, par ordre, s'exécutait.

La nouvelle venue de Toul s'en répandait à peine, et déjà le village était jonché de meubles en morceaux. Les pillards sautaient de joie, entraient, sortaient, en criant leurs farouches hurrahs ; on s'acharnait plus à briser tout qu'à emporter. Pourtant beaucoup, chantant des chansons à boire, s'en allaient par bandes, portant au bout de leurs baïonnettes, qui un poulet, qui un lapin, qui un jambon. C'est alors que le plus beau calice de l'église, caché chez des fidèles, fut pris. La plupart cherchant des objets précieux, devant les maisons à

façade importante la presse était plus grande; mais, presque tout étant de longtemps caché, plus furieuse aussi la déception. Des ivrognes envahissaient les caves. et, pour boire à l'aise, en tiraient les tonneaux, qu'ils roulaient, défonçaient dehors. Chez les aubergistes et les épiciers, des corps à corps ensanglantèrent le sol; on renversait les comptoirs, on s'arrachait le sucre, la mélasse et le lard. Par colère, ceux que des jaloux empêchaient de boire, lançaient des fenêtres à la volée les litres de liqueurs et d'eau-de-vie. Faute de bijoux, le linge était disputé. Des vêtements, des couchages, des « duvets » étaient pris, portés en triomphe dans les wagons; on les revendrait à Nancy.

Dans ce terrible lâcher de la bête, quelques-uns, que la réflexion n'avait pas quittés, se tinrent à part, exprimèrent leur tristesse. Un Bavarois, trouvant une montre en or, la rendit; ailleurs, debout sur le seuil des demeures qu'ils occupaient si tranquillement la veille, quelques braves landwehriens en écartaient les voleurs. Rares exemples, qui mettaient davantage en lumière l'atrocité du reste.

M. Méric, lorsque avec Gustave il put atteindre sa maison, la trouva vide et ravagée. De Louise et de Rosalie pas l'ombre. Charrette et cheval avaient disparu. Dans la cuisine, rien que les morceaux de la lourde table luisante, et la carcasse du vieux bahut, dont les portes pendaient, lamentables, sur les gonds descellés. Au premier, les planches des armoires et les tiroirs des commodes gisaient, retournés, épars. Le vieillard allait de pièce en pièce. Un tremblement perpétuel agitait sa tête branlante, et tout bas il marmonnait cette phrase, qu'il répétait sans cesse :

— Est-ce Dieu possible!

Soudain, il découvrit sous une table les hardes que dans la matinée sa bru avait empaquetées, nouées d'une serviette. Elles étaient là, oubliées, inaperçues sans doute. Il se frappa le front, et dit :

— Ta mère est peut-être encore à la gare, avec Rosalie.

Et Gustave était si abattu, qu'il soupira seulement :

— Oui, peut-être.

Mais, en lui-même, cette succession d'événements prodigieux avait brisé tout ressort, d'espérance ou de crainte. Il se dit :

— Elles sont mortes, comme ma grand'tante. Je ne les reverrai plus.

Et cette certitude ne lui tirait pas une larme.

Son paquet sous le bras, M. Méric, têtu, répéta :

— Elles sont à la gare. Allons-y !

Ils partirent. Ils traversèrent encore les rues bouleversées. Comme ils arrivaient près de la station, quelques fantassins les dévisagèrent. Sans doute c'étaient les landwehriens qui avec Gottlaub les avaient arrêtés le matin. Gustave crut reconnaître l'officier, vit ces hommes échanger quelques mots, puis, avec stupeur, un fusil s'abaisser, dans sa direction. Il voulut crier. Un éclair brusque, une détonation... et à son côté M. Méric chancelait, s'abattait. La balle avait traversé le bras, pénétré dans le ventre. Gustave, fou d'horreur, sanglotait, sans forces, à côté du vieillard étendu. Il n'apercevait ni le cher visage affreusement crispé ni un groupe d'officiers qui les considéraient, d'un air satisfait. Il lui sembla que c'était la fin du monde ; et quand M. Mayeur, l'instituteur, prit le grand-père dans ses bras, pour le reporter chez lui, il était si las, qu'il suivit machinalement, sans pensée, les yeux secs.

A peine ils étaient de retour, M. Méric allongé, gémissant à petites plaintes courtes d'enfant, sur un matelas qu'un voisin prêtait, la porte s'ouvrait encore : des Prussiens entraient, et arrachant un des volets pendants du bahut, ils s'en servaient comme d'un brancard, y couchaient le blessé, l'emportaient en le balançant durement vers la gare. Il fallait, quitte à en mourir, que cet otage fût dirigé sur Nancy !.... Gustave, les prunelles dilatées, était resté accroupi dans un coin, près de l'âtre. Il se tenait recroquevillé sur lui-même, l'air fou, et pas plus que ces

assassins il ne se demandait pourquoi on emmenait le vieux et pourquoi on laissait le petit... Bicqueley, les francs-tireurs, le pont, grand-père, Gottlaub, et sa maman, et Rosalie, un étrange kaléidoscope défilait devant lui, en images incompréhensibles et brusques, pareilles à des visions de fièvre où toujours revenaient, comme une ritournelle sinistre, des coups de feu mêlés à des chants gutturaux.

Combien de temps Gustave demeura prostré là, il ne put jamais s'en souvenir, pas plus qu'il ne se rappela, par la suite, la sonnerie des trompettes qui mit fin au pillage, ni le moment où les incendies commencèrent. Il avait appris, sans donner signe d'intérêt, du même voisin qui avait prêté le matelas, que l'on avait vu sa mère et Rosalie emmenées vers Toul; Gottlaub n'avait pas reparu, sans doute il était parti avec l'escorte des prisonnières... Mais ce détail, qui à un autre moment lui eût percé le cœur, ne l'avait pas touché. Il avait ressenti depuis vingt-quatre heures des sensations trop fortes pour lui. Il n'éprouvait plus qu'une torpeur, un anéantissement sans bornes.

Ce fut à quatre heures de l'après-midi qu'une riche voiture amena de Toul les officiers supérieurs porteurs de l'ordre d'incendier. Une dépêche de Versailles avait transmis au commandant des étapes l'inflexible consigne, et aussitôt ce dernier rédigeait, faisait placarder un avis en ces termes :

« La plus revêche surveillance à la sûreté du chemin de fer et d'étape. Le pont du chemin de fer tout près de Fontenoy aux environs de Toul, aujourd'hui la nuit fait sauter. Pour le punition le village fut brûlée de fond en comble. Le même sort tombera aux lieux dans lesquels quelque chose arrive de semblable. »

Signé : Von Schmadel.

Au signal des chefs, les pillards, ivres de colère et de vin, se précipitent. Ils entassent au premier étage

d'une maison les couchages qui restaient encore; ils y mettent la torche. Leurs bravos et leurs chants saluent les premières flammes. Épouvantés, perdant tout espoir, quelques vieillards et des femmes se sauvent alors, passent à travers la ligne de sentinelles, qui leur tirent dessus, accueillent de même à coups de fusil quiconque approche. L'abbé Antoine, vicaire de Gondreville, — qui, venu le matin à Fontenoy pour y dire sa messe, en était reparti sans avoir pu atteindre l'église, — essaye en vain de passer; personne n'entre. Un vacarme affreux monte du village, avec de noirs tourbillons de fumée que crèvent des bouffées de flammes. C'est un sabbat de démons.

En même temps que le jour baisse, le foyer de l'incendie lentement s'étend. Avec une précision méthodique, on attend qu'une maison croule pour allumer l'autre. Ainsi le plaisir dure, c'est à qui se dispute l'honneur d'apporter le brandon, et quand le feu jaillit, alors ce sont des hurrahs et des battements de mains. Avant de quitter la place, on a soin de briser les fenêtres et d'arracher la porte, afin que le courant d'air active...

— Viens, petit!

Gustave leva la tête. C'était une vieille femme qui, passant devant la porte, l'avait aperçu, dans la lueur qui illuminait la cuisine; la maison d'en face flambait. Déjà le voisin qui tout à l'heure avait parlé à Gustave s'était enfui. Trois soldats se dirigeaient vers la maison Méric. Docilement Gustave suivait la vieille, qui le tirait par le bras, en courant. Mais au tournant de la rue, la conscience des choses le reprit. Il secoua la tête, dit doucement :

— Je veux voir.

Ils se terrèrent à l'angle d'un mur. Le soir rapide de janvier tombait, d'immenses remous de clarté jaune et rouge trouaient l'ombre. Une étrange odeur de poils roussis et de chair grillée les prit à la gorge. C'étaient des vaches qui dans une étable proche, avec d'affreux meuglements, rôtissaient, vivantes.

Les trois soldats étaient maintenant dans la cuisine, exploraient l'escalier, les chambres. Gustave entendit un gros rire; c'était un des soldats qui, barbu, l'air paisible sous sa casquette plate, ouvrait les bras, d'un air de dire : « Envolés, les oiseaux! » Ils empilèrent la table, les chaises, jetèrent la carcasse du bahut. Gustave, dans une déchirante hallucination, revit la pièce familiale, close, intime, avec les objets usuels à leur place. Grand-père était sur sa chaise, au coin de la lourde table, polie par les ans; comme il fait bon au coin de l'âtre, où la marmite mijote sur la cendre tiède. Tant de soirs pareils!... Dans un bougeoir de fer la chandelle coule, et sa lumière droite éclaire les cuivres au mur, l'angle luisant du vieux bahut. Là-haut, maman et Rosalie travaillent, rangent l'armoire au linge, d'où une bonne odeur de pomme sucrée s'exhale... Quoi donc? Qu'est-ce que c'est que celui-là qui apporte des bottes de paille, cet autre qui ricane, en versant un liquide jaune? Ah! la bonbonne de grès où l'on conserve l'huile... Et maintenant voilà que par l'escalier dégringole une pile de matelas oubliés, avec des édredons de plume... un bois de lit, à présent!... Gustave le reconnaît. C'est le lit de la grande chambre, celui où il est né et où son père est mort... Qu'est-ce que cela lui fait? Est-ce qu'il a encore une famille? Est-ce que d'autres temps reviendront!

Mais le soldat barbu, à l'air paisible, traverse la rue en courant. Il a empoigné, dans la maison en face, dont le toit vient de s'abîmer dans un horrible craquement de bois et d'étincelles, une poutre en flammes, et il tisonne les matelas, la paille. Une âcre fumée blanche s'étire en spirale, et bientôt la chose monstrueuse éclate, la flamme dansante et folle, qui de ses langues agiles lèche en un instant les murs noircis, les poutrelles du plafond, sort en tire-bouchons rouges par les carreaux brisés. Et dans l'élément aveugle, c'est tout le passé qui s'évanouit, la religion des existences anciennes, l'invisiblo charme des traditions, des habitudes avec

leurs joies et leurs peines, la douceur des mille liens obscurs qui attachent si profondément au foyer et au sol... Muet, Gustave se laisse emmener par la vieille.

Partout le drame se renouvelait.

L'adjoint au maire, M. François, vivait avec sa femme et sa mère, une paralytique de soixante-quinze ans. Avant que le signal de l'incendie fût donné, il avait demandé à charger l'infirme sur une voiture, pour la conduire à Gondreville chez sa fille. Refus brutal. Mais les premières maisons étaient en flammes. M. François rentre en hâte chez lui, veut emporter sa mère. Les incendiaires se fâchent, poursuivent le gêneur, à la baïonnette, jusque dans le jardin. Sa femme se débat, veut enlever du lit la vieille femme qui, clouée sur son séant, la supplie du regard, tout son être dans les yeux. Un des Prussiens l'arrête et la gifle; elle s'élance une seconde fois, on la prend et on la jette à terre. Elle se relève égarée, se sauve en entraînant son mari, qui de nouveau accourait :

— Fuyons, nous sommes perdus!

Ils revenaient à peine de leur terreur, que déjà la fumée sortait de la maison, la flamme en un instant s'y répandait, et sur son lit de souffrance, la paralytique brûlait.

Vingt maisons étaient ainsi détruites. Toute la nuit, vers le ciel sans étoiles, elles levèrent dans les ténèbres glacées leurs torches sinistres et fumantes. Groupées dans quelques chaumières, les femmes et les jeunes filles, avec les enfants, attendaient en tremblant que le jour parût. Alentour les soldats rôdaient, et malheur à celles qui étaient surprises dans l'isolement...

Quant aux familles sans abri, les uns se cachaient dans les vignes, le long des murs, épiant la minute où ils pourraient s'élancer à travers champs; les autres, sans lumière et sans bruit, se tenaient dans la maison Toussaint, d'où l'on peut plus facilement s'échapper du côté de la forêt. On entendait de là le crépitement du feu, les chants rauques des Prussiens, les gémissements et

les plaintes des malheureux qu'on arrêtait et qu'on frappait. Quelques fugitifs purent gagner le taillis, où ils s'abritèrent, grelottants, sur la neige. Gustave, sitôt qu'il eut atteint, avec la bonne femme qui le guidait, la maison Toussaint, se coucha dans le coin le plus sombre. Il était à bout de forces, las de sentir et de penser, et pesamment, vite, il s'endormit, d'un sommeil de plomb.

Pourtant, tout près de là, avec plusieurs des femmes qu'on avait arrêtées le matin, Louise Méric et Rosalie erraient dans l'ombre, les yeux rivés sur le foyer énorme, dont le reflet tragique empourprait au loin. Mais impossible d'arriver jusqu'aux maisons; les sentinelles, fusils chargés, veillaient.

Lorsque exténuées, après le long calvaire qu'avait été leur voyage, frappées en chemin lorsqu'elles ne marchaient pas assez vite, se relevant sous une bourrade quand elles tombaient, les prisonnières étaient arrivées à Toul, on ne gardait du convoi que les hommes. Les portes de la prison se fermaient devant elles. Qu'elles s'en retournassent! Et beaucoup, déchirées d'inquiétude, pensant à leurs enfants, à leur mari, étaient revenues. Gottlaub, voyant sa proie lui échapper, Mme Méric et Rosalie libres, avait dû, retenu lui-même à son poste, se résigner... « Pon! pon! la petite ne perdrait rien pour attendre!... »

Bravement, avec leurs compagnes, les deux femmes s'étaient mises en route. Par les durs sentiers, par les champs couverts de l'épais linceul, elles s'étaient hâtées, le cœur serré, vers cette grande lueur qu'on voyait là-bas... Quel inconnu horrible les attendait?... De ne pouvoir franchir le cercle des fusils braqués, d'être là, sans rien savoir, redoutant tout, à tourner autour des brasiers comme de pauvres papillons nocturnes, ç'avait été le dernier coup, la douleur suprême. Elles avaient dû, rompues, les pieds saignants, revenir vers onze heures à Gondreville. Elles passaient, au presbytère, une nuit abominable.

A la même heure, M. Méric mourut, dans le wagon qui l'amenait à Nancy. Au matin, du village à demi consumé, dans le silence glacé de l'aube, d'épaisses colonnes de fumée noirâtre montaient encore.

Court répit. Dans les rues désertes, les Prussiens attendaient un nouveau signal. L'œuvre n'était point parfaite encore; et las de la ripaille de la veille, mais la conscience pure, ils chantaient au milieu des ruines.

Ce jour-là, l'abbé Antoine, vicaire, et l'abbé Briel, curé de Gondreville, purent après de longues et périlleuses tentatives obtenir l'entrée de Fontenoy, pénétrer jusqu'à l'église. Ils trouvaient la porte principale et celle de la sacristie enfoncées, le reste encore intact Ils avaient la consolation de dérober du moins les vases sacrés à d'imminents outrages, et, l'un portant l'ostensoir, l'autre conduisant une petite fille abandonnée, ils rentraient à Gondreville. Le surlendemain, l'abbé Briel était jeté dans la prison de Toul. Quant à l'abbé Antoine, il ne devait retrouver à Fontenoy qu'une église saccagée.

Dans l'après-midi du lundi de nouveaux ordres de destruction arrivaient. On apprit que par décret de l'Empereur, couronné quatre jours avant, le gouvernement général de la Lorraine, en don de joyeux avènement, frappait la province d'une contribution de dix millions de francs. A l'exception de quelques bâtiments, trois maisons à côté de la gare et trois chaumières au-dessus de l'église, le reste du village allait être livré aux flammes.

Et de nouvelles colonnes de fumée s'élevèrent, d'où le feu s'élançait en pétillements joyeux. Dix maisons, avec leurs mobiliers, s'effondrèrent cette fois. Dans leur rage d'extermination, leur volonté d'écraser, par la ruine et la terreur, toute velléité d'expédition nouvelle, les Prussiens brûlèrent jusqu'aux bestiaux et aux récoltes. Le foin et la paille flambaient comme des feux de joie. Les sacs d'avoine et de blé se consumaient dans les granges.

Le soir, on arrêta encore quelques habitants, qui regardaient leurs maisons en flammes. Ils passèrent, pour atteindre la gare, sous une avalanche de coups de poing, de pied, de pommeau et de crosse. L'un d'eux s'étant plaint qu'un soldat s'acharnait après lui, on écarta le tortionnaire, mais, tenu à distance, celui-ci se vengea en crachant, pendant deux heures, à la figure des prisonniers.

Le mardi, vingt-deux maisons, parmi lesquelles la maison d'école, eurent leur tour. Lorsque la nuit vint, timidement, à la faveur de l'ombre, ceux qui n'avaient pu se décider à s'éloigner essayèrent le sauvetage de ce qui subsistait de leur bien. C'était des débris de literie, un peu de linge échappé aux pillards. Alors, traînant ces humbles restes, ils partaient sans retour ner la tête. Malades d'effroi, brisés de coups, à demi nus, ils échouaient enfin dans les villages voisins, où une inépuisable charité s'ingéniait à panser tant de maux.

C'est ainsi que Gustave Méric, après trente-six heures abîmées dans un rigide sommeil, avait tenté de revoir le logis des siens. Tout le jour, il avait réfléchi, tapi au fond d'un hangar, dans la maison Toussaint. Sentant la faim, il avait mangé quelques pommes de terre cuites sous la cendre, bu de l'eau de neige amassée dans un seau. Le souvenir lui était revenu, et avec le souvenir, la faculté toujours vivace de souffrir. Mais une sorte d'insensibilité atténuait son chagrin. Il avait cette résignation des faibles qu'un destin atroce a broyés. En rampant, quand la nuit fut close, il se glissa jusqu'à la place où s'élevait la maison Méric. Il ne restait que les quatre murs. Et partout ce n'était que rectangles de maçonnerie écroulés et noircis, amas de poutres calcinées, chutes de toits en équilibre. Un jour sanglant, fait du reflet des incendies mourants, plus clair que le triste jour hivernal, trouait les ténèbres. répandait sa clarté tragique sur la désolation des ruines.

Il erra dans les rues parsemées de débris. C'est là que sa grand'tante, touchée par la crosse du landwehrien, sans dire mot était tombée. Vainement il chercha le corps. On avait dû s'en débarrasser de suite, le jeter dans quelque tombe de feu : sans doute là, pour aller moins loin, sous ce tas de cloisons et de pierres?... Et frissonnant, il pressa le pas, pour fuir cette cendre encore chaude. Quelques minutes après, non loin de la gare, un instinct le clouait sur place. C'est ici qu'il avait vu les landwehriens se concerter, le fusil s'abaisser... Et le spectre de M. Méric couvrit le sol, le long corps inerte, d'où coulaient deux filets de sang... Où était le grand-père à présent?

Une secousse intérieure l'arrachait à son cauchemar, un flot tumultueux d'idées l'assaillit, il redevint le Gustave de l'avant-veille, il pensait.

C'était cela, c'était cela la guerre! Parce que des patriotes, des braves gens avaient agi en soldats, fait leur devoir de soldats, parce qu'ils avaient surpris un petit poste, tué ou blessé quelques ennemis, fait sauter enfin quelques pierres, il fallait qu'un village entier (dont pas un habitant, peut-être! — pas même lui, car les francs-tireurs connaissaient le chemin! — n'avait pris part, de près ou de loin, à l'acte glorieux — et quand cela même eût été?) — il fallait que toute une population fussent détruits, ruinés!... Il fallait cette ingéniosité barbare, cette lourde fureur dans le meurtre!... Il fallait que les pierres elles-mêmes payassent, et que de ce Fontenoy, où un matin, par hasard, le coup de foudre de la bravoure française avait éclaté, il ne restât rien que des décombres, pour témoigner moins de la puissance que de la honte des vainqueurs, et de l'exécration des vaincus!...

D'autres réflexions lui venaient encore, brèves, lumineuses, qui le sillonnaient avec des profondeurs d'éclair. De quel droit, au nom de quelle religion, ces Allemands. qu'il avait pourtant entendus, à Noël, chanter avec tant de gravité leurs chorals austères, faisaient-

ils expier de la sorte, à des innocents, la légitime défense de leur patrie? Et ce n'était pas assez que tant de pertes!... Il fallait que la Lorraine entière suât dix millions! Après, les francs-tireurs y regarderaient peut-être à deux fois... Mais qu'était-ce que cette répression féroce, sinon l'aveu mal déguisé de la peur, et le fond même de l'âme d'une race, aperçu dans sa candeur grossière?... Ainsi, la bonhomie, la rudesse cordiale d'un Gottlaub, cela cachait ces dessous? Et Gottlaub, et tous les autres, c'étaient pourtant des hommes tout semblables à eux.

Il se souvint d'avoir entendu rire jovialement l'autre semaine l'ex-garçon brasseur; il se revit, choquant leurs verres où la bière pâle débordait de mousse, et il se sentit troublé, comme devant l'ouverture d'un gouffre.

Mais l'âcre odeur des bois carbonisés l'étreignait à la gorge, lui picotait les yeux. Il n'avait plus rien à faire là! Un écœurement l'envahissait, et aussi l'horreur du nom prussien, une rage si violente qu'elle l'élançait presque à crier. Il n'eut plus qu'un désir : s'en aller, fuir, échapper à cette horreur.

Alors, dans le désert du village fumant, qui retombait au calme et au silence de la nuit, à travers l'ombre glaciale, il se faufila, parvint à atteindre les champs. Et jusqu'à l'aube, au hasard, transi, perdu, il marcha. Le petit jour, peu à peu, levait au-dessus des coteaux et de la vallée son voile de brume. Il reconnut qu'il avait derrière lui les bois de Dommartin, à sa droite le village de Chaudency, et en avant, à ses pieds, la Moselle. Un effort, et il serait bientôt au bac de Pierre-la-Treiche.

Avec une émotion qu'il cachait au batelier, il passa la rivière, à l'endroit même où il avait escorté les francs-tireurs. D'abord, il avait pensé à se rendre à Toul. Il y retrouverait peut-être sa mère, Rosalie. Mais, fait comme il l'était, déguenillé, manquant de tout, peut-être il était prudent de s'arrêter d'abord à Bic-

queley, où le cousin lui ouvrirait toute grande la forge. Il trouverait là une affection, des soins immédiats, et qui sait, des renseignements?...

Son pressentiment ne l'avait pas trompé. Comme il franchissait le seuil, la première personne qu'il aperçut fut, assise devant la fenêtre, tête basse, une femme rêvant dont les deux mains avaient roulé ouvertes sur le tablier... Ces cheveux dorés, cette taille ronde.. C'est Rosalie! Elle pousse un cri, se lève en hâte. Mais déjà, de la pièce voisine, Mme Méric s'est élancée, elle tend ses bras. Et Gustave y tombe, éperdument. Rosalie, à petit bruit, sanglote

Une longue et pourtant courte, une triste et pourtant douce après-midi s'écoula. Les uns aux autres, pendant que le cousin laissait inactif son marteau, ils se racontèrent leurs malheurs, ils pleurèrent sur les absents. Tandis que le cœur fendu, trop certaines de la triste vérité, les femmes se demandaient ce qu'était devenu M. Méric, la pensée de Gustave se reportait, invinciblement, vers ces braves dont l'audacieux coup de main avait déchaîné leurs misères. Que de fois, depuis trois jours, il les avait entendu maudire, par ceux-là mêmes qui dimanche les avaient applaudis... Ils avaient bien besoin de s'abattre sur un pauvre pays. Sans eux, qu'on était tranquille!... Et Gustave tantôt partageait cette rancune, tantôt comprenait qu'il valait mieux quand même que les choses eussent eu lieu ainsi. Il était juste de souffrir, pour la patrie, même d'aussi odieuses injustices.

Avec un enthousiasme qui lui mettait au visage un pâle sourire, il suivait la marche épique, depuis sa rencontre au-dessus de Bicqueley jusqu'à la minute émouvante où montre en main on attendait le tonnerre de l'explosion. Que d'énergie, d'audace, d'endurance! Qu'étaient-ils devenus, à travers tout ce pays en émoi, sillonné de patrouilles?... Pourvu qu'ils aient, sans trop de peine, pu retraverser la Moselle, regagner, à travers bois, leur camp de Boëne, leur nid d'aigles!...

Pourvu aussi que la brèche du pont fût longue à réparer, saignât longtemps, comme une entaille, au flanc de l'armée allemande!... Et, consolé du moins dans son orgueil, Gustave fit une longue prière, d'ardents souhaits, pour que tous ces braves s'en tirassent sains et saufs.

Ils étaient, à cette heure, hors d'atteinte. La veille au soir, le 24, à sept heures, ils étaient entrés dans Bulgnéville illuminé, au milieu des exclamations et des vivats. Ils n'étaient plus qu'à quelques kilomètres de leur camp. Partis trois cents, ils revenaient trois cents. Le retour avait été moins accidenté que l'aller. Ils avaient, au sortir de la forêt de Haye, pu franchir la Moselle sur la glace, ils se rejetaient sous bois, se reposaient et mangeaient à la ferme des Gymeis, repartaient bientôt, et, marchant jusqu'à trois heures du matin, arrivaient enfin à Hondreville, près de Vézelise. Douze heures de repos, puis douze heures de marche encore, et l'Avant-Garde de la Délivrance avait rempli jusqu'au bout sa mission.

Ce fut ce mercredi-là que l'église, à Fontenoy, fut pillée. Les soldats prirent, pour bassine à café, les fonts baptismaux; le lustre, frappé à coups de crosse, n'était plus qu'une armature de fer, au-dessus du sol jonché de cristal; les croix avaient disparu, et aussi le diadème de la Vierge, avec la bannière de la Sainte-Enfance. On avait bossué et tordu les hauts chandeliers, brisé une pierre d'autel, enfoncé la porte du tabernacle. A la sacristie, même ravage : en tas, foulés aux pieds, au milieu de la pièce, ornements, surplis, aubes, fleurs; partout des éclats de vases cassés; plus de petits flambeaux ni de candélabres, plus de galons ni de soie aux soutanelles, mais des lambeaux d'écharpes dont on avait taillé les morceaux précieux. Et ce n'était pas les gros doigts des vainqueurs qui avaient

perpétré ce larcin, mais des mains plus légères. Car quelques femmes les suivaient.

En revanche, c'était bien la main de quelque dur sycophante qui, sur un panneau du buffet, tandis que l'abbé Briel était retenu en prison à Toul, avait écrit ces mots : « Misérable est le prêtre qui abandonne ainsi son église. »

On affecta du moins de n'y point porter la flamme. Le clocher intact s'élevait seul au-dessus du village détruit. Pourtant, quelques maisons peu fournies de paille n'avaient pas entièrement brûlé. Les soldats prirent du pétrole, ils enduisirent portes et fenêtres, et de nouveau allumèrent le feu.

Cela fait, il ne resta plus, de ce qui avait été Fontenoy, que des pans de murs chancelants sur un chaos de ruines. L'incendie, faute d'aliments, dut s'éteindre. Sur l'emplacement du village, les vainqueurs, satisfaits, chantaient en chœur, ou bien pour célébrer leur triomphe, ils montaient à la tour et sonnaient les cloches.

Mais, la colère assouvie, il s'agissait d'être pratiques, il fallait, en hâte, des hommes valides, des ouvriers pour rétablir la voie, restaurer le pont. Tous les villages voisins furent requis, sous les menaces les plus sévères. Comme on n'avait pas assez de travailleurs, on en alla chercher jusque sur les places Stanislas et Carrière, à Nancy. Tandis que les musiques jouaient, entre midi et une heure, les Prussiens, au hasard, raflèrent deux cents personnes de tout âge et de tout costume, depuis des gamins, des élèves du lycée, jusqu'à des bourgeois à cheveux blancs. Bientôt un terrassement énorme combla les deux arches écroulées. et au bout de onze jours d'un travail opiniâtre, les trains, qui avaient dû faire un long détour par Metz, Reims, Épernay, roulaient à nouveau vers Toul et Paris, portant aux armées de l'invasion les munitions et les vivres dont, pendant près de deux semaines, elles avaient été privées.

Gustave, dès le jeudi, avait profité de la permission de rentrer dans le village. Il espérait on ne sait quoi, peut-être retrouverait-il les restes de la grand'tante, ou apprendrait-il quelque chose sur M. Méric?... A cause de la réquisition des ouvriers, la rue de la gare et celle du pont présentaient une morne animation. Quelques habitants glissaient, peureusement, vers leurs caves, et sous les débris entassés, cherchaient les pommes de terre que les flammes ou les Prussiens avaient pu épargner. Gustave s'étonna de rencontrer aussi peu de soldats. Où étaient-ils? Au pont, sans doute. Soudain, comme il tournait le coin d'une petite rue déserte, il se rejeta en arrière, pétrifié d'étonnement.

Sur une place, près de deux cents hommes étaient massés en deux groupes, laissant entre eux l'espace vide de la rue qui allongeait jusqu'à l'église sa double rangée de maisons éventrées et noircies. Seuls, les gros murs çà et là se dressaient, montrant l'ouverture béante des croisées et des portes, le trou vide des toits. Des charpentes effondrées hérissaient leurs moignons. Des plaques rousses, sur des clôtures de pierres sèches, encore tièdes, témoignaient de la morsure du fléau.

Et ces deux groupes d'hommes, coiffés de leurs casquettes plates, bien sanglés dans leurs tuniques, pantalons soigneusement tirés dans les bottes, étaient assis et couchés, en des poses négligentes et familières. Les faisceaux érigeaient, au-dessus des fusils, le bouquet luisant des baïonnettes. Quelques-uns se tenaient droit, paradant la main dans la main dans le rang, l'arme sur l'épaule. Beaucoup étaient réunis autour d'un tréteau parsemé de bouteilles, et posé sur deux tonneaux. D'autres, en veste blanche, ou le cou dans un cache-nez, étaient derrière une longue table et se versaient à boire. Au dernier plan, à droite, près du puits, les plus éloignés, pour se mettre en évidence, étaient grimpés sur un éboulis. En avant du groupe de gauche, cinq officiers étaient assis à une petite table,

où se voyaient une bouteille de champagne et des verres Un soldat, debout, une serviette sous le bras, présentait à l'un des officiers une assiette. Et tous ces personnages regardaient devant eux, bien droits, immobiles, comme des acteurs qui remplissent un rôle.

Gustave crut à une hallucination, quelque décor sinistre d'un théâtre de rêve. Une seconde, il eut l'impression singulière que tous ces regards étaient fixés sur lui. Il eut peur de devenir fou, se retourna... Un photographe était à quelques mètres, l'obturateur dans une main, sa montre dans l'autre, à côté du trépied surmonté de la chambre noire...

Gustave ne sut s'il allait s'indigner ou rire. Une révolte mêlée de dégoût le souleva. Tant d'inconscience dépassait toutes bornes.

Mais il y eut un mouvement, des va-et-vient. Inquiet, il se rencogna dans l'angle de la rue. Au bout d'un instant, il comprit.

Derrière le groupe de gauche, une des seules maisons dont le toit ne se fût pas écroulé, la maison Hachet, mettait la tache déplaisante d'un mur presque intact. Cela gâtait le tableau. Ces messieurs, dans leur sens esthétique, souffraient. Pour que l'image du châtiment fût complète, il fallait arranger cela. En un clin d'œil, quelques pionniers hardis étaient au faîte, abattaient sous leurs pioches un large pan. Dans des attitudes hardies, outils en main, les démolisseurs, leur besogne accomplie, se campèrent alors sur la brèche, et jusque sur le toit. Leurs silhouettes se découpaient en plein ciel, dominaient, avec une morgue tranquille, le village ravagé. Oui, c'était mieux ainsi !...

Et de nouveau, sous l'objectif, les deux cents hommes s'immobilisèrent, le front serein, le regard droit, dans une placidité de justiciers, que leur œuvre transportait d'orgueil.

Par delà la désolation des ruines, le coteau couvert de neige étendait son linceul blême, tandis que l'église, inviolée en apparence au centre du village puni, éri-

geait au-dessus de la tour carrée sa flèche sauvée des flammes, comme afin d'attester la parole du pieux Guillaume :

« Nous respectons les choses saintes, Dieu est avec nous. »

BITCHE

— Un espion, mon commandant!

Le commandant Teyssier sortait justement de la cave sous l'arsenal, où, depuis le bombardement de septembre, il avait élu domicile, avec les registres et les archives.

Lorsque après les deux tentatives d'intimidation, du 8 et du 23 août, — quelques heures de canonnade à laquelle ripostait vigoureusement la place, puis visites de parlementaires auxquels on répondait seulement: « Des Français ne se rendent point sans combattre! — le grand bombardement faisait rage, un obus avait crevé au milieu du bureau de Teyssier, arraché portes et fenêtres. Les projectiles s'acharnaient sur le fort, enflammaient l'arsenal, les bâtiments de l'état-major.

Sur l'étroit pont de pierre, long de trois cents mètres et large à peine de quarante, qui du haut de son rocher abrupt domine la ville basse et la petite vallée de la Horn, pas un poste de combat qui ne fût un endroit de mort. Les cinq batteries des dix mille Bavarois et Wurtembergeois, qui surplombaient le fort, des hauteurs voisines, — car Bitche dans son étroite vallée est de partout commandée, — crachaient, tant sur les remparts que sur le camp retranché et la ville, en dix jours, vingt mille obus.

Alors, stoïquement, Teyssier avait fait descendre, sous les décombres de l'arsenal, les archives, et là, dans la petite pièce voûtée, si sombre qu'il y fallait une bougie en plein jour, sur la terre battue, le simple héros travaillait, organisait, sans relâche. Ce qui ne l'empêchait point, à ses heures, celles du danger, d'être toujours à la place d'exemple. Cela modestement, sans phrases, ou avec des mots si naturels, qu'ils semblent d'un récit de Plutarque.

Un jour, — c'était au plus fort du bombardement, — après une nuit blanche, il examinait, avec les officiers d'artillerie, la pièce la plus exposée, en cherchant comment on pourrait la couvrir; à la suite d'un coup d'embrasure, un obus tombe, éclate Teyssier, renversé, couvert de débris et de poussière, se relève et continue son examen. Puis il quitte les artilleurs et descend au souterrain où se fait la cuisine et où logent les médecins et les officiers d'administration. Ils sont en émoi, on leur a dit que leur chef était tué. Teyssier avise les foyers saccagés, que l'étage démoli encombre de plâtras, et du ton le plus naturel :

— Eh bien, messieurs, on ne déjeune donc pas, aujourd'hui?

Les lieutenants étaient dignes du chef. Jouart, qui commandait l'artillerie, s'est écrasé le pied, dans une chute de cheval. Il se fait porter à dos par ses artilleurs, et, dans la fournaise, dirige méthodiquement le tir. Les obus grêlent sur le magasin de la Grosse-Tête, dans les sous-sols duquel il y a dix mille kilos de poudre. Une étincelle, et la moitié du fort va sauter. Jouart, de sa chaise à bras, ordonne les travaux : avec entrain, sous la pluie de fer, on blinde, on abat, on terrasse... C'est encore Mondelli, qui, par quatre fois, s'échappe de Bitche, traverse les lignes, la France envahie, et va chercher les ordres et les encouragements de Gambetta, puis les instructions de Thiers. C'est Bousquet, c'est Simon, vingt autres. Et ce sont les dévouements admirables de Bitche, de sa commission municipale. C'est Lamberton, l'abbé Guépratte, Mme Lauza. Grande histoire, que celle de cette petite ville!...

— Qui êtes-vous, mon garçon? demanda Teyssier de sa voix calme.

L'homme, habillé en cuirassier, devant lui, baisse les yeux, tortille dans ses doigts son képi. Sa tunique est trop large pour la taille, ses basanes sont sales, comme après une longue marche. Il a les cheveux

courts, un hérissement de barbe pas faite. Il bredouille, d'un air embarrassé, un nom. Il rejoint... Teyssier insiste :

— Ah! vous êtes de ce régiment-là ?... Eh bien, dites-moi le nom de vos chefs. Voyons, comment s'appelait votre colonel, votre capitaine?

Le cuirassier reste bouche bée.

— Vous avez été blessé, m'avez-vous dit? Dans quelle ambulance vous a-t-on soigné? Vous avez une trace de blessure... Montrez?

Mais l'homme, sans qu'on pût même tirer de lui son numéro matricule, prit un air d'égarement, feignant l'idiot.

— C'est bien, dit Teyssier, qu'on le conduise au camp retranché.

Et il ordonnait au chef de l'escorte de le faire surveiller de près, en le faisant parler, si possible.

Resté seul, le commandant, pensif, se mit en route, pour une de ses tournées habituelles, dans le fort. Il se pencha sur une embrasure, regarda au loin, par delà la petite vallée, le cercle des hauteurs muettes, couronnées de grands bois, où, dans la brume d'octobre, l'automne, déjà, parmi les sapins noirs, étendait sa dentelle de rouille. Et, devant cette solitude apparente, que peuplait le cercle invisible des bivouacs bavarois, il fut pris d'une mélancolie qui n'allait point sans fierté.

Ainsi, n'ayant pu réussir à enlever les remparts de vive force, voilà que l'ennemi, las de son éternel investissement, usait de la ruse!... Et Teyssier, en un éclair, revit les trois mois écoulés. La satisfaction du devoir accompli imprégnait d'un calme très noble ses traits énergiques, ce visage au front haut, bombé sous les drus cheveux gris, aux yeux d'un bleu métallique, masque osseux et grave, où la volonté était adoucie de bonté.

Les étonnantes semaines se déroulèrent, depuis sa nomination, son arrivée, le 19 juillet Rien de prêt, tout à créer, dans le désarroi sinistre que laisse der-

rière lui le 5e corps, la retraite de Failly, déclarant, avant de partir, qu'il est téméraire, inutile de défendre Bitche! Sur les cinquante-trois pièces, dix-sept seulement qui puissent servir. En deux jours les divers services sont distribués. On ramasse tout le bétail des villages voisins, les vivres, le fourrage. Il n'y a ni vin, ni sel, ni luminaire. Mais il y a de la poudre. L'ennemi peut venir!

Et ce sont alors les canonnades, les parlementaires... Entre temps, on s'occupe. La garnison, grossie d'un millier de traînards et d'éclopés de Wœrth, est à peine de deux mille cinq cents hommes. Il y a du travail pour tous : les sorties d'abord; puis le labeur fébrile du fort : abatis, traverses, et les réseaux de fils sur les glacis, et les routes qu'on coupe à l'entour, les chemins creux qu'on défonce. Viennent enfin les jours tragiques: Bitche est en feu, canons tonnants, poutres broyées. Cent trente maisons sont en cendres, cent à demi brûlées. La famine, le typhus et la variole sévissent. Quand les derniers obus s'abattent, comme fatigués, sans atteindre le fort, les soldats plaisantent :

— Ils n'ont plus de poudre, qu'ils viennent en chercher ici!

Et Teyssier, paisiblement, à un parlementaire qui peu après s'est hasardé, fait déclarer :

— Toute démarche est inutile, nous ne nous rendrons jamais.

Déjà, après la nouvelle de Sedan, il avait, à d'autres ouvertures, répondu :

— Que m'importe ce qui se passe hors de mes remparts!...

Une seule pensée : tenir jusqu'au bout, — l'Empire, le monde peuvent crouler! — tenir bien haut, jusqu'au bout, le drapeau de la France.

Mais, derrière lui, soudain, des pas, des voix. Teyssier se retourne.

Le faux cuirassier est là, penaud. Un fantassin, près de lui, gesticule :

— C'est un tel! D...! Nous sommes du même village. Il sort de la prison centrale d'Enssisheim. Pas plus cuirassier que moi. Un voleur, condamné à cinq ans de prison!...

— Il s'est échappé de la prison centrale, mon commandant. C'est un espion des Bavarois!

L'homme, sur place, est déshabillé. Pas un effet qui ait la même marque. Vingt matricules, la défroque de plusieurs morts. Et, pour bretelles, la ceinture en cuir fauve des Bavarois! On essaye de lui faire faire l'exercice du sabre... Il n'en a jamais tenu un de sa vie.

— C'est bien, qu'on l'emprisonne, dit Teyssier.

Et tandis qu'on emmène le traître, effondré, le commandant donne l'ordre de réunir le conseil de guerre. Nul doute : c'est la mort. Et Teyssier, qui n'a jamais reculé devant elle, — il l'a vue de près à Sébastopol, à Montebello, — à cette idée s'assombrit.

L'étrange chose que sa destinée! Il y a trois mois, il était un obscur officier du nombre, limité à des devoirs faciles, libre presque de toute responsabilité. A présent, voici que dans la tourmente subite où la France est en train de sombrer, il se trouve, dans cette petite ville de Bitche, perdue au faîte des Vosges, comme sur un navire à l'ancre dans le désert des flots. Garnison, habitants, sont l'équipage dont il est le maître absolu. Toutes ces vies sont dans sa main, et aussi le sort des trois couleurs, image tangible de la patrie, qui au plus haut mât, sur les Vosges déjà presque allemandes, orgueilleusement, planent.

Hier il n'était rien; aujourd'hui une ville entière, une nation s'incarnent en lui. Le sentiment de cette responsabilité est si lourd qu'il efface, anéantit tout. Qu'est la mort d'un traître à côté de tant de braves! Et Teyssier, froidement, juge la situation.

Si le réseau de l'investissement semble s'être un instant relâché, si, grâce au dévouement des campagnes voisines, quelques denrées qui manquaient ont pu être amenées jusque dans les murs, cela signifie seulement

que l'ennemi feint de dormir, — et prépare un réveil terrible. Ce que la violence n'a pu faire, la trahison le fera. Cet espion, qu'on a saisi, sa mission était de surprendre le service des portes; il eût sondé l'esprit des troupes, noté la répartition des postes, leur nombre, s'il y avait du canon sur le chemin couvert...

La vision de 93 revient au souvenir du commandant. Les six mille Prussiens de Hohenlohe, conduits par un émigré, un transfuge, arrivant jusqu'au pied des fossés, où heureusement une porte d'accès venait d'être murée, la garnison courant aux armes, et, la lâche attaque repoussée, le traître pris dans sa souricière avec deux cent soixante-dix assaillants.

Cette fois encore, Bitche échappera.

Le conseil s'est réuni; le faux cuirassier avoue; l'arrêt est rendu. Mais, dit le code militaire, aucune exécution capitale n'aura lieu avant qu'on en ait référé à l'Empereur.

Longuement, dans sa cave d'où souvent l'insomnie le chasse, dans le fort où sa méditation le promène, Teyssier réfléchit : « Il n'y a plus d'Empereur. Il n'y a plus que la France qui sombre, et Bitche, qui tient toujours... » Et, juge suprême, dans la tristesse et la sérénité de sa conscience, le commandant examine, rejette le recours en grâce : cet homme mourra; les Bavarois sauront que Bitche, sous le feu ou non, fait bonne garde.

Le lendemain, devant la garnison assemblée, l'espion tombait, frappé de dix balles; et du côté des monts, sur lesquels les Bavarois accourus contemplaient la scène, le fort, s'enveloppant de fumée, tira, et, dans le grondement des obus, il semblait qu'une voix s'élevât, une voix de sarcasme et d'espoir : — « A bon entendeur salut! »

Cinq mois après, Bitche, inviolée, tenait toujours.

Il fallut — le 27 mars, la paix depuis longtemps signée — un ordre formel du même ministre qui, dans l'armistice, avait oublié de régler le sort de la glo-

rieuse petite place, pour décider Teyssier à amener, malgré lui, les trois couleurs. Tandis que son héroïque phalange s'éloignait, libre, avec enseignes et canons, et au milieu des acclamations, traversait la France, — seul, jusqu'à la dernière minute, dans le vieil uniforme recousu, râpé, déteint, dont en quarante semaines il n'avait pu changer, le commandant demeurait à son bord. Mais enfin les Bavarois entraient, et, comme le drapeau coulait à pic, Teyssier quitta son étroit pont de pierre, le front haut, le cœur brisé, mais non vaincu.

QUAND MÊME!

BELFORT

I

A Monsieur Georges Paulin, juge de paix,
à la Chapelle (Rhône).

Belfort, 19 septembre 1870

Cher Père,

Quel voyage! Quatorze heures dans de mauvais wagons, des arrêts à toute minute, une vraie cargaison de bétail. Partout l'agitation fébrile; des gares encombrées; tout le monde commande. Si tu savais comme les premiers jours ont passé vite! Un tourbillon. Pas une minute à moi; une vie si nouvelle, tant de figures auxquelles il faut se faire!

Le premier soir, en guise d'hôtel, une étable où, malgré la paille infecte, j'ai dormi à poings fermés. Nous y avons couché trois nuits; derniers venus des mobiles du Rhône, nous ne sommes pas les mieux servis. On nous équipe tant bien que mal. J'ai encore mon pantalon de chasse du camp de Sathonay; grâce à un ceinturon neuf garni de la giberne et du porte-baïonnette, ma vareuse brune prend un air guerrier. Ce qui me complète, c'est un beau képi noir à bande rouge, qui m'entre jusqu'aux oreilles. Et encore je n'ai pas à me plaindre! Mes deux voisins de litière, le grand Tarchenay et le petit Borne, ont, l'un une courte veste de lancier où il étouffe, l'autre un dolman de hussard où il flotte. Si vous les voyiez!...

Il arrive toujours des troupes. Le général Cambriels compte opérer du côté des Vosges. Quelle bousculade présente Belfort! Il y a foule entre la gare et le Château. A travers les faubourgs de France et de Montbéliard roule un flot ininterrompu de caissons, de chariots, parmi les uniformes disparates: francs-tireurs de toutes

les provenances, des Gascons, des Francs-Comtois, des Bretons avec leurs rubans et leurs gilets brodés; l'accent alsacien se mêle aux patois méridionaux; des cris, des rires, et sans cesse des sonneries de clairon, le pas cadencé des détachements en marche. Tous les cœurs sont à l'espérance, bien que la retraite précipitée du général Douay, au commencement de la guerre, ait jeté dans tout le Haut-Rhin une panique entretenue par les incursions des uhlans. Dieu merci! Sedan peut se réparer encore : nous avons une grande armée à Metz, et qui sait si nous-mêmes, en coupant les communications de l'ennemi par une marche offensive en Allemagne...

En attendant, c'est un plaisir de se promener dans une forteresse comme celle-ci. Au-dessus de la ville ceinte de remparts et de fossés, le Château dresse sur un rocher à pic sa haute masse de bastions surmontée d'une caserne. Un camp retranché dominé par les forts escarpés de la Miotte et de la Justice complète la défense. On travaille activement aussi à terminer différents ouvrages.

Je vous écris devant une chope de bière blonde, au *Tonneau d'Or;* c'est le quartier général des camarades lyonnais. Nous allons camper après-demain près des Hautes-Perches, un mamelon situé à un kilomètre de la ville.

A-t-on des nouvelles de Georges? Pauvre frère! Heureusement que sa blessure est légère, mais la captivité va lui paraître dure. Adieu, cher père et toi, ma bonne maman, je vous aime et je vous embrasse de tout mon cœur

Votre Louis.

Du même au même.

Camp des Hautes-Perches, 6 octobre 1870.

Cher Père,

Je t'écris devant ma tente, avec mon sac pour pupitre. Il fait un temps splendide, et qui console des

nuits où l'on commence à grelotter. Nous vivons comme des rentiers : une heure d'exercice le matin, deux heures l'après-midi; mon antique flingot a cédé la place à un beau *snider* tout neuf; le reste du temps on bricole, on surveille la soupe, le feu. Savez-vous que pour un étudiant en droit, je ne me tire pas mal des différents métiers de terrassier, de raccommodeur d'habits, voire d'aide-cuisinier? Autour de nous, on creuse des tranchées, on sape, on pioche, on remblaie. Tout est à faire aux Perches.

Quelle belle vue on a d'ici ! Hier, j'admirais le soleil se couchant derrière le Mont; en face de nous, le Château, avec son quadruple étage d'enceintes; au loin, sur la droite, les magnifiques pentes des Vosges, où les forêts de sapins faisaient tache sombre, dans la clarté du crépuscule; derrière nous, tout un cercle de bois et de croupes encore vertes jusqu'à la ligne bleue des montagnes de Suisse. Comme on respire! quelle joie de se sentir vivre!

J'ai vu Mme Maurier. Notre cousine m'a parlé de toi, chère mère, avec bien de l'affection. Toujours la même, ses boucles sous son bonnet à ruches, son air sévère qui cache tant de vraie bonté. Ses cheveux ont seulement blanchi, depuis la mort de son mari. Elle a été heureuse de me parler de ses fils, surtout d'Henri, qui sert dans une des batteries de la garde mobile, et que j'espère rencontrer bientôt. — « Surtout, m'a-t-elle recommandé, dites à votre maman que sa cousine tâchera de la remplacer un peu. »

Je n'avais pas trouvé le même jour M. Levert; il était dehors, pour un malade. Ces dames n'étaient pas rentrées non plus, il n'y avait à la maison que le vieux capitaine Montil, le père de Mme Levert. Je n'ai pas voulu le déranger. Très gentiment, le docteur est venu en personne me relancer le lendemain au camp. C'est par lui que j'ai appris la chute de Strasbourg. D'abord on ne voulait pas y croire.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de notre côté, les Prus-

siens ont poussé une pointe jusqu'à Altkirch. Ils battent la rive gauche du Rhin et réquisitionnent âprement. Les campagnes sont si terrorisées qu'à de petites patrouilles on livre par centaines les armes envoyées d'ici pour la résistance. Hier, retour de plusieurs charrettes chargées de fusils, trouvés sans doute compromettants par les braves municipalités...

On m'appelle : c'est le caporal, pour la corvée de paille. Au revoir en hâte; mille baisers.

Louis.

Du même au même.

Belfort, 18 octobre 1870.

Chers Parents,

J'ai reçu vos deux dernières lettres, ne vous inquiétez pas; me voici rentré dans la place et muni d'un excellent poste : je suis secrétaire du commandant major. La chose s'est faite par M. Levert, ami du commandant Joigny, à qui il m'a proposé. Je vais être initié à bien des choses qui échappent au soldat. Ainsi, moi qui n'avais pour horizon que l'armement des Hautes-Perches et le déboisement à l'entour, je me rends compte du vaste labeur qui se poursuit partout. On construit en hâte des fortifications à Bellevue, par où la ville serait facilement attaquée au sud-ouest, on achève le fort des Barres, on termine de grands retranchements dans les faubourgs, dont on a dû raser une partie. Tous ces travaux sont dirigés par le lieutenant-colonel du génie Denfert-Rochereau. Malheureusement on ne sait pas au juste qui commande; il y a eu depuis deux mois le général de Chargère, le général Cambriels, de nouveau Chargère, enfin le général Crouzat. Il n'est plus question d'une marche offensive sur les communications de l'ennemi! L'armée des Vosges a été battue à la Bourgonce, près de Raon-l'Étape. Il y a trois jours, les fuyards sont arrivés par petits groupes, beaucoup

sans armes, vêtements en loques... C'est triste à dire, au premier coup de canon les moblots ont lâché pied. Les troupes de la ligne, mal engagées, ont été décimées. Une recrue du 85e m'a dit que, sur deux cent vingt hommes de sa compagnie, il en était resté quatre-vingt-dix.

Ecrivez-moi désormais à la caserne de cavalerie, aux Ancêtres. Je vous embrasse tendrement.

Votre Louis.

Du même au même.

Belfort, 1er novembre 1870.

Cher Père,

Le lieutenant-colonel Denfert a été nommé, le 19 octobre, colonel et commandant supérieur. Le général Cambriels a dû abandonner la défense des Vosges et se replier sur Besançon. La reddition de Schlestadt est certaine. Nous voilà loin de nos espérances! Mais Belfort saura se défendre, car, depuis que le colonel Denfert est grand chef, tout est modifié. On ne parle plus de s'enfermer derrière les forts et d'y attendre le bombardement. Le commandant Joigny m'a expliqué que le colonel avait une tactique dont il espérait beaucoup; cela révolutionne les idées de tous.

Il fait occuper, aussi loin que le permet la protection de l'artillerie, des positions avancées qu'on barricade et qu'on retranche. C'est ainsi que les villages de Pérouse, Danjoutin, Cravanche, le hameau de la Forge, les bois du Mont et de la Miotte sont devenus autant de points de combat, couverts par des grand'gardes. De là, on peut inquiéter l'ennemi, on le force à s'affaiblir en étendant sa ligne d'investissement; il faudra enlever chacun de ces postes de vive force, avant de songer au blocus véritable. Au lieu de la résistance *passive* en usage, nous inaugurons la défense *active* qui relève le moral et entretient l'espoir.

L'autre jour, comme j'allais porter des paperasses au Château, je me suis trouvé nez à nez avec Henri Maurier. Il me saute au cou. Avec sa fine moustache blonde et son air délicat, il n'a pas l'air plus soldat que moi; par exemple, quel enthousiasme! On fait des merveilles au Château. Comme il n'y a pas encore de matériel dans les batteries mobiles, tous les canonniers sont employés à la citadelle : blindage des murs, des casemates, construction d'abris pour les pièces. Et flèche de tout bois! jusqu'aux rails du chemin de fer qu'on utilise en masse. Maurier m'a dit qu'on construisait des plates-formes spéciales pour obtenir des tirs à longue portée; on atteindrait jusqu'à 7,000 mètres. Et parlant du nouveau commandant supérieur : « Il est connu depuis longtemps dans la ville. Sévère, mais juste. Il sait ce qu'il veut. Voilà cinq ans qu'il réclamait la construction des forts des Hautes et des Basses-Perches, des Barres et de Bellevue! »

Maurier a raison. Ce matin, grande revue. Défilé devant le colonel : figure mâle, regard énergique. Nous avons un maître. Toute ma compagnie a quitté les Hautes-Perches pour rentrer à la caserne des Ancêtres. Les camarades sont ravis, le bivouac n'était plus tenable. Depuis quinze jours, pluie diluvienne et vents furieux; et sous la tente...

... Je reprends ma lettre, le cœur bien gros, l'âme bouleversée. Nous venons d'apprendre la capitulation de Metz et la trahison de Bazaine. Une armée pareille, 175,000 hommes, des généraux, des maréchaux, les aigles, les canons!... C'est monstrueux, c'est fou! Quel est le sort qui nous attend?

Je veux que cette lettre parte ce soir. Il est cinq heures, je vous vois tous deux dans le cabinet de travail, on vient d'apporter la lampe... Mon Dieu, comme cela est loin! Mille bons baisers.

Louis.

A Monsieur Louis Paulin,
Aux mobiles du Rhône, 7e compagnie, 2e bataillon,
16e régiment,
Belfort.

La Chapelle, 15 octobre 1870.

Mon cher Fils,

Nous sommes heureux de te savoir en bonne santé et faisant bien ton service. La présence des Levert et de Mme Maurier nous rassure aussi. Tu leur transmettras notre meilleur remerciement. Ta mère se joint à moi, cher enfant, pour te dire courage. L'épreuve que la France traverse doit hausser les caractères, et dans ce grand deuil, c'est une consolation pour nous de penser que tu comprends ton devoir.

Nous avons appris que Georges était à Mayence, il va mieux. Il est bien soigné, chez de braves gens qui acceptent cette guerre sans l'aimer.

Ici, mon bon Louis, nous ne vivons plus que dans l'attente des nouvelles. Écris-nous chaque fois que tu le pourras. Ta mère et moi, nous te serrons sur notre cœur.

Ton père qui t'aime,

G. Paulin.

II

3 novembre au soir.

Je commence ce Journal pour les miens, craignant que désormais mes lettres n'arrivent plus.

L'ennemi se rapproche par les routes de Mulhouse et de Strasbourg. Le capitaine Thiers, détaché à Dannemarie, s'est replié après avoir fait sauter le viaduc. Nos avant-gardes sont attaquées de toutes parts. Une dépêche de M. Keller, le député du Haut-Rhin, dont les francs-tireurs, débordés par le nombre, ont été obligés de se jeter dans les Vosges, estime l'armée allemande à plus de vingt mille hommes.

Hier, à Roppe et à Gros-Magny, a eu lieu le premier contact. Les camarades du Rhône ont reçu bravement le baptême du feu. Ces engagements ont retardé la marche des Prussiens au nord, et comme nous occupons le hameau de la Forge et le Mont, nous voilà bien tranquilles de ce côté. Car, avec le fort de la Miotte, les pentes escarpées au-dessus de l'étang de la Forge et l'obstacle naturel de la Savoureuse, qui est très grosse, la ville, par là, est imprenable. C'est au sud qu'on s'attend au principal effort, Bellevue et les deux Perches n'offrant que des défenses improvisées. Quoi qu'il en soit, le cercle se resserre; aujourd'hui, le dernier train pour Besançon n'a pu partir.

4 novembre.

Nous voilà bloqués. Quand recevrai-je des nouvelles de la Chapelle? C'est une singulière impression : il semble qu'on soit séparé de sa vie passée par quelque chose d'indéfinissable; on respire moins.

Dans tous ces charmants petits villages où je me suis

promené en arrivant, — il y avait de bon vin frais versé par une jolie fille à Danjoutin, — on n'entend plus que le son du clairon et le bruit de la pioche au fond des tranchées. Un réseau de grand'gardes occupe les bois. Chaque troupe a été conduite à son emplacement de combat. le personnel de la gare armé pour la défense, enfin les heures d'ouverture et de fermeture des portes et des barrières réglées de façon à interdire l'accès, la nuit tombée. Il ne faut plus compter que sur nous-mêmes. Nous sommes environ seize mille, dont les deux tiers savent à peine manier un fusil, et nous disposons de trois cents bouches à feu, dont la bonne moitié n'est que vieux canons lisses et mortiers.

5 novembre.

Les batteries du Château ont ouvert le feu. Le canon tonne pour la première fois. Il n'y a pas à dire, pour nous qui n'avons entendu que la fusillade des tirs à la cible, c'est un saisissement brusque et plutôt désagréable. Les maisons de la ville en ont tremblé. L'air déchiré frémit jusqu'à l'horizon. Toutes sortes d'échos répondent à cette voix inaccoutumée : on songe au passé plein de cruels désastres, au présent, à l'avenir...

Avant le dîner, je suis allé voir les Levert. Ce sont ces dames qui m'ont reçu; cela m'a semblé drôle de me retrouver dans un salon, moi qui depuis deux mois ne connais que les élégances de la chambrée et du bivouac. Avec mes souliers boueux et mon pantalon sale, je me sentais mal à l'aise sur ma belle chaise de damas rouge. Mme Levert, qui visiblement tient à ses meubles, était inquiète. Elle m'a semblé plus jaune, plus sèche encore qu'autrefois; sans doute l'anxiété des jours qu'on traverse. Heureusement, ses deux filles m'ont accaparé jusqu'à l'arrivée du docteur, me faisant raconter mon odyssée. Elles ont embelli, Marthe brune et grande, Jeanne plus mignonne, avec son teint rose et ses cheveux châtains. Au dîner, — car le docteur

m'a retenu de force, — on a parlé de la belle proclamation du commandant supérieur, faisant, au nom de la République et des malheurs de la patrie, appel au dévouement et au concours de tous. Le vieux M. Montil était là, étonnamment vert avec ses soixante-quinze ans, son visage glabre, ses petits yeux vifs sous les tempes ridées, le cou serré dans une cravate noire. Dire qu'à vingt ans il a servi sous Lecourbe, en 1815, et voit Belfort assiégé pour la seconde fois! Il était tout indigné, avec son patriotisme d'ancien, de la sommation apportée hier par un parlementaire au colonel Denfert. Et de fait, M. de Treskow ne manque pas d'une certaine audace! Je note la phrase qui en vaut la peine :

« Je n'ai pas l'intention de vous prier de me rendre la place de Belfort; mais je vous laisse le soin de juger s'il ne conviendrait pas d'éviter à la ville toutes les horreurs d'un siège, et si votre conscience, votre devoir ne vous permettraient pas de me livrer la forteresse dont vous avez le commandement! »

La belle réponse du colonel nous a tous mis en joie, la voici dans sa haute ironie :

« Général,

« En pesant dans ma conscience les raisons que vous me développez, je ne puis m'empêcher de trouver que la retraite de l'armée prussienne est le seul moyen que conseillent à la fois l'honneur et l'humanité pour éviter à la population de Belfort les horreurs d'un siège.

« Nous savons tous quelle sanction vous donnerez à vos menaces, et nous nous attendons, Général, à toutes les violences que vous jugerez nécessaires pour arriver à votre but. Mais nous connaissons aussi l'étendue de nos devoirs envers la France et envers la République, et nous sommes décidés à les remplir. »

— Voilà qui est parlé! s'est écrié M. Montil. Et puis,

j'aime cette façon militaire de ne rien cacher à la garnison et aux habitants. Si, à Metz, cette règle avait été observée, un maréchal de France n'aurait pu rendre honteusement la première armée du pays avec la première place forte de la Lorraine! Denfert-Rochereau a de la franchise et de la décision. Qu'il soit tenace, et tout ira bien.

M. Levert a hoché la tête :

— Pourvu que les épidémies ne s'en mêlent pas! Il y a beaucoup de petite vérole.

D'autre part, nous sommes largement approvisionnés. La farine abonde à tel point qu'au Château on blinde avec des piles de sacs la façade de la caserne. On ne mourra pas de faim!

10 novembre.

Henri Maurier, que j'ai vu chez sa mère, m'a appris que le nombre des projectiles pour les pièces rayées est assez restreint; un ingénieur de leurs amis, M. Bornèque, a été chargé de créer une fonderie. Les magasins sont pleins d'un nombre incroyable de boulets et même de bombes du temps de Vauban : le moindre obus ferait mieux notre affaire. Comme il n'y a pas une seule batterie de campagne, le général Cambriels ayant emmené la dernière, Denfert-Rochereau vient d'en organiser une de quatre pièces. Les chevaux ont été achetés, les harnachements fabriqués en ville. Les petits combats continuent. Dix compagnies de nos deux régiments du Rhône ont été portées en soutien derrière la redoute de Bellevue, dont l'armement est en retard, et qui est le point faible.

Le pire, c'est l'hiver qui commence et qui s'annonce très rigoureux. Il neige, et, quand il ne neige pas, il pleut. Je viens de m'acheter un épais tricot de laine. Ceux qui sont vraiment à plaindre, par ce temps affreux, ce sont les malheureux qui campent au Mont; les chemins sont des ornières d'une boue gluante et si profonde qu'on a toutes les peines à circuler; les sou-

liers y restent. Notre fourrier, qui a vu à l'hôpital le fils du quincaillier de Vaise, le gros Chaumette, évacué la semaine dernière, m'a dit qu'on couche dans l'eau; la paille, qu'on ne peut plus renouveler, tourne en fumier.

19 novembre.

Même temps; ce qui n'a pas empêché les camarades du 65e (Rhône) d'aller tâter l'ennemi à Chalonvillars. Cinq jours après, nouvelle sortie, meurtrière, cette fois, sur Bessoncourt. Le bataillon du 84e de ligne, sous les ordres du commandant Chapelot, et neuf compagnies de mon régiment ont donné; le 2e bataillon de la Haute-Saône a perdu son chef, le commandant Lanoir, frappé d'une balle au front comme il s'efforçait d'entraîner ses hommes. Malgré la petite vérole, qui cause de grands ravages, on ne pense qu'à se battre. L'ennemi, qui tous les deux jours nous harcelait de parlementaires, — des curieux se présentant alternativement à chaque porte, — a été prié de nous faire ses communications par la seule entrée du Vallon, sous peine de voir mitrailler son drapeau blanc. Enfin, après les succès obtenus à Essert par un parti d'éclaireurs volontaires sous les ordres du baron de Prinsac, fourrier de mobiles promu sous-lieutenant, tant sa tentative parut bonne, Denfert-Rochereau vient de mettre sur pied huit compagnies analogues. A toute heure du jour et de la nuit, ces hardis lurons seront dehors, tenant la campagne sur les points les plus opposés. Fusillade continuelle qui, harcelant l'ennemi, sera comme une sortie permanente et insaisissable.

Bien que l'investissement soit absolument complet, les lignes ne sont pas infranchissables pour des courriers isolés, résolus, et connaissant le pays. C'est ainsi que la nouvelle de la victoire de Coulmiers nous est parvenue le 13 : Orléans repris, nos jeunes troupes débutant par un triomphe, ces événements heureux raniment l'espoir dans tous les cœurs. L'armée de la

Loire va donner la main à celle de Paris; c'est le commencement de la revanche.

Et, pendant ce temps, il pleut toujours; le Mont n'est plus qu'un cloaque. Dix Lyonnais que je connais sont venus retrouver Chaumette à l'hôpital. Pour tout dédommagement, on a distribué à chacun, quoi? Une veste d'infanterie. Des parapluies vaudraient mieux!...

25 novembre.

Hier et avant-hier, les Allemands, ayant sans doute pitié des pauvres mobiles, se sont chargés de faire lever le cantonnement du Mont. On se fusillait à bout portant. Les Prussiens ont eu toutes les ruses : leurs clairons nous ont sonné la retraite; ou bien, profitant de l'ombre, dans les taillis, des voix criaient : « Mobiles! ne tirez pas! » Puis, l'effet produit, ils fonçaient à la baïonnette.

En ville, l'alerte a été rude. On s'en est remis ce matin, en allant à notre tour les canarder du côté de Sévenans.

III

27 novembre.

La prise du Mont et des villages avoisinants, Essert et Cravanche, a diminué encore notre sphère d'action. Nous sommes complètement bouclés, cette fois, au nord-ouest. A l'est et au sud, par bonheur, nous avons encore les coudées franches, avec les postes avancés de Pérouse et de Danjoutin, qui viennent d'être renforcés par les troupes revenues du Mont. On a établi des lignes de fils télégraphiques pour relier ces villages ainsi que le hameau de la Forge, notre rempart du nord, aux forts et à la ville. Tout le bétail, le foin, la paille, que nous possédions sur la rive droite de la Savoureuse viennent d'être ramenés en arrière; pendant longtemps, nous aurons de la viande fraîche, et les malades du lait.

Visite aujourd'hui, après mon travail, à la maison Levert Remarqué les rues pleines d'habitants, de pompiers, de soldats. Aux portes basses des caves, dans les escaliers entrevus au passage, partout un remue-ménage, des charrois de meubles : les gens prudents descendent d'un étage, on met au sous-sol les plus beaux meubles. Il faut voir les airs navrés des propriétaires. J'ai trouvé le docteur devant sa porte, achevant une conversation avec un monsieur qui lui a serré la main en le quittant. M. Levert m'a dit :

— Vous voyez cet homme-là, Paulin? Retenez son nom, c'est celui d'un grand patriote : M. Mény, notre maire. Vous n'imaginez pas le mal qu'il se donne. Ce qu'il y a de plus redoutable dans le bombardement, c'est l'incendie. Mény prend les plus petites mesures, il veille à tout.

Nous entrions dans le vestibule :

— Regardez, fit-il, en me montrant les deux servantes qui portaient des baquets. On en met à chaque étage.

Mme Levert, qui, la jupe relevée par des épingles, présidait, s'écria :

— Une jolie invention, cette eau dans toute la maison! — Bonjour, monsieur Paulin. — Comment tenir les escaliers propres? Et vous n'avez pas idée, il faudra encore, si les baquets gèlent, les dégourdir avec de l'eau chaude! Il faut avoir des linges mouillés, il faut entretenir des veilleuses pendant la nuit. Et je dois encore, sous prétexte que nous avons un grenier très élevé, loger un guetteur chargé de signaler les maisons frappées d'obus. Comme si les Prussiens auraient attendu trente jours pour nous tirer dessus! Je n'y crois plus, moi, au bombardement

M. Levert sourit avec calme :

— Si nous allions au salon?

— Mais tu n'y songes pas, mon ami, a-t-elle protesté, il y a des housses partout, les tapis sont roulés, les fauteuils en tas.

Je ne pus retenir une malice :

— Vous ne les descendez donc pas à la cave?

Elle eut une exclamation indignée :

— Mon meuble de damas rouge! Vous voulez que je mette à la cave des soies à vingt-cinq francs le mètre? Dites-moi donc tout de suite d'y descendre mon lit!

— Eh! eh! dit M. Levert, cela viendra peut-être plus tôt que tu ne penses

Puis, se tournant vers moi :

— Elle ne veut pas que ses meubles moisissent, elle préfère qu'ils brûlent

Un double éclat de rire : c'étaient Marthe et Jeanne qui sortaient comme deux folles de la salle à manger, très gentilles avec leurs tabliers à bavette. Elles tenaient de la toile à charpie et des bandes. Mme Levert soupira, dédaigneuse :

— Ah! oui, vous ferez de belles infirmières!

Je sentis que j'étais de trop, je battis en retraite, non sans avoir demandé des nouvelles de M. Montil.

— Il est au café, reprit M. Levert de sa bonne voix, il ne quitte plus le club des anciens militaires.

30 novembre.

Vive alerte avant-hier, à dix heures du soir. Nous sommes réveillés par une fusillade; on court aux armes. Ça m'a fait plaisir de me joindre aux camarades; voilà longtemps que je ne m'étais trouvé à ma place, dans le rang. Il n'y a de changé à l'escouade que le caporal; le précédent est à l'hôpital, avec une balle dans la cuisse, un cadeau de ce maladroit de Dufour qui il y a un mois ne savait pas manier son fusil. Cet excellent tireur était sorti de prison la veille et m'emboîtait justement le pas, je n'étais pas rassuré du tout; Tarchenay et Borne, qui m'encadraient, ne cessaient de me plaisanter. Arrivés au fort des Barres, nous avons posé une heure en soufflant dans nos doigts; le froid pinçait. La fusillade s'est peu à peu ralentie; seuls les forts, pendant que nous regagnions nos gîtes, ont continué de tonner. Le commandant Joigny m'a dit hier que les Prussiens avaient enlevé le village de Bavilliers, au-dessous de Bellevue, et ouvert la première parallèle. S'ils connaissent si bien le point faible, c'est que, paraît-il, ils ont trouvé à Strasbourg les plans directeurs de la place; ils marchent à coup sûr. De Bavilliers part un ravin, grâce auquel on peut arriver jusqu'au pied de la redoute sans être vu.

Hier et ce matin, la fusillade a repris, toujours soutenue par le canon des forts. Le commandant Joigny a été averti dans la journée que nous venions de perdre la Tuilerie, un groupe de maisons situé à 500 mètres à peine de Bellevue, sur le plateau. La nouvelle a de l'importance, puisque le commandant s'est mis à marcher avec agitation à travers le bureau : — il faut dire

que le père Joigny, gros et chauve, est de nature pacifique. Il grommelait : — « La danse va commencer! Les mâtins vont pouvoir nous canonner à l'aise. »

Ce soir, en rentrant, j'ai vu affichée une courageuse protestation contre un article du *Journal hebdomadaire* ne parlant rien moins que de capituler pour éviter le bombardement. Parmi les signataires, au milieu d'une foule d'autres noms, ceux du capitaine Montil, du docteur Levert et de Mme Maurier.

Nuit du 3 au 4 décembre.
(Caserne des Ancêtres.)

Cette fois, Mme Levert doit être fixée! Le bombardement! Dès huit heures du matin, une volée de fer s'est abattue sur la ville, les faubourgs, les forts. Il fallait entendre cette musique! De longs oiseaux noirs qui filaient en sifflant, le fracas des maisons atteintes, les éclats de toutes parts; le feu ne se ralentit que pour reprendre aussitôt, on n'est pas une minute tranquille; les nerfs tendus sont dans une surexcitation sans pareille. Je suis sûr qu'à cette heure Belfort a reçu quatre à cinq mille projectiles Nous répondons par un tir moins nourri, mais soutenu.

Je ne sais comment les camarades, au Château, dans les casernes, dans les forts supportent cela; pour moi qui n'ai vu dans l'après-midi que l'ouragan furieux déchaîné sur la ville, je songe tristement. Je ne crois pas être plus poltron que le voisin; mais ce sentiment de la mort qui peut vous frapper à chaque seconde, de cette menace qui vous guette de tous les coins de l'horizon, me serre étrangement le cœur. Et pourtant je n'ai personne ici qui me soit particulièrement cher; peut-être est-ce cet isolement qui m'étreint, qui m'accable. Comment ne pas penser à ceux que j'aime? Que font-ils à cette heure? S'ils dorment, imaginent-ils en rêve l'atmosphère tragique dans laquelle nous voilà. M'en tirerai-je comme Georges, avec une blessure lé-

gère? Si l'on pouvait savoir le sort qui vous est réservé! Moi encore, dans cette tourmente, je vais, je viens, mon service m'occupe, le temps passe. Mais eux, là-bas, mon père, ma mère, comment remplissent-ils leur journée? Je me les figure d'ici, guettant le facteur, dévorant les journaux; quelles inquiétudes, quelle anxiété!

Brr! Bim!... Elle n'a pas éclaté loin, celle-là! Je reviens de la fenêtre, les vitres sont glacées, il fait un froid de loup, tout est blanc de neige; il y a comme des grandes fleurs de feu dans l'air noir; le ciel est rouge du côté de Bellevue.

5 décembre.

Le bombardement continue; cette nuit, il a fait rage. Borne me raconte ceci : aux Barres, les canonniers ont été si surpris par les premières bombes que beaucoup, d'instinct, s'aplatissaient, cherchant les abris, saluant à qui mieux mieux. Si bien que leur capitaine, M. Deffayet, jugea nécessaire une leçon : après déjeuner, il est allé se camper sur le cavalier du fort, d'où l'on domine l'horizon. Sa silhouette corpulente se détachait nettement. Une heure d'horloge, debout, face aux batteries d'Essert, il s'est offert en point de mire, et, selon que les obus le manquaient, passant à droite ou à gauche, il agitait son mouchoir en guise de signal. Puis, redescendant, il rassembla ses hommes et leur dit : « Canonniers, ce que je viens de faire peut être taxé de folie. Mais je l'ai fait à dessein, pour vous prouver que l'ennemi, avec cent canons, se trouve dans l'impossibilité de viser un homme isolé! Si l'un de vous doit être frappé d'un obus, il ne le sera que par l'effet du hasard. Vive la France! » Et depuis ce moment, ajoute Borne, personne n'a plus salué.

Nous avons descendu notre paille à l'écurie, les matelas ne sont pas longs à retourner. Seulement, avec cette maudite neige qui emplit la cour et passe à travers les portes, on gèle. Aussi nous voisinons avec les

vaches. La douce tiédeur d'étable ! Ces bonnes bêtes nous réchauffent, avant que nous ne les mangions. Paisibles parmi ce vacarme, quel songe confus poursuivent leurs yeux étonnés?

Trouvé une minute, ma besogne faite, pour passer chez Mme Maurier. Le spectacle de la ville est navrant : il y a beaucoup de maisons défoncées, on voit des étages à grand jour, peintures de pièces diverses, papiers qui pendent; d'autres démeublées, fenêtres vides, carreaux cassés; on marche sur des verres et des gravats. Des pare-éclats protègent les portes. On entrevoit des soupiraux la vie obscure des habitants réfugiés dans les caves; tout d'un coup on entend des voix assourdies, on est étonné d'entendre parler sous ses pieds. Mme Maurier n'a pas encore voulu quitter son rez-de-chaussée, elle a chez elle un petit hôpital, avec des lits et un service organisé. L'excellente femme m'a raconté les aventures d'Henri, au Château, dans le premier désarroi. Les canonniers étaient au fascinage. Pas de servants. Henri, souffrant d'une entorse, était resté par hasard; malgré la panique, il réussit à grouper quelques mobiles autour d'un canon de 12. Mais, au premier coup, les vitres de la caserne se brisent avec fracas; nouvelle débandade dont, la cause découverte, on a bien ri, en revenant aux pièces.

Je partais, réconforté d'un verre de bordeaux, quand Mme Maurier m'a fait lire une proclamation du préfet du Haut-Rhin, M. Grosjean, venu s'enfermer avec nous dans Belfort. Elle est si belle que j'en ai retenu les dernières lignes : « ...L'histoire dira que tous, sans hésitation ni défaillance, nous avons serré les rangs au pied de votre Château : Belfort est pour nous aujourd'hui plus qu'une forteresse, c'est la France et l'Alsace, c'est deux fois la patrie! »

IV

6 décembre

Sur le pont de la Savoureuse, que nous n'avons pas mis longtemps à traverser, car il est mitraillé plus que de rigueur, j'ai rencontré Duflos, un de nos fourriers, le fils de M. Duflos, le conseiller de la préfecture de Lyon. Moi qui le trouvais dans le temps si poseur! J'ai été tout étonné de le trouver cette fois simple et gentil: la guerre remet les caractères en place.

— Qu'est-ce que vous faites là? lui ai-je dit.

— Je vais au rapport. Et vous?

— A mon bureau. Mais je vous croyais au Château?

— Ah bien, oui! vous ne savez donc pas que nous avons remplacé à Bellevue le bataillon de la Haute-Saône qu'on vient de dissoudre?

— J'ai vu ça à l'ordre. Eh bien?

— Vous vous rappelez la première nuit du bombardement? A Bellevue, c'était terrible. Les maisons dans l'ouvrage flambaient.

— C'est donc cela, fis-je, que le ciel était si rouge!

— Or, on utilise, faute d'abris, les sous-sols de ces maisons. Le feu a pris aux planchers, puis aux étançons qui les soutiennent et qui ont coûté tant de travail. Impossible de s'en procurer d'autres; sans eux, plus d'abris. Il fallait les sauver à tout prix. Mais pas d'eau; les bombes pleuvaient toujours. D'où terreur des moblots, qu'ordres, supplications, menaces ne touchaient pas plus que des pierres. Ils fuyaient de tous les côtés. Ceux que par violence on ramenait fondaient sur place. Et pendant ce temps, furieux, désespérés, le capitaine Thiers, deux officiers et un sergent, travaillant comme des manœuvres, piétinaient la flamme, traînaient les

poutres, qu'ils essayaient d'éteindre en apportant de la neige dans des pelles, dans leurs mains. On réclame par télégraphe une pompe pleine d'eau chaude; elle arrive gelée. Vite, des brandons ! Elle va fonctionner, un obus la brise. Enfin, à l'aube, exténués, grelottant de fièvre, Thiers et le lieutenant Journet ont abandonné la partie, laissant derrière eux le bataillon couché dans la neige, aux endroits les moins exposés. Les planchers étaient calcinés, les sous-sols à demi comblés, les étançons étaient saufs !... C'est un type, allez ! que le capitaine Thiers, avec sa barbe longue et ses cheveux qu'il a juré de ne couper que le siège achevé !... Ah ! nous ne chômons pas à Bellevue. Nuit et jour sous le feu. Jamais de soupe, on mange debout, et du pain comme de la pierre. Mais je crois qu'on est content de nous; ça fait plaisir.

7 décembre.

Fait route encore avec Duflos. Décidément il me plaît beaucoup, il a le regard franc, une bonne humeur communicative. Il m'a dit :

— Nous parlions de Thiers. Mon ancien chef ne lui cède en rien...

Et me montrant dans le ciel gris la puissante masse de la citadelle, Duflos ajoute :

— La Laurencie est l'âme du Château. C'est lui qui a inventé le système de blindage des plates-formes, lui qui a mis en œuvre le tir indirect. Grâce à des rails, les pièces tirent même sans voir le but, à gauche, à droite, en arrière. Les projectiles passent par-dessus constructions et remblais et vont, au moyen de hausses nouvelles, frapper l'ennemi qui ne sait où répondre. Des observateurs aident au repérage. Quelle besogne depuis deux mois. Construire, réparer ! A chaque minute, c'était un blindage par terre, une pièce démontée. Sans les veilleurs qui annoncent à son de trompe l'arrivée des *hirondelles*, nous y serions tous restés. Il y a surtout, à la droite du cavalier, un canon étonnant. C'est

une belle pièce rayée de 24, Catherine. Elle était devenue notre amie. Pas une pour atteindre aussi juste les batteries prussiennes à demi enterrées, presque invisibles. Ce qu'ils ont usé de boulets sur elle!

Comme nous regardions le Château, d'où partaient des détonations puissantes au milieu de bouffées blanches, un obus, que nous avions entendu venir, a éclaté à trente mètres en avant. Un pan de mur s'est abattu, un homme qui rentrait chez lui a été écrasé. Nous nous étions collés contre une maison, un peu pâles. Notre conversation en est restée là.

Pourtant nous devrions y être habitués. Je ne fais presque plus attention au vol meurtrier qui s'entrecroise au-dessus de nos têtes. Et quant au bruit continu qui nous enveloppe, si irritant au début, je finis par ne plus l'entendre. Mais cet obus-là était vraiment tombé un peu près.

9 décembre.

Hier et aujourd'hui, brouillard épais. Les Prussiens attaquent vainement Andelnans et Froideval, où nous avons des grand'gardes, en avant de Danjoutin. On ne voit pas à vingt pas. Aussi, ne pouvant juger de l'effet de son artillerie sur les forts, l'ennemi tire double sur la ville. Les maisons, qui presque toutes ont leur toit enlevé, présentaient dans le brouillard un aspect fantastique.

L'habitation des Levert est sur mon passage, j'y suis entré; l'escalier n'existe plus. Morne, cette impression de ruche déserte, de murs éraflés d'où sortent des marches; la rampe descellée, tordue, pend comme un peigne; pour aller au fameux salon, il faudrait une échelle.

Au fait, je n'ai pas à monter, mais à descendre; le salon, c'est maintenant la cave. Un colimaçon raide et obscur, une odeur d'humidité rance : toutes ces vies renfermées dans trois caveaux de terre battue, à voûtes basses, qui en même temps que de salon servent de

salle à manger, de chambre à coucher et de cuisine. Le cercle de lumière familier d'une lampe éclairait une table où tricotaient Marthe et Jeanne. Près d'elles, sur le buffet, trois perruches vertes, en cage, dormaient, le bec sous l'aile. On distinguait confusément des amas de meubles empaquetés (sans doute les précieux fauteuils de damas rouge), un capharnaüm de paniers et de caisses.

— C'est vous, monsieur Paulin, s'écria Jeanne qui me reconnut la première. Et le joli sourire de son visage rose un peu pâli, la grâce de ses bandeaux châtains me parurent doux comme le parfum d'une fleur qu'on n'aurait pas respiré depuis longtemps.

Mais déjà Marthe se levait en riant, et, me débarrassant de mon képi, elle me fit asseoir avec une cérémonie plaisante.

— Madame votre mère n'est pas là ?

Les rires repartirent de plus belle : d'un coin sombre une voix gémissante s'éleva :

— Je suis là, je suis là.

Et Mme Levert, tandis que Marthe, déplaçant le capuchon de la lampe, mettait dans la clarté son visage jaune et défait, entama une litanie désolée sur cette affreuse existence souterraine, ses incommodités, ses privations, sur les rhumatismes qu'elle avait attrapés, sur le danger permanent...

— Quelles nouvelles nous apportez-vous ? soupira-t-elle, comme si la fin du monde était proche. Nous sommes retranchés des vivants.

— Parle pour toi, maman, fit Jeanne. Nous autres, nous prenons l'air.

Mme Levert sembla puiser des forces dans l'indignation :

— Je vous prends à témoin, monsieur Paulin ! Quel bon sens d'aller s'exposer aux obus et aux balles quand rien ne vous force à mettre le nez dehors ?

— Et nos blessés, maman ! a protesté Marthe. Qu'est-ce qu'on dirait à l'ambulance ?

— C'est ce qui me révolte, reprit Mme Levert, un jour on vous ramènera blessées vous-mêmes, la belle avance!

— Eh bien! dit Jeanne, et papa, il va bien soigner les malades?...

Mme Levert hocha la tête :

— C'est son métier. Un dur métier, en ce moment, avec cette épidémie de petite vérole et de fièvre typhoïde! Et, par-dessus le marché, il faut faire encore le chirurgien. Ces opérations sont épouvantables.

Jeanne a deviné que je pouvais être choqué à la pensée de tant de malheureux, des camarades souffrant pour la défense de la ville.

— Crois-tu, a-t-elle demandé alors délicatement, que ces opérations-là ne soient pas aussi cruelles à supporter?

Je l'ai remerciée d'un regard, tandis que Marthe, pour faire diversion, proposait :

— Attendez, je vais vous faire les honneurs de l'appartement!

Avec entrain, elles vantaient l'admirable parti qu'elles avaient tiré de ce premier caveau où l'on vivait, où l'on mangeait et qui, servant de remise au meuble rouge — (qu'est-ce que je disais?) — contenait aussi, derrière deux paravents, le lit du docteur et celui de M. Montil. Le capitaine ne rentrait que pour coucher, décampait à l'aube; cette vie de troglodytes lui faisait horreur, le club était son quartier général, Il se prétendait rajeuni depuis que, sous le feu, il s'en allait en cambrant le buste, canne sous le bras et tête haute. Elle écarta un rideau rouge :

— Ici notre dortoir.

Puis, poussant une claire-voie :

— La cuisine.

Des tonneaux de provisions mêlaient la senteur du lard salé à celle des barriques. La cuisinière, la bonne et le chien étaient entassés dans ce petit carré. Tout d'un coup, derrière une porte pleine qui devait communiquer à d'autres caves, nous entendîmes une

plainte d'enfant, une plainte régulière et lasse qui, dans ces demi-ténèbres, causait une sensation pénible.

— De pauvres gens, expliqua Marthe. Un ménage d'employés : l'homme, garde national, est aux remparts, laissant là sa femme, sa sœur et le petit, qui est bien malade.

12 décembre.

A mesure que le froid augmente, le bombardement redouble. Les batteries ennemies, malgré le drapeau de Genève, n'épargnent même pas les hôpitaux; aussi le colonel Denfert a-t-il donné l'ordre de faire porter les blessés allemands au point le plus exposé, l'hôpital des faubourgs. Nos blessés à nous sont dans de tristes conditions, empilés dans d'étroits espaces où l'air ne se renouvelle pas. Il y a si peu d'abris sûrs! Différents petits combats dans la forêt de l'Arsot, de l'autre côté de l'étang de la Forge. Enfin, hier, renonçant à surprendre Bellevue de vive force, car, il y a trois jours, ils l'avaient encore essayé en vain, les Prussiens ont ouvert la deuxième parallèle.

Ça ne fait rien : pour un ouvrage qui, il y a deux mois, n'existait pas et qui est encore aux trois quarts ouvert aujourd'hui, Bellevue donne à l'ennemi du fil à retordre! La deuxième parallèle! Excusez du peu : Sébastopol, alors!...

V

15 décembre.

Quel froid ! Moi qui vis les trois quarts du jour dans une pièce relativement chaude, mes mains sont crevassées d'engelures ; quand je sors, j'ai la respiration coupée. Mon gros tricot de laine me fait l'effet d'une pelure d'oignon. Le père Joigny est arrivé, ce matin, avec la moustache comme un glaçon. Il l'a dégelée à force de pipes.

Les Prussiens paraissent vouloir brusquer l'attaque. Ils nous ont délogés des bois du Bosmont, en face des Perches ; ils ont enlevé Andelnans ; même un millier de fantassins sont venus se frotter aux retranchements de Danjoutin ; on les a reconduits, mais pas assez vite au gré du colonel, qui aurait voulu qu'on les poursuivît baïonnette aux reins. On eût repris de la sorte le Bosmont, tandis que, le lendemain, c'est nous qui avons encore perdu Froideval. Voilà Danjoutin très découvert. Quelle bonne idée le commandant supérieur a eue d'étendre ainsi notre défense ! Sans cela, nous serions depuis beau temps hachés, mitraillés, réduits en chair à pâté.

On dit que le préfet, M. Grosjean, a prié le colonel d'envoyer un parlementaire demandant la libre sortie des bouches inutiles, femmes, enfants, vieillards. Denfert s'y est refusé, craignant d'indiquer ainsi la démoralisation des habitants. Il consent à donner des laissez-passer individuels pour ceux dont la situation est digne de pitié. Plusieurs sont déjà partis de la sorte.

Rencontré Duflos. Il ne tarit pas sur l'endurance des canonniers de Bellevue. Les factions de nuit des sentinelles sont atroces. Beaucoup d'hommes ont les pieds gelés. Et pas une minute de répit. Les embrasures

étant continuellement démolies, on a affecté à la redoute une pièce rayée de montagne qui permet de tirer d'un point quelconque du parapet :

— Si vous voyiez Thiers, barbe et cheveux flottants, de la boue par-dessus le képi, manœuvrer ça ! La pièce voyage ; il est partout. On l'entend qui commande : — Pièce, feu ! et aussitôt : — Sauvez la pièce ! L'obus allemand réplique, bien ajusté. Mais va te promener ! Thiers et son joujou sont déjà à l'autre bout de la redoute, et recommencent la farce.

16 décembre.

C'est affreux ! j'en suis encore anéanti. Ce matin, je venais de m'engager sur le pont de la Savoureuse, j'allais vite, le passage étant des plus périlleux, quand quelqu'un qui courait derrière moi me rattrape : Duflos, qui, avec un bon regard, me lance en me dépassant :

— Il faut que je m'arrête à l'hôpital avant d'aller au Château, je suis en retard.

Je reverrai toujours sa figure souriante, son air crâne. Il était peut-être à cinquante mètres ; tout à coup un obus arrive en biais, je le vois, je veux crier, je n'ai pas le temps ; il frappe Duflos en pleine poitrine et, dans un horrible éclat rouge strié de noir, jette, sur le sol durci, une masse informe et sanglante. J'ai voulu m'élancer, j'étais cloué sur place, et puis la conscience m'est revenue, je me disais : « Une seconde de moins ! s'il avait marché du même pas que moi... » Et puis : « Une seconde de plus, c'était mon tour ! » J'ai passé près de ce pauvre corps avec une indicible angoisse ; cela me fendait le cœur de le laisser là, chose inerte, et tout à l'heure, il était si plein de vie ! Je songeais aux siens, à leur ignorance de cette nouvelle fatale, qui va désoler leur vieillesse. Toute la journée, je suis demeuré si abattu, si blême, que le commandant Joigny m'a demandé ce que j'avais.

— C'est un de mes amis qui a été tué près de moi.

Il m'a regardé paternellement, puis il a haussé les épaules, l'air de dire : « Si ce n'est que ça ! »

Duflos pourtant n'était pas mon ami. Je ne l'avais pas vu plus d'une dizaine de fois; mais j'avais été conquis par sa franchise cordiale, son simple courage. Notre poignée de main devenait chaque jour plus affectueuse. Il y avait une vraie sympathie dans son dernier regard... Sans doute, de sentir la mort toujours suspendue, on vit double; les attachements, les inimitiés vont vite.

Aussi, je suis, ce soir, plus triste que si j'avais perdu un ami intime, un frère. Je ne peux pas penser à mon père, à ma mère, à Georges sans avoir envie de pleurer. Comme je suis loin d'eux ! Je ne sais plus rien de leur vie. Que deviennent-ils ? Dans cette grande caserne pleine d'hommes, je me sens cruellement seul. La mort a frappé si près de moi ! J'ai l'impression qu'un danger invisible me menace. Est-ce un pressentiment ?

. . . .

à Monsieur Georges Paulin, juge de paix,
A la Chapelle (Rhône).

22 décembre.

« Cher père, je t'écris de chez Mme Maurier. J'espère que cette lettre pourra te parvenir. Je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis le 3 novembre. J'ai été très légèrement blessé, il y a six jours, d'un éclat d'obus au-dessous du jarret gauche. Par bonheur, j'ai pu être hospitalisé chez la bonne Mme Maurier, qui a établi dans les caves de sa maison une ambulance civile. On me soigne admirablement, je ne serai pas long à reprendre mon service. Écrivez-moi toujours, peut-être n'est-il pas impossible que vos lettres arrivent à percer les lignes ennemies. Surtout, soyez sans

inquiétude; ma blessure n'est rien. Courage et bon espoir, pour vous comme pour moi. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre Louis »

23 décembre.

Mon pressentiment ne m'avait pas trompé. En sortant du bureau, le lendemain, un obus a éclaté près de moi. Je me suis retrouvé allongé sur le trottoir. Par une chance inouïe, Marthe Levert revenait de chez Mme Maurier, — elle y est maintenant ambulancière, — et, grâce à elle, j'ai pu être transporté dans une belle cave spacieuse, où s'alignent six lits blancs, dont ùn heureusement était vide. Le docteur Levert qui, sous le contrôle d'un médecin militaire, visite cette infirmerie et bien d'autres, m'a extrait le soir même un joli petit morceau de fonte bien découpé, de la grosseur d'une noix. Le coup n'était qu'un ricochet très amorti. Je n'avais rien de brisé, c'est l'essentiel. Dans huit jours, en boitant, je pourrai regagner mon poste. Par exemple, le retrouverai-je?... un autre aura pris la place chez le père Joigny.

Je me suis levé hier pendant une heure. — Aïe! ça m'élançait dur; — mais j'étais content de fausser compagnie un instant à mes voisins de lit, qui sont autrement hypothéqués que moi. Pourtant, tandis que je m'appuyais sur la vieille sœur Marie-Thérèse, qui est avec Mme Maurier la providence de cette maison, cela me peinait de sentir sur moi les regards tristes et jaloux des malheureux. Trois ont des blessures graves, les deux autres une fièvre ardente et le visage boursouflé de variole. L'épidémie fait beaucoup de victimes.

J'ai pu m'étendre sur un sopha, dans la petite pièce qui sert de pharmacie. Mme Maurier allait et venait. On est fier d'avoir une parente comme celle-là. Sans souci de sa santé, sans ménagement de ses forces, elle

se prodigue à son œuvre de charité. Le danger public, cette perpétuelle menace de l'obus, l'écrasement, l'incendie, n'existent pas pour elle. Jamais elle ne parle de ses deux fils absents, mais on voit qu'elle y pense en soignant les blessés. La fatigue, l'émotion, lui ont fait un visage de résignation douloureuse et de bonté. Elle a maigri, ses cheveux sont tout à fait blancs.

Marthe Levert est entrée, l'air si joyeux que Mme Maurier n'a pu se retenir de lui en demander la cause :

— Papa, a-t-elle répondu, vient d'apprendre de M. Mény qu'on espère vivement voir aboutir l'offre généreuse des Suisses. — Et comme je la regardais étonné : — C'est vrai, vous ne savez rien ! Le président de la Confédération helvétique a proposé par lettre, au gouverneur, de faire sortir de la ville les bouches inutiles; une députation se chargerait de leur transport et de leur entretien à Porrentruy. Cette fois Denfert, qui n'a qu'à se rendre à une prière au lieu de la faire lui-même, a remercié le président de la députation pour cette démarche généreuse; il est disposé à l'accepter, à la condition que, pendant l'armistice nécessité par l'évacuation, le tir cesse de part et d'autre, ainsi que tout travail dans les tranchées prussiennes. Copie de la lettre a été envoyée au général de Treskow.

— Cette mesure est juste, dit Mme Maurier, pourvu que seuls les indigents, les infirmes, les malades en bénéficient. Si le devoir pour les uns est de partir, il est pour les autres de rester. Quant à moi, jamais je n'abandonnerai ma petite ambulance.

Marthe lui a pris les mains et lui a dit chaleureusement :

— Et moi, madame, croyez-vous que je vous laisserai là ?... Elle a eu un sourire d'une malice tendre. — A la maison, il n'y aura que cette pauvre maman qui regrettera de voir partir les autres. Moi, je suis bien contente à l'idée que tant de misères vont être soulagées. Quand je pense aux pauvres entassés dans les caves de l'hôtel de ville et de l'église, aux enfants qui

meurent! Il y a à côté de chez nous un petit garçon qui fait pitié...

Je revis la porte de la cave derrière laquelle un gémissement s'élevait. Mme Maurier a baisé au front Marthe :

— Vous avez raison, mon enfant. Nous devons nous dévouer jusqu'au bout, c'est notre manière de lutter.

24 décembre.

Mal dormi, cette nuit; gêné par les plaintes, le souffle court de mon voisin. Je voyais comme en rêve, à la lueur de la veilleuse, les murs nus de notre cave, le va-et-vient silencieux de sœur Marie-Thérèse, la douceur de sa cornette blanche. On entendait, dans le silence bourdonnant aux oreilles, les détonations tantôt sourdes et lointaines, tantôt vibrantes et rapprochées. Sans doute « Catherine » qui répond. Et je songeais au cauchemar fiévreux de la ville endormie, à la veille harassante de ceux qui se canonnent au-dessus de nous, de ceux qui guettent, transis, dans la neige. C'est aujourd'hui le cinquante et unième jour de l'investissement, le vingt et unième de l'incessant bombardement. Une bougie fichée au chevet de mon lit, j'écris sur une planchette que vient de me donner la sœur. Il est trois heures de l'après-midi. Passé une bonne heure, ce matin, dans le cabinet de pharmacie.

Henri, qui avait trouvé une minute pour venir embrasser sa mère, m'a appris que, malgré le feu, les travaux continuent. On a construit une tranchée entre le fort des Barres et Bellevue. L'ennemi a bombardé Danjoutin. Mais ce qui passionne Henri, c'est le Château. Les moblots prétendent qu'il est à la mode du jour · tellement criblé qu'il a la petite vérole. Une forge fonctionne en permanence réparant les affûts faussés, brisés. « Catherine » elle-même, qui est devenue fameuse, a fini par écoper. On l'a remise en état pendant la nuit.

Le colonel vient de publier un ordre du jour pour

Noël. Il paraît qu'on a trouvé sur les prisonniers ou les cadavres ennemis un grand nombre de lettres parlant du retour en Allemagne vers le 25 décembre. Les plus pauvres familles ont alors leur sapin couvert de petites bougies et de jouets. Denfert, craignant que les Allemands ne saisissent l'occasion pour brusquer le dénouement, invite la garnison à se préparer au combat et à faire tout son devoir.

Triste Noël! Dire que c'est ce soir le réveillon! On ne rira guère, à tous les foyers de France. Le réveillon! il sera gai, s'il ressemble à celui de mes parents, à celui de Georges, au mien.

VI

25 décembre.

Eh bien! hier, au Château, on a trouvé moyen de s'amuser. Henri raconte que, grâce aux sacs du blindage, les moblots ont mangé des crêpes. Un trou s'était fait dans la masse, la farine avait neigé, d'où, pour les cuisiniers, l'occasion d'un régal comique. Et le réveillon, composé de lard fumé, de saucisson et d'eau-de-vie, s'est vu augmenté de bons *matefaim* lyonnais, à la farine du bombardement. Il n'en faut pas plus pour faire oublier le froid atroce, le péril de mort constant. Comme Henri partait, sa mère lui a dit :

— Sais-tu que, malgré tes crêpes, je te trouve maigri. Mangez-vous au moins à votre faim?

— Oh! pour ça, oui : on ne manque de rien. Même, depuis quelque temps, on a plus souvent de la viande fraîche. Il faut se dépêcher de manger nos bœufs avant que la maladie ne les mange! Le foin diminue.

J'ai revu ma voisine d'écurie, la nuit pleine d'une odeur chaude, les yeux étonnés de la vache pacifique

29 décembre.

Je vais mieux. Pourtant les forces reviennent lentement, je ne peux marcher seul. Le feu augmente. Nous avons su par le docteur Levert que, depuis le 25, une grande batterie établie au Bosmont foudroie de face les Perches et le Château. La recrudescence d'hier provient de l'ouverture d'une autre batterie, à Bavilliers. Nous continuons à répondre, comme par le passé, un coup sur trois. Notre provision d'obus rayés a diminué de moitié, et dans nos postes avancés, quelques sentinelles frayent avec celles de l'ennemi. Mauvais signe

30 décembre.

Toujours aucune nouvelle du dehors. Depuis trois semaines nous ne savons rien du pays ni des nôtres. Il semble que le cercle de fer en soit rétréci davantage. Des nouvelles, c'est une fenêtre qui s'ouvre, un peu d'air qui entre. Où en est l'armée de la Loire? A-t-elle pu enfin secourir Paris? Nous ne pourrons pas tenir éternellement.... Aujourd'hui, tant le manque de communications devenait angoissant, on a réussi à lancer un ballon qui s'est éloigné vers la Suisse. Ce succès est dû à Choulette, l'ingénieur.

31 décembre.

Le bruit court, venu d'où? qu'une armée de cent mille hommes se réunit à Besançon. Des officiers, qui ont scruté à la longue-vue les lignes ennemies, affirment que des canons ont été retirés des embrasures. Des rumeurs fantastiques circulent, nous aurions remporté d'éclatantes victoires sous Paris : est-ce bientôt la délivrance? Comment concilier cela avec la violence du bombardement du côté de Bellevue? Je regarde à ma montre : il tombe cinq ou six obus par minute, un toutes les dix secondes.

Tarchenay, pliant son grand corps sous la voûte basse, m'a apporté des nouvelles de l'escouade. Dufour, en nettoyant son fusil resté chargé, a encore failli faire un malheur; cet animal est plus dangereux que les Prussiens! La balle a frôlé la tête de Borne. Le caporal m'a envoyé mon prêt. Ce n'est plus la pile de sous, la pièce blanche avec le profil lauré de l'ex-empereur; Tarchenay me tend un chiffon de papier, un des billets fiduciaires, valeur 5 fr. 20, que Denfert-Rochereau vient de mettre en circulation : il n'y a plus de monnaie dans les caisses. Tarchenay ajoute :

— « Et tu sais, les marchands font une tête! »

Resté seul, je me suis senti bien triste : voilà la dernière journée de l'année. Qui est-ce qui m'aurait dit

que je finirais 70 loin de la Chapelle et des miens, cloué au fond d'une cave, au milieu de blessés, dans Belfort bombardé? Que d'événements terribles : l'Empire à bas, les vieilles armées glorieuses de la France anéanties dans des désastres sans précédents, Metz, Sedan, la plaie de Strasbourg au cœur de l'Alsace, Paris qui, depuis des siècles, brillait à la tête de l'Europe, Paris bloqué, violé peut-être demain par l'entrée allemande, le pays en armes, résolu à chasser l'étranger ou à mourir! On ne peut s'empêcher de comparer la France d'aujourd'hui avec celle qui dormait sur ses lauriers, heureuse, à la fin de l'autre année. Quel réveil! Quelle leçon!...

Premier de l'An.

Marthe Levert — Jeanne est employée à une autre ambulance — a apporté ce matin à Mme Maurier quelques brins de bruyère rose. Comme j'aurais voulu offrir, moi aussi, de belles fleurs à ces femmes courageuses, au lieu de mes pauvres vœux, qu'elles ont pourtant acceptés avec attendrissement. J'avais bien envie de sortir, mais le docteur ne l'a pas permis, j'en ai encore pour cinq ou six jours; il était avec M. Montil.

Le feu s'est un peu ralenti, après un vigoureux échange de « cartes de visite! ». Il fait dehors un temps splendide. M. Montil, qui est extraordinaire de verdeur, m'a laissé une impression de confiance. Il y avait dans le serrement de main du docteur quelque chose de réconfortant. Espérons dans l'année qui vient. Si nous pouvions seulement recevoir des nouvelles!

3 janvier.

Henri, faisant claquer ses doigts, m'a dit, ce matin, d'un air convaincu :

— Ah bien! mon vieux, si tu avais vu les obus *Krupp* que nous avons reçus hier de Bavilliers! jusqu'ici

les plus gros n'étaient que de 32 kilogrammes, en voilà de 78. Pour des enfants de *troupe!*... Ils ont percé comme à l'emporte-pièce un fameux blindage : un énorme madrier, des rails, un mètre de fumier, deux de terre, et pour finir, encore une couche de rails!

— Bigre!

— Et nous avons admiré le modèle de ces canons-là à l'Exposition!

En échange, à cause du rationnement, nous ne pouvons guère leur renvoyer, comme nouveauté, que des boulets pleins et de vieilles bombes du temps de Vauban, les *alouettes*, dont les anneaux mobiles font en l'air une espèce de gazouillement. Par malheur elles éclatent souvent au sortir de la pièce.

7 janvier.

Le docteur, sur mes instances, me signera demain mon *exeat*. Les Prussiens commencent à bombarder Pérouse. ils redoublent sur Danjoutin et sur les Perches : Bellevue est presque réduit au silence.

Marthe sort d'ici, bien affligée : plus rien à attendre de l'intervention suisse. Le général de Treskow n'a pas répondu aux conditions du commandant supérieur. Comme le maire et le préfet tentaient auprès de celui-ci une suprême démarche, il leur a déclaré catégoriquement que son devoir l'empêchait de consentir un nouvel appel à la pitié de l'ennemi. Marthe était bouleversée à l'idée de ses pauvres voisins, l'enfant, la mère malades; le mari vient d'être tué.

Comment songer sans douleur aux misères de cette population vaillante, aux familles d'ouvriers sans travail, sans vêtements, sans pain? Ils sont, malgré les soins de M. Mény, si dénués de tout que la garnison a dû prélever par charité sur ses rations pour les nourrir. Quelques-uns, affamés, risquent leur vie à recueillir le plomb des projectiles, les éclats de fonte qu'ils vendent pour presque rien.

Quand même, Denfert a raison! Marthe a eu connais-

sance de quelques lignes de sa réponse au préfet : elles méritent d'être conservées :

« Les faits de cette guerre et la manière dont les Allemands la poursuivent démontrent avec la plus grande évidence qu'ils sont décidés à procéder à toutes les violences de quelque nature qu'elles soient contre les populations françaises. La guerre qu'ils nous font est une guerre de race, sans aucun ménagement.

« En présence d'une telle situation, quelle doit être notre conduite? Être implacables vis-à-vis de l'ennemi tant qu'il est debout et en armes sur notre territoire, ne lui demander aucune grâce quelconque, et n'en accepter aucune de lui. »

Voilà les paroles d'un vrai Français. Moi qui suis parti pour la guerre sans enthousiasme, qui l'ai jugée coupable à son début, je lui trouve un caractère sacré maintenant qu'elle est devenue la lutte acharnée sur le sol de la patrie, la défense des champs, des maisons, des êtres et des choses que nous aimons. Je suis fier de penser comme Denfert.

Bien qu'on ne le voie nulle part, on le sent partout. Il médite, il prévoit, il ordonne; cette pensée vous rassure et vous fortifie. Il a mieux que le courage physique, cette bravoure souvent inconsciente du soldat; il a le courage moral, le plus difficile, celui qui envisage nettement la situation et ne recule devant aucune responsabilité. L'héroïsme de La Laurencie, de Thiers, de Chapelot, de Quinivet, de Perrin, de Deffayet, de Degombert, de Porret, de Journet, de tant d'autres, émane de lui : il a su deviner, encourager ces âmes d'élite. Ils sont les moyens d'action de la résistance, lui en est le cœur. Cœur inflexible, mais dans lequel brûle une foi ardente. Esprit infatigable, n'ayant qu'un seul souci, celui de la ville qui lui est confiée; qu'un seul amour, celui de la France et de la République.

Si nous résistons encore, c'est à sa ténacité toujours en éveil, qui stimule les bonnes volontés et répare les défaillances, c'est à son opiniâtre effort que nous le devons.

VII

8 au soir.

Enfin, j'ai quitté l'ambulance. Je boite légèrement. Si tranquille que j'aie vécu ces trois semaines, j'ai dit adieu aux camarades avec soulagement. Le regard de l'un d'eux me poursuit; pauvre garçon, avec ses deux jambes broyées! Le retrouverai-je à ma prochaine visite? Ce qui me laisse un regret ému, ce sont les soins et la bonté de Mme Maurier, le dévouement silencieux de sœur Marie-Thérèse.

Je marchais tout étourdi, je n'étais plus habitué au jour. Il faisait un ciel sale, un temps mou. Quel spectacle!... Partout des toits béants, des façades éventrées... Comment Belfort n'a-t-il pas brûlé cent fois? Sans les précautions prises, il ne resterait plus une maison debout. Rue de l'Étuve, un bâtiment, des fenêtres duquel s'échappent de la fumée et des flammes. est entouré de pompiers qui manœuvrent. Je reconnais, sous le casque, M. Mény. Heureusement qu'il y a de l'eau, grâce au dégel. La mairie, malgré le drapeau de Genève, a sa part de dégâts. Cela m'a fait une singulière impression d'entendre siffler de nouveau l'obus, j'ai tressailli comme au premier jour : un apprentissage à refaire. Mais, cette fois, j'espère bien être vacciné.

Ma première visite est pour le commandant Joigny. Je l'avais prévu, ma place est prise: mon parti l'a été de suite, je rentre sans peine au bataillon. Le patron s'est montré brave homme. Il était bien ennuyé des nouvelles de la nuit. Nous venons de faire une grosse perte, la plus importante depuis le commencement du siège : Danjoutin est pris.

Aussi, hier soir, en entendant redoubler la canon-

nade sur la gare et les faubourgs, je me disais : « Ce n'est pas naturel, ils préparent quelque chose ! » Avant minuit, les deux compagnies de garde ont été bousculées. Couverts par le remblai du chemin de fer, les Prussiens ont pu avancer en nombre dans la nuit noire, isoler la garnison et l'envelopper. Malgré une courte, mais vive résistance, on n'avait entendu de la place que quelques coups de fusil. Denfert, averti, n'y voulait pas croire. Degombert, un de ses meilleurs officiers, envoyé aux renseignements vers le chemin de fer, y est tombé sous une grêle de balles. Reprendre le village nous eût coûté trop de monde; nous y avons laissé sept cents hommes. Danjoutin, qui barre la vallée de la Savoureuse et coupait ainsi en deux les attaques de l'ennemi, a tenu pendant soixante-cinq jours, et encore ne l'a-t-on enlevé que par surprise.

J'ai retrouvé mon escouade avec plaisir. La chance m'est venue en dormant; il paraît, m'a dit le capitaine, que je vais être dans les honneurs : on me nommera fourrier.

11 janvier.
(Caserne des Ancêtres.)

Grandes nouvelles !

Un ordre du colonel annonce que Bourbaki, avec cent cinquante mille hommes, marche sur Belfort. C'est un douanier qui a apporté cette dépêche de Bâle. Une joie folle a saisi chacun, les visages se sont illuminés; Borne et Tarchenay ont entamé un cancan. A les voir se démener, l'un tout petit, l'autre immense, nous nous tenions les côtes.

Bourbaki, le brillant soldat ! Nous pensons aussi à la France. Pour qu'elle puisse envoyer vers nous une armée pareille, il faut qu'elle soit loin d'être abattue. Notre étoile remonte. Doit-on être content à la Chapelle !.. On avait bien entendu, dans la nuit du 9, un bruit de canon confus, vers Héricourt, disaient les uns, vers Chalonvillars, disaient les autres. C'était donc l'armée de Bourbaki !

En attendant, depuis la perte de Danjoutin, le feu s'accroît considérablement sur les deux Perches. Il diminue au contraire sur la redoute de Bellevue, en face de laquelle les tranchées ont cessé leurs travaux. L'ennemi, depuis le commencement du siège, a reçu de nombreux renforts. Ils doivent être quarante mille maintenant.

14 janvier.

J'ai brillamment inauguré mes fonctions de fourrier. Tous les matins j'aurai à me rendre à la place pour copier le rapport. Un serrement de cœur, en passant sur le pont de la Savoureuse, à l'endroit où ce pauvre Duflos est tombé. La rivière était aujourd'hui moins dangereuse à traverser; on dirait que le bombardement s'est ralenti. Et pour cause! Voilà les dépêches que j'ai eu la joie d'écrire aujourd'hui, sous la dictée du commandant de place. Deux messagers les ont apportées hier, cachées dans la semelle de leurs souliers. La première disait : « Paris avec 300,000 hommes résiste héroïquement, Faidherbe est vainqueur à Bapaume, Chanzy au Mans, Bourbaki et 140,000 hommes s'avancent par Chalon, Dijon, Auxonne, Vesoul, pour se jeter dans les Vosges et l'Alsace. »

Voici la seconde :

« Victoire à Villersexel, l'armée de l'Est s'avance. »

Le crayon me tremblait dans les doigts; mon cœur bondissait. Le colonel Jacquemet lisait le rapport d'un air épanoui, si joyeux qu'il nous a appelés « ses enfants. »

Ah! je ne boitais plus en revenant. Mon rapport communiqué aux officiers — il fallait voir leur mine! — je suis revenu, courant presque et tout essoufflé, annoncer la nouvelle aux camarades. De quel cœur on a trinqué au déjeuner, en buvant double ration!

Dimanche 15.

A l'aube, un bruit sourd et lointain nous réveille tous. Nul doute, le canon français ! D'heure en heure, le bruit se rapproche. On distingue par moment le roulement plus sec de la fusillade et, par saccades, le déchirement des mitrailleuses. Il est certain qu'une grande bataille se livre. Du sud à l'ouest, l'écho retentit à l'horizon sur un immense quart de cercle. Héricourt paraît le centre de cette action formidable. Toute la caserne est dehors, chacun court aux remparts; des abris, des casemates, on s'élance, on veut entendre.

Après le rapport, je suis passé chez Mme Maurier et chez les Levert; il me tardait de partager leur joie. En ville, beaucoup, sortant des caves, emplissaient les rues de leur joie bruyante; malgré le bombardement ininterrompu rappelant que l'ennemi est encore entre nous et nos frères, Belfort est animé comme aux anciens jours. Les uns rient nerveusement, les autres ont les yeux pleins de larmes. On s'aborde, on se serre la main. On se répète : « Ce sont eux, les voilà ! »

Je comptais trouver l'ambulance en fête; Mme Maurier m'a reçu très affectueusement, elle m'a embrassé; j'ai pensé à ma mère. Chez les Levert, j'ai été heureux de voir, en même temps que Marthe, la jolie Jeanne, sa mère et M. Montil. Mme Levert paraissait rajeunie de dix ans; on eût dit, tant elle était légère, qu'elle venait de soulever le couvercle de la tombe; elle avait les yeux brillants, le teint clair, ressuscitée. Sa joie exubérante contrastait avec le calme souriant de ses filles. Le docteur est entré; sa bonne figure rayonnait.

— Bonjour, Paulin, voilà le meilleur des remèdes ! Puis se tournant vers Jeanne :

— Ton petit bonhomme va mieux.

Elle s'est mise à rougir. Alors Marthe a expliqué :

— Ce sont ces pauvres gens de la cave voisine; ils sont bien dignes de pitié.

J'ai été touché par la discrétion de leur charité.

— Oui, reprit M. Levert, voilà le terme de nos souffrances. Bourbaki va les reconduire comme il faut !...

Et pendant un quart d'heure nous nous sommes laissés aller à l'enthousiasme dont débordaient nos cœurs, à l'espérance qui ensoleillait l'avenir.

M. Montil m'a accompagné jusqu'aux anciens remparts. Il voulait se rendre compte, jouir du bruit enivrant. Nous nous sommes arrêtés pour l'entendre. Le tonnerre puissant se rapprochait encore. Exalté, le vieux soldat de Lecourbe ne tenait pas en place ; il faisait des moulinets avec sa canne, et dans ses yeux, qui avaient vu passer Napoléon et couler le flot de la première invasion, les triomphes de 1811 et les désastres de 1815, étincelaient une jubilation malicieuse, l'orgueil belliqueux de la revanche.

A deux heures, l'action semblait à nos portes. Bourbaki gagne du terrain, c'est la victoire ! Je suis monté sur le parapet du Front des Faubourgs qui regarde la ferme des Barres. Trois heures durant, je n'ai pu détacher les yeux des collines qui, du côté d'Héricourt, nous séparent du champ de bataille. Au-dessus de l'invisible fournaise flottent des colonnes de fumée emportées par le vent. On voit, sur certains points, des bombes éclater dans le ciel, avec des petites couronnes blanches. Dans l'air vif resplendit un soleil radieux.

Minute inoubliable ! En arrière et au-dessous de moi, les faubourgs à demi détruits ; en plein azur, la citadelle dressant au-dessus de la ville l'escarpement de sa falaise à pic ; sur la gauche, les silhouettes des forts de la Justice et de la Miotte, et en avant, le mystère poignant du drame qui se joue, le tumulte toujours croissant de la bataille cachée par ce rideau de collines où, fascinée, ma pensée se rive, dans une anxiété fébrile faite de crainte et d'espoir. Peu à peu, le jour baisse ; insensiblement, le sombre grondement diminue. Pourtant, sur la droite, de l'autre côté d'Essert, dans les gorges boisées de Chalonvillars, je perçois nettement des coups de feu.

Si c'était un détachement français engagé là!... Il n'y a pas plus d'une lieue peut-être! A cette idée, je tressaille jusqu'au fond de la chair. Pourquoi ne bougeons-nous pas? Je voudrais m'élancer, leur tendre la main.

A ce moment éclate, venant de la place, une salve formidable. A coups précipités, tout tonne à la fois, les forts, les remparts, les bastions. Les voix de bronze déchirent l'air de leur explosion joyeuse. Le Château disparaît dans un épais nuage blanc; la terre tremble. C'est le salut aux amis, le signal que Belfort tient toujours, c'est peut-être la salve d'adieu aux batteries allemandes!

Je rentre, je retrouve mon émotion dans tous les yeux; comme nos cœurs battent!

VIII

16 janvier, 8 heures du soir.

Toute la journée, le bruit de la bataille a fait rage; on l'entendait à la fois vers Héricourt et Chalonvillars et, plus lointain, dans la direction de Montbéliard. Nous avons recommencé à l'écouter dès l'aurore. Nos désirs allaient au-devant de lui dans l'air pur. L'après-midi, le vacarme du canon s'est concentré sur Chalonvillars, la fusillade crépitait continue, coupée de la décharge brusque des feux de peloton.

Pourtant l'ennemi nous bombarde toujours. Trois petites reconnaissances, lancées hier pour tâter les avant-postes, ont vu partout les Prussiens en force. Une sortie composée du 4e bataillon de la Haute-Saône et de trois compagnies du Rhône vient de rentrer, sans avoir pu parvenir à trouer du côté d'Essert, dont pourtant Bourbaki ne doit pas être loin.

Nous gardons de l'espoir; demain notre armée victorieuse percera les lignes. Nous briserons enfin cet affreux cercle de fer qui nous étouffe...

A cinq heures, on avait beau tendre l'oreille : le canon s'était tu. Ses derniers grondements se sont éteints, pareils à des échos de foudre dans les montagnes. Le douloureux silence! On songe aux morts, on se sent pris d'un malaise indéfinissable.

17 janvier, 5 heures du soir.

Le canon de secours reste stationnaire. Les reconnaissances de la nuit ont pu se convaincre que l'ennemi, loin de se dégarnir, a augmenté ses sentinelles

et ses postes. Il neige à flocons serrés depuis le matin; une neige drue, lente, qui paralyse sans doute les mouvements de l'armée, couvre tout d'un épais suaire blanc... Sortir en masse!... mais combien sommes-nous d'hommes valides? Où est Bourbaki? Que deviendrait la place derrière nous?... La neige tombe, ensevelissant la terre avec nos espérances. Morne et sombre, le crépuscule descend vite. Nous nous regardons, le froid dans l'âme; la nuit est venue.

On n'entend plus aujourd'hui que le canon allemand. Le bruit du bombardement, auquel nous ne faisions plus attention depuis trois jours, nous est horriblement douloureux. Nous tombons du haut de notre rêve. Et dans quelle sinistre réalité! En vain nous écoutons, avides. Plus rien. De temps à autre, bien vagues, bien faibles, des murmures pareils à ceux d'un orage qui s'éloigne.

19 janvier.

C'est bien fini. Bourbaki a dû être battu. N'attendons plus rien que de nous. Denfert nous console en déclarant que, de toute manière, le déblocus n'étant pas la paix, il n'eût eu pour résultat que d'imprimer plus d'activité et d'énergie à l'ensemble de la défense.

21 janvier, midi.

De minuit à quatre heures, une fusillade violente a retenti du côté de Pérouse. De Belfort on entendait les cris sauvages de l'attaque. Nous avons appris dans la matinée que le commandant Chapelot et le 84e, après avoir victorieusement résisté par des feux de peloton meurtriers, ont dû évacuer le village.

Après la perte de Danjoutin, celle de Pérouse est la plus cruelle que nous puissions faire. Ces deux postes menacent maintenant aux deux extrémités notre position des Perches, déjà battue de face par les batteries du Bosmont. Du moins nous ne nous sommes repliés

cette fois qu'après avoir tué aux Allemands plus de 1,000 hommes, un sur douze.

21 janvier, soir.

Vu Henri. Nous nous sommes remontés l'un et l'autre. Nous en avions besoin. Cet échec, après la mauvaise nuit que nous avions passée (une alerte au fort des Barres), avait mis le comble à notre découragement : à peine Bourbaki parti, voilà notre horizon qui se restreint encore ! Tout s'acharne contre nous. C'est le moment de faire appel à toute sa résignation. Je me suis souvenu des bons conseils de mon père.

Maurier était bouleversé par la catastrophe du bastion n° 11, vingt-six artilleurs qu'un obus a fait sauter, avec l'abri à projectiles. La Laurencie, l'autre jour, avait été blessé grièvement aux deux jambes. Pas une place du Château qui ne soit mortelle. Catherine II — la première ayant été usée à l'ouvrage par les cinq mille coups qu'elle a tirés — vient d'être atteinte aussi.

J'ai fini ma journée par une visite aux Levert. Cela m'a paru dur de rentrer dans ces caves. Où sont les illusions de dimanche? Sous la voûte humide, l'atmosphère était plus épaisse, l'obscurité plus attristante. Au lieu de la lampe accoutumée, de mauvaises chandelles brûlaient avec une odeur de suif et des clartés fumeuses. Jeanne, enrhumée, serrait frileusement les épaules sous un petit châle noir. Marthe avait les traits tirés, un air de lassitude accablée. Mme Levert, prostrée dans son fauteuil, ne prononçait pas un mot. M. Montil était sombre. J'ai tenté de plaisanter, de les distraire, mes phrases sonnaient faux. Tout d'un coup, comme si elle ne pouvait contenir plus longtemps son amertume, Mme Levert s'est mise à parler, d'un ton d'aigre révolte :

— Votre Denfert veut donc notre mort à tous ? C'est un homme impitoyable ! Il ferait, pour satisfaire son orgueil, égorger jusqu'au dernier habitant ! Il sacrifie Belfort à son ambition !

Un silence gêné a pesé. Je n'osais élever la voix.

— Maman ! a dit Jeanne avec reproche.

— Je te conseille de parler, toi qui t'es rendue malade à courir ces maudits hôpitaux pleins de typhus et de fièvres putrides ! Quelle nécessité vois-tu à une résistance aussi folle ? Nous avons fait, et au delà, tout ce qu'exigeait l'honneur. Le bel avantage quand toute la ville sera réduite en cendres, toute la population massacrée ! Que M. Denfert se batte, lui, tant qu'il voudra. Mais qu'il aille se battre ailleurs ! Est-ce qu'il n'aurait pas dû vingt fois intercéder pour faire sortir tant de malheureux qui n'en peuvent mais, femmes, enfants, vieillards ? Avec quel dédain il a rejeté la proposition des Suisses ! J'en ai assez, moi, et j'estime que le moment de capituler est venu ; nous n'avons plus de secours à espérer, nous nous sommes bien battus : on peut signer l'armistice sans honte

J'aurais voulu être à cent lieues de là.

M. Montil, qui pendant cette diatribe avait donné des signes d'impatience, se leva et dit :

— Taisez-vous, ma fille, vous parlez devant des soldats. De telles paroles sont criminelles !..

La colère hérissait sa moustache blanche ; sa voix tremblait :

— Tant qu'il nous restera un boulet, tant que l'assaut ne sera pas entré par la brèche, tant que, la ville prise, il y aura debout un pan de mur et un homme derrière, notre mission est de lutter ! Jusqu'au bout ! Quand même ! Il y a un intérêt plus grand que nos vies, supérieur à l'existence même de Belfort : c'est l'intérêt de la France, qui exige que nous tenions jusqu'à la dernière pierre du Château, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Un jour de résistance de plus, autant de gagné sur l'ennemi ! C'est le devoir pour chacun, le salut peut-être pour le pays, l'honneur pour tous !

— Bien parlé, papa, dit M. Levert qui entrait.

Avec une pitié affectueuse, il regarda sa femme, qui

sanglotait à petit bruit, et autour de laquelle s'empressaient Marthe et Jeanne.

Elles avaient beau ne rien dire, elles étaient, je le vis bien, de l'avis de M. Montil.

22 janvier.

Nous venons d'être renseignés, par la voie de l'ordre, sur la façon dont nos adversaires entendent la guerre. Déjà au Mont, ils avaient employé contre nous des ruses indignes. Voici la tactique dont ils ont usé à Pérouse Ils se disposent sur deux lignes; la plus éloignée pousse de grands hurrahs, des vociférations féroces; la première, à la faveur de l'ombre, avance silencieusement; arrivée près de nos avant-postes, elle se met à crier en français : « Allons, à moi les mobiles! par ici la première compagnie! par ici la sixième! formez-vous! France, à moi! » Nos moblots accourent, et sont prisonniers avant de s'être reconnus. On utilise pour cela les descendants des officiers français qui, après la révocation de l'Édit de Nantes, se sont fixés en Allemagne.

Hier, dans la nuit, première parallèle contre les Perches, à 700 mètres.

23 janvier.

Voilà maintenant les Perches devenues le principal objectif de l'ennemi. Renonce-t-il donc dorénavant à se rendre maître de Bellevue, contre lequel il a usé tant de peine et brûlé tant de poudre? Une nouvelle batterie de six pièces vient d'ouvrir le feu; nous, pendant ce temps, il faut se battre le jour et travailler la nuit aux dernières tranchées, à droite, à gauche et en avant des Perches. Ils ne nous tiennent pas encore. Le Château reste debout. Bellevue, qui a résisté si longtemps, reste à prendre. Du fort de la Justice, nous canonnons Pérouse à boulets pleins; Denfert, en vue de la résistance finale, a en effet créé une importante réserve d'obus, et nous écoulons les bons vieux bou-

lets de nos pères et les projectiles Bornèque : on en fond deux cents par jour.

24 janvier.

Le docteur Levert a failli être tué, en passant sur la place de l'Hôtel-de-Ville, par un obus français d'un nouveau genre : un long morceau de rail, tombé des blindages du Château. Le froid diminue, la terre commence à s'amollir; c'est un vrai dégel cette fois. On en profite pour recharger les abris, relever les épaulements, ménager de nouvelles embrasures. Henri m'a dit qu'au Château on avait rentré sous les casemates d'immenses approvisionnements de terre, pour les soustraire aux gelées futures et rempli des milliers de sacs

Une bonne histoire : nous voulions acheter chez le juif de la rue du Petit-Marché, lui, une paire de guêtres, — les siennes, faites de morceaux de sac à farine, ayant vécu, — moi, des chaussures ; les dernières que j'avais touchées à l'intendance, faites d'un cuir de vache non tanné (peut-être la peau de mon ancienne voisine d'écurie ?), n'ont pas tenu une semaine. Comme nous déplions nos billets de papier fiduciaire, voilà le juif qui remet la main sur les souliers et les guêtres : « Il n'avait pas de monnaie, ces chiffons ne valaient rien ! » Nous avons dû nous fâcher tout rouge. Le papier lui-même va manquer bientôt, Maurier sait que le commandant supérieur vient de réaliser avec difficulté un emprunt de 80,000 francs pour payer la solde.

25 janvier.

Le dégel a fait ébouler le masque de terre de Catherine II. Elle est à jour. On a dû lui enlever ses roues afin de la mettre à l'abri sur sa plate-forme. En cas d'attaque de vive force sur Bellevue et les Barres, qu'elle commande, on la remonterait en quelques minutes. De fausses nouvelles circulent toujours.

27 janvier.

J'écris les doigts perclus, les yeux brouillés, harassé de fatigue. Hier, grand branle-bas : l'ennemi a donné l'assaut aux Perches. Il était sept heures, du soir, naturellement; jamais ils ne se risquent au grand jour. Tout d'un coup, grosse émotion. Nous recevons l'ordre de marcher : ce n'était plus l'attente passive, le danger impersonnel, c'était la lutte vivante, immédiate, d'homme à homme. Le cœur me battait, comme à bien d'autres. Je remarquai, en passant sous une lanterne, que Tarchenay était blanc, Borne très rouge. Pour moi, après un souvenir aux miens, je ne pensais plus qu'à faire bonne contenance. J'affectais d'être indifférent, détaché même. Nous marchions en silence dans la nuit et dans la neige. Je comptais en dedans : « Une, deux; une, deux ! » Une espèce de jour blanc nous emplissait la vue, nous ne distinguions rien.

Nous cheminions depuis une heure : brusquement voilà les balles qui nous sifflent à l'oreille. Halte ! On se déploie, et, genou en terre, nous ripostons à travers le brouillard. Les détonations me surprirent, tant elles me parurent faibles, amorties dans l'air comme ouaté. On eût dit des coups de fouet. Brusquement, des cris : « Ne tirez pas ! ne tirez pas ! » Nous nous canardions entre mobiles !

Nous obliquons sur la gauche. J'étais en éclaireur avec mon escouade. Cette fois, avant que nous ayons le temps de nous reconnaître, nouvelles balles. Une douzaine d'hommes, quelque patrouille prussienne égarée, se lève devant nous en criant : « France ! France ! » Nous approchons, et ce n'est qu'à deux pas que nous apercevons les casques à pointe. Je commande : « En avant ! » nos fusils partent tout seuls; une minute où tout se confond dans mon souvenir, et je me retrouve à côté de Dufour; à ses pieds, un Prussien étendu. D'autres s'enfuyaient dans la neige. Nous nous comptons : tout le monde est là. Au désarroi de l'alerte succède une

gaieté violente. Dufour, d'un air hagard, contemple sa victime : il n'en peut croire ses yeux. Il est si ému qu'il ne sait s'il doit rire ou pleurer. Enfin il se décide pour le triomphe ; tout le monde le félicite : c'est un héros !... Et dire qu'il l'a tué par maladresse !

Nous nous sommes ensuite rapprochés des Hautes-Perches. L'attaque venait d'être repoussée. Elle nous coûtait la vie du capitaine Journet.

Nous avons stationné deux heures dans la neige. Si seulement le dégel avait duré ! Mais il faisait un froid de 15 degrés. Au retour, nous croisons des cadavres. Ils sont effrayants, avec leurs visages crispés, les yeux vitreux, et la bouche ouverte.

Six heures du soir.

On nous apprend que, repoussé également des Basses-Perches, l'ennemi a laissé un grand nombre d'hommes pris dans le fossé comme dans une ratière ; 7 officiers et 218 sous-officiers et soldats sont prisonniers.

IX

29 janvier.

On se plaint de la rigueur du colonel, qui, selon son habitude, se refuse à demander un armistice pour enterrer les morts. Il a prescrit qu'on les enlèverait par petites corvées. Si l'ennemi tire, on abandonnera les corps. Il faut en ce moment, a-t-il dit, *s'occuper surtout des vivants.* Il craint que l'apparat des devoirs funèbres ne jette parmi nous une démoralisation fâcheuse. Et, de fait, c'est curieux comme on voit peu d'enterrements à travers les rues. On meurt silencieusement, on est enfoui de même. Les tombes sont creusées sur place, au pied des remparts.

30 janvier.

Furieux de n'avoir pu prendre les Perches, l'ennemi les écrase d'obus. Il vient d'ouvrir contre elles, à 500 mètres, la deuxième parallèle. Les plus mauvaises heures sont revenues. On voit, le soir, les bombes parties du Bosmont décrire leur trajectoire; elles s'abattent devant les Perches, ricochent, puis éclatent avec fracas dans l'ouvrage qu'elles éclairent.

31 janvier.

On inonde nos avant-postes de billets ainsi conçus : « Messieurs, j'ai l'honneur de vous annoncer que Paris a capitulé le 29 janvier, deux heures et quarante-neuf minutes après midi. Tous les forts sont occupés par nos soldats. Les troupes de Paris, excepté la garde nationale, sont prisonnières de guerre. Les armées du Nord et de l'Ouest ont l'armistice de trois semaines pour préparer la paix. »

Ce sont évidemment de fausses nouvelles. Paris capituler, sans avoir chèrement vendu sa liberté! Nous aurions appris d'abord quelque grande sortie, quelque tentative héroïque. Encore une ruse! Il faut plus que jamais grandir son âme, élever son courage.

1er février.

Un obus prussien, tombé par-dessus le Château sur la prison, épargnée jusque-là, a tué quatre et blessé seize prisonniers allemands qui s'y trouvaient.

2 février.

L'ennemi est assez avancé pour couvrir les travaux de cheminement de ses tranchées par une fusillade nourrie, qui rend impossible la défense des Perches. Notre artillerie, trop faible, s'y tait de plus en plus.

3 février.

Le bombardement continue avec la même intensité. Voilà le quatre-vingt-douzième jour du siège depuis l'investissement, le soixante-deuxième jour depuis le bombardement. La nouvelle de la capitulation de Paris, que le plus grand nombre se refuse à croire, a néanmoins troublé bien des esprits. L'idée de l'armistice fait son chemin. On se dit : « Pourquoi sommes-nous les seuls à continuer la guerre? qu'est-ce que nous attendons? Les Perches seront prises, puis viendra le tour du Château. S'entêter dans une résistance inutile, n'est-ce pas de la folie? »

Depuis quelques jours, les avant-postes allemands de la Tuilerie et nos sentinelles de Bellevue cessent, par un accord tacite, de se tirer dessus, et se font même de loin des signes amicaux. Le capitaine Thiers y a mis bon ordre, commandant lui-même le feu sur les Allemands.

5 février.

En dehors de l'heure où je vais au rapport, je ne cherche plus, comme autrefois, à aller voir en ville ces amis qui se sont pourtant montrés si bons pour moi. C'est en vain que je veux réagir, je me laisse gagner à l'abattement qui m'entoure. Le soir, à la caserne, on s'étonne que nous nous battions toujours. On se plaint, on s'indigne. « Est-ce que nous n'avons pas fait pour la patrie, disent les mécontents, plus que bien d'autres ?... Nous avons rempli notre devoir, nous sommes quittes. »

J'ai eu en moi-même un long combat. Mais une voix obscure me dit que je ne dois pas me mêler aux récriminations contre Denfert. Mon père serait avec lui dans cette circonstance. On n'est jamais quitte envers sa patrie. Le vieux Montil a raison : il faut lutter jusqu'à la mort. *Quand même!* Qui sait si cette obstination, qu'on traite de démence, n'aura pas pour effet de conserver Belfort, peut-être l'Alsace, à notre cher pays!

6 février.

La monotonie du bombardement a quelque chose d'exaspérant. A la longue, on vit dans une trépidation continuelle; si l'énergie subsiste, les nerfs sont à bout. Les sifflements meurtriers des obus, le noir entre-croisement des projectiles dans le ciel brumeux, vous emplissent d'une espèce d'horreur physique : ça ne finira donc jamais! Ce qui est le plus impressionnant, c'est la régularité mathématique du tir : un petit silence, puis le premier obus se détache au loin, imperceptible, grandit, tombe, éclate; le second, le troisième; un par un, tous les projectiles de la batterie. De nouveau, un court silence : c'est le tour de la batterie suivante. Ainsi de suite, pendant des heures.

De toutes parts, venu on ne sait d'où, s'infiltrant sans répit, le bruit de la capitulation de Paris se répand.

Les pires nouvelles volent de bouche en bouche; la capitale est bien prise, la France anéantie, et nous tenons toujours!

Les Perches, si vaillamment défendues par le commandant Perrin, sont réduites au silence, leurs feux sont éteints, leurs remparts de terre tombent dans le fossé où arrivent presque les travaux d'approche. De loin, on ne distingue plus les tranchées ennemies des nôtres. Le Château ne peut plus tirer dans cette direction, crainte d'atteindre nos sentinelles. Nos canons de la Justice, frappés par la batterie du Bois-sur-Mervaux, sont muets.

Le colonel a informé la garnison, par la voie de l'ordre, qu'il avait, « dans un intérêt humain, » demandé au général de Treskow un sauf-conduit pour le capitaine Châtel, envoyé à Bâle, afin de prendre connaissance des derniers événements de France.

Touchons-nous à la fin?

8 février au soir.

L'ennemi est maître des Perches! Depuis quelques jours le colonel avait pris la précaution d'en faire revenir l'artillerie; elle ne pouvait plus se maintenir. Hier, toute la garnison des deux forts a été réduite à deux compagnies. Aujourd'hui enfin vers midi, l'ennemi, profitant du brouillard, s'est emparé des ouvrages. Aussitôt nos obus se sont abattus sur les fortins délaissés. Les vainqueurs, qui y entraient en courant, traînant leur matériel, en ressortaient plus vite encore. Ils ont dû se borner à s'établir au-dessus des crêtes, sans utiliser les redoutes mêmes.

C'en est fait, Danjoutin pris, Pérouse prise, les Perches prises, le Château, que ces dernières dominent, et la ville sont condamnés; ce n'est qu'une question d'heures. Mais il a fallu à l'ennemi quatre-vingt-dix-huit jours d'investissement, soixante-huit de bombardement, pour en arriver là. Il se trouve tout juste aussi avancé qu'il l'eût été au premier jour du siège sans l'établissement de ces fortifications passagères.

9 février.

Une pluie de feu tombe sur la ville et le Château. Pas un coin d'épargné, c'est miracle de vivre. Partout les catastrophes se succèdent...

On dit qu'un certain nombre d'officiers allemands prisonniers ont demandé au colonel d'être mis entièrement à l'abri des bombes, sinon qu'on les rendît au général de Treskow. Ne pouvant faire droit à la première partie de leur réclamation, Denfert a transmis la seconde, proposant qu'en échange le général prussien laissât sortir les vieillards, les enfants et les femmes. Treskow a répondu à ses officiers par la négative, disant qu'ayant dépendu d'eux de se rendre prisonniers ou non, ils en supportassent les conséquences. Cela dénonce une certaine mauvaise humeur. Notre résistance a porté ses fruits.

Mais que de deuils! Les malades sont foudroyés dans les ambulances, les incendies sont de plus en plus fréquents. M. Choulette, le courageux ingénieur, vient d'être tué

10 février.

En ville, le bruit court que si nous ne sommes pas compris dans l'armistice général, c'est à la raideur du colonel vis-à-vis de Treskow que nous le devons: d'autres l'accusent d'immoler Belfort à sa vanité. Ils mentent. La preuve, c'est qu'aujourd'hui, au rapport, nous a été communiquée la réponse du général prussien à une demande d'armistice jusqu'au retour de Bâle du capitaine Châtel.

La réplique de Treskow est nette : « Il a pour mission de s'emparer de la forteresse le plus tôt possible, et en conséquence il lui est interdit de perdre du temps. » Bravement, Denfert nous en informe avec sa franchise habituelle, et il ajoute : « Nulle force militaire, quelque considérable qu'elle soit, n'est en mesure de briser, avant un certain temps, notre résistance. Que

la population et la garnison soient prévenues que leur sort dépend de la continuation de la lutte jusqu'à la conclusion de la paix. »

On dit que, le 12, l'Assemblée se réunit à Bordeaux, le dénouement ne peut tarder. Cependant le bombardement est à son paroxysme. Il suffirait de tenir quelques jours encore. Arriverons-nous au terme?

11 février.

Toujours la pluie des obus. On nous distribue du vin et de l'eau-de-vie pour nous rendre un peu de force. Depuis avant-hier, Denfert a autorisé l'intendance à vendre, aux prix les plus faibles, du vin, de la farine, du sucre aux habitants qui en manquent. Hier une batterie d'une puissance terrible s'est mise à tirer des Perches, foudroyant le Château, la Justice et la Miotte. L'assaut est imminent. Nous ne répondrons plus qu'avec nos pièces lisses et nos mortiers; on garde précieusement les derniers obus pour le moment suprême; plus d'un affile sa baïonnette. Aux retranchements des faubourgs, le quart des troupes veille sur le parapet. Ordre de redoubler de surveillance. Hier, le préfet Grosjean, élu député du Haut-Rhin à l'Assemblée nationale, a quitté la ville avec un sauf-conduit. C'est aujourd'hui le centième jour du siège, le soixante-dixième du bombardement.

13 février.

L'ennemi, pressé d'en finir, a repris contre Bellevue les travaux qu'il avait abandonnés pour les Perches. Dans la nuit, ses pionniers ont ouvert la troisième parallèle.

Toujours pas de nouvelles du capitaine Châtel. Les têtes s'échauffent, on murmure. On prétend que son absence prolongée est un leurre. De proche en proche, la mutinerie gagne. Le colonel a fait fermer les cafés et les auberges. J'ai entendu dire qu'il avait envoyé

un ordre des plus sévères aux officiers, les prévenant qu'il avait l'œil sur eux et serait impitoyable pour tout manquement. « Notre situation, — portait l'ordre, — sans précédents dans l'histoire, nous impose des devoirs exceptionnels; soyons-en dignes. »

13 au soir.

Le bombardement ne s'est pas arrêté une minute. Le bruit se répand qu'une nouvelle sommation du général de Treskow vient d'arriver, menaçant, si le colonel ne consent pas à rendre la place, de « réduire Belfort en un monceau de cendres et d'ensevelir les habitants sous les décombres ».

7 heures et demie.

On aurait reçu du quartier général prussien une dépêche de notre ministre des Affaires étrangères, contresignée de Bismarck, et autorisant le gouverneur à rendre la place; la garnison sortirait avec les honneurs de la guerre, en emportant les archives. Le feu continue toujours. Que faut-il croire?

8 heures 35.

Le feu cesse. Qu'est-ce que cela veut dire?

X

14 février, 8 heures du matin.

Une suspension d'armes est conclue! Les deux partis restent dans leur situation actuelle. Le colonel, ne voulant pas se rendre avant d'avoir reçu un avis direct du gouvernement, a obtenu d'envoyer à Bâle le capitaine Krafft, chargé d'y attendre une réponse télégraphique.

Hier soir, c'est un officier qui est venu annoncer à la caserne la grande nouvelle. Dire la joie qui s'est emparée de tous, dans les chambrées, est impossible! Un moment, nous sommes restés suffoqués, la gorge sèche; nous ne pouvions en croire nos oreilles. Mais bientôt des hourras frénétiques sont sortis de toutes les bouches, dans un seul cri. Quel allégement inexprimable! Les yeux brillaient de joie, nous sommes tombés dans les bras les uns des autres; beaucoup pleuraient.

Pour moi, j'ai ressenti un bonheur où, je l'avoue, à beaucoup de fierté se mêlait de la tristesse : l'ivresse de revoir sous peu les miens, la délivrance de cet affreux cauchemar, n'allaient pas sans une amertume profonde en songeant aux malheurs de la France, à l'amoncellement des morts. Mais l'allégresse des camarades m'a vite gagné. Je me disais : c'est fini, c'est fini! Et j'avais le sentiment que nous avions bien gagné tout de même le droit de nous réjouir. Quelle nuit!... On éventre les sacs de farine qui servaient de blindage, les foyers flambent, le punch brûle, et tout autour, les plus valides exécutent une danse de Caraïbes.

14 au soir.

Quelle sensation étrange de ne plus entendre le grondement du canon! Nos oreilles étaient tellement habituées au vacarme qu'elles cherchent dans l'air un écho de cette grande rumeur qui, depuis trois mois. nous enveloppait; nous sommes dépaysés par le silence. Il nous semble qu'un ressort s'est arrêté dans notre vie.

En allant copier, au rapport, les nouvelles dont l'annonce nous paraissait hier une invention chimérique, je croyais traverser une ville nouvelle, suivre, pour la première fois, ces rues dont chaque dalle m'est pourtant familière. Quelle douceur de franchir paisiblement le pont de la Savoureuse! Il faisait un soleil magnifique, tout le monde était dehors. Une fourmilière sortie de terre. On circulait fiévreusement, respirant l'air dont on était privé depuis si longtemps. Les visages maigres et blêmes disaient les longues souffrances et les terreurs des vies closes. Les yeux, habitués à l'obscurité des caves, clignaient au grand jour. Des vieillards aux traits creux voulaient à toute force se traîner, chancelants, à la lumière. Des enfants souffreteux regardaient devant eux avec un hébétement ravi. Mais ce qui, par-dessus tout, serrait le cœur, c'était le groupe en loques, s'écoulant, comme un flot de misère, hors des souterrains de l'hôtel de ville et de l'église. Les malheureux y avaient vécu sans en sortir jamais, entassés les uns sur les autres, dans l'humidité et la pourriture. La variole et le typhus ont fait là d'épouvantables ravages. Les hôpitaux bondés ne suffisaient plus. Il y avait tant de cadavres qu'on oubliait parfois de les enterrer. Les enfants qui venaient au monde, parmi cette désolation, prenaient aussitôt la place vide sur le grabat des morts.

Ivres de joie, ces pauvres gens couraient de tous côtés; ils allaient, dans chaque rue, contempler les ruines; il restait, aux uns, un étage, aux autres, une

ou deux pièces, au plus grand nombre, rien. Chacun se consolait avec la perte du voisin. Les rues et les places étaient couvertes de débris; partout, des pans de mur menaçaient chute; l'hôtel de ville était brûlé, l'église à demi détruite, la prison démolie, et, quant aux faubourgs, ce n'était plus qu'un amas de décombres incendiés.

Il me tardait d'aller prendre des nouvelles des Levert. Que doivent-ils penser de ma longue abstention? Sans doute, ils se seront eux-mêmes confinés dans cette espèce de rêve douloureux, cette attente engourdie, faite de résignation et d'espoir malgré tout, où nous vivions ces derniers temps. Pas plus que je n'ai pensé à eux, ils n'ont eu le temps de penser à moi. Nous étions trop absorbés dans notre propre souffrance.

De la jolie maison que j'avais connue si méticuleusement propre, parquets luisants, vitres nettes derrière les rideaux de mousseline, il ne demeure qu'une cage dévastée, aux étages croulants. On ne remettra pas de sitôt le meuble de damas rouge en place! Seule, au rez-de-chaussée, la salle à manger a été épargnée, avec son papier vert et ses plinthes de noyer, conservation disparate qui fait regretter d'autant plus la destruction du reste. Par la fenêtre brisée, la neige et la boue étaient entrées, moisissant le plancher.

Mme Levert, assise sur une chaise dans l'angle de la pièce, considérait le désastre d'un air navré. Elle oubliait d'un coup ses angoisses passées, elle était toute à la calamité nouvelle, et l'indicible satisfaction qu'elle avait éprouvée à pouvoir mettre enfin le pied dehors était déjà loin, chassée par le désespoir que lui causait l'étendue de ses pertes.

Elle eut, en m'apercevant, un sourire mêlé de rancune, comme si elle voyait en moi un des auteurs responsables de tous ces dégâts. Je devinai, à travers ses amabilités, des reproches déguisés. Elle n'avait pas encore compris l'obstination de la défense, cette rage

tenace que, grâce à Denfert, nous avions mise à reculer de jour en jour, au prix de tant de ruines, l'inévitable capitulation.

— Marthe et Jeanne sont à la cave, elles rangent!... En attendant que la maison soit reconstruite, nous coucherons encore en bas.

J'ai demandé la permission de les saluer et je m'engageai dans un étroit colimaçon. Un air plus pur entrait par les soupiraux. Dire que pendant plus de deux mois toute la famille avait vécu là!... Personne dans la cuisine, les jeunes filles regardaient manger un petit garçon pâlot, près de qui une femme du peuple était assise, minable dans sa robe de deuil. Je fus touché par le sentiment qui avait rapproché dans le malheur ces êtres si différents. On m'avait entendu venir. Quoique prise en flagrant délit de charité, Jeanne, cette fois, ne rougit pas. Toutes deux, joyeuses, me tendirent les mains, et dans cette pression amicale se confirmait une franche sympathie, née de l'épreuve traversée ensemble, acceptée simplement, et qui lui survivrait.

Nous venions de remonter, et j'allais partir quand le docteur et M. Montil firent leur apparition. M. Levert n'était plus le même :

— Moi qui ai soigné tant de malades, hé, hé! je vais pouvoir prendre mon petit congé de convalescence!

M. Montil avait le même regard de jubilation malicieuse que le fameux jour où nous écoutions ensemble, du haut des anciens remparts, le cœur battant d'espoir, tonner au loin le canon de Bourbaki. Il m'a semblé redevenu vieux. Mais ses yeux pétillaient toujours de cette flamme d'enthousiasme qui, depuis l'investissement, l'avait galvanisé. Sans doute il a deviné à quoi je pensais, car il m'a dit avec un orgueil bonhomme :

— Le silence d'aujourd'hui vaut encore mieux! Cette fois, nous nous sommes délivrés nous-mêmes.

15 février, soir.

MM. Châtel et Krafft sont rentrés de Bâle aujourd'hui, avec la confirmation du premier télégramme, autorisant à rendre la place. A l'heure où j'écris, on est en train d'arrêter, à Pérouse, les clauses de la convention.

Je suis allé, dans l'après-midi, rendre mes devoirs à Mme Maurier. Elle était heureuse, ayant reçu des nouvelles de ses fils. Il n'y a plus que deux lits occupés à l'ambulance. La noble femme souriait d'un air triste. A elle, comme à tant d'autres, il faudra de longs mois, des années peut-être, pour se remettre d'un pareil ébranlement.

— Vous allez revoir votre mère, m'a-t-elle dit. Portez-lui ce baiser.

Et, songeant aux chers visages qui m'attendaient, anxieux, aux bras ouverts de mon père, plus tard à la franche accolade de Georges, je me suis senti le cœur gros d'une émotion bien douce.

Avec Henri qui, lui, était tout au délice de se laisser vivre, nous sommes allés visiter le Château. On enfonce dans la cour comme dans un bourbier, on se heurte à quelque pierre tombée d'un mur, à un obus non éclaté. J'ai demandé à voir « Catherine ». J'ai caressé son bronze refroidi, sillonné de rayures, sa bouche ébréchée. Quel malheur que nous ne puissions pas l'emmener avec nous, après-demain, quand nous partirons! Nous sommes montés ensuite au point culminant, sur la plate-forme de la caserne. Tout le long du triple étage d'enceintes, les murs sont à bas, les terres bouleversées. Un énorme cyclone a passé là. Épaulements, abris, blindages, embrasures, remparts, tout est haché, émietté, brisé. Beaucoup de pièces démontées gisent sur le sol. On dirait un champ que la charrue a retourné. Seuls les canons des casemates, auxquels il fallait monter par une échelle, les escaliers

étant rompus, et qu'on approvisionnait au moyen d'une poulie, sont encore menaçants, debout.

Sur tout cela l'ironie d'un soleil éclatant, qui tombe en nappe de lumière, illumine l'immense panorama : à nos pieds, la ville et les faubourgs détruits, le fort des Barres et le ruban bleu de la Savoureuse; plus loin, cette héroïque petite redoute de Bellevue, qui a lassé la patience et les forces de l'ennemi, les deux ouvrages des Perches, les toits bruns de Pérouse et de Danjoutin, et derrière la masse noire des bois, derrière les croupes fuyantes, la ligne bleue des montagnes de la Suisse. De l'autre côté, ce sont, à gauche les pentes du Mont, Bavilliers, Essert; à droite les fières silhouettes de la Justice et de la Miotte, la forêt de l'Arsot; puis, tout au fond, la masse des Vosges tachetée de sapins sombres.

16 février.

Le traité de reddition est signé. L'article premier spécifie que la place, avec ses forts, est livrée, sur l'autorisation spéciale du gouvernement français; l'article deuxième : qu'en raison de sa valeureuse défense, la garnison se retire librement, emmenant aigles, drapeaux, armes, chevaux, équipages, bagages et archives.

Courte visite d'adieux à Mme Maurier et aux Levert. Embrassé Henri. Mon cœur n'est plus ici.

17 février.

Les préparatifs de départ se poursuivent avec une ardeur fébrile. Une partie de la garnison s'éloigne aujourd'hui de ces murs où nous avons vécu, souffert, appris à nous entr'aider les uns les autres, à nous unir dans l'amour profond de la patrie.

J'ai vu défiler la batterie volante de campagne. Je ne pouvais regarder sans un frémissement d'orgueil ces pièces vaillantes qui, les dernières, ont fait entendre

leur voix dans le silence du pays vaincu. Je ne pouvais songer, sans un violent sentiment de révolte, à celles que nous laissions derrière nous, à ces servantes fidèles qui, durant les cent huit jours de l'investissement, les soixante-treize jours du bombardement, ont répondu, de l'aboi farouche de leurs gueules, à la meute acharnée sur la ville pantelante. Quand la reverrons-nous, cette cité de feu si redoutable à l'ennemi qu'il l'avait surnommée, avec haine et terreur : *la Fabrique de cadavres!* Mais il est impossible que tout ce matériel glorieux, ces forts élevés à la sueur de nos fronts et arrosés du sang de nos veines, cette ville aux murs français, ce coin de terre en qui se résume l'Alsace, ne fassent pas bientôt retour à la mère commune.

Ce sera le prix de nos efforts.

Châtenois, 18 février, 1871.

Hier, à midi, au milieu d'une foule silencieuse qui nous regardait tristement, nous sommes sortis de la ville par la porte de France. Le maire, M. Mény, allait à travers les rangs, serrant des mains, les yeux pleins de larmes. Nous étions seize mille, nous partons douze mille. Tous les blessés valides ont voulu venir; ils suivaient, raidis sur leurs béquilles, le bras en écharpe ou le visage bandé. Tambours battants, clairons sonnants, drapeaux déployés dans le soleil, la colonne s'est ébranlée. Aux abords de la place, les postes prussiens présentent les armes. Denfert est sorti le dernier. Il a refusé le défilé des troupes devant le vainqueur. Quelque honorable qu'il fût pour nous, il lui semblait trop amer. La veille, nous l'avions vu passer pâle et morne, comme s'il ne venait pas de recevoir une dépêche du ministre de la Guerre, lui exprimant la reconnaissance et l'admiration du gouvernement et de la France entière.

La première partie de l'étape nous a paru mélanco-

lique. Cela m'a fait mal de traverser les lignes prussiennes; alors seulement j'ai eu le sentiment que nous abandonnions Belfort, ces amis que nous cessions de protéger, et le plus poignant souvenir de notre jeunesse. Nous nous retournions souvent, cherchant aux tournants de la vallée, sur le vaste horizon, le profil encore hautain de la grande masso de pierre déchiquetée.

Nous la saluions de toute notre âme attendrie; elle décroissait dans le lointain.

Nous arrivions à Châtenois que nous nous retournions pour la voir encore.

FIN

TABLE DES MATIÈRES